

Chroniques de la Troisième Guerre Mondiale

Tome III

L'Affaire Sultanat

Chapitre I

Il faut voyager dans le temps ! L'artifice du roman nous permet, à nous Français de l'an 2143 de vivre, le temps d'un roman, le passé tragique de nos ancêtres comme un présent... J'ai découvert ce manuscrit de la façon la plus banale qui soit, et pour cette raison, je ne m'appesantirai pas sur les circonstances de ma découverte. Je date le manuscrit de la première moitié du XXI^e siècle, entre 2015 et 2030, datation rendue évidente par le récit lui-même. Je ne saurais dire s'il s'agit à proprement parler d'un roman ou d'un document à prétention historique. C'est un écrit ambigu qui tient du genre historique : j'ai pu vérifier l'exactitude de certains faits et événements, ainsi que des citations qui y sont faites. Toutefois, l'auteur use largement des effets romanesques.

Pour ce qui concerne l'auteur, je n'ai découvert ni son nom ni son origine au-delà de l'évidence : il était un Français relativement cultivé de son temps ; son travail, pour daté qu'il soit, me semble mériter notre attention car nous avons trop tendance, dans une sorte de barbarie à rebours, à juger les

gens du passé selon l'image de ce que nous sommes aujourd'hui. Or, la lecture de ce manuscrit m'a appris que ce que nous sommes aujourd'hui dépend largement des aujourd'hui d'hier que vivaient nos ancêtres. Pour cette raison, je n'ai pas fait de grands changements au manuscrit original. J'ai pu ici ou là rectifier une orthographe ou une tournure de phrase peu compréhensibles aujourd'hui, supprimer des redites et rectifier une ponctuation inadaptée aux rythmes de notre époque. J'ai modestement adapté le texte au lecteur contemporain, en ajoutant ici ou là quelques commentaires, faciles à reconnaître, qui se fondent dans le récit. Pour le reste, j'ai laissé à l'auteur originel ses idées, ses préjugés et son style. Je ne cacherai pas au lecteur le fait que l'évidente appartenance de cet auteur sans nom à la franc-maçonnerie m'a incité à tirer son travail de l'obscurité des siècles. Tout commence à Zagreb...

En ce temps-là, à première vue, Zagreb est une sorte de sous-préfecture austro-hongroise, qui, depuis la fin de la guerre d'indépendance en 1995, lentement s'habitue à être ville-capitale. Les gens d'ici n'ont pas la tranquille arrogance des Parisiens, l'orgueil flegmatique des Londoniens, la philosophie de bon vivant des Romains, la nonchalance tolérante des Amstellodamois, le mystère inquiétant des Berlinoises, le détachement jouisseur des Viennois, la gouaille gourmande des Bruxellois (je parle de l'esprit de ces citadins européens avant que l'invasion musulmane ne l'eût changé en la grande révolte identitaire de la première moitié du XXI^e siècle...) Non, les gens d'ici sont heureux de vivre, et inquiets. Ce ne sont là que des impressions. Impressions d'étranger qui passe.

Les étrangers sont toujours un peu suspects à Zagreb. Et s'ils sont Français un peu plus que les étrangers normaux. À cette époque, les étrangers normaux sont les Allemands, les Italiens, Hongrois, Autrichiens... les Croates les ont beaucoup pratiqués quand ils contrôlaient le pays, en entier ou en partie. Ne sont pas des étrangers normaux les Anglais, énigmatiques. Ni les Américains ni les Russes. Trop puissants, ces deux pays sont dans l'inconscient du peuple des « grands frères » protecteurs... ou des tyrans. Comme l'on sait, le curseur qui se déplace sur l'échelle des sympathies et des antipathies populaires n'est pas stable en ce qui concerne les Américains et les Russes. Certes, grâce à Hollywood et à leur histoire plus orientée vers la liberté que vers la tyrannie, les Américains sont plutôt du côté sympathie. Après tout, les Américains ont conduit la seule révolution et la seule guerre d'indépendance qui ne se sont pas achevées en dictature. Les Russes dépourvus d'Hollywood et en raison d'une histoire orientée vers la tyrannie penchent du côté opposé. Toutefois, Hollywood ou pas le curseur des sympathies et des antipathies populaires et planétaires peut avoir des déplacements brusques dans une direction ou dans l'autre. Les Indiens ne sont pas encore perçus comme une puissance. Les Chinois, c'est la cuisine et le petit commerce, leur dimension « grande puissance » n'a pas encore gagné les strates de l'imaginaire, même chez certains vieux qui affabulent encore sur le « péril jaune ». Les Chinois capitalo-communistes, grâce à leur quasi-monopole des portables et micro transmetteurs et à leur réseau mondial d'émigrés, profitent de cette ignorance pour faire leur cuisine en douce : le pillage des inventions des autres, comme les soviets avant leur effondrement et la victoire des Russes. Cela ne signifie pas que les capitalo-communistes chinois vont s'effondrer, pas du tout et certainement pas de la façon dont on pouvait l'imaginer alors qu'ils espionnaient et rachetaient les industries les plus innovantes des Occidentaux... mais c'est une autre histoire.

Enfin, il y a les Turcs, étrangement ils sont absents de la rêverie imaginaire. Ils ne sont qu'une catastrophe du passé : des colonisateurs brutaux qui ont traumatisé l'Europe centrale, et auprès desquels les rois de France recherchaient parfois une alliance contre les Habsbourg. Il y a aussi les Européens. Cas intéressant que l'on ne sait pas où placer : « grand frère », tyran, ni l'un ni l'autre ? Mais alors que sont-ils ? L'Europe est alors un territoire, une civilisation née au Moyen-âge de la rencontre d'un Nord et d'un Sud sous la houlette du christianisme, mais ce n'est pas un État, c'est une ambiguïté politique. Une sorte de grand frère qui pourrait devenir tyrannique, les bureaucrates de l'Union Européenne de Bruxelles endossant l'uniforme des Habsbourg de Vienne, des aghas turcs... ou des soviets de Moscou. Là, l'imaginaire des peuples des Balkans trouve un os à ronger. Mais ça se complique, car si l'imaginaire fournit des images aussi simples qu'indiscutables (l'imaginaire n'a pas l'esprit critique), il prend plaisir à multiplier les images jusqu'à l'incohérence. En effet, si l'Europe c'est le retour des Habsbourg alors c'est peut-être la tyrannie... mais c'est aussi la paix, l'ordre, la civilisation européenne... dont la Croatie ne cesse depuis des siècles de se réclamer. Et l'incohérence de s'épaissir puisque le retour des Habsbourg c'est aussi le retour du monde germanique qui considérait les pays des Slaves comme leur territoire de chasse, d'expansion, de peuplement, leur *Lebensraum* (« espace vital » ... quelle expression !)

Les Croates de l'époque ont une attitude étrange face aux Allemands. Ils sont un grand frère possible qui les a aidés à créer enfin un état indépendant en 1941... mais nazi, et pas indépendant du tout ! En 1941 avec l'accord d'Hitler, Mussolini a pris l'Istrie puis la Dalmatie et plaça sur le trône de Croatie un parent de Victor Emmanuel II roi d'Italie, Aymon de Savoie. Un roi alpiniste et sympathique qui jamais ne mit les pieds dans son royaume. Il méprisait les nazis croates, les oustachis. Résultat : quelque 200.000 Croates firent partie de la résistance

au nazisme en Yougoslavie, un pays qui se libéra de la présence allemande sans l'intervention des armées alliées. Avec les Allemands, l'imaginaire a beaucoup de mal. Ils sont organisés, font de belles autos dont ils sont fiers et de beaux camps de concentration produisant des assassinats industriels dont ils ne sont plus fiers aujourd'hui. Ils ont à deux reprises mené l'Europe au suicide : Guillaume II chargea l'arme, Adolf Hitler appuya sur la détente. Aujourd'hui, ils utilisent l'euro pour réussir là où Hitler échoua : la conquête de l'Europe, un nouveau *Reich* de mille ans, version soft pour l'instant, libéralisme oblige. Et puis Angela Merkel en bonne ménagère teutonne qui convie les migrants à une « fête de la bière » est une image beaucoup plus sympathique que celle d'Adolf Hitler. Reste à savoir si l'esprit profond des Allemands a changé. Certains disent oui, d'autres non. Il faut rester prudent face à un peuple dont, sur fond de dissimulation et d'orgueil dominateur, les hystéries peuvent prendre un tour aussi atroce que soudain.

En 1944 les États-Unis et la Grande-Bretagne adoptèrent « le plan Morgenthau » qui prévoyait la désindustrialisation de l'Allemagne après sa défaite. Pour protéger le monde de l'esprit prédateur allemand, il s'agissait, en gros, de faire du pays une confédération d'États indépendants et agricoles. Ce que le ministre de la propagande nazi, Goebbels, appela « faire de l'Allemagne un champ de pommes de terre ». Finalement, en raison pour une part de la Guerre froide, le plan Morgenthau cessa dès 1947 d'être appliqué pour être remplacé par une directive américaine qui annonçait « Une Europe ordonnée et prospère nécessite les contributions économiques d'une Allemagne stable et productive. » Ce qui n'est pas faux à la condition que les Allemands ne rêvent pas d'autre chose. « Le plan Morgenthau » n'est aujourd'hui qu'une anecdote. C'est le plan des résistants français du Cercle de Montpellier repris par Jean Monet qui finalement l'a remplacé : la création de l'Union Européenne. L'idée n'était pas nouvelle ; dès 1918, Louise Weiss avait créé un magazine « L'Europe Nouvelle », qui

défendait l'idée d'une confédération européenne pour éviter une nouvelle guerre en Europe. Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, cette Union Européenne des Résistants s'opposait à « l'Europe Nouvelle » qui, dès 1942, avait commencé à nourrir la propagande nazie qui, avec habileté, avait repris le titre du magazine de Louise Weiss, une juive alsacienne très connue dans la France pacifiste de l'entre-deux-guerres. Dans ses discours, Pétain utilisa aussi le terme « Europe Nouvelle » dans le sens d'une Europe dominée par le « mythe du XXe siècle » des idéologues nazis.

On peut juger de l'importance du projet européen de la Résistance française en lisant les documents clandestins publiés entre la fin de l'année 1941 et le début de 1942 par les intellectuels du « Cercle de Montpellier ». À titre d'exemple je veux citer, un peu longuement en raison de l'importance de ces penseurs oubliés, des extraits de la dernière thèse, la huitième, d'un document non précisément daté intitulé : « Thèses à discuter pour l'éventualité d'une victoire anglaise et d'une résurrection de la France » :

« La France nouvelle devra s'intégrer à une Europe réorganisée [...] 1914 a été la dernière guerre nationale et 1939 la première, espérons la seule, guerre civile européenne ; dès maintenant l'Europe existe et la lutte a pour but de déterminer suivant quel principe elle s'organisera [...] Au lendemain de la délivrance, la reconstruction devra se faire dans une Europe unifiée, c'est-à-dire comportant au moins :

Une déclaration des droits de la personne, avec une cour fédérale pour les faire respecter par les gouvernements nationaux.

Une union douanière et l'unification des systèmes monétaires et bancaires.

L'eupéanisation des moyens de transport et de quelques monopoles internationaux (réassurance, transport d'électricité à haute tension).

Un programme européen de grands travaux pour reconstruire les ruines de la guerre.

Ces thèses ne constituent pas une déclaration de principes mais plutôt quelques idées directrices sur lesquelles vous êtes invités à réfléchir et à discuter entre amis ; prenez-les l'une après l'autre, confrontez-les entre vous et sur chaque point, préparez un rapport détaillé exprimant votre point de vue ; on viendra les chercher. »

« On viendra les chercher », nous sommes au cœur de la Résistance française : on ne donne pas de date, on ne dit pas le nom du courrier, car les liaisons sont difficiles et dangereuses. Combien de personnes ont-elles discuté ces thèses ? Impossible de le savoir, mais on sait qu'un grand nombre des cadres de la Résistance les connaissaient : Jean Moulin assurément, mais aussi Henri Frenay qui après son rôle éminent dans la Résistance n'a pas eu un grand destin politique, mais demeura toute sa vie un soutien actif de l'idée européenne. Une preuve que le thème européen était discuté par les dirigeants des mouvements de la Résistance française est donnée dans une remarque faite par un haut responsable de la Résistance (son dirigeant, Jean Moulin peut-être) qui vient d'organiser une réunion des chefs des mouvements et commente à son adjoint la diversité des opinions parmi les Résistants : « Pour les uns l'objet unique est la guerre contre l'Allemand. D'autres pensent déjà aux problèmes de classes et de la politique après la guerre. Et d'autres songent déjà à l'Europe et aux rêves fraternels du monde. » Ces lignes sont publiées à Londres en septembre 1943 par Joseph Kessel dans son livre-témoignage de résistant sur la Résistance : « L'armée des ombres ». Un livre où passe le souffle mystérieux de la vérité du réel reconstruit par l'écrivain. Comme l'assure la fin

du document du Cercle de Montpellier, il ne fait aucun doute que « On » était venu chercher les « rapports détaillés ». Les Allemands avaient-ils lu ces rapports et les documents du « Cercle de Montpellier » ? Peut-être. Notre certitude est qu'ils ont fait torturer et fusiller certains membres du Cercle. Une de leurs victimes fut l'historien Marc Bloch qui avait joué un rôle éminent dans l'élaboration des thèses. Ces thèses, on l'a vu, étaient loin des principes du « plan Morgenthau ».

Je me demande parfois si les élites allemandes, qui ont repris le pays en main et l'ont rebâti avec courage, n'ont pas, dans un pacte secrètement tenu entre nazis masqués en démocrates et jeunes loups hitlériens de l'Allemagne vaincue, décidé de retourner « le plan Morgenthau » contre les anciens alliés des États-Unis. La politique industrielle allemande a des aspects guerriers qui ne s'embarrassent pas de scrupules : en vertu d'une loi anticorruption américaine, en 2015 la société Siemens a été condamnée à une amende de 1,6 milliard de dollars pour des faits de corruption en Amérique latine ; il y eut aussi la condamnation de Volkswagen pour tricherie sur les normes d'émission de CO2 et de particules fines de ses moteurs (dans les années quatre-vingt du XXe siècle, certains dirigeants allemands de Volkswagen aux États-Unis étaient d'anciens officiers de *panzer* de la *Wehrmacht*)...

Un membre d'une équipe d'experts américains, Harley M. Kilgore, sénateur démocrate de la Virginie-Occidentale, connu pour sa lutte contre les cartels internationaux, dans un long article au New York Times Magazine du 12 août 1945, écrivait : « En Italie, j'ai entendu certains officiers de l'armée américaine déplorer le fait que des partisans italiens aient tué beaucoup de directeurs fascistes d'usines, ce qui rendait plus difficile la réorganisation de la capacité productive italienne. En Allemagne, il n'y eut pas de telles plaintes. La hiérarchie industrielle nazie demeure intacte. » Vu les succès ultérieurs de Volkswagen, Opel, IG Farben, Boss, Siemens, etc., on peut se

demander ce que nous ont laissé en héritage ces industriels allemands rendus paisibles par la défaite, et aujourd'hui retraités dans l'éternité. On cultive peu de pommes de terre en Allemagne à présent, mais l'industrie de la Grande-Bretagne est sinistrée alors que ce pays fut le pionnier de la révolution industrielle, celle de la France va mal, celle de l'Italie guère mieux, celle de la Tchéquie est sous contrôle allemand... quant aux pays du Sud européen, ils exportent leurs mains-d'œuvre qualifiées en Allemagne qui bénéficie ainsi d'une version soft du S.T.O. (le Service du Travail Obligatoire créé en 1942 par l'Allemagne nazie dans toute l'Europe occupée). Pour faire court, l'Allemagne s'est réunifiée et le reste de l'Europe, de la Tchécoslovaquie à la Russie en passant par la Yougoslavie, s'est désunifié.

Si, vu de Zagreb l'influence germanique est incontestable, car on voit la langue s'introduire un peu partout derrière les *panzers* de l'économie allemande, elle n'est pas hégémonique, loin de là. Même si la volonté de germaniser la *Mitteleuropa* est évidente, et déjà bien avancée, son succès final n'est pas certain. Comme le reste de l'Europe, Zagreb est naturellement multiple et le multiple résiste à la rampante uniformisation germanique.

Reste les Français, un cas particulier puisqu'en 1806 ils avaient annexé l'Istrie et la Dalmatie à l'Empire napoléonien. Cela n'a pas duré, moins de dix ans, rien face à l'Histoire. Mais un rien qui n'a pas laissé des souvenirs mauvais, au contraire, il y aurait toujours des portraits de Napoléon dans certains monastères franciscains de Dalmatie et de l'Herzégovine... des messes seraient dites pour le repos de son âme tous les 5 mai, le jour de sa mort en 1821 à Sainte-Hélène. C'est une légende, probablement. À l'exception de Napoléon dont on se souvient, en Croatie on fait beaucoup pour oublier les Français. Avouons que de leur côté les Français ont beaucoup fait pour être oubliés ... il y a moins d'un siècle, leur langue donnait encore

l'illusion d'être importante. Depuis, grâce aux Allemands qui en 1940 ont fait passer la France au rang des puissances secondaires, l'anglais s'est imposé. Le français est presque oublié à Zagreb et en Europe centrale. Certes, il y a de beaux restes d'une noce ancienne que, par exemple, Anton Gustav Matoš avait en son temps célébrée. Gustav Matoš est aujourd'hui considéré comme un grand écrivain croate. En 1900, il avait couvert l'Exposition universelle de Paris pour le journal *Hrvatsko pravo* (le Droit croate). Le 11 mai 1900, il écrivait pour ses lecteurs de Zagreb :

« A tous les Slaves nous préférons – bien qu'ils parlent un dialecte d'une autre famille – les Français, raison pour laquelle nous nous félicitons de leur suprématie artistique, ou plutôt culturelle. Nous nous en félicitons, car la culture de la Gaule est plus proche de notre cœur que celle de notre voisine l'Allemagne [...] c'est elle qui a su le mieux préserver les grandes traditions humanistes du classicisme, de la Rome païenne et catholique. Si vous ne voulez pas être germanisé par Zagreb, si vous ne voulez pas que vos enfants deviennent des sauvages mous et gavés de culture, mais qu'ils aiment le bon goût et les belles manières, qu'ils respectent la patrie, la beauté et la liberté, apprenez-leur le français. Laissez donc l'allemand aux caporaux et aux professeurs, comme vous avez laissé le hongrois aux scribes, aux cochers et à Steva Popović. »

Lire aujourd'hui ce qu'écrivait Matoš en 1900 est douloureux quand on est Français, plus de deux siècles plus tard. Il est vrai que Zagreb est aussi une autre ville dans un pays qui n'est plus ce qu'il était en 1900.

La ville est issue de la jonction de trois cités. Les deux premières, Kaptol et Gradec, sont nées plus ou moins simultanément au XI^e siècle. Vers 1094, le roi de Hongrie, Ladislas, créa un archevêché pour assurer la conversion des païens du coin en bons chrétiens. Autour du siège de l'évêque, la ville s'est bâtie. Il ne faut donc pas s'étonner si le

catholicisme est une forte composante de l'identité historique de la cité. Comme de nombreuses villes européennes et russes, Kaptol et Gradec furent détruites en 1242 par les Tartares musulmans. La population, probablement moins de trente mille personnes, s'était réfugiée dans la montagne de Sljeme, la forêt et les grottes qui entourent la ville. On trouve parfois dans ces grottes des pointes de flèches du néolithique. Les Tartares ont continué leur route destructive et la population est revenue pour bâtir sur les ruines. Le roi de cette époque, Bela IV, non seulement favorisa la reconstruction de Kaptol, mais il accorda aux laïcs (des artisans et des marchands), de rebâtir en face de Kaptol la nouvelle ville de Gradec, fortifiée et dotée de privilèges fiscaux : une ville franche et nouvelle, selon l'esprit du Moyen Âge en Europe. Une petite rivière séparait les deux cités bâties face à face sur les lignes de crêtes peu élevées des ravines qui suivent les pentes descendantes de la montagne emblématique de la ville : Sljeme. Le site de Zagreb, côté nord, ressemble vaguement aux bras d'un poulpe au repos. Côtés est et ouest, la ville peut facilement s'étendre dans la plaine de la rivière Sava. Tout près de Gradec, mais sur le haut vers Sljeme, une petite ville forteresse fut bâtie : Medvedgrad, un point d'appui où une noblesse en armes devait protéger la ville cléricale, Kaptol, et celle des marchands et artisans, Gradec. Au XVe siècle les gens d'armes de Medvedgrad firent la conquête de la ville marchande et abolirent ses privilèges royaux. Toutefois, lorsque la lignée du comte Celjski s'éteignit, en 1457 Gradec recouvra sa liberté... Medvedgrad tomba en ruine, elle n'est plus aujourd'hui qu'un petit site touristique. La brutalité de la noblesse locale ne fut pas le seul drame du XVe siècle. Dès 1469, les Turcs s'emparèrent d'une partie de la plaine où coule la rivière Sava. Gradec et Kaptol seraient probablement tombées entre leurs mains si une inondation catastrophique n'avait immergé la plaine et submergé les armées turques. La guerre contre les Turcs se déplaça vers le nord, en Hongrie, à l'Est en Slavonie croate vers la forteresse de Sisac, et dans le Sud, en Dalmatie, dans les hautes terres de l'Herzégovine où

elle dura plus de cent ans. Après le désastre de la bataille de Mohac en Hongrie, en 1526, où les noblesses croates et hongroises furent décimées, Kaptol et Gradec se mirent sous la protection des Habsbourg qui, au XVIIIe siècle, brisèrent l'impérialisme politico-religieux de la Turquie. C'est pendant la période de l'empire des Habsbourg que Gradec et Kaptol furent agglomérées en une seule cité : Zagreb.

En dépit des violences atroces de l'Histoire, et de celles de la nature (Zagreb fut presque totalement détruite par un tremblement de terre en 1880 ; elle subit une terrible inondation en 1964) il y a comme une douceur du temps dans la façon dont l'histoire des cités des hommes lentement épouse la géographie. Au commencement, il faut de l'eau, des arbres, des carrières de pierre accessibles et quelque chose qui protège par un usage judicieux des premiers éléments de la physique d'Empédocle (environ 495-435 avant Jésus-Christ) : ∇ (la terre), ∇ (l'eau), \triangle (l'air), \triangle (le feu). Ces symboles sont ceux que l'on trouve dans les grimoires anciens. Aujourd'hui, ce premier arrangement des éléments du monde de la matière fait sourire, mais si l'on s'en tient à l'urbanisme et aux opérations élémentaires de la vie ordinaire, ce bricolage n'est pas absurde : il fait les fondations de l'architecture de nos inconscients. Il a dominé l'imagination occidentale pendant plus de deux mille ans avant de subir la critique sans appel de Lavoisier, et de ses héritiers. Mais, pour ce qui concerne l'imagination et le monde de l'inconscient, les éléments de la Chimie d'Empédocle ont eu deux mille ans pour prendre racine dans nos rêves. Il n'est pas étonnant qu'ils soient toujours actifs. Dans deux mille ans nos rêves auront assurément changé. Pour l'instant, on peut regretter que nous ne rêvions pas atomes et quarks, mais c'est ainsi nos rêves vont à la terre, à l'eau, à l'air et au feu. De ce point de vue, celui du philosophe Gaston Bachelard, Zagreb est une ville de rêve, l'eau (∇) la protège des invasions des hommes et la terre (∇) la protège

des eaux. L'air (△) la protège aussi : les deux premières villes étaient bâties sur des collines, et de hauts remparts bordaient les cités, du moins aux origines ; on en voit des vestiges aujourd'hui dans la rue Tkalčičeva. On parlera du feu () plus tard, car si le feu a détruit les villes construites en bois et stockant du bois pour le chauffage et la cuisine, y compris Londres en 1666, le feu est aussi la prière des hommes : « *ora ignata* » (prière enflammée) selon la formule des moines bénédictins.

Zagreb est donc cette ville réelle conçue dans les songes des mondes imaginaires. Elle vit aujourd'hui sa vie en essayant d'oublier son trop-plein d'histoire, ses excès de tragédies... et elle n'y parvient pas. Toutes les villes européennes en sont là, et c'est ce qui fait leurs charmes extraordinaires. C'est dans cette ville surprenante que le grand maître de la grande loge d'Autriche avait envoyé Gustave Safranek pour lui faire rapport des activités maçonniques dans le pays.

Gustave Safranek est un jeune maçon viennois fier d'appartenir à la loge « la Concorde » qui fut celle de Mozart. Ce qui, comme souvent dans l'Histoire, est un peu vrai et assez faux. Une des loges de Mozart s'appelait en fait « À la vraie Concorde » (*Zur wahren Eintracht*), mais elle cessa d'exister vers 1805, lorsque les loges maçonniques furent à nouveau interdites en Autriche par décision impériale. Il en fut ainsi jusqu'à la fin des Habsbourg, en 1918. Pourtant, sous les Habsbourg la vie maçonnique viennoise continua dans d'autres loges qui furent créées à Bratislava, en Slovaquie : interdite en Autriche, dans la mesure où elle restait discrète la franc-maçonnerie était tolérée dans d'autres villes de l'Empire austro-hongrois. Gustave Safranek connaît ces éléments de l'histoire maçonnique viennoise... mais il préfère penser que sa loge « Concordia » est l'héritière de celle de Mozart, qui, après tout, composa l'hymne maçonnique dont la musique fut utilisée pour créer l'hymne national de l'Autriche moderne.

À Vienne, Gustave Safranek n'est officiellement qu'un modeste employé du ministère de l'Intérieur. Dans sa loge, il est un maître maçon que ses frères viennent d'élire P*** S***, ce qui lui donne des responsabilités lors des cérémonies. Des cérémonies auxquelles des maçons du monde entier participent régulièrement comme visiteurs dans le but d'être reçu dans la loge qui fut celle de Mozart. On peut appeler cela du tourisme maçonnique... la loge de Mozart à Vienne (enfin presque), pour les francs-maçons du monde entier c'est l'équivalent de la tour Eiffel à Paris pour le touriste japonais qui fait l'Europe en une semaine. Officiellement, Gustave Safranek est le chef du « Service de surveillance des parcs et espaces verts de la ville de Vienne ». Surveillance ne signifie pas intervention, la surveillance est un labeur de bureaucrate voyeur. Le service gère trois cent cinquante-deux caméras, qui surveillent... normal. Le service est en liaison directe avec les polices qui ont pour mission d'intervenir en cas de crime ou délit constaté par le service de surveillance. Simple et efficace. Depuis que ces caméras sont opérationnelles, les crimes et les délits commis dans les espaces verts à Vienne ont chuté de 33%. Quant aux affaires résolues, elles le sont à présent à 70%. Les parcs et les espaces verts de Vienne sont les plus sûrs d'Europe.

Par tradition attachés aux libertés individuelles, les maçons ont débattu en loge pour savoir si ce surcroît de sécurité n'avait pas été obtenu en violation du droit à la vie privée. L'ombre portée de « *Big Brother* » étant le cauchemar techniquement possible de notre temps, il était normal que ce thème soit débattu en loge. En dehors de quelques vues extrêmes qui n'avaient pas grand intérêt (« la surveillance par caméras est intrinsèquement perverse » ou « la surveillance par caméras est essentielle pour lutter contre le mal ») l'opinion de la majorité des frères fut que la surveillance électronique des espaces publics n'était en soi qu'une simple expansion technique des moyens ordinaires de police et que l'essentiel de la vigilance des institutions démocratiques devait se porter sur

la définition des crimes et délits et, plus accessoirement, sur les moyens techniques de leur dépistage. C'était, selon Gustave Safranek, une sage conclusion et il n'était pas peu fier d'avoir contribué à son élaboration. À l'évidence, son métier lui avait appris que lorsque deux amoureux faisaient l'amour dans un bosquet du parc de Schönbrunn, comme les deux écureuils qui faisaient plus ou moins la même chose trois branches plus haut, ils ne commettaient pas un délit. Dans ces cas-là, Gustave conseillait à ses collègues d'arrêter la visualisation, tant pour les scènes humaines que pour celles des écureuils. Étrangement, ses collègues s'intéressaient peu aux écureuils. Pour les viols c'était différent, sitôt constat établi, le service alertait les policiers les plus proches de la scène. Il n'y avait jamais de viols ou de crimes chez les écureuils, au pire quelques vols de noisettes en automne et des combats de mâles pour une femelle au printemps. D'où peut-être le désintérêt de ses collègues pour la vie des bêtes.

L'emploi officiel de Gustave Safranek en cachait un autre. Il était chargé de « l'Observatoire des mouvements à tendances terroristes ». Les membres de l'Observatoire se réunissaient le premier mardi de chaque mois. L'institution n'était pas secrète, comme la Franc-Maçonnerie depuis 1918, son existence était officielle mais discrète. Il s'agissait d'une institution fédérale fondée sur l'article 10, paragraphe 6, de la loi constitutionnelle fédérale du 1^{er} octobre 1920 qui établit que la fédération autrichienne dispose des pouvoirs législatifs et exécutifs en ce qui concerne « les institutions pour protéger la société contre les criminels ou les autres personnes dangereuses ». L'Observatoire avait été créé par une loi du 6 décembre 2001, peu après l'attentat du 11 septembre à New York. Au début, l'Observatoire s'était intéressé aux mouvements d'extrême droite. Puis, il avait fallu se rendre à l'évidence, certains de ces mouvements, s'ils étaient politiquement incorrects, n'étaient pas des repaires de criminels, ou de personnes à tendance criminelle. Il leur arrivait de se faire élire en toute légalité. Si les

discours de certains ne manquaient pas d'allusions discrètes ou appuyées au nazisme, aucun ne prônait la violence pour accéder au pouvoir, et leurs services d'ordre ne pouvaient pas être comparés aux SA ou aux SS d'autrefois. Les francs-maçons autrichiens que les nazis avaient en leur temps envoyés en camps de concentration savaient que ces mouvements extrêmes requerraient une saine vigilance ; mais il eût été ridicule, et dangereux, de crier au loup alors que ce loup n'était pas ressorti du bois, sauf entre 1993 et 1996 lorsque des terroristes d'extrême droite avaient envoyé des lettres piégées qui avaient tué à trois reprises. Sans assises populaires, ce mouvement et ceux de sa sorte ne pouvaient pas être considérés comme des menaces sérieuses, à court terme. Les traiter hors du contexte de criminalité groupusculaire qui était le leur eût été dangereux : on risquait alors de manquer le loup véritable. En général, la surveillance de ces mouvements d'extrême droite n'apprenait rien de neuf, elle permettait de constater qu'en Autriche il y avait encore beaucoup de citoyens qui manquaient de culture historique et d'intelligence, mais que ces citoyens n'étaient, pour l'heure, qu'une minorité de fous statistiquement inévitable... c'était, plus ou moins, la même chose ailleurs en Europe.

Progressivement, l'Observatoire a orienté ses travaux sur les milieux musulmans. Ce changement d'orientation fut motivé par les progrès et les conclusions de l'enquête américaine sur l'attentat du 11 septembre qui montrait que le crime était largement dû à « l'islam radical » ou à « l'islamisme » (comme on disait alors pour éviter de penser à ce que sont l'islam et le monde musulman). Pour plusieurs raisons, la reconversion de la mission de l'Observatoire fut difficile.

L'Autriche avait perdu l'habitude de mettre son nez politique dans les affaires religieuses. Les derniers à s'y être mis étaient deux fils de celle qui régna véritablement sur l'Empire des Habsbourg entre 1740 et 1780, Marie-Thérèse 1^{re}. L'empereur

Léopold II, empereur de 1790 à 1792, qui, comme son frère Joseph II (1765-1790), s'était attaqué aux privilèges juridiques et fiscaux de l'Église, et avait fermé plusieurs monastères dans son empire, y voyant des ferments d'insurrections réactionnaires.

Léopold II (1747-1792), tout comme son frère Joseph II (1741-1790), était un pur produit des rationalistes du Siècle des Lumières : en tant que Grand-duc de Toscane, sous le nom de Léopold 1er entre 1765 et 1790, Léopold joua un rôle important dans le développement des sciences exactes... Fut-il influencé par les idées que véhiculait la franc-maçonnerie européenne ? Peut-être si l'on en juge par quelques chants maçonniques de l'époque qui chantent ses louanges, et surtout celles de son frère l'empereur Joseph II ... en tout cas, il fut un des premiers à abolir la peine de mort dans son grand-duché : la peine de mort et la torture furent abolies le 30 novembre 1786 en Toscane ; alors qu'abolie en 1861 par le tsar Alexandre II la torture fut réintroduite en grand dans la Russie bolchévique dès 1918 et n'a plus cessé depuis. Outre de nombreux monastères, Léopold II ferma les loges maçonniques que l'on disait alors influencées par le mouvement des *illuminati*, un mouvement très structuré à la fois mystique et rationaliste, sorte d'union entre les idées républicaines et celles de la mystique rhénane. Un mouvement né en Bavière au XVIIIe siècle et qui fut jugé hostile aux cours royales, ducaltes ou impériales ainsi qu'à l'Église. Il ne faut pas oublier que Joseph et Léopold de Habsbourg-Lorraine étaient les frères aînés de leur cadette Marie-Antoinette, guillotinée lors de la Révolution française. Ils avaient donc quelque raison de se méfier d'une organisation discrète dont la devise était parfois : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Le bannissement devint encore plus strict entre 1792 et 1835, sous le règne de François II, fils de Léopold II. Toutefois, en raison des législations complexes qui régissaient les différentes composantes du Saint-Empire romain germanique, contrôlée, puis bannie en Autriche, la franc-

maçonnerie perdura plus ou moins discrètement dans les grandes villes du Saint-Empire : à Bratislava, à Prague, à Budapest, etc.

Après cela, si l'on exclut la période nazie, les politiques n'ont plus prêté grande attention aux questions religieuses et à leurs avatars maçonniques et autres. Dès 1918, l'Empire s'étant perdu dans la défaite de la guerre qu'il avait provoquée en cédant aux désirs belliqueux du cousin germain Guillaume II, les loges pouvaient à nouveau travailler en Autriche. À Vienne, les francs-maçons n'eurent plus à prendre le train pour Bratislava, un trajet d'une heure. Par la suite, la raison du désintérêt des politiques pour les affaires religieuses et similaires vint des droits de l'homme : ils font de la liberté religieuse un dogme laïc que la Cour Européenne des droits de l'homme défend bec et ongle. Il en résulte une situation aberrante où la Cour européenne en traitant l'islam comme une religion « comme les autres » défend la liberté d'une religion ennemie de la liberté.

En Europe, ce désintérêt des politiques pour la religion, en dépit des efforts des partis démocrates-chrétiens au pouvoir ici ou là, venait aussi d'un mouvement de civilisation profond et puissant qui depuis près d'un siècle dédogmatisait les fois religieuses sur le continent qui contribua de façon décisive à l'invention du christianisme. Comme on peut le voir deux siècles plus tard, l'esprit religieux est toujours aussi fort que par le passé en Europe où il se pratique « à la carte », les croyants suivent les préceptes qu'ils jugent solides et rejettent sans bruit ceux qu'ils jugent obsolètes : d'où le scandale que crée chez les chrétiens européens le fanatisme musulman. Il en résulte un paysage religieux surprenant où selon le regard que l'on porte sur le phénomène on parlera de perte du religieux ou de refondation du religieux en Europe sous une forme plus spirituelle qu'institutionnelle. À tous ces points, il faut ajouter le fait que l'idéologie diffuse de l'époque avait rendu la réorientation des activités de l'Observatoire difficile. Ce point

est important pour comprendre l'obstacle idéologique qu'en son siècle Gustave Safranek a rencontré dans son travail.

Cette idéologie diffuse constituait un paysage mental, un imaginaire, qui dominait dans les médias, l'intelligentsia et tout ce que l'on peut considérer comme faiseurs d'opinions. Ce n'était pas une pensée clairement formulée, on ne la trouvait à l'état brut que chez certains philosophes français dits « de gauche » adeptes de la « déconstruction ». C'était une sorte de « pensée absente », glissante et insaisissable comme une anguille fraîchement pêchée. On pouvait entendre un journaliste de télévision déclarer : « Je ne veux pas me fâcher avec 95% de mes collègues qui sont de gauche » (France info, le journal de 20.30, lundi 16 mai 2016). La prégnance de cette pensée visqueuse était paradoxale. Peut-être pouvait-elle s'expliquer comme une réaction maladroite aux délires mortels du nazisme qui avait dégoûté les élites européennes de l'affirmation de soi et de l'usage de la force. Elle était en son fond une suspicion généralisée vis-à-vis de toute notion de supériorité : la supériorité dans un domaine de la création matérielle, industrielle, scientifique, militaire, intellectuelle, voire artistique, n'était pas considérée comme un stimulant pour faire de même ou mieux encore. Elle était objet de *ressentiment*, de suspicion d'illégitimité, de ricanements... en gros, la réussite ne se concevait pas sans tricheries illégitimes ; donc la réussite était illégitime. Cela avait eu une conséquence inattendue : le déclin de l'enseignement de l'Histoire aux enfants. L'Histoire était considérée comme source de « mauvaises pensées », comme les livres mis autrefois à l'index par les papes. L'Histoire européenne était trop nationale et trop chrétienne dans ses profondeurs. On abandonnait les enfants aux éternels présents du ressentiment et de la honte d'être soi en faisant étalage des tricheries européennes : l'inquisition, l'esclavage, le nazisme... comme si les autres peuples, qui n'avaient ni la même histoire ni les mêmes scrupules, n'avaient jamais triché ! Selon les besoins de la bien-pensance du

moment, certains épisodes étaient satanisés en une phrase expiatoire : les croisades, la colonisation... Bref, les identités européennes étaient toutes suspectes. Les sports, football islamisé en tête ; les affaires, pourvu que l'on y fît fortune ; et le show-business multiculturel, métissé et bien-pensant, dans la mesure où l'artiste atteignait la célébrité, étaient les seuls domaines où la suspicion était suspendue (précisons que le métissage est un fait, ce n'est ni une qualité ni un défaut). Les vedettes dans ces secteurs avaient droit à un culte païen et fortement rétribué qui eût fait pâlir d'envie un empereur romain fraîchement déifié. Toutefois, si dans ces domaines l'adulation venait vite, le rejet et l'oubli pouvaient aussi rapidement y succéder, surtout en cas de tricherie avérée où de dopage comme dans le cyclisme. Le fait que certaines réussites soient le fait de tricheries est ici mentionné pour montrer qu'une idéologie a besoin d'un soupçon de vérité pour créer ses mensonges.

À partir du moment où la réussite, la supériorité, était frappée de suspicion, il va de soi que le monde occidental, dont la supériorité était manifeste, ne pouvait que tomber tout entier dans le trou noir de l'idéologie du ressentiment. En une cinquantaine d'années, l'Europe, France en tête ; c'est-à-dire l'Occident avait développé sur sa gauche une idéologie diffuse qui prônait l'illégitimité de l'existence de sa civilisation. Seuls la Russie et les États-Unis avaient échappé à ce malheur. Cela s'était traduit dans l'intelligentsia de gauche (la droite avait perdu la sienne) par ce que Julien Green appelle « l'abaissement de l'intelligence et le mépris de la beauté. » Gustave Safranek était un admirateur de cet écrivain d'expression française, américain, chrétien et gay. Chaque fois qu'il allait à Klagenfurt, en Carinthie, il allait se recueillir devant la tombe de l'écrivain dans l'église de Sankt Egid, la *Hauptstadtkirche*. Évidemment, les peuples de l'Europe n'étaient pas d'accord avec cette mode intellectuelle qui avait gagné leurs classes dirigeantes et qui leur déniait le droit à

l'existence. Ils conservaient leur fierté d'être. Ils se savaient liés aux efforts des générations qui s'étaient succédé sur la scène européenne pour y créer des mondes nouveaux pleins de succès magnifiques, et d'échecs tragiques. Une histoire en mouvement et non stagnante, une histoire où l'on prend le risque de se perdre, et où l'on s'était perdu parfois : mais peut-on gagner sans prendre le risque de perdre ? Alors on assistait à la révolte des braves gens, ceux qui n'ont que leur fierté pour penser. Malheureusement si la fierté est saine, penser n'est pas son rôle. Elle va où la séduction l'emporte. La séduction est versatile, ce qui séduit aujourd'hui ne séduira plus demain. C'est sa faiblesse et sa vertu, inconstante elle n'est jamais butée, et toute force provoque l'apparition de forces contraires. Frère Gustave Safranek le voyait lorsqu'il allait en Carinthie dans le cadre de ses fonctions à l'Observatoire. Il y avait aussi quelques attaches familiales.

La Carinthie possède une longue tradition ultra nationaliste en raison de sa situation frontalière entre Italie et Slovénie. Cette position géographique fait de sa population autochtone de langue allemande une minorité par rapport aux Slaves et aux Italiens voisins. L'histoire de la Carinthie est remplie de querelles de voisinage. Lors de l'*Anschluss*, en mars 1938, la Carinthie avait été joyeusement nazie, comme le reste de l'Autriche qui avait exprimé son enthousiasme dans un référendum qui plébiscitait le rattachement du pays à l'Allemagne. Exception faite de quelque 70.000 personnes, dont nombre de francs-maçons et plus encore de catholiques, que la Gestapo avait rapidement envoyées en camps de concentration.

Le père de Gustave était opposé au nazisme, il faisait partie d'un ordre chrétien « les frères de saint François » qui jugeait le nazisme incompatible avec la foi chrétienne, il avait fait un bref séjour en camp. Il en était sorti grâce à l'intervention du cardinal Innitzer, celui qui signa la déclaration de soutien à

l'*Anschluss* en y ajoutant un autographe enthousiaste : « *Heil Hitler !* ». Il est vrai qu'un peu plus tard, après s'être fait tirer les oreilles par le pape Pie XI, Innitzer déclara lors d'un sermon dans la cathédrale Saint-Étienne, à Vienne : « Il n'y a qu'un seul *Führer* : Jésus-Christ ! » Cela valut quelques ennuis au cardinal... mais pas trop, il a vécu assez longtemps. Les temps de grande confusion favorisent toujours les simplifications homicides. Les traductions successives du terme *Anschluss* symbolisent bien la confusion autrichienne et européenne. En 1938, on traduisait par « réunification » : tout le monde était content et les Autrichiens se réjouissaient en plébiscitant le coup de force des nazis. En 1945, on traduisit par « annexion » : tout le monde était content et les Autrichiens se réjouissaient d'être des victimes du coup de force des nazis. À toujours vouloir gagner, on perd beaucoup. Gustave Safranek souffrait du mal-être autrichien, car il était, lui aussi, fier de son identité et comprenait les errements de ses compatriotes : traumatisés par la fin d'un Empire qui avait eu raison de l'invasion musulmane et stabilisé l'Europe centrale pendant des siècles, et humiliés de se retrouver en 1945 dans le camp des vaincus. La franc-maçonnerie avait donné à Gustave une culture centrée sur une volonté de fraternité universelle qui lui avait permis d'échapper au piège d'une identité fondée sur les seuls liens du sang.

L'Autriche des Habsbourg amalgamait les peuples du centre européen, l'hystérie romantique du « sang allemand » les avait séparés. Wagner avait fourni à Hitler le venin qui avait empoisonné l'Allemagne, l'Autriche puis l'Europe. Gustave avait vécu ce drame dans sa famille qui, comme beaucoup de monde en Autriche, était un amalgame de personnes d'origines diverses. Son grand-père paternel était un brasseur tchèque de Brno qui avait épousé une paysanne slovène de Carinthie dont la famille faisait pousser un houblon célèbre dans toutes les brasseries d'Europe Centrale. Sa mère était la fille d'un fourreur juif de Vienne qui avait épousé une pâtissière sudète, une

Allemande de Bohême, qui travaillait au palais de Schönbrunn. Il y avait peu de sang allemand dans la famille. D'où le désarroi familial pendant toute la période nazie. Si son père exécrait les nazis, des oncles et des cousines étaient devenus membres de ce parti, deux neveux avaient rejoint les SS, un oncle avait été garde au camp de Treblinka. Comme tous les autres, ils disaient qu'ils n'avaient tué personne, qu'ils travaillaient dans les bureaux, etc., avec Kurt Waldheim, Secrétaire général des Nations Unies puis Président de l'Autriche, qui, lui aussi, avait comme on dit « du sang tchèque ». Waldheim, officier SS, avait quitté la Yougoslavie lors de la débâcle allemande et s'était réfugié en Carinthie chez un oncle de Gustave. Cet oncle était Slovène, une minorité ethnique en Carinthie, il était nazi, une majorité idéologique en Carinthie. Puis l'oncle et Waldheim s'étaient tous les deux rendus aux Alliés. Le grand paradoxe de l'Europe est que, si, à propos de ces fariboles mortelles de droit du sang, on faisait une étude scientifique de l'ADN de tous les Européens, on aurait la surprise de voir qu'ils n'ont jamais cessé, à l'image des familles régnantes de l'Europe monarchique, de se mélanger. Et que ceux qui, par hasard, auraient le génome le plus typique d'une ethnie donnée ne seraient certainement pas, statistiquement parlant, les mieux bâtis et les plus malins. La biologie pas plus que la culture n'aiment l'inceste. Fécondité et création aiment les rencontres. Les rencontres naissent de la liberté de mouvement des choses, des gens et des idées. En raison de l'originalité de son histoire, l'Autriche avait conscience de cette réalité humaine fondamentale : le mariage des différences. Elle en avait fait la devise des Habsbourg : « Les autres font la guerre, toi, heureuse Autriche tu fais des mariages ». Cette façon d'unir des différences était en opposition totale avec la vision hitlérienne d'union des semblables telle qu'elle est exprimée dans *Mein Kampf* : « Un seul sang exige un seul Reich », simple, beau, mortel. L'action humaine est toujours prise dans l'étau de l'un et du multiple. Si le un est dominant, c'est l'horreur. Si le multiple l'emporte, c'est le chaos. Faire de l'un et du multiple

une dynamique positive est l'art qui conduit à notre splendide humanisation. Inversement, nos échecs dans la maîtrise de cette dialectique nous conduisent à notre autodéshumanisation.

La tragédie autrichienne avait conduit Gustave Safranek à devenir franc-maçon. Il espérait que cette pensée de l'intelligence jointe à ce chemin du cœur lui ferait découvrir l'art de marier l'un et le multiple.

De ce point de vue la Carinthie était un terrain difficile, son passé nazi était comme une semelle de plomb aux chaussures d'un athlète. Mais Gustave Safranek, s'il n'était pas un athlète, avait une endurance de coureur de fond, il était de ces hommes qui vont jusqu'au bout de toutes leurs entreprises.

Chapitre 2

À Zagreb, Ahmed Al Nour s'était logé à l'hôtel Dubrovnik. L'imam de la mosquée de la Cité des Roses à Toulouse lui avait recommandé cet hôtel. Il possède trois ouvertures, l'une donne sur la place Jelacic, les deux autres sur les rues Gajeva et Bogoviceva. La Gajeva court le long de la façade en verre de l'hôtel qui s'achève sur la place Jelacic, elle dessine la barre horizontale d'un T dont la Bogoviceva serait la verticale. Une verticale qui s'achève dans « la place aux fleurs », dont le nom officiel est Preradovicev trg (*trg* signifie « place », littéralement : place de Preradovic). Cet ensemble est le cœur de Zagreb, on trouve dans son voisinage immédiat, par exemple tout au long des rues Ilica et Jirišičeva ou de la Tkalčićeva, des boutiques en tous genres ; des grands magasins pour se chausser, se vêtir, s'équiper en ceci et cela ; un grand marché aux fruits et légumes et des halles qui regorgent de nourritures terrestres ... enfin tout le nécessaire à la vie. Sans en oublier le nécessaire superflu hors duquel les charmes de la vie nous seraient inconnus : des théâtres, des cafés, des bars et des restaurants, un opéra, des parfumeries, des librairies et ces lieux luxueux qui aux chaussures et vêtements ajoutent l'inspiration de la mode. Car le genre humain est le beau fruit du désir, et non du besoin qui requiert une satisfaction simple que n'importe quel animal sait satisfaire : boire, manger, dormir, se reproduire.

Pour le musulman fidèle à sa foi, tous ces lieux du superflu sont des lieux impurs, à l'exception des parfumeries, même si les vendeuses y sont impudiques. Ce sont des lieux où les infidèles perdent leur âme en l'offrant à « *la vie immédiate* », alors que le croyant s'offre « à *la vie future* », celle de l'éternité auprès d'Allah. Ahmed faisait une exception pour les parfumeries parce que la Tradition dit que pendant sa vie le

Prophète aimait se parfumer et offrait des parfums à ses femmes.

Ahmed Al Nour est ingénieur en électricité, il a fait ses études spécialisées à l'Institut Supérieur d'Électricité de Toulouse, en France. Sa société, la G.E.E. (Garonne Engineering Electric) l'a envoyé pour un séjour en Croatie afin d'y évaluer la faisabilité et les coûts d'une modernisation des réseaux électriques des grandes villes de Croatie. Ahmed aime son métier, l'électricité est un don qu'Allah a fait aux hommes. Ce n'est que par accident qu'elle a été redécouverte par les infidèles puisqu'à Bagdad aux premiers siècles de l'islam des croyants avaient déjà créé une pile électrique. Si les *kafirs* (les impurs) s'étaient emparés de l'électricité, ce n'était qu'un accident voulu par Allah pour faire honte aux musulmans qui se sont éloignés de la Tradition du Prophète. Mais Ahmed et ses frères sont en guerre « *sur le chemin d'Allah* » pour que les musulmans soient sauvés et sauvent ceux des infidèles qu'Allah voudra sauver avant la fin du monde annoncée par le Coran, et qui vient ! Ahmed connaît les secrets de l'électricité, son mémoire de fin d'études portait sur « Les variations électriques des signaux électroniques ». Il peut presque réciter le Coran par cœur. Il est un musulman moderne qui sait que si les Arabes musulmans ne sauvent pas le monde, Allah enverra un autre peuple pour porter sa parole (Dieu l'a dit au Prophète dans le Coran) ; de toute façon, voici que vient le Dernier Jour, celui de la Résurrection des morts pour le jugement des justes et des injustes. Allah est plus savant que nous !

Ahmed Al Nour est né à Constantine, en 1988. Il n'avait que cinq ans lorsque ses parents sont venus s'établir en France, à Toulouse. Pendant la guerre de libération, son père était membre de l'Association des oulémas algériens, il suivait Abdelhamid Ben Badis dont il citait à tout propos le slogan que le cheikh avait lancé dès 1931 : « L'islam est notre religion, l'arabe est notre langue et l'Algérie est notre pays ». Il fallait

comprendre : « Une religion, une langue, un pays » à la façon dont à la même époque en Allemagne Hitler martelait : « Un peuple, un empire, un chef ». L'unité l'emportait sur la complexité du multiple... on en a vu le résultat.

Après la Deuxième Guerre Mondiale, le père d'Ahmed avait rejoint le mouvement de Messali Hadj, le M.N.A, le Mouvement National Algérien. Messali Hadj présentait bien, il s'habillait comme un vrai musulman, il était pour la lutte armée contre la France mais il n'était pas assez musulman, il avait même été communiste et sa première femme avait été une Française. Malgré tout, il était moins communiste que les jeunes du F.L.N, ceux du Front de Libération National. Lorsque son père avait rejoint Messali Hadj, c'était pour maintenir au sein du M.N.A une aile islamique prête à agir lorsque le moment en serait venu. D'ailleurs le père Al Nour, comme Messali Hadj, avait le droit de s'appeler *Hadji*. Il avait fait le pèlerinage à La Mecque, en 1949, c'est d'ailleurs au cours de ce pèlerinage que les Algériens rassemblés et conseillés par les wahhabites du royaume avaient décidé la guerre sainte contre la France. Malheureusement le F.L.N. était entré en lutte ouverte contre le M.N.A, surtout à Alger et à Paris. Là se menaient les luttes à mort pour le pouvoir dans la future Algérie indépendante. Ils s'étaient entrégorgés par milliers. Le père d'Ahmed avait trouvé refuge dans son école coranique de Constantine, attendant des jours meilleurs longs à venir. Le F.L.N avait gagné et ses thèses communistes s'étaient imposées au pays en 1962 au moment de l'indépendance. La chasse aux messalistes avait encore duré quelques mois ; mais heureusement, la grande affaire d'alors était le nettoyage ethnique du pays : plus de Français (sur ce point, son père disait que les terroristes français de l'O.A.S (l'Organisation de l'Armée Secrète) avaient été pour le F.L.N des alliés aussi efficaces qu'inattendus) et plus de traîtres ! Les traîtres étaient les Harkis, ces alliés algériens musulmans des Français qui avaient lutté contre l'indépendance. « On en a tué des milliers et des milliers pour purifier la nation », disait son

père devenu l'imam de la medersa Ben Badis dans la rue Didouche Mourad de Constantine (ex rue Paul Doumergue). Malheureusement, les communistes athées avaient pris le pouvoir, ils n'avaient que le mot « socialisme » à la bouche et l'Algérie était devenue une « République Démocratique et Populaire » comme chez les mécréants païens adorateurs de Karl Marx (un juif !), Lénine et Staline qui persécutaient les musulmans en URSS. Heureusement, la Constitution du pays établissait que « l'islam, l'arabité et l'amazighité » étaient les « composantes fondamentales » de l'identité nationale. L'amazighité, c'était pour faire plaisir aux Berbères, mais ceux-là disait le père Al Nour « On n'est jamais sûr s'ils sont des bons musulmans ! »

En 1965, le colonel Boumediene a fait un coup d'État contre Ben Bella, le premier président du pays, un type brouillon et communiste. C'était mieux, mais toujours aussi communiste quoique sans les communistes que l'on avait mis en prison. Tout était nationalisé, même l'agriculture... un désastre ! On ne trouvait même plus des tomates sur les marchés, il fallait les faire venir de France en boîtes. La honte ! Boumediene était un tueur et un tyran, mais un bon musulman. Malheureusement il avait quitté « le chemin d'Allah » en prenant le nom d'un soufi de Tlemcen dont le seul mérite était d'avoir combattu les croisés en Palestine, aux côtés de Saladin (1138-1193). Boumediene a donné au pays un code de la famille authentiquement croyant. Les femmes sont restées à leur place, celles qui avaient pris part à la guerre de libération contre la France étaient devenues très remuantes. Dans l'Algérie qui avait enfin retrouvé sa « personnalité arabo-musulmane », elles voulaient vivre comme des Françaises. La honte ! comme pour les tomates. Heureusement que, comme au temps de la France, la charia a régi le cours ordinaire de la vie. Tout est devenu plus simple, Boumediene a arabisé le pays. Les pays frères ont aidé en envoyant des vrais croyants enseigner l'arabe, le droit musulman et la « *religion droite* »,

pas celle des innovateurs impies à la façon de Bourguiba en Tunisie. Le problème avec Boumediene c'était qu'il n'avait pas bien compris le Coran, il en prenait ce qui lui convenait et rejetait le reste, c'était certainement Sidi Boumediene son soufi de Tlemcen qui, inspiré par Satan, l'avait trompé. Il voulait être à la fois dictateur pour ce qui concerne « *la vie immédiate* » et musulman pour « *la vie future* ». Alors, pour les vrais croyants, il donnait d'une main et reprenait de l'autre. Il donnait le code de la famille, les écoles coraniques et la langue arabe dans les universités, et laissait ses ministres vivre comme des impies buveurs d'alcool, fornicateurs et corrompus qui envoyaient leurs enfants, même les filles, étudier dans des universités où l'on parlait le français, ou l'américain. En plus, quand ils étaient malades les moins riches des riches allaient se faire soigner en France, les plus riches allaient en Amérique où une fois sur deux ils se faisaient soigner par des Juifs. La honte ! En tout cas, avec Boumediene si l'on n'était pas tous riches, on était plus digne, même si l'on avait peur comme au temps des Français, mais pas pour les mêmes raisons : on avait peur des nôtres et pas des étrangers infidèles. C'était mieux.

Ahmed Al Nour avait des souvenirs de son enfance à Constantine, des images, des sensations. La maison sombre où il vivait avec sa mère, le ciel bleu au-dessus de la rue Didouche Mourad étroite et encombrée de corps en mouvement, qui sentaient pas bon, sauf les femmes parfumées qui revenaient du hammam. Parfois, la mère et le fils allaient porter son repas de midi au père dans sa médersa. Ahmed se souvenait de la grande salle de la médersa, elle servait de mosquée au quartier, où il psalmodiait les versets du Coran avec les enfants de son âge. Il n'a jamais oublié la badine qui lui cinglait le dos lorsqu'il prononçait mal une parole sacrée du Prophète. Son père était un homme juste, il battait son fils fautif plus que les enfants des autres.

Ahmed se souvenait du grand pont suspendu sur les gorges du Rummel et de sa peur du vide lorsqu'avec sa mère, qui allait ou revenait de l'hôpital, ils le traversaient. Il aurait voulu se blottir dans ses bras, sous ses voiles pour ne plus voir le vide. Elle portait le niqab. La honte de montrer sa peur l'empêchait d'accéder à ce refuge. Il pleurait en silence. Lorsqu'elle lui demandait la raison de ses larmes, il lui disait que c'était le vent froid qui montait des gorges profondes qui le faisait pleurer. Ce pont suspendu avait été construit par les Français, à Constantine on l'appelait « le pont des suicidées »... à cause des filles impures. Il arrivait qu'un homme de la famille séduise ou viole une de ses nièces ou cousines qui l'avaient provoqué (tout bon musulman sait que la femme, par nature, aime provoquer). Les filles venaient à l'hôpital où la grossesse était diagnostiquée, au retour elles sautaient du pont, cent mètres de vide. Au péché de la fornication, ces filles ajoutaient celui du suicide « *hors des sentiers d'Allah* », elles étaient damnées... sauf si Allah en décidait autrement lors du Jugement.

Pendant l'été, en 1994, la famille, son père, sa mère et lui ont quitté l'Algérie. Ils sont d'abord allés en Tunisie, de là Marseille où ils ne sont pas restés, il y avait trop d'Algériens à Marseille, les services algériens y montaient des coups, le père Al Nour ne s'y sentait pas en sécurité. Ils sont allés à Toulouse où sa mère avait un cousin. À la fin de la présidence Chadli, le père d'Ahmed s'était présenté aux premières élections libres de 1991. Chadli est le général qui, en 1979, avait remplacé Boumediene mort au pouvoir en 1978. Le vieil Al Nour appartenait au Front Islamique du Salut (F.I.S) qui venait d'être fondé en 1989, mais qui existait clandestinement depuis longtemps grâce aux financements de la CIA des Américains et des riches saoudiens, qataris et koweïtiens dont son père recevait régulièrement les émissaires dans sa medersa. Le F.I.S était certain de remporter ces élections libres ; depuis des années il prêchait par l'exemple un retour à la pureté de l'islam des origines, le retour aux sources de la grandeur des Arabes,

la force qui avait vaincu la France et que le F.L.N corrompu trahissait depuis des années. Au début, dans les dix premières années, le F.L.N. n'avait pas réprimé le F.I.S. (Front Islamique du Salut), au contraire puisque le F.I.S. avait développé des services sociaux laissés à l'abandon par l'État F.L.N. De plus, les islamistes étaient le signe évident que l'Algérie retrouvait « sa personnalité arabo-musulmane ». Alors les Algériens frondeurs, dégoûtés du F.L.N. et peu séduits par les slogans des « barbus » vociférants disaient en rigolant que « le F.L.N. est le père du FIS. » Lorsqu'après le premier tour du scrutin, le parti F.L.N avait compris qu'il allait perdre le pouvoir, l'armée qui était le F.L.N avait fait un coup d'État contre Chadli. Les généraux avaient annulé les élections en cours. Son père avait été convoqué par la Sécurité militaire à Constantine. Ils l'avaient battu, passé à l'électricité, ce qu'ils appelaient le « Coran électrique ». Puis, ils l'avaient relâché en lui promettant pire pour lui et sa famille s'il ne se tenait pas tranquille.

En France, des organisations caritatives s'étaient occupées d'eux. Il y avait de nombreux socialistes qui travaillaient à la mairie de Toulouse, certains avaient aidé le F.L.N et le M.N.A pendant la guerre d'Algérie, d'autres avaient été pour l'Algérie française, mais comme l'Algérie était devenue indépendante, ils étaient à présent tous favorables aux Algériens. On les a logés dans le quartier de la Cité des Roses, dans un bel immeuble où il y avait des Algériens et des Français. C'était étrange, les Français les aidaient beaucoup, ils donnaient presque tout ce qu'on leur demandait. C'était comme s'ils avaient peur de nous. S'ils disaient non, il suffisait de leur dire qu'ils étaient racistes et ils passaient du non au oui. Sa mère expliquait à Ahmed que c'était normal. Qu'après être restés en Algérie 132 ans sans y avoir été invités, les Français avaient perdu la guerre, alors ils avaient conscience de la supériorité de l'islam et ils acceptaient de payer l'impôt des infidèles en terre d'islam. Chaque jour, son père lui citait la sourate où Allah dit au Prophète comment les musulmans doivent traiter les infidèles :

IX *Le repentir ou la dénonciation*

29 Combattez ceux qui ne croient pas en Allah ni au jour dernier, ni n'interdisent ce qu'interdisent Allah et Son Envoyé, et qui, parmi ceux qui ont reçu l'Écriture, ne suivent pas la religion du vrai - et cela jusqu'à ce qu'ils paient unanimement un impôt en signe d'humiliation.

Et le vieil Al Nour de conclure :

- Tu vois, nous sommes ici comme les premiers musulmans à Médine. Nous sommes « *parmi ceux qui ont reçu l'Écriture et ne suivent pas la religion du vrai* » *Allah u akbar !* Nous leur faisons déjà payer l'impôt des infidèles (il disait la *jizya*) et nous combattons ! Petit à petit nous ferons triompher la *religion du vrai* ! Comme le Prophète, que la bénédiction soit sur lui, l'a fait en son temps, et comme les premiers Arabes, gloire et bénédiction sur eux, l'ont fait dans le monde entier. Là où nous sommes, là est la terre d'islam !

De fait, Ahmed voyait que dans son immeuble et dans la Cité des Roses, il y avait de moins en moins de Français et de plus en plus de musulmans, la multiplication des femmes voilées était le signe évident du triomphe de l'islam... c'était comme à Médine lors de l'expulsion des tribus juives de l'oasis. Ahmed était fier d'appartenir à ceux qu'Allah avait choisis pour faire régner sa loi en France. Il est vrai que sitôt qu'il sortait de son quartier la loi d'Allah n'était plus respectée. À l'école non plus. Heureusement son père ne le laissait pas manger à la cantine, il lui apportait son repas à l'école, comme autrefois à Constantine lorsque sa mère et lui apportaient le repas de son père à la médersa. Cette inversion des rôles humiliait le vieil Al Nour, elle lui rappelait qu'il n'était plus en Algérie. Le seul avantage de sa situation de réfugié en pays infidèle était de permettre au père d'enseigner par l'exemple le Coran à son fils. Quand Ahmed demandait à son père pourquoi il ne pouvait pas manger à la

cantine avec les autres, son père lui rappelait la sourate 9, verset 29 qui ordonnait au musulman de s'abstenir de ce qu'Allah et son Envoyé avaient interdit. Pour enfoncer le clou, il faisait réciter le verset à Ahmed. Puis, il complétait en citant à l'enfant le verset 168 de la deuxième sourate :

« Allah a seulement interdit la viande d'une bête morte, le sang, la chair du porc et ce qui a été consacré à un autre qu'Allah. Celui qui est contraint d'en manger sans intention d'être pêcheur et de transgresser ne sera pas fautif. Allah est absoluteur et miséricordieux. »

Lorsqu'Ahmed disait à son père qu'à la cantine ils servaient aussi du bœuf et du mouton, son père lui expliquait que lors de l'égorgeage les chrétiens consacraient la viande à Jésus et non à Allah. Leur viande était donc interdite. Bien que son fils n'ait encore que huit ans, son père ne manquait pas de le mettre en garde contre l'alcool que le Coran décrit dans la sourate 5 verset 93 comme une ruse du diable pour éloigner le croyant de ses devoirs et de la prière. Puis, il ajoutait : « Vois la perversité des chrétiens et des juifs, quand ils prient leur Dieu, ils boivent du vin ! » Ahmed était horrifié de tant de perversité. De plus, sa mère lui disait que dans les bonbons français, il y avait du porc et de l'alcool ! Ahmed trouvait que ça ne se voyait pas, alors quand la maîtresse d'école lui donnait un bonbon, il pensait à la sourate 5 verset 5 où Allah dit clairement que si le croyant mange des choses défendues alors qu'il souffre famine et n'a pas l'intention de pêcher, alors il peut manger la chose défendue. Il avait souvent faim de bonbons et n'avait jamais l'intention de scandaliser Allah.

La vie en France avait des avantages pour le croyant : elle permettait de sentir la supériorité de l'islam grâce à l'impôt que payaient les infidèles (la *jizya* : le prix du pétrole, les allocations familiales, l'allocation logement, le remboursement des médicaments...) tout en jouissant de quelques avantages de la vie immédiate chez les infidèles (les bonbons, les filles, la

musique, les boîtes, les cinémas...) mais avec prudence et en changeant de quartier. Car à la maison, son père fulminait chaque jour contre celles et ceux qui « *répandent le scandale sur la terre* ».

En dépit de quelques victoires (l'imam et son père avaient fait interdire le porc à la cantine de l'école) la colère de son père contre les infidèles était allée croissant. Cet état de colère et de ressentiment perpétuels avait fini par aigrir la vie familiale. La mère d'Ahmed, Fatima, était une femme musulmane normale. Elle ne sortait que voilée, elle citait à son fils la sourate (une des quelques sourates qu'elle connaissait par cœur) qui portait son nom de famille Al Nour (la lumière), verset 59 :

« O Prophète ! dis à tes épouses, à tes filles et à celles des croyants de serrer sur elles leurs voiles ! Elles seront ainsi reconnues et ne seront pas offensées. Allah est absoluteur et miséricordieux. »

Fatima ne savait ni lire ni écrire, que ce soit l'arabe ou le français. Elle ne connaissait du Coran que ce que son mari, un *hafiz* (celui qui connaît le Coran par cœur), lui en enseignait. Plus tard Ahmed constatera, Coran connu presque par cœur, que sa mère s'était trompée de sourate, celle à laquelle elle donnait leur nom de famille s'appelait en vérité *Al Ahzab* (les factions). Il est vrai que la sourate *Al Nour* traitait aussi de la tenue des femmes en son verset 59 :

« Nulle faute pour les femmes ménopausées et qui n'espèrent plus mariage si elles ne portent plus leurs voiles, sauf si elles se montrent sans vêtements. S'abstenir de quitter leurs voiles est cependant un bien pour elles. Allah sait tout. »

La révélation était encore plus explicite au verset 31 de la sourate qui portait son nom de famille :

« Dis aux croyantes de baisser leurs regards, d'être chastes, de ne montrer de leurs vêtements que ce qui en est visible. Qu'elles rabattent leurs voiles sur leurs poitrines. Qu'elles ne montrent leurs vêtements qu'à leurs époux, à leurs pères ou aux pères de leurs époux, ou à leurs fils, ou aux fils de leurs époux, ou à leurs frères, aux fils de leurs frères, aux fils de leurs sœurs, ou à leurs femmes, ou à leurs esclaves, ou à des serviteurs hommes qui n'ont pas de désirs sexuels, ou aux garçons qui n'ont pas encore connaissance des parties honteuses de la femme. Que les croyantes ne frappent pas le sol de leurs pieds pour montrer les vêtements qu'elles cachent ! Croyantes et croyants revenez à Allah ! Peut-être serez-vous alors des bienheureux. »

Comme celles et ceux par lesquels ils étaient liés par le sang étaient restés en Algérie, comme ils n'avaient pas d'esclaves ni les moyens de se payer des serviteurs « *sans désirs sexuels* » ou des servantes (avec ou sans désirs sexuels ?), Fatima ne voyait personne à Toulouse. Elle avait son cousin, mais il vivait en mécréant buvant de l'alcool, et peut-être même mangeant du porc et du cassoulet avec des chrétiennes qu'il n'avait même pas épousées. Le père Al Nour avait interdit de le fréquenter. Dans la solitude de son petit appartement de la Cité des Roses, un camp de concentration miniaturisé et sans barbelés, sa mère qui n'avait jamais été joyeuse avait commencé à déprimer. Son père aussi n'allait pas bien, il était sans travail, sauf à la mosquée où il enseignait le Coran aux enfants de la Cité des Roses. Cela ne l'occupait qu'un jour par semaine. C'est lui qui faisait les courses chez les commerçants musulmans du quartier, heureusement ils étaient de plus en plus nombreux. La famille vivait de l'aide sociale, s'approvisionnait chez Emmaüs, s'habillait au Secours catholique et se nourrissait souvent aux Restaurants du cœur. Ces Restaurants du cœur avaient été créés par un mécréant français qui s'appelait Coluche qui offrait de la nourriture aux pauvres en repentir de ses péchés. Quant aux autres dons des

chrétiens, sa mère expliquait à Ahmed que ce n'était pas des dons, c'était l'impôt d'infamie que les chrétiens acceptaient de payer aux musulmans dont ils reconnaissaient la supériorité. Le père d'Ahmed était devenu violent, il battait sa mère pour un rien, il était devenu le gardien du camp. Il la battait pour un rien vraiment, car sa mère ne faisait rien si ce n'est le ménage et la cuisine. Comme certains Français non convertis qui vivaient encore dans le quartier, sa mère avait pris l'habitude de marcher en regardant le sol, pour ne pas provoquer son mari du regard. Ahmed lui aussi était battu, mais plus rarement.

Fatima était devenue asthmatique. Ils avaient vu un médecin, ça avait fait toute une histoire, le médecin était un homme, il parlait l'arabe, un fils de harki, il avait voulu voir sa mère sans son père, son père avait refusé, le médecin aussi. Sa mère n'avait pas vu de médecin... le soir même elle avait fait une crise. Si grave qu'il avait fallu appeler le SAMU. Aux urgences, elle avait vu un médecin femme, elle ne parlait pas l'arabe. Elle avait refusé que le père Al Nour traduise pour sa femme, ça avait encore fait une histoire. Une infirmière parlait arabe, c'est elle qui avait traduit. Elle était une Kabyle du Djurdjura, elle ne comprenait pas toujours l'arabe de Constantine que parlait sa mère, ça avait encore fait des complications, finalement on avait demandé à Ahmed d'aider l'infirmière à traduire pour la doctoresse française.

Sa mère avait des allergies. Ils avaient fait des analyses à l'hôpital pour savoir d'où venaient les allergies : d'une plante européenne, l'ambroisie ; des poussières de Toulouse et des chats. La France ne lui convenait pas parce que les plantes, les poussières et les chats de l'Algérie ne lui avaient jamais causé d'allergies. La doctoresse française avait demandé à sa mère comment venaient ses crises. Fatima avait décrit avec précision la façon dont les crises survenaient, elle avait ajouté : « Heureusement la crise vient seulement après le retour de mon mari à la maison ! Mon mari peut m'aider ! Allah est

grand ! » L'infirmière kabyle avait souri et dit en français : « Elle est allergique à son mari la dame ! » La doctoresse avait paru fâchée, elle avait pris un air pincé de maîtresse d'école et dit à l'infirmière : « Je vous en prie, un peu de respect ! » La doctoresse devait faire partie de ceux et celles que le Coran appelle « *les cœurs ralliés* », ces personnes ont droit de recevoir une aumône de l'impôt de charité que payent les croyants, et grâce auquel ils financent aussi bien la guerre sainte que les journalistes, enfin tous ceux qui rendent service à l'*Omma*, la communauté des croyants. Elle devait être « *un cœur rallié* », elle était favorable aux musulmans, dans son bureau, un jour qu'Ahmed avait accompagné sa mère pour traduire, il avait vu que cette femme lisait « Le Nouvel Observateur », un magazine français qui défendait les musulmans contre les Français.

Pourtant, Ahmed s'était demandé pourquoi Allah qui sait tout n'avait pas prévu que sa mère puisse être vue sans ses voiles par un médecin qui n'était pas de sa famille. Si pour être soignées les femmes musulmanes devaient attendre qu'il y eût un médecin dans la famille, elles risquaient de mourir en masse. Il avait posé la question à son père qui lui avait donné une claque et l'avait traité de « Français laïc ». Ce n'est que beaucoup plus tard que l'imam de la Cité des Roses, un wahhabite, lui a dit qu'il suffisait de lire le Coran avec l'intelligence qu'Allah nous a donnée pour comprendre : « Les médecins musulmans sont les frères et les sœurs de tous les vrais croyants. Les médecins infidèles, s'ils sont de bons médecins, doivent être considérés comme des eunuques ou des esclaves. » Ahmed avait été émerveillé de voir à quel point le Coran avait réponse à tout.

L'imam de la mosquée de la Cité des Roses était un grand savant. Grâce à ses conseils, Ahmed était sûr qu'à la fin du monde - c'était pour bientôt, le Coran l'avait annoncé - il irait au paradis des croyants et non dans l'enfer des mécréants et des

infidèles. L'enfer, il était terrible ! Ahmed se répétait souvent le verset 20 de la sourate XXII où Allah décrit le sort des infidèles :

Ceux qui sont infidèles auront des vêtements enflammés. Sera versé sur leurs têtes de l'eau bouillante qui consumera leurs entrailles et leur peau. Des fouets de fer les frapperont. Chaque fois que la douleur les poussera à sortir du feu, ils y seront remis au cri de « Savourez la torture des flammes ! »

Aucun homme raisonnable ne pouvait souhaiter un tel sort. Les infidèles et les mécréants étaient vraiment dans un égarement profond, Ahmed ne comprenait pas pourquoi ils persistaient dans l'erreur. Parfois il avait pitié d'eux, l'islam est une si belle solution ! Mais rares étaient ceux qui le comprenaient, Allah voulait les laisser s'égarer dans les illusions de *la vie immédiate*. Alors Ahmed oubliait sa pitié et cédait à la colère, une colère qui n'était plus la sienne mais celle d'Allah lorsque dans la sourate IX il ordonne au Prophète de dire aux croyants :

13 Ne combattez-vous pas des gens ayant violé leurs serments et complotant pour expulser l'envoyé, alors qu'ils ont attaqué les premiers ? Les redoutez-vous alors que vous devez redouter Allah si vous êtes croyants.

14 Combattez-les ! Par vos mains Allah les tourmentera et les mettra dans la honte tandis qu'il vous donnera la victoire et guérira votre ressentiment contre eux.

15 Il chassera la colère des cœurs des croyants. S'il le veut, Allah abandonne son courroux contre ceux qui l'ont courroucé. Allah est savant et sage.

Certes, il y avait des jours où Ahmed se demandait s'il ne devait pas « abandonner son courroux contre ceux qui l'avaient courroucé » et vivre en France comme les Français le font. Mais le courroux était trop grand, surtout depuis son divorce ; et après tout, il n'était pas Allah et ce n'était pas à lui de

pardonnez aux infidèles. Lui, il faisait partie des croyants dont parle Allah dans sa troisième sourate :

194 Ceux qui ont émigré, qui ont été expulsés de leur maison, qui ont souffert pour suivre mon chemin, qui ont combattu et qui sont morts ; pour eux j'effacerai leurs fautes et je les ferai entrer dans les jardins où coulent des sources.

Chaque fois qu'il se récitait ce verset Ahmed avait aux yeux des larmes de reconnaissance. Le Coran était véritablement le livre de la vraie religion puisqu'il connaissait déjà sa situation de croyant émigré, expulsé de sa maison, prêt à combattre et à mourir. Il était un *muhajir*, comme le Prophète chassé de La Mecque par les mécréants. Depuis son divorce, il savait qu'il devait combattre « *ceux qui ont violé leur serment et attaqué les premiers* », ces Français dont les lois attaquaient l'islam et la parole d'Allah qu'ils appelaient « Dieu » ; parfois pour s'en moquer dans des insultes impies qu'Ahmed n'osait pas prononcer. C'est Solange et sa famille, qui, les premiers, avaient violé leur serment et attaqué les premiers. Il avait épousé Solange après que l'imam lui eut confirmé qu'il était licite pour un musulman d'épouser une chrétienne, le Prophète l'avait fait, une de ses femmes, une chrétienne d'Éthiopie s'appelait Myriam. Malheureusement Solange n'avait pas la docilité de Myriam, et sa famille n'aimait pas les musulmans : ils mangeaient du porc, buvaient de l'alcool, et ne priaient pas, même dans leurs églises où ne se pratique pas la vraie religion. Mais Ahmed était tolérant, il citait souvent le verset 257 de la sourate II :

« Pas de contrainte en religion, la vérité s'est distinguée de l'erreur »

Il savait où était la vérité, et Allah jugerait bientôt ceux qui étaient dans l'erreur. Mais Solange n'avait pas compris, elle refusait de comprendre qu'elle était dans l'erreur. Elle ne restait pas à sa place. Elle ne le respectait pas. Elle n'avait pas voulu

que leur fils s'appelle Mohammed, comme le grand-père d'Ahmed. Elle voulait que ce soit Louis, comme le père de son père, à elle. Ils avaient trouvé un compromis, son fils s'appelait Noé, le Coran et la Bible parlent de lui. Solange avait accepté la circoncision... par mesure d'hygiène. Noé n'avait que deux ans lorsque Solange était partie de la maison, elle était retournée chez ses parents, elle avait demandé le divorce et toutes les lois françaises avaient attaqué Ahmed pour le dépouiller de ses droits de croyant. Il ne pouvait plus voir son fils qui ne serait pas élevé dans la religion de vérité. Solange était partie un soir en emportant Noé. C'était arrivé très rapidement. Depuis quelque temps, il avait l'impression qu'elle avait moins de plaisir quand il lui faisait l'amour... en plus, elle ne voulait plus être féconde, elle prenait l'invention de Satan, la pilule. Ce soir-là il avait reçu un ami, ils avaient psalmodié le Coran ensemble. Solange avait eu l'impudence de les interrompre pour leur demander de prier moins fort afin de ne pas réveiller Noé qui dormait. La colère d'Allah était entrée dans Ahmed. Ils avaient continué la prière un instant, puis il avait demandé à son ami pieux de partir. Il avait appelé Solange, il lui avait reproché de lui avoir fait perdre la face devant un ami pieux. Ahmed ne se souvenait plus de ce que Solange avait répondu... en tout cas, elle avait refusé de rester à sa place. Il l'avait frappé, mais seulement selon la Tradition, au visage, pas au ventre pour ne pas risquer de la faire avorter ou de la rendre stérile... bien que la pilule de Satan... Elle avait pleuré doucement, pour ne pas réveiller l'enfant. Il était parti retrouver dans la nuit son ami pieux pour lui expliquer qu'il avait appliqué la sourate IV à sa femme chrétienne. La parole d'Allah était claire :

38 Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Allah a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises : elles conservent soigneusement pendant l'absence de leurs maris ce qu'Allah a ordonné de conserver intact. Vous

réprimanderez celles dont vous aurez à craindre la désobéissance ; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les battrez ; mais, dès qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. Allah est élevé et grand.

Solange n'avait pas compris la loi d'Allah. Quand Ahmed était revenu à la maison, Solange n'y était plus, elle avait pris Noé avec elle, elle avait porté plainte à la police, un médecin français avait fait un rapport sur les coups donnés à Solange. La loi française avait commencé ses violences injustes contre le croyant.

Chapitre 3

Deux ans après son divorce, Solange avait passé le concours de Secrétaire des affaires étrangères. Elle avait réussi. Zagreb était son premier poste. Elle avait inscrit Noé à la Maternelle de l'école française de Zagreb. Noé venait d'avoir cinq ans. Comme mère divorcée élevant seule son enfant, elle avait attiré la sympathie du cercle français de Zagreb ainsi que celle de l'*International Women's Club*, un club créé par des femmes américaines. Il avait des activités sociales et caritatives. Selon ses statuts, 75% de ses membres devaient être des étrangères ; toutes, étrangères ou croates, devaient parler l'anglais. Très vite, Solange s'était sentie à l'aise à Zagreb. Elle avait engagé une au pair, Suzana, elle étudiait le français à la Faculté de philosophie de Zagreb. En sus du logement et de la nourriture, elle lui payait les trois leçons de langue croate que Suzana lui donnait chaque semaine. Le matin Suzana emmenait Noé à l'école, à cent mètres à peine de la maison. Une femme de ménage, Dragana, complétait les facilités de vie que lui permettait son poste à Zagreb.

Solange avait aimé Ahmed. Une passion physique avant tout. Étudiante à Science-Po à Bordeaux, elle avait rencontré Ahmed sur le campus de la ville de Toulouse lors d'une visite à une amie. Il n'était pas son premier amant. Il était le premier à lui avoir donné autant de plaisir. Un plaisir qui avait bouleversé sa vie, donné un enfant, un mariage et une catastrophe. Aujourd'hui encore, elle ne comprenait pas pourquoi deux êtres capables de se donner tant de plaisir pouvaient se révéler inaptes à vivre ensemble et à bâtir une harmonie qui fût à l'image de celle dont leurs corps étaient capables. Au début de leur relation, elle avait pris l'islam pour une curiosité exotique, Allah ou Dieu, c'était pareil. Ahmed parlait beaucoup de son

Dieu, « *le miséricordieux* », « *le tout connaissant* »... Pourquoi pas ? Si c'était son truc à lui, elle n'y voyait rien à redire. Les gens ont la religion qu'ils veulent ou dont ils héritent. Elle croyait en Dieu, mais elle n'inférait pas ses comportements quotidiens des dogmes religieux, en toute chose elle gardait son quant-à-soi de Française moderne nourrie par des siècles d'histoire : de Jeanne d'Arc à Simone Weil. Au début, Ahmed s'était contenté de ne jamais manger de porc. Cela n'avait aucunement gêné Solange, de toute façon elle avait de l'affection pour les lapins et les petits cochons... elle évitait de les manger. Ahmed poussait son affection pour les cochons plus loin qu'elle, voilà tout !

L'enthousiasme sexuel n'est-il qu'un leurre ? Et le plaisir une conspiration de l'univers pour forcer les humains à créer des vies nouvelles ? Tel était l'avis du philosophe allemand Schopenhauer, mais il manquait d'expérience en amour. Alors que Solange ayant à la fois de la philosophie et de l'expérience pouvait se demander pourquoi l'amour ? Puisque pour se reproduire la nature pouvait si bien s'en passer. À partir de quelle forme de vie les êtres vivants s'accouplent-ils par amour ? Solange ne cessait de se poser cette question. Pour elle, dans l'amour la femme et l'homme ne font pas seulement des enfants, ils se créent l'un l'autre... ou se détruisent. Ils n'avaient pas réussi à se créer. Elle avait fui avant qu'il ne la détruise. Elle avait été trompée par son plaisir qu'elle avait pris pour de l'amour. Elle s'était abandonnée en toute confiance. Ahmed aussi, sans doute... Enfin, elle ne savait pas. En tout cas, elle, elle ne l'avait jamais frappé. Pourquoi l'avait-il frappée ? Elle aurait peut-être pu comprendre une gifle donnée dans un instant de colère. Peut-être. Mais des coups portés si froidement, avec une telle intention de faire mal, comme une force calculée, redoublée alors qu'il répétait calmement « *Allah u akbar* » alors qu'elle étouffait ses cris pour ne pas traumatiser son fils... leur fils. Oui ! alors qu'il frappait il répétait « *Allah u akbar* », ça veut dire : « Dieu est grand » elle n'avait pas

compris ce que Dieu venait faire dans cette grêle de coups. Elle avait perdu toute confiance en cet homme qui dans la douleur lui révélait qui il était. Il n'avait frappé que son visage, elle avait été défigurée pendant trois semaines. Quand elle était arrivée chez ses parents, en la voyant son père avait cru à un accident de voiture, Noé avait dit à ses parents ce qu'elle-même avait raconté à son fils au moment où ils fuyaient la maison : « Maman tombée ». Aucune chute ne donne des blessures pareilles. Elle avait tout raconté à ses parents. Son père avait voulu tuer Ahmed. Sa mère, qui n'avait jamais aimé Ahmed, l'avait calmée. Le médecin de la famille avait fait le constat des blessures, ils étaient allés à la police où il y avait eu un nouveau constat. Elle avait porté plainte contre son mari, il avait été arrêté, jugé et condamné à un mois de prison ferme. Le divorce avait suivi naturellement. Ahmed n'avait plus le droit d'approcher de son ex-femme à moins de cinq cents mètres. Le droit français avait protégé Solange et son fils. Après coup, et c'est le cas de le dire, Solange s'était dit qu'elle avait eu de la chance, car en raison du passé islamiste du vieil Al Nour, Ahmed ne pouvait plus retourner en Algérie sans courir le risque d'y être arrêté et interrogé par la police de là-bas. C'était un sujet de discussion chez les Al Nour, le père voulait, comme il disait : « retourner mourir chez moi, en terre d'islam ! ». La mère bien que discrète avec son regard fuyant, effacée sous ses voiles et asthmatique était moins enthousiaste vis-à-vis d'un hypothétique retour à Constantine, Ahmed également. Le couple était resté en France, Solange avait pu divorcer et garder son fils.

Cependant, parfois, Solange regrettait son mari. Il faut dire qu'au début, et jusqu'après la naissance de Noé, Ahmed avait été charmant, doux, adorable dans son besoin d'être aimé. C'est après la naissance de Noé qu'il avait commencé à changer. D'abord, il y avait eu cette idée ridicule d'appeler l'enfant Mohammed et de le circoncire. Pour la circoncision, elle avait fini par céder pensant que cela faciliterait à l'adolescent,

puis à l'homme qu'il deviendrait, une hygiène corporelle qui plairait aux filles qu'il connaîtrait plus tard. Elle se souvenait d'un partenaire dont le prépuce mal lavé cachait un gland qui ne sentait pas bon. Elle avait alors pensé « Pas de prépuce, gland tout propre ! ». Elle était sur ce point d'une propreté personnelle attentive, elle ne voyageait jamais sans une petite cuvette où, après avoir fait ses besoins dans les wc, elle versait de l'eau dans sa cuvette et se lavait le sexe et l'anus avant de se laver les mains au savon. Certes, elle aurait pu apprendre à son fils à retrousser son prépuce pour se laver le sexe convenablement, simple affaire d'hygiène personnelle qu'une mère peut facilement enseigner à son enfant. Mais en sacrifiant le prépuce, elle avait la ferme intention de tenir sur le prénom. Mohammed était exclu ! Adolf ou Adolph étaient exclus également. Noé fut le prénom de compromis adopté. Malheureusement, la naissance de l'enfant avait rapproché Ahmed de son père, et de sa mère, la bigote illettrée qui idolâtrait son fils. C'est le vieil Al Nour qui avait emmené Noé à la mosquée de la Cité des Roses où l'imam avait procédé à la circoncision du nourrisson. Lors de la cérémonie, Solange s'était sentie exclue de ce monde où les femmes poussaient des cris hystériques et les hommes psalmodiaient dans une langue étrangère. Où hommes et femmes vivaient des vies séparées, où l'on invoquait Dieu sans cesse alors que les comportements frustrés étaient d'une parfaite hypocrisie. Heureusement, il y avait Ahmed, toujours aussi doux, et vaillant au lit. Quand il lui avait dit que le jeans n'était pas très seyant pour une femme mariée et mère d'un fils, elle n'y avait pas prêté attention... Pourtant, elle s'était achetée des jupes. Quand il lui avait dit que ses jupes étaient trop courtes pour une femme de musulman, elle l'avait envoyé sur les roses. Il avait boudé pendant une semaine. Il l'avait privée de lit et s'était mis à dormir sur le sofa du salon. Elle avait pensé « Tant mieux, comme ça il ne me réveillera plus pour sa prière de trois heures du matin ». Et puis, l'amour aidant elle s'était dit que tout ça n'était pas si grave, qu'il vivait en France pas en Algérie, et qu'il finirait par s'y

habituer, c'est-à-dire qu'il changerait. Elle était en amour une Française civilisée, elle connaissait les usages, elle avait su remettre Ahmed dans leur lit. S'il ne l'avait pas frappée, cela aurait pu durer longtemps. Dieu seul sait si en fin de compte Ahmed aurait changé ou si Solange aurait fini par se faire appeler Myriam, comme l'épouse éthiopienne de Mohammed, la seule parmi ses épouses et concubines qui lui donna un fils, il mourut en bas âge : le Coran se fait l'écho de la honte du Prophète d'être un homme sans fils, mais Dieu parle et apaise l'homme qui n'a pas engendré de mâle. Les coups avaient interrompu l'aventure multiculturelle de ce couple franco-algérien. On ne change pas les gens par la force qui génère la terreur. On peut, à la rigueur et pour un temps, les transformer ainsi en bêtes obéissantes ; mais les gens ne sont pas des bêtes, tôt ou tard, et comme les bêtes parfois, ils se révoltent.

La seule fierté que conservait Solange de son mariage était Noé ; lui, il n'était pas une erreur. Il était beau, doux comme l'avait été son père, et intelligent. Pour l'intelligence, Solange ne se demandait pas de qui tenait l'enfant, cette qualité lui semblait un don indépendant des origines biologiques de son fils. Peut-être avait-elle raison de ne pas se poser cette question ; entre le physique et le spirituel, la connivence est telle qu'il est ridicule de se demander d'où proviennent l'un et l'autre, il y a une sainteté de la matière tout autant qu'une matérialité de la sainteté. Ainsi en va-t-il dans ce monde nouveau où nous venons d'entrer.

Solange ne parlait jamais de son ex-mari avec ses amies de Zagreb. Immédiatement après le divorce, elle avait donné à son fils son propre nom de famille, Toutin. Le fait que le père était Algérien n'était pas perceptible en raison de l'apparence de Noé. L'enfant avait le teint clair, des cheveux presque blonds et des yeux qui certains jours étaient plus verts que bruns. Son père pouvait être de n'importe quelle nationalité européenne, ce qui était vrai si l'on s'en tenait à l'apparence physique

d'Ahmed. Quand on demandait à Solange la nationalité du père de l'enfant, elle disait qu'il était Français, ce qui techniquement était vrai, puisqu'Ahmed avait opté pour la nationalité française quelque temps après leur mariage.

Le Maghreb, avant sa conversion à l'islam, a été une terre de grands mélanges ethniques entre les Berbères, les Romains, les Juifs, les Germains... puis les Arabes. Les Romains et les Germains ont disparu. Les Romains ont laissé des ruines archéologiques, pas les Germains. Les deux peuples ont transmis leurs aspects physiques. Ils sont visibles parfois parmi les populations berbères en ce qui concerne à la fois les Romains et les Germains. On peut à l'occasion rencontrer en ville ou dans des villages d'Algérie des hommes qui ressemblent aux centurions triomphants que l'on voit sur la colonne Trajan à Rome, alors que d'autres ressemblent aux guerriers goths ou francs qui agonisent dans le même marbre. Il n'y a plus de Juifs en Algérie, les Juifs ont suivi les Français lors du grand nettoyage ethnique de 1962-1963. L'élément arabe, ainsi que le turc, est un peu partout. Surprenant est le fait que bien que les Arabes furent des envahisseurs contre lesquels certaines tribus berbères ont lutté pendant un siècle, l'ensemble de la population se réclame plus ou moins exclusivement de leur héritage.

C'est que l'islam est une ethno-religion presque aussi exclusive que le judaïsme. La judéité implique la simultanéité d'une religion et d'un « droit du sang » transmis par les femmes. Le « sang religieux » est transmis par les femmes, car c'est la seule façon pour des populations primitives d'être certaines que l'enfant a bel et bien du sang juif : avant l'existence des tests ADN, le rôle du père dans la procréation ne pouvait pas être certain, alors que celui de la mère par sa grossesse et son accouchement était une évidence. Cette particularité du judaïsme explique la raison pour laquelle cette religion ne peut pas avoir une grande expansion populaire : elle

reste par définition limitée à celles et ceux qui peuvent se réclamer du « droit du sang » : le judaïsme est exclusif à une ethnie. Grâce à saint Paul, le christianisme, bien qu'issu du judaïsme, n'a qu'une faible dimension ethnique. Le christianisme ne demande pas au croyant de s'acquitter d'un « droit du sang » (filiation et circoncision) pour être reçu dans la communauté chrétienne : c'est la raison pour laquelle cette religion a pris, comme l'islam, une dimension universelle. Si la dimension ethnique du religieux est moins évidente chez les musulmans que chez les Juifs, elle n'en est pas moins forte. Il y a d'abord la langue du Coran et les mœurs et comportements qu'il prescrit qui sont directement issus des mœurs et comportements des citadins et des bédouins de la péninsule arabe au VII^e siècle. Il y a le prestige qui s'attache à une affiliation à l'ethnie d'origine du prophète Mohammed : les Qoraysh. Puis, il y a le fait que si l'entrée dans la religion musulmane est ouverte à tous, quelle que soit la filiation du croyant, sortir de son univers est proscrit sous peine d'être dénoncé comme apostat par quelques bons musulmans, et légalement assassiné. Ce droit au meurtre s'applique aussi aux femmes musulmanes qui voudraient se marier hors de l'islam et des règles du premier mariage musulman qui se fait entre cousins.

Cette violence feutrée, que Pierre Loti appelle « Les surveillances farouches de la vie musulmane », toujours sous-jacente, et qui parfois éclate au grand jour, crée une atmosphère étouffante à l'origine d'un ennui très particulier que ressent immédiatement un non-musulman, sauf s'il est homosexuel, lorsqu'il arrive en terre d'islam, comme en Algérie par exemple. Ce sentiment n'est pas nouveau. Dans ses mémoires, Casanova raconte son séjour à Constantinople, et son unique expérience homosexuelle, en 1745. Parlant de l'ennui qui imprègne la vie courante il écrit : « ... un pays où l'ennui fait peur aux étrangers encore plus que la peste. » On a l'impression que les musulmans veulent universaliser leur ennui

pour se sentir moins seuls et ne plus risquer qu'avoir à se demander s'ils ne se sont pas trompés de route. Alors qu'elle préparait l'épreuve de culture générale d'un concours administratif, Solange avait trouvé dans « Triste tropique » de Claude Lévi-Strauss une pensée qui résumait son expérience directe et amère de l'islam et des musulmans : « Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans une « néantisation » d'autrui, considéré comme témoin d'une autre foi et d'une autre conduite. La fraternité islamique est la converse d'une exclusive contre les infidèles qui ne peut pas s'avouer, puisque en se reconnaissant comme telle, elle équivaldrait à les reconnaître eux-mêmes comme existants. » Après avoir lu cela, elle avait compris pourquoi Ahmed l'avait frappée : elle avait interrompu l'exercice de la « fraternité islamique » et refusé sa « néantisation » en affirmant son existence d'infidèle, de Française, et de femme. Les coups avaient pour but de la remettre dans son néant. C'était raté !

Par tradition, à l'ambassade de France l'ambassadeur organisait le vendredi matin une réunion hebdomadaire des personnels de catégorie « A ». Cela signifiait, plus ou moins, les fonctionnaires porteurs d'un titre : conseiller, secrétaire d'ambassade, attaché, etc. C'est au cours d'une de ces réunions du vendredi (dans l'argot des diplomates, on appelait ces réunions « la messe ») que Solange avait appris par la Conseillère commerciale que son ex-mari venait d'arriver à Zagreb pour le compte de la G.E.E.

La Garonne Engineering Electric avait signé le contrat d'étude pour la modernisation des réseaux électriques des grandes villes de Croatie. Lors d'une brève interruption de « la messe » (ce terme d'argot de métier vient probablement du fait que l'ambassadeur est le principal officiant), Solange avait demandé à la Conseillère commerciale le temps que devait durer cette étude. Elle avait dit entre six mois et un an. Solange

avait pris peur. Cela faisait plusieurs années qu'Ahmed avait disparu de sa vie. Lors du divorce, elle avait refusé toute forme de compensation financière ou de pension alimentaire afin de n'avoir aucun lien avec lui et avec sa famille. Le juge qui avait prononcé le divorce n'avait fait aucune difficulté pour déchoir Ahmed de tout droit vis-à-vis de son fils. Sa situation de femme battue et la condamnation d'Ahmed avaient été sur ce point des aides paradoxales et précieuses. Un grand nombre de juges français avaient l'habitude de ces affaires douloureuses de mariages mixtes où le mari musulman divorçait de sa femme française et repartait vivre au Maghreb avec les enfants dont la mère perdait toute trace. Un cas courant était celui du mari partant en vacances avec les enfants dans son pays d'origine ; là, il prononçait la formule traditionnelle du divorce musulman (« Je te divorce » prononcé trois fois devant un cadî ou des témoins de bonne foi), c'était suffisant pour que le divorce soit localement reconnu. Par la même lettre, la femme apprenait son divorce et le non-retour de l'ex-mari et des enfants : si c'était des filles, elles seraient mariées de force au Maghreb. Rares étaient les cas où un tribunal maghrébin acceptait de reconnaître le droit d'une mère française à revoir ses enfants. Un autre cas courant était celui du père envoyant ses filles mineures au pays et leur faisant subir un mariage forcé avec un cousin.

Les musulmans ont une vision asymétrique des contacts avec les autres, le fait qu'ils sont porteurs d'une idéologie de la « certitude du bien » détermine probablement cet esprit prédateur : celui qui a le monopole du bien peut tout faire contre ceux et celles qui ont celui du mal. Comme Nikita Khrouchtchev, Secrétaire Général du parti communiste de l'URSS, lors de sa rencontre avec le Président Kennedy à Berlin en 1963, les musulmans disent en permanence : « Ce qui est à nous est à nous, ce qui est à vous est négociable ! » C'est ce que vivent chaque jour les Françaises et les Français qui vivent dans des quartiers où les musulmans font nombre, et les bien-

pensants de gauche de s'étonner que le Français moyen qui vit dans ces quartiers soit islamophobe !

La peur de perdre Noé avait poussé Solange à parler de son affaire à l'ambassadeur. L'ambassadeur Vilonne était un énarque bon teint, il accordait plus d'importance à la gestion de sa carrière qu'aux affaires de la France et des Français. Ce défaut n'était pas particulier à Vilonne, mais à la majorité des énarques qui ne faisaient pas une carrière administrative exceptionnelle en raison de leur classement à la sortie de l'École. Les anciens élèves qui faisaient une carrière administrative exceptionnelle n'avaient aucune raison de développer jusqu'à l'obsession les travers du système qui les avait formés. Le succès est un aphrodisiaque qui bonifie l'égoïsme, il exclut le ressentiment. Pour les autres, c'était plus difficile. Il y avait celles et ceux qui abandonnaient la fonction publique pour travailler dans le secteur privé : leurs critères d'appréciation de la réussite et de l'échec n'étaient plus les mêmes, la soif d'argent les précipitait dans une autre course. Restaient ceux qui sans jamais cesser de regarder plus haut se sentaient toujours relégués en bas, leur arrivisme finissait par en faire des cyniques, parfois malgré eux, comme Vilonne.

Déjà, en 1937, l'historien Marc Bloch critiquait le rôle trop absolu joué par le concours dans l'accès aux fonctions de responsabilité dans la société française : « Bien aveugle , en effet, l'observateur que n'inquiéterait pas, jusqu'à l'angoisse, la part croissante prise, dans le destin des meilleurs de nos jeunes hommes, par l'examen, le concours, l'épreuve académique, avec leurs suites quasi fatales : le « bachotage », le conformisme intellectuel, l'élimination des scrupuleux » (in « Pour le renouveau de l'enseignement historique - le problème de l'agrégation »). Certes, le concours est un meilleur système que le népotisme, la corruption, le copinage ou la « promotion canapé ». Malheureusement, lorsqu'il se pervertit, de façon plus

ou moins subtile le concours peut aboutir à ce qu'il avait pour mission d'éviter : la sclérose de la pensée des élites. C'est-à-dire la création d'un conformisme qui prend les livrées de son prêt-à-penser pour le nu de la réalité. Tout va bien tant qu'une grande espérance enthousiaste unit les élites et le peuple, elle sert d'antidote aux dangers du système. Hélas, en 1985, lorsque Vilonne avait obtenu son diplôme, ce lien entre les élites et le peuple était sur le point de se déliter. Progressivement, cela avait mené les élèves de l'École à devenir une aristocratie d'État fière de son rang et portée en tant que corps à confondre ses idées et ses utilités particulières avec celles de la France et des Français.

C'était dommage. Lors de la création de l'École Nationale d'Administration en 1945 il s'agissait de doter la France, issue de l'enthousiasme et du courage des gens de la Résistance, de cadres compétents qui aideraient à la construction de cette France dont tous avaient rêvé. L'idée essentielle était de tuer le népotisme des classes dirigeantes dont l'esprit décadent avait mené le pays à une catastrophe, militaire dans sa partie visible, morale dans sa part cachée. Au début, cet « esprit de la résistance » avait en effet fécondé l'E.N.A. ; et puis, la pesanteur naturelle des choses aidant, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estain, authentique combattant de la France Libre, mais issu d'une famille dont les antécédents étaient plutôt à la collaboration avec l'Allemagne, l'illusion du « changement par le haut » avait repris les élites françaises qui avaient observé avec intérêt la genèse d'une nouvelle aristocratie « d'État » dont le monarque était le président Valéry Giscard d'Estain. Étonnant destin ! puisque cette création d'une aristocratie nouvelle dans une « Europe nouvelle » avait été une des ambitions du gouvernement de Vichy. L'École d'Uriage créée en 1940 par Fernand Bonnier de La Chapelle, responsable de la jeunesse dans le gouvernement Pétain, devait créer cette aristocratie d'une France aryenne alliée de l'Allemagne nazie. L'École fut dirigée par Pierre

Dunoyer de Segonzac. Pierre Laval fermera l'École en 1942, ses élèves et ses cadres, y compris Dunoyer de Segonzac, avaient davantage tendance à rejoindre la Résistance plutôt que l'administration de l'État français.

Cette tendance à créer une aristocratie nouvelle à chaque moment important de l'histoire du pays n'est pas nécessairement mauvaise. Elle permet un renouvellement partiel des élites tout en maintenant une continuité historique de la société française : Louis XIV après la Fronde, Napoléon après la Révolution... Le problème est dans l'illusion des élites qui croient qu'elles peuvent changer le pays par le haut, sans le peuple qui est censé suivre et que fondamentalement on méprise : le peuple est par définition « populiste », ce qui dans le langage hégémonique de la gauche signifie que le peuple pense mal, alors la gauche pense pour lui et « pense bien ».

Avant la défaite du pays, en 1940, et plus encore après, cette illusion du changement par le haut s'était incarnée à droite. Après la libération elle s'est progressivement déplacée vers la gauche. Dans cette croyance s'exprime la décadence d'une élite dirigeante. Elle ne croit plus au peuple qu'elle dirige, alors fatalement, le peuple ne croie plus en ses élites. La décadence d'une élite ne signifie pas nécessairement celle de tout un peuple. En fait, les Français, moyens ou sans moyens, restent un peuple alerte et prêt à l'aventure, mais faute d'élites éclairées, ils sont désorientés. Comme en 1939.

L'ambassadeur Vilonne en était là. Il était désorienté alors il gérait sa carrière comme si elle fût ce qui importait le plus au monde. Il appartenait à cette génération de jeunes gens brillants, mais sans excès, qui avaient réussi le concours d'entrée à l'École de la rue des Saints-Pères à la faveur d'une décision du Président Georges Pompidou. Pompidou avait voulu que l'E.N.A. accueille d'avantage de jeunes gens brillants qui ne soient ni d'une bonne famille de l'élite traditionnelle ni issus des ex-cadres de la Résistance, milieux fermés dont Georges

Pompidou se sentait exclu. Vilonne n'était pas sorti parmi les premiers de sa promotion (promotion Léonard de Vinci, cinquante-troisième sur cent soixante-deux) et c'était miracle qu'il ait réussi à entrer aux Affaires Etrangères. Cette année-là, en 1985, les institutions et les ministères les plus prestigieux offraient 26 postes, étant classé cinquante-troisième ses chances d'entrer dans la carrière diplomatique étaient nulles. Par une série de hasards heureux, des originaux classés avant lui avaient choisi d'intégrer des services moins prestigieux : les Affaires Sociales, la mairie de Paris, la Police. D'autres, diplômés avant lui, avaient décidé d'entrer dans le secteur privé ce qui avait libéré des postes aux Affaires Etrangères, au Conseil d'État ... Grâce à ce jeu de chaises tournantes, il devint diplomate. En 2007, Vilonne approchait de la fin de sa carrière. Après Zagreb, il y aurait encore deux postes, trois peut-être. Il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire après avoir passé plus de vingt ans au grade de conseiller. S'il n'avait pas fait une brillante carrière, ce n'était pas faute d'avoir essayé. Trop ! Il n'avait pas intégré cette règle d'or de l'arrivisme en France : ne pas trop montrer que l'on « ne pense qu'à ça ! ». Il l'avait trop montré. Il avait passé six ans comme adjoint au sous-directeur des relations avec la francophonie... un semi-placard, dont il n'était sorti que grâce à l'intervention d'un camarade de promotion devenu un des conseillers diplomatiques de Nicolas Sarkozy. La présidence de Sarkozy, qui n'était pas énarque, avait légèrement modifié les conformismes du cercle dirigeant, il était presque devenu de bon ton de faire montre d'un arrivisme féroce « à l'américaine », on disait : « avoir la niaque ». Vilonne avait enfin obtenu un poste d'ambassadeur. On lui avait donné Zagreb, pas un grand poste, mais il faut bien commencer quelque part. Malheureusement, avec l'élection de François Hollande, un énarque brillant, l'arrivisme « à l'américaine » était presque instantanément passé de mode. Vilonne n'avait pas compris le changement de style, il avait eu la maladresse lors d'une de ses « messes » du vendredi de commenter la victoire de Hollande en ces termes : « Mes amis

de gauche vont, provisoirement, remplacer mes amis de droite ! » Le propos avait provoqué ces rires courtois que l'on entend habituellement après une remarque plus ou moins fine d'un ambassadeur. Solange avait ri comme les autres, on ne choisit pas toujours ses moments de rire. Hallard, le premier conseiller de l'ambassade avait également ri. Il s'était empressé de rapporter le mot de l'ambassadeur à ses amis socialistes de Paris. Sans le savoir, sauf événement exceptionnel, Vilonne avait repris le chemin de son prochain et dernier placard.

- Vous avez demandé à me voir pour une affaire personnelle ?

Le visage et le ton de Vilonne étaient aimables. Il trouvait la jeune secrétaire d'ambassade discrète et efficace. Bien qu'elle ne parlât pas le croate, sa connaissance du russe et les cours de croate qu'elle suivait régulièrement lui permettaient de rédiger des synthèses de la presse croate qu'il trouvait intéressantes. La situation de mère célibataire, divorcée d'un musulman qui la battait, ajoutait à la sympathie qu'il éprouvait pour la jeune femme. Le père de Vilonne, un ouvrier du bâtiment alcoolique, avait quitté sa mère alors qu'il n'avait que dix ans. Madame Germaine Vilonne avait élevé son fils dans les mêmes conditions que cette jeune femme élevait le sien. L'ambassadeur avait demandé à Solange le nom de son fils, son âge... Elle avait dit : « Noé, Noé Toutin, j'ai repris mon nom après le divorce et je lui ai donné le mien ». Elle avait parlé des succès scolaires de l'enfant au CP. Noé, un nom de compromis dans un couple religieusement mixte avait pensé Vilonne. S'ajoutait à cette secrète sympathie le fait qu'il trouvait Solange jolie, attirante pour tout dire. Sur ce point, Monsieur l'Ambassadeur était un homme heureux. Il n'avait pas de gros besoins. Son épouse, Madeleine, menait sa propre carrière d'avocate à Paris. Ils se voyaient une fois tous les quinze jours, soit il allait à Paris, soit elle venait à Zagreb, ils passaient le weekend ensemble. Le couple avait un fils, il avait fait

polytechnique, une grande école, comme papa. Il travaillait à la banque Morgan, à New York.

- Avec votre permission, je voudrais, Monsieur l'Ambassadeur, vous parler de mon ex-mari ...

Vilonne fut flatté... et vaguement inquiet. Flatté que cette jeune femme lui fît confiance, inquiet à l'idée que son ambassade se trouvât mêlée à un scandale quelconque. Le mieux était de tirer l'affaire au clair au plus vite :

- Eh bien... je vous écoute, mon petit...

Solange perçut l'inquiétude de l'ambassadeur dans la légère hésitation de son « Eh bien... » ainsi que la touche de sympathie du « mon petit... ».

- Voilà... c'est un peu délicat...

Elle hésitait... L'ambassadeur assis derrière son bureau se pencha en avant comme pour inviter Solange à s'avancer dans son propos. Elle perçut l'invitation :

- Voilà, l'ingénieur dont votre attachée commerciale a parlé ce matin, celui qui vient faire cette étude de modernisation des réseaux électriques des villes croates, cet Ahmed Al Nour est mon ex-mari.

« Bon ! » pensa Vilonne, affaire conjugale, rien de politique ! On doit pouvoir s'en tirer sans dégâts ! Et il invita la jeune femme à tout lui dire. Ce qu'elle fit. Elle eut même quelques larmes alors qu'elle racontait aussi sobrement qu'elle le pouvait la scène où Ahmed l'avait battue. Ces larmes n'étaient pas une ruse, elles étaient venues spontanément... mais elles achevèrent la conquête de l'ambassadeur qui promit son aide à la jeune femme et fut sur le point de revivre son propre drame lorsque son ivrogne de père frappait sa mère. « Alcool ou Coran, deux mots d'origine arabe, pour les femmes le résultat

est toujours le même » pensait Vilonne en essuyant ses lunettes alors que Solange prenait congé.

Chapitre 4

Après que Solange eut quitté le bureau de l'ambassadeur, Vilonne commença à penser au-delà de ses émotions. Soulagement, sympathie pour cette jeune femme... c'était bien beau, mais si, après tout, il y avait quelque chose de politique dans cette affaire ? Un jeune musulman qui bat sa femme... banal, pas besoin d'être jeune ni musulman pour en arriver là. Son père ... Mais elle avait dit que son ex-mari venait de la Cité des Roses à Toulouse et qu'il était un homme pieux. Toulouse... la caméra bourrée d'explosifs qui avait tué le commandant Massoud en Afghanistan, quelques jours avant l'attentat du 11 septembre à New York, avait été volée à Toulouse (l'ambassadeur confondait avec une autre affaire : la caméra avait été volée dans la ville de Grenoble). Il y avait donc des liens entre des musulmans de cette ville et Al-Quaïda. Certes, l'affaire Massoud datait du début septembre 2001, mais il y avait eu d'autres affaires : en octobre 2008 un musulman informaticien qui avait fréquenté ce quartier avait été arrêté, il animait un site internet de recrutement pour le djihad, le site était établi en Belgique, la veuve d'un des assassins du commandant Massoud y travaillait. Il y avait le cas d'Adène Hicheur, un physicien franco-algérien qui avait étudié à Lyon et travaillé dans un centre de recherche à Annecy, puis au CERN à Genève, condamné en 2012 à cinq ans de prison pour avoir proposé des cibles d'attentats à Al-Quaïda. Lui aussi, comme le mari de Solange il était né en Algérie. Et puis il y avait l'affaire Merah à Toulouse encore, toujours en 2012, également d'origine algérienne, ses premières victimes avaient été des parachutistes français musulmans... et ce Jérémie Sidney, petit trafiquant de drogue d'origine antillaise vivant à Cannes, converti à l'islam en prison, qui lance une grenade sur une épicerie kasher et vide son magnum sur les policiers du GIGN venus l'arrêter à Strasbourg chez sa seconde épouse

musulmane. Des cas exemplaires dont les prisons françaises étaient pleines : le voyou converti à l'islam par un aumônier musulman wahhabite ; l'intellectuel déraciné qui ne sait plus où il en est et se radicalise sur internet, et suit les programmes des télévisions turques et qataries. Selon la loi française, les voyous des prisons ont droit à la visite d'un religieux. Les imams wahhabites qui prêchent les préceptes de la guerre sainte de l'islam sont protégés par la loi au même titre que les aumôniers catholiques, protestants, orthodoxes ou juifs qui n'ont pas la guerre sainte au programme de leur liturgie. Les prisons européennes sont des lieux d'endoctrinement islamique. C'est ce qui arrive quand on considère comme normale une religion qui ne l'est pas. Depuis longtemps, l'imaginaire européen distingue les affaires politiques des affaires religieuses : l'islam n'a jamais fait cette distinction. Quand nous disons aux musulmans qu'ils font de la politique, ils nous répondent sur le religieux tel que nous le comprenons ; quand ils agissent religieusement, ils font de la politique, et considèrent comme Clausewitz « que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ».

Vilonne n'était pas un spécialiste du monde arabe. Avant de réussir le concours d'entrée à l'E.N.A., il avait fait une licence de russe avec le tchèque comme seconde langue. Mais en plus des enseignements sur le monde arabo-musulman dispensés par Science Po., il avait commencé sa carrière par un stage à l'ambassade de France à Alger en 1984. Il avait alors inspecté les comptes des consulats établis à Oran et Constantine. Il avait voyagé dans tout le pays. Un beau pays par sa géographie, mais un pays où le charme de la vie n'existait pas, un pays qui exsudait le malheur par tous ses points de vie : les villes, les campagnes, même les plages semblaient en attente de quelque meurtre... comme dans « L'étranger » de Camus. Après ce bref séjour, Vilonne avait évité de postuler pour les postes au Maghreb et au Moyen-Orient, sa qualité de slavisant l'en avait heureusement éloigné. Il n'avait pas pu éviter l'Afrique du sud

du Sahara, mais là, les attitudes des gens face à la vie, même quand ils étaient musulmans, étaient moins rigides, en particulier moins marquées par les obsessions sexuelles des Arabes, on y respirait mieux. Toutefois, après le 11 septembre 2001, le Ministère des Affaires étrangères avait recommandé à ses cadres de lire le Coran afin de mieux comprendre les mouvements terroristes qui opéraient sans aucune limite territoriale et pouvaient frapper n'importe quel diplomate, artiste, journaliste ou écrivain considérés comme « ennemis de l'islam ». Vilonne avait suivi la directive, il avait lu le Coran, en français, dans la traduction savante faite par un orientaliste sympathisant de l'islam, le professeur Régis Blachère dont la traduction savante est ici utilisée lorsqu'un personnage doit citer la Coran.

Ce n'était pas une lecture passionnante, au contraire. C'était une pensée primitive et confuse, exprimée dans une langue très poétique selon les spécialistes. Une pensée qui ne retenait du Nouveau Testament que l'Apocalypse de saint Jean de Patmos, et, sans grande originalité par rapport à la Bible, affirmait jusqu'à l'obsession l'unicité divine pour en tirer la conclusion que toutes les autres religions devaient être combattues comme déviations polythéistes et sataniques. Dans cette affaire, les Arabes étaient le peuple choisi par Dieu pour imposer au monde la vraie religion après que juifs et chrétiens aient trahi le message que leurs prophètes leur avaient transmis en leurs temps. D'où les attentats contre les Juifs et contre les chrétiens un peu partout dans le monde. D'où le refus de l'existence de l'État d'Israël sur une terre proclamée terre d'islam. En gros, c'était aussi simple que ça, et cette simplicité expliquait pourquoi des gens fragilisés, soit par manque d'intelligence et de sensibilité soit par excès d'intelligence et de sensibilité, pouvaient se convertir à l'islam. L'islam offrait une légitimité transcendante aux haines provoquées par les ressentiments de la vie. L'islam désigne

l'ennemi qui structure des vies déstructurées. Vivre n'est jamais facile et la simplicité est une idole universelle.

En homme de son temps, formé dans l'hégémonie vague de la pensée de gauche, Vilonne avait lu dans sa jeunesse le philosophe Jacques Derrida, il en avait retenu cette phrase : « Être Européen, c'est être capable d'aller au-delà de soi, vers l'universel ». Sa brève expérience du monde musulman lui avait enseigné l'incapacité du musulman d'aller au-delà de lui-même. Ces gens sont condamnés à l'islamocentrisme. En une vingtaine d'années, Vilonne avait vu la Troisième Guerre mondiale s'installer sans autres limites que l'absence ou la présence de musulmans. Dans les pays où il n'y avait pas de musulmans, il n'y avait pas d'actes de guerre religieuse. En Europe, peu de pays étaient dans cette situation : l'Islande et les États Baltes où il n'y avait jamais eu d'attentat terroriste islamique. Tous les autres voyaient leurs populations victimes des horreurs épisodiques et de faible intensité d'une Troisième Guerre mondiale dont on n'osait pas prononcer le nom. À vrai dire, cette guerre faisait pour l'instant de nombreuses victimes dans le monde musulman et moins de morts en Occident. Moins de victimes que le tabac, la route et les accidents cardiovasculaires, mais les victimes de la guerre sainte n'avaient rien d'accidentel ou de naturel, elles étaient voulues par celles et ceux qui menaient la guerre contre les infidèles. Du même coup, ces actes de guerre, que seuls les musulmans pouvaient considérer comme des actes de dévotion, portaient la suspicion sur l'ensemble du monde musulman. Car s'il eût été faux de dire que tous les musulmans étaient des terroristes, les terroristes internationalement les plus actifs étaient toujours des musulmans qui se cachaient, recevaient leurs financements, et recrutaient dans la communauté musulmane qui était par ailleurs la première victime de cette nouvelle guerre mondiale d'un genre à la fois archaïque et nouveau. Une crise de confiance politique et sociale de longue durée et de grande portée en était résultée, elle touchait tous les pays non

musulmans où il y avait des musulmans. Dans le monde entier, l'accès aux transports aériens en était perturbé par des contrôles longs et humiliants. Rares étaient les services publics dont l'accès n'était plus barré par des détecteurs de métal et d'explosifs. En Europe, la liberté de la presse s'arrêtait lorsqu'il s'agissait des croyances musulmanes, et les écarts étaient immédiatement sanctionnés par des poursuites pénales, des manifestations, des émeutes, voire le meurtre de quelques mal-pensants ou un attentat contre une publication ou un spectacle irrespectueux. La bien-pensance triomphante avait réussi à assimiler la critique de l'islam au racisme, une absurdité logique que le conformisme de gauche avait normalisée. Par un étrange quiproquo égalitaire, le droit pénal sanctionnait celles et ceux qui osaient dénoncer une religion si respectable qu'elle ne respectait pas les vues contraires. Le droit était détourné comme l'avaient été les avions américains du 11 septembre. Comme d'habitude, la Troisième Guerre mondiale avait pris la forme que personne n'attendait. Même si, comme autrefois, l'ennemi occupait déjà une part du terrain et avait ses collaborateurs.

Ceux qui en France n'étaient pas « de gauche » avaient compris le danger après 1994, un 24 décembre, lorsqu'un groupe de terroristes algériens avait voulu détourner un avion d'Air France au départ d'Alger. Un Airbus A300, avec 221 passagers à bord. Les terroristes voulaient transformer l'avion en bombe volante lancée sur le centre de Paris. Une affaire qui préfigurait l'attentat du 11 septembre 2001 à New York. Trois passagers, dont un jeune employé de l'ambassade de France à Alger, avaient été assassinés par les terroristes pour prouver leur détermination. Comme souvent, le gouvernement algérien avait joué un rôle trouble dans cette affaire. On avait réussi à éviter que les forces spéciales algériennes ne donnent l'assaut sur le tarmac à Alger, c'eût été un carnage. L'avion avait reçu ce qu'il lui fallait de kérosène pour voler jusqu'à Marseille avec promesse de ravitaillement à Marignane pour un vol sur Paris

où les islamistes disaient vouloir donner une conférence de presse. Comme on avait compris le véritable objectif des terroristes, le G.I.G.N. (Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale) avait donné l'assaut sur le tarmac de Marignane. L'assaut avait duré sept minutes, tous les terroristes avaient été tués, il y avait des blessés parmi les passagers et les gens du G.I.G.N., mais pas de morts.

Toutes ces affaires étaient terriblement compliquées en raison de la nature même de l'ennemi. Il n'était pas homogène, comme, par exemple, les Allemands en 1940, qui, tous ou presque, vénéraient Hitler avec ferveur. Les pays du Maghreb avaient été des colonies de la France autrefois. À ce titre, en raison d'une culture porteuse d'un ressentiment universel, ces gens nous haïssaient. Mais la colonisation n'avait pas été qu'une source de haine, il y avait eu aussi rencontre mutuelle, respect parfois, et même il était arrivé qu'il y eût de l'amour, entre les personnes, entre les cultures. Et l'amour est un autre monde, et il peut arriver qu'il se transmette d'une génération à l'autre avec l'usage de la langue. Même chez les terroristes, on perçoit parfois des signes de ce passé complexe entre la France et ses ex-colonies. Les terroristes du 24 décembre à Alger auraient pu tuer beaucoup plus de passagers et de membres de l'équipage que ce qu'ils ont fait. Il y avait au moins 72 Français à bord. Il s'est passé quelque chose entre les membres de l'équipage et certains terroristes... une reconnaissance humaine, une forme de respect qui a sauvé des vies. De même les passagers algériens du vol Air France : les terroristes voulaient que les Algériens quittent l'avion (un musulman dévot ne tue pas un musulman). De nombreux passagers algériens ont refusé de quitter l'avion, vraisemblablement pour protéger l'équipage et les autres passagers. C'est quelqu'un de proche des islamistes en Algérie qui a informé le consulat de France à Oran de l'objectif final des terroristes : l'explosion de l'avion précipité sur Paris. Cet informateur était-il un agent des services algériens qui voulaient forcer la France à aider le

gouvernement algérien dans son combat contre les islamistes armés ? S'agissait-il d'une taupe des services français ? D'un Algérien ou d'une Algérienne qui aimait la France ? On ne sait, mais toutes ces zones d'ombre disent la complexité humaine qui lie encore ses ex-colonies à la France, et la plus tragique de toutes : l'Algérie.

Impossible de dire comment le monde occidental et ses colonies africaines auraient évolué s'il n'y avait pas eu destruction de l'Europe par l'Allemagne en deux guerres mondiales. On ne choisit ni ses voisins ni son histoire. Il faut faire avec. Il y a danger lorsque l'on ne veut pas faire avec, car c'est impossible : la réalité est plus forte que nos amours, nos haines et nos idées toutes faites. Depuis leurs indépendances forcées par les États-Unis, qui, dès 1945 ont signé un pacte pétrolier avec le wahhabisme, les pays du monde arabo-musulman n'ont pas accepté le monde réel. Dans une solitude mortelle, ils tournoient au fil des spirales descendantes de leurs amours et de leurs haines lestées par une idéologie religieuse homicide. Une solitude que la colonisation avait temporairement comblée d'une façon ambiguë, une colonisation qu'il est aujourd'hui de bon ton d'accuser de tous les crimes : ceux qu'elle a commis et ceux qu'on lui invente. Comme s'il existait une histoire sans crimes : l'islamisation du Maghreb s'est-elle faite dans un échange de fleurs entre les envahisseurs arabes et les populations locales ? Tout ce que l'on peut demander à ceux qui font l'histoire, c'est de tuer le moins possible, et c'est possible. Dans la mesure où les musulmans n'ont plus les moyens de mener comme aux premiers siècles de l'islam, ou au XVe siècle à partir de la Turquie, une guerre ouverte contre l'Occident et contre tous les autres, ils mènent à partir des territoires qu'ils contrôlent des razzias ponctuelles et mortelles aux impacts limités. Ces attaques sont censées renforcer la propagande religieuse et l'unité musulmane contre les « autres ». Ces razzias sont horribles dans leur cruauté. Elles sont à long terme plus

dangereuses pour les mahométans que pour les autres en raison de l'isolement croissant du monde musulman qui pas à pas en résulte. On en voit les prémisses lors des appels à la générosité des populations mondiales en cas de catastrophe naturelle. Si l'Asie, l'Europe ou l'Amérique Latine sont touchées, tout le monde fait assaut de générosité. S'il s'agit d'un pays musulman, les offres d'assistance ne viennent que du monde musulman, les autres s'en foutent ; encore heureux quand secrètement ils ne se réjouissent pas du malheur qui frappe ceux qui créent du malheur chez eux et chez les autres. Une guerre ouverte contre l'Occident pourrait peut-être unir une fois encore le monde arabo-musulman et lui permettre d'imposer sa loi comme il le fit autrefois. C'est l'espoir des groupes terroristes et de certains milieux en Turquie lorsqu'ils parlent d'un nouveau califat. C'est le sens d'une émigration qui tente de transformer la démographie de l'Europe. Comme cette guerre ouverte est improbable, n'ayant pas d'exutoire à leur impasse culturelle, l'essentiel de la violence des musulmans se tourne contre eux-mêmes. Les musulmans se massacrent entre eux plus qu'ils ne massacrent des infidèles. L'impasse est totale et nul ne sait où et quand elle trouvera sa fin historique.

En raison de sa formation et de sa profession, Vilonne avait pleinement conscience de la complexité de la situation mondiale. C'est pourquoi il se demandait s'il y avait un lien entre la complexité du monde et la relative simplicité de la situation familiale que Solange venait de lui présenter.

L'immeuble de style haussmannien de l'ambassade de France faisait angle avec la rue Praška, elle longe le parc Zrinski et la rue Hebrang. L'hiver était doux et le ciel gris, le bureau de l'ambassadeur formait un cube parfait dont deux côtés donnaient sur les rues faisant carrefour : une fenêtre montrait le parc Zrinski, elle donnait sa lumière naturelle au bureau, l'autre était protégée et masquée par une épaisse tenture qui dissimulait la rue Hebrang et le palais Vranicani face à

l'ambassade. Le palais abrite aujourd'hui un des musées de peinture de Zagreb.

Soudain, l'ambassadeur quitta son bureau en bois massif encombré de dossiers et se mit à arpenter la pièce. Il craignait d'en faire trop, de demander une enquête sur un homme dont le seul tort, jusqu'ici, avait été de battre sa femme tout en donnant par ailleurs de nombreux signes de parfaite intégration professionnelle : diplôme d'ingénieur, emploi de responsabilité dans une entreprise dont l'expertise était internationalement reconnue. Sans être de gauche, Vilonne était sensible, comme toute la classe politique et les médias, au discours bien-pensant. Il ne fallait pas discriminer et stigmatiser les musulmans. Mais quand même, sans vouloir stigmatiser, Vilonne savait que Yasser Arafat, cet ami de la France mentait à tout le monde ; ce héros de la résistance palestinienne avait assis sa réputation de modéré sur une série d'attentats atroces et de meurtres de ses opposants. Traiter avec les Arabes musulmans n'est jamais une partie de plaisir, il faut s'attendre à tout, au meilleur parfois ; au pire le plus souvent, comme le jeune stagiaire Vilonne avait pu le constater lors de son stage à l'ambassade de France à Alger. Ne sachant trop que faire, il demanda à sa secrétaire de convoquer le colonel Bardain.

Mademoiselle Guimbert s'empressa de composer le numéro interne du colonel Bardain. L'attaché militaire faisait le lien entre l'ambassade et tous les services qui menaient le combat contre le terrorisme islamique. Pour l'essentiel, il s'agissait de la DGSE (Direction générale de la sécurité extérieure) et de la DCRI (Direction centrale du renseignement intérieur) créée en 2008 en réunissant plusieurs services, dont la DST (Direction de la Sécurité du Territoire) et les RG (Renseignements Généraux).

Le colonel Yves Bardain appartenait à la DGSE, il avait mené récemment une mission de renseignement en Libye. Il avait une bonne connaissance des mouvements islamiques au Maghreb et dans le Sahara. On le considérait comme un spécialiste des

groupes terroristes opérant au Maghreb et notamment du G.I.A. (Groupe Islamique Armé). Un groupe affilié à Al-Qaïda qui opérait en Algérie et dans le Sahara. Le G.I.A. avait déclaré la guerre sainte à la France en 1999.

Yves Bardain venait d'arriver dans le bureau de l'ambassadeur. Le colonel portait beau, il approchait de la quarantaine avec un corps de sportif qui lui donnait une allure juvénile. De sa récente mission en Libye, il conservait un teint de baroudeur bronzé qui achevait de lui donner le physique de son emploi. Pour coiffer le tout, il avait une réputation de séducteur qui agaçait son ambassadeur un peu envieux, lui dont le physique était plus que normal et que les femmes, sauf la sienne et encore, ne remarquaient pas. Vilonne était petit et grassouillet avec une peau très blanche, seuls ses yeux, quand on s'y attachait, avaient quelque chose de séduisant, ils étaient grands et bien dessinés, avec de longs cils, à l'oriental, ils brillaient d'intelligence et même d'humanité. Souvent, il les cachait derrière ses lunettes. Lorsque Bardain était entré dans son bureau, Vilonne avait quitté ses lunettes.

- Voilà, voilà, voilà... Colonel j'ai besoin de vos lumières !

Les deux hommes avaient des rapports étranges. L'ambassadeur enviait la prestance du colonel, ses connaissances linguistiques : anglais, espagnol, arabe, turc et urdu. En plus, ce séducteur était intelligent et cultivé... tout le contraire de l'image ancienne du traîneur de sabre obtus. Cette jalousie était primitive et l'ambassadeur en avait honte. Pour masquer son trouble, il affectait avec son attaché militaire un ton décontracté, d'égal à égal, qu'il contrôlait mal. En conséquence Il se sentait forcé, de temps en temps, de marquer sa supériorité hiérarchique par des remarques d'une rigidité excessive. Vilonne présenta le cas de Solange. Bardain n'en fut pas surpris, il avait lu le dossier personnel de la jeune femme et avait pressenti un problème potentiel. Après avoir lu les attendus du divorce de Solange, il avait demandé à la DCRI

(Direction centrale du renseignement intérieur) ce qu'elle avait sur le mari. Le renseignement intérieur avait peu de choses sur Ahmed Al Nour, étudiant brillant de l'école polytechnique de Toulouse que sa fiche décrivait comme « musulman très pieux », mais sans préciser la mosquée qu'il fréquentait.

Par contre, le dossier du père Al Nour, Mohammed, était abondamment fourni. Les premières entrées dataient de la fin des années cinquante, pendant la guerre d'Algérie. Son engagement au sein du M.N.A. était très documenté : numéro de sa carte d'adhérent, photos, personnalités fréquentées, y compris quelques agents de la CIA ; son islamisme militant doublé d'une grande prudence lors de la guerre entre le F.L.N. et le M.N.A. ; ses contacts avec des wahhabites lors de ses pèlerinages à La Mecque, contacts maintenus après l'indépendance lors de visites de donateurs saoudiens, qataris et koweïtiens à sa medersa de Constantine. Le dossier comportait également une copie de l'interrogatoire fait à Constantine en 1992 par la sécurité algérienne. Soumis à « la question renforcée », c'était l'expression employée dans le rapport, le père Al Nour avait répondu en alternant citations coraniques et serments de fidélité à la nation et au peuple algérien. L'officier de la sécurité algérienne qui avait rédigé le rapport en avait déduit que Mohammed Al Nour était un « patriote égaré du côté du F.I.S. à surveiller, mais inoffensif, pour l'instant ». Reste à savoir si le fils est aussi inoffensif que le père pensa Bardain qui se permit au passage un jeu de mots « à l'algérienne » : « Si le père parle au nom du F.I.S., le fils parle-t-il au nom du père ? »

Il n'était pas loin de penser qu'en effet le fils était inoffensif. Pourtant, la remarque trouvée dans le dossier des Renseignements Généraux « musulman très pieux » intriguait le colonel. Le dossier datait de septembre 2008, il s'achevait sur les attendus du divorce et la condamnation d'Ahmed pour coups et blessures portés sur son épouse. Évidemment, le

dossier du juge des divorces ne mentionnait pas le verset coranique qui ordonnait au musulman pieux de battre sa femme si elle ne lui complaisait pas, ni le quiproquo culturel qui avait conduit Ahmed à considérer sa condamnation par les institutions de la République comme une déclaration de guerre faite à l'Islam. Cela s'appelle l'incommunicabilité entre certaines cultures.

Le colonel Bardain avait lancé ses requêtes en novembre 2013, au reçu des premiers résultats il pensa que bien des choses avaient pu se produire en six ans, surtout dans le monde musulman, qui, à partir de la décomposition de la Syrie, de l'Irak et de la Libye était en pleine implosion et explosion. En 2008, la DCRI avait été créée en fusionnant les Renseignements Généraux avec la Direction de la Sécurité du Territoire (DST). Le dossier électronique reçu par Bardain était celui des RG, peut-être y en avait-il un autre établi par la nouvelle direction. « Musulman très pieux », ça pouvait vouloir dire n'importe quoi surtout sans la mention de la mosquée fréquentée. L'Islam en France, comme dans le reste de l'Europe, était protégé par les lois qui protègent la liberté religieuse, il était facile de créer une mosquée. En s'appuyant sur cette liberté religieuse, les bailleurs de fonds de l'Islam radical créaient des mosquées qui surfaient sur la vague libérale pour mieux répandre leur message de guerre sainte. Il en était de même avec les imams, l'Arabie Saoudite envoyait à chaque opportunité un wahhabite soit dans une mosquée nouvelle soit dans une ancienne mosquée qui venait de perdre son imam. Il n'était pas rare d'avoir en France, à quelque distance l'une de l'autre deux mosquées, l'une prêchant plus ou moins ouvertement la guerre sainte contre les infidèles, l'autre expliquant que la guerre sainte dans l'Islam signifiait aujourd'hui la lutte de chaque musulman contre le mal en lui, afin d'atteindre la perfection du Prophète... et comme le Prophète commandait au musulman pieux et vigoureux de mener la guerre sainte, il y avait beaucoup de confusion un peu partout. Il était toutefois

essentiel pour Bardain de savoir quel type de mosquée fréquentait Ahmed Al Nour, ce « musulman très pieux ». Le colonel envoya un message en ce sens à la DCRI. Moins d'une heure plus tard, il avait un nouveau dossier, à jour et beaucoup plus complet que celui de 2008. La dissolution des RG (Renseignements Généraux) n'avait pas été une réussite, tout un secteur du renseignement intérieur subtil avait été perdu. Le nouveau dossier contenait peu d'éléments nouveaux en ce qui concerne Ahmed Al Nour, ce peu était beaucoup pour le colonel : Ahmed était dit fréquenter régulièrement une mosquée de la Cité des Roses tenue par un imam wahhabite, Mohawiya Zobayr ibn al Saïf. Un gros dossier concernait l'imam, il comportait des extraits de prêches. Le colonel lu rapidement, il connaissait les wahhabites, leurs arguments et leur style par cœur. On disait autrefois, dans une France républicaine qui combattait les ultras : « Le sabre et le goupillon ». Les prêches de l'imam al Saïf avaient jeté le goupillon pour se concentrer sur le sabre. C'était d'ailleurs son nom : *al saïf* en arabe signifie « le sabre ».

Le téléphone de l'ambassadeur était occupé. Pour ne pas perdre de temps, Yves Bardain se rendit immédiatement au bureau de Vilonne. La secrétaire fut ravie de faire patienter le colonel :

- Il parle avec Paris.

Dans sa brièveté la phrase sonnait bien, on pouvait penser « Il parle avec son ministre » et laisser ainsi le temps passer sans interrompre l'ambassadeur. En vérité Vilonne parlait avec sa femme, Madeleine, qui voulait qu'il vienne à Paris pour le week-end, alors que lui, il aurait voulu la faire venir à Zagreb.

- Content d'être de retour parmi nous à Zagreb, Colonel ?

Angèle Guimbert aurait voulu dire, « mon beau Colonel », en insistant sur *mon beau* tant elle trouvait l'officier à son goût. Elle avait un peu rougi, ce qui lui allait bien. Elle était une

beauté blonde et lourde, secrétaire à l'ancienne, dévouée, méthodique, et ne cherchant pas à comprendre au-delà de sa fonction... elle n'était pas sotte, mais à force de ne pas chercher à comprendre elle avait réussi. Les choses de la vie glissaient sur elle comme l'eau sur les plumes noires d'une poule d'eau. Seule exception à ce désintérêt presque général : l'Amour avec grand ou petit a. Quand il s'agissait de l'amour, la passion de sa vie, son caractère pratique de secrétaire efficace prenait une fois de plus le dessus. Native de la Bourgogne, cette fille bien en chair avait l'habitude de dire : « Qu'importe le garçon pourvu qu'on ait l'ivresse ! ». Un principe qu'elle mettait en pratique avec un mélange de hardiesse et de prudence. Elle était hardie quant au nombre de ses amants... elle ne les trompait pas puisqu'elle était fidèle à son plaisir, et au leur. Elle était prudente dans ses choix successifs ou simultanés : jamais avec son patron, trop risqué ; toujours, ou presque, avec des militaires ou des policiers de l'ambassade. Ils sont des oiseaux de passage, mariés ou pas, ils ont des besoins à satisfaire, surtout si l'épouse légitime n'accompagne pas le mari dans son poste. Cela arrive plus souvent qu'on ne le pense. À cause de bobonne, ils sont discrets et sains : risques réduits de maladie vénérienne. Elle insistait sur *vénérienne*, à cause de Vénus qui donnait à ces maux désagréables une onction poétique, alors que le terme politiquement correct, concocté par les lesbiennes américaines et la bien-pensance européenne M.S.T. (maladie sexuellement transmissible : pas de référence à une déesse du panthéon machiste offensant simultanément les féministes et les dévots musulmans), lui semblait sans charme, cliniquement ajoutant du malheur au malheur. S'il fallait payer un prix pour ses amours illégitimes, autant donner à son infortuné écot un nom charmant dérivé de la déesse de l'amour. On l'aura compris, en son âme, en son cœur, et dans tout le reste, Angèle Guimbert était une insatiable romantique.

Chapitre 5

Dans un pays où l'Église jouait un rôle important dans la conduite des esprits, les francs-maçons de Zagreb étaient discrets afin de ne pas éveiller de vieux antagonismes. Ils se réunissaient deux fois par mois dans un temple à la périphérie de la ville. Leur V***, Mario Ostric, était aussi le Grand Maître de la Grande Loge de la République de Croatie, il était originaire de Split. Gustave Safranek avait été séduit par la sagesse de cet homme qui semblait d'un autre temps. Il n'avait pas le physique de son époque. Difficile de dire, à priori, s'il s'agissait d'une affectation ou d'un état de fait dont il était peu responsable. Il semblait sorti de « l'école d'Athènes », la fresque peinte entre 1508 et 1512 par Raphaël dans « La chambre de la signature », en fait les appartements du pape Jules II, au Vatican. Mario Ostric ressemblait, au choix et cheveux en plus, à Aristote, à Platon, voire à Pythagore ou à Diogène ... enfin, à un sage barbu et chevelu au noble front. Avec ça, grande réputation dans les milieux maçonniques en Europe où il n'était pas rare qu'il soit appelé pour arbitrer des querelles entre loges, ou entre maçons d'une même loge. C'est au cours d'un de ces arbitrages à Vienne que Gustave Safranek avait rencontré Mario Ostric pour la première fois. Il avait oublié l'origine de la querelle d'ego maçonniques qui avait provoqué la visite du vénérable de Croatie, elle était assurément futile comme toujours. Mais il se souvenait parfaitement de l'atmosphère nouvelle que le vénérable de la loge croate avait créée par sa seule présence face aux adversaires. Gustave Safranek avait été surpris. De façon abstraite il savait qu'il y avait des gens comme ce Mario... des sages, des saints... il ne savait pas quel nom leur donner... mais pour la première fois il en avait vu un dans l'exercice de ses aptitudes. Aptitudes que Gustave avait du mal à définir : un don d'apaisement... le terme

est un peu vague et mou. Il est vrai que l'équanimité était l'attitude du vénérable : rien ne semblait pouvoir le mettre en colère ni en joie. Il semblait toujours le même, concentré sur on ne sait quoi et détendu comme s'il n'attendait plus rien. Avec aux lèvres un léger sourire, qui, jamais ne gagnait son regard, un sourire qui sans aucune ironie ne s'adressait à personne, celui d'une joie maîtrisée, mais inépuisable. À Vienne, avant que Mario Ostric ne reprenne le train pour Zagreb, Gustave l'avait invité pour des « agapes fraternelles », c'est-à-dire un repas pris en commun selon la tradition maçonnique. Il espérait que ces agapes lui donneraient l'occasion de mieux connaître cet homme mystérieux. On parle beaucoup du ou des « secrets maçonniques », il n'y en a pas, ou plutôt si l'on tient à parler de « secrets », il y en a autant qu'il y a de maçons. Chaque être est un secret, c'est là le seul secret que, parfois sans le savoir, manipulent les francs-maçons. Le reste est jeux d'enfants au théâtre sérieux de la vie, et transmission d'un esprit de liberté.

Le repas avait lieu dans un restaurant viennois traditionnel tenu par un franc-maçon. Le lien entre la maçonnerie et les cafés, tavernes et restaurants est ancien. Au dix-huitième siècle, les premières loges « modernes » à Londres, celles qui succédèrent aux guildes des tailleurs de pierres, se réunissaient dans des tavernes. Le peintre et graveur anglais William Hogarth (1697-1764), lui-même un franc-maçon initié avant 1728 dans une loge qui se réunissait à la taverne londonienne de la « Main et du pommier » (« *the Hand and the Apple Tree* »), a montré avec humour et parfois dérision la vie maçonnique de son temps telle qu'elle était perçue par les adversaires de la Franc-Maçonnerie : notamment une parodie d'agapes excessives dans le manger et dans le boire. Dans l'esprit des agapes originelles, le repas pris en commun est une fête de l'amour fraternel dans un esprit évangélique : « Faites ceci en mémoire de moi ». Le restaurant viennois « aux Quatre Couronnes » ne faisait pas dans la frugalité eucharistique. Il servait des mets délicats et des vins superbes. Mais les deux

convives savaient éviter l'excès, ils avaient commandé le même plat : filet de canard rosé aux épices et aux choux rouges, avec des *knedliky*, sorte de compromis entre pudding et gnocchi - une grosse boulette de pâte à pain, avec ou sans purée de pommes de terre mêlée à la farine, cuite à la vapeur et servie en tranches qui absorbent les sauces. Plat typique de la cuisine tchèque et connu dans toute l'Europe centrale. Pour le vin Gustave Safranek avait choisi un *Zinfandel* de Carinthie, un vin rouge de chez lui vendu sous son appellation californienne, bien que le cépage soit originaire de la côte de Dalmatie en Croatie, où, dès le XVe siècle on l'appelait : *crljenak kaštelanski*. Difficile de prononcer *crljenak* qui signifie « rouget » en vieux croate. On pourrait dire « le rouget de Castellane » en traduction française, d'où le succès de *Zinfandel* plus facile à prononcer que *crljenak kaštelanski*. Gustave avait fait le choix de ce vin par goût, mais aussi pour faire plaisir à Mario Ostric, originaire de Split, à deux pas des vignobles de Kaštelan, près des ruines de la ville romaine de Soline où les romains déjà avaient des vignes et faisaient un vin qui enchantait l'empereur Adrien. Nul ne sait et jamais ne saura si ce vin était un ancêtre du « rouget de Castellane ».

Pendant le repas, Gustave avait demandé au vénérable de Zagreb comment il faisait pour ramener la paix dans les loges. Avec le même sourire étrange qu'il arborait en toutes circonstances, le vénérable avait dit, d'une voix frêle, un peu aigüe qui contrastait avec sa taille et sa prestance :

- Ce n'est pas très compliqué.

Puis il s'était tu. Comme s'il avait cherché à simplifier une réponse qui, soudain, lui aurait semblé compliquée. Gustave avait attendu en mâchant calmement une bouchée de viande de canard rosée. Puis, une gorgée de *Zinfandel* avait souligné les saveurs du canard et du vin. Ce *Zinfandel* de Carinthie avait des saveurs de poivre vert, un peu comme les meilleures *Mondeuses* de la Savoie. Le vin se mariait délicieusement avec

le canard et ses épices. Gustave était content de son choix qui donnait au repas un raffinement qu'il attendait également de la conversation.

- Ça n'est pas très compliqué, mais j'ai parfois du mal à exprimer ce que je sais. Interromps-moi si je m'égaré en route ! (nouveau silence)... Quand il y a querelle, on croit souvent que la cause principale en est la petitesse naturelle des hommes. C'est faux ! Ce n'est pas la petitesse, la mesquinerie, qui cause les querelles les plus graves. C'est tout le contraire, il faut chercher la cause dans la grandeur du cœur des hommes. Ils ont le cœur trop grand et ils ne savent pas quoi faire de cette grandeur qui fait leur dignité et qui souvent les embarrasse. Les sociétés où nous sommes sont encore sous-développées au regard de ce que nous sommes capables d'être. En général, on cherche à se gagner les hommes en flattant ce qu'ils ont de bas : la vanité, la cupidité... Et souvent on réussit ! Nos sociétés modernes reposent essentiellement sur ça ! Et sur la séduction. La séduction, c'est pas mal ! mais c'est vide si elle ne repose que sur elle-même. Il résulte de ces leurre une insatisfaction permanente. La grandeur du cœur demeure insatisfaite. Moi, je fais l'inverse, je vais à l'essentiel, je leur parle de leur grandeur. Sitôt qu'ils ont compris qu'elle est là, au cœur d'eux-mêmes, tout change.

Si Safranek n'avait pas vu le Vénérable à l'œuvre, il aurait éclaté de rire. Parler de la grandeur du cœur de l'Homme à un professionnel de ses bassesses semblait extravagant. Ce qu'il voyait parfois filmé dans les espaces verts de Vienne - même chez les écureuils - n'était pas fait pour conforter cette idée de la « grandeur du cœur de l'Homme ». Même chez les écureuils ! Certes, les vols de noisettes en automne, quelques griffures et morsures à des rivaux sexuels au printemps ne pouvaient pas se comparer aux vols, meurtres

et viols commis en toutes saisons par les humains. Mais si l'on y regardait de plus près, les écureuils et les humains (nous ! les mammifères) avons un lien de famille, lointain en effet ; mais précisément, on peut considérer les bagarres et grappillages saisonniers des écureuils comme une première évolution vers le crime franc et massif qui s'épanouit dans l'espèce humaine. Tous pourris !

Gustave Safranek n'a pas exprimé ses doutes en termes aussi directs. Il se contenta de remarquer, non sans amertume, que son expérience de fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur ne lui permettait guère d'être optimiste. Son propos était, sinon anodin, du moins pas péremptoire comme l'avait été sa pensée première. Gustave ne voulait pas blesser le Vénérable. Et puis, il y avait l'expérience directe qu'il avait eue de la mise en pratique des idées que venait d'exprimer Mario Ostric. Il y avait là une contradiction évidente qu'il était incapable de résoudre. Des idées fausses peuvent-elles conduire à des résultats pratiques où l'on constate du vrai ? Gustave Safranek avait fait de longues études d'Histoire à l'université de Vienne, il s'était spécialisé dans l'histoire de la philosophie, sa thèse « Éléments comparatifs des philosophies allemande et française au XVIIIe siècle » avait été un petit succès académique. Ses connaissances lui permettaient de répondre à la question qu'il venait de poser. Oui ! des idées fausses pouvaient donner lieu à des pratiques porteuses de vérités. Les montages géométriques qu'utilise Kepler pour calculer la trajectoire elliptique de Mars sont faux, pourtant ses résultats sont assez justes. Les équations de Newton sont fondées sur une conception du temps dont Einstein a montré les limites... Les peintres de la Renaissance ont une conception fautive de la lumière et de sa perception par l'œil, pourtant ils inventent la perspective et l'utilisent dans des tableaux superbes. On peut donc sur des idées fausses bâtir des choses vraies ! Là, Safranek fut surpris, surtout lorsqu'il s'avisa que cette

pensée en entraînant une autre plus perturbante encore : sur des idées vraies, on peut bâtir des choses fausses ! Pour un philosophe-historien de formation, certes reconverti dans la police, le fait de découvrir qu'après tout le monde des idées avait moins d'importance qu'il ne l'avait toujours pensé était troublant. Safranek en avait oublié son canard aux épices qui refroidissait dans son assiette, un peu de gras se figeant tout blanc autour des filaments de chou rouge. Gustave Safranek se demandait s'il n'était pas en train de subir l'étrange charisme du vénérable de Zagreb. « Pourquoi pas ! pensa-t-il. Je dois mes idées à une lignée de philosophes européens dont j'ai été nourri, et que j'ai retrouvée dans la franc-maçonnerie. Mario est un maçon philosophe qui m'enseigne une pratique empirique du criticisme kantien. Allons plus outre ! » Il demanda :

- Tu ne crois pas aux idées ?
- Si ! bien sûr... mais je refuse d'accorder à l'intellect une prééminence sur la totalité de l'être que nous sommes.
- C'est-à-dire ?
- On m'a dit que tu avais étudié la philosophie... moi pas... j'étudie la sagesse, c'est différent. Certains philosophes étaient très savants et peu sages : Nietzsche, Heidegger, Derrida. D'autres, tout aussi savants... peut-être plus, peut-être moins, ont marché vers la sagesse : Descartes, Spinoza, Kant, Wittgenstein. Et puis il y a les Grecs dont l'aventure fut extraordinaire et l'aube de la nôtre.
- Mais qu'est-ce que la sagesse ?
- Très simple : l'effort par lequel tu parviens au plus haut degré d'humanité dont, **en ton temps**, tu es capable. C'est pourquoi toutes les époques historiques, même celles que nous considérons comme les pires, peuvent produire des êtres admirables.

- Et les idées dans tout ça ?
- Elles sont ce qui nous aide ou nous égare... cela dépend à la fois des idées et de l'usage que nous en faisons.
- Par exemple ?
- Le communisme, très bon exemple le communisme. Les idées du communisme ne sont pas mauvaises. Au fond, c'est une sorte de christianisme pseudoscientifique dans ses pratiques sociales et économiques. Comme idée générale appliquée à une société, le communisme n'a pas eu que des effets négatifs et pervers.
- Alors pourquoi a-t-il échoué ?
- Il croyait trop à ses idées collectives : le prolétariat, la bourgeoisie, la lutte des classes : c'est quoi une classe ? Il ne faisait pas confiance aux individus, à la force créative de leur esprit de liberté. La confiance n'est pas une idée, c'est une attitude pratique qui demande un abandon aux incertitudes de la vie. Sans cet abandon à l'incertitude, les sociétés humaines se transforment en réserves de morts-vivants. Je sais de quoi je parle. En tant que Croate, j'ai vécu dans une de ces réserves (peut-être pas la pire d'ailleurs). Une réserve où l'individu n'avait pas le choix. Chez nous, ce que vous à l'Ouest appeliez l'Est, la liberté n'était qu'un mot, une idée pour discours officiels, pas une pratique au sens le plus élémentaire : la liberté de choix, aller ici ou bien là, manger ceci ou bien cela, choisir un produit ou un autre, se vêtir ainsi ou autrement, lire ceci ou cela, voir tel spectacle ou tel autre, dire ceci ou cela ... Les choix élémentaires de la vie civilisée nous étaient refusés... un peu comme chez les musulmans aujourd'hui. Nous vivions dans le Tiers Monde, alors que toutes nos traditions nous rattachaient à l'Europe civilisée.

- La civilisation, ce n'est tout de même pas la société de consommation !
- Pour dire cela, il faut déjà vivre dans la société de consommation ! Je le répète : la liberté est une pratique avant que d'être une idée.
- On raconte que Socrate lorsqu'il se rendait au marché d'Athènes s'exclamait : « Oh, toutes ces choses dont je n'ai pas besoin ! »
- C'est ce que je dis : Socrate avait le choix, il pouvait refuser de choisir parmi les objets marchands en raison d'un autre choix. Comme la réponse de Diogène alors qu'Alexandre, impressionné par sa sagesse, lui demande ce qu'il peut lui donner (selon la tradition, Alexandre, dont Aristote avait été le précepteur, se tenait alors debout dos au soleil face à Diogène assis devant le tonneau d'argile qui lui servait de logement) : « Tu me fais de l'ombre, ôte-toi de mon soleil ! » Le sage, même dans le dénuement, trouve les chemins de sa liberté, ses choix sont différents. Mais il faut être fou pour demander à une société de plagier Diogène. Une société doit donner des choix, y compris celui de se perdre ou de devenir Diogène, car sans la liberté de se perdre rien ne peut être gagné. Les hommes ne sont pas des fourmis, nous sommes pour une part, certes, programmés comme tous les animaux, mais le programme s'arrête où la liberté commence.
- Où commence-t-elle ?
- Elle commence un peu partout, y compris dans le choix de ton papier hygiénique !
- ?? ! !
- Nous, à l'Est, nous n'avions pas le choix de notre papier hygiénique. L'avenir radieux du communisme nous ordonnait de nous en passer. Ou alors, concession aux

pratiques bourgeoises décadentes, un seul modèle, un papier peluche, brun, léger et pourtant dur à l'anus. Il cédait sous la pression. Ceux qui voyageaient à l'Ouest revenaient avec des valises pleines de papier toilette ! Nous nous sentions humiliés chaque fois que nous nous torchions le cul ! Heureux les constipés ! Pour nous, le quotidien du socialisme réel c'était les doigts dans la merde. Jean-Paul Sartre et tous les penseurs français « de gauche » nous faisaient bien rire... aux larmes les citoyens !

- Vous vous sentiez si humiliés que cela !
- Plus que tu ne peux l'imaginer. Cette humiliation remplissait les cœurs, elle ne laissait que peu de place aux choses plus hautes. Elle nous pervertissait. Nos cœurs trop grands se remplissaient de sottises.
- Que veux-tu dire ?
- Les drogues habituelles dont les puissants pourrissent les foules : la peur, le foot, l'alcool, le sexe... et les stupéfiants issus d'une chimie élémentaire, voire alimentaire : les sucres raffinés, les graisses et le sel qui apaisent les désirs insatisfaits des obèses... pour les rendre encore plus obèses et insatisfaits.
- Je ne vois pas en quoi ces « sottises » du socialisme se distinguent de celles du capitalisme triomphant aujourd'hui.
- Ce sont les mêmes en effet. On a trop opposé les deux systèmes. Au fond ! notre socialisme, c'était un capitalisme qui marchait mal ! Les deux systèmes étaient des jumeaux qui ne s'opposaient que sur un seul point, mais un point capital : l'esprit de liberté qui a permis le triomphe du capitalisme ! Mais maintenant que le

capitalisme a gagné, il voudrait supprimer l'esprit de liberté où s'exprime la grandeur du cœur des hommes.

- Et pourquoi ?
- Parce que le capitalisme, comme le socialisme, sont des systèmes dirigés par des hommes, et que les chefs de systèmes ont toujours peur de l'incertitude, c'est pourquoi ils corrompent. Or l'incertitude est au cœur de l'esprit de liberté.
- L'incertitude ! Chance, malchance, fortune et infortune... ça me rappelle un des philosophes les plus inattendus et méconnus du XVIIIe, le Vénitien Casanova. Un homme d'aventures et pas seulement dans les douces forêts d'Éros, un aventurier dans tous les domaines. Un frère maçon, initié en France, dans la ville de Lyon vers 1750. Je l'ai beaucoup utilisé et cité dans ma thèse. Dans ses mémoires, il raconte comment il a réussi, cas rarissime dans l'histoire de Venise, à s'évader de la prison des plombs. C'était alors considéré comme une entreprise extraordinaire. Exploit sans équivalent servant d'assise à sa réputation dans toute l'Europe maçonnique et bien née qui le recevait. À propos de ce que tu appelles l'incertitude, il l'appelle « la fortune », il écrit : « J'avais lu et appris sur le grand livre de l'expérience qu'il ne fallait pas consulter les grandes entreprises, mais les exécuter sans contester à la fortune l'empire qu'elle a sur tout ce que les hommes entreprennent ». J'ai trouvé la même idée chez Goethe. Dans « Les Affinités électives », Charlotte, un personnage principal du roman, déclare : « Toutes ces entreprises sont des aventures. Ce qui en sortira, nul ne peut le prévoir. » N'est-ce pas une élégante formulation de ce que tu viens d'appeler « le principe d'incertitude » ?
- Absolument ! Et ce principe d'incertitude est le cœur battant de toutes nos libertés, et de la liberté tout

simplement : la grande découverte du siècle des Lumières ! (Il y eut un silence). On peut dire qu'au début, l'opposition essentielle entre le socialisme et le capitalisme était dans le refus quasi absolu du principe d'incertitude de la part du socialisme. Ce refus transformait l'Est en une gigantesque prison : en prison, il n'y a plus de principe d'incertitude, tout est imposé, absolument tout ! Donc pas de libertés. Sauf, éventuellement, la révolte, l'évasion ou le suicide... et encore, le système prend des mesures (pas de ceinture, pas de lacets pour les emprisonnés) afin d'éviter le recours à cette ultime et tragique liberté. À l'opposé, il y avait le capitalisme qui se confondait avec la démocratie : les incertitudes de la lutte des produits sur les marchés concurrentiels se mêlant aux incertitudes des élections coutumières. Remarque ! il y avait des élections dans nos systèmes socialistes, mais elles étaient sans incertitudes, comme le reste du système. Il n'y avait qu'un seul candidat, deux au mieux, mais imposés par le Parti, et nous n'avions pas le droit de nous abstenir... Pas d'incertitudes, pas de problèmes... pas de vie !

Gustave Safranek était surpris et heureux. Surpris d'accéder à une pensée qui lui semblait nouvelle. Heureux de constater que la franc-maçonnerie était toujours une pratique vivante de la liberté, comme elle l'avait été au XVIIIe siècle en Europe.

Chapitre 6

Anatoly Mouraviou-Apostol se sentait bien à Zagreb. C'était son premier poste d'ambassadeur dans un pays européen. Hormis les séjours réguliers qu'il faisait aux Affaires étrangères à Moscou, toute sa carrière, il avait 50 ans, s'était jusqu'à présent déroulée dans des pays sous-développés d'Afrique et du Proche Orient, ceux qu'il appelait « les Tatars ». Tanzanie, Éthiopie, Angola, Mozambique, Yémen, Syrie, Irak, Soudan, Algérie, Égypte... deux ans en moyenne dans chacun de ces étouffoirs de l'esprit et de l'intelligence. Bien sûr, il y avait des nuances... les Éthiopiens par exemple, Anatoly les avait trouvés intéressants ; d'ailleurs, en 1885, le tsar Alexandre III avait reçu à Saint-Pétersbourg une délégation envoyée par Ménélik II l'empereur d'Éthiopie. C'était moins d'un an avant la bataille d'Adoua, où les troupes éthiopiennes avaient vaincu les troupes italiennes. Dès 1886, la Croix Rouge russe avait ouvert des hôpitaux de campagne pour soigner les blessés de cette guerre italo-éthiopienne. L'hôpital russe d'Addis Abeba avait été créé à la même époque sur un vaste terrain offert au tsar de Russie par Ménélik, l'empereur d'Éthiopie. Sur ce terrain, un véritable domaine, en 1956 l'URSS avait construit son ambassade-blockhaus. Une ambassade qui comme toutes les ambassades soviétiques vivait en circuit fermé ; là, en 1986-87, le jeune secrétaire d'ambassade Anatoly Mouraviou-Apostol avait passé deux années de sa vie.

Vers 1977, âgé de quatorze ou quinze ans, Anatoly se souvenait avoir vu avec son père Yuri au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, dans une extension de l'ex-palais d'hiver des tsars, deux beaux portraits peints vers 1898 par Vladimir Polyakov : Ménélik II coiffé de sa tiare impériale, et son épouse la reine Taytou Betoul. La reine était légèrement prognathe à la

façon, mais très atténuée, de certains Habsbourg. Ce nom et cette femme « Taytou Betoul » avec ses dents légèrement en avant avait bercé les rêveries érotiques de son adolescence. Devant ces portraits, Yuri Mouraviou Apostol avait raconté à son fils l'histoire des liens anciens qui unissaient l'Église russe à celle des Coptes d'Éthiopie. Il lui avait dit que le grand poète Pouchkine avait une origine éthiopienne. Des recherches récentes plaident plutôt pour une ascendance camerounaise : un esclave capturé par les Maures, revendu en Algérie, racheté sur le marché d'Alger, vers 1700, par un riche stambouliote, il aurait été offert au sultan de Constantinople. Acheté vers 1704 par un diplomate russe il est emmené à la cour de Pierre le Grand où baptisé sous le nom d'Abraham, éduqué, il aurait fait un long séjour en France où ses dons en mathématiques lui auraient permis de devenir ingénieur militaire. En France il aurait connu Diderot, Montesquieu, et Voltaire qui l'aurait appelé « l'étoile noire des Lumières ». Ennobli vers 1742 par Élisabeth 1^{re}, Abraham Hanibal (1696-1781), est le grand-père de Pouchkine.

Les Mouraviou-Apostol étaient une vieille famille noble de Saint-Pétersbourg. Ils avaient bien vécu pendant toute la période communiste. S'il est vrai que survivre à Lénine puis à Staline pour une famille noble tenait de l'exploit, les Mouraviou-Apostol avaient fait mieux que survivre, ils avaient rejoint le parti communiste et mené des carrières honorables comme membres de la *nomenklatura*.

Anatoly est un descendant direct du Lieutenant-Colonel Sergeï Mouraviou-Apostol, un des cinq décabristes pendus sur ordre de Nicolas 1^{er} en 1826. Gustave Safranek, en raison de sa qualité de franc-maçon, de ses travaux d'historien, et des enseignements de Milan Ostric, aurait pu vous parler avec éloquence de ce mouvement révolutionnaire issu des idéaux de la Révolution française et de la franc-maçonnerie. Les *decabristi* avaient profité d'un instant d'incertitude dans la succession des

Romanov pour tenter maladroitement d'imposer à la Russie soit une monarchie constitutionnelle soit une république. L'échec avait été lamentable, certains mutins voulant conserver le tsar, d'autres voulant l'éliminer et disant comme Saint-Juste à propos de Louis XVI : « Cet homme doit régner ou périr ! ». Certains étaient allés jusqu'au bout de leur révolte, comme Sergeï et deux autres membres de la famille Mouraviou-Apostol, d'autres comme le prince Troubetzkoï avaient fait défection au dernier moment.

Milan Ostric vous dirait aussi que Sergeï Mouraviou-Apostol et le prince Troubetzkoï étaient francs-maçons, et que nombre d'officiers décembristes l'étaient. Avant le décret de 1822 du tsar Alexandre Ier portant « dissolution des loges maçonniques et des autres sociétés secrètes », il y avait plusieurs loges actives à Saint-Pétersbourg. On y parlait le français, comme il était d'usage dans l'aristocratie russe. Après le décret d'Alexandre, ces loges étaient entrées en sommeil, sommeil si léger que certaines avaient discrètement continué à se réunir. La répression qui avait frappé les *decabristi* avait été dure, ils avaient perdu leurs titres et leurs biens. Condamnés aux travaux forcés, plus d'une centaine d'entre eux furent envoyés en Sibérie. Certes, sous le régime tsariste ni le nombre ni la mortalité des condamnés n'ont atteint les records des camps soviétiques, les *decabristi* n'étaient pas traités comme les *Zek* du Goulag bolchévique ; néanmoins, la majorité des condamnés étaient des hommes jeunes, des soldats, des sous-officiers, des lieutenants et des capitaines âgés de dix-huit à trente-cinq ans, rares sont ceux qui, passé les épreuves de la déportation, ont fêté leur cinquantième anniversaire. Pourtant, à Irkoutsk, à Tchita, à Nertchinsk certains condamnés formèrent des communautés actives dans les domaines scientifiques, artistiques, économiques et techniques qui répandirent des savoirs nouveaux dans des régions jusqu'alors coupées de la révolution scientifique et industrielle qui animait depuis deux siècles la partie ouest de l'Europe.

Après les condamnations qui frappèrent les frères et cousins, la famille Mouraviou-Apostol de Saint-Pétersbourg avait tout perdu : grades, titres, propriétés. Elle survécut grâce à la générosité de cousins éloignés qui avaient des terres en Ukraine. Ce n'est qu'en 1856 que le tsar Alexandre II gracia les décabristes – sur plus d'une centaine de déportés en Sibérie, une vingtaine étaient encore vivants. Alexandre Mouraviou-Apostol, le père du grand-père d'Anatoly, le fils du condamné à mort de 1826, il était né en 1827, eut le droit d'intégrer l'école des sous-officiers de La Garde ; à sa mort, en 1900, il était retraité et capitaine. Il avait obtenu ses galons de sous-lieutenant en 1859, rare promotion pour un sous-officier. Sa promotion était due à son courage pendant les guerres du Caucase. Des guerres cruelles de guérilla, de trahisons et de sièges où les combattants tchéchènes et russes faisaient peu de prisonniers. Les troupes russes y combattaient l'imam Chamil, un musulman du Daguestan, qui commandait ses coreligionnaires du Caucase dans une guerre sainte contre la Russie et la chrétienté orthodoxe. En 1900, lors du décès de son père le fils de feu le capitaine Alexandre Mouraviou-Apostol, grand-père Sergeï, avait 25 ans et venait de sortir premier de l'école des officiers de La Garde de Saint-Pétersbourg. La famille Mouraviou-Apostol avait retrouvé ses titres et traditions : le service du tsar, l'armée.

À bien des égards, grand-père Sergeï était un homme à double visage. Comme son père Alexandre, mort en 1900 après avoir été capitaine dans la cavalerie du tsar, il était passionnément attaché au passé tsariste de la Russie et voyait dans les Romanov des martyrs du slavisme. Le slavisme est une sorte de mystique orthodoxe qui voit dans le peuple russe un porteur de lumière pour tous les orthodoxes, pour tous les Slaves, pour toute l'Europe, pour le monde entier chez les plus exaltés. Pendant des siècles, ce flambeau avait été porté par les Romanov ; en 1917, la tragédie prométhéenne du peuple russe l'avait transmis aux bolchéviques. Léguée par son grand-

père Sergeï, renforcée par son père Yuri, cette idée à la fois belle et extravagante de la grandeur tragique du peuple russe se perpétuant des Romanov aux bolchéviques avait profondément marqué le jeune Anatoly Mouraviov-Apostol. Elle est aujourd'hui largement partagée par de nouvelles élites russes qui ont trouvé dans une série de penseurs du slavisme et dans Soljenitsyne des guides vers une forme à la fois nouvelle et résurgente d'une spiritualité russe encore cachée. Et comme l'âme russe est complexe, ces grandes idées n'excluent pas des pratiques moins nobles qui combinent corruption et cruauté.

En 1917 grand-père Sergeï avait 37 ans, il était capitaine d'un régiment de cavalerie de Saint-Pétersbourg. Il avait immédiatement rejoint l'Armée Rouge des bolchéviques, non par vulgaire opportunisme, mais par fidélité à la mission historique du peuple russe qu'il avait vu s'incarner chez Lénine, puis chez Staline, héritiers mystiques et tragiques des Romanov. Grand-père Sergeï avait particulièrement apprécié la discipline de fer des bolchéviques, cet esprit qui avait manqué aux décabristes et provoqué leur perte. Les décabristes avaient été des amateurs dans un monde d'amateurs où tout se faisait en dilettante : même les camps et résidences forcées de la police des tsars étaient gérés par des amateurs, on s'y évadait facilement, tous les bolchéviques l'avaient fait ! Idem pour la police : pour peu que l'on portât un titre, les interrogatoires des agents de *l'Okhrana* prenaient une allure de conversation mondaine ; et les déportations, au plus quelques milliers de personnes, devenaient des séminaires de formation au marxisme. Avec Lénine, Trotski, puis Staline, il n'y avait plus d'états d'âme, il n'y avait plus d'âme du tout, on bâtissait la grandeur russe sans tergiverser sur les moyens ; et les déportations et exécutions se faisaient par centaines de mille, hommes, femmes, enfants. On envoyait les enfants dans les orphelinats d'état. Les bolchéviques étaient des professionnels de la révolution, des vrais ! D'ailleurs entre eux, comme une

plaisanterie, mais avec sérieux, ils se considéraient comme « des morts en vacances ».

En passant du service du tsar à celui des bolchéviques, grand-père Sergeï n'avait fait que rester fidèle à ce qu'il considérait comme la mission des Mouraviov-Apostol : la défense de la Russie et de l'âme russe. Le fait que Sergeï ait été le petit-fils de Sergeï Mouraviov-Apostol, un des cinq *decabristi* pendus par le tsar Nicolas Ier (les dernières condamnations et exécutions politiques de la Russie des tsars), le fait que Sergeï ait, dès 1918, rejoint l'armée rouge de l'Oural qui combattait les armées blanches de la contre-révolution, tout cela avait fait de grand-père Sergeï un héros du socialisme. Quelques semaines avant la mort de grand-père le 2 mars 1952, et un an avant sa propre mort Staline avait accordé à Sergeï Mouraviov-Apostol l'Étoile de héros de l'Union Soviétique. Grand-père était déjà titulaire de l'Ordre du Drapeau rouge en raison de son engagement dans l'Armée rouge dès 1917. En 1932, Staline l'avait décoré de l'Étoile rouge, puis, en 1936 alors que Staline préparait les grandes purges de l'armée, il avait accordé l'Ordre de Lénine à grand-père. Staline avait une sorte d'affection pour grand-père, il aimait sa fidélité de soldat, il l'appelait parfois « notre Chevalier rouge ». Lors des grandes purges de 1936 à 1938, grand-père ne fut ni inquiété ni approché par le NKVD pour dénoncer des camarades officiers (le NKVD avait succédé à l'*Okhrana* des tsars). Staline avait dit : « On ne touche pas à celui-là ! ».

Staline était un homme étrange, un tyran comme Ivan le Terrible ou Pierre le Grand, qui, comme eux mettait toutes ses capacités d'intelligence et de cruauté au service de la grandeur russe : faire d'un peuple de paysans arriérés à la merci du premier envahisseur venu un peuple moderne disposant de l'arme atomique. À sa mort en 1952, grand-père Sergeï considérait que les décabristes, grâce aux bolchéviques, avaient sauvé la Russie en lui faisant rattraper son retard par

rapport au reste du monde civilisé. Les tsars avaient créé l'infanterie au feu roulant et l'artillerie russes qui avaient anéanti les Tatars et leur cavalerie infernale ; Lénine et Staline avaient créé l'industrie, les tanks et les avions qui avaient vaincu les Allemands, puis l'arme atomique et ses vecteurs qui protégeaient la Russie de tout envahisseur. Les Russes ne seraient plus jamais des paysans terrorisés et serviles offrant biens et femmes aux Tatars musulmans pour avoir la paix.

Anatoly Mouraviov Apostol aimait cette explication de la fortune des Mouraviov Apostol que lui donna Yuri son père. Elle lui plaisait sans pourtant le satisfaire entièrement. La Russie éternelle, l'âme russe... très bien ! mais Lénine et Staline c'était aussi la catastrophe des années trente en Ukraine où les Mouraviov Apostol avaient des cousins, ceux-là mêmes qui avaient permis à la famille de survivre lors de la répression ordonnée par Nicolas Ier. En plus, entre 1937 et 1938 Staline avait éliminé trente-cinq mille officiers de l'armée rouge, ce qui avait facilité l'invasion du pays par Hitler ; Staline avait même fait confiance à Hitler alors que des officiers du renseignement soviétique l'informaient de l'imminence de l'attaque nazie de juin 41. Avec les massacres et les déportations de centaines de milliers de civils de 1936 à 1938, cela faisait beaucoup d'erreurs pour un représentant de la Russie éternelle. Des erreurs pour lesquelles le peuple russe avait dû payer le prix du sang ! (plus de vingt millions de morts).

Les Mouraviov Apostol de Saint-Pétersbourg avaient perdu le contact avec les cousins qui avaient des terres en Ukraine dans la région de Chernigov. On ne parlait presque jamais d'eux, sauf pour admettre que la famille avait survécu à la répression de Nicolas Ier grâce à leur aide. Pour le jeune Anatoly, ces Mouraviov Apostol ukrainiens étaient aussi mythiques et mystérieux que la belle Taytou Bétoul dont il voyait le portrait au Palais d'hiver.

Au début des années quatre-vingt, alors qu'il étudiait le droit à l'Université d'État Jdanov de Leningrad (depuis 1991 elle a repris son ancien nom : Université d'État de Saint-Pétersbourg), le discours secret de Nikita Khrouchtchev au XXe Congrès du Parti, en 1956 (la critique du stalinisme), était connu parmi les étudiants en droit. Anatoly avait alors compris que la branche ukrainienne des Mouraviov Apostol avait disparu dans la grande famine des années trente qui avait touché l'Ukraine et d'autres régions agricoles de l'URSS : trois à quatre millions de morts dans les zones rurales de l'Ukraine, deux à trois dans d'autres *Oblast* (cantons), selon un rapport de l'Académie des Sciences de l'URSS paru du temps de Nikita Khrouchtchev. Ce rapport, le père d'Anatoly, Yuri, l'avait rapidement évoqué lors d'une promenade estivale avec son fils dans le parc Yusupov à Saint-Pétersbourg. Ce rapport était cohérent avec ce que l'on savait du discours secret de Khrouchtchev au Congrès de 1956. Anatoly se souvenait que ce jour-là il avait comme un enfant lancé du pain aux canards des étangs du parc Yusupov. Quelques jolies filles étaient allongées sur les pelouses au bord de l'eau, elles étaient en maillots de bain et prenaient le soleil. Anatoly en avait remarqué une, une belle fille rousse qu'il voyait parfois à l'université. Son père n'avait rien dit à propos de la branche ukrainienne des Mouraviov Apostol. Anatoly n'avait pas osé le questionner afin de savoir si leurs cousins étaient morts de faim, ou si certains avaient réussi à fuir. Une étudiante en histoire, celle qu'il avait remarquée sur la pelouse du parc Yusupov, avait eu accès à des documents qui portaient sur ce qu'elle appelait l'*Holodomor*, un mot ukrainien qui signifie « la mort par la faim provoquée ». Elle disait que Staline avait voulu profiter de la crise alimentaire créée par l'inhumaine absurdité de ses réquisitions de blé et de viande pour supprimer les paysans riches et les nationalistes ukrainiens. Tatiana Olochenko, c'était son nom, disait que ces Mouraviov Apostol avaient des terres dans la région de Chernihiv et qu'ils avaient été liquidés par les tueurs de Molotov comme contre-révolutionnaires. Anatoly avait eu une liaison avec cette

Ukrainienne aux yeux noirs, une rousse à la peau douce pleine de taches de rousseur sitôt qu'elle se mettait au soleil. Avec elle, il avait fait l'union, temporaire, du droit et de l'histoire. Quand elle lui avait dit que ses lointains cousins avaient été liquidés, il ne l'avait pas cru :

- Il n'y a jamais eu de contre-révolutionnaire chez les Mouraviou Apostol.
- Ah ! Alors dis-moi où ils sont tes cousins de Chernihiv ?
- Mon père dit toujours Chernigov, jamais Chernihiv.
- Ton père, il est Russe et nationaliste. Moi, je suis Ukrainienne et nationaliste. Remarque... on peut s'entendre, s'étendre, se détendre ...

Impossible de résister à Tatiana quand elle commençait à battre des paupières en le regardant avec des yeux plus brillants que, sous la pleine lune, les eaux de la Mer Noire. Cueillant aux branches de l'amour les fruits de l'arbre du désir, il avait oublié le destin tragique de la branche ukrainienne des Mouraviou Apostol.

La chambre où elle le recevait dans la Cité étudiante de l'université de Leningrad était minuscule, le lit étroit touchait la table de travail où elle déposait ses livres. Faire l'amour dans un espace aussi réduit demandait de l'imagination et induisait une pratique naturelle du kamasoutra, ce qui ne manquait pas de sel dans ce décor spartiate soviétique. Tatiana était une gymnaste douée qui avait participé à une spartakiade en Ukraine (il s'agissait d'*olympiades rouges* à la mode bolchévique), elle avait reçu dans sa discipline la médaille sportive junior de première classe de l'URSS. Si l'érotisme n'était pas au programme des compétitions, Tatiana montrait des dons innés dans cette discipline où son entraînement de gymnase faisait merveille. De plus, ils étaient l'un comme l'autre porteur du « badge d'or de la perfection physique » que

portaient celles et ceux qui avaient suivi les programmes sportifs multidisciplinaires de la « Préparation au travail et à la défense de l'URSS » et en avaient passé les épreuves avec succès (course à pied, natation, saut, tir, lancer de grenades...). En 2014, le président Poutine a réintroduit par décret les programmes de « Préparations au travail et à la défense de l'URSS »... le décret ne dit pas l'URSS, il dit la Fédération de Russie, mais on a l'impression que l'esprit est le même : « Faites la guerre, pas l'amour ! » Slogan imbécile ! Depuis l'éternité l'un et l'autre se font ou se fait. Cela a commencé il y a plus de deux mille ans, lorsqu'Homère dans son récit de la guerre de Troie montre la déesse de l'amour, Vénus, trompant son mari Héphaïstos, le dieu des techniques, un ingénieur soviétique, avec le dieu de la guerre : Mars. À force d'insister, et en usant de tous les moyens que lui donnait Vénus, Tatiana avait fini par convaincre Anatoly de demander à son père ce qu'il savait du sort des cousins de Chernigov, ou de Chernihiv.

En ce temps-là, et comme depuis très longtemps lorsqu'il s'agit du passé et du présent, la Russie était une sorte de Monde du silence. Paradoxalement, on ne parlait pas non plus de l'avenir, il était connu d'avance, il serait radieux selon le plan quinquennal dont les objectifs seraient largement dépassés avant terme. Il ne restait du présent que ce qu'il pouvait avoir de plus bref, de plus intime, de plus secret, cela dont aucun organe officiel ne peut parler puisque même le journal du jour ne peut faire que dans le présent du passé (la ligne officielle du parti) ou dans le présent de l'avenir (idem). Le philosophe gréco-romano-égyptien Plotin, il reçut sa formation philosophique à Alexandrie au III^e siècle, conçoit le temps comme une succession de présents : celui du passé, celui du présent et le présent du futur, car dit-il, nous percevons le futur comme devant être le prochain présent. Il ajoute que la division du temps entre passé, présent et futur, nous a été donnée par les dieux car nous ne pourrions pas supporter de vivre dans ce qu'il nomme « l'éternité du présent ». Tous les Russes de ce

temps en ont fait l'expérience dix-sept siècles après le philosophe et ils vous le diront : être forcé de vivre chaque jour dans le présent du présent sous toutes ses formes est un enfer. Nous avons tous besoin des péripéties du passé, des rêves du futur et de leurs incertitudes qui créent le temps de la liberté.

Les années d'études de droit d'Anatoly, de 1981 à 1985, étaient un temps où l'URSS sortait de l'aire Brejnev (1964-1982), avait traversé les quinze mois de pouvoir du brillant chef du KGB Iouri Andropov, puis l'année néostalinienne de Konstantin Tchernenko (février 1984-mars 1985), et se préparait au tsunami que les réformes du jeune Mikhaïl Gorbatchev, le favori d'Andropov, allaient provoquer. Le KGB était toujours aussi puissant, et s'il faisait globalement moins peur c'était peut-être parce que les Russes avaient pris la mauvaise habitude de se taire. D'ailleurs, à Saint-Pétersbourg Vladimir Poutine, tout jeune employé du KGB, venait d'épouser, le 28 juillet 1983, la jolie Lyudmila Shkrebnova et se préparait à rejoindre un poste d'espion près la *Stasi* à Dresde, dans ce qui ne serait plus pour très longtemps l'Allemagne de l'Est. Dans une vingtaine d'années, Vladimir Putin, judoka talentueux qui sait combiner jeu d'échecs et sport de combat, officier du KGB ulcéré par les humiliations de l'ère Eltsine, traumatisé par ce qu'il a vu et su de la guerre en Afghanistan, surfera sur la vague immense du silence russe pour imposer à ce malheureux peuple un nouveau pouvoir du silence. La puissance du silence russe est presque aussi invincible que le temps... presque. Anatoly attendit longtemps avant de trouver le moment propice où il pourrait interroger son père sur les Mouraviov Apostol d'Ukraine. Il attendit jusqu'au 9 mai 1985, vers 6 heures du soir.

Ce jour-là, comme ancien combattant, officier dans une unité de chars de l'armée rouge, décoré de l'Ordre de Lénine, de l'Ordre de l'Étoile rouge, de l'Ordre de première classe de la Guerre pour la Patrie et de l'Ordre d'Alexandre Nevski, etc., etc. Yuri Mouraviov Apostol, avec toutes ses décorations, avait

participé aux cérémonies de la victoire à Saint-Pétersbourg. Les célébrations officielles achevées, Anatoly avait accompagné son père qui avait bu quelques verres de vodka et mangé des zakouski avec quelques compagnons d'armes. L'âge et la vodka faisant sentir leurs effets, Anatoly avait raccompagné Yuri à la maison, un appartement de six pièces qu'ils partageaient avec la famille d'un cadre du parti de Saint-Pétersbourg. Comme colonel à la retraite, Yuri Mouraviov Apostol aurait pu recevoir un appartement individuel, mais Yuri était un communiste sincère qui ne voulait pas vivre selon les façons égoïstes et décadentes des bourgeois capitalistes.

Ils étaient seuls dans l'appartement. Le cadre du parti et sa famille fêtaient la victoire dans un restaurant avec d'autres cadres du parti. Jelena, la mère d'Anatoly avait profité du jour de congé pour aller rendre visite à sa famille à Moscou. Anatoly avait préparé du thé, le père avait mis la radio, Iosif Kobzon chantait « *Den Pobedi* » (Jour de victoire), Anatoly avait monté le son, à la fin de la chanson il avait entendu son père qui reprenait doucement le refrain :

Avec des larmes dans nos yeux

Jour de victoire, jour de victoire

Ils buvaient à petites gorgées le thé noir parfumé et sucré avec de la confiture de griottes. Yuri savourait son thé bruyamment, comme un paysan las qui mange sa soupe. Anatoly aimait le bruit que faisait son père, un son lourd de tendresse. Ils étaient heureux d'être ensemble. Anatoly a demandé à son père quel était son plus beau souvenir de guerre.

- Le plus **beau** ! Pour parler d'une guerre... drôle de question.
- Tatinek, je veux parler de la victoire, d'un souvenir heureux en quelque sorte...

Anatoly n'appelait pas souvent son père Tatinek, c'était un surnom affectueux qu'il lui donnait autrefois, quand il était enfant. Le mot était revenu spontanément, parce qu'ils étaient seuls dans l'appartement ; à cause de la vodka aussi, et de la victoire, et de la chanson qui leur avait mis des larmes aux yeux. Yuri parla longtemps :

- C'était à la fin du mois d'août 1943, j'étais à Kharkov que nous venions de reprendre aux Allemands. Avant, jusqu'au 4 août j'avais été à Kursk, je commandais un groupe de chars, des T 34, mon char avait été touché, pas par un obus tiré par le char Tigre des Allemands, il ne serait rien resté de mon char, mais par une bombe antichar lancée par un avion stuka, elle était tombée à quelques mètres de nous, la chenille gauche de la machine avait été arrachée, nous étions immobilisés. Heureusement, la nuit tombait et un de nos chars survivants nous a remorqués jusqu'à un de nos postes de réparation. La réparation de mon char et de ceux de mon groupe qui avaient été endommagés a pris une dizaine de jours et c'est alors que j'ai reçu l'ordre d'aller à Kharkov où la bataille était très dure. À Kursk j'étais sous les ordres du général Roskossovski. La veille il m'avait décoré, j'avais mis huit tanks allemands hors de combat ! dont un Tigre que j'avais attaqué sur le flanc gauche (de face, nos obus ne perçaient pas leur blindage). Nous connaissions cette vulnérabilité du char allemand car lors de l'offensive de janvier sur Leningrad nous avions capturé un prototype du char Tigre que les Allemands testaient, Zhukov l'avait fait expertiser et nous avons reçu un rapport sur les vulnérabilités du char allemand. Roskossovski m'a reçu le trois août 1943, le soir, vers 8 heures. Il m'a dit que j'allais partir avec mes tanks pour libérer Chernigov et que je serai sous le commandement du général Vatutine. Je n'ai pas bien compris pourquoi il nous changeait de zone. J'ai accepté, évidemment, mais je devais avoir l'air surpris. Il m'a regardé en souriant. Seule

sa bouche souriait, ses yeux étaient d'un bleu si clair qu'ils lui donnaient un regard à la fois vide et inquiétant. Anatoly, ton regard n'est ni vide ni inquiétant, mais tes yeux sont aussi bleus que les siens ! Il m'a dit : « Capitaine Yuri Sergeï Mouraviov Apostol, avez-vous oublié que votre ancêtre Sergeï Ivanovitch Mouraviov Apostol, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Saint-Pétersbourg a mené sa dernière charge contre le régime tsariste dans cette ville ? » Je lui ai répondu que je le savais, que mon père, Sergeï, cavalier et capitaine me l'avait dit. Et là ! Il m'a déclaré qu'il avait connu mon père, que sous ses ordres il avait combattu la contre-révolution dans l'Oural, il m'a dit tout le bien qu'il pensait de ton grand-père. Il m'a dit qu'il l'avait revu brièvement dans l'hiver 41 après sa blessure pendant le siège de Moscou. Sergeï lui avait rendu visite à l'hôpital. J'ai eu le courage de demander de quoi ils avaient parlé. On nous avait apporté une bouteille de cognac arménien. « Du passé, Yuri ! Du passé, il faut bien qu'il y ait quelques vieux camarades survivants qui parlent du passé ! » La phrase était ambiguë, mais je n'ai pas cherché à l'approfondir... Dans l'armée rouge, nous savions que Rokossovsky avait été arrêté peu après le Maréchal Toukhatchevski en 37, lors des grandes purges dans l'armée. On savait, mais on n'en parlait pas... Après un long silence, d'une voix brisée, le père d'Anatoly ajouta : « Pour nous, les temps ont toujours été difficiles ! »

Anatoly comprit que ce « nous » ne désignait pas seulement les soldats de l'armée rouge, mais tous les Russes ; et que son père ne parlait pas seulement du passé, mais d'un temps hors du temps. Une sorte d'éternité du présent, la version russe de l'enfer. Il fut fier d'appartenir à ce peuple dont la grandeur était pétrie par la souffrance :

« Avec des larmes dans nos yeux

« Jour de victoire, jour de victoire !

Tatineck avait repris son récit :

- Le général m'a dit : « À la Loubianka, j'ai rencontré un autre Mouraviov Apostol, il s'appelait Yuri comme toi. Nos camarades du NKVD l'ont plus torturé que moi, je n'ai eu que deux côtes cassées, des ongles arrachés et des doigts brisés. » À ce moment-là, il a éclaté de rire. Rokossovsky portait souvent des gants pour cacher ses doigts déformés. Cette nuit-là, le 3 août 1943, ses deux mains étaient nues et lorsqu'il levait son verre à ma santé, je voyais les blessures de ses mains. « Ce Mouraviov Apostol, il venait de Chernigov, où tu partiras demain avec ton groupe, pour libérer la ville en passant par Kharkov. La révolution bolchévique vous doit bien ça ! Ton parent, il s'était opposé à Molotov pendant la famine. Il a reconnu qu'il était membre d'un groupe de saboteurs nationalo-trotskistes (ne me demande pas ce que ça veut dire, je n'en sais rien ; eux non plus je pense ; et lui non plus). Il a été fusillé. Moi, j'étais supposé être un espion japonais, ou polonais... ça changeait à chaque interrogatoire. Je n'ai rien avoué, je suis un soldat, je suis un communiste, un mort en vacances... alors j'ai tenu ! »

Dans l'appartement de Saint-Pétersbourg, longue à venir la nuit semblait à Anatoly de plus en plus sombre. Sur le guéridon où il avait placé la théière et leurs verres, une lampe dont l'ampoule était de mauvaise qualité projetait une lumière fragile sur le visage de son père :

- Lorsque le général Rokossovsky m'a parlé de la Loubianka, des saboteurs nationalo-trotskistes et de notre cousin... (silence) Mon fils ! j'ai eu plus peur encore que sous les bombes allemandes. Et le plus étrange Anatoly, le plus extraordinaire c'est que juste après ma peur, j'ai éprouvé une joie indescriptible, la joie de savoir enfin ! Tu voulais

connaître mon plus beau souvenir de la guerre - décidément, je n'arrive pas à me faire à cette expression - mon fantôme du passé maintenant tu le connais : nous avons vécu en héros peureux un temps d'épouvante où tout - hormis notre amour de la Russie et nos souffrances - était mensonge.

Après une pause rapide, il ajouta :

- Le lendemain nous sommes partis avec mes tanks pour Kharkov où la bataille fut rude. Puis, ce fut Chernigov, (les Ukrainiens disent Chernihiv, mais c'est la même chose). Les Allemands tenaient la ville depuis septembre 1941, nous avons libéré la ville le 21 septembre 1943. Après, début novembre, nous avons repris Kiev. En Ukraine, les Allemands sont restés longtemps, ils ont commis des massacres inouïs : des Juifs, des partisans, des communistes. Les populations les haïssaient... mais après les avoir accueillis en libérateurs. C'était compliqué. Des Ukrainiens avaient créé des groupes fascistes qui nous ont fait pendant quelque temps une guerre de guérilla semblable à celle que nous avons menée sur les arrières des Allemands. En février 1944, les fascistes ont tué le général Vatutine dans une embuscade. Anatoly, je n'aimais pas Vatutine ! Un type du pays, un Ukrainien pourtant. Il nous envoyait à la mort trop facilement, et moins il gagnait plus Staline le décorait. Rokossovsky était plus respectable. La révolution et la guerre sont des jeux d'enfants... vicieux : le jeu tout autant que les enfants qui y jouent.

Yuri avait du mal à mettre de l'ordre dans la succession de ses idées, mais chacune d'elles était claire. Il commençait à somnoler dans le fauteuil. Anatoly se demanda si ces groupes fascistes dont venait de parler son père étaient des « vipères lubriques trotskistes » qu'insultait le juge Vychinski lors des procès de Moscou

des années trente, ou s'ils étaient de ces nationalistes ukrainiens survivants dont Tatiana lui parlait il n'y avait pas si longtemps. Tatiana venait de terminer ses études, elle était retournée à Kiev. Elle l'avait quitté après une dernière nuit d'amour où elle lui avait avoué que si elle aimait faire l'amour avec lui, elle ne l'aimait pas assez pour avoir envie de passer sa vie avec lui. Il l'avait accompagnée à la gare où elle avait pris le train pour Kiev. Pendant quelques semaines, il s'était senti malheureux et abandonné. Puis, il avait rencontré Guénette Ababa Taffari, une communiste éthiopienne qui étudiait le droit soviétique. Avec elle, il n'était plus question de l'histoire des Mouraviou Apostol. Anatoly lui avait fait visiter le musée de l'Ermitage où il lui avait montré les portraits de Ménélik et de la reine Taytou Betoul. Elle avait apprécié de voir que l'Éthiopie avait sa place dans l'histoire russe, mais n'avait pu s'empêcher de lancer quelques remarques convenues sur « ces honteux exploitants du peuple laborieux ». Il avait constaté que Taytou Betoul avait vraiment les dents en avant et que comparée à Guénette elle n'était pas très jolie. Par rapport à ses nuits d'amour avec Guénette, ses masturbations d'adolescent troublé par la plate image de Taytou Betoul ne valaient pas lourd. Il pensa qu'en ce monde le réel était toujours bien plus beau, voire terrifiant, que les leurres qui prétendent le représenter. En fin de conte (sic), c'était ce que son père venait de lui raconter.

Chapitre 7

Du balcon de sa maison à l'angle de la *calle* Megio, Raphaël Vendramin regardait le Grand Canal dans sa lumière de midi. Il observait le lent mouvement des bateaux de tous genres et de toutes dimensions qui sillonnaient cette mer unique qui sépare et relie les quartiers de Venise. Portés par l'eau sur une longue distance montaient vers lui le bruit des moteurs, le brouhaha des conversations, les salutations des gondoliers ; plus rarement une exclamation ou un juron, et les annonces des contrôleurs des *vaporeti* qui chantaient le nom de l'arrêt : « *Rio Ca' Tron, Rio Ca' Tron* ». Les *vaporeti* sont des navires omnibus, comme il y en avait autrefois sur la Seine de Charenton à Suresnes, les Vénitiens les utilisent à la façon d'un métro à la surface de l'eau. Ils font peu appel aux gondoles aujourd'hui, elles sont pour les touristes. Bien que la ville doive beaucoup à ses visiteurs ; certains Vénitiens, que la surpopulation touristique saisonnière incommode, appellent les gondoles « des balançoires à crétins ».

Raphaël Vendramin venait de perdre son père Jules Vendramin, un antiquaire de Venise, dont le magasin près de l'Académie était célèbre dans le monde entier. Il avait aussi un entrepôt dans la rue du XXII Mars. Jules Vendramin était lié à une grande famille patricienne de la ville. Il était membre de la loge « l'Orient éclairé » dont il avait été le V*** pendant les deux années précédant sa mort. Il avait procédé à l'initiation de son fils dans cette même loge. Une de leurs plaisanteries favorites était de se présenter l'un l'autre à des francs-maçons étrangers à leur loge. Le père disait : « Mon frère, je te présente mon fils qui est aussi mon frère » et le fils de répondre : « Je suis très heureux que mon frère soit mon père ! » Pas très fine,

la plaisanterie ajoutait à leur complicité et suffisait au bonheur de l'instant.

En ce beau matin ensoleillé, Raphaël pensait à son père en regardant le palais qui lui faisait face de l'autre côté du canal. Un palais qui portait leur nom, le palais Vendramin, on disait aussi Vendramin Calergi. On entend parfois, surtout chez des personnes âgées « palais Loredan Vendramin » et même, plus rarement, « palais Loredan Grimani Calergi Vendramin ».

Ces noms associés étaient ceux des grandes familles vénitiennes qui au cours des siècles n'avaient jamais cessé de faire des affaires ensemble, de voter ensemble aux Conseils de la République, de se pousser aux plus hauts postes au Conseil des Quarante-Un, à celui des Dix, dans la marine de guerre, dans la diplomatie, et même dans les affaires religieuses puisque des Vendramin, des Grimani et Loredan avaient été évêques de Venise... Il va de soi que ces familles avaient coutume de passer des accords lors de l'élection du doge, et de se marier les unes aux autres. La noblesse vénitienne était essentiellement une noblesse d'argent, c'est-à-dire fondée sur le commerce et sur l'industrie (la construction navale, la fabrication du verre, du savon...). Les nobles vénitiens dont les titres renvoyaient à des seigneuries comme les Loredan n'étaient pas très nombreux. Les noms des familles patriciennes étaient consignés dans le « Livre d'or » dont la liste s'allongeait ou s'accourcissait au gré des événements : si une épidémie de peste frappait la ville, ou après une guerre, le nombre des aristocrates chutait en même temps que celui de la population. La période de tumulte passée le Conseil pouvait décider de rouvrir le Livre d'or pour y faire figurer les familles qui pouvaient payer les quelques milliers de ducats donnant accès au patriciat. Cela faisait du bien aux finances de la

République et permettait à cette démocratie particulière d'avoir accès au pluralisme contrôlé qui assurait son succès. En plus de l'argent, une famille fortunée pouvait se voir ouvrir le Livre d'or en raison d'une action d'éclat en faveur de la République. Cela était advenu au premier Andrea célèbre des Vendramin. En juin 1380, il était à la bataille de Chioggia sur le lagon de Venise, lors de la dernière guerre contre les Génois. Sous le commandement du vieil amiral Vettor Pisani, il s'était battu comme un lion, un lion de Venise évidemment. En récompense, son nom avait été mis sur le Livre d'or, en même temps d'ailleurs que celui d'Ettore Calergi qui avait informé la Sérénissime d'un complot génois pour s'emparer de Candi (la Crète, sous contrôle vénitien comme une large portion des côtes dalmates). Le père de Raphaël racontait à son fils que le premier Andrea avait de bonnes raisons de s'être battu comme un lion à Chiogga. Tout son commerce de poissons salés et fumés en dépendait. Dans ce petit port il avait ses pêcheurs, ses saloirs, ses fumoirs, ses comptoirs où il recevait d'en face, de la côte dalmate, de Sibenik et de Zadar des poissons et du bois de hêtre pour fumer son poisson et fabriquer les caques qu'il exportait dans tout le bassin méditerranéen, et même jusqu'en Allemagne. La prise du port par les Génois en 1378 menaçait de ruiner son commerce. Cette origine ancienne, honorable, mais prosaïque de la fortune de la dynastie des Vendramin n'avait pas été oubliée par les patriciens de la ville. Lorsqu'en 1476, un autre Andrea Vendramin fut élu Doge par le Conseil des Quarante-Un, un certain Antonio Feleto déclara publiquement que le Conseil avait dû subir des pressions pour tirer un doge d'une famille de poissonniers... ça n'avait pas plu à Andrea. Un homme étrange, doux, affable et modeste dans la vie courante, mais capable d'une cruauté surprenante en politique. Il n'hésitait pas à recourir au meurtre pour éliminer ses adversaires, sa fortune personnelle lui permettait de payer

des spadassins. Pour une fois relativement magnanime, il avait fait emprisonner puis bannir de la République l'impertinent, et s'était immédiatement fait aménager un palais sur l'île de la Giudecca, face au palais des doges. Ce palais Vendramin est aujourd'hui une annexe de l'hôtel Cipriani. Même si le dogat d'Andrea n'avait pas duré longtemps, il meurt au pouvoir en 1478, la fortune des Vendramin ne fit que croître pendant les deux siècles suivants. Grâce à leur nombre (par exemple le doge Andrea à six filles qu'il dote et marie utilement), grâce à leurs entreprises : le commerce, la banque, l'industrie (savon, gondoles...) et grâce aux arts, ils accumulèrent une fortune considérable. Dans la première moitié du XVI^e siècle, un Gabriel Vendramin possèdera une des plus belles collections d'œuvres d'art d'Italie. Il y aura aussi un théâtre Vendramin, aujourd'hui théâtre Goldoni. En raison de la fortune faite par son père dans le commerce des antiquités, Raphaël se demande parfois si leur lien familial le plus direct ne vient pas de ce Gabriel qui vécut entre 1488 et 1552 et commissionna le célèbre tableau du Titien « La famille Vendramin », aujourd'hui à la *National Gallery* à Londres.

Ce Gabriel Vendramin a suivi en son temps la construction du palais qui, plus tard, deviendra celui de sa famille. Le doge Leonard Loredan avait financé la construction du palais qui porte toujours son blason sur sa façade : les six roses des Loredan. Les travaux avaient commencé en 1481, ils avaient duré plus de vingt ans. Raphaël Vendramin connaissait le nom de l'architecte de ce qu'il avait pris l'habitude, comme son père, d'appeler **son** palais. Mauro Codussi n'était pas un Vénitien d'origine, il venait de Lombardie, né à Bergame en 1440, mais c'est peut-être à Florence qu'il avait appris le nouveau style, celui qui aujourd'hui a pour nom « Renaissance ». L'architecte était mort avant la fin des

travaux, un atelier lombard avait terminé l'édifice en 1509. Moins d'un siècle plus tard, les Loredan avaient dû vendre le palais en 1581 pour rembourser une série de dettes irrécouvrables. Ils en obtinrent 50.000 ducats du duc de Brunswick-Lüneburg, un prince allemand et protestant, un homme de culture aimant séjourner à Venise. Il était aussi, peut-être au contact du capitalisme vénitien, un excellent homme d'affaires. En 1583, il revendit le palais au duc de Mantoue, Gugliermo Gonzaga. On murmura à Venise que le prince protestant fit une importante plus-value en moins de trois ans. Ces murmures n'étaient pas malintentionnés à l'encontre d'un homme qui n'était pas un bon catholique, ils étaient admiratifs. La République refusa toujours d'obéir aux papes qui lui demandaient de ne pas faire d'affaires avec les non-catholiques, il s'agissait alors des protestants, des orthodoxes et, surtout, des musulmans que les Vénitiens combattaient tout en faisant des affaires avec eux. La religion était une chose, les affaires en étaient une autre : ce réalisme politique tant incommoda les papes, que certains prélats à Rome furent prêts à prêcher une nouvelle croisade des armées catholiques contre Venise.

On ne sait pas à quelle date le duc de Mantoue revendit le palais des Loredan à Vittore Calergi, fils aîné d'une famille amie des Vendramin, riche marchand issu de la noblesse d'Héraklion, en Crète. En ce temps-là Venise appelait la Crète Candi, l'île servait de relais maritime au commerce vénitien avec Constantinople et Alexandrie. Les Calergi étaient entrés au Livre d'or en même temps que les Vendramin, cela avait créé des liens, fortifiés par des mariages et rendus plus solides encore par des affaires menées de conserve. Les Calergi avaient apporté aux Vendramin leur expérience du Levant. Ils avaient des contacts commerciaux et amicaux avec des chrétiens et des juifs d'Alexandrie. Les Vendramin avaient apporté leur

savoir bancaire pour créer un comptoir d'escompte à Alexandrie. Dès 1610, le comptoir d'escompte s'était doublé d'un grand entrepôt de marchandises qui servait aux échanges compensés pour solder certaines traites. Suite à un accord avec le sultan Ahmed Ier les Vendramin avaient obtenu un droit perpétuel d'usage d'un entrepôt situé dans la citadelle construite par le sultan mamelouk Qaitbay. À la fin du XIXe siècle, l'entrepôt était devenu une succursale du grand magasin d'antiquités et de curiosités qu'Andrea Vendramin, le père de Jules, le grand-père de Raphaël, venait d'hériter de son propre père Leonardo Vendramin. En 1897, alors qu'il gérait l'entrepôt d'Alexandrie Andrea Vendramin était devenu membre de la loge maçonnique « Au Phare lumineux » dont les tenues se déroulaient dans l'entrepôt de la citadelle de Qaitbay. Le lien des Vendramin avec cette loge qu'ils avaient contribué à créer n'avait jamais cessé, même à l'époque nassérienne où la franc-maçonnerie égyptienne était entrée en sommeil. Aujourd'hui encore, Raphaël était membre d'honneur de cette loge qu'il visitait une fois l'an pour le solstice d'été de la Saint-Jean.

C'est par leurs liens séculaires avec les Calergi que le palais Loredan racheté par les Calergi était devenu propriété des Vendramin. En 1739, un descendant du doge Andrea Vendramin, sans originalité il s'appelait aussi Andrea, avait épousé une demoiselle Calergi. L'accord des deux familles s'était scellé en offrant aux époux le palais qui était devenu le palais Vendramin Calergi, son nom le plus communément utilisé aujourd'hui.

Hélas ! Les derniers descendants en ligne directe du doge Andrea n'étaient pas des gens brillants. Deux frères habitaient le palais en 1843, Nicolo et un nouvel Andrea. Depuis l'époque du doge, il était coutumier dans sa lignée d'appeler Andrea le premier-né. Andrea était un joueur

compulsif. Il s'imaginait que le sort était un signe divin. Il jouait avec, ou peut-être contre, Dieu. En 1843 par une nuit froide de novembre, un vendredi treize novembre, dans une nuit où le brouillard sur les canaux immobilisait les gondoles, Andrea avait joué toute la nuit et perdu le palais au lever du soleil. Hector Lucchesi-Palli, duc della Grazia, le mari d'une très belle femme dont tout Venise parlait, Marie Caroline princesse des Deux-Siciles, avait remporté la partie. Par courtoisie, il avait accordé huit mois aux deux frères pour quitter définitivement le palais.

Raphaël Vendramin trouvait dans cette histoire des éléments symboliques troublants. D'abord le prénom du perdant : Andrea, on le retrouve à tous les moments clefs de l'histoire de la dynastie : l'entrée au Livre d'or, le miracle de la croix, le dogat, l'acquisition du palais, la création de la loge maçonnique d'Alexandrie, la perte du palais qui signale plus ou moins la fin de la ligne directe des descendants légitimes du doge. Et puis il y a le jeu, le casino. Raphaël, une fois de plus ne put s'empêcher de rire en voyant l'enseigne au mur frontal du palais : **Casino de Venise**. Il y avait même au rez-de-chaussée, celui des cuisines et autres services, des machines à sous. L'ancienne cave à vins du doge Loredan en était pleine. Ce n'était pas sans ironie que l'on lisait le message qu'avait fait graver le doge au-dessus de la porte de sa cave : *Bacchus dulce veneum* (le doux poison de Bacchus), l'ivresse du jeu avait succédé à celle du vin. Ignorants de la splendeur des choses les joueurs d'aujourd'hui actionnent machinalement les manettes des bandits manchots.

Raphaël Vendramin, si conscient de l'histoire de sa famille qu'en tout lieu il sentait d'instinct l'épaisseur de l'histoire, ne pouvait s'empêcher de voir dans l'enchaînement des siècles la répétition des mêmes succès

et des mêmes erreurs ; et si ce n'était pas absolument les mêmes, la ressemblance était frappante, et désolante. Voyant à quel point la sagesse était longue à venir, il pouvait excuser la folie de cet Andrea qui avait sacrifié la gloire des Vendramin à une chimère mystique où Dieu devait prouver son existence en abolissant les lois du hasard. Abolir le hasard pour faire gagner Andrea Vendramin dans une partie de pharaon mal engagée.

À Venise, le jeu était d'un usage courant depuis le XVII^e siècle. On jouait chaque soir dans les casinos du Rialto, ou ailleurs. Le Rialto fut longtemps considéré comme le quartier des salles de jeux de Venise, toutes les classes de la société pouvaient y jouer. Le jeu rapportait des redevances au trésor de la République, il permettait aussi d'accélérer les mouvements de l'argent et d'éviter la création d'une oligarchie stable qui eût pu pétrifier les institutions de la République, ou entraîner des luttes à mort entre grandes familles pour monopoliser le pouvoir, comme à Milan, Florence ou Vérone. En fin de compte, le jeu permettait une redistribution des richesses qui avait un effet stabilisateur sur l'ensemble de la société. C'était un exemple de ces situations paradoxales où le malheur des individus fait, sinon le bonheur, au moins le dynamisme d'une société. Si les pauvres avaient peu d'opportunités pour devenir riches, ils ne pouvaient guère jouer gros, les riches pouvaient facilement devenir pauvres en jouant et perdant leur fortune. Puisque l'on sait depuis le mathématicien français Henri Poincaré (1854-1912) qu'à long terme, la seule façon de gagner au jeu est de ne pas jouer. La situation des pauvres nobles était un problème social dont la République se souciait en leur accordant des petits monopoles commerciaux : vente du tabac, des allumettes, des gazettes... (et prostitution des filles). Pour accélérer les effets du système, la passion s'y était mise et le jeu était devenu une sorte de folie. Un noble jouait

dans son *ridotto* ou *casino*, un appartement secret attaché au palais familial, ou, plus souvent encore, situé dans un autre quartier de la ville, souvent dans le Rialto. Là se tenaient des réunions intimes, où l'on parlait sans trop risquer les espions du Conseil des Quarante-Un. On parlait de religion, d'amour (on le faisait aussi), d'affaires, de politique, d'art et de philosophie. On jouait, le pharaon était à la mode. Vénitiens et visiteurs étrangers jouaient pour le plaisir, mais avec parfois une passion dévorante qui faisait en un soir passer des fortunes d'une famille à une autre. Comme l'on sait, le parent malchanceux qui avait joué et perdu son palais s'appelait Andrea. Il portait le même prénom que l'un des plus prestigieux chefs du clan des Vendramin. Celui qui de 1476 à 1478 avait été nommé par le Conseil des Quarante-Un le soixante et onzième Doge de Venise. Il avait épousé Regina Gradenigo, fille d'une famille qui avait déjà donné deux doges à la Sérénissime. L'un d'eux, doge de 1339 à 1342, était célébré par un tableau de 1534-1535 peint par un peintre de l'école vénitienne, Paris Bordone, le montrant recevant l'anneau de saint Marc à lui remis par un gondolier. Gabriel Vendramin que Raphaël considérait comme son ancêtre en ligne paternelle le plus probable avait commandité ce tableau qui, longtemps, avait figuré dans sa collection au même titre que « La famille Vendramin » du Titien : un tableau de prestige, comme celui de Bordone, il montre les héritiers du nom - les sept fils de deux frères - tous en adoration devant une relique célèbre : un morceau de la vraie croix du Christ.

Selon la légende, au XIV^e siècle, lors d'une procession, la relique sertie dans une croix en cristal tomba dans le Grand canal. Au lieu de couler à pic, elle flotta et un Andrea Vendramin du temps se jeta dans l'eau et miraculeusement la recueillit. Plusieurs tableaux célèbrent l'événement considéré comme miraculeux, ce sont des

panneaux publicitaires payés par la famille Vendramin pour renforcer son prestige. Le tableau du Titien fait allusion à cet épisode en montrant la dévotion des Vendramin au Christ en croix. Si le tableau du Titien est aujourd'hui à Londres, celui de Bordone, volé par Napoléon pour Le Louvre et repris par les Autrichiens en 1815, est aujourd'hui exposé à l'*Academia* où Raphaël va régulièrement l'étudier parmi les collections de celui qu'il considère comme son ancêtre.

Raphaël se trompe. Comme on peut le voir sur le tableau du Titien, Gabriel Vendramin n'était pas un très bel homme. De taille moyenne, un peu noiraud, et barbu pour cacher une maladie de peau, il n'avait pas grande prestance. Tout le contraire de Raphaël, grand, athlétique, une belle bouche, des yeux bleus, le teint légèrement hâlé, des cheveux châtain avec des boucles qui lui faisaient quelques accroche-cœurs qui plaisaient aux dames. Il ne le savait pas, mais à vingt-sept ans Raphaël était le portrait vivant du jeune Giacomo Vendramin qui avait fini sa vie comme amiral de la flotte vénitienne. Un jeune homme dont un chroniqueur du XVIIIe siècle écrivait dans une gazette vénitienne : « Assurément, le plus bel homme de Venise ». Cette erreur de généalogie ne changeait rien au fait que le tableau de Bordone de l'ex-collection de Gabriel avait de l'importance : il montrait la remise de l'anneau de saint Marc au doge Gradenigo. Il faisait partie d'une série de quatre qui tous décrivaient la même scène et que Raphaël étudiait régulièrement lorsqu'il devait dater des copies. Au même titre que le repêchage de la relique de la croix, la scène de la remise de l'anneau de saint Marc est un des mythes fondateurs de Venise.

Selon la légende, le 15 février 1340 dans la nuit un gondolier dormait dans sa barque lorsque trois clients le réveillèrent et lui demandèrent de les conduire jusqu'au

Lido. À peine parti, voilà la gondole prise dans une tempête provoquée par des monstres et des démons. Le plus imposant des passagers dit alors au gondolier qu'il n'est pas un touriste venu par plaisir sur sa balançoire à crétins, il est saint Marc en personne protégeant sa ville en compagnie de saint George et de saint Théodore contre une assemblée de démons. Saint George et saint Théodore ont un passé militaire, ce sont des saints armés, des Sigmund et Siegfried de type wagnérien, mais bons catholiques. Les démons se sont donné rendez-vous au Lido dans le cimetière juif de la ville pour ensuite déferler sur la cité. Vague après vague, la lutte contre les démons des eaux venus du cimetière pas catholique dura longtemps ; puis, la mer apaisée, saint Marc demanda au gondolier de le ramener avec ses deux saints passagers à leur point de départ sur le quai du canal de saint George le Majeur. Avant de quitter la gondole, saint Marc donna au gondolier son anneau d'or et de pierres précieuses et lui commanda de le remettre au doge. Cet anneau devint un des attributs de la fonction dogale.

Chaque fois que Raphaël en étudiant ces tableaux pensait à cette histoire, il se souvenait de Wagner mort dans le palais familial en 1883 : c'était son septième et dernier séjour à Venise. Il y avait dans cette légende vénitienne tous les ingrédients d'un opéra wagnérien : le déchaînement des éléments ; un héros, peu wagnérien il est vrai même si sa gondole a un côté « Vaisseau fantôme » ; un anneau magique ; des puissances maléfiques et, cerise wagnérienne sur le gâteau hitlérien, l'antisémitisme (les démons se sont assemblés dans le cimetière juif). En juin 1934, pour sa première rencontre avec Mussolini, Adolf Hitler a choisi Venise. Il a profité de la visite pour se recueillir dans la pièce du palais Vendramin où son héros, Wagner, était mort. Puis, gonflé à bloc par son pèlerinage wagnérien, pendant sa longue

entrevue au palais Pisani avec le *duce* italien il a débarrassé en vrac ses idées aryennes (le sang, le *Volk*, les Juifs, etc.). Au sortir de la rencontre, Mussolini a confié à ses intimes : « C'est un toqué ! » Plus tard il a changé d'avis, hélas !

Si Raphaël Vendramin était fier de ses origines patriciennes, et s'il était quelque peu porté à percevoir sa vie comme une légende, il avait horreur de Wagner. Chaque fois qu'il regardait le palais, il lui était pénible de penser que non seulement Wagner y était mort, comme pour inspirer à d'Annunzio quelques vers aussi lourds qu'une armure de walkyrie, mais qu'en plus, des dévots wagnériens (Hitler peut-être) avaient fait d'une partie du palais un musée à la gloire du musicien. C'était une pensée accablante, plus désagréable à chaque passage devant les vers de d'Annunzio qu'une association des amis de Wagner s'était crue obligée de faire graver sur une plaque apposée au mur qui donne sur la *calle Vendramin* :

« Dans ce palais

« Le dernier souffle de Richard Wagner

« Entendit les âmes se perpétuer comme la marée

« Qui lèche les marbres

En plus, même en italien, ça n'a ni rimes ni raison, un « dernier souffle qui **entend** les âmes **se perpétuer** comme la marée qui lèche les marbres ». Lourd, lourd ce souffle qui entend les âmes, lourd éternel retour, ça laboure la mer... C'est du braille, un langage de sourds, il faut mettre les poings sur les i ... c'est du Wagner.

Son père ne lui avait jamais dit de quelle branche des Vendramin ils venaient, une inondation avait emporté les archives familiales en 1834. Mais ils portaient le nom, cela suffisait à cette vanité des origines qui occupe parfois les jeunes gens et permet de mieux comprendre le succès

constant des contes de fées où princes et princesses sont à la recherche du bonheur.

Chapitre 8

Raphaël avait trouvé le bonheur avec Carolina. Ils s'étaient rencontrés au bar du casino du palais Vendramin, il y venait parfois, pour rêver à ses ancêtres en savourant un verre de *Pinot grigio* bien frappé. Comme une pensée heureuse, un bon vin plus qu'une saveur est une expérience intérieure. Le bar du casino est un lieu aéré et lumineux qui combine avec élégance le moderne et l'ancien. Les joueurs sont gens calmes, absents à toute passion hormis le jeu, et le bar du casino possède ce calme étrange qui entoure la passion du jeu. Elle s'exprime avec sobriété dans les salles attenantes où l'on entend le son des jetons qui tombent et les annonces des croupiers qui officient. Elle était là assise à une table du bar, venue au casino avec des amis qui jouaient en amateur, par curiosité. Elle ne jouait pas, elle connaissait trop bien la théorie des probabilités pour se risquer au jeu, surtout au pharaon où le joueur ordinaire, celui qui ponte, à toutes les chances de perdre contre le banquier. Elle regardait la splendeur des plafonds renaissance, l'intensité de son regard magnifiait la beauté de son visage. Ce fut un coup de foudre, ils marchèrent droit au bonheur. Il lui montra dans un petit salon un portrait de Marie Caroline de Bourbon Sicile, copie d'un tableau français du XIXe siècle. Maria Carolina était aussi connue sous les noms de duchesse de Berry et de duchesse della Grazia. Elle était la mère du duc de Chambord, le prétendant à la couronne de France. Il lui demanda si elle était apparentée à cette princesse. Elle rougit en lui disant que non. Puis elle ajouta que son arrière-grand-père était Français, il s'appelait Gustave Toutant Beauregard, il avait épousé une noble sicilienne, Judith Hélène de Reggio. Elle, elle s'appelait Carolina Beauregard, elle était Américaine.

Raphaël était troublé par la ressemblance de la jeune femme avec ce portrait qu'il avait si souvent étudié. Pendant tout l'été que dura cet amour, ils revinrent souvent au palais Vendramin. C'est par bribes qu'il lui racontait l'histoire de la recherche du bonheur de la belle Marie Caroline de Bourbon Sicile. Elle en aimait l'histoire et se sentait flattée que son amoureux lui trouve une ressemblance avec un personnage aussi romanesque.

Sans être un historien de profession, Raphaël Vendramin de par son passé familial et en raison de sa profession d'antiquaire avait une connaissance approfondie de l'Histoire. On peut résumer ses propos ainsi :

Marie-Caroline de Bourbon-Sicile était devenue la duchesse de Berry en épousant le neveu de Louis XVIII, Charles Ferdinand d'Artois assassiné en 1820. Sept mois après la mort de son époux, la duchesse de Berry, qui vivait au palais de l'Élysée à Paris, accoucha aux Tuileries d'un beau bébé qui reçut une liste de prénoms attachée à l'histoire, de France, des Deux-Sicules et à celle de l'Empire autrichien (sa mère était directement apparentée à la famille impériale autrichienne) : Henri Charles Ferdinand Marie Dieudonné d'Artois, comte de Chambord. De 1820 à 1873, lors des grandes querelles françaises entre royalistes d'un côté, républicains et bonapartistes de l'autre, les légitimistes français considéraient le comte de Chambord comme « l'enfant du miracle ». Né après la mort de son père il continuait la lignée royale de Louis XIV... et de Louis XVI. En France, l'autre branche des Bourbons en tenait pour Philippe d'Orléans, cousin de Louis XVI, et franc-maçon, père du futur roi Louis-Philippe, il avait voté la mort du roi en 1793, ce qui a créé une querelle fatale au parti royaliste en France.

Le jour ou la nuit de ce récit, Raphaël n'avait pas avoué à Carolina sa propre appartenance à la franc-maçonnerie. Il avait réservé cet aspect de sa vie pour une autre conversation, et continué à expliquer que si la belle Maria Carolina de Bourbon Sicile avait perdu son mari assassiné par un bonapartiste en 1820, elle avait épousé la cause de son fils. Pendant plus de dix ans, elle conspira dans toute l'Europe pour faire du comte de Chambord un roi de France digne de ses royaux ancêtres. En 1830, lors de la révolution de juillet qui força Charles X à abdiquer, et son fils à renoncer au trône, elle fut trahie par Louis-Philippe, le duc d'Orléans, le fils du régicide. Alors que Charles X l'avait chargé d'assurer la régence du jeune Henri, Louis-Philippe s'empara de la couronne. Henri n'avait alors qu'une dizaine d'années. À nouveau en 1832, Marie Caroline tenta de remettre la couronne à son fils, et de devenir la régente du royaume de France. Sa tentative de soulèvement royaliste légitimiste, commencée l'été en Provence comme une sorte de villégiature, s'acheva l'hiver 1832 en Vendée après une série de maladroites et d'improvisations, qui suggèrent un amateurisme de bon aloi propre aux gens de qualité de cette époque. Comme les décabristes russes de 1825.

À ce point du récit de Raphaël, Carolina lui avait demandé qui étaient les décabristes russes. Il avait alors rapidement évoqué la brève crise de succession des Romanov entre la mort mystérieuse d'Alexandre Ier, en novembre 1825 et le sacre de Nicolas Ier le 1^{er} décembre 1825. Puis, ils avaient fait l'amour et Raphaël avait éprouvé un intérêt passionné pour les seins de Carolina, ils lui avaient fait oublier le dessein royaliste de Marie Caroline. Jusqu'à ce que lors d'une nouvelle visite aux lieux où leur amour avait commencé, elle lui posa de nouvelles questions face au portrait du petit salon. Il avait donc poursuivi son récit :

Marie Caroline meurt en 1870 alors que le bonapartisme disparaît en France dans la défaite de Sedan contre les Allemands. Trois ans après sa mort, feu la duchesse de Berry ne fut pas loin d'avoir enfin réussi. Malheureusement son petit Henri devenu grand, s'il avait la prestance d'un roi, n'avait acquis ou reçu ni l'intelligence ni l'instinct qui font les hommes de pouvoir. En 1873 alors que pour un instant il avait tout en main, il refusa le drapeau tricolore de la République française et insista pour imposer le retour de l'étendard blanc à fleurs de lys de ses ancêtres. L'instant où tout pouvait changer passa, le match fut perdu, Henri V (c'est le titre que lui avaient donné ses supporters) jamais ne régna. Symbolique coup du sort : le comte de Chambord n'eut pas de descendance. Comme pour signifier la fin d'un cycle, Marie-Thérèse de Modène, l'épouse du comte, était stérile. Le temps des Bourbons ne revint plus jamais en France.

« Pauvre femme ! » s'était exclamée Carolina. Pour la consoler, Raphaël avait réorienté son propos sur la nombreuse descendance de Marie Caroline :

La stérilité n'était pas le problème de la femme du duc de Chambord. La belle Marie Caroline, duchesse de Berry, légitime épouse du duc, avait eu une fille, Louise d'Artois, née un an environ avant l'héritier du trône de France, Henri. Emprisonnée en France après son échec vendéen de 1832, la veuve du duc de Berry donna en prison naissance à une seconde fille qui ne vécut que quelques mois : scandale à la cour de Louis-Philippe ! De qui était donc cette enfant née si longtemps après la mort du très légitime époux de Marie Caroline ? Par ailleurs Louis-Philippe, le roi de France, ne savait que faire de cette prisonnière encombrante. Dans sa prison, Marie Caroline raconta qu'elle avait secrètement épousé en Italie le duc della Grazia en 1831 et que l'enfant était de lui. Et là,

Raphaël expliqua à sa belle amoureuse que le duc della Grazia était celui qui en 1843 allait gagner aux cartes le palais Vendramin ! L'intérêt de Carolina pour l'histoire était à présent totalement éveillé.

La grossesse, puis l'accouchement de Marie Caroline, duchesse de Berry, provoquèrent un éclat de rire en France, où les libertés préfeministes de la duchesse étaient connues. À propos des attitudes de la duchesse à la cour de France pendant son veuvage, un témoin du temps écrit : « Vos excentricités de toilettes, Madame, devinrent rapidement la mode nouvelle - pour la première fois la cheville se dévoilait, et la taille féminine, enfin libérée, se dégageait à son juste niveau ! -, et ce fut bientôt toute la bonne société qui vous suivit jusqu'à Dieppe pour jouir des bienfaits des « bains de mer » ». Coco Chanel est encore loin, et pourtant cette fille libre de la Méditerranée introduisait en France, vers 1820, la mode des bains de mer dans la bonne société, et libérait tailles et chevilles ! Le même témoin, Roch de Coligny, vers 1850, dans la préface à un album de photographies « Promenade Méditerranéenne » dédié à la duchesse résumait le souvenir que ses admirateurs avaient gardé d'elle par l'expression alors à la mode : « *un charme fou* ». De là à considérer la duchesse de Berry comme une vulgaire « Mademoiselle Troussepette », il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Hector, c'était le prénom usuel du duc della Grazia, reçut dans certains journaux français le sobriquet de « saint Joseph », Marie Caroline devenant du même coup une très improbable vierge Marie. L'humour gaulois du temps prêtait à Marie Caroline une prière mariale : « Vous qui avez conçu sans pécher, faites que je pêche sans concevoir ! ». En 1833, le gouvernement français se débarrassa de la prisonnière en la renvoyant chez ses parents, à Palerme, dans le royaume des Deux-Siciles. Mal reçue par la famille princière des Deux-Siciles,

Marie Caroline retrouvera rapidement Hector Lucchesi-Palli duc della Grazia dont elle aura quatre enfants nés entre 1835 et 1840 : Clementina ; Francesca di Paola (1836) ; Isabella (1838) et Maria Adinolfo Leopoldo Antonio Ettore qui succédera à son père comme duc della Gracia, en 1864. Toute la famille vécut au palais Vendramin que le duc avait gagné en 1843 aux cartes à Andrea et à son malheureux frère, Nicolo, qui, lui, ne jouait pas. À long terme, ce gain ne porta pas chance au joueur compulsif qu'était Hector della Gracia, à sa mort, en 1864, la duchesse hérita de ses dettes de jeu, elles étaient considérables.

À ce point du récit, Carolina dit à Raphaël que dans un jeu bien pensé, les probabilités montrent qu'à long terme aucun joueur ne peut gagner. Puis, sans suite apparente, elle ajouta que l'année de naissance de la troisième fille du duc et de la duchesse, Isabella, correspondait à celle où son ancêtre, un général sudiste de la guerre civile américaine, était sorti diplômé de West Point. Raphaël ne comprit pas le rapport que ce fait pouvait avoir avec le récit de la vie de la duchesse della Gracia. Il n'y en avait aucun ; outre sa passion des nombres qu'elle révélait par cette remarque, Carolina avait simplement voulu montrer qu'elle suivait avec attention le récit de son amant. Elle lui demanda si la belle Marie Caroline, qu'elle appelait de plus en plus Maria Carolina, et parfois simplement Carolina, était en effet une femme légère « comme aurait dit ma grand-mère » précisa-t-elle. Raphaël apprécia la question et expliqua qu'à son sens :

- Les accouchements répétés de Marie Caroline, ainsi qu'un acte de mariage retrouvé au Vatican, tendent à accréditer le mariage secret de 1831, que le parti orléaniste en France mettait en doute pour imposer la thèse d'une Marie Caroline à la cuisse légère. Ce qui pouvait mettre en doute

la filiation du comte de Chambord et favoriser la maison d'Orléans.

Il semblerait que Marie Caroline fut une femme à la fois de son temps, c'est-à-dire pleine des préjugés de sa caste, et forte d'un certain esprit de liberté... une Brigitte Bardot avant l'heure. Un personnage de légende, dont Alexandre Dumas fit deux romans. La correspondance de la duchesse avec son fils, le comte de Chambord, montre qu'elle n'oublia jamais ce qui avait été le combat légitimiste de sa jeunesse. Aujourd'hui, le palais Vendramin en porte témoignage. Dans la salle dite « royale » du premier étage où l'on joue grand jeu, on peut voir les portraits grandeur nature de Louis XIV et de Louis XVI, des copies des tableaux de Versailles que Marie Caroline avait ramenées de France.

Montrant ces portraits des deux rois, Raphaël Vendramin dit à Carolina que, souvent, lorsqu'il était à son balcon, de l'autre côté du canal, il imaginait la silhouette de Maria Carolina duchesse della Grazia avec ses enfants au balcon de l'étage noble du palais. Parfois même, il imagine la présence auprès d'eux des deux filles que le premier époux de Marie Caroline, le duc de Chambord, avait eues avec une de ses maitresses, et dont la duchesse prit soin jusqu'à leur majorité. Il les voit tous, jouant dans le jardin qui faisait alors du palais Vendramin un des hauts lieux de Venise. Il y a peu de jardins à Venise, la mer est le pâtis des flots et les poissons les fruits et légumes de ses jardins. Marie Caroline avait un goût prononcé pour le jardinage, dont elle avait développé la mode en France. Alors qu'il achevait son récit, et qu'elle l'écoutait avec ce «*charme fou* » qui lui tournait la tête, Raphaël oublia de dire à Carolina que l'on voit aujourd'hui encore dans le jardin du palais : des palmiers, un épais buisson de jasmin, et des fleurs rares qu'elle avait fait venir d'Égypte. Raphaël ne peut pas le jurer, mais il est certain qu'elle en

avait passé commande au magasin de son aïeul à l'angle de l'*Academia*, et que Leonardo Vendramin avait fait venir ces plants de son *fondaco* d'Alexandrie. Les Vénitiens avaient multiplié ces *fondacci* ou *fondike* sur tout le pourtour de la Méditerranée orientale : ils servaient d'entrepôts, de magasins et d'hôtels aux marchands. À Alexandrie, le fondouk de la citadelle Qaitbey servait de temple aux maçons de la loge « Au Phare lumineux » dont Alexandre Vendramin était un des fondateurs. Les Arabes appelaient ces entrepôts « *fondik* », ou « *fondouk* », ce mot est passé comme tel en français. On ne sait pas si les Vénitiens ont pris le mot aux Arabes ou si c'est l'inverse. L'Académie ignore le mot et Littré ne mentionne pas son origine vénitienne, il écrit *fondic* ou *fondique*, et ajoute « On dit aussi *fonde* et *fondouk* ». Une seule certitude : ce mot a beaucoup voyagé.

Chapitre 9

À Langley où elle occupait un poste d'analyste de la CIA, Carolina n'arrivait pas à oublier cet amour d'un été qu'elle avait vécu à Venise. En dépit de son allure juvénile, Carolina n'était pas la jeune fille que Raphaël Vendramin avait cru voir lors de leur première rencontre au palais Vendramin Calergie. À la ressemblance de la belle Maria Carolina della Grazzia au même âge, elle était une belle jeune femme de trente-quatre ans rendue radieuse par la saine fierté d'être elle-même. À l'instant de cet amour vénitien elle se trouvait entre deux postes, celui qu'elle venait de quitter, assistante pendant deux ans du consul américain à Alexandrie, en Égypte ; et le nouveau poste qu'elle attendait, au siège de l'organisation. Depuis que le président Obama avait été élu pour son second et dernier mandat, un jeu de chaise tournante était en cours à la CIA : le titulaire du poste promis à Carolina attendait que son nouveau poste se libérât, un nouveau poste dont le titulaire attendait que son prochain poste se libère, etc., etc. Elle avait profité de cette attente forcée pour prendre deux mois de vacances avec quelques amis. Ils avaient choisi Venise. Sa lointaine ascendance italienne y était peut-être pour quelque chose. Ce devait être des vacances sans histoire où elle pourrait pratiquer la langue italienne (elle parlait plusieurs langues), et, la chance aidant, vivre un amour rapide avec un bel Italien... Mais elle avait rencontré Raphaël, ce bel homme à la vie si romantique et dont l'amour était si doux. Avec lui, elle avait vécu cette douceur bouleversante de l'amour lorsqu'elle comble ce manque de tendresse dont souffre le monde, depuis son premier jour. Sans parler d'une affaire aussi belle, sa vie à Alexandrie ne se prêtait pas aux rencontres sentimentales.

Elle était en manque ; moins de plaisir que de ce qu'elle imaginait de la voluptueuse douceur que certains hommes savent donner (insatiable lectrice, elle connaissait les classiques de la littérature tant amoureuse qu'érotique). Carolina savait pratiquer une masturbation efficace qui lui donnait pleine conscience de son corps et de toutes ses capacités. En raison de cet épanouissement personnel, elle avait la nostalgie d'une grande rencontre passionnée. Son métier excluait tout lien de ce type avec un Égyptien ; d'ailleurs si certains d'entre eux étaient beaux, leur mentalité coranique de mâles égocentriques en faisait des repoussoirs. Au Consulat, Carolina voyait trop de cas dramatiques où des compatriotes s'étaient laissé tenter et se retrouvaient dans des situations affreuses. Certaines étaient battues, trompées, séquestrées, abandonnées dans un divorce coranique expéditif, désespérées de constater que leur belle famille avait procédé à l'ablation rituelle du clitoris de leurs filles... Séparées à jamais de leurs enfants le consulat était leur dernier espoir. En deux ans de célibat forcé, elle n'avait eu qu'une seule liaison à Alexandrie, sympathique, mais rapide, avec un collègue de passage qu'elle avait connu du temps de leurs études à Harvard. Ils avaient coécrit leur thèse.

Carolina est née à Charleston, en Caroline du Sud, un pays où les femmes sont volontaires, sensuelles et romantiques. Elles veulent toutes ressembler à l'héroïne de « Autant en emporte le vent », Scarlett O'hara, tout en désirant que l'histoire finisse bien avec Rat Butler, comme venait de l'écrire Alexandra Repley dans une suite heureuse, mais littérairement malheureuse, du roman original.

Le grand-père de Carolina était le fils du général confédéré G.T. Beauregard, celui qui avait ouvert la guerre de Sécession le 12 avril 1861 en bombardant Fort Sumter

près de Charleston : Buster Keaton rappelle cet événement au commencement de son film (1926) « Le mécano de la *Générale* ». Il était aussi l'inventeur de *dixie*, le drapeau aux étoiles croisées de la Confédération. La mère du général était une aristocrate sicilienne, Judith Hélène de Reggio (illégitime parenté avec les Bourbons de Sicile), qui avait suivi son mari français lors de leur émigration à La Nouvelle-Orléans (le nom exact était de Riggio, mais il y avait eu une erreur d'écriture lorsque le clerc avait transcrit le nom lors du mariage en France avec Jacques Toutant-Beauregard). Né et élevé à La Nouvelle-Orléans, avant son séjour à New York puis son entrée à West Point, Pierre Gustave Toutant-Beauregard ne parlait que le français. D'où l'aspect étranger, c'est-à-dire non anglo-saxon, qui frappa ses camarades et collègues lors de ses études et séjours à West Point : bien que pas très grand il ressemblait à Napoléon III, ce qui lui avait valu les surnoms de « petit Napoléon » et de « *Little Creole* ». C'était un bel homme dont le charme plaisait aux dames. Un jour, Carolina avait eu l'idée de masquer sur un portrait les moustaches Second Empire de son aïeul, à sa grande surprise, en lui ajoutant quelques boucles dans ses cheveux bruns, il aurait ressemblé de façon surprenante à Raphaël Vendramin.

Carolina n'accordait pas une importance excessive à son passé familial. Il l'amusait, car si du côté paternel elle avait des ancêtres connus, Français et Italiens ; du côté maternel, c'était une forêt nordique : une Écossaise, un Allemand, un Hollandais, une Danoise et, dit-on, une dame Cherokee dont il n'y avait aucune trace dans les états civils, mais qui restait là comme une mythologie familiale. Ou comme le regret d'avoir exterminé les Indiens. Il faut pourtant remarquer que les magnifiques yeux bleus de Carolina avaient une forme en amande qui, allez savoir, pouvaient lui venir d'un lointain ancêtre venu d'Asie,

comme les Indiens d'Amérique... ou d'un juif sépharade venu de Londres, ils étaient nombreux dès le milieu du XVIIIe siècle à Charleston. La forme de ses yeux pouvait aussi venir d'une Indienne cherokee qui aurait joyeusement accueilli un huguenot français venu la convertir à la vraie foi, et qu'elle aurait converti aux plaisirs du mélange. Ce huguenot aurait été un des rares rescapés du massacre commis par les Espagnols à Fort Caroline en 1565. Vers 1564 une petite colonie de protestants français s'était établie au nord de la Floride, financée par l'amiral de Coligny elle était patronnée par le roi de France, Charles IX d'Anjou, le fils de Catherine de Médicis et d'Henri II ... Qui peut savoir ? Le relatif désintérêt de Carolina pour l'histoire lointaine de sa famille cessait lorsqu'il s'agissait de celui dont elle portait le nom : Beauregard. Elle était Carolina Beauregard, Toutant avait été oublié, le général en avait décidé ainsi. Dès sa sortie de West Point en 1838, après une formation d'ingénieur militaire, il avait décidé de faire de son premier nom de famille « Toutant » un prénom qui remplacerait son premier prénom « Pierre » que les Américains avaient du mal à prononcer sans l'angliciser en *Peter*, ce qui l'agaçait prodigieusement en raison du fait qu'en français cela donnait « péter », prénom mal sonnante. Il était devenu Gustave Toutant Beauregard, G.T. Beauregard, le nom qu'il portait dans l'histoire des États-Unis et qu'il avait transmis à sa famille.

Carolina Beauregard appartenait donc à une de ces vieilles familles sudistes dont le patriotisme était aussi irréductible qu'inconditionnel au sens où il faisait des États-Unis d'Amérique une entité indépendante de la guerre de Sécession : ce n'était pas le Nord qui avait gagné, ce n'était pas le Sud qui avait perdu... les États-Unis avaient gagné ! Les États-Unis étaient cet esprit de liberté qui désormais éclairait le monde. Cette révolution

réussie parmi tous les échecs ! Carolina Beauregard demeurait d'autant plus attachée à son pays aujourd'hui que son ancêtre, le général G.T. Beauregard (elle prononçait « Gi Ti Biouregaarde », ce qui en anglais donnait à ce nom un certain charme) avait après la guerre, dès 1866, défendu l'idée que les noirs devaient avoir le droit de vote comme les autres citoyens, ce qui à l'époque était très inhabituel dans son milieu. Sans son passé irréprochable au service de la Confédération, G.T. Beauregard aurait été traité de *scalawag*, terme injurieux que les gens du Sud utilisaient après-guerre pour désigner les Sudistes qui faisaient une alliance opportuniste avec les politiciens républicains du Nord. Ces derniers recevaient le sobriquet méprisant de *carpetbaggers*. Après-guerre, ces aventuriers républicains étaient envoyés dans le Sud pour y faire prospérer les intérêts économiques et autres, du Nord. Mais à présent tout était changé, les *carpetbaggers* nordistes et républicains avaient fait souche et créé une branche conservatrice puissante. Pourtant, il y avait dans tous ces processus une remarquable absence de pétrification idéologique. La vie suivait son cours et bien que républicaine, Carolina avait voté pour Obama lors de son second mandat commencé en 2012. Elle avait admiré le courage de ce président qui avait ordonné l'opération contre Ben Laden au Pakistan ; à ce moment-là, la CIA n'avait pas la certitude de la présence de l'ennemi dans l'immeuble d'Abbottabad.

Ceci dit, il n'est pas rare de voir des gens du sud des États-Unis défendre des idées venant de traditions intellectuelles opposées. On l'explique par l'union de leur sens pratique avec celui du tragique de leur histoire. Par exemple, pendant plus de cinquante ans les États du Sud, connus pour leur conservatisme, ont systématiquement voté pour les démocrates, dont les idées sur l'économie et la société étaient plus sociales, en France on dirait plus « à

gauche », que celles des républicains. La raison en était que le Sud votait **contre** le parti d'Abraham Lincoln, le président républicain qui avait gagné la guerre contre le Sud confédéré. Cela avait donné un terme particulier pour désigner ces démocrates du Sud très conservateurs dans de nombreux domaines : la religion, l'alcool, la sexualité... avec, il faut le dire, un sens du pragmatisme que l'on peut qualifier de parfaite hypocrisie. C'est dans le Sud que se trouvaient les plus beaux bordels et où l'on distillait les meilleurs alcools. On appelait ces démocrates conservateurs du Sud des « *Dixiecrats* ». Puis, dans la période des années soixante à quatre-vingts du XXe siècle, alors que les démocrates usaient des lois fédérales pour s'opposer aux pratiques ségrégationnistes du Sud, et que la guerre du Vietnam réveillait l'isolationnisme traditionnel des élites conservatrices, dominantes au Sud, on vit le vote sudiste s'infléchir de plus en plus en faveur des républicains. Les gens du Sud n'admettaient pas plus que l'on se mêle des affaires des autres qu'ils n'admettaient que les autres se mêlent des leurs. En Caroline du Sud, la famille Beauregard avait suivi le mouvement général du vote sudiste en faveur des républicains. Les Beauregard votaient républicains, sauf circonstances exceptionnelles que chacune et chacun appréciait à sa convenance.

Après avoir passé deux ans à combattre dans le delta du Mékong, le futur père de Carolina, *Peter* Beauregard, était rentré du Vietnam en 1972. Sans être devenu un fidèle de Martin Luther King dont les prêchi-prêcha l'exaspéraient, Beauregard avait pris en Caroline du Sud la défense des mouvements hostiles à la ségrégation. Avant son service au Vietnam, Beauregard n'avait pas une position tranchée vis-à-vis des Américains noirs. Il savait, par tradition familiale, que son ancêtre prestigieux, le général dont on pouvait voir le monument à Charleston, avait été en son temps favorable au droit de vote noir.

Comme jeune lieutenant, Peter Beauregard avait combattu côte à côte avec des officiers, sous-officiers et soldats afro-américains dont un grand nombre venaient des États du Sud, et certains de Charleston. Un lien indestructible était né de cette expérience des combats. Ce lien avait parfois été renforcé par une commune appartenance à une loge maçonnique ; rarement la même, blancs et noirs avaient des loges séparées. Ils se reconnaissaient malgré tout unis par le lien de la franc-maçonnerie qui se joignait à celui de la fraternité des armes.

Rentré au pays, Beauregard reprit sa vie à Charleston. Il fréquenta à nouveau la « loge de Salomon », la première qui fut créée dans l'État de Caroline, en 1736. Là, il rencontra le sénateur Strom Thurmond, une légende politique et maçonnique tant à Washington que dans son État de Caroline. Strom Thurmond est une grande figure du Sud. Un ultraconservateur plein de contradictions, comme il faut l'être dans cette partie des États-Unis pour devenir une personnalité admirée. Longtemps opposé à la déségrégation, Strom Thurmond prit soin toute sa vie de la fille qu'il avait eue avec une servante noire de la maison familiale : la jeune mère avait seize ans, il en avait vingt-deux. Prêt à faire le coup de poing avec ses adversaires, il était d'une générosité légendaire avec ses frères maçons, et tous les autres. Un homme du Sud, admiré, détesté, et constamment réélu à son poste de sénateur de 1954 à sa mort le 26 juin 2003, un peu plus que centenaire. C'est Strom Thurmond qui avait convaincu le père de Carolina d'entrer en politique. Le sénateur assistait souvent en visiteur aux tenues de la « loge de Salomon ». Toutefois, il n'avait pas convaincu Peter Beauregard d'entreprendre une carrière politique fédérale ; depuis la guerre du Vietnam, Beauregard n'avait aucun goût pour la grande politique. Il s'était lancé dans la vie politique locale. En

partie grâce au vote de l'électorat noir, il était régulièrement réélu maire de Charleston.

Le passé militaire confédéré de la famille Beauregard, celui plus récent de Peter dans la région du Mékong avaient créés un terrain favorable à ses rencontres et conversations avec Strom Thurmond : le sénateur avait un passé militaire, en juin 1944 il avait été parachuté en Normandie. Par ailleurs, le sénateur dirigeait les grandes cérémonies maçonniques du « Rite écossais ancien et accepté » dont Charleston était la Mecque, si l'on peut dire. À force de lui exprimer son admiration pour ses frères d'armes afro-américains, Beauregard avait fini par infléchir les positions ségrégationnistes défendues par Strom Thurmond depuis le début de sa carrière politique, au parti démocrate initialement puis chez les républicains les plus conservateurs. Carolina se souvenait qu'enfant, elle avait entendu les deux hommes qui parlaient dans le salon de la maison familiale de Charleston, son père disait :

- Dans les rizières des Viêt Cong, nous mourions ensemble dans la boue du Delta. Comme si le Grand Architecte de l'Univers avait voulu nous montrer que nous sommes faits de la même argile ! et toi, tu n'arrêtes pas de dire que nous ne pouvons pas vivre ensemble ! C'est absurde !

Carolina avait entendu les glaçons qui tintinnabulaient dans le cristal d'un verre de thé glacé ou de Bourbon. Puis, le grand Strom avait répondu de sa voix forte à l'accent inoubliable :

- Je n'ai jamais dit que nous ne pouvons pas vivre ensemble. Nous vivons ensemble ! Mais séparés !

« Non-sens ! On fait la même guerre dans le même hélicoptère ou la même vedette blindée sur le Mékong, mais on ne peut pas aller dans le même restaurant ou le même bus. Absurde ! » avait dit son père. Carolina n'a jamais oublié cette phrase prononcée par son père. Elle avait alors traversé la

pièce pour accéder à la porte du jardin et retrouver sa balançoire où son amie Jennie, une métisse, l'attendait. Les parents de Jennie étaient des musiciens originaires de Charleston, mais qui vivaient à Chicago. Jennie venait passer ses vacances à Charleston, alternant les séjours dans sa famille blanche et dans sa famille noire. Jennie était la meilleure amie de Carolina.

Carolina avait commencé ses études dans la plus ancienne institution éducative urbaine des États-Unis, le « Collège de Charleston » créé en 1770. Au même titre que son nom, elle était fière d'avoir étudié dans le plus vieux Collège urbain de son pays. Enfant puis adolescente, l'épaisseur historique de son nom lui était régulièrement rappelée par le monument commémorant la défense de la ville conduite avec succès par son ancêtre en 1863. Ce monument est un bref mur de pierre qui forme un petit arc de triomphe dont le chapiteau porte en grosse lettre BEAUREGARD. Gravé dans la pierre un texte résume la vie et l'action du général sudiste. Le monument est récent, il date de 1904, il est situé dans le Quartier français en bordure de Washington Square Park à Charleston. Parfois, sur le chemin de son collège, il arrivait à Caroline de faire un détour pour lire son nom gravé à l'entrée du parc. Aux États-Unis, ce qui date de cinquante ans est déjà considéré comme une antiquité, cette conscience historique qui allait au-delà du siècle donnait à Caroline une sensibilité et un charme particuliers. Ils la faisaient naturellement accéder à cette noblesse américaine dont les valeurs ne sont pas très différentes de celles de l'Europe. Caroline avait la passion de servir. Par chance, son pays en lui-même était une grande cause. Elle le servait avec passion... celle qui naît d'une fréquentation intime de l'Histoire.

Au collège de Charleston, elle s'était découverte une passion pour les mathématiques. Puis, à Harvard, elle avait décidé de combiner son goût pour les calculs de probabilités et la magie des nombres avec son intérêt naissant pour la psychologie.

Tout était parti d'une remarque d'un de ses professeurs de logique mathématique qui avait dit : « Le hasard n'a pas de mémoire, les dés tombent toujours pour la première fois », qu'elle avait croisée avec une phrase connue d'Albert Einstein : « Dieu ne joue pas aux dés ». Si la mémoire de Dieu lui semblait un thème de réflexion qui échappait à la science, la psychologie, qui étudie la mémoire des hommes, essayait tant bien que mal d'être scientifique. Elle avait lu avec passion le rapport Kinsey et le livre de Master et Johnson sur la sexualité humaine et en avait déduit que les êtres humains pouvaient être prévisibles puisqu'ils avaient, eux, de la mémoire : celle de leur corps (la physiologie est une mémoire prévisible), celle de leurs activités conscientes, et celle de leur inconscient. Elle avait à Harvard combiné ses études des probabilités et des lois des grands nombres avec son séminaire de psychologie comportementale. Cela avait donné une thèse très technique écrite à deux mains en association avec un programme mis au point par un étudiant en informatique : « La prévisibilité des déplacements personnels d'apparence aléatoire ». L'informaticien, Edward Johnson, avait été son amant. Il était resté son ami, et occasionnellement son amant (il lui avait rendu une visite professionnelle à Alexandrie).

Cette thèse avait attiré l'attention de la CIA. Vraisemblablement en raison de son passé familial elle avait été contactée avant Edward Johnson. C'est ainsi qu'avait commencé le programme *Kinesis*. Grâce aux ressources de la CIA, Carolina avait pu multiplier les variables qu'elle pouvait entrer dans le système et définir, parfois avec une grande précision, la position géographique d'une personne à un moment donné de ses activités. Un peu plus tard Edward Johnson avait été contacté à son tour. Comme certains hackers passionnés d'informatique, à ne pas confondre avec les crackers qui sont les gangsters du NET, Edward Johnson avait une vie de marginal. L'idée de travailler pour la CIA ne l'intéressait pas particulièrement. L'agence décida donc de le

laisser vivre comme il l'entendait et accepta, sur recommandation de Carolina, de lui accorder un contrat de consultant indépendant au sein de son équipe d'informaticiens, ce que l'on appelait un « *free-lance* ». En 2005, sitôt que Carolina et Edward eurent amélioré sa capacité opérationnelle *Kinesis* fut lancé à la recherche de Ben Laden. L'équipe spéciale de la CIA qui centralisait les informations sur le chef d'Al Qaeda avait toujours à l'esprit la dernière occasion qu'ils avaient eue de capturer ou de tuer le chef terroriste. En septembre 1999 un drone non armé avait clairement montré Ben Laden en visite dans un village afghan près de Kandahar. Le président Bill Clinton n'avait pas donné l'ordre d'attaque. C'était, il est vrai, avant la catastrophe du 11 septembre 2001 qui, pour longtemps, a traumatisé les États-Unis d'Amérique et a conduit ses élites à revoir totalement leurs relations avec le monde musulman, un peu à la façon dont l'attaque japonaise sur Pearl Harbor changea en son temps les relations américano-japonaises. Malgré tout, l'affaire manquée du Kandahar avait eu lieu après la série d'attaques contre les ambassades américaines en Afrique de l'Est en 1998, ce qui expliquait le ressentiment d'un grand nombre d'agents de la CIA contre les démocrates en général, et le président Clinton en particulier. Clinton le leur rendait bien, il disait à propos de l'agence : « J'en apprend plus en lisant les journaux que dans leurs rapports ». Les attaques en Afrique de l'Est avaient été très meurtrières, elles avaient fait des centaines de morts à Nairobi et à Dar es Salam, la majorité de ces morts étaient des citoyens de ces pays, et donc, en quasi-majorité, des musulmans. Pour les fidèles de l'islam, ces morts innocents ont la chance d'avoir échangé leur « *vie première* » éphémère et secondaire selon le Coran, contre la « *vie dernière* », celle de l'éternité : Allah a voulu faire d'eux des martyrs, ils sont parmi les « bienheureux ».

Après l'attaque du 11 septembre sur New York, la trace de Ben Laden avait été perdue et la direction de la CIA avait placé

beaucoup d'espoirs dans *Kinesis*. Les premiers résultats obtenus ne furent pas d'un très grand intérêt. *Kinesis* donnait plusieurs trajets et points de chute possibles. Au Soudan, les villes de Port Soudan, face à l'Arabie Saoudite ; de Khartoum et d'Omdurman étaient identifiées comme des possibilités. Il y avait aussi l'Égypte : la capitale Le Caire ainsi qu'Alexandrie et plusieurs villes du delta étaient concernées. Puis, il y avait l'Afghanistan et toutes les régions à dominance pashtoune. La dernière zone donnée par *Kinesis* était le nord du Pakistan et plus particulièrement la région de Khyber Pakhtunkhwa. Malheureusement, le programme ne pouvait pas aller au-delà de ces probabilités. Si l'on considère que cette guerre nouvelle avait pour théâtre d'opérations tous les pays où vivaient des communautés musulmanes, c'était déjà un résultat appréciable. Toutefois, seul un travail de terrain pouvait faire la différence en fournissant des données supplémentaires pour affiner les recherches. Les agents présents dans ces quatre zones reçurent des moyens additionnels pour relever des indices et fournir des données supplémentaires afin d'affiner les résultats de *Kinesis*. Les recherches des agents sur place en Égypte et au Soudan permirent d'éliminer ces deux pays parmi les hypothèses probabilistes de *Kinesis*. Le travail des équipes locales était très difficile en Afghanistan et dans le nord du Pakistan où la région de Khyber Pakhtunkhwa semblait prometteuse. En Afghanistan, les talibans exécutaient toute personne présente dans la population locale suspectée d'avoir un lien avec les Américains. Cela aboutissait à la mort de nombreux innocents, mais rendait le travail d'infiltration très difficile. Les drones armés qui survolaient la région permettaient certes de frapper les islamistes, mais ne donnaient plus la moindre image de Ben Laden. De leur côté, les troupes de la coalition qui combattaient en Afghanistan ne fournissaient aucune information probante quant à la présence ou à l'absence du chef d'Al Qaeda en Afghanistan. Dans le nord du Pakistan, les services spéciaux pakistanais, l'ISI (*Inter-Service Intelligence*) créaient des difficultés. Ils avaient avec

l'islam sous toutes ses formes une complicité profonde, autant due aux obligations professionnelles des services qu'à la corruption ou aux convictions religieuses d'un grand nombre d'agents pakistanais. La devise de l'institution était d'ailleurs un trio qui accordait la première place à la religion musulmane : « Foi, Unité, Discipline ». À la différence de ce qu'était autrefois l'armée turque et de ce qu'est aujourd'hui l'armée égyptienne, l'armée pakistanaise est largement acquise à l'islam sunnite le plus strict et mène une guerre sainte quasi officielle dans le Cachemire indien. Dans plusieurs villes pakistanaises, la CIA avait eu des agents exécutés dans des conditions qui ne laissaient aucun doute sur l'implication de l'agence pakistanaise dans ces éliminations. Déjà en 2002, quelques mois après le meurtre du journaliste américain Daniel Pearl, la collusion entre l'ISI et Al Qaeda était apparue dans toute sa perversité. En quelques années, la CIA avait eu le temps de développer une politique de contre information vis-à-vis l'ISI qui répondait à la même politique que l'ISI menait contre la CIA et tous les services de ses alliés. Le jeu était d'une perversité extrême : chaque partie donnant à l'autre des signes de coopération pour rendre sa désinformation crédible.

Ce jeu pervers peut surprendre les esprits rationnels qui pensent dans une logique binaire : vrai, faux ; blanc, noir ; ami, ennemi. Dans l'arène internationale, les logiques sont plus complexes. Amis et ennemis ne sont pas les seuls éléments en jeu. Existente également ceux que l'on peut appeler les adversaires. Une catégorie subtile et changeante qui fait de l'adversaire un élément parfois neutre, parfois amical ou hostile, parfois ennemi, selon les situations. Reconnaître les situations et leurs variations dans le temps est tout l'enjeu des services secrets. À ce jeu d'intelligence des hommes et des situations, le Pakistan, comme une majorité de pays musulmans, était un adversaire tactiquement neutre à l'occasion, parfois ami, mais stratégiquement ennemi. Alors que, par exemple, la Jordanie était parfois neutre, rarement

ennemie et souvent amie. Pour toutes les parties concernées, le but principal de ce jeu complexe était de contrôler l'adversaire de sorte qu'il ne se transforme pas en ennemi. Car, lorsqu'un adversaire devient un ennemi, c'est la guerre tout simplement, et ni le monde musulman ni les autres ne voulaient d'une guerre ouverte.

On le voit, le jeu était complexe et pervers ; de cette perversité propre aux jeux de pouvoir de l'espèce humaine. Au début de l'année 2011, des informations obtenues de certains détenus de Guantanamo attirèrent l'attention sur un messenger du chef djihadiste. Dès sa participation à la guerre contre les soldats de l'URSS, Ben Laden avait établi un système efficace de courriers humains qui permettaient des communications sûres entre les unités combattantes et le commandement. Des recoupements permirent d'établir le sérieux de cette piste qui permit à la CIA d'aboutir à un immeuble doté d'une vaste cour en forme de croissant de lune, à Abbottabad près de la plus importante académie militaire de l'armée pakistanaise. Toutes les tentatives faites pour identifier les occupants de cette vaste demeure furent vaines. Ce qui renforça la certitude que les occupants étaient des personnes importantes. Toutefois, la CIA craignit que d'autres tentatives faites pour identifier les occupants puissent provoquer le départ de Ben Laden, s'il était bel et bien le résident principal du domaine. Une des craintes de la CIA était de se tromper de résident et, par exemple, de monter une opération contre un simple caïd de la drogue ou une personnalité clef, bien qu'inconnue, du programme nucléaire pakistanais.

C'est alors que *Kinesis* montra tout son intérêt. Abbottabad était en effet située dans la région de Khyber Pakhtunkhwa que le programme de Carolina avait identifiée comme une des villégiatures possibles de Ben Laden. Dès 1984 Ben Laden avait créé dans cette région des camps d'entraînement pour ses djihadistes. Quelques nouveaux éléments furent ajoutés au

programme théorique de recherche, ils permirent de déterminer avec une probabilité de 71% que l'occupant principal du complexe pouvait en effet être Ben Laden. Le directeur de la CIA, Léon Panetta, rencontra le président Obama pour lui demander l'autorisation de détruire le bâtiment avec un missile. Obama s'y opposa expliquant qu'il serait alors impossible d'affirmer que Ben Laden avait été tué, et que s'il l'était effectivement, le point d'impact du missile deviendrait un lieu de pèlerinage pour tous les djihadistes. Obama demanda à la CIA de préparer une opération au sol conduite par des forces spéciales qui pourraient décoller d'Afghanistan. Le commando avait l'ordre de capturer Ben Laden mort ou vif, et de le ramener pour qu'il y ait certitude quant à son identité. Toutefois, le Président ajouta qu'il avait besoin d'une certitude à 80% que l'occupant de la maison d'Abbottabad était Ben Laden pour donner l'ordre d'attaque. 71% ne lui suffisait pas. La CIA se remit au travail, Carolina et Edward affinèrent le programme avec toutes les nouvelles informations reçues. Au début du mois de mars, la probabilité était de 78%. Léon Panetta eut une nouvelle rencontre avec le Président, Carolina l'accompagnait afin d'expliquer *Kinesis* au Président, s'il avait des questions techniques à poser.

La réunion avec le président Obama ne se tint pas dans le salon ovale, mais dans une salle opérationnelle dans les sous-sols de la Maison-Blanche. La seule personne qui était avec le Président était le chef du Commandement intégré des opérations spéciales (*Joint Special Operation Command*), le vice-amiral McRaven. Carolina fut frappée par le calme et l'intelligence du président. Il y avait en lui quelque chose d'énigmatique. Quand Panetta annonça que son service, en dépit des moyens déployés, n'avait pu obtenir qu'une certitude à 78%, le Président baissa la tête, leva un œil, contracta ses mâchoires, les relâcha, et dit :

- Ça nous mène où ?

- Plus le temps passe, plus il risque de nous échapper. Nous ne sommes pas certains qu'un délai supplémentaire nous permettra d'arriver à 80% ou plus.

Le Président se tourna vers Carolina assise à gauche de son directeur. Une longue table les séparait du président et du vice-amiral assis à ses côtés.

- Depuis combien de temps suivez-vous cette affaire, Mademoiselle ?

La question fit rougir Carolina, qui pensa qu'une fois de plus son air d'éternelle jeunesse allait la faire prendre pour une débutante.

- Six ans, sept mois, et vingt-huit jours, Monsieur le Président. Mais c'est moi, avec le Docteur Johnson, à Harvard en 2001 qui ai mis au point... inventé en quelque sorte, *Kinesis*.

Le Président était parfaitement au courant de la façon dont *Kinesis* avait fourni des localisations probables de Ben Laden et d'autres terroristes ; il savait que le travail des agents sur le terrain avait permis d'affiner les variables, jusqu'à une quasi-certitude. Il ne posa pas d'autre question à Carolina. Il la remercia, il lui dit qu'elle avait bien servi son pays. Puis, il lui demanda de quitter la pièce et de les attendre dans un petit salon où elle pourrait prendre un café ou une autre boisson de son choix.

Une heure plus tard, quand Panetta la rejoignit dans le petit salon le président fit une brève apparition, il serra la main de Carolina, une fois de plus il la remercia. Puis il partit avec le vice-amiral. Panetta n'eut pas à dire que le président avait donné l'ordre, elle l'avait compris. Il ne lui dit pas quand l'opération aurait lieu, mais il insista pour qu'elle en garde le secret. À l'agence, trois personnes seulement connaîtraient la décision présidentielle : lui ; son adjoint immédiat ; et elle,

Carolina. Il précisa que même le gouvernement pakistanais ne serait informé qu'après l'achèvement de l'opération.

Le reste appartient à l'Histoire.

Chapitre 10

Le sultanat de Kironmoyee est un petit état de 6326 km², soit environ trois fois le Luxembourg. On estime sa population à 875.000 personnes. La plus longue frontière du pays, 238 km, est avec le Bangladesh ; la plus courte ne fait que sept kilomètres et trois cent vingt-deux mètres. Il s'agit d'une boucle du fleuve Rwaganghi qui prend source dans l'Himalaya et dont le cours fait frontière entre le Bangladesh et le Myanmar, autrefois la Birmanie. Au sud-ouest, le sultanat possède une ouverture sur l'océan Indien, cinquante-cinq kilomètres de côtes rocheuses et un miracle géologique : le port de Kitipilipili dont les eaux profondes, la fosse océanique de Kitipili, permettent un trafic maritime important.

Avant l'indépendance, en 1963, la population du sultanat était très diversifiée. Le recensement britannique de 1961, il n'y en a pas eu d'autre depuis, donnait : 56% de musulmans, 28% de bouddhistes, 9% d'hindous, 7% de divers (taoïstes, shintoïstes, confucéens, chrétiens, zoroastriens, juifs). La classification par religions était la plus simple, car en matière d'ethnicité le pays était une mosaïque de tous les peuples de l'Asie, ou peu s'en faut. Il n'y avait jamais eu beaucoup d'Occidentaux dans le sultanat, le sultan et sa cour vivaient des exportations de riz dans un système d'économie rurale largement autarcique. Une dizaine d'administrateurs britanniques contrôlaient : le port, la police, l'armée (863 hommes) et la marine (cinq navires, 250 marins). Le gouvernorat était tenu par un Écossais qui avait fait toute sa carrière au Kironmoyee. Avec le temps, le gouverneur McGregor était devenu un intime du sultan Mohammed Abdu Sidiki Masjid. Les deux hommes partageaient les mêmes goûts pour la poésie bengalie et le whisky. Un an avant l'indépendance, le sultan était mort, son fils Othman

Mohammed Abdu Sidiki Masjid était devenu le 18^e sultan du Kironmoyee, il n'avait que 5 ans.

On dit que le sultanat naquit au XIII^e siècle lorsqu'un cadi de Bagdad, originaire de Médine, Othman ben Hanbal Masjid al Bagdadi, qui revenait d'une mission de propagation de la foi à Java, fut contraint par la tempête de faire escale dans le port de Kitipilipili. Le saint homme était un docteur de la foi, disciple de l'école hanbalite qui combine deux grandes traditions de l'islam : l'analogie et l'imitation des pratiques médinoises au temps des premiers disciples de Mohammed. L'analogie demande une grande connaissance du Coran ainsi que de la jurisprudence musulmane, cette connaissance permet par analogie d'appliquer la loi d'Allah à des situations dont le Coran et la tradition ne parlent pas. L'imitation des pratiques médinoises demande une bonne connaissance des us et coutumes perpétués par Mohammed en son temps à Médine, et de rejeter ce qu'il rejeta. Les témoignages des premiers croyants rapportés dans les *hadiths* tiennent donc une grande importance dans cette école de pensée, qui, fondamentalement, consiste à repenser et pratiquer ce que les Arabes urbains convertis de Médine pensaient et pratiquaient au VII^e siècle. Selon la tradition locale du sultanat de Kironmoyee, le cadi Othman ben Hanbal Masjid al Bagdadi était de la lignée du Prophète (al Bagdadi est un titre honorifique qui signifie que le dévot a étudié la tradition coranique pendant quelques années à Bagdad). Parmi les dévots les plus extrémistes, ce fait était considéré comme une garantie que l'analogie serait bien du *qiyas* (la détermination absolue de ce que le Prophète aurait fait) et non, abomination des abominations, une innovation, le *bid'a* qui conduit à l'apostasie. Il y avait là, dans cet élément de la tradition locale, un lien avec le wahhabisme qui allait se manifester de façon dramatique au XXI^e siècle.

Le lien de sang auquel prétendait Othman ben Hanbal Masjid passait par la fille du Prophète, Ruqayya bint Mohammed, une des épouses du calife Othman. Un document du XVIII^e siècle offert en 1865 au sultan par le gouverneur de Sa Majesté, et que l'on expose aux fidèles à chaque intronisation d'un nouveau sultan, montre cette filiation. Le texte est une copie authentifiée par quatre témoins d'un texte original trouvé au Caire en 1827, daté de l'année 1073 de l'Hégire (vers 1663 du calendrier grégorien), mais perdu depuis. Si elle était authentique, cette filiation ferait des sultans de Kironmoyee de lointains cousins de la dynastie marocaine. La famille royale du Maroc, issue de Fatima, une autre fille du Prophète, n'a jamais reconnu ce lien qui, il faut le dire, est douteux. Il est douteux en raison du fait que selon la Tradition, Ruqayya n'a donné naissance à aucun enfant vivant. Toutefois, en 1865, lorsque le gouverneur de Sa Majesté offre le document au sultan, une querelle opposait la dynastie à un prétendant, un vague cousin, dit-on, qui voulait moderniser le sultanat. Il voulait en faire une monarchie constitutionnelle fondée sur le Coran. L'administration coloniale de l'empire voyait dans cette modernisation un danger sérieux de déstabilisation de son système de contrôle indirect qui utilisait les élites traditionnelles pour administrer l'empire. Après s'être assuré auprès des plus savants juristes musulmans que la notion de « constitution coranique » n'avait aucun sens selon la tradition musulmane (puisque le Coran est en lui-même la constitution parfaite), les services de Sa Majesté produisirent le document qui donnait une légitimité religieusement indiscutable aux Masjid. Le prétendant fut assassiné alors qu'il sortait de sa mosquée réformiste avec quelques-uns de ses fidèles. L'islam sunnite pratiqué dans le sultanat était d'un conservatisme paisible bien adapté aux circonstances coloniales et régionales. L'Empire britannique avait protégé le sultanat de ses envahisseurs traditionnels : les Bangladeshis et les Birmans. En 1964, le 18 août, le sultanat était devenu membre des Nations Unies dont la Charte s'était substituée à l'Empire britannique

pour protéger les frontières du pays. Dans le sultanat, toutes les religions étaient considérées par analogie comme des « religions du livre » selon le Coran. Leurs fidèles avaient droit à la protection du sultan dans la mesure où ils payaient l'impôt de protection : 15% des bénéfices annuels. Le *zakat* des musulmans n'était que de 10%.

La découverte de pétrole à quelques miles des côtes kironmoyéennes sur le bref plateau continental qui borde la fosse de Kitipili allait tout changer. BP (British Petroleum) et ExxonMobil commencèrent l'exploitation dès 1971. Ils payèrent des royalties aux caisses du sultan qui, bien que ne représentant qu'un faible pourcentage de leurs profits, moins de 5%, firent du jeune Othman Abdu Sidiki Masjid, il avait 14 ans, un homme immensément riche. Cette richesse lui donna le goût des voyages. Le Kironmoyee devint membre de l'OPEP (l'Organisation des Producteurs et Exportateurs de Pétrole) et lors du premier choc pétrolier, grâce à Dieu, sur les conseils du président du Venezuela, et grâce à l'assistance technique des nouveaux amis saoudiens du sultan, celui-ci nationalisa les puits et les réserves pétrolières du sultanat. Pendant plusieurs mois, le prix du baril fut multiplié par six, puis il baissa, mais jamais il ne retomba au niveau d'avant l'embargo arabe de 1973. Lors du second choc pétrolier, en 1979, la fortune du sultan était considérable. Habitué à un mode de vie frugal, une tradition chez les Masjid, il ne savait pas quoi faire de sa fortune. L'impôt de protection payé par les infidèles ne fut pas supprimé, ni le *zakat* des fidèles, mais il leur fut remboursé. Par un firman du 18 juin 1977, le sultan créa une prime pour chacun de ses sujets de sexe masculin, chaque Kironmoyeen eut droit à 15.000 ripa (singulier ripou) soit environ 1500 dollars mensuels. Les riches Kironmoyeens devinrent très riches, il n'y eut plus de sujets pauvres dans le pays. L'économie locale s'effondra, le riz importé demandant moins de labeurs que celui qui avait fait la réputation des producteurs du sultanat. Le riz du Kironmoyee était considéré comme un des meilleurs au

monde par les plus fins palais de l'Asie. En 1990, il avait presque disparu, seules trois rizières, une appartenant au sultan, en produisaient quelques tonnes consommées localement par des gourmets ou par des nostalgiques du pays d'autrefois.

Cet effondrement de l'activité causa de nombreux problèmes : le jeu avait toujours été une passion dans le sultanat, il avait été introduit par les Chinois à la fin du XIXe siècle, en même temps que l'opium. L'alcoolisme et l'usage des stupéfiants prirent des proportions inquiétantes. La prostitution qui, jusque-là, n'avait touché qu'une fraction marginale de la population, tant pour ce qui concerne les prostitué(e)s que leurs clients, devint un trafic sous le contrôle d'éléments étrangers qui créèrent ce qui ressemblait de plus en plus à « un état dans l'état ». Ces éléments étrangers alliés à quelques nationaux corrompus importèrent des prostitué(e)s du monde entier venus faire fortune dans le sultanat. Alors que les gouvernements ont généralement pour problème principal celui de la gestion de ressources rares, le sultan et son conseil de vingt ministres, assistés par deux cent trente-quatre fonctionnaires, devaient faire face à un problème nouveau : la gestion des problèmes posés par une excessive abondance dans un pays où la culture traditionnelle n'était pas très sophistiquée. Les arts se limitaient aux danses et chants traditionnels des riziculteurs, il n'y avait pas de littérature au-delà des contes et de quelques épisodes du Ramayana que les hindous représentaient sous forme d'un théâtre d'ombres chinoises comme on le voit à Java, en Indonésie. Les savoirs scientifiques venaient tous de l'étranger, comme la majorité des prostitué(e)s. Le système éducatif était peu développé et les jeunes gens qui voulaient étudier au-delà du cycle secondaire allaient en Inde s'ils étaient hindous, à Singapour ou à Formose s'ils étaient Chinois ; à Dacca, la capitale du Bangladesh, s'ils étaient musulmans. À l'exception de ceux qui étudiaient au Bangladesh, études achevées, ces étudiants ne

revenaient pas au Kironmoyee. Les Chinois avaient tendance à étudier l'économie et la chimie ; les hindous les mathématiques et toutes les sciences exactes ; les musulmans qui allaient au Bangladesh étudiaient le plus souvent le droit et la théologie musulmane. C'est du Bangladesh et de l'Arabie Saoudite que sont venus les problèmes. Ou ce que l'on peut décrire comme la solution aux problèmes posés par l'excessive richesse du sultanat.

Lors de ses voyages pour les réunions de l'OPEP à Genève, puis à Vienne en Autriche, le sultan avait noué des contacts avec les nombreux princes wahhabites du royaume saoudien. Othman Abdu Sidiki Masjid était un homme frugal, il n'avait pas apprécié le train de vie fastueux et les excès sexuels de ces princes musulmans qui, au Hilton de Genève, puis à celui de Vienne, louaient des suites fastueuses où ils buvaient de l'alcool, se droguaient et faisaient défiler, une à une, deux par deux, trois à trois..., toutes les prostitué(e)s de l'Occident. Il en était scandalisé, mais n'en faisait jamais la remarque à quiconque, par finesse politique d'abord, car le sultanat avait besoin d'alliés. Mais surtout parce qu'il pensait qu'en choisissant *la vie immédiate* et non *la vie future*, ces musulmans impies seraient damnés pour l'éternité et qu'il était donc inutile d'intervenir dans leurs affaires. « *Allah sauve qui il veut !* » répétait-il souvent. Toutefois, comme de nombreux Arabes des pays du Golfe, il avait pris l'habitude de séjourner l'été à Genève. Ses séjours correspondaient à la période des grandes chaleurs tant à Kironmoyee que dans la Péninsule arabe.

Pendant la période estivale, les Genevois, qui ont un sens de l'humour particulier, appelaient leur ville « Médina sur Léman ». L'épouse du sultan, Fatima Taslima Abirdia, une hindoue convertie à l'islam, toujours l'accompagnait lors de ses passages à Genève ou à Vienne. Ils séjournaient pendant tout le mois d'août à Genève où la sultane achetait des vêtements

magnifiques dans une boutique de haute couture de la rue de la Confédération, « Chez Nadège ». Pendant leurs séjours, tous les vendredis le couple allait à la grande mosquée du Petit-Saconnex. C'est là que le sultan rencontra Abdullah Hassan Hassan venu à Genève pour y faire une conférence au Centre Culturel et Caritatif Islamique (le CCCI). Abdullah Hassan Hassan était un Palestinien de Cisjordanie né dans un petit village appelé Jibilla, il avait une trentaine d'années lors de sa première rencontre avec le sultan de Kironmoyee. Docteur en théologie musulmane de l'université Al Azare du Caire, sa connaissance des maîtres de la Tradition était légendaire, ainsi que sa capacité d'analyse par analogie. Il avait enseigné la charia en Arabie Saoudite, en Palestine, en Jordanie et en Égypte. Sa piété faisait de lui un modèle pour tous les croyants. Le sultan avait voulu entendre sa conférence à Genève au CCCI de Bellevue. Le Centre islamique se trouve à deux pas de la grande villa et du domaine en bordure du lac de la famille des Saoud. La conférence avait pour titre « Les fondements du droit ». À l'intérêt du sultan pour un cheik dont la réputation était si grande s'ajoutait le fait que certaines lois du sultanat dataient de l'époque coloniale et devaient être remplacées par des textes plus conformes aux traditions kironmoyennes.

En raison de la diversité religieuse et ethnique du Kironmoyee, il était difficile de définir une tradition kironmoyenne. Dans ce petit pays, le mélange des cultures était trop complexe. Toutefois, le mariage du sultan avec une femme dont la famille était hindoue avait renforcé la conviction du sultan que la tradition du Kironmoyee se confondait avec celle de sa famille. En effet, par amour, mais aussi par intérêt, afin de plaire au sultan, la belle Taslima Abirdia, dont la famille était de haute caste, mais sans fortune, avait accepté de se convertir à l'islam quelques instants avant son mariage. Elle avait pris le nom de Fatima, la sœur de Rudayya bint Mohammed, pour rendre hommage à la famille de son mari. Le sultan Othman Abdu Sidiki Masjid n'était pas un fanatique. Il

était un croyant simple et sincère qui avait suivi les leçons d'un maître bangladeshi qui lui avait appris les rudiments de la religion. Il ne maîtrisait pas la langue arabe et il avait eu du mal à mémoriser le Coran dont il ne pouvait citer qu'un nombre limité de sourates. Sur les 114 que compte le livre, il n'en connaissait qu'une cinquantaine, mais il persistait dans sa volonté de connaître le Livre par cœur afin de prendre le titre de *Hafiz*, et il s'efforçait de vivre comme un croyant respectueux de la loi de Dieu. Enfin, il avait une tendance au mysticisme qui expliquait son intérêt pour les rencontres avec des musulmans de grande réputation.

Il y avait une soixantaine de personnes dans la salle dont les murs étaient peints en un vert lumineux. Des versets coraniques faisaient une frise calligraphiée en lettres noires tout autour de la pièce. La majorité du public était des juristes musulmans venus de nombreux pays européens faire un stage au CCCI de Genève. Le sultan reçut un siège qui soulignait l'importance que l'on accordait à sa présence. Les organisateurs avaient oublié d'accorder un fauteuil adéquat à la sultane, ce qu'Othman Abdu Sidiki Masjid fit rapidement corriger et Fatima Taslima Abirdia obtint une chaise rembourrée et tapissée d'un velours vert conforme à sa religion et à son rang. Le cheik commença sa conférence en invoquant Dieu et le Prophète, puis salua le sultan, la sultane, il rappela le rôle éminent du prince Abdullah d'Arabie Saoudite dans la création des centres islamiques dans le monde et à Genève en particulier. Puis, il entra dans le vif du sujet. Étant donné l'importance de cet instant dans la vie et dans la mort de tant de gens, il est nécessaire de citer de longs passages de l'exposé du cheik :

- « La science qui examine les sources du droit est une des sciences les plus importantes et les plus utiles à la compréhension de la Loi religieuse. Elle consiste à

examiner les preuves de cette Loi d'où sont également tirés les lois et les Commandements de Dieu. »

S'il y avait eu dans l'auditoire une personne à l'esprit critique, elle aurait constaté que l'affaire était mal engagée. Dès le début le serpent se mordait la queue. La source de la loi religieuse était la loi religieuse elle-même. La source de la source était la source. En logique cela s'appelle une tautologie, pas même un syllogisme aristotélicien. Les idéologues adorent les tautologies, elles évitent de se poser les questions auxquelles l'idéologie ne peut répondre. Mais il n'y avait que des convaincus dans l'auditoire, et le sultan fut conforté dans son idée qu'il avait rencontré un saint homme.

- « Les preuves de la validité absolue de la Loi sont le Coran et la Tradition (la *sunna*) qui aide à expliquer le Coran. Au temps du Prophète, paix et bénédiction sur Lui, les lois étaient immédiatement issues de Lui. Il recevait les révélations et les expliquait par sa parole et par ses actes. Il n'y avait alors aucun besoin d'étudier la transmission de la parole divine, pas besoin de penser la loi, pas besoin de raisonner par analogie pour appliquer la loi à ceci ou à cela. Le Prophète était « Loi explicite ». Il était la Loi vivante, il suffisait de lui poser une question et Dieu donnait bientôt une réponse. Il suffisait de voir vivre le Prophète et l'on était dans le vrai. Revenir à ces temps bénis est le combat de chaque jour de tous les musulmans fidèles. Le raisonnement par analogie nous aide à retrouver ces temps bénis ! »

Alors que le cheik prononçait « raisonnement par analogie » le sultan sentait la joie l'envahir, il retrouvait un des thèmes favoris d'Othman ben Hanbal Masjid al Bagdadi l'ancêtre de la dynastie (en arabe *Masjid* signifie lieu de prière). Il retrouvait aussi certains passages de *al-Muqaddima*, on dit aussi « le Discours sur l'histoire universelle » de Ibn Kaldun (1332-1406) qu'il avait commencé à lire...

- « Après la mort de Mohammed, l'interprétation explicite donnée à la source même de la Loi ne fut plus possible. Grâce à Dieu, le Coran se conserva par tradition générale et continuellement entretenue. Une deuxième source du droit apparut, nous l'appelons « l'accord général des Compagnons du Prophète » - la gloire est avec eux ! Les Compagnons du Prophète établirent que les croyants devaient agir pour l'éternité suivant les actes et les paroles, les hadiths, de Mohammed qui nous parvenaient de façon authentique et certaine, ce que nous appelons la Tradition (*sunna*). C'est ainsi qu'aux origines de la vraie foi la Loi vient scientifiquement de deux sources magnifiques : le Coran et la Tradition (*sunna*) ».

Le prêche juridique du cheik était asséné dans un très bel arabe, sinon littéraire (peu de locuteurs l'auraient compris) du moins dans une langue qui mettait au jour toute la beauté de la langue du Coran. L'auditoire était suspendu aux lèvres de l'orateur. On remarquera qu'il est impossible à un mécréant ou à un égaré d'une religion du Livre, pour lesquels dogmes religieux et science sont séparés, de comprendre la joie éprouvée par un auditoire musulman qui écoute l'expression répétée de ses propres convictions. Pour comprendre de telles émotions mortifères, il faut se référer à la fascination des Allemands d'autrefois pour les discours d'Adolf Hitler.

- « Avec le temps, une troisième source de la Loi vit le jour : le consensus des croyants, sous lequel, grâce à Dieu, nous vivons tous aujourd'hui. En effet, par consentement général les Compagnons du Prophète décidèrent de rejeter toute opinion opposée à la leur. Cette décision fut prise avec tout le sérieux qu'Allah leur inspira grâce à leur parfaite connaissance de la Loi divine et religieuse. Inspiré par Dieu ce groupe des premiers croyants avait reçu le don d'infaillibilité qu'ils nous ont transmis. C'est de cette façon que le consensus des croyants, leur accord général

pour rejeter le faux, est devenu la troisième source du droit. »

L'auditoire allait d'émerveillement en émerveillement, non seulement ils appartenaient à une communauté parfaite qui suivait les injonctions d'un texte parfait et d'une vie passée (celle du Prophète) parfaite, mais, dans leur unité, ils étaient porteurs d'un jugement infaillible ! À cet instant, le sultan compris le crime des diviseurs de l'islam, les chiites, les ahmadi, les druses... Et même les juifs et les chrétiens... Ils détruisaient l'infaillibilité de la communauté, ils faisaient errer la volonté, ils rendaient le consensus impossible. Pendant son adolescence, le jeune Othman Abdu Sidiki Masjid avait reçu des leçons sur la pensée occidentale. Son principal conseiller les jugeait nécessaires au plein exercice de sa charge de sultan dont un conseil restreint assurait une sorte de régence en raison de la jeunesse de l'héritier. Un répétiteur allemand avait été engagé, un gros homme chauve qui souffrait beaucoup de la chaleur. Il avait quitté l'Allemagne en 1946. Il avait vécu quelque temps en Syrie, il est mort au palais de Kironmoyee moins d'un an après son arrivée. Alors que le cheik parlait de l'infaillibilité du jugement de la communauté des croyants, le sultan se souvint soudain de la leçon du Docteur Herbert von Klarayan sur la « volonté générale » du philosophe occidental Jean-Jacques Rousseau. Un Genevois qui avait son monument près d'un pont de Genève. Ce Rousseau était un infidèle, mais il devait avoir en lui le désir d'accéder à la vérité musulmane, peut-être était-il un de ces « *cœurs ralliés* » dont parle le Coran. Il disait la même chose que le cheik, il disait que la « volonté générale », donc l'assemblée du peuple tout entier, disait la loi sans se tromper, et que cette loi était l'expression de la vraie liberté. Il disait même que si une personne ne voulait pas respecter les ordres de la « volonté générale » il fallait contraindre cette personne à « être libre ». Le Docteur von Klarayan disait qu'autrefois, le *führer* Adolf Hitler avait incarné la volonté générale du peuple allemand. Si un infidèle avait pu

dire une chose aussi vraie, « *Dieu éclaire qui il veut !* », combien plus vraie devait être la « volonté générale » des vrais Croyants. Il fallait donc s'opposer sans merci aux diviseurs et les contraindre à être libres. Alors que le sultan voyait la lumière qui allait obscurcir le monde, le cheik poursuivait son exposé des sources du droit :

- « La quatrième source de la Loi est apparue progressivement. Les musulmans ont étudié comment les premiers Croyants - la gloire est avec eux, déduisaient la Loi des principes légaux du Coran et de la Tradition lorsqu'ils faisaient face à un cas ou à une situation qui, en apparence, n'était pas prévue dans les deux sources du sacré : le Coran et la vie du Prophète. À partir du moment où les musulmans (et les musulmans seuls !) ont reçu la vérité dans un livre incréé dont il existe un modèle gardé par les anges dans les cieux, les successeurs des premiers croyants ont compris qu'ils pouvaient trouver dans les textes des analogies entre les situations où la Loi avait été appliquée et les situations nouvelles où la Loi devait être retrouvée. » Me suis-je bien fait comprendre demanda l'orateur.

Tous les visages exprimaient un contentement évident, alors le cheik enchaîna :

- « De ce procédé scientifique, nous avons tiré la capacité de rapprocher les cas semblables et de conclure par analogie. Alternativement, le même procédé nous permet d'appliquer aux cas difficiles le principe du consensus soit par accord évident soit par un compromis éclairé que décident les croyants les plus savants et les plus pieux. Je veux dire les Croyants les plus proches en esprit des premiers Compagnons du Prophète. Ces Croyants les plus proches en esprit des premiers Compagnons du Prophète nous protègent du plus grand danger du raisonnement par analogie, *bid'a* : l'innovation ! L'innovation qui vient de

Satan pour nous tromper. *Bid'a* est la cause du plus grand péché que puisse commettre le Croyant : quitter sa religion, devenir un apostat ! Il faut combattre l'innovation, car notre droit n'a besoin ni d'innovations ni de critiques, il est toujours juste, car il est pure extension de la parole de Dieu ! »

Le sultan était heureux, il avait enfin trouvé réponse à ses problèmes touchant aux réformes des lois et règlements du sultanat. La solution était d'inviter le cheik au palais et de lui demander de mettre au point, selon la science juridique traditionnelle, le droit nouveau du Kironmoyee. Dans sa conclusion, le cheik Abdullah Hassan Hassan insista sur les devoirs du musulman qui veut devenir savant dans le domaine du droit véritable :

- La source de toutes les sciences traditionnelles du droit se trouve dans les prescriptions du Coran et de la Tradition (*sunna*), or l'arabe est la langue de l'islam et de la Révélation. L'Islam, c'est-à-dire la communauté des croyants, exprime ses sciences en arabe. Le devoir du savant est donc d'avoir une parfaite connaissance de l'arabe pour aller à la source pure du savoir. Il y a donc un long et difficile travail à faire dans le domaine de la philologie de la langue du Coran. Cette philologie et toutes les sciences annexes (lexicographie, grammaire, stylistique, littérature, histoire...) sont des sciences traditionnelles exclusives à l'islam. Certes d'autres croyances ont leurs sciences propres. Les chrétiens ont leurs différentes théologies : catholiques, orthodoxes, protestants, etc. Mais il n'y a pas lieu de faire des comparaisons entre ces sciences et leur expression dans le domaine juridique. Cela n'a aucun intérêt pour nous musulmans. En effet, l'islam est unique, car il s'agit d'une Loi religieuse révélée par Dieu à son Messager qui la transmet aux hommes. Alors que les sciences de notre

vérité demandent déjà tant d'efforts, il serait sacrilège pour celui qui connaît le chemin de la vérité de perdre son temps avec ceux qui errent sur les chemins de l'erreur. Laissons-les se damner tout seuls... si Dieu le veut ! : « *Pas de contrainte en religion. La vérité s'est distinguée de l'erreur* ». Nous savons où est la vérité, nous savons où est l'erreur.

Le cheik venait de citer le Coran. C'était l'heure de la prière. En raison de l'exigüité relative de la pièce, les femmes sortirent afin de ne pas créer de la distraction en voyant les formes des hommes et en montrant les leurs lors des prosternations rituelles. Les hommes firent la prière sous la direction du cheik dont la silhouette indiquait la direction de la Mecque. La prière achevée, des jus de fruits et des sodas furent servis (7-up et Coca Cola). Le cheik fut entouré d'une cour d'admirateurs, et de quelques admiratrices. Il y avait peu de femmes dans le public. Les gens, des juristes en majorité qui vivaient en Europe, posaient au cheik des questions sur le licite et l'illicite pour celles et ceux qui doivent vivre dans des pays où les musulmans sont minoritaires. À la fin, le cheik dit que la sourate *Al Baqara* donnait les bases pour fonder sur un raisonnement par analogie les réponses dont ils avaient besoin. D'un trait, dans une langue rythmée il cita la deuxième sourate (versets 212, 213, 214, numérotation de l'édition Flügel) :

- *Combattre vous a été prescrit, bien que vous l'ayez en aversion.*

- *Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous et il est possible que vous aimiez une chose qui est un mal pour vous. Allah sait, alors que vous ne savez pas.*

- *Les Croyants t'interrogent sur le mois sacré et le fait de combattre durant celui-ci. Réponds-leur : « Combattre en ce mois est grave. Mais écarter du Chemin d'Allah, être impie*

envers Celui-ci et la Mosquée sacrée, expulser de celle-ci ceux qui l'occupent est plus grave que cela aux yeux de Dieu : persécuter les Croyants est plus grave que tuer les Impies. Or les Polythéistes ne cesseront de vous combattre que quand ils vous auront fait abjurer votre religion, s'ils le peuvent. Ceux qui, parmi vous, abjureront leur religion et mourront infidèles, vaines seront pour eux leurs actions dans la Vie Immédiate et Dernière ; ceux-là seront les Hôtes du Feu où ils seront immortels. »

Puis, le cheik commenta les versets qu'il venait de citer :

- Il est difficile pour un croyant de vivre la Loi d'Allah parmi les infidèles. Il risque de perdre sa religion et de se damner. Cela est arrivé à quelques nouveaux convertis qui vivaient à La Mecque du temps où La Mecque n'était pas encore totalement musulmane, et c'est la raison pour laquelle la charia punit de mort les apostats. Si vous êtes trop tentés, si vous craignez que vos filles épousent des infidèles, revenez en terre musulmane ! Sinon trouvez des solutions, donnez vos filles en mariage à des migrants musulmans et continuez le combat ! comme le font nos frères héroïques en Afghanistan et partout dans le monde. Vous êtes dans la situation des premiers Croyants - la gloire est avec eux - qui ont dû quitter la Mecque où le mensonge idolâtre était dominant. Vous êtes des *muhajirin* ! Vous devez combattre sur le Chemin d'Allah ! Vous devez combattre même si le combat est difficile. Que chacun fasse selon ses capacités ! Usez de votre raison ! La guerre entraîne toujours le péché, il prend alors des formes variées : ici, il faut rompre une trêve, comme le commande le Prophète ! là, il faut peut-être sacrifier des vies innocentes. Vous devez alors mesurer l'avantage que ces péchés vous donnent dans le combat sur le Chemin d'Allah. Si l'avantage est plus grand que le péché, alors votre action, bien que pécheresse, est licite ; si l'avantage

est plus petit que le péché, l'action est illicite. Savez-vous que certains de nos frères acceptent de boire de l'alcool avec les infidèles pour mieux pénétrer les desseins des communistes, des juifs et des croisés ! En cas de doute vous pouvez par internet consulter un imam savant dans une de nos mosquées.

Le prêche du cheik avait plongé ses auditeurs dans une profonde méditation. Un peu à l'écart se tenait le sultan dans une attitude qui exprimait clairement qu'il souhaitait un tête-à-tête avec le cheik Abdullah Hassan Hassan. Celui-ci eut un hochement de tête, et du regard il indiqua une porte vers laquelle le sultan se dirigea. Avant de quitter la pièce, le cheik psalmodia un dernier verset qui complétait ses trois premières citations (verset 215) :

- Ceux qui croient, ceux qui émigrent et mènent combat dans le Chemin d'Allah, ceux-là peuvent espérer la grâce d'Allah. Allah est absoluteur et miséricordieux.

Un mois et dix-huit jours après l'entrevue du Centre Culturel et Caritatif Islamique de Bellevue, cheik Abdullah Hassan Hassan arrivait au petit aéroport Mohamed Abdu Sidiki Masjid de Kironmoyee. La ville où depuis plus de deux siècles résidaient les sultans avait donné son nom à la capitale et au sultanat. Le sultan avait envoyé son Cessna personnel à Dacca où le cheik était arrivé par un vol de British Airways. Une fois par semaine, la compagnie britannique faisait la ligne Londres-Aman-Dacca. Le Cessna du sultan était la seule liaison aérienne entre le sultanat et, via Dacca, le reste du monde.

L'union de l'excès d'argent et de l'excès de religion rend les hommes fous. On le verra bientôt.

Chapitre 11

À Zagreb, dans le cadre des accords européens de lutte antiterroriste, Yves Bardain avait demandé à ses collègues croates de mettre en place un dispositif de surveillance des mouvements et des fréquentations d'Ahmed Al Nour. Grâce à son portable, il était facile de suivre ses déplacements. Ils étaient d'une banalité déconcertante. Ahmed Al Nour n'avait que les déplacements ordinaires d'un homme dont la profession serait de visiter les villes de Croatie pour évaluer les coûts de la modernisation de leurs réseaux électriques et de leur mise en capacité de servir de relais à un grand projet méditerranéen. Après deux mois de surveillance, le colonel était sur le point d'admettre qu'il avait fait fausse route lorsque ses collègues croates lui présentèrent Gustave Safranek.

En raison de la proximité géographique des deux pays ; en raison des liens qui unissaient les deux grandes loges nationales : les maçons autrichiens avaient fortement contribué à la renaissance de la maçonnerie en Croatie ; en raison de l'amitié qui désormais unissait Gustave au V*** Milan Ostric, le jeune Viennois séjournait souvent à Zagreb où son ami le logeait lors de ses visites. Il profitait de ces passages pour rencontrer ses collègues des services croates qui, avec l'aide des Américains, surveillaient trois villages de Bosnie où des djihadistes de la guerre de 1991-1995 s'étaient établis, souvent après avoir épousé des musulmanes bosniaques. Il y avait des Tchétchènes parmi eux, certains étaient en relation avec des membres de la communauté vivant à Vienne. La communauté comptait environ trente mille personnes en Autriche. Elle n'avait pas bonne réputation en raison de

ses liens avec le grand banditisme, en raison de sa violence (les vendettas familiales se poursuivaient sur plusieurs générations) et de la loi du silence qu'elle opposait à toute enquête, fut-elle démographique ou sanitaire, menée par les autorités autrichiennes. Cette loi du silence était devenue légendaire dans la police viennoise où l'on disait « Si tu rencontres un Tchétchène qui te dis la vérité, ne le crois pas ! » En Bosnie, les djihadistes qui avaient fait souche étaient au nombre de 264. Certains avaient été blessés dans les combats et semblaient mener des vies paisibles. D'autres, blessés ou non, étaient très militants. De plus, l'Arabie saoudite et le Qatar achetaient des terrains en Bosnie où s'implantaient des communautés wahhabites. Les services croates, en raison de leur expérience de la guerre, avaient une bonne connaissance de ce milieu. En ce temps-là, le rôle des militants ex-djihadistes était d'entretenir de discrets centres d'accueil pour des djihadistes actifs menant le combat armé ou d'autres formes de combat. Certains avaient besoin de repos et de se faire oublier dans les pays de leurs activités. Plutôt que d'intervenir dans ces villages où ils avaient un réseau d'informateurs, les services occidentaux trouvaient plus intelligent d'utiliser ces centres de repos pour recueillir un maximum d'informations sur la nébuleuse que formait le terrorisme islamique mondial.

Les trois villages étaient situés dans une vallée magnifique, de l'autre côté du mont Igman, à une quarantaine de kilomètres de Sarajevo. Un torrent aux bras multiples ajoutait au charme des paysages. Ces eaux limpides dans une vallée verte et profonde impressionnaient les musulmans pieux qui lors de leur arrivée ne pouvaient s'empêcher de réciter le verset 194 de la sourate « La famille d'Imran »:

Ceux qui ont émigré, qui ont été expulsés de leur maison, qui ont été frappés dans mon chemin, ont combattu et ont été tué, j'effacerai leurs mauvaises actions et je les ferai entrer dans des jardins où coulent des ruisseaux.

La route qui permettait d'accéder à la vallée était si mauvaise qu'elle ajoutait à l'isolement des villages et au sentiment de sécurité qu'éprouvaient les vacanciers du djihad.

Le colonel Bardain suivait avec intérêt le travail de ses collègues croates et américains qui l'informaient lorsque les villages recevaient des visiteurs maghrébins ou français. Les informations que fournissait alors le réseau établi dans les villages permettaient d'identifier les visiteurs, de prendre leur ADN afin de les identifier plus tard (trop tard, hélas : après un attentat-suicide), et, plus généralement, de mieux comprendre leurs organisations.

Depuis que la France menait une guerre ouverte, mais secrète dans le Sahara, Yves Bardain multipliait les contacts et les missions. Il y avait quelques semaines, il était encore dans le désert libyen avec ses agents touaregs. Avec eux, il évaluait l'importance du trafic d'armes entre les chefs tribaux libyens et les Groupes Islamistes Armés qui, à partir des bases et réseaux créés dans les pays de la région, étaient en train de développer la guerre sainte dans tout le Sahara. Les amis et agents d'Yves Bardain étaient tous des chefs de clans dissidents qui luttaient contre les tribus qui avaient rejoint la mouvance d'Al Qaeda ou d'autres mouvances. On parlait de plus en plus d'une organisation armée, financée et assistée par les services turcs, qataris et saoudiens qui luttait en Syrie contre le régime de la famille Assad et voulait recréer le califat qui avait fait la force armée de l'islam dans les siècles passés. En arabe, l'acronyme de

cette organisation nouvelle était « Daech » ce qui signifie « État islamique ».

Les agents d'Yves Bardain avaient des motivations variées : vengeance traditionnelle contre un clan qui avait rejoint une mouvance djihadiste, décision politique de s'appuyer sur les Occidentaux pour créer un État targui indépendant, dissidents modernistes de la secte des Sénoussi... Sans être leur chef, un homme étrange les unissait, un Touareg du Hoggar que le colonel Bardain connaissait sous le nom de Moussa Ikhénoukhen. L'homme était d'une grande piété. Non seulement il se joignait aux autres lors des prières musulmanes traditionnelles, uniquement s'il était en compagnie de ses coreligionnaires, mais en plus lors d'une conversation avec le colonel, il pouvait lui arriver de suspendre l'entretien, de dire, « un instant, je prie ! » et de rester silencieux, les yeux clos, le visage extatique, comme pris dans une vision merveilleuse. Puis, aussi soudainement qu'il avait interrompu l'entretien, il le reprenait où il avait été laissé.

Le colonel Yves Bardain n'est pas un militaire ordinaire. Peu de temps après être sorti de Saint-Cyr, il avait vécu une conversion fulgurante sous la forme d'un retour au catholicisme de son enfance. Arabisant et intéressé par la culture touarègue bien qu'il n'en parlât pas la langue, il était devenu un fidèle de l'Union des Frères et Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus créée en 1908 par le père Charles de Foucauld, l'ermite français du Sahara. Il n'avait toutefois pas renoncé à toute vie sentimentale, ce que Charles de Foucauld avait fait après une jeunesse active dans ce domaine. Yves Bardain aimait les femmes, et tant sa jeunesse que son physique lui avaient facilité les rencontres. De plus, ses déplacements professionnels ne favorisaient pas une monogamie souhaitée et souhaitable,

mais contrariée par un nomadisme indispensable à ses activités.

Avant d'entrer dans les Services français, il avait fait une retraite au monastère trappiste de Notre-Dame-des-Neiges dans l'Ardèche pour demander conseil à son confesseur et guide spirituel, l'abbé Cordier. Notre-Dame-des-Neiges est le monastère où Charles de Foucauld avait commencé sa vie monastique en 1890, et démissionné de l'armée française en 1891. Voilà qu'un siècle plus tard, en 1991, un tout jeune officier avait fait l'inverse : renoncer à une vie contemplative pour entrer dans les services secrets de son pays. Un pays qui n'occupait plus le Maghreb, mais qui était occupé par un nombre croissant de Maghrébins. À vrai dire, l'homothétie des deux situations n'était pas aussi parfaite qu'un calque superficiel des trajectoires des deux vies pourrait en donner l'illusion.

En ce temps-là, il y avait en France plus de musulmans qu'il n'y avait jamais eu de Français au Maghreb. Enfin, à l'inverse de l'officier d'infanterie Charles de Foucauld, l'officier du génie Yves Bardain n'avait jamais souhaité se faire trappiste. Pour finir, alors que les accusations de la « bien-pensance de gauche » sont absurdes quand elles dénoncent le Bienheureux Charles de Foucauld comme « espion colonialiste », l'appartenance du colonel Yves Bardain aux services d'espionnage français n'est mise en doute par personne. S'il fallait prendre au sérieux l'idéologie bien-pensante de gauche de cette époque, il faudrait aujourd'hui accuser d'espionnage colonialiste le médecin militaire Alphonse Laveran qui, entre 1878 et 1884, espionna en Algérie les protozoaires qu'il découvrait dans le sang des habitants de ce pays, et découvrit que ces agents pathogènes étaient responsables de la malaria. C'est d'ailleurs en invoquant cette idéologie du

ressentiment suspicieux que les talibans refusent de faire vacciner leurs enfants contre la poliomyélite.

Pour ce qui concerne la vie monacale ou érémitique, Yves Bardain n'en avait pas la vocation. Toutefois il savait que grâce à l'Union des Frères et Sœurs du Sacré Cœur de Jésus, créée à l'initiative du père Charles de Foucauld en 1908, il pouvait en tant que laïc mener une vie spirituelle intense tout en restant en ce monde. Son problème était l'offre faite par les services secrets de participer à leur guerre clandestine. Qu'un soldat serve Dieu et la France, cela était une constante de notre Histoire... mais entrer dans des services qui mènent des guerres où les moyens font peu de place à l'honneur... Ne risquait-il pas d'y perdre son âme de chrétien ?

L'abbé Cordier était un vieil homme qui connaissait la vie. Dans sa jeunesse, il était né à Oran, il avait participé aux opérations de la Résistance qui avaient aidé au débarquement des troupes américaines en Algérie en novembre 1942. Il avait fait toute la campagne d'Italie comme jeune aumônier du 7^e régiment de tirailleurs algériens. Ce n'est qu'en 1946 qu'il avait décidé de se faire trappiste, par dégoût du monde. Il avait vu trop de viols de femmes italiennes commis par les troupes algériennes et marocaines. Il en avait déduit que la colonisation de ces pays par la France était un échec, la culture européenne et ses fondements chrétiens n'avaient eu aucune prise sur ces gens. La prière lui avait semblé la seule solution contre la barbarie des barbares et contre notre barbarie technologique qu'allait générer la lutte contre les barbares.

Pendant sa retraite spirituelle à Notre-Dame-des-Neiges à Saint-Laurent-les-Bains, son guide spirituel, l'abbé Cordier, n'avait pas voulu forcer le choix du jeune officier. Il lui avait dit qu'il était un homme libre de ses choix et

responsable de ses actes. Ils avaient alors longuement parlé du Capitaine David Galula que l'abbé Cordier avait connu pendant la guerre d'Algérie. Ce jeune officier allait devenir un des meilleurs théoriciens et praticiens des guerres insurrectionnelles des XXe et XXIe siècles.

Le lieutenant et l'abbé avaient passé deux jours et deux nuits en prières méditatives. Ils avaient récité plusieurs fois la supplique de Charles de Foucauld, qui à cette date n'avait pas encore été béatifié (il le sera le 13 novembre 2005, sous le pontificat de Benoit XVI) :

« Mon Père, je me remets entre Vos mains ; mon Père je me confie à Vous, mon Père, je m'abandonne à Vous ; mon Père, faites de moi ce qu'il vous plaira : quoique Vous fassiez de moi, je vous remercie ; merci de tout, je suis prêt à tout : j'accepte tout : je Vous remercie de tout ; pourvu que Votre volonté se fasse en toutes Vos créatures, en tous Vos enfants, en tous ceux que Votre Cœur aime, je ne désire rien d'autre nom Dieu ; je remets mon âme entre Vos mains ; je Vous la donne , mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je Vous aime, et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre en Vos mains sans mesure : je me remets entre Vos mains, avec une infinie confiance, car Vous êtes mon Père »

Au matin du troisième jour, après avoir communié lors d'une messe de tierce, Yves Bardain dit au père Cordier qu'il avait décidé d'accepter l'offre des services secrets. L'abbé lui donna sa bénédiction, puis ils prirent ensemble un petit déjeuner dans le réfectoire du monastère. En tant que Pied noir, et en tant que prêtre qui avait fait son séminaire à Alger chez les Pères blancs, l'abbé Cordier avait une bonne connaissance de l'islam. Il avait un certain sens de l'humour, il se présentait parfois d'un laconique : "Abbé Cordier, Pied noir Père blanc ».

En 1991 en France, pour un Pied noir qui avait vu ses compatriotes obligés de quitter massivement l'Algérie en 1962, il était clair que l'émigration massive des musulmans en France créait une asymétrie démographique et culturelle qui allait engendrer une situation dangereuse : celle des barbares regardant dans le ressentiment et avec envie les fruits d'une civilisation, et prêts à abattre l'arbre pour en voler les fruits. C'est ce qu'avaient fait les Tatars en Russie pendant plusieurs siècles avant d'essayer de conquérir toute l'Europe. C'est ce qu'avaient fait les Turcs dans tous les pays européens qu'ils avaient colonisés. L'abbé Cordier avait dit au jeune officier qu'il avait choisi un chemin difficile et qu'il prierait pour lui et pour celles et ceux engagés dans cette guerre secrète. Le père Cordier est mort le 21 septembre 1994, à 92 ans, quelques mois avant le détournement de l'avion d'Air France sur l'aéroport Houari Boumediene à Alger. Un avion qui devait s'écraser sur Paris cinquante ans après la question d'Hitler à von Choltitz : « Paris brûle-t-il ? »

Lorsque pour la première fois le colonel Bardain avait vu Moussa Ikhénoukhen en prière devant lui ; en raison de sa propre expérience religieuse, il était entré en résonance avec l'élan spirituel de l'homme qui lui faisait face. Lorsque Moussa était sorti de sa prière, c'est le visage de l'officier français transformé par l'oraison qu'il avait vu devant lui. Puis, sans question ni transition, les deux hommes avaient repris leurs échanges d'informations professionnelles.

Après sa sixième mission saharienne, le colonel Bardain avait recommandé que ses meilleurs agents soient équipés de moyens fiables de communication et de « marqueurs » pour guider les bombes et les missiles français sur leurs cibles. Les marqueurs étaient des puces électroniques pratiquement indétectables, elles avaient des formes d'éléments naturels abondants dans l'environnement où elles étaient implantées, certaines ressemblaient même à un fragment de bouse de

chameau. Grâce à ces marqueurs, un grand nombre de convois d'armes et de guerriers musulmans avaient été détruits. Ces coups répétés avaient entraîné une crise de confiance entre les différents mouvements sahariens qui s'accusaient mutuellement d'être responsables de ces échecs. La direction d'Al Qaeda avait envoyé un modérateur pour réconcilier les tributs et les groupes combattants. Moussa Ikhénoukhen avait communiqué le nom de ce modérateur au colonel Bardain, il s'agissait du cheik Abdullah Hassan Hassan, qui, selon Moussa, devait se rendre en Bosnie après sa mission dans le Sahara. Le capitaine avait demandé à son agent la date à laquelle le cheik devait arriver en Bosnie. Moussa Ikhénoukhen vivait au rythme du temps saharien, il avait répondu « Après un peu plus de deux lunes ». Yves Bardain estima que cela voulait dire deux mois lunaires plus quelques nuits, entre soixante et soixante-dix jours. Il décida d'organiser une réunion de travail avec ses collègues croates. Au cours de cette réunion il rencontra Gustave Safranek.

Le ministère de la Défense de la République Croate est un grand bâtiment moderne bâti peu après la victoire de la guerre d'indépendance du pays en 1995. Pendant cette guerre, alors qu'il était un jeune lieutenant, Yves Bardain avait passé six mois à Sarajevo en 1993. Une fois par mois, il avait droit à quelques jours de repos à Zagreb ou à Split où les conditions de vie étaient meilleures que dans la capitale bosniaque. Ces contacts anciens avec les Croates avaient laissé au capitaine un petit réseau d'amitiés qui facilitait son travail actuel. La réunion du jour était informelle, il ne s'agissait que d'un échange d'information et non de la préparation d'une quelconque opération. Plusieurs services occidentaux étaient venus : notamment les Britanniques, les Américains, les Allemands, les Suisses, les Autrichiens et les Italiens, toutefois les Turcs n'avaient pas été conviés. Gustave Safranek représentait son propre service comme il en avait l'habitude. Le colonel français

mentionna le nom du cheik qui devait faire une visite en Bosnie. L'Américain prit la parole :

- Votre informateur a bien dit qu'il s'agissait du cheik Abdullah Hassan Hassan.
- Affirmatif ! Il a même précisé que, selon son accent, il était un Arabe de Jordanie ou de Palestine.

L'Américain demanda :

- Votre homme sur le terrain vous a-t-il envoyé une photo ?
- Non.

L'Anglais ajouta :

- Si c'est lui, c'est un homme important. Il joue un rôle clef ! tant dans la stratégie mondiale d'Al Qaeda que dans l'identification des objectifs locaux à attaquer... du moins lorsqu'il s'agit d'objectifs importants. Nous savons qu'il a participé au petit groupe qui a mis au point les attaques sur New York et sur Langley (d'un hochement de tête, l'Américain confirmait ces affirmations). À présent il réside souvent à Peshawar au Pakistan où il a installé sa famille, trois femmes et douze enfants. Deux de ses épouses sont des veuves de guerre... ce qui montre sa piété musulmane. Il imite son prophète, qui, en son temps, a épousé une douzaine de femmes, dont un grand nombre de veuves de guerre. La guerre sainte d'aujourd'hui n'est qu'une imitation de celle que mena leur prophète. Toute la vie de ce cheik palestinien nous le montre...

« Pouvons-nous l'identifier avec certitude ? » demanda le colonel qui prenait conscience du fait que son information venait, peut-être, de prendre une importance qu'il ne pouvait pas imaginer avant cette réunion. Gustave Safranek prit la parole :

- Nous connaissons le cheik. Il est venu à Vienne il y a un an environ avec une délégation saoudienne pour une réunion de l'OPEP. Il n'a pas participé aux séances de travail des pétroliers. Il s'est rendu à la mosquée des Tchétchènes de Vienne, où il a fait plusieurs prêches dont les thèmes étaient la charité musulmane et la guerre sainte. En gros, il a insisté sur le paiement du *zakat* par les musulmans et sur l'utilisation de « l'impôt d'Allah » pour aider les nécessiteux, surtout les sans-papiers et les migrants croyants qui viennent d'arriver illégalement en Autriche. Pour la guerre sainte, il a dit qu'elle impliquait un double combat, contre le mal en nous et contre tous les infidèles.

Gustave Safranek souffrait d'une légère allergie aux essences de violette. Son voisin croate devait utiliser un après-rasage, ou un parfum, qui en contenait. Le nez de Gustave avait commencé à couler et sa voix était devenue un peu sourde. Il se moucha bruyamment, but une gorgée d'eau minérale pétillante. Puis il sortit de sa poche un petit carnet en moleskine qu'il consultait tout en parlant :

- Dans la mosquée, il a eu des tête-à-tête avec quelques visiteurs venus de pays européens (il lisait des noms portés sur son carnet) : un avocat suisse, Maître Ismaïl Goundous ; un imam venant de Venise, Ibrahim Soleiman el Hadj ; et un ingénieur français, Ahmed Al Nour. Malheureusement, nous n'avons pas été en mesure d'écouter les conversations privées. Mais nous avons des photos de tous ces gens, et nous avons l'ADN du cheik Abdullah Hassan Hassan.

Alors qu'il faisait circuler les photos, l'Italien demanda à Gustave ce qu'il savait de cet imam qui venait de Venise. Gustave ne savait rien de cet homme, il demanda à son homologue italien ce qu'ils avaient sur cet imam qui prêchait à Venise. Ayant pris note du nom et demandé une copie des photos prises à Vienne, l'homme des services italiens dit qu'il

essayerait d'avoir plus d'informations lors de leur prochain rendez-vous. Pendant tout ce temps, si le visage du colonel Bardain resta de marbre, son étonnement était considérable. Voici qu'une affaire à priori sans importance montrait un lien avec un personnage clef du terrorisme islamique mondial. De plus, le colonel constatait que les services croates, qui avaient surveillé les mouvements de l'ingénieur, n'avaient signalé que la banalité des déplacements effectués. Aucun voyage à Vienne n'avait été mentionné. Cela signifiait qu'Al Nour avait au moins un minimum de formation aux techniques de la clandestinité. L'officier français remarqua qu'Ahmed Al Nour n'avait certainement pas choisi son hôtel selon des critères purement touristiques : l'hôtel Dubrovnik était un des rares à posséder trois points d'entrées et de sorties, gages de discrétion pour les mouvements d'un homme qui veut éviter d'être suivi. Il avait dû partir à Vienne lors d'un weekend, en train ou en bus. Les liaisons entre Zagreb et Vienne sont simples et rapides. Il avait laissé son téléphone portable soit à son hôtel, soit à un complice qui n'avait pas quitté Zagreb. Il faudrait désormais supposer que l'homme se savait surveillé. Il le dit à ses collègues croates qui en raison de cette erreur avaient pris le visage du mauvais élève, qui regrette, mais trop tard, de ne pas avoir appris sa leçon. Nouveaux venus dans le club occidental du renseignement, les Croates étaient très sensibles au jugement que les autres portaient sur eux. Le capitaine français n'ignorait pas cette vulnérabilité. Il prit soin de ne pas donner à sa remarque factuelle un ton de reproche, voyant que ses collègues croates avaient pris pour une pique ce qui n'en était pas une, il ajouta :

- Je l'avoue, j'ai été trompé par les aspects anodins du dossier que nous avons sur ce jeune ingénieur. Maintenant, c'est fini ! Nous savons que nous avons affaire à quelqu'un qui a des choses à cacher... à nous de les découvrir !

Une discussion générale s'ensuivit. Les Américains étaient en faveur d'une utilisation massive de technologie : marqueurs, satellites, caméras... Les Européens, en général, sans nier l'importance des technologies, étaient plus favorables au facteur humain, source d'erreurs, certes, mais source de renseignements plus fins et mieux ciblés que les appareils sophistiqués qui à force de tout voir produisent parfois des forêts d'informations où l'on ne parvient plus à trouver l'arbre recherché, sauf, éventuellement, si l'on dispose de systèmes informatiques très puissants permettant un tri sophistiqué des données recueillies ; à la condition de savoir clairement ce que l'on cherche. Selon toute vraisemblance, ces systèmes étaient encore un monopole américain. De toute façon, ces technologies et leurs utilisations étaient coûteuses. Par ailleurs, elles n'éliminaient pas l'importance des agents de terrain, au contraire : dans une nouvelle définition des missions, elles rendaient le travail de terrain encore plus nécessaire. On racontait dans les milieux du renseignement que les Américains avaient un système extraordinaire appelé *Kinesis* qui faisait des miracles. Pour l'instant Ahmed Al Nour n'était qu'un cas intéressant, pas encore une urgence qui aurait justifié l'usage de techniques hors de prix. Gustave Safranek fit remarquer que la meilleure façon de suivre les mouvements d'un homme était de lui attacher une femme. Avec une légère variation sur le thème, on en vint au vieil adage policier « Chercher la femme ». Les services croates la trouvèrent. C'est ainsi que Ljubica Grabar, pour la seconde fois, entra dans la vie d'Yves Bardain.

Chapitre 12

Ljubica Grabar a ce que l'on appelle en France « le charme slave ». Indéfinissable. Les Goncourt s'y sont essayé, dans leur journal de l'année 1858 ils disent : « Des yeux de violette. Douceur féline et caressante où excelle la race slave [...] nuageux, systématique, les idées violentes, le sourire aimable et caressant de l'œil des Slaves, le charme un peu asiatique et félin de ces peuples, évadé du mysticisme, avec des traces de cela dans l'esprit ». Ça sent le cliché... cliché sophistiqué... mais pourquoi pas... de toute façon si le charme est le plus souvent, et par définition, « indéfinissable » (autre cliché), le physique qui lui sert de vecteur est accessible. Il suffit de décrire un corps.

Ce qui frappait dès l'abord chez Ljubica Grabar était ses yeux qui semblaient polis dans cette pierre d'Afghanistan que l'on nomme lapis-lazuli. Ils étaient de couleur violette. Un violet intense et velouté, comme les pétales de la fleur dont elle portait le nom. Ce velouté floral et fruité évoquait ses lèvres... En croate, comme dans la plupart des autres langues slaves, *Ljubica* signifie « violette », la fleur des champs. Violette est un prénom de femme en France, il est aujourd'hui démodé, en Croatie aussi. À ce sens premier du nom, il faut en ajouter un autre dérivé du mot *Ljubav* qui signifie « amour » et fait de *Ljubica* un diminutif affectueux féminin qui équivaut à l'expression câline du français : « Mon p'tit amour » (l'élision du "e" est importante, sans elle l'amour n'est que « petit », perdant son e il gagne en tendresse). S'il avait fallu s'en tenir à son prénom, à ses yeux et à sa bouche, cette femme aurait déjà été un programme de séduction. Mais il y avait le reste... le **reste**, mot malheureux pour désigner une véritable « bombe sexuelle ». Sa chevelure couleur auburn retenait la lumière du

soleil qui la rendait plus claire et ajoutait à ses yeux légèrement asiatiques une ombre de mystère. Elle était de taille moyenne, un mètre soixante-treize, mais ses jambes parfaites donnaient à ses mouvements un élan souple et harmonieux qui allongeait sa taille. Sa taille mince au ventre plat mettait en valeur le rebond de ses seins. Une bombe.

Une bombe qui avait implosé sur sa propre vie. Tout ce qui est en excès est source d'épreuves, en cela beauté et laideur se ressemblent. Dans le cours ordinaire des choses de la vie, une femme belle et intelligente comme Ljubica doit vivre l'épreuve d'une solitude particulière, comme la Violetta de La Traviata de Verdi. Malheureusement en raison de la guerre de 91-95, la vie de Ljubica n'avait pas suivi un cours ordinaire.

Elle était originaire d'un petit village de Bosnie, Konjiza, à l'ouest de Travnik. Un village croate dans une région où il y avait des villages serbes et musulmans. Au début de la guerre, les Croates s'étaient alliés aux Musulmans contre les Serbes. Puis, en 1993, les Croates avaient fait la guerre aux Musulmans. Localement les Musulmans avaient alors fait alliance avec les Serbes. Konjiza avait été bombardé par les Serbes puis attaqué par les Musulmans, ses parents avaient été tués. Elle avait une tante par alliance musulmane qui avait plaidé pour la vie de sa nièce. Ljubica n'avait alors que treize ans. Les musulmans avaient épargné sa vie. Mais elle avait servi au plaisir des combattants musulmans et de leurs alliés serbes. Comme sa tante protestait, un djihadiste pakistanais lui avait dit en anglais qu'Aïcha n'avait que neuf ans lorsque le Prophète l'avait épousée. Ignorant et la langue anglaise et la vie de Mohammed sa tante n'avait pas compris ce que cet homme lui disait. À treize ans Ljubica avait connu plus d'hommes qu'une prostituée ordinaire en un mois de travail. Sa vie avec les Musulmans et leurs visiteurs serbes n'avait duré que quatre mois. Elle était enceinte de deux mois lorsque, dans un retournement d'alliance, les Serbes ont attaqué les Musulmans et totalement

détruit ce qui restait de Konjiza. Sa tante qui, si l'on peut dire, l'avait protégée des Musulmans a été violée puis tuée par les Serbes. Dans le chaos des combats, elle a réussi à fuir ; épuisée, elle s'est effondrée dans un fossé sur la route qui relie Travnik à Donji Vakuf. Il y avait un bataillon français à Donji Vakuf. Le colonel Galloyaud envoyait chaque matin trois V.A.B (Véhicule de l'Avant Blindé) en patrouille sur la route de Travnik.

Ce matin-là, le jeune lieutenant Yves Bardain est dans le véhicule de tête, il commande le détachement dans cette mission de routine. Il est arrivé la veille de Sarajevo et ne doit passer que quelques jours à Donji Vakuf. Sa visite a pour but de le familiariser avec un autre aspect de ce que ses supérieurs appellent « la guerre humanitaire » telle qu'il la vit depuis trois mois à Sarajevo. C'est le conducteur du V.A.B de tête, le caporal-chef Berger, un sous-officier expérimenté, qui a remarqué le corps dans le fossé. Ils ont d'abord cru qu'il s'agissait d'un cadavre mis là pour faire sortir les hommes de leur véhicule et les exposer au tir d'un *sniper* posté sur une hauteur ou dans la forêt (la région est montagneuse). Il n'était pas rare que les Musulmans leur tirent dessus afin d'en accuser les Serbes, et tenter par ce biais de provoquer le basculement des forces des Nations Unies en leur faveur ; de leur côté, les Serbes et les Croates pouvaient aussi les prendre pour cibles afin d'en accuser les Musulmans et ternir l'image positive qu'ils avaient dans les médias occidentaux. Enfin, il y avait toujours la possibilité d'un tireur un peu fou de n'importe quel camp que la neutralité des soldats onusiens exaspérait et qui passait sa rage en faisant un carton sur des Casques bleus, presque au hasard. Le groupe mobile disposa ses véhicules blindés en position de protection. Puis, le lieutenant et un soldat sortirent revêtus de leurs gilets pare-balles pour voir le corps. Ils l'examinèrent avec prudence de peur que le cadavre ne soit piégé. Ils s'aperçurent qu'il s'agissait d'une toute jeune fille, maigre et sale, mais vivante. Lorsqu'elle s'éveilla, voyant les soldats autour d'elle,

elle les insulta. Puis voyant que l'un d'eux lui tendait une barre de chocolat, elle la prit et la mangea comme une sauvageonne en jetant des regards rapides sur tout ce qui l'entourait. Ayant vu les V.A.B peints en blanc et marqués U.N en lettres noires, elle se calma et leur demanda de la conduire en Croatie. Sans comprendre le sens de ce qu'elle disait, les Français saisirent l'évidence : elle voulait qu'ils la sortent d'ici. Ils l'emmenèrent à Donji Vakuf où elle put raconter une partie de son histoire à Katerina Kovacic, l'interprète du colonel Galloyaud. Deux jours plus tard, alors que le lieutenant retournait à Sarajevo, il avait croisé la jeune fille qui quittait le poste français dans un convoi en mission de ravitaillement en partance pour Split, un des grands ports croates de Dalmatie.

Juste avant son départ, alors qu'il prenait congé du colonel Galloyaud, le lieutenant avait demandé le nom de la jeune fille. Le colonel l'avait oublié, il appela son interprète. Katerina Kovacic ne donna que le prénom de la jeune fille : « Ljubica dit-elle, une fleur qui vient de traverser l'enfer, comme la Violetta de Verdi ». Katerina Kovacic avait eu un début de carrière comme soprano à l'opéra de Split. Gênés, les deux hommes, que cette guerre nouvelle éprouvait en raison de toutes les cruautés dont ils étaient témoins, ne demandèrent aucune précision à Katerina Kovacic. Ils n'avaient jamais vu et entendu La Traviata. Katerina interpréta leur silence comme une sorte d'inconsciente volonté d'oubli. Alors qu'il croisait Ljubica, toujours aussi maigre, mais propre dans des vêtements trop grands pour elle, un don de Katerina, Yves Bardain avait fait face à la petite fille. N'osant pas la toucher, il ne lui serra pas la main. Gauchement, il lui fit un bref salut militaire qu'elle trouva aussi ridicule que lui-même le trouvait dans l'instant qu'il le faisait. Elle lui jeta un bref regard, qui, peut-être, aurait voulu exprimer de la reconnaissance. Yves Bardain le trouva si vide et si froid qu'il lui perça le cœur.

Cela faisait plus de vingt ans que ce regard d'une froideur minérale hantait le colonel Bardain. Il le hantait à la façon vague et insaisissable dont un fantôme est supposé hanter un château vide : sans que personne n'ait jamais pu établir la réalité de sa présence, on le dit toujours là. C'est une ombre qui répète : « Si tu veux m'oublier, n'oublie pas de me rappeler de t'oublier ! »

L'ombre était là lorsqu'il rencontra la Capitaine Ljubica Grabar dans son bureau du ministère de la Défense de la République de Croatie. Elle n'était pas en uniforme, elle portait avec élégance un ensemble printanier couleur pastel. Elle était incontestablement une très belle femme dont l'apparence n'avait plus rien de commun avec la jeune fille, pour lui une fillette, sale, maigre et épuisée qu'il avait recueillie sur la route entre Travnik et Donji Vakuf. Il avait oublié le prénom de la fillette ainsi que tous les éléments concrets de son souvenir, ils vivaient en lui comme des ombres. Pourtant, quelque chose dans le regard violet fit surgir le fantôme sans que le colonel mette en rapport cette ombre tragique et la femme splendide qui lui faisait face. Pour sa part, elle ne reconnut pas l'homme qui était devant elle. Elle ne se souvenait que des circonstances et non des visages et encore moins des noms des soldats qui l'avaient secourue puis évacuée sur Split où une équipe de Médecins sans Frontière l'avaient prise en charge, recueilli son histoire, constaté sa grossesse et, à sa demande et vu son âge, procédé à l'avortement de l'enfant qu'elle portait et dont le père avait tant de faciès qu'il n'avait pas de visage.

La brutalité des viols qu'elle avait subis était telle que, dès la première fois, elle était littéralement sortie de son corps. Se trouvant comme suspendue en l'air à quelques mètres seulement du dos de l'homme qui s'agitait sur sa chair indifférente. Comme morte. Lorsque les séances étaient terminées, elle réoccupait son corps dont elle sentait alors la lourdeur, la douleur et la souillure. Cette souillure n'était pas la

sienne, mais celles de ces êtres malodorants qui s'étaient soulagés en elle, et dont elle n'avait perçu que le dos ridicule et ahanant. L'acte physique de la procréation avec un homme était pour elle sans visage et sans intérêt. Sa grossesse était une trahison biologique : des spermatozoïdes entrés en elle par effraction. Le désir n'avait aucun sens, l'amour encore moins... À trente-quatre ans, elle se considérait comme vierge, et bien décidée à le rester. Elle avait eu quelques liaisons féminines pendant ses longues études, elle avait un doctorat de linguistique, mais cette forme de sexualité ne lui avait pas semblé meilleure que celle qu'elle avait rencontrée avec les soldats. Plus douce à la rigueur, sauf avec quelques toquées qui confondaient la succion des mamelons et du clitoris avec l'action d'une pompe à vide, mais pas plus satisfaisante, puisqu'à nouveau elle se détachait de son corps et voyait sa partenaire s'exciter stupidement sur ses bas morceaux. Un seul avantage, avec les femmes elle ne risquait pas de se retrouver enceinte. Le mieux était de se passer de ces agitations futiles. Elle avait consacré sa vie d'adolescente, puis sa jeunesse, aux études : la linguistique et les langues étrangères. Elle parlait toutes les langues européennes sauf le finnois et le basque, elle avait aussi une connaissance passive de la langue arabe. Ses autres passions étaient son pays et les sports de combat. L'union de ses deux passions avait fait d'elle un cadre respecté des services secrets de la Croatie.

La Capitaine Ljubica Grabar s'était préparée avec ses services à la visite du colonel français, elle avait remarqué que son dossier mentionnait un séjour à Sarajevo pendant la guerre. Un de ses subordonnés, qui avait participé à la réunion de travail, l'avait informée de l'intérêt des Français pour cet ingénieur arabe que l'on soupçonnait de liens avec le terrorisme musulman. Pour cette raison, le cas était sorti de son cadre strictement européen. L'OTAN, dont la Croatie venait de devenir membre à part entière, s'était également saisie de l'affaire. En raison de ses connaissances linguistiques ; outre

ses liens réguliers avec les agences européennes de renseignement, la Capitaine Ljubica Grabar était un élément clef du service chargé des liaisons avec l'OTAN. Elle allait mener l'enquête sur l'ingénieur français d'origine algérienne.

Officiellement, elle aurait un poste aux relations extérieures de l'HEP (*Hrvatska Elektroprivreda*), la compagnie nationale qui contrôle la production, l'achat et la distribution d'électricité. Elle prendrait son poste dans l'agence de Split, la plus grande ville de Dalmatie. L'agence de l'HEP à Split fournissait 80 pour cent de l'alimentation électrique du réseau de la région de l'Herzégovine bosniaque. Elle allait donc devenir le lien obligé de l'ingénieur français avec ses partenaires régionaux, y compris en Bosnie-Herzégovine où elle pourrait l'accompagner dans ses déplacements. Elle expliqua son plan au colonel Yves Bardain.

- Pourquoi allez-vous à Split ? Ne pouvez-vous pas travailler à Zagreb ? Ce serait plus facile pour nous rencontrer.
- Split est à moins de six heures de route de Zagreb. Nous pouvons aisément communiquer par téléphone. Nos lignes OTAN sont sûres. Split est une meilleure garantie de sécurité pour toute l'opération, et pour moi.

Elle parlait en professionnelle dans un français parfait où l'on entendait un léger accent slave qui humanisait sa voix. Pour le reste, elle alignait les faits dans des phrases courtes et froides. Cela ne changeait rien à sa beauté surprenante, mais la rendait lointaine, presque inhumaine. Le colonel était à la fois fasciné et sans désir, comme devant une œuvre d'art dont l'esthétique serait parfaite, mais où la vie serait absente. Il évita tout propos ayant un caractère personnel, comme, par exemple lui dire qu'il connaissait Split, où il prenait parfois quelques jours de repos lors de son séjour à Sarajevo, pendant la guerre... Cette jeune femme le rendait mal à l'aise. Elle le sentit et prit un ton de

guide touristique, toujours aussi professionnel, toujours aussi froid, mais plus léger, sauf à la fin de son propos :

- Zagreb est une petite ville. Quand vous prenez votre café au centre-ville, en une heure vous voyez passer la moitié de vos connaissances. À Zagreb, il y aurait un risque de rencontre fortuite qui rendrait notre sujet méfiant. Split est parfaite, on ne m'y connaît pas, je serai une nouvelle employée de HEP et personne ne pourra soupçonner le contraire. En plus la Bosnie est à deux pas, l'ingénieur devra s'y rendre pour son travail, cela fait partie du contrat entre HEP et la société toulousaine de votre terroriste. Si notre homme veut prendre contact avec des djihadistes de là-bas, nous pourrions facilement le suivre et identifier ses contacts. Vraiment, Split, c'est parfait !

Le colonel reprit le tram, le numéro 14, pour aller au centre-ville, place Jelacic. L'ambassade de France était à deux pas de là. Le trajet lui permit de rêver en chemin, de penser à l'étrange attachement qu'il avait développé pour ce petit pays d'Europe centrale dont l'histoire était plus grande que son territoire. Trop de choses s'étaient passées dans ce mouchoir de poche qui avait dû panser trop de blessures. Aujourd'hui encore la ville portait les marques du communisme, Yves Bardain le constatait en voyant sur le trajet tous ces immeubles austro-hongrois, parfois d'allure haussmannienne, mais plus souvent encore bâtis selon l'extraordinaire variété du *Secessionstil* viennois, cette *Sécession* artistique dont Zagreb comme le reste de l'Europe reçut l'écho en son temps. Faute d'entretien les façades s'écaillaient, on eût dit la peau d'un chien malade. Une galle du temps qui passe, à laquelle il serait facile de remédier si la ville avait eu ce souci bourgeois du paraître, ou celui, aristocratique de tenir son rang, ou ce mélange des deux qui aide les villes de l'ouest européen à se bien tenir. L'esprit prolétarien triomphant avait eu d'autres soucis. Il avait fallu loger les corps en multipliant les murs pour faire des demeures

des riches des niches pour les moyens et pour les pauvres. Un avantage pourtant, au temps des communistes il n'y avait plus de pauvres.

À l'exception du cercle dirigeant de la *nomenklatura* qui souvent vivait dans un luxe effarant, tout le monde communiste était soumis à une médiocrité moyenne qui avait figé l'horloge architecturale des centres-villes à l'heure de leurs passés. Depuis ce temps, les demeures du centre de Zagreb subissaient les assauts du temps sans la protection des hommes... un peu comme les temples grecs et romains avant que leur préservation ne fût devenue une politique ; avec toutefois des années qui se comptaient en décennies et non en millénaires. Le colonel trouvait à ces marques du temps une poésie mystérieuse, surtout depuis un ou deux ans où, le changement de régime aidant, on voyait ici et là des immeubles réhabilités. Ils se changeaient instantanément en du neuf, seulement marqués par le style du temps de leur conception. Ils devenaient beaux, figés dans un éternel présent qui leur volait la poésie triste que leur avait donnée le temps. Le temps, qui, en quelque sorte, dégradait les détails comme pour mieux mettre la pureté des formes en valeur. Une valeur si bien cachée qu'il fallait l'âme d'un poète pour la voir ; ou, de façon prosaïque, le regard d'un étranger qui, ici, n'avait pas vécu au temps du communisme. Il fut un temps où toutes les villes anciennes de l'est européen avaient cet air croupissant, comme si les communistes avaient voulu laisser le passé s'effondrer sur lui-même pour mieux mettre en valeur les avenir radieux qu'ils promettaient. Cela avait donné cette poésie d'un échec à laquelle le colonel était sensible. Comme il était sensible à la beauté de Ljubica Grabar, à son charme froid sous lequel il pressentait une splendide chaleur, celle de la Violetta de l'opéra de Verdi, bien qu'il ne le connût pas.

Alors qu'il prenait un café à la « Petite Taverne » (*Mala Kavana*) sur la place Jelacic, le colonel regardait la façade de

l'hôtel Dubrovnik où logeait Ahmed Al Nour, chambre 52, 5^e étage. Il était trois heures de l'après-midi et la place était pleine d'une animation fébrile. Il y avait des petits baraquements temporaires en bois en forme de chalets de poupées, ils servaient d'échoppes à des artisans qui vendaient les produits les plus divers : huiles d'olive et de graines de potirons ; miels, propolis et cire d'abeille ; huiles essentielles de plantes méditerranéennes ; articles de tanneurs ; charcuterie régionale : *kulen*, *špek* et *pršut* (respectivement : saucisson épicé, lard fumé et jambon cru légèrement fumé ou non) ; jouets en bois ; vins et liqueurs... Plusieurs lignes de trams avaient un arrêt sur la place à deux pas d'une des entrées de l'hôtel. Les mouvements des passagers s'ajoutaient à la foule des chalands et des badauds qui parcouraient la place passant d'une échoppe à l'autre dans cette kermesse trépidante où l'on goûtait, sentait, tâtait figurativement les gens et physiquement les choses. Au pied de la statue équestre du Ban Jelasic (un héros national du XIX^e siècle) un petit orchestre dans le costume folklorique de la Slavonie jouait des polkas aux rythmes lourds (cuivres, clarinettes et grosse caisse). Si l'ambiance n'était pas joyeuse, elle était festive.

La nuance est importante et Yves Bardain la connaissait bien. Tous les peuples tragiques ont le sens de la fête : les Arméniens, les Juifs, les Chrétiens d'Orient... les peuples que l'Histoire a martyrisés ne sont pas joyeux. Lorsqu'elle n'est pas donnée par le mystère de la foi, la joie a besoin d'une sorte d'innocence, une innocence que le malheur fracasse. Reste alors le sens de la fête, une fête que l'on organise : mariage, baptême, circoncision ... ou une fête spontanée que créent les circonstances : foule, musique, étalage d'abondance (c'est la raison pour laquelle les marchés ont toujours un air de fête). Sur la place Jelacic, la fête était du type spontané et les passagers qui descendaient des trams étaient immédiatement happés par le spectacle dont ils étaient soudain acteurs et spectateurs. Alors qu'il observait cette plaisante animation, le

colonel comprenait comment les services croates avaient perdu la trace de l'ingénieur. Il lui avait suffi de prendre la sortie la plus utilisée de l'hôtel Dubrovnik, celle d'accès au café-restaurant, celle qui donne sur la foule de la place Jelasic, sur l'arrêt des trams. À gauche de la porte où les flux des passants étaient réguliers, il y avait une boulangerie qui vendait des encas à partir de sa vitrine ouverte sur la place ; et devant laquelle les gens faisaient la queue pour acheter une portion de pizza, de *burek* (sorte de pâte feuilletée fourrée à la viande hachée, au fromage, aux épinards) ou des croissants. Ahmed Al Nour avait pu facilement se glisser dans un groupe de clients qui attendaient leur tour, puis suivre le mouvement de la foule des passants sans que la surveillance remarque son départ de l'hôtel ; surtout si, trop confiants dans leurs moyens techniques, le ou les agents en faction avaient remarqué que le marqueur qu'était son téléphone portable était toujours immobile. Cette pensée le ramena à sa rencontre avec Ljubica Grabar.

Le professionnalisme de l'officier l'avait impressionné, et il se sentait entre de bonnes mains. Des mains froides, à tous les points de vue. Si, lors de l'arrivée du colonel dans le bureau de la jeune femme, d'un petit signe de tête ils s'étaient salués de chaque côté du bureau du capitaine ; lors du départ du colonel, ils avaient échangé une poignée de main. La froideur de la main gracieuse de Ljubica Grabar avait surpris le colonel, qui avait remarqué qu'elle avait sur son bureau la petite statue de bronze doré que convoitaient tous les tireurs d'élite qui participaient à la compétition annuelle de l'OTAN. Grâce à Ljubica, dès sa première participation à la compétition la Croatie avait remporté le trophée. Plus jeune dans sa carrière, le colonel avait participé à ce concours des meilleurs tireurs des armées alliées, il n'avait jamais gagné la première place. Il n'avait pas le sang-froid de cette jeune femme, ses mains n'étaient pas froides. Assis à la terrasse de la *Mala Kavana*, porté par la rêverie de l'instant qui abolissait les barrières entre pensées, sensations et souvenirs, le colonel s'était dit que ce

froid de la mort caché au creux de la main d'une femme était choquant en raison du contraste qu'il faisait avec la radieuse beauté de Ljubica Grabar.

Le lendemain matin, le colonel rendit compte à l'ambassadeur de son entretien avec l'agente des services croates avec laquelle il allait travailler sur le dossier Al Nour. Conscient de l'importance probable de cette affaire, l'ambassadeur Vilonne était partagé entre des intérêts contradictoires. S'il réussissait, ce pourrait être l'assurance d'une belle fin de carrière. Il aurait Moscou pour prochain poste... au minimum Varsovie, Kiev... Prague peut-être, moins prestigieux, mais une de nos plus belles ambassades, celle du palais Bucoy. Si l'affaire échouait, il finirait sa carrière dans le pire des placards, aux archives, en France, dans une petite ville de province. Il était possible que l'affaire prenne une telle importance qu'elle serait gérée directement par les services à Paris. Il serait hors risque, ou presque. Presque... car si l'affaire échouait, à Paris les services pourraient essayer de lui faire porter le chapeau. Le mieux, évidemment, serait soit que l'affaire réussisse, soit que l'on s'aperçoive assez rapidement qu'il ne s'agissait que d'une fausse alerte, une erreur sur les noms ou autre chose... c'était assez courant dans les services secrets, surtout depuis que le gouvernement Sarkozy avait décidé de faire des économies. Manquant de personnels qualifiés, les services s'emballaient sur un fait qu'une enquête approfondie réduisait à peu de chose. L'introduction mal pensée d'une culture naïve du résultat chiffré avait abouti à la multiplication des enquêtes vite bouclées sur des résultats bidon. Certes, les informations fournies par le réseau touareg du colonel Bardain n'incitaient pas à considérer cette histoire comme une baudruche qui allait vite se dégonfler. Le colonel venait d'ailleurs d'informer l'ambassadeur que les Américains avaient confirmé que leur ADN du chef terroriste était le même que celui recueilli par les services autrichiens à Vienne.

Le rôle qu'allait jouer le colonel dans cette affaire agaçait l'ambassadeur Vilonne. Alors que son ministère était de plus en plus centralisé sur Paris, où le Président de la République contrôlait tout, ou presque ; les agents de la DGSE jouissaient d'une grande autonomie opérationnelle dans leur sphère d'activité. Ils pouvaient improviser et rendre compte postfacto, ce qui, aujourd'hui, était impensable pour un ambassadeur. Vilonne regrettait de ne pas être un ambassadeur de la fin du XIXe siècle... à la rigueur de la première moitié du XXe. Avant la Deuxième Guerre mondiale, les ambassadeurs avaient les mains libres, ils avaient des directives, ils les appliquaient à leur guise. Vilonne n'était pas seulement un énarque intelligent et cultivé formaté par un système qui avait perdu le sens de sa mission, l'ambassadeur était aussi un intuitif qui sentait l'importance de certaines situations. À ce titre, il sentait que le colonel allait jouer un rôle déterminant dans l'affaire Al Nour et ses prolongements. Sa jalousie quasi instinctive vis-à-vis du colonel en était accrue. Il s'en voulait d'éprouver un sentiment aussi bas. Pour le combattre, il décida d'entrer de plain-pied dans l'affaire et d'appuyer de toutes ses forces son subordonné afin de rester, en quelque sorte, maître d'un jeu qui, en raison de sa nature, allait le dépasser. Après avoir écouté le compte rendu du colonel, Vilonne demanda :

- Et les Russes, les avez-vous associés à cette affaire ?

Surpris, Bardain demanda :

- Pourquoi les Russes ? Ils n'ont rien à voir dans l'histoire... pour le moment ...
- C'est que l'Autrichien de l'Observatoire de ... de je ne sais plus très bien quoi... Comment s'appelle-t-il déjà ?

Le colonel redonna le nom « Gustave Safranek », puis celui de son service : « l'Observatoire des mouvements à tendances terroristes ».

- Je vous remercie de ce rappel ! Votre Safranek, il dit qu'Al Nour a rencontré dans la mosquée tchéchène de Vienne celui qui pourrait être un chef d'Al Qaeda. Les Américains viennent de nous le confirmer ! En Europe, et dans le monde entier, ceux qui connaissent le mieux les Tchétchènes, ce sont les Russes. Si vous le voulez, je peux en toucher deux mots à mon collègue et ami Anatoly, j'entends l'ambassadeur Mouraviov-Apostol ! Comme vous le savez, je parle russe !
- Monsieur l'ambassadeur ; avec respect, je dois vous dire que l'idée d'introduire les services russes, le FSB, dans cette affaire me semble prématurée... et ... disons inopportune. Nous nous opposons en Ukraine, en Syrie et, largement, sur l'Iran. Je ne pense pas que nos alliés de l'OTAN apprécieraient notre démarche.

Avec une expression de lassitude sur le visage, Vilonne reprit :

- Oui, je sais ! Nos amis américains n'ont pas compris à temps que la guerre froide était finie. Ou ils ont pensé qu'il était dans leur intérêt de ne le pas comprendre. Nous n'avons pas assez aidé les Russes. Nous avons laissé les Américains jouer aux donneurs de leçons. Nous avons abreuvé les Russes de fadaises idéologiques du genre : « Le capitalisme pour les nuls », « la démocratie pour les nuls ». Vous savez, ces petites brochures de vulgarisation qui prétendent vous apprendre des choses compliquées en trois leçons simplistes données par des ONG avec toute l'arrogance de leur bien-pensance. C'est toujours mauvais de prendre les Russes pour des cons !

Russophone et russophile l'ambassadeur avait enfourché un de ses sujets favoris, qui d'ailleurs n'avait pas favorisé sa carrière au Quai d'Orsay. Sous Sarkozy, peut-être un peu moins sous Hollande, il était de bon ton de tenir les Russes en

suspicion. Le colonel savait qu'il ne servirait à rien de rappeler à son ambassadeur que Poutine n'était pas un démocrate exemplaire... alors il le laissa lâcher sa bonde et continuer sur sa lancée :

- C'est François Mitterrand qui avait raison quand il disait qu'il fallait trouver une formule pour intégrer la Russie à l'Union Européenne, une idée gaulliste d'ailleurs ! Vous vous souvenez : « L'Europe, de Brest à Vladivostok ! » Nous n'avons pas su préparer ce coup avec nos amis d'Europe Centrale, nous les avons laissés s'enfermer dans une mentalité qui prolongeait la guerre froide. Nous avons manqué l'instant du possible, nous avons laissé la vision figée des Américains s'imposer à nous. Et les Américains ont humilié les Russes en ne respectant pas ce qu'ils avaient promis à Gorbatchev : pas d'avancée de l'OTAN en Europe Centrale ! Nous avons encouragé la sécession du Kosovo, c'est aujourd'hui un état mafieux ! Nous avons carrément merdé en Libye... Nous payons le prix de toutes ces sottises... Heureusement, nous avons accepté de leur vendre nos navires de guerre « Mistral » ! Vous savez, comme dans la chanson de Renaud « les Mistral gagnants » ha, ha ha ! je m'emporte, je m'emporte... Mais vous avez raison ! Pour l'instant ma démarche serait prématurée. Il nous faut voir où ceci va nous mener. Bon travail colonel !

Alors qu'il quittait le bureau de l'ambassadeur, Angèle Guimbert décocha au colonel un sourire radieux auquel il répondit d'un signe de la main qui ne voulait rien dire. Rien de ce qu'Angèle voulait entendre.

Chapitre 13

Un visiteur qui aurait quitté le Kironmoyee cinq ans plus tôt et y reviendrait aujourd'hui ne reconnaîtrait pas le pays. Il faut dire que des visiteurs, il n'y en avait pas beaucoup. Quant à ceux qui y seraient revenus après un premier séjour... peut-être y en avait-il un tous les dix ans. Le Kironmoyee n'intéressait personne. Personne avant la découverte de ses ressources pétrolières... et même après : les prostitués des deux sexes et leurs souteneurs, les trafiquants, les banquiers, etc. qui avaient séjourné dans le pays ne s'étaient intéressés qu'à l'argent facile qu'ils voulaient y faire. Il arrivait même que certains atlas géographiques sommaires oublient de porter le petit sultanat sur leurs cartes (soit ils le confondaient avec le Bangladesh, en vert ; soit avec la Birmanie, en rose). Le Kironmoyee était un de ces rares pays dont on peut dire qu'ils n'ont aucun attrait. Les paysages étaient verts et plats avec ici et là des palmiers à sucre et, autrefois, des rizières. Seules hauteurs naturelles : une série de petites collines dont la plus haute culminait à 123 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces collines étaient concurrencées par des minarets d'un blanc éclatant au soleil, qui depuis cinq ans poussaient comme l'auraient fait des champignons de Paris dans une champignonnière sombre et humide.

La capitale, Kironmoyee, où résidait le sultan était située dans ces collines parmi les minarets, comme une fleur pâlotte entourée d'épines. Ces minarets-épines qui sont les « baïonnettes de l'islam » selon un poète turc cité par Recep Tayyip Erdogan, l'actuel président de la Turquie. La ville comptait aujourd'hui environ 600.000 habitants, 70% de la population du pays. Le port de Kitipilipili était la seule autre ville du sultanat, il avait quelque 100.000 habitants. Plus de 80% de

la population était à présent urbaine. La tendance à la désertification des zones rurales du Kironmoyee était ancienne. Elle avait commencé une vingtaine d'années avant l'exploitation pétrolière qui l'avait accélérée ; puis, l'islamisation wahhabite du pays porta le coup final en regroupant les populations autour des mosquées et des medersas des deux cités.

Les gens des compagnies pétrolières étaient les seuls visiteurs qui faisaient ici des séjours quelque peu réguliers. Les autres, du genre touriste et même journaliste, étaient presque inexistantes : deux ou trois par an, et encore... pas sûr. Nul ne revenait, il n'y avait rien à voir. Le palais du sultan était d'une modestie telle que les rares visiteurs étrangers confondaient le temple bouddhiste qui le jouxtait avec la résidence du sultan. Le Kironmoyee n'intéressait personne en dehors de quelque trois cents ingénieurs et ouvriers spécialisés du pétrole qui y vivaient dans le quartier ghetto de Kharima dans le port de Kitipilipili. Ils étaient là en mercenaires, souvent de nationalité britannique, australienne et néo-zélandaise, et ne participaient pas à la vie locale dont, éventuellement, ils suivaient la chronique à travers la télévision. Les programmes télévisés consistaient en prêches religieux, débats juridiques sur le licite et l'illicite, appels à la prière, plus quelques feuilletons islamiquement édifiants produits par une chaîne turque à financements koweïtiens. Les aventures du djihadiste « Ikbar le magnifique » (un superhéros musulman qui massacrait des croisés à tout va), jouissaient d'une certaine audience dans la jeunesse. Jamais de films étrangers, même égyptiens ou libanais (il n'y avait jamais eu de film kironmoyen). Pour finir, la télévision kironmoyenne avait un journal télévisé en langue nationale, le Bengali que l'on appelait ici le Kironmoyi. Une fois par jour, en soirée, un journal en langue anglaise était diffusé. Les nouvelles intéressantes et internationales n'y tenaient pas une grande place. Pour l'essentiel de son temps, quarante-cinq minutes, le journal consistait en l'annonce des inaugurations

faites par le sultan : un dispensaire par-ci, une mosquée et une medersa par-là, des routes... et depuis quelques semaines, la mise en chantier du grand aéroport Mohammed Abdu Sidiki Masjid dont on allait devoir suivre, de la pose de la première pierre à la livraison du dernier Antonov, les étapes de la construction et de la mise en service. Puis, il y avait la lecture des statistiques diverses : les barils de pétrole exportés dans la semaine, le mois, l'année et les années passées ; les prévisions futures ; le nombre, l'origine et les noms des navires qui étaient entrés dans le port ; les noms, titres et fonctions des personnalités musulmanes reçues par le sultan ; la liste des personnes condamnées par la charia, ainsi que la sentence ; et le nombre des nouveaux convertis à l'islam.

Les expatriés du pétrole qui vivaient dans le ghetto de Kharima n'étaient pas musulmans, et, en raison de leur statut de mécréants étrangers, ils ne subissaient pas de pressions pour le devenir. Les expatriés musulmans vivaient parmi la population locale. Chaque quartier était sous le contrôle d'une mosquée et d'un poste de police attenante qui s'assuraient du comportement islamiquement correct des étrangers et des nationaux. Lors de ses séjours à Genève et à Vienne, le sultan avait été choqué par les comportements *kafir* (impurs) des riches Saoudiens, Qataris et Koweïtiens, il veillait à ce que rien de semblable ne puisse se produire dans son pays. Dans le ghetto des non-musulmans, on suivait avec un certain intérêt le journal télévisé en langue anglaise. Depuis la quasi-disparition des prostitués des deux sexes et la prohibition des alcools, ce journal était la seule distraction prudemment multiculturelle qu'offrait la vie locale. Pour des raisons que les infidèles, surtout quand ils sont « de gauche », ont du mal à comprendre, les musulmans sont favorables au multiculturalisme quand ils sont chez les autres et le combattent farouchement quand ils sont chez eux.

Les étrangers appelaient le journal télévisé « Le fantôme de huit heures ». Ce surnom étrange était dû au fait que le journal de langue anglaise était présenté par une speakerine intégralement voilée et gantée de noir. Les studios ne disposant pas de prompteur, elle devait se servir de ses mains gantées pour tourner les pages des statistiques quotidiennes. Les gants ne facilitaient pas le tournement des pages. La pauvre femme s'embrouillait souvent : les bateaux entrés au port, leurs noms et nombres se mêlaient à ceux des visiteurs du sultan. Elle mêlait parfois nombres et noms des condamnés avec ceux des nouveaux convertis, ce qui ajoutait au comique de situation de toute la scène : une ombre noire annonçant des noms, des chiffres et des condamnations religieuses (vol, usure, sodomie, blasphème, tenue indécente, adultère, etc.) avec leurs peines (coups de fouet, de 10 à 100 ; amputation ; pendaison ; lapidation), à cette litanie s'ajoutaient les chiffres des statistiques dans une sorte de chaos qui s'achevait par une citation coranique qui tombait sur la fin du journal comme le raton laveur de l'inventaire surréaliste de Jacques Prévert.

Le journal en kironmoyi était présenté par un homme vêtu du costume traditionnel du sultanat : un long pagne de couleur sombre, une chemise blanche à longues manches, un gilet de couleurs vives et un châle léger posé sur les épaules. Le châle pouvait servir de turban. La speakerine de langue anglaise avait un fort accent ; comme elle était sans visage, cet accent permettait de la reconnaître. Bien qu'il rendît la parole de la femme presque incompréhensible aux nouveaux venus, avec le temps, on finissait par s'habituer à ce parler étrange. En résultait des imitations de mauvais goût, mais parfois techniquement très réussies. Il faut dire que les expatriés non-musulmans s'ennuyaient prodigieusement. À l'inverse de ce qu'avait été la vie du temps de son père, on riait peu au Kironmoyee du sultan Othman Abdu Sidiki Masjid. Rythmée par les appels à la prière lourds et rauques hurlés dans des amplificateurs plantés en haut des minarets, la vie quotidienne

du sultanat était d'une infinie tristesse et les voix des muézins résonnaient comme une plainte atroce. Quelques humoristes locaux, des musulmans atypiques, lançaient des traits d'humour qui, parfois, avaient la faveur de la rue. On entendait dans les échoppes qui vendaient des produits défendus, pour l'essentiel du vin de palme et du whisky : « Heureusement que notre sultan nous promet à tous le paradis avec houris et vins qui n'enivrent pas, parce que pour le moment il nous sert l'enfer sec et brûlant ! »

Les compagnies pétrolières tenaient compte de ces désagréments spécifiques au pays : les salaires étaient très attractifs et les séjours limités à six mois suivis de trois mois de congés payés à plein tarif si l'employé acceptait de faire un second séjour. Rares étaient les personnes qui faisaient plus de deux passages dans le sultanat. Le mot de Casanova alors qu'il résidait à Constantinople (Istanbul) en 1745 était toujours valable : « un pays où l'ennui fait peur aux étrangers encore plus que la peste ». C'est peut-être la raison pour laquelle il n'y avait pas de diplomates à Kironmoyee. Le sultanat était couvert à partir d'autres capitales régionales : Dacca, Rangoon, Bangkok, New Delhi ou Singapour. En raison de la quasi-absence de liaisons aériennes, cette couverture diplomatique n'était que théorique : les ambassadeurs ne venaient jamais au Kironmoyee pour une visite protocolaire et ils n'envoyaient personne en mission. Des consuls locaux faisaient rapport et géraient les affaires consulaires. En fait, ces consuls étaient quasiment des appointés du sultan. Les intérêts des compagnies pétrolières étaient représentés par le directeur étranger de la compagnie, systématiquement assisté par un sous-directeur local conjointement nommé par le sultan et les directions d'ExxonMobil et de British Petroleum. Le directeur américain du bureau local d'ExxonMobil était le seul Américain séjournant au Kironmoyee. Il n'y avait que deux exceptions récentes à cette situation. L'Ukraine et la Russie venaient d'ouvrir deux délégations commerciales à Kironmoyee. La

délégation ukrainienne négociait avec le sultanat l'achat d'une dizaine d'avions Antonov. Le sultan voulait acheter des moyens-courriers An 148, mis au point par les ingénieurs de Kiev et de Karkiv (Kharkov en russe) assemblés conjointement dans les usines ukrainiennes de ces deux villes et dans l'usine russe de Samara. L'installation de la délégation russe n'était pas due à la part russe dans la fabrication de l'appareil, mais au fait qu'une compagnie russe Betoexport avait remporté l'appel d'offres pour la construction de l'aéroport Mohammed Abdu Sidiki Masjid. La connaissance et l'expérience qu'avaient les Russes dans la construction des aéroports relativement courts, 600 à 800 mètres qui suffisaient aux Antonov, avaient favorisé l'offre russe. L'ancienne maîtresse d'Anatoly Mouraviov Apostol qui avait étudié l'Histoire à l'université de Saint-Pétersbourg, Tatiana Olochenko, était à la tête de la délégation commerciale ukrainienne. En poste depuis trois mois, pour une mission qu'elle espérait ne pas devoir prolonger au-delà de six, elle s'ennuyait à mourir.

Il faut dire qu'en cinq ans l'ennui avait considérablement gagné en intensité, mais, outre les petites délégations ukrainiennes et russes, les personnes qui pouvaient s'en apercevoir n'étaient pas nombreuses, de moins en moins nombreuses. Même les humoristes étaient une espèce en voie de disparition. On l'a vu, les étrangers non musulmans vivants dans le pays étaient une minorité insignifiante, trois cents personnes environ. Leurs séjours étaient brefs, ils vivaient en *apartheid* dans un ghetto de la ville portuaire et ne se rendaient pratiquement jamais dans la capitale ou dans le reste du pays. Si leur rôle dans l'économie était essentiel ; d'un point de vue social et politique, ils ne comptaient pas... au fond, ils jouaient un rôle semblable à celui des juifs et des chrétiens dans l'Empire ottoman : des êtres inférieurs affectés à des tâches essentielles, mais sans prestige dans le système des valeurs musulmanes. Le seul embarras pouvant troubler l'ordre

théocratique kironmoyéen eût pu venir des minorités nationales non musulmanes. Leur situation était tout à fait exceptionnelle.

Depuis la découverte et l'exploitation du pétrole, les habitants du sultanat, quelle que soit leur religion, ne jouaient aucun rôle significatif dans l'économie nationale. En conséquence, le sultan pouvait régner et prospérer en se passant de ses sujets. Rien de commun entre sa situation et, en leur temps, celle des rois européens dont les domaines étaient trop pauvres pour qu'ils pussent lever l'impôt sans un minimum d'assentiment de leurs sujets : cela avait donné les parlements avec les conséquences démocratiques que ces parlements ont eues dans le long terme. La richesse du sultan ne provenait pas du travail productif de ses sujets, ni de l'impôt qu'il eût pu prélever sur leurs activités. La seule activité économique pratiquée par un nombre appréciable de sujets du sultan était le commerce : ils achetaient à l'extérieur pour revendre à l'intérieur ; un travail de service, loin des efforts créatifs du travail qui transforme la matière. Pour respecter les obligations coraniques, tous les sujets payaient deux impôts traditionnels : le *zakat* pour les musulmans, 10% des bénéfices ; et l'impôt de protection, 15% des bénéfices pour les sujets pratiquant d'autres religions. N'était pas imposé dans le sultanat « *l'impôt du sang* » qu'avaient autrefois prélevé les sultans turcs sur les minorités religieuses : la capture des enfants non-musulmans, convertis de force et enrôlés dans l'armée des janissaires, puis dans l'administration ottomane.

Les impôts islamiques traditionnels étaient remboursés aux sujets du sultan quelle que soit leur croyance; de plus, depuis le firman du 18 juin 1977, chaque sujet mâle du sultanat recevait une aumône de 1500 dollars mensuelle dès l'âge de 18 ans. Cette aumône était le *zakat* du sultan.

La richesse du sultanat reposait sur le travail anonyme que la nature, en fait le rayonnement solaire, avait accumulé en plusieurs millions d'années pour produire pétrole et gaz. Ce

labeur sans intention de bactéries appelées *Pila bibractensis* avait au rythme des temps géologiques transformé en pétrole et en gaz les forêts et les animaux du Permien, il y a 300 à 500 millions d'années. À ce long labeur, il fallait ajouter le travail accompli par les populations occidentales, qui, en quelques siècles, avaient inventé des machines dont les mouvements ne pouvaient s'accomplir sans consommer du pétrole. La collusion du travail des *Pila bibractensis* et de celui des Occidentaux avait fait la richesse du sultanat, et rien d'autre. Bien que ni *Pila bibractensis* ni les Occidentaux ne fussent jamais musulmans, on pouvait comprendre que le Sultan Othman ben Mohamed Hanbal Masjid ait considéré que sa richesse était un don d'Allah qui confirmait ainsi l'origine divine du Coran révélé au Prophète de l'islam. Il y avait donc une logique et même une sorte d'honnêteté fondamentale dans la décision du sultan de mettre sa fortune au service d'un Dieu qui, de façon si manifeste, lui donnait une preuve éclatante de son soutien à l'exclusivité de la vérité coranique. Othman ben Mohamed Hanbal Masjid était dans une situation semblable à celle du joueur compulsif qu'avait été Andrea Vendramin qui espérait que Dieu lui prouverait son existence en le faisant gagner au pharaon. Les dissemblances entre les deux situations étaient malgré tout importantes : Andréa Vendramin avait joué, et perdu ; Othman ben Mohamed Hanbal Masjid n'avait pas eu à jouer, sa foi aveugle le protégeait du hasard. Il avait gagné, Dieu avait déposé le pétrole sur son plateau continental. La perte d'Andrea n'avait pas eu de conséquences notables sur l'histoire de l'espèce humaine, les gains d'Othman allaient avoir d'horribles conséquences pour des millions d'êtres vivants.

Les problèmes avaient commencé lorsque le sultan Othman Mohamed ben Hanbal Masjid, conseillé par le cheik Abdallah Hassan Hassan, avait décidé que le remboursement de l'impôt de protection des infidèles ne devait s'appliquer qu'aux « gens du Livre » selon le Coran. Traditionnellement, il s'agissait des juifs, des chrétiens et des zoroastriens. Ils étaient peu

nombreux, environ 2% de la population. Depuis l'islamisation partielle de l'Inde, les musulmans de la région associaient les hindous « aux gens du Livre », ils constituaient 9% des sujets du sultan. La suppression du remboursement de l'impôt de protection toucha dans un premier temps les taoïstes, les shintoïstes et les confucéens, moins de 6% de la population. Ce fut fait sans bruit et les seuls qui remarquèrent le changement furent les principaux intéressés. Plusieurs d'entre eux vivaient dans la campagne où ils tenaient des commerces villageois. Selon le firman du 18 juin 1977, ils continuèrent à recevoir l'aumône mensuelle de 1500 \$ du sultan. Les autres communautés non musulmanes n'étant pas touchées par la mesure qui ne s'appliquait qu'aux autres ne réagirent pas. Cette suppression du remboursement de l'impôt de protection passa donc presque inaperçue.

Vint le tour des bouddhistes. Il y eut un grand débat dans les mosquées et medersas à leur propos. Il fut suivi d'une campagne d'intimidation au cours de laquelle un temple bouddhiste de la capitale fut incendié (l'enquête menée par la police religieuse du sultanat conclut à un accident dû à l'encens brûlé en offrande aux idoles sur les autels du temple). Les fidèles les plus bornés, ils étaient nombreux, en conclurent qu'Allah avait voulu ainsi montrer sa détestation des idolâtres. En ville et dans plusieurs villages, des moines furent battus, il y eut quelques morts. Pour apaiser les croyants, le sultan signa un accord avec le chef des « bonnets rouges ». Selon le système califal, le représentant des bouddhistes avait été nommé par le sultan, qui, selon une pratique ottomane, nommait les représentants des communautés religieuses non musulmanes. Originaires du nord de l'Inde et du Bhoutan « Les bonnets rouges » étaient l'obédience bouddhiste prédominante au Kironmoyee. Selon l'accord qui venait d'être signé, les bouddhistes du sultanat renonçaient à l'aumône mensuelle du sultan. Le sultan avait donné au chef des bonnets rouges l'assurance verbale que le remboursement de leur impôt de

protection serait maintenu. La télévision du sultanat salua l'accord comme un modèle d'équité et de mansuétude musulmane. Lors de la clôture du journal télévisé un imam cita la sourate *At-Tawba* ou *Barâ'a* en ses versets 14 et 15 :

14 Combattez-les ! Par vos mains, Allah les tourmentera et les couvrira d'opprobre, alors qu'il vous accordera son secours contre eux, et qu'il guérira le ressentiment des croyants

15 Et chassera la colère de leurs cœurs. Allah revient de sa sévérité envers qui il veut. Allah est omniscient et sage.

L'ambiguïté des versets 14 et 15 permit de satisfaire tout le monde, les fidèles les plus rigoristes qui voulaient en découdre, selon le verset 14 ; et ceux qui souhaitaient l'apaisement, selon le verset 15. Il y eut une trêve entre ces deux partis, elle profita aux bouddhistes qui crurent que l'orage était passé. La trêve ne dura que quelques mois. Lors de la rupture du jeûne du ramadan de cette année-là, un imam d'une mosquée de la capitale provoqua un véritable pogrom antibouddhiste en annonçant qu'un moine avait dit que le prophète Mohammed était un tueur qui ne cessait d'appeler à la guerre et un fornicateur doublé d'un pédophile. Pour montrer l'horreur du mensonge, les fidèles en colère tuèrent une dizaine de moines et violèrent au hasard plusieurs jeunes bouddhistes rencontrés dans la ville.

Les bouddhistes constituaient la minorité la plus nombreuse du pays (28%). Ils étaient présents dans tous les secteurs de la vie nationale à l'exception de ceux qui pouvaient être considérés comme appartenant au domaine politique : administration, enseignement, armée, police (religieuse par définition puisqu'elle était chargée de faire respecter la loi de Dieu). À l'origine, il n'y avait là aucun esprit, conscient en tout cas, de discrimination. Arrivés dans le pays à partir du XVe siècle, les bouddhistes s'étaient en quelque sorte naturellement adaptés à l'islam peu agressif des sultans qui voyaient d'un bon

œil l'arrivée de ces migrants paisibles qui faisaient d'excellents riziculteurs. Forts de leurs identités - ils étaient originaires du nord-est de la Birmanie, du Bhoutan, et du nord de l'Inde - les bouddhistes avaient prospéré en vase clos tout en dominant une fonction économique essentielle : la production et le commerce du riz. Le pétrole les avait à la fois ruinés et enrichis. Ruinés en détruisant la riziculture kironmoyenne, enrichis grâce à l'aumône mensuelle du sultan.

La fin du remboursement de l'impôt de protection n'avait pas été une catastrophe pour les taoïstes, les confucéens et les shintoïstes qui avaient conservé l'aumône mensuelle du sultan, son *zakat*. L'exclusion des bouddhistes de cette source de revenus fut pour la communauté un coup plus destructeur que les violences qui avaient précédé cette décision. Seuls les riches auraient pu rester. Ils avaient des revenus indépendants de l'aumône mensuelle, et l'impôt de protection de 15% de leurs bénéfices leur était toujours remboursé par le sultan.

Intelligemment conseillé par le cheik Abdallah Hassan Hassan, le sultan Othman avait développé dans son pays une politique adaptée de celle des Turcs au temps où leur califat s'étendait sur une large portion de l'Europe centrale et sur le pourtour méditerranéen. Dans ce vaste empire colonial, les populations non musulmanes, juives et chrétiennes pour l'essentiel, étaient divisées en *millet*, ou communautés religieuses soumises à des restrictions et impositions spécifiques qui pérennisaient des divisions, des jalousies et des hostilités qui garantissaient la domination musulmane sur tout le territoire. Grâce à l'application intelligente de ce système généralisé de discriminations positives et négatives, en peu de temps les minorités religieuses du Kironmoyee, qui jusque-là coopéraient sans difficulté notable, développèrent des jalousies, des rancœurs, voire des haines communautaires qui rompèrent l'harmonie relative de ce petit pays. Avant l'introduction des mesures habilement discriminatoires imposées par le sultan, les

querelles entre des sujets de religions différentes n'allaient pas au-delà d'un différend entre individus. Ces hostilités communautaires permirent au sultan de renforcer ses mesures discriminatoires.

Considérablement appauvrie, et traumatisée par les violences subies, la communauté bouddhiste, numériquement la plus nombreuse, quitta massivement le pays pour trouver refuge dans ses régions d'origine, et notamment en Birmanie où elle alimenta dans la population birmane bouddhiste, largement majoritaire, un sentiment d'hostilité contre les musulmans birmans, largement minoritaires. L'exode fut pour une part encouragé par le gouvernement birman qui avait besoin de ces ex-riziculteurs pour coloniser des terres en friches ; celles, notamment, abandonnées par les musulmans birmans expulsés du pays. Ne resta au Kironmoyee qu'une petite communauté bouddhiste regroupée autour des deux derniers temples du pays : l'un dans la capitale, tout près du modeste palais du sultan, l'autre dans les faubourgs du port de Kitipilipili. Le nombre des bouddhistes restant devint difficile à estimer en raison des conversions à l'islam qui se succédèrent afin de toucher à nouveau la mensualité du sultan.

Les unes après les autres, les minorités religieuses du sultanat subirent le sort des bouddhistes. Ce fut fait d'une façon intelligemment perverse, toujours accordant ou préservant à une communauté ce qui était retiré ou refusé à une autre. Ce n'était pas « diviser pour régner », mais diviser pour convertir, car les membres des minorités qui se convertissaient à la religion de la majorité recouvraient instantanément tous les avantages perdus. On peut se demander si le sultan Othman Abdu Sidiki Masjid, qui avait dans sa jeunesse suivi des cours de philosophie occidentale d'un professeur allemand, n'avait pas appliqué aux communautés non musulmanes du sultanat, dans un mélange subtil de violence, de corruption et de conviction,

ce que le pasteur protestant Martin Niemöller, un authentique opposant au nazisme, a résumé dans un poème saisissant :

Lorsque les nazis sont venus pour les Juifs,

je n'ai rien dit,

je n'étais pas juif

Lorsqu'ils sont venus chercher les communistes,

je n'ai rien dit,

je n'étais pas communiste.

Lorsqu'ils ont enfermé les sociaux-démocrates,

je n'ai rien dit,

je n'étais pas social-démocrate.

Lorsqu'ils sont venus chercher les syndicalistes,

je n'ai rien dit,

je n'étais pas syndicaliste.

Lorsqu'ils sont venus me chercher,

il ne restait personne

pour protester.

Il existe plusieurs versions de ce texte, l'une d'elles est même attribuée, semble-t-il à tort, à Berthold Brecht.

La speakerine voilée et gantée du journal télévisé en langue anglaise annonçait tous les soirs le nombre et parfois les noms des nouveaux convertis (lorsqu'ils étaient des personnes connues). Ces statistiques devinrent une nouvelle source de plaisanterie parmi la communauté étrangère non musulmane. Un ingénieur des pétroles avait mis au point un petit programme informatique où il portait les statistiques

quotidiennes des conversions. Le programme était simple et son successeur avait continué à l'alimenter en statistiques, tout comme le successeur du successeur... En quatre ans on pouvait constater que plus de la moitié de la population du pays s'était convertie à l'islam et qu'à ce rythme, dans trois ans, il y aurait au Kironmoyee plus de musulmans que d'habitants. Les autorités du sultanat finirent par faire plus ou moins le même calcul et s'en étonnèrent. On découvrit alors un étonnant trafic.

Des bouddhistes birmans, indiens, bhoutanais accompagnés d'un membre masculin de la famille de ceux qui avaient fui le sultanat venaient se convertir pour toucher l'aumône mensuelle du sultan. Après quelques mois, ils repartaient dans leur pays : aussi bouddhistes qu'avant, mais riches. D'autres compatriotes les remplaçaient et se convertissaient, etc. Lorsque les hindous subirent les mêmes discriminations, ils partirent en Inde ou au Sri Lanka. Puis, un membre de la famille revint, accompagné de nouveaux hindous, qui, évidemment, se convertirent... et repartir avec leur pactole, etc.

Lorsqu'il apprit ce trafic, Othman Abdu Sidiki Masjid entra dans la première et seule colère de sa vie. Cet homme pieux et à sa façon, mesuré, ordonna l'exécution publique de tous les mâles bouddhistes et hindous qui étaient revenus au pays avec des proches pour, soi-disant, se convertir à la vraie foi. Ils étaient des apostats ! Et, abomination des abominations, ils prênaient l'apostasie ! Les responsables directs de cette insulte faite à Dieu méritaient la mort que prescrit la charia. D'une voix à la fois tremblante et forte, il cita d'un trait les versets 79, 80, 81 et 82 de la sourate *Al Imrân* :

Qui recherche une religion autre que l'islam, ne verra pas sa recherche acceptée, et il sera dans la vie dernière parmi les perdants.

Comment Allah pourrait-il diriger ceux qui sont redevenus infidèles après avoir reçu la foi, reçu la vérité de l'apôtre et que

les preuves sont venues à eux ? Allah ne saurait diriger le peuple des injustes.

Ceux-là, leur récompense sera que s'abatte sur eux la malédiction d'Allah, des anges et des hommes tous ensemble.

Ils subiront la malédiction, immortels, sans que le tourment soit allégé, sans la moindre attente.

Le nombre des apostas que le sultan voulait faire exécuter publiquement afin de manifester « *la malédiction d'Allah, des anges et des hommes tous ensemble* » était important, deux à trois mille hommes. Mois après mois et bon an mal an, tel était le nombre de ceux qui entretenaient la noria qui enrichissait les bouddhistes et les hindous des pays voisins. L'élimination des souteneurs, des prostitué(e)s et des trafiquants de drogue avait eu des épisodes violents, mais leur nombre n'allait pas au-delà de quelques centaines. De plus, la majorité des exécutions s'était faite dans le secret des centres pénitenciers et d'éducation de la police religieuse. Et puis ces gens n'intéressaient personne. Les prostitué(e)s occidentaux avaient été simplement expulsés pour ne pas éveiller l'attention des médias de ces pays. Le cheik Abdullah Hassan Hassan avait laissé un conseiller auprès du sultan, l'imam Kamal Choudri, un Bangladeshi. Il rendait régulièrement compte au dirigeant d'Al Qaeda de la situation au Kironmoyee. Informé du projet vengeur du sultan, le cheik, qui était alors à Peshawar, prit le premier avion pour Dacca. De là, le Cessna du sultan le conduisit à Kironmoyee. Alors qu'il atterrissait sur le petit aéroport Mohammed Abdu Sidiki Masjid, Abdullah Hassan Hassan constata avec plaisir que les travaux d'agrandissement de l'aéroport avaient commencé.

Chapitre 14

Après avoir terminé ses études en droit à l'université de Leningrad, Anatoly Mouraviov Apostol avait fait l'école des Affaires étrangères de Moscou. Pendant son droit il avait eu Anatoly Sobotchak pour professeur. Né à Tchita en Sibérie, le professeur Sobotchak avait une connaissance approfondie des *Dekabristi* qui avaient vécu dans sa ville et y avaient créé un cercle de penseurs progressistes. Son grand-père avait fait partie de ce groupe avant de rejoindre les bolchéviques en 1918. Jeune étudiant à Moscou, Anatoly Sobotchak avait vu au Bolchoï le 23 juin 1953 la première de l'opéra « *Dekabristi* » de Yuri Shaporin. Ayant remarqué qu'Anatoly Mouraviov Apostol était un étudiant doué, et connaissant l'histoire de la famille Mouraviov, le professeur Sobotchak l'avait intégré dans le cercle d'amis qu'il avait créé à Leningrad. Vladimir Poutine et Dimitri Medvedev devaient faire partie de ce cercle un peu plus tard.

« Le cercle des amis » était une sorte de club de discussion dont on pouvait devenir membre si l'on était adoubé par le professeur Anatoly Sobotchak. Bien que le club n'ait eu aucun statut et cérémonial particuliers, on peut le considérer comme une sorte de franc-maçonnerie qui aurait eu deux objectifs complémentaires : la libre discussion et le rayonnement de la Russie. Jusqu'au départ pour Paris d'Anatoly Sobotchak en 1997 (le professeur avait été le premier maire démocratiquement élu de Saint-Pétersbourg), deux grands thèmes avaient dominé les débats : la guerre en Afghanistan qui a traumatisé les élites et l'armée russes, et le panslavisme russo-centrique de Dostoïevski dans son « Journal d'un écrivain », ainsi que celui de Nicolas Danilevski dans « La Russie et l'Europe » (1871), auxquels il faut ajouter le panslavisme mystique de

Soljenitsyne. En 1997, candidat à sa réélection Anatoly Soltchak avait perdu la mairie de Saint-Petersbourg, le vainqueur avait accusé l'ancien maire de détournements de fonds. Anatoly Soltchak avait dû fuir la Russie, il était allé en France enseigner le droit à la Sorbonne. Sitôt au pouvoir Vladimir Poutine organisera le retour du professeur Anatoly Soltchak en Russie.

La défaite russe en Afghanistan fut vécue par les Russes comme une trahison de l'Occident. Comme toujours en Europe, la guerre en Afghanistan avait commencé dans l'enthousiasme : en ce froid décembre 1979, la patrie du socialisme volait au secours d'un pays frère ! Et comme les Russes avaient une vision du monde assez frustrée, tout était simple : la civilisation occidentale allait l'emporter sur le despotisme oriental, à la façon dont les soldats du tsar puis les soviets avaient civilisé les sauvages du Caucase et de l'Asie centrale : Abkhazes musulmans, Tchétchènes, Ouzbeks, Tadjiks, Turkmènes, etc. Le fait que le reste de l'Occident avait pris fait et cause pour les sauvages avait profondément ulcéré les Russes, communistes ou non. Voilà que cet Occident, ennemi certes, mais de même civilisation faisait alliance avec les Tatars musulmans dont la sainte Russie avait protégé l'Europe pendant des siècles ! C'était une folie qui, à terme, allait menacer l'Occident tout entier, qu'il soit communiste ou capitaliste. Ce que les Russes appelaient « barbarie musulmane » était cette cruauté mise au service de la certitude de servir Dieu dont la Russie avait souffert pendant des siècles, aux temps où la cavalerie et l'arc tatars dominaient militairement le continent eurasiatique. Si la certitude de servir Dieu était aussi impressionnante que la cruauté chez les musulmans, c'était la cruauté qui avait marqué l'esprit populaire russe ; elle expliquait l'hostilité à l'islam dont aujourd'hui encore font preuve des peuples slaves longtemps colonisés par les Tatars puis par les Turcs. Par contre, certains intellectuels russes, et non des moindres, tels Tolstoï et Soljenitsyne, avaient surtout retenu la certitude musulmane de

servir Dieu et la dignité particulière de certains fidèles qui en résultait. Soljenitsyne avait été impressionné par la dignité des Tchétchènes qu'ils avaient rencontrés dans le goulag soviétique, Tolstoï avait écrit « Hadji Mourat » un bref roman qui se passe en 1852 et rend hommage au Caucase et à un chef tchéchène rallié au Tsar après avoir été en guerre à la fois contre les Russes et contre l'imam Chamil.

Cette différence de perception entre le peuple et certaines élites pouvait en partie s'expliquer par la discrimination dont faisaient preuve les musulmans en guerre dans le traitement de leurs prisonniers : les gens du peuple étaient massacrés ou réduits en esclavage ; les femmes étaient systématiquement violées, sauf les plus belles offertes en butin aux chefs, à l'imitation des pratiques du temps de Mahomet ; par contre, les personnes importantes parmi les infidèles, sauf exception, étaient échangées contre rançon. C'est ainsi, peut-être, qu'alors qu'ils avaient tous deux participé aux guerres du Caucase contre l'imam Chamil, le comte Tolstoï gardera une fascination à la fois positive et critique vis-à-vis des Tchétchènes alors que le sergent Alexandre Mouraviov Apostol, l'aïeul de l'ambassadeur Anatoly Mouraviov Apostol, qui avait fait la guerre dans le Caucase au plus près des combats et de ses hommes, avait un profond mépris pour la cruauté et l'art du mensonge des Tchétchènes. Ce mépris, Alexandre Mouraviov Apostol l'avait transmis à son fils Sergeï, qui l'avait transmis à son fils Yuri le père d'Anatoly Mouraviov Apostol. En ce qui concerne Yuri, le fait qu'un grand nombre de Tchétchènes se soient engagés dans l'armée allemande, voire les SS (certains ont commis des massacres tant en Russie qu'en France), n'avait rien arrangé.

Au début des années quatre-vingt-dix, lors de ses congés Anatoly passait toujours quelques jours à Saint-Pétersbourg : le premier maire démocratiquement élu de la ville, le professeur Anatoly Sobotchak qui avait enseigné le droit à Anatoly, avait

redonné à Leningrad son nom historique. Pendant ses séjours, le jeune diplomate participait aux débats du cercle des amis qui lui rappelaient sa jeunesse estudiantine. Anatoly avait été surpris de constater à quel point le ton des discussions avaient changé en dix ans. Si la tonalité des débats était toujours aussi libre, les opinions s'étaient radicalisées. Du temps de ses études, les conceptions n'étaient ni claires ni tranchées. Dans l'enthousiasme des idées les arguments étaient éclectiques et abstraits : un peu de socialisme, un peu de capitalisme, beaucoup de démocratie selon des modèles scandinaves, anglo-saxons, slaves (les communautés paysannes archaïques, la République de Novgorod du Moyen Âge)... comme souvent chez les intellectuels on essayait de sonder l'avenir en explorant le passé, et chacun y allait de sa formule. On n'en était plus là, il y avait un certain désenchantement. Le slavisme dans ses versions russo-centriques dérivées des idéologies raciales du XIXe siècle avait considérablement progressé : il impliquait une profonde méfiance vis-à-vis de l'Occident, et notamment de l'Europe jugée veule et décadente. À cela s'ajoutait une sorte de mystique orthodoxe qui exhortait le peuple russe à retrouver ses valeurs chrétiennes et nationales. Plusieurs officiers du KGB qui avaient servi en Afghanistan étaient à la fois très antiaméricains et très antimusulmans. Les récits de guerre qu'ils faisaient aux jeunes étudiants transmettaient et amplifiaient les traumatismes que ces hommes intelligents et cultivés avaient subis en apprenant le traitement que les combattants afghans réservaient aux prisonniers russes et aux communistes afghans. De leur côté, les agents du KGB et ceux de leurs alliés afghans, les Khâd, étaient sans pitié pour les combattants musulmans et leurs soutiens. Certes, en ce qui concerne la cruauté mise au service d'un idéal de dignité fourvoyé, les agents du KGB, bien que doués, avaient une moins longue expérience que les adeptes de la guerre sainte qui avait commencé dès le septième siècle. Malgré ce handicap, toutes les parties à cette guerre étaient rapidement montées aux extrêmes des processus de

déshumanisation dont l'espèce humaine, en raison de ses qualités innées d'intelligence et de sensibilité, est capable. Ce n'est pas sans inquiétude qu'Anatoly Mouraviov Apostol avait remarqué que parmi les officiers du KGB l'attitude dominante n'était plus le service d'une grande cause : le communisme, la Russie... mais une sorte de cynisme d'État. Un État qu'ils semblaient vouloir mettre au service de ce même cynisme qui se présentait comme un patriotisme absolu.

Au cours de la décennie des années 90, deux nouvelles guerres de Tchétchénie avaient accru les traumatismes nés de dix ans de guerre en Afghanistan (1979-1989). La première de ces guerres nouvelles avait duré deux ans, entre 1994 et 1996, elle était compliquée, comme tout ce qui concerne les relations entre les Tchétchènes et les Russes où le fantôme de l'imam Chamil (1797-1871) et de sa guerre sainte (1830-1860) n'est jamais très loin. Parmi les fils de l'imam Chamil, deux (Djamal Eddin et Mohammed Sefi) serviront dans l'armée du tsar, qui était en train de se tailler un empire colonial aux dépens de celui des Turcs ; et deux autres (Mohammed Gazi et Mohammed Kamil) entreront dans l'armée du sultan turc, qui considérait la Russie comme son ennemi héréditaire au même titre que les Habsbourg. C'est dire à quel point les relations russo-tchétchènes ne sont jamais simples.

Bien naïf qui s'imagine que la première guerre tchétchène de la fin du XXe siècle a opposé des bons Tchétchènes à des mauvais Russes : entre 1991 et 1993, les « bons Tchétchènes » indépendantistes ont procédé au nettoyage ethnique du pays en expulsant plus de 300.000 Russes et Juifs. Dans une région où depuis longtemps, sur fond de dignités paradoxales, les affaires politiques se réglaient en priorité par la brutalité et la corruption, la volonté d'indépendance de l'Itchkérie-Tchétchénie aurait pu prévaloir sans trop de violence, surtout après que la première invasion de Grozny par les troupes russes (1994-1996) se soit heurtée à une résistance tchétchène

beaucoup plus forte que prévu face à une armée russe beaucoup plus faible que prévu : les violents comprennent le langage de la violence lorsqu'il met leur violence en échec ; malheureusement pour qu'il en soit ainsi il faut que l'échec soit radical, ce qui demande l'usage d'une violence extrême. Alors tout avait dérapé, et Anatoly Mouraviov Apostol est persuadé qu'en raison du caractère tchéchène il ne pouvait pas en être autrement. De tous les peuples du Caucase, ils sont ceux qui ressemblent le plus aux Arabes ou aux Pachtouns : famille contre famille, clan contre clan et tous unis contre les étrangers. Sitôt que la guerre provoquée par l'invasion russe qui avait uni les Tchétchènes s'était achevée par le compromis signé à Khassaviourt le 31 août 1996, les Tchétchènes avaient commencé à s'entretuer. Tout ce que la Russie comptait de corrompus et de corrupteurs en avait profité pour étendre ses trafics en tous genres. La Tchétchénie était devenue un paradis mafieux où le FSB, le nouveau nom du KGB, continuait à pêcher utilement en eaux troubles.

Le nouvel homme fort du pays, Aslan Maskhadov avait accepté d'introduire la charia dans le pays dès 1995. Aslan Maskhadov, un ex-colonel d'artillerie de l'armée soviétique, était dépassé par les événements et menacé par les wahhabites qui avaient pignon sur ce qu'il restait des rues de Grozny. On coupa la main ou la tête de quelques criminels de droit commun sur les places publiques. L'avenir a montré que cette violence religieuse et légale n'eut pas d'effet dissuasif conséquent. Elle eut pour effet pervers de conforter les traits culturels violents qui depuis des siècles autodétruisent le pays et ses habitants. La violence est un trait humain universel, il est dangereux et stupide de vouloir la supprimer. Toutefois, certaines sociétés ont mieux appris que d'autres à en contrôler l'usage et les dangers : elle agit comme une drogue dure, son efficacité s'émousse dans un usage répété, ce qui provoque une croissance exponentielle de l'usage de la violence jusqu'à autodestruction des violents par leurs excès de violence.

Après avoir vécu une longue période de violences extrêmes au XVIIe siècle, l'Angleterre a appris l'art du compromis politique et de la tolérance religieuse : la Franc-maçonnerie est née de cet apprentissage. Après avoir failli disparaître dans l'horreur nazie, l'Europe a fini par suivre en ordre dispersé les mêmes voies que l'Angleterre. Après avoir reçu deux bombes atomiques, l'esprit du *Bushido* japonais s'est reconverti dans une civilisation en dialogue constant avec celle de l'Occident. L'islam est aujourd'hui la seule civilisation d'importance qui demeure prisonnière de sa violence primitive qu'elle utilise pour essayer d'imposer sa foi au reste du monde.

En 1997, Aslan Maskhadov fut élu avec 59% des voix président de la République tchétchène d'Itchérie. Son principal opposant était un wahhabite qui recueillit 23% des suffrages : **Chamil** Bassaïev. Aslan Maskhadov fit du wahhabite (un terroriste reconnu qui avait fait plusieurs séjours en Afghanistan) son vice-président. Les deux hommes entrèrent bientôt en conflit ce qui eut pour effet de fractionner un peu plus le pays entre plusieurs bandes armées religieuses et politico-mafieuses qui s'alliaient et se combattaient au grès de leurs intérêts transitoires ; s'ajoutaient à ces rivalités violentes les vendettas familiales, qui pouvaient durer des siècles. Un vrai paradis pour les coups tordus du FSB. Dans ce contexte l'apparition du pavillon noir des fous de Dieu était inévitable. Ils générèrent plusieurs groupes de djihadistes en osmose avec le gangstérisme local. Les uns étaient pour un émirat du Caucase, d'autres voulaient revenir à un islam indigène aussi pur que celui de Mahomet qui pratiquait en son temps le pillage des caravanes des infidèles : il appelait ces razzias la « guerre sainte ». Et ce fut la seconde guerre de Tchétchénie (1999-2000) où, bien au-delà de la durée de la guerre, on tenta d'étendre la guerre sainte dans tout le Caucase : Daguestan, Ingouchie, Ossétie du Nord, vallée du Pankisi (en Géorgie), etc. D'autres groupes, où les mêmes commirent entre 1994 et 2011 une série d'attentats atroces en Russie : à Moscou dans le

métro, à l'aéroport international, dans un théâtre ; dans un hôpital ; dans des écoles, à Mineralnye Vody, puis à Beslan ... La liste est horriblement longue, il y eut plus de mille victimes, dont un grand nombre de morts.

Lorsqu'Anatoly Mouraviov Apostol lisait dans la presse bien-pensante de la gauche européenne que plusieurs de ces attentats étaient des « opérations sous fausse bannière » conduites par le FSB pour discréditer les Tchétchènes, il entra en rage. À la fois contre la facilité avec laquelle les intellectuels européens se laissaient manipuler par les bailleurs de fonds musulmans, et contre les officiers supérieurs du FSB qu'il savait capables de telles aberrations. Les services russes ont une tradition de provocations dont les racines sont profondes : l'esprit byzantin que l'on retrouve, par exemple, chez le colonel Soudeïkine le chef de la IIIe section des services du tsar avant 1880 qui organisait des attentats pour durcir le régime ; l'*Okhrana* après 1880 qui faisait de même ; Staline le maître des coups tordus ; Poutine qui s'est érigé en gardien de la tradition. Du côté des bien-pensants, ces accusations d'opérations « sous fausses bannières » avaient pour but de faire croire que les Tchétchènes étaient des braves gens, persécutés alors qu'ils ne voulaient que vivre en paix dans une république indépendante. Comme les Afghans, comme les Irakiens, comme les Libyens, comme les Syriens... comme toutes ces populations musulmanes libres et indépendantes qui, à peine délivrées d'un tyran, se massacrent en citant le Coran. Comme si ces gens n'avaient pour but que d'illustrer « Les Considérations » de Montesquieu : « Une nation libre peut avoir un libérateur ; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur. »

Côté FSB, les opérations tordues menées en Tchétchénie et au Daghestan avaient pour but de convaincre le monde entier de ce que seules les agences spécialisées des services secrets savaient de façon certaine : l'islam est l'ennemi de tout

l'Occident et de tous les peuples qui ne croient pas au Prophète musulman. Cette certitude Anatoly l'avait acquise lors de ses séjours répétés dans le monde musulman.

Cela avait commencé en 1986-87 alors qu'il était en poste à Addis-Abeba où il avait retrouvé Guénette. Son amie de l'université de Leningrad venait de participer à la rédaction de la nouvelle constitution de la République démocratique et populaire d'Éthiopie dont le président et le chef du comité central du Parti Socialiste des Travailleurs Ethiopiens était un ex-militaire, un sergent, Mengistu Haile Mariam. Un cas intéressant, Anatoly l'avait rencontré à plusieurs reprises... il ressemblait à Staline. Pas en tous points, car il manquait de culture, c'était un sous-officier sans grande éducation, alors que Staline avait fait le séminaire, puis avait été un lecteur boulimique et devait être considéré comme un intellectuel. Un intellectuel doublé d'un homme d'action dans la tradition des bandits géorgiens : buveurs, violeurs, brutaux ; et poètes parfois... Les bolchéviques avaient aimé ces hommes-là, et dans sa catégorie Staline était de très loin le meilleur : un poète de la cruauté intelligente et de l'action violente. Dans son « Essai sur les révolutions » de 1786, Chateaubriand avait bien compris ce rapport entre cruautés individuelles et collectives : « La victoire s'attachera au parti populaire, toutes les fois qu'il sera dirigé par un homme de génie : parce que cette faction possède au-dessus des autres, l'énergie brutale d'une multitude pour laquelle la vertu n'a point de charme, ni le crime de remords. » Dans les dernières années de sa vie, Staline résumait pour le cercle de ses fidèles son expérience politique par un laconique : « Pas d'homme, pas de problèmes ! ». Si Mengistu manquait de culture, il avait ce don, celui de Staline et de Hitler, celui de saisir l'opportunité de l'action brutale sans aucun frein moral. Lorsqu'en 1986 Anatoly était arrivé à Addis-Abeba deux phases de la guerre civile éthiopienne venaient de s'achever, celle de la « terreur rouge » contre l'ennemi de l'intérieur : les trotskystes, maoïstes ... et

autres dissidents « aventuristes » de gauche ; celle de la « terreur blanche » contre les monarchistes, les capitalistes et autres ennemis de classe, de droite. C'est alors que l'ennemi de l'extérieur était intervenu pour profiter des troubles de la révolution, comme lors des révolutions françaises et russes où l'ennemi extérieur avait attaqué le pays. Les Somaliens et les musulmans avaient essayé de pousser leurs ambitions traditionnelles contre les territoires éthiopiens. Les Somaliens avaient envahi l'Ogaden. Les musulmans avec l'aide de l'Arabie Saoudite et des Américains avaient essayé de prendre l'Érythrée et le territoire des Afars. Telle était la vision de l'ambassadeur Onéguine, un vieux bolchévique qui dans ses dépêches à Moscou ne cessait depuis son arrivée à Addis en 1974 de décrire la révolution éthiopienne comme un calque de celle de 1917. Il avait fini par en convaincre Moscou après une réunion du *Sovmin* qui s'était tenu le 3 septembre 1976 au Kremlin dans le bâtiment qui jouxtait celui du Présidium du Soviet suprême.

L'ambassadeur Onéguine était toujours en poste lorsque dix ans plus tard Anatoly Mouraviov Apostol avait été affecté à l'ambassade d'Addis-Abeba. Étant donné l'importance de la réunion du *Sovmin* du 3 septembre 1976 il faut se reporter aux traces écrites qu'elle a laissées et auxquelles Anatoly eut accès en raison de ses fonctions au ministère des Affaires étrangères.

Le Président du Conseil des ministres de l'époque, Alexis Kossyguine, présidait la réunion. À l'ouverture de la séance, il avait demandé à Piotr Komazov de rédiger un verbatim des arguments échangés (ce jeune diplomate occupait alors le poste de Secrétaire à Addis : celui d'Anatoly dix ans plus tard). La règle non écrite de ces réunions politiques au Kremlin était que seule était autorisée à prendre des notes la personne désignée par le président de la séance. Cette règle avait été instaurée par Staline, et personne n'avait osé la remettre en cause. Piotr Komazov était un spécialiste arabophone des

questions musulmanes dans le Parti. L'ambassadeur Gregori Onéguine l'avait fait venir de crainte que le Président du Conseil des ministres ne le désigne, lui, pour prendre les notes, ce dont il avait horreur (du temps de Staline ce rôle était dangereux). De plus, trop occupé par son travail, le preneur de notes était de facto exclu des débats... et puis il avait passé l'âge de prendre des notes. De toute façon il appréciait l'expertise de son jeune collaborateur, bien que ses connaissances linguistiques ne lui soient pas très utiles à Addis-Abeba. Enfin, l'ambassadeur avait offert à son jeune secrétaire cette mission au Kremlin parce qu'il savait que le chef du département international du Comité Central du Parti communiste de l'Union Soviétique (le PCUS) serait présent au *Sovmin*. Le jeune Komazov était son neveu. Le ministre des Affaires étrangères Andreï Andreïevitch Gromyco, le supérieur hiérarchique de tous les ambassadeurs, n'aimait pas le chef du département international du PCUS, Boris Nikolayevich Ponomarev. Cet idéologue avait tendance à placer parfois les intérêts du communisme avant ceux de la patrie du socialisme : l'URSS. Ce qui était une dangereuse absurdité. Toutefois il était l'idéologue en chef du Parti et Gregori Onéguine tenait à le ménager. Même si les dangers de ses thèses irresponsables, dignes d'un « aventuriste petit-bourgeois », avaient été mis en évidence il y a douze ans à peine : en novembre 1962, Ponomarev avait poussé à un accord avec Fidel Castro pour installer des missiles nucléaires à Cuba. Le collègue de Gregori Onéguine, Anatoly Dobrynine alors et toujours en poste à Washington lui avait raconté à quel point le monde avait alors risqué une guerre atomique. Après la crise, Ponomarev avait reçu un blâme ambigu du Politburo, mais il avait conservé son poste. Un de ses défenseurs, Leonid Brejnev avait expliqué qu'outre le retrait des missiles américains basés en Turquie, la crise avait permis d'éviter que les États-Unis n'envahissent Cuba, ce qui avait sauvé le socialisme dans l'île. En fait, la critique du Politburo visait davantage le Secrétaire Général du Parti, Nikita Khrouchtchev, que Ponomarev. Leonid Brejnev avait défendu

Nikita Khrouchtchev pendant quelque temps. Le temps d'organiser avec la bénédiction de Ponomarev le limogeage de Khrouchtchev deux ans plus tard afin de prendre le poste de Premier Secrétaire du PCUS, en 1964. Ce passé, et celui plus lourd encore des pratiques sanglantes sous Staline, expliquait la prudence dont tous les apparatchiks, petits ou grands, faisaient preuve devant l'indéracinable camarade idéologue Boris Nikolayevich Ponomarev.

Sitôt rentré au studio que le ministère des Affaires étrangères mettait à la disposition de ses jeunes diplomates en mission – les ambassadeurs et les premiers conseillers avaient droit à des appartements au Kremlin – Pietr Komazov avait de mémoire rédigé un rapport des débats. Ce rapport lui avait été demandé par le ministre des Affaires étrangères, Gromyko. Le Président du Conseil des ministres Alexis Kossyguine, il était membre du Politburo du PCUS, avait demandé au jeune secrétaire de lui remettre le verbatim quelques instants avant la fin de la séance. Le ministre des Affaires étrangères Gromyko était resté de marbre devant cette requête qui, en principe, aurait dû pour la forme passer par lui. L'ambassadeur Kosarov, stationné à Mogadiscio auprès du régime socialiste de Syad Baré, avait aussi participé à la réunion. Le chef du KGB, Juri Andropov était assis à côté d'Alexis Kossyguine, il avait expliqué comment les Somaliens se préparaient à attaquer l'Éthiopie pour occuper le territoire de l'Ogaden. Voici la note succincte et manuscrite telle qu'elle figure au dossier « *Ethiopie Sovmin 1976* » du ministère des Affaires étrangères. Elle porte la mention « Réserve Politburo » qui signifie qu'un membre du Politburo, par exemple le ministre des Affaires étrangères, Gromyko, devait en autoriser l'accès :

Sovim, 5 septembre 1976

Le camarade Onéguine présente la situation en Éthiopie. Révolution authentiquement marxiste-léniniste. 40 millions d'habitants. Lutte farouche contre la réaction blanche (tsar

Hailé Sélassié). Graves famines, semblables à celles de chez nous dans les années trente. Lutte farouche contre les réactionnaires musulmans armés par USA et Arabie Saoudite. Lutte farouche contre l'aventurisme trotskiste et maoïste. Création de soviets ouvriers et paysans sur le modèle bolchévique. Structures sociales comparables à celles de la Russie tsariste : prolétariat urbain (numériquement faible mais bien organisé), jeunesse intellectuelle (grande et ancienne université à Addis-Abeba) partagée entre le socialisme authentique et l'aventurisme trotsko-maoïste, paysannerie forte, servage dans les campagnes, réforme agraire contre les féodaux qui se traduit par le soutien de la paysannerie oromo à la révolution (Oromo, important groupe ethnique). Religion dominante orthodoxe avec clergé réactionnaire dont certains éléments rejoignent la révolution. Forte minorité musulmane (majoritaires en Érythrée, dans l'Ogaden et parmi l'ethnie oromo) encore globalement opposée au marxisme-léninisme. Amitié et contact avec la Russie depuis le XIXe siècle. Présence américaine, aide à l'armée (aviation), CIA à Qagnew (base US), fournitures d'armement US (aviation et armes légères) selon accords passés par l'ancien régime impérial réactionnaire. Le chef du DERG (Comité révolutionnaire de l'armée éthiopienne), le camarade Mengistu Haile Maryam a publiquement annoncé qu'il allait fermer les bases américaines.

Le camarade Kosarov présente la situation en Somalie. Dès sa prise de pouvoir en 1969, le général Siad Barre a montré sa volonté d'amitié, d'alliance et son admiration pour la force de progrès que nous représentons pour les peuples libérés du joug colonial. Depuis cette date, avons noué des relations d'amitié avec les progressistes somaliens et avec le général Siad Barre. Avons fourni à son armée des moyens techniques modernes : chars, migs, artillerie puissante propre à défendre le pays contre toute entreprise impérialiste. Les forces de progrès sont nombreuses et bien organisées dans les principales villes (Mogadiscio, la capitale ; Berbera, le port ouvert à notre flotte ;

Hargeisa ; et Galkayu dans le Nord). Malheureusement population citadine ne représente pas plus de 15% de la population totale du pays (total : plus de 4 millions). Population urbaine largement illettrée, numériquement instable. Pendant la saison sèche (de mai à septembre), les nomades viennent en ville et laissent leurs troupeaux survivre à la périphérie des villes. Pendant la saison des pluies (octobre à février), les nomades suivent les pluies et dépeuplent les villes, sauf la capitale Mogadiscio. L'Ogaden est un vaste territoire situé en Éthiopie dont les pâturages en saison des pluies sont essentiels à la survie des troupeaux des grands clans somaliens : les Darods, les Dulbahante, les Issas, etc. Ces groupes ignorent totalement la solidarité de classe : ils sont organisés en lignages selon un ancêtre mâle commun et se divisent à partir d'un ancêtre mâle qui fait la rupture avec sa lignée d'origine. Les lignées qui résultent de ce fractionnement mènent une guerre perpétuelle pour les animaux (dromadaires, bovins, chevaux, caprins, ovins), les pâturages et les puits. Une querelle entre individus, notamment entre un homme et une femme - l'islam permet la polygamie (jusqu'à quatre épouses légitimes, plus des concubines parmi les esclaves) - devient rapidement une querelle entre lignages qui mettent en ordre de bataille des centaines voire des milliers de combattants. La guerre cesse lorsque, par l'intermédiaire de « conseils des vieux sages », les lignées se mettent d'accord pour le « prix du sang », (compensation, le plus souvent en bétail, pour les victimes du conflit, cela se dit « dia » en somalien) comme chez les Arabes et nos Tchétchènes autrefois. Le système social somalien n'est pas favorable au progrès, fût-il capitaliste, et moins encore socialiste. Le général Siad Barre s'il peut adopter un langage marxiste-léniniste ne peut pas créer ex nihilo les structures sociales qui déterminent l'émergence d'authentiques forces de progrès. La situation de la Somalie est comparable à celle du Caucase pendant la guerre menée contre la Russie par le fanatique musulman Chamil. De 1899 à 1920, les impérialistes anglais et italiens ont combattu et vaincu un

fanatique musulman semblable à Chamil : Mohammed Abdullah Hassan, il appartenait au clan des Darods. Ce chef obscurantiste est encore très admiré par les Somaliens. Le général Siad Barre, Darod lui-aussi, en a fait un héros national. Citation camarade Kosarov : « Je suis à Mogadiscio depuis 1968. Les tentatives pour créer une économie de compromis socialo-capitaliste, une NEP, ont échoué en Somalie, le pays survit grâce à nos dons. L'armée dominée par les Darods est notre seul appui sérieux. Comme le camarade Andropov, je suis persuadé que Siad Barre va attaquer l'Éthiopie pour satisfaire sa tribu les Darods, la lignée la plus puissante des Somaliens, plus de 100.000 combattants. »

Camarade Président du Conseil des ministres, Alexis Alexandrevitch Kossiguine : « Les camarades ambassadeurs nous donnent le choix entre un pays de 40 millions d'habitants dont les structures sociales permettent d'espérer que le socialisme y prend racine, en dépit de son passé féodal et réactionnaire, et un pays de 4 millions d'habitants où l'obscurantisme réactionnaire musulman domine et dans lequel les structures sociales ne permettent pas d'espérer que le socialisme puisse prendre racine. Toutefois, le général Siad Barre est un ami de longue date de l'Union Soviétique, nous avons totalement équipé et formé son armée, même si le camarade Andropov me dit que les soldats somaliens ont du mal à apprendre l'utilisation des armements modernes : les pilotes et les mécaniciens des avions et des tanks sont encore peu efficaces. Ce qui, toujours selon le camarade Andropov, n'est pas le cas des pilotes éthiopiens formés par les impérialistes américains et leurs valets. Pour ce qui est des affaires économiques : nos chalutiers et navires-usines pêchent librement dans les eaux somaliennes. Que devons-nous faire si Siad Barre attaque l'Éthiopie ? »

Le camarade Président du Conseil des ministres invite le camarade Boris Nikolayevich Ponomarev à prendre la parole, ce qu'il fait en cinq points :

Premier point : nécessité de faire comme Lénine « l'analyse concrète d'une situation concrète ». Deuxième point : d'accord avec les premières analyses des camarades ambassadeurs : L'Éthiopie a 40 millions d'habitants et ses structures sociales ne sont pas incompatibles avec les idéaux du socialisme ; la Somalie a 4 millions d'habitants et ses structures sociales sont encore plus arriérées que celles de la Russie tsariste du temps de Pierre le Grand ; de plus, la religion mahométane est fondamentalement opposée au socialisme et au progrès. Troisième point : notre expérience en Tchétchénie, au Daguestan, en Azerbaïdjan, et en Asie centrale nous a appris qu'il fallait imposer aux nationalités aveuglées par l'obscurantisme islamique une discipline de fer pour éviter que l'impérialisme réactionnaire ne les utilise contre les forces socialistes de progrès. L'URSS ne dispose pas de la continuité territoriale qui pourrait lui permettre d'imposer cette discipline de fer aux Somaliens. Quatrième point : grâce à une poignée de vrais communistes formés chez nous, depuis 1970 la République démocratique du Yémen est un allié sûr de l'URSS contre les féodaux islamistes d'Arabie, et ce en dépit du fait que les structures sociales du Yémen sont très proches de celle de la Somalie. Cinquième point, le camarade Fidel Castro a des relations de confiance avec Mengistu Haile Maryam le chef du DERG en Éthiopie, avec le camarade Abdul Fattah Ismaïl du Yémen et avec Siad Barre. Avec l'aide du camarade Castro, notre parti essaye de convaincre les partis frères d'Éthiopie, du Yémen et de Somalie de former une Fédération semblable à celle que nous avons créée avec toutes les nationalités de l'ancienne Russie des peuples opprimés.

Les camarades ambassadeurs et le camarade ministre des Affaires étrangères s'agitent et demandent la parole. Le

camarade Président donne la parole au camarade ministre Gromyko :

« Ce projet de fédération nous a été décrit par le camarade José Silva l'ambassadeur du camarade Castro à Moscou. Il est parfait dans son esprit léniniste. Malheureusement, depuis des siècles ces peuples se combattent (Éthiopiens, Somaliens), depuis des siècles à l'intérieur même de leurs nationalités des factions tribalo-claniques se combattent (Yéménites, Somaliens). Nous ne pouvons pas bâtir une Fédération avec des peuples divisés à l'intérieur de leurs frontières et haineux les uns des autres, alors que, comme le camarade Ponomarev vient de le souligner, nous n'avons pas avec ces pays une continuité territoriale qui nous permettrait de venir les discipliner, comme, par exemple, nous l'avons fait dans le Caucase ou plus récemment comme le camarade Andropov l'a fait en Hongrie. Ni au Yémen ni en Somalie, je ne pense pas que nos positions sont très solides. Dans les pays musulmans, les vrais communistes sont régulièrement massacrés par les fanatiques musulmans transformés en chiens de garde du capitalisme. Comme nous l'a dit récemment le camarade Andropov lors d'une réunion du Politburo : « Sauf lorsqu'ils sont de vrais communistes, faire confiance aux Arabes musulmans c'est préparer sa perte ! ».

Le camarade ministre demande au camarade Ponomarev une alternative au projet de fédération du camarade Castro. Le camarade Ponomarev remercie le camarade ministre de lui donner ainsi l'opportunité de présenter son dernier point : deux hypothèses (celle d'une attaque éthiopienne de la Somalie est exclue, car l'Éthiopie est militairement très affaiblie). Première hypothèse : en cas d'attaque de l'Éthiopie par la Somalie, nous ordonnons à Siad Barre de limiter son invasion au plateau de l'Ogaden puisque cette zone désertique, herbeuse en saison des pluies, est d'importance économique pour la tribu des Darods. Puis nous négocions un cessez-le-feu entre ces deux pays. L'idée du camarade Castro pourrait alors refaire surface.

Seconde hypothèse : si les Somaliens ne respectent pas la limite de l'Ogaden, s'ils s'avancent plus loin en territoire éthiopien nous serons alors forcés de choisir entre un pays de 40 millions d'habitants capable d'accéder avec notre aide au socialisme et un pays de 4 millions d'habitants où le socialisme ne viendra qu'après beaucoup d'épreuves. La conclusion de l'analyse concrète de cette situation concrète est que nous devons alors choisir l'Éthiopie.

Le Président du Conseil des ministres a remercié les camarades pour leurs informations et commentaires avant ou pendant les débats. L'affaire sera discutée avec le Premier Secrétaire du parti. Elle sera présentée et décidée lors du prochain Politburo.

Le reste appartient à l'Histoire. Le Politburo fut réuni le 18 septembre 1976, il adopta le plan Ponomarev. En juillet 1977, l'armée somalienne attaqua l'Éthiopie et prit rapidement le contrôle de l'Ogaden. En septembre de la même année, en dépit de l'opposition de l'URSS à l'extension des prises de territoire au-delà de l'Ogaden, l'armée somalienne poursuivit son offensive sur les hauts plateaux éthiopiens. L'URSS suspendit immédiatement son aide militaire à la Somalie. En octobre 1977 le chef du DERG, Mengistu Haile Myriam se rend à Cuba puis à Moscou. Le 17 novembre le général Petrov, qui a combattu l'armée allemande dans le Caucase en 1941-42, arrive à Addis-Abeba pour coordonner les forces armées socialistes : 300.000 miliciens et soldats éthiopiens, plusieurs centaines d'officiers et sous-officiers russes, plus de 10.000 cubains, 4.000 Yéménites dont certains sont des conducteurs de chars soviétiques. Dès avril 1978 la défaite somalienne est totale. Son armée, le seul élément moderniste de la société somalienne qui soit doté d'une certaine « masse critique » (près de 500.000 hommes) ne s'en relèvera pas. Aujourd'hui, sur font de djihad le pays a retrouvé son chaos originel de guerres claniques perpétuelles, autrefois menées à la lance et aux fusils

anglais « royal Enfield », mais que l'armement moderne a rendu incontrôlable. La piraterie maritime n'en est qu'une expression, et un exutoire parmi d'autres.

Chapitre 15

En 1986, à Addis-Abeba Anatoly Mouraviov Apostol avait repris sa liaison avec Guénette. Comme beaucoup d'Éthiopiennes, Guénette est une femme libre. De ce point de vue, les Éthiopiens sont très différents de leurs voisins musulmans. En Érythrée, au Soudan, en Somalie et à Djibouti les femmes musulmanes vivent sous le contrôle rigoureux des hommes de la famille élargie qui n'hésitent pas à égorger la sœur ou la cousine suspectée de courir le guilledou. Rien de tel chez les Amhara chrétiens des hauts plateaux éthiopiens où s'il arrive qu'un mari jaloux tue sa femme infidèle, il arrive aussi qu'une femme jalouse tue son mari volage. Avant mariage, la vie des jeunes gens est assez libre, on vit ensemble, on se quitte sans trop de drames. Après mariage, la fidélité mutuelle est considérée comme une obligation religieuse, toutefois, et même s'il est socialement mal vu, le divorce est admis par l'Église éthiopienne. C'est peut-être la raison pour laquelle traditionnellement les Éthiopiens chrétiens se mariaient religieusement assez tard, après avoir fait plusieurs enfants : les chrétiens des premiers temps en Europe, convertis au christianisme environ trois siècles **après** les Éthiopiens, connaissaient cette pratique.

La révolution éthiopienne avait proclamé l'égalité des sexes comme en Russie, comme l'avait fait en 1978 le coup d'État communiste à Kaboul en Afghanistan. Guénette avait passionnément endossé le rôle d'une Kollontaï éthiopienne. Malheureusement, depuis les grandes campagnes de terreur « rouge » puis « blanche » la révolution éthiopienne avait entraîné une destruction en profondeur de la société éthiopienne et de ses mœurs. À Addis-Abeba, cela s'était traduit par une généralisation de la prostitution et une

explosion des maladies qui lui sont associées. Pas à Kaboul où l'horizon mental de la majorité des Afghans se limitait aux préceptes du Coran. Globalement, les limites de cet horizon mental avaient protégé les familles afghanes ; malheureusement, ces mêmes limites avaient favorisé un enfermement sur l'islam qui était totalement devenu « l'espoir d'un monde sans espoir » selon la formule de Karl Marx. Comme cet espoir reposait sur des valeurs traditionnelles pétrifiées par l'islam, la société afghane était entrée dans une affirmation malade d'une tradition violente qui, sous le soleil de plomb d'un Dieu unique, multipliait haines, meurtres et corruption.

En Éthiopie, Guénette assistait à une autre forme de destruction des valeurs traditionnelles. Elle la constatait dans le nombre des familles éthiopiennes déstructurées dont les filles malades (suites aux tortures, à un viol, à la prostitution) affluaient dans les dispensaires de santé publique gérés par le parti dont elle dirigeait la branche féminine. Guénette était devenue une féministe convaincante. Anatoly, sans doute par atavisme bolchévique, n'avait pas à être convaincu. Toutefois, rançon du communisme réel (celui qui incorpore le passé machiste de l'espèce humaine), sa vision de la condition féminine était plus théorique que pratique. Il pouvait citer Engels ou le jeune Marx, à l'exemple des banderoles, lettres blanches sur fond rouge, brandies lors du défilé du 1^{er} mai sur la place Rouge à Moscou par les ouvrières de l'usine Moskovatekna sans que cela interfère sérieusement sur ses comportements quotidiens. Banderole du 1^{er} mai 1950 : « Le changement qui s'opère au cours des périodes historiques est conditionné par le progrès des femmes vers la liberté. Karl Marx ».

Dans sa vie quotidienne, Anatoly se montrait prêt à profiter de la moindre occasion de séduction, tout en réprouvant avec ostentation la conduite « provocante » des femmes libres. Si on

lui avait demandé où commençait la provocation, il aurait été en peine de le dire. Il y avait en cela un lègue culturel typiquement bolchévique chez lesquels la liberté des mœurs était une pratique courante pour les deux sexes, à la condition qu'elle demeurât discrète. Le communiste de ce temps était marqué par Staline, qui multipliait les maitresses sans leur accorder grande importance, plaisantait grassement sur les jeunes amants de la Kollontaï (avant de les faire exécuter), mais faisait une crise de pudeur de séminariste si un paquet de cigarettes soviétiques montrait une jeune fille dans une pose perçue comme lascive. Le camarade directeur des tabacs sachant qu'il risquait le goulag s'empressait alors de changer l'illustration des paquets de cigarettes : l'ouvrière d'usine dont le bleu de travail ne tenait qu'à un fil était remplacée par une solide paysanne en blouse boutonnée jusqu'au col brandissant une faucille effilée. Les quelques fumeurs freudiens qui avaient échappé aux purges staliniennes s'étaient dit *in petto* que sur les paquets de cigarettes comme dans la politique bolchévique la castration avait remplacé la séduction.

La vie dans l'ambassade bunker de l'URSS manquait d'agrément et les visites professionnelles de la camarade Guénette étaient un des rares plaisirs non professionnels que le jeune secrétaire d'ambassade Anatoly Mouraviov Apostol pouvait se permettre. Flâner seul dans la ville n'était plus possible, les terroristes « blancs » ou « rouges » ainsi que quelques fanatiques musulmans avaient assassiné plusieurs Russes et quelques Cubains ou Yéménites. L'ambassadeur avait interdit les sorties d'agrément.

En général, Guénette arrivait le matin, ils réglait rapidement l'affaire ou les affaires en cours : une visite d'un membre du DERG en URSS ; l'envoi d'étudiants dans les universités soviétiques ; quelques informations que l'ambassadeur Onéguine lui demandait de vérifier - du genre : est-il vrai que le camarade Menguistu souffre d'exéma ? -

(c'était vrai). Puis, ils allaient faire l'amour dans son petit appartement. Anatoly logeait dans un immeuble du domaine de l'ambassade. Le domaine de plusieurs hectares était situé dans une forêt d'eucalyptus. Vers 1890, lorsque l'empereur Ménélik avait offert le domaine au tsar (il avait fait don de propriétés semblables aux Français, aux Italiens et aux Anglais) la ville d'Addis-Abeba n'était qu'un gros campement impérial juché sur une haute colline du plateau éthiopien et perché à plus de deux mille mètres d'altitude. C'est là qu'au cours d'une de ses visites sur le plateau la reine Taytou avait trouvé une fleur qu'elle ne connaissait pas, « fleur nouvelle » est le sens littéral d'Addis-Abeba en amharique. En quelques années, la ville avait déboisé le plateau éthiopien : les hivers étaient rudes, on se chauffait on cuisinait au bois, les arbres les plus nobles servaient au mobilier et à la construction. En 1920 le Négus avait fait venir des eucalyptus d'Australie, un bois solide qui pousse vite. Les eucalyptus avaient colonisé le plateau éthiopien. En 1986, un siècle après la mise en chantier de l'église Saint-Georges, centre de la vie religieuse du pays, Addis-Abeba était une ville de près de deux millions d'habitants. En raison de son étendue à l'horizontale et des eucalyptus elle n'avait pas entièrement perdu son air campagnard. Une multiplication de maisons sans hauteur et sans style, ni européennes ni traditionnelles plus quelques-unes multiculturelles dans ce style dit « Addis-Abeba » ; des quartiers à *toukoul*s (rondes cases aux toits de chaume) ; des restes de palais sur les hauteurs, tous ces éléments donnaient à cette ville un habitat dispersé plus rural que citadin.

Il y avait évidemment des exceptions, elles étaient dues au passé, au règne de Ménélik, à celui de Hailé Sélassié, et à l'occupation du pays par les fascistes italiens qui avaient voulu faire de la ville « une nouvelle Rome » et la capitale de leur empire colonial. Il en reste deux bâtiments typiquement mussoliniens : le palais impérial et l'hôtel de ville. Le palais de l'Afrique achevé en 1961 était devenu en 1963 le bâtiment de

l'Organisation de l'Unité Africaine, il était une des quelques constructions modernes contemporaines : une série de blocs de béton blanc, hauts de sept étages, aux lignes épurées à la « Le Corbusier ». Ce palais de l'Afrique, financé par l'empereur Haïlé Sélassié que Mengistu venait d'assassiner, avait été conçu par Arturo Mezzedimi, un architecte italien né à Sienne en 1922, dont la famille avait émigré à Asmara en un temps où l'Érythrée était une colonie de peuplement italienne. Arturo Mezzedimi était un Futuriste. Il appartenait à ce mouvement artistique révolutionnaire et optimiste qui chantait la modernité, les machines, la vitesse, l'élan vital des conquérants... et la guerre. D'où la connivence des Futuristes avec le fascisme, le nazisme, puis le communisme. Les jeunes hommes intelligents des années vingt adhéraient très souvent à des idéologies totalitaires, de droite d'abord, puis de gauche. C'est ainsi que vers 1936, Le Corbusier proposa un plan d'aménagement d'Addis-Abeba à Mussolini, qui semble ne pas lui avoir répondu ; en 1931 Le Corbusier avait proposé à Staline un palais des soviets qui n'a pas été sans influencer l'architecture soviétique. Un peu plus tard, l'architecte exprimait en privé son admiration pour les idées d'Adolf Hitler... On ne sait pas si l'admiration de Le Corbusier allait aux conceptions architecturales du *führer* ou au reste de ses idées ; mais c'est un fait, les aveuglements idéologiques du Corbusier ne l'ont pas empêché d'être un artiste ; comme Ferdinand Porsche, un artiste de la mécanique ; comme Hugo Ferdinand Boss qui fit les uniformes des chemises brunes, des SS et de l'armée allemande qui détruisit l'Europe. Comme les deux autres, Le Corbusier fut un artiste amoureux de l'ordre, dont Marcel Duchamp en artiste amoureux du désordre disait : « cas de ménopause masculine précoce sublimée en coït mental. »

Sans faire injure à l'intelligence de Marcel Duchamp, ni au manque d'humour des idéologues féministes, on pourrait dire que Guénette était devenue un cas de " ménopause idéologique précoce ". Elle n'en voulait plus ! Les excès de la

« terreur rouge » puis « blanche », ses conversations avec les prostituées de la ville dont les familles avaient été détruites par la terreur révolutionnaire avaient éveillé en elle des choses dont elle avait jusque-là ignoré l'existence. Elle avait du mal à dire ce qu'étaient « ces choses ». Guénette parlait parfaitement le russe, les conversations et l'amour qu'elle se permettait avec Anatoly la sortaient de l'histoire immédiate de son pays. Ils faisaient l'amour et c'était pour chacun une façon de retrouver quelque chose de l'innocence de leur jeunesse estudiantine, un retour aux certitudes d'autrefois alors qu'ils savaient qu'ils étaient en train de perdre leurs certitudes.

Cet état intermédiaire, ce flottement de l'être (sa découverte peut-être), ainsi que la sensation de confiance donnée par l'intimité de leurs corps créaient un appel aux confidences, alors ils parlaient. Ils parlaient comme le font ceux qui s'aiment tout en sachant que leur amour sera sacrifié. Elle lui disait qu'elle ne croyait plus en la révolution. Il essayait de la convaincre qu'elle avait tort, que comme Lénine l'avait dit « la révolution ne se règle pas comme un ballet du Bolchoï ». En fait, il savait que tout ce qu'il disait était pauvre et pouvait se résumer dans un dicton populaire : « On ne peut pas faire d'omelette sans casser les œufs ». Face aux drames que vivait le pays, le propos était d'une sottise terrifiante : alors qu'il parlait de l'omelette des avénirs radieux du communisme, elle ne cessait de lui décrire le bruit des coquilles d'œufs fracassées.

Guénette était une amhara, l'ethnie des empereurs d'Éthiopie. Même lorsqu'ils sont de condition modeste, ce qui était le cas de Guénette, les Amhara ont une fierté de race qui donne aux femmes en particulier un port de reine, une sorte de distinction naturelle. Cela tient à l'histoire d'un peuple de paysans industriels, organisé, et fier, qui connaît parfaitement son histoire. Bien que communiste, Guénette était chrétienne, elle allait aux messes de l'abouna (le prêtre) de son quartier et

suivait les offices en guèze (la langue liturgique de l'Église d'Éthiopie). Un dimanche après-midi paisible, alors qu'ils venaient de faire l'amour Anatoly dit à Guénette :

- Toi qui es chrétienne, cela ne te gêne pas de faire l'amour avec un communiste athée comme moi ?
- Il ne faut pas tout mélanger, l'amour et la religion ce n'est pas la même chose, je ne suis pas mariée et toi non plus (elle ajouta en riant, un sourire triste) nous nous marierons peut-être un jour et nous aurons alors des devoirs l'un envers l'autre. Pour le moment nous vivons ! Je ne suis pas musulmane, les femmes de chez nous savent être libres.
- Vous êtes libres depuis la révolution ?
- Mais pas du tout ! Depuis très, très longtemps. Déjà dans la Bible, nous avons une reine qui va voir le roi Salomon et lui fait l'amour... la légende dit que c'est l'origine des empereurs d'Éthiopie... et de nos impératrices ! En 1509, notre impératrice Eleni a écrit au roi Emmanuel du Portugal pour que sa marine de guerre vienne nous aider à repousser les attaques des Turcs.
- Et les Portugais sont venus ?
- Bien sûr, et ils nous ont envoyé un régiment avec des fusils et des canons. Si tu pouvais sortir de ta forteresse, tu verrais cela sur les fresques de nos plus vieilles églises. Malheureusement, les navires portugais ont été coulés par ceux des Turcs. Mais sur terre nous avons tenu tête aux musulmans. Eux, ils tenaient la mer. Ils l'utilisaient pour faire le trafic des esclaves entre l'Afrique et l'Arabie : les musulmans aimaient les femmes d'Abyssinie pour leurs harems. Ce sont les Anglais, quand ils ont commencé à prendre le contrôle de l'Égypte à la fin du XVIIIe siècle, qui ont fait des traités interdisant la traite des esclaves « nègres et abyssins » dans la mer Rouge.

- Évidemment ! Le capitalisme a besoin d'imposer partout l'esclavage salarial et l'esclavage archaïque lui est un obstacle.
- Je veux bien que Marx ait raison sur ce point, mais pour nous la présence des navires de guerre anglais était une protection contre les Turcs. Remarque, l'interdiction de la traite a ruiné les tributs des nomades soudanais, nos voisins du nord et de l'ouest. Ils étaient colonisés par les Turcs d'Égypte et leur payaient une taxe annuelle en esclaves. Comme ils ne pouvaient plus nous capturer et nous vendre, ils ont dû payer leurs impôts en bétail. Ils étaient plus attachés à leurs vaches et à leurs dromadaires qu'aux esclaves, ils se sont révoltés contre les Turcs, ils ont tué un chef anglais allié aux Turcs, à Khartoum. Il s'appelait Gordon comme le gin anglais ! Les musulmans sont contre l'alcool ! Nous, nous buvons de l'hydromel et de la bière.
- Nous de la vodka ! Trop !
- Nous sommes plus mesurés... nous l'étions avant que la révolution n'aboutisse au chaos... Remarque, les Soudanais ont aussi fait une révolution de 1885 à 1898. Une fausse révolution, la seule que les musulmans sachent faire : un grand bond en arrière ! Un chef de tribu nomade a proclamé qu'il était le Mahdi, l'envoyé du Dieu de l'islam pour la fin du monde, venu faire régner la justice musulmane sur le monde entier. Tu vois, nous les chrétiens nous attendons le retour de Jésus, eux, les musulmans ils attendent un chef de guerre après lequel Jésus reviendra. Chez les musulmans il faut toujours qu'il y ait la guerre ! Ils font la guerre contre nous, entre eux, contre nous et entre eux à la fois... leur religion leur donne toujours une bonne raison ! Les soldats du Mahdi soudanais s'appelaient les *ansars* (ceux de chez toi, ces Tchétchènes dont tu m'as parlé à Leningrad tu m'as dit

qu'ils s'appelaient les *murides*). Que ce soit chez toi ou chez moi ils menaient tous la guerre sainte de l'islam, comme les Afghans qui font la guerre au socialisme en Afghanistan.

Anatoly écoutait Guénette avec attention. Il demanda :

- Ces *ansars*, ils ont été vaincus comme nos *murides* ?
- Cela a pris du temps, comme chez vous. Les *ansars* ont d'abord chassé les Turcs du Soudan. Les Anglais les ont empêchés d'envahir l'Égypte, alors ils nous ont attaqués. Ils ont ravagé notre pays en menant une série d'expéditions guerrières de 1885 à 1890 pour continuer à prendre des esclaves qui étaient leur seul produit d'exportation. Le Tigré, les villages chrétiens de l'Érythrée et le Sidamo ont particulièrement souffert.
- Vous avez résisté ?
- Avec difficulté. L'Éthiopie était alors en crise, nos princes se faisaient la guerre pour savoir qui serait « roi des rois », finalement c'est Ménélik et sa reine Taytou, ceux dont tu m'as montré les portraits à Leningrad, qui ont gagné. Tu vois, nous, les Éthiopiens nous sommes une île chrétienne entourée d'une mer musulmane, qui, à la moindre de nos faiblesses, a toujours cherché à nous détruire, un peu comme vous les Russes avec vos Tatars et les Turcs. Longtemps, soit les Turcs, soit les *ansars* soudanais nous ont attaqués par le nord, les Portugais nous ont aidés, puis les Anglais... Il y a dix ans, ce sont les Somaliens qui nous ont attaqués par le sud... et c'est vous qui êtes venus nous aider.
- Tout de même, dit Anatoly, tu ne peux pas nous comparer avec ces impérialistes féodaux et pillards que furent les Portugais ni avec ces impérialistes au stade suprême du capitalisme que furent les Anglais.

- Ce n'est pas en citant Marx ou Lénine que tu vas tout comprendre ! Moi, notre révolution m'a convaincue que le marxisme-léninisme faisait fausse route. Finalement toutes ces belles idées intelligentes et prétentieuses ne servent que de marchepied à des tueurs sans scrupules : Staline, Mengistu, Mao... Ne me fais pas croire que tu y crois encore !

Anatoly en était resté sans voix. Qu'était-il arrivé à la camarade enthousiaste qui étudiait le droit soviétique à Leningrad ? Il est vrai qu'en ce temps-là, Anatoly était déjà un communiste conformiste. Il y croyait parce que c'était confortable et qu'à l'université il fallait faire « comme si ». À l'université de Leningrad l'enthousiasme idéologique de Guénette avait surpris et presque attendri Anatoly, il aurait pu réveiller le sien si Tatiana Olochenko ne lui avait pas parlé de l'*holodmor*, et si Iouri son père ne lui avait pas confirmé la fin tragique de la branche ukrainienne des Mouraviov Apostol pendant la grande famine des années trente et les purges de Staline qui avaient suivi. Il y avait aussi les critiques que son père ne formulait pas contre le « génie militaire » du maréchal Staline mais qu'il laissait entendre à son fils en ne lui parlant presque jamais des généraux les plus proches de Staline et toujours de l'héroïsme des soldats, des sous-officiers, et de quelques officiers supérieurs rescapés des camps. Une seule fois dans sa jeunesse, Anatoly avait entendu une critique franche du communisme, elle était venue de sa mère, Jelena, en visite à Moscou pour y voir sa famille.

Jelena avait emmené son fils voir l'exposition artistique « Sur la voie de Lénine : soixante ans d'art soviétique ». C'était en décembre 1977, Anatoly était encore étudiant à l'université. L'exposition était un désastre esthétique, une compilation de ce que l'art soviétique avait produit de pire : des tableaux aux couleurs criardes montrant Lénine, Brejnev, Kossyguine... des bronzes des mêmes accompagnés de stakhanovistes armés de

pelles, de pioches, de drapeaux au vent de l'Histoire, de faucilles pour les femmes et de marteaux pour les hommes... et encore et encore Leonid Ilitch Brejnev et Vladimir Ilitch Lénine... tous accompagnés d'extraits de leurs discours et de citations éculées sur le parti, la production, le peuple, l'internationalisme prolétarien, la Révolution, etc. Sa mère s'était plantée au milieu de la foire aux images, parmi les statues de bronzes coulés et les banderoles aux slogans archiconnus. Elle avait dit d'une voix haute et claire : « Rien que de la merde ! » et elle était partie avec son fils stupéfait. L'exposition se tenait sur la place du Manège, le long des remparts du Kremlin, près du mausolée de Lénine où Jelena l'avait conduit juste avant l'exposition pour lui faire remarquer qu'il manquait une oreille au cadavre momifié du grand homme. Comme Anatoly lui avait demandé à la sortie du mausolée pourquoi cette oreille était manquante, sa mère avait dit, sans rire : « C'est celle qui lui servait à écouter le peuple : les rats l'on mangée ! » Anatoly avait ri, ce genre d'humour était très russe, il faut dire que Jelena, la mère d'Anatoly, était une femme admirable. Les parents de sa mère étaient comme on disait alors « de bonne origine » : des ouvriers d'une usine métallurgique moscovite « Moskovatekna » dont les ouvrières défilaient fièrement sur la place Rouge chaque 1^{er} Mai. Quelques années avant la guerre, Jelena avait rejoint Iouri Mouraviov Apostol à Leningrad où, après le départ de son mari pour son régiment de chars, elle avait combattu avec les troupes russes pendant tout le siège de la ville. Elle avait retrouvé son mari en 1943, quelques mois après la reddition de l'armée allemande. Le frère mort-né d'Anatoly, Alexis, avait été conçu lors de cette permission exceptionnelle de son père. L'exclamation de Guénette : « Ne me fais pas croire que tu y crois encore ! » avaient fait ressurgir l'instant où Jelena avait lancé de sa voix forte et sans appel : « Rien que de la merde ! ».

En faisant ressurgir cet instant fort, Guénette avait provoqué une cascade de souvenirs, qui, comme une masse de glace,

s'était figée en une certitude absolue : il n'y croyait plus ! Il vivait en faisant semblant comme tout le monde en URSS. Le pays, son pays qu'il aimait tant, n'était qu'un château de cartes qui allait bientôt s'effondrer. C'est le professeur Sobtchak qui avait raison, il fallait dès à présent préparer l'après-URSS. Il en voulait presque à Guénette d'avoir détruit son conformisme idéologique. Avant qu'elle ne fît sa remarque, il vivait dans une sorte de schizophrénie confortable : il était un communiste qui ne se posait que des questions théoriques, un jeune homme qui croyait en **ce en quoi** il fallait croire pour réussir sa vie d'étudiant, puis sa carrière de diplomate. Si Tatiana, si son père Iouri et sa mère Jelena avaient semé des doutes, c'était à la façon du philosophe français René Descartes : ces doutes ne changeaient rien à sa vie pratique. Marx, Engels, Lénine... et tous les dirigeants du Parti (il ne savait pas quoi faire de Staline) n'étaient pas des « malins génies » qui avaient pour but de tromper les peuples. Même le professeur Sobchak disait dans ses séminaires du cercle des amis qu'ils devaient tous « avancer masqués ». Tout le monde comprenait que cela voulait dire qu'il fallait vivre dans le conformisme ambiant en le respectant, mais sans y croire afin de préparer l'avenir de la Russie. Guénette avait fait tomber les masques, Anatoly était nu.

Il existe une sorte de duplicité de l'âme russe, certains historiens disent qu'il s'agit d'un héritage de la civilisation byzantine, experte à jouer des scénarios contradictoires avec l'espérance d'en tirer une issue favorable. Cette attitude n'est pas nécessairement irraisonnable, elle peut s'avérer parfaitement adaptée à certaines situations, elle n'est un problème que dans la mesure où elle cesse d'être une réponse pour devenir un système. Cette fausse subtilité de la pensée causa la perte de Byzance, incapable de résister à la brutalité musulmane : un Dieu, un Prophète, un Livre ! Cela ressemble à l'attitude du chancelier d'Autriche, von Schuschnigg qui rusait avec Hitler : « Jusqu'à-là, mais pas plus loin ! », de petits

renoncements en petits renoncements, Hitler a fini par prendre toute l'Autriche. Puis, ce fut le tour du reste de l'Europe avec Chamberlain en Angleterre et Daladier en France jouant les Schuschnigg: « Jusqu'à là mais pas plus loin ! » Hitler a tout pris, sauf l'Angleterre, jusqu'à ce que la brutalité nazie : « une race, un Reich, un *führer* », cause la perte de l'Allemagne. Il suffit aujourd'hui de remplacer chaque terme du nazisme par des termes musulmans : Omma, califat, calife et l'on retrouve le même programme.

- Qu'allons-nous faire de ces millions de musulmans qui rêvent de la conquête du monde, et dont le rêve et les pratiques durent depuis plus longtemps que celui des nazis ? se demandait Anatoly resté seul alors que Guénette, troublée par le silence où son aveu avait plongé son amant, venait de quitter l'ambassade pour rentrer chez elle à Addis.

Ébloui par la tristesse qui le laissait sans pensées, il marcha jusqu'à l'ambassade qui était bâtie au centre du domaine gardé par un détachement de *spetsnaz* (forces spéciales) du ministère de l'Intérieur de l'URSS. Elles étaient discrètes et, en raison de leurs liens avec le KGB, elles étaient partout. Dans son bureau il se mit à lire les dépêches de l'ambassadeur Mirogovich qui était en poste à Kaboul. Là aussi les nouvelles étaient mauvaises.

Mirogovich annonçait que depuis le début de l'année, nous étions en 1986, les fanatiques afghans utilisaient des FIM-92 américains, des missiles sol-air que tout le monde appelait *stinger*. Nous avons déjà perdu 18 hélicoptères et 17 avions. Depuis deux ans, la maîtrise des airs combinée à l'importance de nos troupes au sol nous avait permis de remporter plusieurs victoires, cette maîtrise venait de nous échapper. Nos troupes au sol subissaient des pertes de plus en plus lourdes. Anatoly ne comprenait pas que les Américains puissent avoir la naïveté de s'unir avec les fanatiques musulmans. Comment comprendre que ces gens, les Américains, qui appartenaient à

la civilisation occidentale porteuse de la raison et du progrès, comme l'URSS, comment pouvaient-ils ne pas voir que le combat des fanatiques musulmans contre le communisme était un combat contre tout ce qui représentait l'Occident ? Et que tôt ou tard, les armes fournies aux fanatiques musulmans par les Américains seraient retournées contre eux.

Chapitre 16

Carolina Beauregard s'ennuyait à Langley. Le siège de la CIA était trop grand. Il y avait trop de monde dans les bureaux, dans les couloirs, dans les cafétérias aux heures des repas. On croisait tout le monde, on ne connaissait personne ou presque. En devenant une bureaucratie, l'espionnage, le contrespionnage et la guerre contre les terroristes avaient cessé d'être une aventure. Certes, le rôle joué par Carolina dans la localisation de Ben Laden lui avait valu une promotion qui, elle l'espérait, lui permettrait au plus tôt de retrouver un poste de terrain. Mais l'offre de transfert semblait longue à venir. Au début, son nouveau poste de chef de la section « Interface » l'avait passionné : à la tête de son équipe, elle gérait la connexion entre son programme Kinesis et les satellites-espions des réseaux de la CIA et ceux des alliés les plus proches des États-Unis, le groupe « Echelon » (Royaume-Uni, Canada, Australie et Nouvelle-Zélande). Un travail très technique dont l'établissement des paramètres scientifiques et des protocoles de communication l'avait passionnée. Mais depuis un an, c'était chose faite et l'aventure technique devenait routine. Ne restait de l'aventure initiale que les règles bureaucratiques qu'elle devait observer lors de chaque mise en service de son équipe. Le travail était devenu une abstraction dont elle ne pouvait suivre ni les péripéties ni les résultats. Sauf si sa hiérarchie l'invitait aux débriefings, ce qui était rare. Elle avait officiellement fait une demande de transfert sur le terrain, n'importe où... elle attendait.

Son amant vénitien, Raphaël Vendramin, était venu la voir à Washington. Dès son retour de Venise au siège de la CIA, sachant que cette aventure risquait de devenir sérieuse, elle avait demandé une enquête des services spécialisés sur

l'homme qu'elle aimait et qu'elle voulait faire entrer dans sa vie. Elle s'était gardée de dire aux services qu'elle était amoureuse, cela ne se faisait pas, question de professionnalisme. Elle savait en général faire la part des choses et ne pas confondre attirance physique et devoirs de patriote au service de son pays. Toutefois, elle était consciente du fait que cet homme rencontré à Venise n'était pas seulement un bon amant à ranger dans ses souvenirs de vacances. Il y avait un plus, un plus délicieusement inquiétant qui était venu troubler une vie professionnelle qui jusque-là avait été toute sa vie. Heureusement, les résultats de l'enquête étaient rassurants, Raphaël Vendramin n'avait rien dans son passé ou dans son présent qui pût en faire un ennemi des États-Unis, ses voyages d'affaires à Alexandrie pouvaient même en faire une source d'informations utiles. En apprenant qu'il était, comme son père à elle, un franc-maçon, elle avait éprouvé un sentiment de sécurité amoureuse dont la force l'avait étonnée. Dotée d'un esprit trop scientifique pour s'abandonner à un romantisme irrationnel, elle s'était demandé si ce sentiment nouveau n'était pas dû à un simple problème endocrinien : ses hormones lui signalant qu'à trente ans passés il était temps de faire un enfant. La possibilité de donner à ses sentiments une simple dimension physiologique eut pour effet, dans un premier temps, de mettre une distance entre ses sentiments et sa vie professionnelle. Elle avait toujours vécu en donnant priorité à son travail, sa passion, sa carrière, son pays. À l'occasion, elle s'accordait des vacances sentimentales qui ajoutaient aux plaisirs du corps celui d'une sorte de naïveté amoureuse passagère et cloisonnée qui lui donnait la force de continuer sa vie professionnelle. Hormones ou pas, elle était en train de comprendre que son amant vénitien venait d'abattre la cloison qui jusque-là compartimentait sa vie. Même si toute l'affaire se résumait à un flux hormonal, elle constatait, désir de grossesse ou non, qu'elle ne voulait pas simplement un enfant ; si elle en voulait un, elle le voulait avec cet homme.

Il y a quelques années, une collègue, Anita Ostman, avait eu une crise hormonale qui lui semblait ressembler à la sienne. Anita l'avait résolue en ayant une liaison avec un officier bien bâti des *marines* qui commandait le détachement de gardes d'une des entrées des bâtiments de l'agence. Elle avait reçu l'homme chez elle chaque soir pendant un mois, le temps de tomber enceinte. Puis elle lui avait fermé sa porte, et, ce qui était plus cruel, elle lui avait ordonné de demander son transfert, loin de Langley, sous peine, s'il ne le faisait pas, de porter plainte contre lui pour harcèlement sexuel. Comme Carolina lui faisait remarquer que l'enfant était de lui, Anita avait répondu :

- Et alors ! De lui, mais surtout de moi ! J'ai besoin d'un enfant, pas d'un homme. Il a fait ce dont j'avais besoin. Ça lui a plu, je n'ai pas été désagréable, au contraire. Il n'a plus à m'importuner ! J'ai ma carrière, il a la sienne.

Carolina avait trouvé l'attitude d'Anita Ostman à la fois abrupte et intéressante. On dit que dans la jungle les tigresses se comportent ainsi... l'ourse également. Elle avait été sur le point de lui demander où était l'amour dans son affaire, y en avait-il ? Elle craignit de passer pour une jeune fille naïve devant une femme dont la réputation d'analyste était solidement établie.

Aujourd'hui, alors que sa propre situation venait de lui rappeler l'étrange aventure d'Anita, elle se mit à repenser à la vie de Marie Caroline della Grazia. L'histoire de cette vie racontée à Venise par Raphaël où, près de deux siècles avant elle la duchesse de Berry menait une vie de mère, de veuve, d'amante, et de femme politique afin que régente du royaume de France elle rendît à son fils son titre de roi. Elle comprit qu'Anita Ostman et elle avaient la même ambition : être totalement femme et totalement engagées dans l'action de leur temps au service de leur pays... ou pour le moins au service d'une grande cause. La lutte de la CIA contre les ennemis de la

liberté valait bien celle de Marie Caroline pour remettre à son fils le trône de France. Penser à la duchesse de Berry fit resurgir les souvenirs de Venise : les visites au palais Vendramin, les chuchotements de Raphaël avant et après l'amour : son amant lui disait que la belle duchesse lui ressemblait... en moins belle. Il y avait donc une différence entre elle et Anita : elle était amoureuse d'un homme, elle l'avait choisi selon des critères mystérieux, discrètement ressentis dans un premier regard ; puis, le plaisir aidant, l'irruption amoureuse était devenue de plus en plus forte, évidente, irrésistible lorsque le caractère de cet homme lui avait autant plu que son corps. C'est ce mystère qui avait provoqué le flux hormonal et non l'inverse, car si l'inverse avait été vrai elle n'aurait pas été amoureuse de cet homme, elle aurait choisi au hasard, ou presque, comme Anita et son *marine*.

- Comment l'as-tu choisi ? avait-elle demandé à Anita.
- J'ai fait une liste d'une dizaine de types qui me semblaient des géniteurs acceptables. Grâce à mon passe, j'ai eu accès à leurs dossiers. Celui-ci était en bonne santé, pas de gène défectueux ; il avait fait un bon collège, terminé avec des notes brillantes (des A partout !) ; il était sorti dans les premiers de son groupe à West Point ; ses résultats sportifs étaient excellents. Fini les hasards de l'amour, à moi ceux de la reproduction !

Les hasards de la reproduction peuvent être plus cruels que ceux de l'amour. Si Anita Ostman avait testé le géniteur, elle n'aurait pas pensé à se tester elle-même en tant que génitrice. Elle était porteuse du gène qui transmet la myopathie de Duchenne. Son médecin s'en était aperçu alors que son fils, un très beau bébé, avait un peu plus de deux ans, ne marchait presque pas et présentait des difficultés respiratoires. Anita Ostman était une femme forte, elle n'avait pas succombé au sentiment de culpabilité qui l'avait envahie après que les analyses médicales lui eurent montré qu'elle était porteuse de

la maladie transmise à son fils. Elle en avait voulu aux lois de la nature qui s'étaient jouées de ses soins méthodiques pour engendrer une vie dans les meilleures conditions possibles. Elle n'avait pas pensé à la faille qui était en elle. Aujourd'hui, sa vie était partagée entre deux passions : son fils et son métier d'analyste. Andrew, son fils, avait huit ans. Il était un garçon trop mûr pour son âge, d'une beauté fragile dont la peau trop blanche développait au moindre choc un œdème douloureux lent à se résorber. Il vivait dans un univers protégé des chocs et des bactéries, une vie qui, à bien des égards, était une vie de reclus. Heureusement, sa mémoire et son intelligence étaient remarquables. Si ses capacités d'activités physiques étaient limitées, son esprit l'entraînait dans la grande aventure de la connaissance. À cinq ans, il connaissait toute la mythologie grecque, y compris l'arbre généalogique de chaque habitant de l'Olympe. Depuis l'âge de six ans, il avait joint à sa passion de la mythologie celle de l'astronomie. Sa mère lui avait acheté un télescope, elle devait en contrôler l'usage afin que l'enfant ne passe pas toutes ses nuits à observer le ciel et à calculer le cycle des planètes.

Carolina Beauregard éprouvait une grande admiration pour le dévouement avec lequel Anita Ostman s'occupait de son fils. Elle rencontrait l'analyste dans le cadre de leurs activités professionnelles, elle suivait les séminaires organisés par Anita avec des experts, ces rencontres se prolongeaient parfois par une visite à la cafétéria où les deux femmes abordaient des sujets plus personnels. Carolina avait mentionné à l'analyste l'existence de Raphaël Vendramin, Anita lui avait conseillé de demander au plus tôt une enquête de l'agence afin qu'elle soit fixée au plus vite sur la possible dangerosité de cette liaison. Bien que Carolina ait pris soin de ne pas parler à sa collègue des sentiments qu'elle éprouvait pour ce Vénitien, Anita avait vite compris que Carolina n'était pas entrée dans une de ces affaires sans conséquence dont elles avaient l'habitude de se contenter, et dont elles se parlaient sans grande retenue :

- Alors, Venise, c'était bien ?
- Magnifique ! J'y ai eu un amant... très efficace... agréable... Vraiment une ville magnifique, les rues, les églises, les canaux, les palais... j'ai visité le palais Vendramin, c'est un casino, mes amis y ont joué au pharaon, ils ont perdu. Impossible de gagner à ce jeu... sauf si tu es le banquier. J'ai beaucoup marché, pris leurs taxis sur l'eau, *i vaporeti* et j'ai acheté des chaussures...
- L'amant... italien ?
- Oui, d'une vieille famille de Venise, celle du palais du même nom... un homme intéressant... Demain, je viendrai avec mes chaussures italiennes...

Ce n'était pas pour rien qu'Anita avait la réputation d'être une des meilleures analystes de l'agence, le refus de Carolina d'entrer dans les détails de sa vie amoureuse lui avait fait comprendre que son amie et collègue venait de faire une rencontre importante. Les deux femmes ne se fréquentaient pas en dehors de leurs univers professionnels, leur amitié n'avait pas franchi toutes les portes de l'intime. Lorsque Raphaël Vendramin était venu à Washington, Carolina ne l'avait pas présenté à son amie. La pensée d'organiser une telle rencontre ne l'avait pas même effleurée. Carolina pressentait qu'Anita et elle se ressemblaient trop pour que cette sorte de gémellité intellectuelle, voire physique, ne puisse pas créer une rivalité affective. Aux limites du conscient et de l'inconscient, elle gérait cette rivalité virtuelle afin de l'empêcher de nuire à leur amitié qui était réelle et que cimentaient leurs activités professionnelles, et qui d'ailleurs les rendait très efficaces dans leur travail.

Il y avait une autre raison pour laquelle Carolina évitait que son amitié avec Anita aille trop au-delà de la sphère professionnelle. Avant même qu'elle eût compris qu'elle voulait un enfant avec son Vénitien, elle avait eu peur que de trop

fréquentes et intimes rencontres avec Andrew, le fils d'Anita, ne lui provoquent une peur panique d'être enceinte et de donner naissance à un enfant souffrant d'une maladie congénitale. Elle en avait consulté la liste et les différentes formes sur internet, leurs probabilités... Usant de son expertise dans ce domaine, elle avait calculé qu'à son âge elle avait une chance sur mille de ne pas donner naissance à un enfant normal. Elle considérait que cette probabilité n'était faible que dans la mesure où l'on n'était pas en vérité ce cas improbable, mais mathématiquement nécessaire. Lors du séjour de Raphaël, elle avait recueilli son sperme après qu'ils eurent fait l'amour, elle avait demandé à un laboratoire d'en tester la qualité et les risques dont il était porteur. Elle avait complété l'analyse par un frottis vaginal afin de déterminer les anomalies qu'elle-même pouvait transmettre. L'attente des résultats avait gâché les derniers jours du séjour de Raphaël qui, ignorant des tests en cours, avait imputé la nervosité et les crises de larmes de Carolina à son prochain départ. Ce n'était qu'un aspect de la vérité.

Elle avait reçu les résultats deux jours après le départ de Raphaël. C'est alors qu'elle avait calculé qu'ils avaient une chance sur mille de donner naissance à un enfant anormal. Une probabilité sur mille, c'était mieux que la moyenne des couples américains. Dans les premiers jours qui suivirent son évaluation, Carolina fut heureuse... puis, le doute s'insinua. Si la majorité des Américains faisaient des enfants alors que leurs risques étaient plus élevés, elle avait objectivement toutes les raisons de penser que leur enfant serait normal. Si le hasard lance toujours ses dés pour la première fois, même dans l'hypothèse absurde où ils feraient ensemble mille enfants, leur probabilité d'en faire un anormal resterait toujours infime, puisque le hasard aurait joué à chaque fois à un sur mille. Elle cherchait à se rassurer en se disant que dans cette affaire, selon ses calculs de probabilités elle faisait infiniment mieux que le joueur ordinaire du jeu de pharaon. Malgré toute sa

raison, le possible du possible l'exaspérait. Il créait une angoisse biologique dont son esprit purement rationnel, surtout en l'absence de Raphaël, ne parvenait pas à s'accommoder. Heureusement, sa profession vint à son secours.

Le bureau de Zagreb avait transmis à Langley les données concernant Ahmed Al Nour. Anita Ostman, analyste et arabisante, avait rapidement analysé l'ensemble des informations dont disposait l'agence sur la famille Al Nour. La famille était connue, on l'avait aidée pendant la guerre d'indépendance des Algériens contre la France. Puis, indépendance acquise, la CIA avait favorisé les visites des wahhabites de l'Arabie et du Koweït qui finançaient la multiplication des écoles coraniques en Algérie : la CIA les percevait comme des antidotes au communisme. Avec des hauts et des bas, cette alliance islamo-américaine avait duré jusqu'à ce que les attentats du 11 septembre 2001 à New York commencent à mettre en évidence l'incompatibilité des idéaux des États-Unis d'Amérique avec l'idéologie conquérante de l'islam. Les hauts de l'alliance étaient la classe politique américaine soutenue par des capitaux saoudiens et koweïtiens, les hauts étaient les financements américains et allemands qui avaient coproduit le film de Mike Nichols « *Charlie Wilson's war* » sorti en 2007, six ans **après** le 11 septembre, montrant l'union de la CIA et de l'islamisme en faveur des « combattants de la liberté » afghans. Un film extraordinaire qui montre en technicolor l'aveuglement désastreux d'une faction importante des élites américaines qui par ignorance se sont fait rouler par le wahhabisme. Les bas étaient des universitaires américains et quelques agents de la CIA, Anita Ostman appartenait à ces deux groupes, elle avait des doutes... et même quelques certitudes.

Pendant tout le XXe siècle, les puissances coloniales européennes furent considérées comme des obstacles à la puissance américaine. On ne saurait parler alors d'une rivalité

simple et ouverte. En raison de l'originalité de l'histoire de son peuplement, l'Amérique avait les puissances européennes pour modèles tout en se sachant porteuse d'autre chose, d'une autre aventure humaine. Une révolution nouvelle qui avait inventé une audacieuse forme de gouvernement dans un monde qui ne connaissait alors que des chefferies, des sultanats, des royaumes et des empires. C'est pourquoi dès la fin du XVIII^e siècle des initiatives privées et gouvernementales américaines avaient commencé à soutenir les mouvements de révolte contre les colonisateurs européens. D'abord à Saint-Domingue contre l'Angleterre et, surtout, contre la France lors d'une « quasi-guerre » de 1798 à 1800. Il y eut aussi une guerre compliquée de 1812 à 1815 contre l'Angleterre afin de s'emparer du Canada. Ce fut un échec : les Canadiens anglais tenaient à leurs liens avec la couronne britannique ; quant aux Canadiens français, ils étaient catholiques et craignaient d'être noyés dans une population étasunienne majoritairement protestante. Puis, la rivalité s'étendit à Cuba et aux Philippines à la fin du siècle, là les combats contre la couronne espagnole bien que brefs furent particulièrement meurtriers, surtout pour les Espagnoles. Qu'il y ait eu dans cette attitude des États-Unis des relents d'impérialisme économique ne fait guère de doute, encore qu'en ce temps-là le marché intérieur américain suffisait à cette économie naissante. Mais cet aspect ne fut pas déterminant sur les services d'espionnage des États-Unis, car jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, il n'y eut pas de services d'espionnage américains dignes de ce nom : le pays n'en éprouvait pas le besoin. En un sens, les États-Unis sont devenus une puissance mondiale sans avoir eu une claire volonté de domination impériale.

Un des héros américains de la guerre anticoloniale de 1898 à Cuba fut le jeune Théodore Roosevelt qui commandait un régiment d'élite : les « *Rough Riders* » (les Rudes Cavaliers !). Le jeune sénateur franc-maçon Théodore Roosevelt avait un idéal de libération universelle. Il connaissait l'histoire de son

pays aussi bien qu'en son temps Louis XIV connaissait celles des familles de sa noblesse. Porteur des idées des Lumières qui sont les fondations de la révolution américaine, Roosevelt était conscient du fait que son pays s'était émancipé du joug colonial, puis avait libéré sa population noire du joug de l'esclavage, et qu'il devait donc aider tous les peuples à trouver leur chemin vers la liberté, de la façon dont les États-Unis d'Amérique l'avaient fait... avec l'aide du roi de France. Que ce bel idéal ait pu s'accompagner de cynisme et de cupidité est du ressort de la médiocrité qui fait partie de notre humanité au même titre que notre grandeur.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il était président des États-Unis, Théodore Roosevelt créa en 1942 l'OSS (*Office of Strategic Services*), l'ancêtre de la CIA. Très active à Alger pendant toute la guerre l'OSS prit contact avec les organisations musulmanes, « l'Association des oulémas musulmans algériens », « L'Étoile nord-africaine » qui portaient alors l'idéologie indépendantiste. L'aide de la CIA à la première vague musulmane des indépendantistes algériens fut discrète, mais réelle. Puis, lorsqu'il apparut que les idées de gauche influençaient le FLN ; sans qu'elle cessât, l'aide fut mise en sourdine pour reprendre dès 1962 après l'indépendance. Elle s'exerça en faveur des mouvements ayant un caractère islamique, considérés comme garants d'un anticommunisme utile dans le contexte de la guerre froide. C'est ainsi que la famille Al Nour de Constantine était connue de la CIA. Le père, Mohammed Al Nour était considéré comme un élément « à aider » en raison de son anticommunisme militant, c'est d'ailleurs avec l'aide de la CIA que les wahhabites de l'Arabie avaient facilement communiqué dans le monde musulman avec des réseaux musulmans prêts à recevoir leur assistance financière et idéologique. Lorsque la famille avait dû quitter l'Algérie pour trouver refuge en France, la CIA ne s'était plus occupée du vieil Al Nour. Malgré cela, son dossier était à jour,

son adresse à Toulouse dans la Cité des Roses, ainsi que la mosquée wahhabite qu'il fréquentait figuraient à son dossier.

Grâce à l'informatique, il n'y a plus de dossiers oubliés, tout ce que les mémoires artificielles engrangent se transforme en présent virtuel qui ressurgie sitôt que l'on interroge le programme selon les paramètres désirés.

Le 9 septembre 2001, en Afghanistan un attentat suicide avait causé la mort du commandant Massoud, dit « le lion du Panshir ». Massoud était un Tadjik chiite militairement efficace pendant toute la guerre contre les Russes. Jusqu'à son assassinat, il n'avait que modérément intéressé la CIA, parce qu'il était tadjik, et parce qu'il était chiite. Les Tadjiks sont une ethnie marginale en Afghanistan, sauf au nord dans la région du Panshir où elle est dominante ; de plus, l'islam afghan étant majoritairement sunnite, la double marginalité de Massoud n'en faisait pas un allié attrayant pour les Américains échaudés par leurs mésaventures avec les chiites d'Iran. Ce n'est qu'après les attentats du 11 septembre que les Américains ont commencé à s'interroger sérieusement sur leur alliance avec les sunnites de l'Arabie, du Pakistan, etc. La quasi-simultanéité des attentats-suicides contre Massoud et contre New York a forcé l'attention, d'autant plus que Massoud avait dans plusieurs messages informé les services américains de l'imminence d'un grave attentat « utilisant des avions » qui devait avoir lieu sur leur sol. Le même type d'information avait été communiqué à la CIA par les services israéliens, jordaniens, français et allemands. Inutiles dans l'immédiat, ces informations, notamment celles fournies par Massoud, avaient amené la CIA à enquêter sur l'assassinat du commandant afghan après les attaques du 11 septembre à New York. On avait découvert que la caméra bourrée d'explosifs des faux journalistes tunisiens qui avaient commis le 9 septembre 2001 l'attentat suicide contre Massoud avait été volée à Grenoble puis envoyée à Toulouse, elle avait transité par la mosquée de Mohawiya Zobayr ibn al Saïf, l'imam

wahhabite de la mosquée de la Cité des Roses que fréquentait la famille Al Nour.

Lorsque le chef du bureau de la CIA à Zagreb demanda à Anita Ostman une analyse sur Ahmed Al Nour et ses liens avec le cheik wahhabite d'origine palestinienne Abdullah Hassan Hassan, elle se mit immédiatement au travail et demanda l'aide de Carolina. Tous les déplacements du cheik furent analysés. Il vivait depuis quelques années à Peshawar, il voyageait beaucoup. En Europe, ses destinations les plus régulières étaient Genève et Vienne. Toutefois, sitôt qu'il était dans ces villes, en raison des accords de Schengen, il pouvait facilement se déplacer sans contrôles dans l'espace européen où l'on perdait sa trace. On le retrouvait de temps en temps à Londres où il prenait un vol pour Islamabad au Pakistan ou pour Dhaka au Bangladesh. Le bureau de Genève avait envoyé une brève transcription de la conférence faite par le cheik en août 1980 au Centre Culturel et Caritatif Islamique de Bellevue. La transcription de la CIA était plus succincte que les extraits donnés précédemment. Cette conférence, « Les fondements du droit », largement inspirée par la pensée d'un auteur musulman du XIV^e siècle : Ibn Khaldoun, avait été jugée sans importance. L'agent qui avait rédigé le bref rapport avait simplement commenté le soutien du cheik aux moudjahidin afghans, et noté que la conférence s'inscrivait dans l'alliance américano-sunnite qui avait pris un tour nouveau depuis l'arrivée au pouvoir de Khomeini en Iran en 1979.

Le shah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi, arrivé au pouvoir en 1953 grâce à un coup d'État orchestré par la CIA et le MI6 britannique, avait tout perdu et cherchait un pays pour y trouver refuge. Le président Carter, esprit très religieux, avait cru pouvoir s'entendre avec l'Ayatollah, comme si Khomeini avait été un leader religieux « à l'américaine », du genre Martin Luther King ou son équivalent. De plus, avant le retour de Khomeini en Iran, les spécialistes de la CIA considéraient le chef

religieux comme l'animateur d'une secte sans avenir politique. En raison de ces fausses appréciations et des excès des services de la sécurité intérieure du royaume, la *Savak*, le Président Carter avait retiré le soutien politique et militaire des États-Unis au shah qui souffrait d'un cancer. Toutefois, lorsque Khomeini exigea que le shah déchu, malade et réfugié aux États-Unis lui soit livré pour être jugé par un jury révolutionnaire, Carter refusa et tenta un compromis en organisant le départ du shah en Égypte : la prise en otage du personnel de l'ambassade américaine le 4 novembre 1979 à Téhéran avait suivi. Puis, en avril 1980 la tentative des forces spéciales pour libérer les otages de Téhéran avait été un fiasco. Un fiasco de la CIA qui s'ajoutait à celui de l'invasion soviétique de l'Afghanistan, fin décembre 1979. Toutes les phases préparatoires à l'invasion soviétique avaient été techniquement bien documentées par les photos satellites de l'agence, mais les analystes de la CIA considéraient les mouvements de troupes soviétiques comme « un coup de bluff » du Politburo abondamment décrit comme une « gérontocratie inefficace ». Face à ces désastres, Carter avait renforcé l'alliance traditionnelle du pays avec les monarchies pétrolières du golfe qui fournissaient près de 50% du pétrole des États-Unis.

Rien d'original dans cette politique qui était de tradition depuis la rencontre Roosevelt-Ibn Saoud en 1942 où il avait été décidé que l'Amérique succéderait à la Grande-Bretagne dans la région : les États-Unis protégeaient l'Arabie, et y faisaient des affaires ; l'Arabie fournissait du pétrole au Monde libre. Pour le Président Carter, les wahhabites non seulement croyaient en Dieu, mais ils détestaient les chiites iraniens et ils étaient prêts à combattre le communisme. Dès janvier 1980, le président Carter avait autorisé la CIA à coopérer avec les services saoudiens et pakistanais pour livrer des armes aux moudjahidin afghans promus au rang de « combattants de la liberté ». Bon an mal an, dans un champ de contradictions qui est devenu un

champ de mines, cette alliance américano-sunnite s'est maintenue jusqu'au 11 septembre 2001, voire au-delà si l'on s'en tient au film de Mike Nichols.

Ayant trop longtemps négligé l'islam comme ennemi potentiel ; aveuglé par l'anticommunisme qui forçait à des alliances dangereuses ; auto-intoxiqué par des experts orientalistes sympathisants de l'islam, quand ils ne sont pas musulmans ; partiellement paralysée par des présidents et leurs entourages qui avaient fortune liée avec le pétrole arabe ; démobilisée et déstructurée par la fin de la guerre froide ; et finalement trahie par des alliés spécialistes du double et triple jeu, la CIA a dû procéder à une nouvelle vague de recrutements après le 11 septembre 2001. Anita Ostman, arabisante, parlant aussi le turc, avait été recruté en 2002 à sa sortie d'UCLA (Université de Californie Los Angeles) où elle avait reçu un enseignement résolument critique vis-à-vis de l'islam et des coutumes du monde arabe. On aura compris qu'elle était une féministe convaincue. Carolina, bien qu'approchée par l'agence alors qu'elle préparait sa thèse qui allait donner naissance au programme *Kinesis*, n'avait été officiellement recrutée qu'en 2003. Ces deux femmes représentaient assez bien la nouvelle vague de l'agence : plus intellectuelle et cultivée, moins formatée par l'esprit militaire, moins idéologique et plus scientifique dans ses approches. En moins de quinze jours, elles démontrèrent que le cheik palestinien Abdullah Hassan Hassan était le pivot de l'action et que ses voyages au Bangladesh cachaient en fait des visites au sultan du Kironmoyee qui avait suivi la conférence donnée par le cheik wahhabite au Centre Culturel et Caritatif Islamique de Bellevue près de Genève, le 16 août 1980. L'analyse de ce texte par Anita, qu'elle avait croisé avec la littérature la plus récente des groupes djihadistes, avait montré que son contenu était moins innocent que ne l'avait pensé l'agent qui l'avait transmis en son temps. Le travail de la section Interface de Carolina permit d'établir qu'en une dizaine d'années les deux hommes s'étaient rencontrés une vingtaine

de fois à Kironmoyee, ou en Europe. L'association du cheik et du sultan avec l'ingénieur français Ahmed Al Nour, condisciple du wahhabisme ainsi que sa famille, créait un triangle terroriste dont l'action aurait une composante technique essentielle et couteuse (elle impliquerait les ressources financières considérables du sultanat). Anita et Carolina en avaient déduit que l'objectif de l'attaque probable serait important. L'analyse des deux femmes mettait en relief le mémoire de fin d'étude de l'ingénieur « Les variations électriques des signaux électroniques », cette spécialisation rendait l'homme capable de maîtriser des éléments d'armements modernes efficaces et destructeurs. Cosigné par les deux femmes, le rapport émanait de la section « interface » que dirigeait Carolina, il évitait d'employer le terme « armes de destructions massives » qui était passé de mode à la CIA depuis les mensonges de Georges W. Bush lors de la seconde guerre contre Saddam Hussein. L'origine « interface » du rapport était due à une simple obligation bureaucratique : les analystes ne pouvaient faire rapport qu'au chef du service « Analyses » qui assurait la distribution du rapport à l'intérieur de la CIA et aux autres services du gouvernement des États-Unis. Les chefs de section comme Carolina Beauregard avaient une plus grande liberté de distribution de leurs rapports. Pour des raisons de stratégie bureaucratique, ce rapport ne faisait que deux pages, pas une de plus, c'était nécessaire si l'on voulait être lu par la vieille garde reaganienne qui occupait encore nombre de hauts postes de l'agence et de certaines administrations : ces gens lisaient peu. En fin de rapport, les deux agentes recommandaient un suivi méticuleux des mouvements de chaque élément du triangle terroriste (sultan du Kironmoyee, cheik Abdulla Hassan Hassan, Mohammed Al Nour), ainsi qu'une écoute de leurs conversations. Elles suggéraient que le bureau de Zagreb, en coopération avec les Alliés de l'OTAN, prenne l'affaire en main.

En raison de sa brièveté, le rapport fut lu. Il circula, il parvint au bureau du président Obama, qui, reconnaissant le nom de

Carolina, lui accorda son attention et demanda à l'agence de faire un suivi de toute cette affaire. Il est vrai que depuis les cafouillages qui avaient facilité les attaques du 11 septembre, tous les services américains avaient la hantise de se laisser surprendre. Le chef du bureau de Zagreb était en train de changer d'affectation, il était nommé à Prague. Il sembla naturel d'envoyer Carolina Beauregard à Zagreb comme chef du bureau de l'agence régionale qui couvrait la Croatie et la Bosnie Herzégovine.

Chapitre 17

Ahmed Al Nour se sentait bien à Zagreb. Son programme de travail l'amenait à voyager dans toute la Croatie et il prenait plaisir à ses déplacements. Il aimait Split qui lui rappelait Annaba où il lui était arrivé enfant d'aller à la plage avec ses parents (à l'âge où selon le Coran « *il ne connaissait pas les parties honteuses de la femme* »). Rarement, car son père pensait que la tenue de plage pour les hommes était à la limite du péché, et une scandaleuse abomination pour les femmes. Père et fils se baignaient dans leurs gandouras de coton, ce qui rendait la natation difficile. Si sa mère, Fatima, ne souffrait pas en ce temps-là de son asthme, elle n'aimait pas aller à la plage. Elle ne se baignait pas, son mari ne l'eût pas permis, ses lourds vêtements noirs la faisaient souffrir de la chaleur. Elle restait là, plantée sur le sable comme un rocher sombre : solitude minérale de tout le malheur de la femme musulmane. Ahmed Al Nour n'avait jamais eu le temps d'apprendre à nager, mais il aimait la mer, sa fraîcheur annulait la brûlure du sable en été ; il aimait aussi l'éblouissement instantané de ses courses dans la vague paisible du rivage, ses cabrioles s'achevaient en un plongeon dans l'eau peu profonde. À Split, ce qu'il pouvait voir du palais de Dioclétien ravivait ses souvenirs de Tipaza, près d'Alger, où il était allé en visite avec son école. Il y avait de nombreuses ruines romaines en Algérie, comme sur les côtes croates. Dans sa petite école du quartier Ben Badis à Constantine, quand ils étudiaient l'histoire de l'Algérie le maître leur disait que les Romains étaient comme les Français, ils avaient construit des temples et des ponts, puis, grâce à sa langue et à sa religion le peuple algérien avait retrouvé son histoire et les avait chassés. Alors le maître faisait proclamer par la classe en cœur la devise de l'Algérie indépendante : « L'Algérie est ma terre, l'arabe est ma langue, l'islam est ma

religion ! » Ahmed était fier que son peuple ait chassé tous ses envahisseurs. Aujourd'hui, éclairé par « *la religion droite* » du Coran, il souriait de ses enfantillages d'autrefois. D'abord, il savait que du temps des Romains les Algériens n'étaient pas encore éclairés par « *la religion droite* », ils vivaient au « *temps des ténèbres* ». Ensuite, son maître qui enseignait l'histoire, peut-être un communiste, était « *un égaré* » qui accordait de l'importance à l'histoire de « *la vie immédiate* » ; alors que seul importe « *la vie future* » celle qu'Allah fera belle à ceux qui ne sont pas des égarés. « *La vie future* » est hors du temps, elle est avec Allah dont l'éternité est sans Histoire. Le temps et tous les marqueurs du temps sont des inventions des mécréants qui rendent un culte idolâtre aux choses du passé. Le temps n'est rien. Dieu le dit clairement dans le Coran, la sourate « *Jonas* » dans son verset 46/45 parle du jour du jugement dernier : « *Au jour où Allah les réunira comme s'ils n'étaient demeurés qu'une heure du jour dans leurs tombeaux, ils reconnaîtront que les perdants seront ceux qui auront traité de mensonge la rencontre d'Allah et qui n'auront pas été dans la bonne direction.* » Le temps est une illusion, mille ans c'est comme un jour et réciproquement. Allah est seule réalité. Du temps des Romains en Algérie, il y avait aussi des juifs et des chrétiens. Ils avaient tant trahi les messages divins par eux reçus antérieurement qu'Allah avait dû envoyer aux hommes un dernier prophète : le Prophète Mohammed, « que la paix et la bénédiction soient sur lui ». Après, les Arabes n'avaient pas été assez fidèles à la parole droite d'Allah. Allah avait permis aux chrétiens infidèles d'envahir l'Algérie et tous les pays musulmans, mais l'épreuve n'avait pas duré longtemps, elle n'était qu'un signe pour aider les vrais croyants à retrouver la religion du vrai. Grâce à Dieu, les musulmans avaient retrouvé la religion droite comme au temps du Prophète, et maintenant la guerre sainte était déclarée au monde entier ; et lui, Ahmed Al Nour, était un moudjahid qui participait à la victoire de Dieu. Il n'était pas un perdant qui brûlerait en enfer, mais un gagnant qui irait au paradis. Quelle merveille !

À Split, Ahmed Al Nour avait rencontré une jeune femme croate, Ljubica Grabar, une employée de la compagnie nationale d'électricité, l'HEP. Elle était « mise à la disposition » d'Ahmed comme guide, et interprète pour les langues croate, bosniaque, serbe, française et anglaise : elle ne parlait pas l'arabe. Très belle, elle avait mis le croyant en situation de pécher. Heureusement, lors de sa rencontre avec le cheik Abdullah Hassan dans la mosquée des Tchétchènes à Vienne, il avait reçu une mission, il était désormais un moudjahid. Il combattait pour la religion du vrai, toutes les ruses qui favorisaient la victoire lui étaient permises. Guidé par le Coran le cheik lui en avait fait l'annonce : « Les infidèles doivent te prendre pour un mécréant, comme eux, vivant comme eux dans le péché. Mais comme tes péchés seront des ruses de guerrier sur le chemin d'Allah, tes péchés seront transformés en actes pieux ! » Quand Ljubica l'avait invité à aller à la plage à Split, il avait accepté. Il lui avait dit qu'il ne savait pas nager : c'était pour montrer à Allah qu'il résistait à la tentation et ne faisait pas le mal volontairement. Elle avait répondu qu'ils iraient à la plage de Batchevicé : « C'est pas profond, on a pied longtemps » avait-elle dit dans un sourire irrésistible. Il n'avait pas résisté... c'était son devoir de moudjahid que de ne pas résister. Ljubica avait dit la vérité, la plage de Batchevicé était encore plus agréable que celle d'Annaba : sur près de cent mètres, on pouvait marcher en toute sécurité, la profondeur ne dépassait pas la taille de l'enfant qu'Ahmed Al Nour avait été et qui courait dans l'eau du rivage de la plage d'Annaba. Allah est grand ! Même quand le croyant doit faire le mal par devoir dans la guerre sainte, Dieu peut lui rendre le mal agréable. La femme s'était baignée nue, ou presque, comme toutes les autres femmes qui étaient sur cette plage elle ne cachait pas ce que Dieu commande de cacher. C'était *kafir*, *haram*, illicite, mais Ljubica était plus que belle, elle avait tout ce qu'un croyant, et même un mécréant, souhaite voir sur une femme. Alors il avait vu. Elle était une femme sans pudeur, une fornicatrice, une de

« *ces femmes qui prennent un amant* » dont parle le Coran et que le Prophète commande de ne pas fréquenter.

La guerre sainte a ses exigences, pour suivre la voie droite du « *chemin d'Allah* » Ahmed Al Nour avait accepté la fornication. Malheureusement il y avait pris du plaisir, plus encore qu'autrefois avec Solange avant la naissance de Noé, du temps où elle était pour lui une femme licite puisqu'il lui avait donné un bien, comme le commande le Coran. Il lui avait donné une bague en diamant, c'était une coutume chez les infidèles qui ignoraient l'origine divine de cette coutume. Lors du divorce impie avec Solange, il était en droit de lui demander la restitution du don qu'il lui avait fait. C'est elle qui avait divorcé, pas lui ; c'est elle qui ne l'avait pas respecté, pas lui. Lui, il n'avait fait que respecter la loi d'Allah en la frappant d'une « *façon convenable* ». Mais, comme tout croyant craignant Dieu il n'avait pas demandé son dû : bien que n'ayant pas voulu changer d'épouse, il n'avait pas repris ce qu'il avait donné. Tel est le commandement de la sourate « *Les femmes* » 24/20 : « *Si vous voulez changer une épouse pour une autre et si vous avez donné à l'une de ces épouses une somme, ne retenez rien de celle-ci lors du divorce ! Pourriez-vous retenir cela, commettant ainsi infamie et péché avéré ?* » Il s'était gardé de la possibilité de cette « *infamie* » et de ce « *péché avéré* ». Pas elle ! Elle lui avait rendu la bague de diamant, comme pour le forcer à fauter contre la loi de Dieu. Heureusement, l'imam de sa mosquée à Toulouse avait pris la bague pour l'offrir aux œuvres pies des croyants.

Le plaisir qu'Ahmed Al Nour avait pris à « *commettre des turpitudes* » avec Ljubica avait créé un grand désarroi dans l'âme du croyant. Certes, il savait que ce n'était qu'une ruse pour assurer la victoire dans la guerre sainte, mais il se demandait s'il n'était pas victime d'*Iblis*, Satan en personne venu par cette femme donner au fidèle la tentation de l'amour du mal. À sa honte, il ressentait de l'amour pour cette femme

qui faisait tout ce que la religion du vrai interdit à la femme de faire : elle était pire encore que Solange, elle ne croyait en rien ! De plus, il n'était pas certain de lui donner du plaisir alors que lui en éprouvait plus qu'il croyait qu'un homme pût jouir d'une femme. N'était-ce pas là le signe que Satan cherchait à vaincre le moudjahid en le rendant esclave du corps d'une femme impure ?

Pris entre toutes les formes du combat qu'il devait mener « *sur le chemin d'Allah* » il se sentait comme écrasé par le poids de ses obligations de croyant. Comme moudjahid engagé dans la guerre sainte, le cheik l'avait lavé de tout péché qu'il devait commettre pour tromper l'ennemi infidèle ; toutefois, le croyant devait aussi mener son combat personnel contre les ruses de Satan, et seul Allah pouvait le secourir dans ce combat-là. Pour le malheur du croyant *Iblis* avait pris la forme d'une femme pour laquelle il éprouvait de l'amour, alors même que ses fornications avec cette femme l'aidaient à tromper l'ennemi infidèle. Si, grâce à Dieu, la première forme de son péché était transformée en un acte pieux ; la seconde, en dépit de son lien avec la première, le mettait en risque d'être damné au jour prochain du jugement dernier. Que faire ? Il relut le Coran et fut illuminé par la parole d'Allah. Tout était résolu par les sourates « Les Degrés » (*Al Maârij*), verset 29 et 30 ; « Les Croyants » (*Al Muminûna*), verset 1 à 7 ; « Les Femmes » (*An Nisâ*), versets 29/25 et 30/25 ; et surtout, réconfort des réconforts « Les Factions » (*Al Ahzâb*), verset 52. Il avait trouvé un grand réconfort dans *Al Ahzâb*, il se récitait le verset 52 qu'il connaissait par cœur comme de nombreux extraits du livre saint :

« Il n'est point licite à toi, Prophète de prendre encore d'autres femmes, en dehors de tes esclaves, ni de les changer contre d'autres épouses, fusses-tu ravi par leur beauté. Allah, de toute chose, est observateur. »

Qui n'a pas été élevé dans la religion du vrai, l'islam, ne peut pas comprendre la pertinence de la parole incréée. L'imam wahhabite de Toulouse avait appris à Ahmed à user de son intelligence, don d'Allah, pour comprendre les sourates. *Al Azhâb* parle de beaucoup de choses, des choses qui enseignaient au moudjahid la voie droite. D'abord il est question de la guerre sainte et de la fermeté dont doit faire preuve le croyant, verset 16 : « *Dis-leur : fuir ne vous sera pas utile. Si vous fuyez la mort ou le combat, vous ne jouirez de la vie que peu de temps.* » Puis, Allah parle du châtement qui frappa les juifs de Médine après la « bataille du fossé », versets 61 et 62 : « *Maudits, quelque part qu'ils soient acculés, ils seront pris et tués sans pitié, selon la coutume d'Allah à l'égard de ceux qui furent antérieurement. Or, tu trouveras la coutume d'Allah non modifiable.* » Et verset 27 : « *Il vous a fait hériter leur terre, leurs habitations, leurs biens et une terre que vos pieds n'ont point foulée. Allah, sur toute chose, est omnipotent.* » Puis il est question de la discipline des femmes dans le harem du Prophète, et de la façon dont Allah, dans sa miséricorde, aide le Prophète à épouser Zâinab, la femme de son fils adoptif, une femme avec laquelle selon la coutume des Arabes la fornication eût été un inceste ; mais les coutumes des hommes ne sont pas celles d'Allah qui ordonne au Prophète de faire ce que la coutume réproouve : cela montre combien Dieu est miséricordieux au désir de l'homme croyant ; mais pas aux infidèles, versets 64, 65 et 66 : « *Allah a maudit les infidèles et leur a préparé un brasier, où ils demeureront, immortels, en éternité. Ils n'y trouveront ni patron ni auxiliaire au jour où leurs visages tournés vers le feu, ils crieront : « Plût au ciel que nous eussions obéi à Allah et que nous eussions obéi à l'Apôtre ! »* L'Apôtre, c'est Mohammed, le dernier prophète envoyé aux hommes avant le jugement dernier.

La sourate *Ahzâb* dit beaucoup de choses pour éclairer le croyant. Elle dit aussi toutes les femmes qu'Allah permet au Prophète, il y en a beaucoup plus que les quatre épouses qui

sont permises au croyant ordinaire. La sagesse divine est infinie, car si dans le verset 52 Allah donne une limite au nombre de femmes légitimes du Prophète, il reconnaît que la beauté des femmes est une tentation (Dieu dit : « *Fusses-tu ravi par leur beauté* ») et Dieu ajoute : « *En dehors de tes esclaves* ». Deux choses importantes sont dites par Allah : si le Prophète pouvait être ravi par la beauté des femmes, combien plus le sera un simple moudjahid comme Ahmed Al Nour. Si Allah reconnaît la tentation, il donne aussi la solution : les esclaves sont permises ! Certes Ahmed Al Nour reconnaissait que ce texte n'était pas explicite quant à l'utilisation que le Prophète pouvait faire de ces esclaves qui étaient hors du quota des femmes illicites : attachées au service du Prophète, ce service servile impliquait-il la fornication licite ? De plus, Allah s'adresse dans ce texte au Prophète, et non au croyant ordinaire fût-il assuré du paradis en raison de son engagement total dans la guerre sainte. Mais les autres sourates pertinentes et explicites du livre incréé donnaient à l'intelligence du fidèle la vraie solution. La sourate *Al Maâdrij* dit les hommes qui n'iront pas en enfer ; assez longue, la liste mentionne expressément, versets 29, 30 et 31 : « *ceux qui n'ont de rapports qu'avec leurs épouses et leurs concubines : ils ne sont pas blâmables, tandis que ceux qui convoitent d'autres qu'elles sont les transgresseurs.* » Allah a donné une grande importance à cette loi puisqu'il la répète dans la sourate *Al Muminûna* verset 1 à 7. Pour ne pas être un transgresseur de la loi d'Allah, Ahmed n'avait qu'à faire en sorte que Ljubica Grabar puisse être considérée par la Coran comme une concubine. Grâce à sa science coranique Ahmed Al Nour a trouvé la réponse qui lui a donné l'assurance du paradis (si Dieu le veut !) La sourate *An Nisâ*, versets 29/25 et 30/25, dit au croyant où il trouvera une concubine :

Quiconque, parmi vous, n'a pas les moyens d'épouser des femmes libres croyantes qu'il épouse une de vos esclaves croyantes - Allah connaît votre foi - vous êtes de même

communauté. Épousez-les avec la permission de leurs maîtres ! Faites leur le don convenable qui leur revient, comme à des épousées et non comme à des fornicatrices, ou à des femmes qui prennent des amants.

Quand elles sont devenues des épousées, si elles commettent une débauche, que s'abatte sur elles la moitié des tourments encourus par les épousées libres ! Ce mariage avec des esclaves est en faveur de ceux qui redoutent la débauche. Pourtant demeurer constant est meilleur pour vous. Allah est absolu et miséricordieux.

Tout était dit ! La miséricorde d'Allah pour les désirs de l'homme et la solution au problème que devait résoudre le moudjahid qui devait forniquer avec une infidèle pour assurer la victoire de l'islam et qui, hélas, dans ses fornications avait trouvé un plaisir illicite. L'illicite allait devenir licite, car Ahmed Al Nour guidé par le Coran allait faire de Ljubica Grabar sa concubine. Elle était en effet une esclave puisque son maître, la compagnie croate d'électricité l'avait mise à son service, il possédait même une lettre de la direction de l'HEP qui disait clairement que la jeune femme était à sa disposition lors de ses déplacements. Une esclave pouvait, selon le Coran, devenir une concubine à la condition que l'homme lui paye une somme d'argent. Restait un problème, le Coran dit clairement que l'esclave doit être croyante. Heureusement, Allah dans sa magnanimité n'a pas dit à quelle croyance la femme devait être attachée. Certes Ljubica Grabar lui avait dit, horreur ! qu'elle ne croyait pas en Dieu. Heureusement, elle était baptisée, elle était donc une chrétienne... donc une croyante... comme Solange que l'imam de Toulouse lui avait dit qu'il lui était licite de l'épouser. Toutes les solutions sont dans le Coran ! Il suffit de connaître par cœur le texte incréé, de s'en inspirer sans cesse et d'user de l'intelligence qu'Allah nous a donnée pour comprendre la solution que Dieu a préparée de toute éternité au musulman pieux qui lit le livre avec intelligence et humilité.

Ljubica Grabar fut surprise quand le croyant lui apporta ses cadeaux : une bague et des boucles d'oreille en lapis-lazuli, des roses et cinq cents euros pour qu'elle s'achète ce qu'elle voulait. La bague et les boucles d'oreille en lapis-lazuli c'était pour souligner la couleur étrange de ses yeux, les roses c'était pour faire plaisir (les chrétiennes aiment les fleurs, autrefois il en offrait à Solange), l'argent c'était pour légaliser le caractère islamique du mariage avec la concubine. Tout était fait « *de la manière appropriée* » comme le commande le Coran. Ljubica reçut les cadeaux en riant. Il n'y eut pas de problèmes pour la bague, les fleurs et les lapis-lazulis, les pierres soulignaient en effet la couleur étrange et chatoyante de ses yeux... elle remercia son amant avec, il faut le dire une certaine désinvolture... comme si ces présents avaient été des choses normales, prévisibles, et sans grande importance. Mais elle refusa tout net les cinq cents euros ! D'abord, Ahmed pensa que la somme n'était pas *convenable*, c'est le terme qu'emploie le Coran. Le *convenable* du temps du Prophète n'était donc pas le *convenable* d'aujourd'hui, et pour une chrétienne en plus, et dans un pays où il était de bon ton de payer ses loyers en euros... il avait cru bien faire ... il s'était trompé. Il questionna Ljubica pour savoir ce qu'elle considérait comme une somme *convenable*. Il comprit qu'elle ne voulait pas recevoir une somme d'argent, ce qui plaça le croyant dans une situation difficile. Allait-il commettre un péché et être dénoncé par Allah au Jour du Jugement comme un *fornicateur débauché* ? Ahmed se replongea dans l'étude du Coran. Avec l'aide de Dieu, il trouva. Pour que son mariage avec l'esclave chrétienne soit licite, il n'est pas dit que la somme payée doit être acceptée par la future concubine ; si le don est une obligation faite au croyant, l'acceptation du don n'est pas une obligation faite au croyant. Allah est sage et clairvoyant ! Il fait la différence entre ce qui dépend du croyant et ce qui ne dépend pas de lui. Si l'esclave n'accepte pas la somme, le croyant de bonne foi est sans blâme ! D'ailleurs elle avait accepté une partie de la somme, c'est-à-dire la bague, les pierres précieuses et les

fleurs. Elle avait donc donné son accord ! Pour prouver sa bonne foi, Ahmed posta immédiatement un mot d'explication et un chèque de cinq cents euros à Mohawiya Zobayr ibn Al Saïf, son imam de Toulouse. Pour plus de sûreté, il envoya un sms pour lui dire que cette somme était le paiement *convenable* pour rendre licite son concubinage avec une esclave chrétienne mise à son service en Croatie. Dès réception du chèque, l'imam envoya un bref sms à Ahmed : « Tu n'es pas un débauché ». Le croyant put alors s'en donner à cœur joie !

La première visite d'Ahmed en Herzégovine fut à Mostar. La ville avait beaucoup souffert de la guerre de 91-95, le réseau électrique avait été réhabilité de façon ad hoc par des organisations non gouvernementales immédiatement après les combats. Chacun avait servi les siens en priorité : les Croates les leurs, les musulmans idem et les Serbes avaient été oubliés, car ils avaient massivement quitté les habitations où ils avaient vécu avant-guerre. Avant-guerre Mostar était assez peu divisée selon des critères ethno-religieux ; mais aujourd'hui, chacun avait tendance à vivre avec les siens. L'appareillage des réseaux était de bonne qualité mais les réseaux mal synchronisés et parfois incompatibles : certaines zones étaient en système biphasé d'autres en diphasé, il y avait aussi des variations de fréquences. Gros travail en perspective. Certains problèmes de normes techniques devaient être discutés avec les autorités de Sarajevo ce qui permit à Ahmed de faire une brève visite aux villages musulmans de Novi Hadji, Donji Komar et Pribracici proches de Sarajevo, où les moudjahidin engagés dans la guerre sainte mondiale venaient se reposer avant de reprendre le combat.

Lors de la rencontre de Vienne, le cheik Abdullah Hassan Hassan avait demandé à Ahmed de faire quelques mois plus tard une visite au village de Novi Hadji. Là, un frère lui dirait à quelle date le cheik viendrait le voir dans ce village pour lui donner ses premières instructions à propos de sa mission active

de moudjahid. Le village de Novi Hadji était bien choisi, outre son nom qui signifie « Le nouveau pèlerin revenu de La Mecque » (tout pèlerin qui a accompli le pèlerinage, le *Hadj*, porte le titre de « *Hadji* »), le village était situé à quelques pas d'un alternateur qui transmettait le courant quarante kilomètres plus loin dans des quartiers musulmans de Sarajevo et à quelques industries établies dans le voisinage immédiat de la ville. Des lignes à haute tension passaient près des villages voisins de Donji Komar et Pribracici. Rien de plus normal que l'ingénieur visitât ce site dont l'électricité venait d'un petit barrage sur la rivière Neredva qui traverse Mostar.

Rendez-vous avait été pris par Ljubica avec le gardien de l'alternateur de Novi Hadji. Lorsque, quelques jours après leur visite à Mostar, ils arrivèrent dans le village, il y avait fête. Un moudjahid afghan du village de Donji Komar épousait une fille de Novi Hadji. Ahmed et Ljubica furent immédiatement invités au mariage. Toutefois, avant de se rendre à la cérémonie Ahmed insista auprès du marié pour se rendre à l'alternateur et faire une première évaluation. En manière de plaisanterie, le marié déclara que son invité avait le devoir de revenir au plus vite, car sinon avant même qu'il fût marié il devrait divorcer de sa femme... C'était une plaisanterie ethno-religieuse comprise dans le monde des hommes musulmans et qui, dans la maison des hommes, celle de l'époux où Ahmed était reçu, souleva quelques rires convenus. Il jura que sa première visite prendrait moins d'une heure. Il partit avec le gardien de l'alternateur qui l'avait conduit à la maison des hommes et présenté au marié. Le marié était un Afghan d'une cinquantaine d'années naturalisé Bosniaque par décret du Président Izetbegovic juste après la guerre. Il s'appelait Ismaïl Al Afghani, il avait perdu une main lors de la guerre sainte contre les Russes et un œil contre les Serbes ou les Croates en Bosnie. Le gardien de l'alternateur de Novi Hadji s'appelait Esad Ismetić, il était difficile de lui donner un âge, la maigreur de ses traits accentuait les rides de son visage, mais son pas était aussi vif que celui d'un jeune

homme. En chemin (une marche de quinze minutes), il raconta à Ahmed qu'il avait fait le pèlerinage de La Mecque à deux reprises, et qu'il avait le droit de porter le titre de *Hadji*. La conversation se faisait en anglais qu'Ahmed maîtrisait bien, il avait utilisé la même langue lors de sa conversation avec le moudjahid qui allait se marier.

Ljubica était restée dans la maison des femmes dans le village, celle de l'épouse. Ahmed ne la retrouverait qu'après le mariage et le départ des mariés pour leur nuit de noces. Ce mariage était conforme à la coutume musulmane, il rappelait à Ahmed ceux auxquels, enfant, il avait assisté en Algérie. En France, son mariage avec Solange avait été moins fidèle à la coutume, elle avait insisté pour qu'un prêtre catholique les bénisse après les formules récitées par un cadî musulman ; puis, il avait dû subir une seconde épreuve, celle d'un mariage laïque, selon la loi française. Lors du repas de mariage, hommes et femmes étaient totalement mélangés. Rien de tel ici, où tout était conforme à la religion du vrai. Ces propos sur le mariage avaient rendu le trajet jusqu'au transformateur aussi court qu'agréable. Ahmed avait pensé que les Bosniaques, bien qu'Européens, faisaient de bons musulmans.

Le transformateur était bien entretenu et Ahmed en fit compliment à Esad Ismetic. C'était un modèle courant fabriqué par la société allemande Siemens, celle qui, autrefois, avait utilisé la main-d'œuvre servile des camps de concentration nazis. L'appareil transformait et envoyait le courant alternatif reçu de la petite centrale hydraulique de la rivière Neredva. La consommation régionale et les besoins prévisibles à long terme étaient trop faibles pour songer à inclure immédiatement les réseaux régionaux dans le projet européen de transport d'énergie électrique sur longue distance en courant continu. Les Allemands jouaient un rôle important dans la promotion de ce système de transport en courant continu à travers un projet entre l'Europe, l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient.

Il s'agissait de fournir les besoins en énergie électrique de toutes ces régions grâce à des centrales solaires établies dans les déserts sahariens, libyens, nubiens et arabiques. Le projet initial prévoyait de produire 20 gigawatts dès 2020 dont 5 seraient exportés vers l'Europe : en raison des puissances produites et des longues distances de transport, le courant continu avait été choisi contre le système alternatif : la revanche de Marcel Deprez sur Lucien Gaulard et John D. Gibb. Pendant ses études Ahmed avait appris qu'en 1883, pour la première fois au monde, Marcel Duprez avait réussi un transport d'électricité en courant continu, en France entre les villes de Vizille et de Grenoble sur une distance de 14 kilomètres : les pertes par effet Joule étaient alors trop importantes pour couvrir de grandes distances. Un an plus tard, en 1884 Gaulard et Gibb réussissaient un transport en boucle d'un courant alternatif entre Turin et Lanzo sur 80 kilomètres. Dès 1886, la lutte entre les tenants du courant continu et du courant alternatif se développait aux États-Unis où elle opposa Thomas Edison à George Westinghouse et Nikola Tesla, qui finirent par l'emporter.

Au début de ses études à l'École Polytechnique de Toulouse, avant de réussir le concours d'entrée à l'Institut Supérieur d'Électricité de Bordeaux, Ahmed avait été mortifié de voir que tous les savants qui avaient contribué à donner au monde l'énergie électrique étaient des infidèles : des Français, des Allemands, des Anglais, des Italiens, des Russes, des Scandinaves, des Américains (pas ceux des tribus indiennes) et pas un seul musulman. Pas un seul ! Pourtant, la pile électrique créée à Bagdad au XIIe siècle par des savants musulmans n'était pas une légende. Alors que la religion du vrai avait donné aux musulmans une si grande avance sur les infidèles de l'Occident, c'était les infidèles qui avaient découvert l'Amérique et l'avaient convertie à leur religion du mensonge et c'était eux qui avaient découvert toutes les lois de l'énergie électrique. Allah n'aime pas ceux qui répandent le scandale sur la terre, il a

clairement dit qu'ils seraient damnés pour l'éternité, mais il arrive que dans sa sagesse il les utilise pour punir les croyants qui se sont éloignés de la religion droite. Dieu a puni les musulmans de s'être divisés après la bataille de Kerbala en 680, quarante-huit ans seulement après la mort du Prophète. D'ailleurs, dès la mort du Prophète les musulmans avaient commencé à se diviser, à se faire la guerre : les gens de la famille du Prophète, Ali et ses fils Hassan et Hussein contre les Omeyyades, sans compter les luttes internes, l'assassinat du calife Othman en 656, celui d'Ali par un autre diviseur de la vraie religion en 661. Mais tout cela est fini ! Les vrais croyants sont maintenant unis dans la religion droite pour qu'enfin la vérité l'emporte sur l'erreur, et Ahmed cita au Hadji Esad Ismetic la sourate II, la Génisse, versets 257/256, 258/257, 259/257 :

Nulle contrainte en la religion ! La rectitude s'est distinguée de l'aberration. Celui qui est infidèle aux Tâghout et croît en Allah s'est saisi de l'anse la plus solide et sans fêlure. Allah est audient et omniscient.

Allah est le patron de ceux qui croient ; il les fait sortir des ténèbres vers la lumière.

Alors que ceux qui sont infidèles ont pour patrons les Tâghout les faisant sortir de la lumière vers les ténèbres. Ceux-là seront les hôtes du feu où ils resteront immortels.

Esad Ismetic était impressionné par les citations coraniques qu'Ahmed maniait sans difficulté et dont l'ingénieur français comparait la limpidité à celle des équations d'Ampère-Maxwell sur les champs d'induction électromagnétique. Le gardien du transformateur n'avait qu'une formation élémentaire en électricité ; et ces équations où il était question de circuit fermé, de perméabilité du vide et de champ magnétique lui semblaient très obscures. Sur le chemin du retour vers le village Ahmed expliquait au Hadji qu'en les faisant l'un et

l'autre travailler sur l'énergie électrique Allah avait voulu leur donner un signe : ils étaient pour l'éternité sortis des ténèbres pour entrer dans la lumière de la religion du vrai. Esad n'était pas plus savant en science coranique qu'en circuits électriques, il demanda :

- Toi qui es savant en religion : les Taghout, c'est quoi ?

Ahmed regrettait de ne pas encore savoir tout le Coran par cœur, mais il fut heureux de voir sa compétence religieuse aussi reconnue que ses connaissances scientifiques.

- Les Taghout sont les faux dieux. Les faux dieux sont toutes les images que les infidèles adorent et qui leur vaudront le feu éternel !
- Les tombeaux de nos savants musulmans qui enseignaient le Coran dans mon pays du temps des Turcs, ce sont des Taghout ? Et les statues et les images des chrétiens, ce sont des Taghout ?
- Moi je pense que oui ! Il est préférable de tout détruire, ceux des chrétiens plus que ceux des musulmans. Encore qu'un musulman pieux doit mépriser tous ces objets qui sont des tentations : ils invitent le croyant à pratiquer le culte des idoles ! Quelle abomination !

Esad resta silencieux un instant, puis il dit :

- C'est vrai ! La religion du vrai est dans le Coran et le Coran suffit à tout.

Ils entrèrent dans la maison du marié.

Chapitre 18

Dans la maison de la mariée, Ljubica Grabar prenait des photos de la future épouse. À plusieurs reprises, elle demanda à une autre femme de la prendre en photo avec la jeune fille : en groupe, avec d'autres femmes, dans sa robe de mariée, prenant la pose, sérieuse, rieuse, boudeuse, triste. Les jeunes faisaient des *selfies*, puis s'échangeaient leurs portables pour poser en groupe, et comparer les mérites (et le prix) de leurs appareils. Native du village religieusement mixte de Konjiza, ayant assisté avant-guerre au mariage de sa tante musulmane avec un Croate de Donji Vakuf, Ljubica ne se sentait pas étrangère aux préparatifs de la fête. La mariée n'avait pas encore vingt ans, elle s'appelait Amina. Elle était heureuse d'être la vedette de la cérémonie. Ljubica lui demanda si elle connaissait son époux :

- Je l'ai vu deux fois, avec mon père et ma famille, lorsqu'il a été accepté
- Accepté par qui ?
- Par moi et par ma famille. C'est un homme prestigieux et très riche... un héros de la guerre sainte. C'est un honneur pour ma famille... et pour moi.

Une compagne venait de lui apporter son voile de mariée traditionnelle, cadeau du marié. Il était splendide : en mousseline de soie brodée d'or, aussi doux et brillant qu'un pétale de rose. Des cris de joie et des rires saluèrent le déploiement du tissu et les essayages qui commencèrent aussitôt. La conversation de Ljubica avec la jeune épouse fut interrompue par les exclamations de surprise admirative et les louanges adressées au futur mari : qu'il est généreux ! qu'il est raffiné ! qu'il est riche ! Quelle chance elle a ! Grâce à Allah !

Alors que Ljubica prenait des photos sur son portable pour immortaliser l'instant, et qu'elle invitait joyeusement ses compagnes à faire de même, elle se laissait porter par la joie du gynécée. Pourtant, une autre partie d'elle-même songeait au mariage de sa tante musulmane, dans ce qui était alors la Yougoslavie. Le pays où elle était aujourd'hui n'avait plus beaucoup de points communs avec celui de son enfance. Cette joie de recevoir un voile, cet époux à peine connu, ces propos un peu niais de vanités féminines à propos de leurs portables, cet honneur surprenant qui consistait à épouser un héros de la guerre sainte (en confidence, une jeune femme avait dit à Ljubica que l'époux était un vieux auquel il manquait une main et un œil et qu'en plus il parlait mal le bosniaque, elle avait conclu avec un sourire malicieux : « J'espère qu'il a toujours le reste !») ... Si l'on en exclut l'humour de la remarque de cette jeune musulmane, tout cela semblait étranger au pays qui avait été celui de Ljubica, et de plus de vingt millions de Yougoslaves. Il est vrai que du temps de la Yougoslavie être Musulman était une nationalité, à peine une religion... ce n'est qu'accessoirement que les Musulmans étaient musulmans, comme les Serbes orthodoxes et les Croates un peu plus catholiques. Ljubica était une Croate originaire de l'Herzégovine, sa grand-mère était de Medjugorje, une vallée catholique où la Vierge Marie était apparue en 1981, peu de temps après la mort de Tito. Un été, alors qu'elle avait la garde de l'enfant, grand-mère Maria avait fait baptiser sa petite-fille alors âgée de quatre ans. Toutefois, Ljubica était catholique de la même façon qu'autrefois les Musulmans étaient musulmans. C'est-à-dire sans accorder beaucoup d'importance à la religion en dehors de quelques fêtes et cérémonies que les gens des trois communautés célébraient souvent ensemble : la naissance du Prophète, Noël et Pâque, baptêmes et circoncisions, mariages et enterrements.

De façon évidente, à Novi Hadji et dans les deux villages voisins la religion était prise au sérieux. La guerre était passée

par là. Pour Ljubica, la guerre c'était sa jeunesse fracassée qui avait provoqué son engagement absolu au service de la guerre de moins en moins secrète que livrait l'Occident au rêve conquérant de l'islam. Pour les populations de ces villages de Bosnie, la guerre, c'était à présent l'adhésion à un islam dont les racines culturelles (aujourd'hui mises en avant par les monarchies de la péninsule arabique) n'avaient plus rien à voir avec les origines slaves de ce peuple. Et comme aucune de ces femmes ne savait ce qu'était sa vérité vraie, chacune naviguait toutes voiles dehors dans le mensonge de son ici et maintenant. Ljubica accomplissait sa mission et les villageoises participaient à la guerre sainte de l'islam contre les infidèles : à chaque mensonge répondait son double concurrent.

Les rapports physiques qu'entretenait Ljubica avec Ahmed Al Nour lui avaient permis d'implanter un mouchard dans les vêtements de l'homme qu'elle avait mission d'espionner. À Zagreb, l'antenne de la CIA où Carolina Beauregard venait de prendre son poste suivait les déplacements du moudjahid, et, lorsqu'il était près d'un relais émetteur, on pouvait entendre ses conversations. Il y avait des émetteurs dans les villages de Novi Hadji, Donji Komar et de Pribracici. Celui de Novi Hadji permit de recevoir en direct toutes les conversations qui se tenaient dans la maison du mariage. Toutefois, il fallut aux techniciens plusieurs jours pour extraire des échanges multiples et des bruits parasites l'information qui avait une importance opérationnelle : le marié afghan disant à Ahmed « Le cheik viendra te voir, ici, dans quarante jours exactement, il restera avec nous dix jours, pas un de plus ! ». Ljubica avait actionné l'émetteur du village dès le début du repas de mariage, lorsqu'elle avait vu que le marié avait fait asseoir Ahmed, son invité étranger, à sa gauche. La droite était occupée par le père de la mariée.

Contrairement aux pratiques les plus strictes de l'Islam, femmes et hommes n'étaient pas totalement séparés pendant

ce repas de noces. Autrefois en Bosnie, lors des mariages musulmans invités et invitées dinaient ensemble sans distinctions autres que celles des préséances familiales, qui plaçaient au plus près des mariés les parents, puis la fratrie, les cousins, les amis, etc. Le mariage du moudjahid afghan et d'Amina avait un caractère culturellement mixte : tous les invités étaient dans la même pièce, mais hommes et femmes étaient à des tables séparées. Enfin, alors qu'autrefois les musulmans de Bosnie ne dédaignaient ni le vin ni le raki, on ne servit que des jus de fruits, des sodas et de l'eau. Il n'y eut pas de musique, quelques invités s'en étonnèrent, on leur dit que le héros afghan la considérait comme contraire à l'islam, car copiée des pratiques des infidèles. Les femmes n'ayant pas été informées de cette particularité entonnèrent un chant de mariage qui faisait partie des traditions locales ; d'ailleurs, il n'était pas rare qu'on le chantât lors des mariages dans les autres communautés religieuses. Ljubica le connaissait, elle chanta de bon cœur avec les autres. Le marié s'en irrita, un invité qui, comme le marié, venait du village de Donji Komar (il avait été un de ses frères d'armes en Bosnie) expliqua à l'Afghan qu'il s'agissait d'une coutume locale. Ismaïl Al Afghani fit preuve d'indulgence pour ces femmes ignorantes des rigueurs célestes de la religion droite. Sa bouche esquissa dans sa barbe un sourire libéral... pas ses yeux ; d'ailleurs, il ne lui en restait qu'un seul comme le géant « Personne » aveuglé par Ulysse.

À la fin du chant, les femmes se précipitèrent vers la table des mariés pour faire des photos. Cela déplut à l'Afghan, mais une fois encore, il dut ravalier sa colère. La séance de photos, *selfies* inclus, n'était certes pas une coutume ancestrale, mais en Bosnie avoir un téléphone mobile dernier cri était une question de standing. L'objet était sans cesse brandi avec ostentation, et faire des photos lors d'un mariage était une occasion à ne pas manquer pour montrer que l'on n'était pas n'importe qui. Ljubica se joignit en gloussant à la cohue des

femmes pour faire des photos. Cela lui permit, sitôt revenue à Split, en utilisant un appareil spécial fourni par ses services, d'envoyer à Zagreb des photos de tous les moudjahidin qui avaient assisté au mariage.

Rentré à Split, Ahmed Al Nour s'accorda encore une nuit avec Ljubica avant de prendre le premier vol du lendemain pour Zagreb. Ljubica avait passé la fin de la journée dans les bureaux de l'HEP afin de rédiger un bref rapport administratif sur leur voyage en Bosnie, et envoyer ses photos. De son côté, Ahmed n'était resté qu'un instant dans l'établissement pour informer la direction régionale qu'il enverrait son rapport technique après consultation à Zagreb avec les services centraux de l'HEP et consultation scientifique avec sa société à Toulouse. Le soir, lorsqu'elle le rejoignit dans sa chambre de l'hôtel Éden, il lui fit l'amour avec son enthousiasme habituel. Puis, alors qu'elle faisait semblant de dormir, rassasiée d'orgasmes qu'elle avait feints, elle avait observé qu'il contrôlait son portable, celui avec lequel elle avait fait les photos du mariage. Il cherchait à savoir si elle avait partagé les photos avec un correspondant suspect. Elle pouvait dormir sur ses deux oreilles ! Son portable ne contenait que des éléments convenus dont le caractère anodin était vérifiable. Ses liaisons avec son service étaient toutes masquées par un prénom d'homme ou de femme, qui, voyant la source de l'appel, répondaient comme s'ils étaient des employés de l'HEP ou de simples connaissances. Au besoin, des mots codés permettaient à Ljubica de signaler si elle était en danger ou si elle allait transmettre par une autre ligne des informations importantes. C'est par cette autre ligne qu'elle avait transmis les photos du mariage, son appareil ne portait aucune trace de ce transfert. L'examen du portable ne lui ayant révélé rien d'anormal, Ahmed se recoucha et s'endormit confiant près de sa concubine. Elle était licite, convenable, normale et sans danger. Le lendemain, il prit l'avion à l'aube.

À Zagreb, les Croates partagèrent les photos du mariage avec les services alliés impliqués. En quelques jours, tous les participants furent identifiés à l'exception d'Esad Ismetić que seuls les Croates connaissaient, il était un de leurs informateurs dans la région. Carolina Beauregard profita de la pertinence qu'il y avait à organiser une réunion de synthèse sur ce qui était devenu **Le dossier Al Nour** pour inviter toutes les agences alliées à une réunion dans ses bureaux à l'ambassade américaine. Pour elle, ce serait l'occasion de se présenter à ses collègues du renseignement dans la région.

La réunion fut organisée de nuit, à 21.00 heures afin d'éviter deux aléas : un rassemblement trop voyant de véhicules officiels sur la route fréquentée qui conduit à l'aéroport, des mouvements ostensibles de personnes dans la cour de l'ambassade. Jusqu'en 2001, l'ambassade étatsunienne était au centre-ville, dans le bâtiment de l'angle de la rue Praška aujourd'hui racheté par la France pour y loger son ambassade. Après le 11 septembre, les États-Unis avaient décidé de renforcer la sécurité de leurs bâtiments officiels. Pour leur ambassade à Zagreb, ils avaient acquis un grand terrain à Buzin, un village à l'habitat dispersé situé à une quinzaine de kilomètres du centre-ville, à faible distance de l'aéroport. Là, ils avaient bâti un immeuble de cinq étages qui n'était pas sans ressemblance avec le bâtiment blockhaus de ce qui avait été l'ambassade d'URSS à Addis Abeba, et qui était devenu sans changement notable l'ambassade de la Fédération de Russie. En Croatie, un vaste périmètre muré et grillagé achevait de donner à l'ensemble du secteur américain une impression de forteresse. Il n'y avait qu'une seule entrée visible et deux postes de contrôle de *marines* gardaient l'accès à la cour de l'ambassade.

Le colonel Bardain arriva à la réunion avec retard. L'ambassadeur Vilonne lui avait conseillé cet artifice. Sans être un homme de gauche, Vilonne avait une grande admiration

pour feu le Président Mitterrand, qui, systématiquement, sauf s'il en décidait autrement, arrivait en retard à ses rendez-vous politiques importants. Parfois il s'excusait, parfois il ne disait rien. Tout cela, retard, excuses, pas d'excuse, participait d'une stratégie de pouvoir : établir sa prééminence en faisant attendre les autres, les écraser en ne s'excusant pas, les neutraliser en présentant des excuses savamment dosées. Jeune diplomate, Vilonne avait été impressionné de voir la stratégie mitterrandienne à l'œuvre lors de certaines négociations européennes. Le président français arrivait avec plus d'une heure de retard, ses homologues étaient exaspérés. Il entraient enfin, prenait place, prenait la parole pour présenter ses excuses en des termes d'une politesse délicate et digne. La séance commençait et tout était changé. L'exaspération avait fait place à une sorte de reconnaissance quasi affectueuse pour le monarque tyrannique qui venait de faire preuve d'une telle exquise urbanité. Le président français avait établi sa prééminence, il était l'homme qui comptait, celui dont on quêtaient l'assentiment en raison d'une étrange alchimie de nos cœurs primitifs : elle nous porte à chérir le tyran qui soudain se donne une apparence d'humanité. Comme Charles de Gaulle, François Mitterrand connaissait son histoire de France par cœur, Vilonne supposait qu'il avait trouvé cette technique de pouvoir en lisant quelque chronique de la cour du roi Louis XIV, ce roi qui avait dit à un gentilhomme arrivé juste à l'heure : « J'ai failli attendre ! » et qui n'hésitait pas à faire attendre les autres. L'ambassadeur Vilonne avait convaincu le colonel de tenter le coup du retard royal. Il est vrai que depuis que les armées françaises opéraient dans le Sahara, où l'on peut dire qu'en quelque sorte « elles y avaient leurs habitudes », le rôle de la France avait pris un certain relief en Europe et dans le monde. Sitôt qu'il fut entré dans la salle de la réunion des gens du renseignement, Vilonne regretta d'avoir suivi le conseil de l'ambassadeur. Il sentit que ça ne marchait pas, son retard n'avait créé ni regrets ni exaspération... rien ! On l'avait simplement attendu tout en parlant des affaires courantes de

façon informelle. Il n'éprouva pas le besoin de s'excuser, il s'assit autour de la grande table où sa place était mise en évidence par le vide.

Une quinzaine de personnes participaient à la rencontre. Les gens du groupe « Echelon » (États-Unis, Angleterre, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande) étaient regroupés autour de Carolina Beauregard, ne manquaient que les services néo-zélandais qui n'avaient pas de présence en Croatie, les Australiens les représentaient. Le groupe Echelon, c'était son surnom dans le métier, unissait les pays de tradition anglo-saxonne. Ils coopéraient de façon systématique dans le domaine du renseignement, partageaient les mêmes technologies, montaient des opérations conjointes... et ne s'espionnaient pas les uns les autres. Avec les autres services occidentaux, dont certains avaient des accords bilatéraux avec Echelon, la coopération au sein de l'Alliance Atlantique n'excluait pas l'espionnage mutuel. Grâce à ses contacts réguliers avec ses collègues croates, Gustave Safranek savait que l'affaire Al Nour, mise en lumière par son service, avait pris du relief. Vexés d'avoir manqué le voyage du jeune ingénieur à Vienne, ainsi que sa rencontre avec un chef terroriste dans la mosquée des Tchétchènes, les Croates avaient fait suivre l'ingénieur musulman par Ljubica Grabar, une de leurs meilleurs agents. Résultat : on savait qu'Abdullah Hassan Hassan, le chef terroriste, allait rencontrer l'ingénieur français dans une quarantaine de jours, dans un village de Bosnie dont Gustave avait oublié le nom, mais qui figurerait au rapport qu'il recevrait à la fin de cette réunion avec la nouvelle chef de la CIA en Croatie.

Gustave Safranek était fier du rôle joué par « l'Observatoire des organisations à tendances terroristes » dans la découverte de ce complot. Il y avait au sein du gouvernement autrichien une frange composite hostile à son organisation. Il s'agissait de chrétiens de gauche, d'écologistes et de restes de mouvements

marxisants : trotskistes, maoïstes, guévaristes, etc., certains se regroupaient dans un mouvement dit « altermondialiste ». Ces gens formaient un groupe hétérogène de bien-pensants, parfois pacifistes, parfois violents, où l'islam combattant trouvait ce qu'en son temps Lénine appelait « des imbéciles utiles » et que les musulmans désignaient d'un terme coranique « *ceux dont le cœur est rallié* » et qui, à ce titre, recevaient des subsides de la Ligue islamique mondiale, créée en 1962 dont le siège fut à Djeddah, puis aujourd'hui à La Mecque, et qui possède des annexes dans le monde entier, nombre de journalistes faisaient partie des *cœurs ralliés*. À Vienne, une avocate d'origine égyptienne, Maître Haga Zohra, était la porte-parole de ce mouvement dont les attaques se concentraient contre l'Observatoire, sans cesse menacé de faire l'objet d'une plainte devant la Cour européenne des droits de l'homme pour « discrimination et stigmatisation de l'islam en Autriche ». L'affaire Al Nour, parmi d'autres, avait contribué à stabiliser la légitimité et l'utilité des surveillances de l'Observatoire.

Comme maçon, Gustave Safranek n'était pas systématiquement hostile aux religions, d'ailleurs toutes les cérémonies dans sa loge commençaient par l'ouverture des livres sacrés des trois religions monothéistes : Bible, Torah, Coran. Il n'entrait pas dans les attributions de l'Observatoire de répondre aux attaques de Maître Haga Zohra. Toutefois, à plusieurs reprises Safranek avait été convoqué en conseil des ministres restreint pour justifier ses activités vis-à-vis des mosquées. Il avait alors expliqué que sous l'empereur Léopold II, au XIXe siècle, certaines églises de Vienne avaient été des lieux de complots politiques après la fermeture de plusieurs couvents et l'expulsion de quelques ordres religieux ; il avait ajouté qu'à l'époque de l'occupation romaine de la Palestine, au Ier siècle, des synagogues avaient été des lieux de complots contre l'Empire romain ; mais qu'aujourd'hui, il n'observait des complots terroristes ni dans les églises ni dans les synagogues. Par contre, de tels complots se tramaient dans les mosquées,

où il était courant que des imams parlent de guerre sainte, comme du temps où Vienne avait été assiégée par les Turcs. Une différence pourtant, au temps des Turcs il n'y avait pas d'imams à l'intérieur de Vienne. Pour conclure, Gustave Safranek avait distribué des verbatim de prêches de plusieurs imams dits « radicaux », qui, citations coraniques à l'appui, incitaient des fidèles choisis à mener la guerre sainte en Autriche.

Le début de la réunion que le colonel Bardain avait manqué était informel. Alors que tous les invités conversaient sans façon, Carolina Beauregard circulait autour de la table pour se présenter à chaque participant et échanger quelques mots avec ces gens du renseignement qui tous se connaissaient, parfois depuis plusieurs années. L'arrivée de Bardain avait interrompu les conversations, Carolina avait gagné un pupitre où se trouvaient les commandes d'un grand écran de télévision. Négligemment appuyée au pupitre, ce qui mettait sans ostentation l'harmonie de son corps en valeur, sans formellement les nommer un à un, elle commença par remercier les participants d'avoir accepté de venir à une heure tardive à une réunion de travail. Cela fit sourire ces gens qui savaient que dans leurs activités ils n'avaient pas les horaires des bureaucrates ordinaires. Ces sourires étaient le but de la remarque, selon la règle de l'éloquence nord-américaine qui commande une phrase humoristique en début de discours pour détendre l'atmosphère et mettre l'auditoire en sympathie avec le locuteur. Carolina Beauregard aurait pu se dispenser de son trait d'humour professionnel, son charme naturel et son intelligence suffisaient à lui attirer la sympathie spontanée de l'auditoire. Elle fit un bref historique de l'affaire Al Nour, remerciant de façon appuyée le chef de l'Observatoire autrichien pour la qualité des informations qu'il avait fournies sur la rencontre d'Ahmed Al Nour avec Abdullah Hassan Hassan dans la mosquée des Tchétchènes à Vienne. Puis, elle remercia les services français dont les réseaux sahariens avaient permis

d'être informé de la prochaine visite du chef terroriste Abdullah Hassan en Bosnie. Enfin, elle félicita les services croates dont les agents avaient fourni photos et renseignements sur les djihadistes des villages de Bosnie. Puis, elle énonça l'objectif de la réunion.

- La rencontre d'aujourd'hui a un double objectif : faire la synthèse des informations dont nous disposons, puis établir notre plan d'action pour l'avenir. Comme vous le savez, nous n'avons à ce jour aucune idée de l'objectif des terroristes. Je pense que ce point devrait organiser notre synthèse des faits dont nous avons connaissance.

C'était clair, simple et précis. Le colonel Bardain apprécia cet esprit positif qui, pour lui, tranchait avec ce qu'il considérait comme les inutiles contorsions diplomatiques dont Vilonne avait tendance à abuser. Il fut également sensible au charme de la nouvelle responsable régionale de la CIA. Il pensa qu'elle avait, comme on disait autrefois, *un charme fou*, cette aisance aristocratique faite d'élégance et de simplicité. Plus il écoutait la jeune femme parler et plus il était heureux d'avoir à travailler avec elle. Elle semblait très jeune pour le poste qu'elle occupait, mais en regardant plus attentivement ses mains il vit qu'elle était plus âgée que ses traits et sa silhouette ne semblaient l'indiquer. De plus, tant ses propos que sa façon de conduire les débats exprimaient une solide expérience que seuls l'intelligence, l'action, et le temps avaient pu lui donner. Alors que Carolina faisait défiler les photos du mariage de Novi Hadji et qu'elle commentait les renseignements déjà collectés sur les djihadistes, des participants ajoutaient les commentaires pertinents dont ils disposaient sur chaque personnage. Des rapports de synthèse avaient déjà été établis par des groupes de travail, et chaque participant avait reçu une copie de ces rapports avant la réunion. Il était nécessaire pourtant de reprendre ces informations dans la dynamique d'une discussion de groupe afin de s'accorder sur la prochaine étape. Tous les

djihadistes furent passés en revue, ils étaient quatorze, originaires de plusieurs pays : Algérie, Tunisie, Maroc, Arabie saoudite, Yémen, Pakistan, Afghanistan, Indonésie, Tchétchénie et Tadjikistan. En général, ils étaient sans talents particuliers, si ce n'est une solide expérience de combattants capables d'utiliser des armes légères et des explosifs. Seules exceptions à ce portrait de guerriers de base, l'Afghan Ismaïl Al Afghani et le Français Ahmed Al Nur. L'Afghan était connu de la CIA qui l'avait formé au maniement des missiles sol-air de l'armée américaine, les fameux *stingers*, qui dès 1986 avaient privé l'armée de l'URSS de la maîtrise des airs en Afghanistan, sa force déterminante depuis 1980. Carolina expliqua que le vieil Afghan n'était plus en mesure d'utiliser des armes : il était borgne et manchot, il avait plus de soixante ans et sa vue, celle de l'œil qui lui restait, était mauvaise. Toutefois, l'utilisation d'un *stinger* n'était pas très compliquée, un niveau d'études élémentaires était suffisant. La surveillance intensive menée par les services croates avait montré que le vieil Afghan fréquentait assidûment un jeune djihadiste tadjik, Mirzo Ahmadi, né en 1995 dans la région de Badakhshan. Pour faciliter ses contacts ultérieurs, Carolina insista sur la qualité des informations fournies par les Croates. Puis elle ajouta :

- On ne peut exclure que l'Afghan ne dispense au jeune homme une instruction au maniement du FIM-92. Une instruction théorique... il n'y a pas de *stinger* en Bosnie. Ce jeune homme a fait ses études au collège de Douchanbé.

Un peu par provocation, mais aussi pour compléter le tableau, le colonel Bardain demanda à la chef de l'antenne de la CIA :

- Des *stingers*, il leur en reste combien, aux Afghans ?
- Selon notre dernière estimation, il y a moins d'un mois : une quarantaine. Nous ne savons pas si après la fin de notre assistance, ils ont su entretenir ces armes. Il est

possible que certains de nos FIM-92 ne soient plus opérationnels.

- Sur cette quarantaine disponible, comptez-vous les cinq tirés en 2001 et 2002 sur les Super-Etendard français en mission de soutien aux forces de la coalition en Afghanistan ? Jusqu'à notre récent retrait, qui accompagne le vôtre, nous avons ont au total échappé à dix tirs de vos anciens *stingers*. Cela signifie-t-il que les Afghans n'en ont plus qu'une trentaine ?
- Nous avons tenu compte de ceux tirés contre vous, contre nous, contre nos alliés et les forces afghanes. Une quarantaine est notre estimation la plus récente. Toutefois, et je le répète, nous ne pensons pas que tous sont encore opérationnels.

Le colonel Bardain pensa : « Je ne vais tout de même pas lui demander combien les talibans en ont tiré sur eux et leurs autres alliés, ça ferait mesquin... Mais quand même, ils ont l'air malin dans leur rôle « d'arroseur arrosé » ... comme en Irak : Adieux Saddam, bonjour Al Qaïda ! ... puis, il pensa que la France n'avait pas fait mieux lors de son intervention en Libye : « Adieu Kadhafi, bonjour AQMI, Daesh, etc. ». Le représentant des services britanniques intervint :

- Pensez-vous que l'ingénieur franco-algérien puisse remettre en service des FIM-92 défectueux ?

La question s'adressait au colonel :

- Notre service scientifique a lu sa thèse sur « Les variations électriques des signaux électroniques » et nous avons eu des entretiens approfondis avec son employeur actuel et avec les professeurs qui ont formé notre ingénieur en France, à Toulouse et à Bordeaux. Ahmed Al Nour est un bon ingénieur, sa formation est suffisamment solide pour lui permettre d'intervenir sur les circuits électriques et

électroniques les plus performants. La technologie des FIM-92 est parfaite, mais ancienne, nous pensons qu'il peut facilement en prendre connaissance.

Puis, s'adressant à Carolina : « Madame, votre estimation d'une quarantaine de *stingers* est donc l'élément opérationnel sur lequel nous devons travailler. »

L'Italien prit la parole pour expliquer que le jeune Tadjik de la photo leur était connu sous un autre nom. Il était arrivé à Lampedusa il y a quelques mois sur une petite embarcation avec une dizaine d'autres migrants. Il s'était enregistré sous le nom d'Abdullo Khazavatov. Il avait demandé l'asile politique. Selon sa requête, présentée par un avocat musulman vivant à Rome, Maître Abdellatif Hazimovich, le jeune Khazavatov, né en 1995 à Ferghana, était le fils d'un membre du parti démocratique du Tadjikistan, arrêté, torturé puis exécuté par les islamistes ouzbeks de la vallée de la Ferghana. Peu de temps après son arrivée au centre ouvert de rétention près de Naples, alors qu'il était en attente de la décision italienne sur sa demande d'asile politique, comme quatre-vingts pour cent des demandeurs d'asile, le jeune Tadjik avait disparu :

- Nous sommes certains qu'il s'agit du même jeune homme. Notre programme de reconnaissance facial l'a formellement identifié !

Gustave Safranek, qui connaissait aussi bien la communauté tchéchène de Vienne que la littérature européenne, dit en souriant :

- Ce jeune « Khazavatov », vous lui avez accordé l'asile politique ?
- Non, la procédure a été annulée par son absence. J'y pense, nous avons enquêté sur l'imam de Venise (il consulta une note manuscrite) ce Soleiman el Hadj que vous nous avez signalé lors de sa rencontre avec le cheik

Abdullah Hassan Hassan à Vienne en même temps que l'ingénieur français. Nos services le connaissent (le silence fit comprendre que l'imam était un informateur des Italiens). Il nous a confirmé l'importance de ce cheik palestinien dans la détermination des objectifs des djihadistes. Malheureusement, il n'a pas assisté à la conversation avec le Français, mais elle a duré longtemps, presque une heure.

L'Allemand, ou peut-être un autre Européen prit la parole :

- Dans cette affaire, et pour l'instant, nous n'avons qu'une seule série d'informations dures : le cheik, l'ingénieur, et plusieurs habitants des trois villages de Bosnie sont des djihadistes. C'est-à-dire des gens qui nous font la guerre par tous les moyens dont ils peuvent disposer. Ça ! c'est du solide ! Après nous n'avons que des informations molles : les études du Français, la mosquée fréquentée par lui et par sa famille à Toulouse, le passé de son père, la formation de l'Afghan du village de Doni Komar au maniement des FIM-92, les nombreuses rencontres du cheik Hassan avec le sultan de Kironmoyee capable de financer une opération importante... et, j'allais l'oublier, les contacts journaliers entre le vieil Afghan aux *stingers* et un jeune Tadjik auquel il pourrait, éventuellement, transmettre ses connaissances. Prises isolément, chacune de ces informations molles ne prouve rien et ne permet aucune hypothèse solide. Toutefois, si nous les considérons ensemble et dans le contexte djihadiste, nous pouvons affirmer que les djihadistes préparent une grosse opération. Conclusion : nous devons intensifier notre préparation à ce nouvel épisode prévisible de la guerre sainte musulmane et mieux comprendre le rôle du sultan de Kironmoyee.

Carolina Beauregard voulait prendre la parole pour conclure en énonçant un plan d'action dont l'objectif essentiel serait de


découvrir l'objectif des terroristes. Elle vit que l'Autrichien voulait parler, elle lui laissa la parole :

- Je crois que le nom que le jeune Tadjik a donné lors de son arrivée à Lampedusa est un indice important : **Khazavatov**. En Bosnie, il se fait appeler Mirzo Ahmadi, il serait originaire de la région de Badakhshan. Gustave Safranek se tourna vers son collègue italien : chez vous lors de sa demande d'asile, il vous a dit qu'il était originaire de la vallée de la Ferghana. Cette vallée est un centre d'opération djihadiste où combattent des djihadistes kirghizes, tadjiks, ouzbeks et tchéchènes qui ont en effet éliminé tous leurs opposants. Chez les Tchétchènes le terme « *Khazavat* » désigne la guerre sainte, le *Djihad*. Tolstoï en parle vers 1852 dans son roman « Hadji Mourat ». Gustave regretta d'avoir cédé à son envie de faire étalage de sa culture littéraire, mais ça avait été plus fort que lui. Il conclut rapidement : il est étrange que le fils d'un militant démocrate originaire de la Ferghana prenne pour pseudonyme le terme qui désigne la guerre sainte chez les Tchétchènes.

Il y eut une brève discussion à la fin de laquelle, pragmatiques, le Norvégien et l'Anglais dirent qu'il conviendrait peut-être d'associer les Russes à cette affaire. Cela provoqua une nouvelle discussion, elle fut plus chaotique que la première. L'Allemand n'était pas opposé à inclure les Russes dans l'affaire. Les Scandinaves, à l'exception du Norvégien, y étaient très opposés, ainsi que l'Anglais. Bardain trouva l'attitude de l'Anglais étrange, c'était lui qui avait lancé le débat et voilà qu'il semblait à présent d'un autre avis. Pour sa part Bardain ne prit pas part à la discussion. Avec dextérité Carolina Beauregard calma les esprits en renvoyant cette question à plus tard, lorsque l'Alliance aurait une vision plus claire de l'objectif des terroristes. Elle présenta alors un nouveau plan d'action : à l'équation originale à trois éléments, le cheik Abdullah Hassan

Hassan, le sultan de Koronmoyee et l'ingénieur Ahmed Al Nour, elle en ajouta un quatrième : le Tadjik Mirzo Ahmadi, alias Abdullo Khazavatov. Il allait falloir trouver tous les éléments intermédiaires qui reliaient ces quatre premiers rôles au théâtre d'une opération singulière.

Chapitre 19

Depuis plusieurs années Nedjma se fait appeler Nadège : traduction française du prénom russe « *Nadejda* » qui signifie Espérance (une des trois vertus théologiques du christianisme avec la Foi et la Charité). Son premier amour, l'ami qu'elle avait à l'école, Aliocha, il était Russe, lui avait donné ce prénom. Officiellement, à l'école, tout le monde l'appelait Alexis, mais il lui avait appris que dans sa famille on l'appelait Aliocha, un diminutif affectueux. Pour elle, il était Aliocha. Aliocha pouvait passer pour une variation sur le nom du gendre du Prophète : Ali. En arabe Nedjma signifie Étoile. Elle avait accepté de s'appeler Nadège en raison de la vague similarité de consonance qui unissait ces deux prénoms. C'est pourquoi elle signait ses créations d'une étoile brodée d'or, comme celle-ci, . Sa boutique de mode dans la rue de la Confédération, « Chez Nadège », marchait bien. Elle était fière de sa réussite. La rue de la Confédération est la rue commerçante la plus prestigieuse de Genève, toutes les grandes maisons locales et internationales y ont vitrine. Certes, elle n'avait pas la clientèle des femmes des émirs d'Arabie qui passaient l'été au frais à Genève. Elles étaient trop riches, d'une richesse qui passe les bornes de la raison. En un jour, elles pouvaient dépenser ce qu'un salarié européen moyen gagne en dix ans. Elles n'achetaient que chez les grands couturiers, Diors, Yves Saint-Laurent, Nina Ricci, Chanel, Sonia Haddad dont les boutiques se trouvaient entre la rue de la Confédération, la rue du Rhône et les quais, parmi les grands bijoutiers et les horlogers qui ont fait la réputation de la Suisse. Réputation bâtie sur les créations des ouvriers artisans des cantons genevois et jurassiens : Rolex, Vacheron-Constantin, Patek Philippe, Blancpain, Jaeger-LeCoultre, Breguet, Ulysse, etc. On trouve aux origines de l'horlogerie suisse un grand nombre de huguenots français

chassés par les guerres de religion puis par l'édit de Fontainebleau signé par Louis XIV en 1685. La mesure précise du temps inventée en Europe doit beaucoup au refus de vivre sous un seul dogmatisme religieux. Est-ce effet du hasard ? Il se trouve que la Franc-Maçonnerie est née à la même époque, du même refus qui inventa la tolérance. Il y a plusieurs formes de tolérance, l'une d'elles vient du doute : celui qui ne sait pas respecte toutes les croyances, parce qu'il ne sait pas. Une autre vient de la foi, une foi expérimentée, vécue : celui qui possède cette foi vécue comprend que la foi est aussi mystérieuse que son absence.

Franc-Maçonne, Nedjma Nadège n'était pas fâchée de ne pas avoir la clientèle des femmes des émirs ; enrichies par le hold-up du brut, elles dévalisaient les bijoutiers-horlogers de la place de Genève. Elles avaient mauvaise réputation auprès des commerçants du luxe, pourtant habitués aux extravagances des riches, anciens ou nouveaux... encore que pour ce qui concerne la courtoisie courante les riches de tradition sachent, en général, mieux se tenir. Les femmes d'émirs étaient capricieuses, futiles et arrogantes. Elles semblaient prendre plaisir à humilier les vendeuses et les vendeurs suisses. Pour l'essentiel, la clientèle de Nedjma se composait des femmes des fonctionnaires internationaux musulmans, celles des employés des ambassades des pays musulmans, et, à sa surprise, de plusieurs Indiennes, musulmanes ou non, fonctionnaires internationales ou femmes de fonctionnaires. C'est par sa clientèle indienne qu'elle avait fait la connaissance de Fatima Taslima Abirdia, l'épouse du sultan de Kironmoyee. Bien que sultane, Fatima n'avait aucun des défauts imputés à ses consœurs fortunées, une mutuelle sympathie liait les deux femmes. La clientèle internationale de Nedjma avait de nombreux avantages.

Les institutions internationales et leurs fonctionnaires établis dans le canton de Genève faisaient, avec les banques, la

richesse de la ville. Les Genevois avaient coutume de dire : « Nos institutions internationales sont comme les abricotiers du Valais : nous ne les avons pas implantées, mais chaque année elles rapportent ! ». Jusqu'à la fin du XIXe siècle, la Suisse était un pays pauvre qui exportait ses femmes comme servantes et ses hommes comme mercenaires (le Vatican a toujours les siens). Dans le pauvre canton de Genève, les abricotiers du Valais étaient considérés comme une rente providentielle, que l'on peut regarder comme le modeste équivalent de la rente pétrolière aujourd'hui, ou les agios des banques. Selon Nedjma, cette clientèle internationale, en général, payait ses factures, était le plus souvent polie, et, suprême avantage, se renouvelait plus ou moins tous les trois ans. Avant de quitter Genève pour une nouvelle affectation, les partantes achetaient des vêtements pour la famille et lui présentaient les nouvelles venues. En six ans, Nedjma avait fait fortune. Il y a quelques années, alors qu'elle lisait Montesquieu, Nedjma avait appris qu'en Europe « La dépense des vêtements va au-delà de la dépense de la nourriture » et que « Il faut la culture d'un champ qui pourrait nourrir trois hommes pour en habiller un seul ». C'est pourquoi elle avait suivi les cours d'une école de haute couture à Paris, l'Académie Nina Soral. On peut s'étonner du fait que Nedjma, une Chaouia des Aurès, berbérophone à sa naissance, éduquée en France, ayant appris l'arabe en France puis en Algérie, ait lu Montesquieu avec passion. L'écrivain, philosophe, moraliste, Montesquieu est un franc-maçon français initié en 1730 à Londres dans la loge « *The horn tavern* ».

Nedjma était encore une enfant lorsque son père et sa mère avaient quitté l'Algérie poussés par la misère qui était le lot de tous les villages des Aurès. On parlait le chaouia à la maison en France et le français à l'école, l'arabe était une langue étrangère enseignée à la mosquée Er-Rahma de son quartier et en option dans l'école. La directrice de son école disait que les musulmans ne devaient pas être séparés de leur culture d'origine. Nedjma aurait voulu que son école s'occupe un peu

moins de sa culture d'origine, d'autant qu'elle n'était pas arabophone d'origine... mais elle faisait comme ses copines, elles n'avaient pas le choix. Son père disait que les Arabes étaient des salauds, mais que leur langue était celle de la religion, et qu'elle devait l'apprendre. Les Chaouia des Aurès avaient une identité complexe, ils étaient les seuls berbérophones honteux de l'être... mais on ne discutait pas avec son père. Nedjma était une élève douée que ses maîtres et maîtresses avaient poussée dans ses études, en dépit des réticences de son père qui désespérait d'avoir un garçon. Son père avait réussi en France, il était ouvrier dans l'usine des camions « Unic ». Quand l'usine avait fermé, il avait touché une grosse indemnité de licenciement, puis plusieurs années de chômage. C'est pendant cette période de chômage que la mère de Nedjma, Salima Bahoul, était morte en donnant naissance à ce fils tant attendu... et mort-né.

Le père, Mohamed Chériet, était retourné en Algérie pour se remarier et marier sa fille qui, en France, prenait de mauvaises habitudes : lire des livres, comme ces « Lettres persanes » d'un impie nommé Montesquieu qui critiquaient les coutumes musulmanes et ne la préparaient pas à son rôle futur de femme musulmane : heureusement, elle apprenait l'arabe en France. Vivre en France était dangereux pour une jeune musulmane. Sa fille avait des amies chrétiennes et, parfois, communistes ou athées. Il avait pressenti que la prochaine étape serait un garçon français qui ne serait pas musulman et déshonorerait la famille. Ou ce Russe, Ali quelque chose, dont elle parlait tout le temps, un chiite sans doute, un traître à l'islam comme les gens du Mزاب, ce qui serait presque pire qu'un infidèle. À Batna, le père devenu veuf avait épousé une jeune cousine, Souad Bahloul (née d'une de ses tantes, une Chériet), puis marié Nedjma à ce cousin, Hassan Bahloul, qui avait donné au veuf sa soeur en mariage. Tout aurait dû rentrer dans l'ordre. Le contraire s'était produit. Le cousin avait pourtant une bonne situation, une première vieille épouse, une Bahloul de bonne

naissance, stérile hélas. Il possédait un magasin qui vendait des produits propres et faciles : des pois chiches, des fèves, et des dattes. Des produits secs qui se conservent bien et sont d'un bon rapport. Hélas, le Satan de l'Occident avait déjà pris Nedjma, elle avait fui son mari après qu'il lui eut fait un enfant, un fils. Scandale ! Le père de Nedjma marié à la soeur du cousin avait dû payer au cousinage un tiers de ce qu'il avait gagné en France. Il y avait dix-sept cousins et cousines : trois hommes, quatorze femmes, tous déshonorés par la fuite de Nedjma : 20.000 dinars à chaque cousin, 10.000 à chaque cousine (« *à la fille la moitié de ce qui revient à l'homme* » avait dit l'imam en citant le Coran). Devant tous les hommes rassemblés, son père avait dû jurer qu'il tuerait sa fille s'ils la retrouvaient. À ce prix, il avait pu garder sa jeune épouse qui venait d'accoucher... d'une fille.

Peu de temps après la naissance de son fils, Nedjma avait fui l'Algérie. Elle avait gardé sa carte d'identité française. De Batna elle était allée à Tunis, et de là, elle avait pris un bateau pour Marseille. Elle était revenue à Paris en autostop. Pour ne pas être reconnue et risquer la vengeance de la famille, elle n'était pas retournée à Puteaux où ils avaient vécu, mais à Montmartre visitée autrefois avec son école, thème de la visite : « histoire de la commune de Paris ». Pour vivre, elle mendiait à la sortie de l'église du Sacré-Cœur où il y avait beaucoup de touristes. Parfois, si la matinée n'avait pas été bonne, elle faisait la manche aux portes du musée de Montmartre, il n'est pas loin du Sacré-Cœur. C'est là qu'elle avait rencontré Monsieur Legrand, un veuf au grand cœur. Un franc-maçon de la loge de Montmartre. Il l'avait recueillie chez lui. Elle lui avait raconté son histoire, ses études jusqu'à l'âge de quinze ans, son goût pour la lecture, la mort de sa mère, le retour en Algérie, la fin des études, le mariage avec le cousin brutal et stupide, sa vie dans un gourbi avec une première épouse, haineuse et délaissée qui la traitait comme une esclave sous le prétexte que le marchand de pois chiches passait toutes ses nuits avec

sa jeune épouse. Comme si Nedjma n'aurait pas préféré que ce soit la vieille qui écope des saillies rapides du vieux libidineux (Nedjma connaissait le mot libido et ses dérivés, elle avait lu Freud à quinze ans, juste avant le grand départ pour l'Algérie). Dans le gourbi de Batna, Nedjma s'était sentie comme une morte-vivante, emmurée entre les quatre murs qui enserraient la cour de la maison de pisé. Des murs qui semaine après semaine lui semblaient se rapprocher les uns des autres pour créer un espace de plus en plus restreint. Nedjma était dans une tombe que pelletée après pelletée les fossoyeurs referment. Elle devait fuir avant qu'il ne soit trop tard. Fuir était difficile, la prison de la tradition était bien gardée, tous les habitants de Batna lui semblaient des murs complices de ceux de son mari. Quand elle avait compris qu'elle était enceinte, elle avait pensé se suicider. S'il naissait, cet enfant serait son ultime fossoyeur, la dernière pelletée. Autant tuer simultanément la vie et la mort, mourir pour ne plus être à l'agonie. L'enfant lui avait donné le courage de vivre, et de partir. Il avait été son alibi. Deux mois après la naissance, elle avait invoqué des fatigues pour se rendre à l'hôpital de Constantine, Nedjma était affaiblie, elle manquait de lait pour nourrir son enfant, il avait fallu prendre une nourrice. La vieille première épouse avait voulu l'accompagner, mais il n'y avait personne pour garder l'enfant et le conduire à la nourrice dans le gourbi voisin. Nedjma était partie seule et voilée de la tête au pied avec le car qui faisait deux fois par jour le trajet Batna-Constantine et retour. De Constantine, le même jour, elle avait pris le car pour Annaba. D'Annaba, elle avait pris un taxi pour le village frontalier de Cherchera. Elle avait franchi la frontière à pied, portant une jarre de trois litres d'huile sur sa tête. Entre Cherchera et Soussini, en Tunisie, ces mouvements des femmes étaient courants. Deux jours plus tard, elle était à Tunis où elle avait vendu ses bijoux et ses voiles. Arrivée à Marseille, elle n'avait plus un sou. Elle avait dû improviser, volant un peu, mendiant beaucoup.

Elle était très sale lorsque Monsieur Legrand l'avait rencontrée. Elle puait. Cette saleté était sa ruse pour éviter le viol et la prostitution. La rue est un univers sans pitié, où les malheureux cherchent à survivre, parfois en désespérant plus malheureux qu'eux. Il y avait aussi les gangsters, maquereaux arabes, français de souche, ou slaves venus d'Europe centrale et toujours à la recherche de chair fraîche pour satisfaire leurs clientèles. Sa saleté et ses vêtements unisexes et minables lui servaient de protection. Personne ne pouvait deviner que sous sa crasse et ses oripeaux elle cachait un corps splendide. Elle se savait belle, attirante pour un homme, elle le savait depuis son horrible nuit de noces avec le cousin de Batna. Il avait eu des yeux exorbités lorsqu'il l'avait vue presque nue lors de la nuit de noces traditionnelle dans le gourbi. Elle avait dû se soumettre à ses attouchements extasiés et brutaux, puis subir ses pénétrations de chien excité.

Après les premières passes, les femmes âgées de la famille étaient entrées dans la pièce, avaient pris le drap ensanglanté, en avaient senti l'odeur en expertes es-virginité (les malines non vierges qui utilisaient du sang de poule ou de lapine étaient vite dénoncées). Puis, alors que Nedjma se cachait sous ce qui restait de draps à son lit, les femmes hystériques étaient sorties dans la cour où attendaient les invités. Elles étaient alors comme possédées par quelque rite barbare et antique. Elles avaient lancé les youyous traditionnels pour clamer la virginité de l'épouse tout en faisant passer le drap de main en main et d'un nez à l'autre. On avait félicité le père qui avait si bien su préserver sa fille en France. Le cousin s'était joint à l'allégresse générale. Il s'était pavané, gonflé d'orgueil d'avoir épousé une vierge, et d'avoir fait en cinq minutes la preuve de sa virilité mise à mal par la stérilité de sa première épouse. Par une porte entrebâillée, Nedjma en pleurs voyait la joie des autres alors que l'innocence de sa vie venait d'être dévastée. Elle avait presque seize ans.

Elle en avait dix-huit lorsque Monsieur Legrand l'avait prise sous son aile. Monsieur Legrand habitait rue Lamarck, près du Sacré-Cœur, à Montmartre. Ingénieur retraité de la SNCF, veuf sans enfants, honnête homme et franc-maçon, il avait toutes les qualités du monde pour secourir une jeune fille en détresse. Leur rencontre s'était faite devant l'entrée du musée de Montmartre dont il aimait fréquenter le jardin et le café. Elle mendiait devant l'entrée. Il lui avait donné dix euros. Elle avait simplement dit merci. Rien d'extraordinaire à tout cela. Monsieur Legrand avait été frappé par l'air de dignité de cette jeune fille en fripes qui tendait un gobelet en émail où elle faisait tinter quelques pièces pour signaler sa misère. Chaque fois qu'il la voyait devant l'entrée du musée, il lui donnait dix euros. Ils en avaient fait une habitude, et même ils échangeaient un sourire, celui de la sympathie.

Un jour, un jour où il menaçait de pleuvoir, il lui avait parlé. Monsieur Legrand avait été un soixante-huitard bon teint. Un bien-pensant de gauche : « tout est permis », « il est interdit d'interdire » et tout ça. Puis il avait changé. Progressivement voyant que sa permissivité individuelle créait une société où le chaos devenait la règle : puisqu'il n'y avait plus de bien, le mal était devenu relatif, il n'était pas légitime de s'y opposer. Lorsqu'il n'y a plus de règles vient alors la loi du plus fort, et comme le plus fort n'est jamais très longtemps le plus fort, que sa force crée des forces concurrentes, le chaos pas à pas s'installe. Monsieur Legrand était amer, il pensait souvent : « Je voulais changer le monde, j'ai réussi ! Aujourd'hui c'est pire ! » Il avait vu l'avancée du néant progresser sur une période de trente ans. En trente ans, ses camarades de Mai 68 étaient passés d'une idéologie collectiviste à un individualisme jouisseur de l'instant. La même chose était advenue à plusieurs intellectuels communistes qui avaient survécu aux émeutes de 1870.

Cet esprit du « moi d'abord » faisait de l'irresponsabilité un dogme sociétal. Car la jouissance de l'instant est dans le temps court, alors que les conséquences de l'instant sont dans le temps long ; mais ses anciens camarades devenus de riches professionnels de la politique s'en foutaient, comme l'écrit Roselyne Bachelot « Le temps long n'est pas celui de la politique spectacle qui marche à l'émotion et délaisse la raison. » Leur idéologie collectiviste, généreuse et imbécile en France, avait été odieuse et criminelle en Asie et en Afrique où elle était responsable de quelques millions de morts. Si monsieur Legrand regrettait de ne pas avoir d'enfants, il s'en consolait à l'idée du monde ignoble que sa génération laissait à la suivante. C'est peut-être la raison pour laquelle il était devenu franc-maçon, et que, systématiquement, il faisait l'aumône aux mendiants. À Paris, ils étaient de plus en plus jeunes et nombreux. Il ne parlait pas à tous... mais cette jeune fille, repoussante par sa saleté malodorante, avait une dignité qui s'était progressivement dévoilée devant lui dans ces brefs sourires échangés, ces quelques mots, ces riens qui avaient fini par créer quelque chose. Comme lors de la création du monde, où un rien qui était tout avait provoqué une explosion créatrice. Lumière. Ils étaient allés s'asseoir dans le jardin du musée, face à face, sur des chaises en fer forgé peintes en vert, en plein air, ce qui presque protégeait Monsieur Legrand de l'odeur désagréable de Nedjma. Ils avaient parlé. Il lui avait demandé où elle vivait, elle lui avait dit dans un squat, au numéro 12 de la rue Victor Massé. En vieux Montmartrois, il fut surpris que les locaux du cabaret du « Chat noir » soient devenus un squat. Même si la famille était originaire de Normandie, d'Honfleur, les grands-parents de Monsieur Legrand habitaient déjà boulevard de Rochechouard au temps où la rue Massé s'appelait encore rue de Laval, vers 1880. Il lui parla du cabaret du Chat noir, de Senlis, d'Alphonse Allais, des fumistes et des hydrophobes. Senlis, les fumistes et les hydrophobes, elle ne connaissait pas... mais elle avait lu Alphonse Allais qui la faisait rire. Monsieur Legrand lança la conversation :

- Moi, j'aime beaucoup ses contes... souvent des formules poétiques qui surprennent... vous connaissez... il parle du ciel de Paris : « Sous l'azur de son plafond où s'éperdent les hirondelles »... c'est dans un de ses contes drolatiques, je ne sais plus lequel. Et celui-là, « En bordée », il décrit les guinguettes des bords de Seine ou des bords de Marne, je ne sais plus lesquels... Il dit : « Joyeux mastroquets, humecteurs des gosiers desséchés », jolie formule, n'est-ce pas ? Les fumistes et les hydrophobes étaient des étudiants fêtards du Quartier Latin, les hydrophobes ne buvaient jamais d'eau, comme Alphonse Allais, on dit même qu'ils ne se lavaient pas, comme... comme... Vous connaissez « Le pendu bienveillant » ?

Elle réfléchit un instant...

- Ah ! oui ! C'est l'histoire de ce type qui se pend à un arbre très haut, à une corde très longue, pour que ceux qui le trouveront puissent se partager la corde du pendu. J'ai trouvé l'histoire bizarre, ma professeure m'a expliqué qu'autrefois, en France, les gens croyaient qu'un morceau de corde d'un pendu était un porte-bonheur... comme la main de Fatima chez les Arabes. On disait alors des gens chanceux : « Il a de la corde de pendu ». C'était comme avoir la baraka !

Monsieur Legrand fut surpris par l'allusion à la « main de Fatima ». Il connaissait mieux l'expression « avoir la baraka », mot d'origine arabe, expression répandue en France par les Pieds noirs d'Algérie et les Légionnaires de Sidi Bel Abbès. Il se demanda d'où venait cette jeune fille dont le physique et les yeux verts ne dénotaient aucune origine ethnique particulière. Les Américains l'auraient dite « Caucasienne ». Sa diction était parfaite, elle n'avait pas d'accent, sa jolie voix accentuait la noblesse de sa parole. Il lui demanda d'où elle venait, c'était leur première rencontre, elle ignora la question, et poursuivit la conversation sur Alphonse Allais.

- Moi, je préfère son roman « L'affaire Blaireau », et ses aphorismes ! vous connaissez : « Il ne faut compter que sur soi-même, et encore pas beaucoup », ou mon préféré : « C'est fou comme l'argent aide à supporter la pauvreté ».

Elle éclata de rire. Un rire sincère, joyeux et franc qui se moquait de son apparence et de son odeur. Monsieur Legrand fut touché au cœur, il venait de rencontrer l'enfant que lui et sa femme n'avaient jamais eue. Comme pour rendre sa décision inéluctable, la pluie commença à tomber. Une pluie de printemps à Paris, légère, insistante, et froide. Elle regarda le ciel gris et cita Alphonse Allais : « Il vaut mieux qu'il pleuve aujourd'hui, plutôt qu'un jour où il fait beau ». Il l'invita à continuer la conversation chez lui. Il la logea, paya ses études à l'Académie Nina Soral, la parraina pour qu'elle adhère à la loge féminine de Montmartre, elle devint sa sœur en franc-maçonnerie et sa fille adoptive dans la vie. Nedjma se transforma en Nadège Legrand.

Monsieur Legrand était trop respectueux de la liberté des personnes pour lui imposer quoi que ce soit de ses propres convictions. Toutefois, comme appui à sa liberté il avait aidé Nedjma à se cultiver. La culture de Monsieur Legrand était une culture qui plaçait la liberté au centre de toute existence, il avait donc formé sa fille aux disciplines de la liberté. La franc-maçonnerie était venue naturellement prendre place dans cet enseignement. Lorsque Nedjma avait demandé à son père adoptif pourquoi il s'absentait deux soirées par mois, il ne lui avait rien caché de ses tenues maçonniques. Elle aimait cet homme qui lui donnait ce que sa famille lui avait refusé : une affection sans demander en contrepartie le sacrifice de ses propres aspirations ; un dialogue de liberté et de contraintes bienveillantes ; une aide financière de chaque jour dont le seul but était de lui donner accès à son autonomie de femme libre de ses choix. L'être humain est un imitateur né, il imite spontanément, et il lui faut longtemps de vivre et de penser

pour se demander enfin si ce qu'il imite est bien ou mal, bon ou mauvais, créateur ou destructeur, etc. L'Occident appelle ce questionnement l'esprit critique. Lors de sa dernière année d'études à l'académie Nina Soral, elle avait accumulé lectures, pensées et discussions, tant avec son père qu'avec des gens intelligents : elle savait désormais ce qu'elle voulait imiter, et ce qu'elle voulait rejeter. Elle avait demandé à être initiée à la franc-maçonnerie près la Grande Loge Féminine de France. Il ne faut pas croire que Nedjma serait devenue une Française lambda à l'étroit dans son identité surajoutée. Mais surajoutée à quoi ? L'ajout avait été la conquête de sa liberté. Comme un iceberg inversé, puisque chez elle sa culture essentielle, celle de la liberté, était ce qui était le plus massif et profond. Pour le reste, elle conservait de l'Algérie et de la splendeur des cèdres des Aurès cette fierté du regard et cette démarche noble qui sont la grandeur visible des femmes et des hommes de ce malheureux pays.

Monsieur Legrand avait aidé Nedjma à monter sa boutique à Genève. Pourquoi Genève ? Simplement parce que Monsieur Legrand y avait des amis, et que Nedjma et son père adoptif avaient pensé que la famille de Batna, le clan des Chériet Bahoul, avait peu de chance de la retrouver là. Il y avait beaucoup d'Algériens à Paris, peu à Genève qui recevait en été une clientèle huppée du Moyen Orient. Si la franc-maçonnerie n'avait pas joué un grand rôle dans l'installation de Nadège Legrand à Genève, sa boutique avait bénéficié d'un soutien discret de la loge Alpina, influente en Suisse. Les sœurs genevoises de Nadège, ses sœurs en maçonnerie, sans devenir nécessairement ses clientes, lui avaient fait une publicité de bouche à oreille dans les milieux de la diplomatie internationale. La tradition maçonnique est solidement établie à Genève. Le Genevois Henri Dunant, fondateur en 1864 du Comité International de la Croix Rouge dont le siège est à Genève, était un franc-maçon. Grâce à Henri Dunant, dans la seconde moitié du XIXe siècle Genève est devenu le centre du

droit international humanitaire. Puis, d'autres institutions ont suivi. Aujourd'hui, cette petite ville est une capitale internationale où tout ce qui compte et décide en ce monde séjourne au moins une fois dans sa vie : les présidents, les ministres, les trafiquants d'armes, les capitaines d'industrie, les politiciens révolutionnaires, les mêmes en conservateurs, les banquiers, les écrivains, les musiciens, etc. On ne peut pas dire la même chose de Batna. On ne s'étonnera pas que, dans ces conditions, le sultan du Kironmoyee, Othman Abdu Sidiki Masjid et son épouse Fatima Taslima Abirda aient fait de nombreux séjours de ce côté-ci du Lac Léman. De plus, on se souvient que c'est à Bellevue, juste après Versoix au bord du lac, que le sultan a rencontré pour la première fois le cheik Abdallah Hassan Hassan.

Lorsqu'elle était à Genève, presque tous les étés, la sultane allait voir Nadège. Elle renouvelait sa garde-robe. Elle aimait le style très personnel de Nadège : pas d'excentricités, comme chez de nombreux couturiers européens dont son mari, le sultan, trouvait les vêtements scandaleux et décadents, mais une décence qui mettait en valeur son corps de femme et que le sultan appréciait lorsqu'elle quittait le hijab qui couvrait ses vêtements. Lors des essayages, les deux femmes avaient parlé de leur vie ; des joies et des chagrins qui sont le lot commun quel que soit le contexte dans lequel la vie est vécue. Pleurer dans un palais ou dans un gourbi, c'est toujours pleurer.

Le chagrin de la sultane était de ne pas avoir donné d'enfant au sultan. Celle de Nadège était d'avoir abandonné le fils de Nedjma. C'était leur croix (si l'on peut dire), une douleur, mais pas une faute dont elles se seraient senties coupables. Pour Nedjma, les coupables étaient son père, son ignoble mari, l'Algérie et les gens de Batna. Nadège ne parlait jamais de la blessure de Nedjma. Nadège n'avait pas abandonné Nedjma, elle l'avait mise de côté, en lieu sûr dans sa mémoire, comme les vieux lorsqu'ils mettent leur jeunesse de côté, pour

s'adapter au temps qui passe. Pour Fatima Taslima Abirda, il n'y avait pas de coupable, elle était simplement une femme blessée, non par la stérilité, elle n'était pas stérile, tous les spécialistes consultés à Genève ou à Vienne avaient confirmé que ni elle ni le sultan ne souffraient de cette infirmité. Elle espérait toujours, et le sultan aussi. Elle aimait son mari et son mari l'aimait. Mais elle avait peur que si l'absence d'enfant se prolongeait, il fût obligé de prendre une seconde épouse, une idiote qu'il engrosserait du premier coup. En épousant le sultan, Fatima Taslima Abirda avait fait un mariage d'amour dont elle avait payé le prix en sacrifiant une part de son identité. Elle avait dû se convertir à l'islam, abandonner son prénom Indira, devenir Fatima. Elle avait choisi ce prénom, celui de la fille du Prophète, pour complaire à son époux. Toutefois, dans son palais du Kironmoyee elle continuait à lire les classiques hindous que le sultan lui permettait de lire. Il les avait étudiés dans son enfance sous la direction de son père, grand admirateur de la poésie et de la pensée indienne : les Veda, les Upanishad, le Mahabharata (y compris la Bhagavad-Gita) et le Ramayana. L'enfant qu'il était alors avait peiné sur ces textes écrits dans un sanskrit compliqué qu'il avait du mal à comprendre et qui lui semblaient peu compatibles avec la simplicité du Coran. Pour sa part, la sultane, issue d'une famille de brahmanes pauvres, trouvait les classiques hindous plus intéressants que le Coran qui lui semblait d'une austère platitude. Toutefois, elle apprenait l'arabe et lisait le soir quelques versets coraniques à son époux, surtout ceux qui étaient censés rendre les unions fécondes. Elle lisait le Coran par amour, non sans un soupçon d'hypocrisie, une hypocrisie que l'amour lavait de tout soupçon.

Bien que Nadège soit restée secrète sur ses origines inavouées, les identités complexes de ces deux femmes avaient forgé une amitié. Il n'est pas rare qu'une fois l'an, souvent à la fin du ramadan, la sultane n'invite Nadège Legrand à lui rendre visite en son palais du Kironmoyee.

Chapitre 20

Gustave Safranek se demandait quel rôle pouvait jouer le sultan de Kironmoyee dans une affaire où le dogme de la guerre sainte musulmane semblait évident, mais où les armes et le lieu de cette prochaine attaque restaient inconnus. Yves Bardain se posait les mêmes questions, Carolina Beauregard également. Il en était de même pour tous les services occidentaux qui avaient suivi l'affaire depuis ses débuts.

Autrefois les Britanniques avaient eu un réseau au Kironmoyee. Avant l'indépendance du pays en 1963 les agents de Sa Majesté contrôlaient les services gouvernementaux. Jusqu'à la mort du sultan Mohammed Abdu Sidiki Masjid, en 1962, et pendant la dizaine d'années qui suivit, à l'intérieur du sultanat un réseau de *l'Intelligence Service* était resté opérationnel. Puis, au début des années soixante-dix du XXe siècle, avec l'importance de plus en plus grande prise par le secteur pétrolier dans l'économie du Kironmoyee, l'Angleterre s'était progressivement désengagée de ce qui, avec raison, semblait un élément insignifiant de la politique régionale et internationale. À l'exception des compagnies pétrolières, le Kironmoyee n'intéressait personne. Comme tout le monde, les services britanniques portèrent leurs efforts et leurs ressources sur le suivi des affaires des grands pays de cette partie du monde : Inde, Pakistan, Indonésie... Le minuscule sultanat de Kironmoyee passa naturellement sous les radars. La British Petroleum fut alors considérée comme un relais suffisant à l'Intelligence britannique. Dans un premier temps BP avait, en effet, maintenu en fonction plusieurs membres du petit réseau d'agents locaux de l'époque coloniale. Déjà âgés, ces agents étaient par la force des choses de moins en moins nombreux. British Petroleum ne jugea pas nécessaire de recruter de

nouveaux éléments. Vers 2010, il ne restait qu'un seul agent au palais du sultan, le fils du cuisinier de feu Mohammed Abdu Sidiki Masjid, un homme d'une quarantaine d'années appelé Moawiya Hanbal II. Il avait succédé à son père aux cuisines du palais et fournissait des informations sur les menus événements de la cour. Moawiya Hanbal II avait succédé à son père aux cuisines du palais par tradition familiale. En raison d'un très lointain lien de parenté avec les Hanbal. Les sultans du Kironmoyee, qui craignaient d'être empoisonnés, confiaient la préparation et la surveillance de leurs aliments à la même famille depuis plusieurs générations. De fait, Moawiya Hanbal était le deuxième du nom ; son lointain ancêtre, Moawiya Hanbal Ier, avait vécu de 1797 à 1852. Ce Moawiya premier du nom avait remplacé son père Yussouf Hanbal, mort empoisonné au mois de ramadan de 1835, après avoir goûté au repas de rupture de jeûne du sultan Abdallah Sidiki Masjid (1786-1842). À l'époque, en 1835, les gens du palais avaient soupçonné des agents anglais. En effet, à partir de sa domination du sous-continent indien l'Angleterre poussait son avantage afin de contrôler le petit sultanat indépendant du Kironmoyee. Le port en eaux profondes de Kitipilipili intéressait la marine de Sa Majesté. La garde du sultan arrêta quelques suspects. Sous la torture, certains avouèrent leur participation à un complot anglais dont la nature ne fut jamais clairement définie. Les suspects étaient morts avant d'avoir pu donner une description intelligible de leur part au complot. Le sultan Abdallah Sidiki Masjid était un homme pragmatique et intelligent. Il négocia. Il garda son sultanat qui, sous protectorat britannique, désormais ne fut plus menacé ni par les Bengalis ni par les Birmans. Il accepta un gouverneur anglais nommé par la reine Victoria auquel il accorda le titre de Premier Conseiller. Le sultan dirigea la cérémonie de nomination du Premier Conseiller en présence d'un représentant de la reine Victoria qui venait de nommer le même officier Gouverneur du pays. L'impérialisme britannique appelait ces arrangements subtils « *Indirect rule* », le gouvernement indirect. Cela permettait aux sultans et autres

chefs locaux de ne pas perdre la face, et aux Anglais d'avoir le pouvoir sans excessives et couteuses violences.

Si le jeune Moawiya Hanbal II avait remplacé son père, Ahmed Hanbal comme cuisinier du sultan et comme agent des services secrets de S. M. la reine Élisabeth II, c'était autant par tradition qu'en raison de son attachement à la monarchie britannique. Élisabeth II avait fait une tournée dans la région dans les années quatre-vingt. La reine faisait alors une visite protocolaire aux pays membres du Commonwealth, le jeune Hanbal était âgé de cinq ans. La reine Élisabeth avait passé une dizaine d'heures au Kironmoyee, c'était déjà beaucoup pour un sultanat dont le seul intérêt était ses fonds marins riches en pétrole. La vie au palais était bon enfant ; lors de la réception donnée par le sultan et son épouse, le petit Mohawiya II avait réussi à se glisser parmi les invités, une centaine tout au plus, gardes et serviteurs compris. Il avait joué avec la reine qui l'avait pris sur son royal genou : tel était son souvenir d'enfant. Si l'on avait demandé à Élisabeth II : « Sa Majesté a-t-elle joué avec le petit Mohawiya Hanbal ? » Elle aurait jugé cette familiarité déplacée (le jeu puéril tout autant que la question). Toujours selon Mohawiya Hanbal II devenu grand, avant son départ la reine d'Angleterre, Élisabeth deux, deux comme lui, avait caressé sa modeste joue droite du royal revers de sa main droite. Cette caresse sur sa joue avait marqué le cœur de l'enfant au rouge des uniformes des soldats de la garde à cheval de Sa Majesté. Si la présence de l'enfant sur les genoux royaux n'était pas attestée, l'effleurement de la joue l'était par une photo, en couleurs, mais décolorée par le temps, que les Hanbal conservaient dans un cadre de bois de santal orné de fleurs artificielles intensément rouges sous leur dépôt de poussière. Par la grâce de ces souvenirs, mais aussi par celle de son père, le jeune Mohawiya Hanbal second du nom était resté fidèle à l'Empire britannique et à l'*Intelligence Service* de Sa Majesté.

Pour l'essentiel, les rapports secrets de « Mowgli » portaient sur la nationalité et la profession des visiteurs du sultan et de la sultane. Par commodité, tradition, et sens particulier de l'humour, les services britanniques avaient puisé les noms de code de leurs agents du sous-continent dans « Le livre de la jungle » de Kipling. Comme son père, Mohawiya Hanbal II était donc Mowgli, il transmettait ses informations à « Balou ». Le Balou d'aujourd'hui était plus un courrier qu'un agent, il changeait tous les ans en raison de son emploi officiel. Balou était un employé de British Petroleum, un ingénieur qui une fois par mois venait au palais rendre compte au sultan de l'état des puits, des réserves, et plus généralement de l'exploitation des gisements. Ce n'était pas en soi un sujet qui passionnait Othman Abdu Sidiki Masjid, mais la richesse du sultanat était fondée sur cette exploitation, et cette richesse était un don d'Allah qui méritait un sacrifice de temps. Bien que le temps n'ait pas d'importance puisque le jour du jugement d'Allah était proche, comme le dit le saint Coran.

La coutume voulait qu'après qu'il eut fait son rapport mensuel, alors qu'il quittait le palais, Balou reçoive du cuisinier du sultan deux pains de farines de froment et de riz mêlées. Le rapport de Mowgli était caché dans les pains. Il en avait toujours été ainsi. Par ce moyen archaïque les services britanniques savaient la fréquence des visites du cheik Abdullah Hassan Hassan au Kironmoyee. Jusqu'à ce que l'affaire prenne forme, en dépit de ce qu'ils savaient du cheik les Anglais avaient cru que ces visites n'avaient qu'un contenu religieux qu'ils croyaient inoffensif. C'est aussi par ces rapports que les services de Sa Majesté apprirent que la sultane recevait une fois l'an une couturière de Genève du nom de Nadège Legrand. On s'intéressa à Nadège Legrand.

Tous les services furent mis à contribution. Les Suisses établirent son origine parisienne, ses liens avec la Grande Loge Féminine de Suisse, l'état confortable de sa fortune et son

amitié avec la sultane du Kironmoyee qui, en effet, lui rendait visite lors de ses séjours estivaux dans le canton genevois. Le colonel Bardain demanda à ses collègues d'enquêter auprès de la famille Legrand à Paris. On découvrit que Monsieur Legrand (famille normande, de Honfleur, des cousins : un hôtelier, un ébéniste, une musicienne apparentée à l'écrivain Alphons Allais) était veuf (épouse Chardin, décédée en 1989). Cet ingénieur retraité de la SNCF, franc-maçon et honorablement connu à Montmartre avait signé le 31 août 2003 les documents d'adoption plénière de Nadège X, âgée de 19 ans. Monsieur Lagrand avait dû user de ses relations pour faire admettre qu'il avait recueilli Nadège alors qu'elle avait 14 ans (selon la loi française, l'adoption plénière n'est plus possible après 15 ans, sauf si le parent adoptif a accueilli l'enfant avant qu'il n'eût 15 ans). L'identité des parents biologiques de la jeune fille n'était pas accessible en raison des règles de l'adoption plénière. Cette procédure annule les liens entre l'enfant et ses parents naturels. De surcroît, toute recherche de filiation était vouée à l'échec en raison du fait que, selon les documents d'adoption, Nadège était une enfant trouvée à Rennes, en Bretagne. Son abandon avait fait l'objet d'une enquête judiciaire, malheureusement les documents la concernant n'étaient pas informatisés, ils avaient été détruits dans l'incendie du Parlement de Bretagne en février 1994.

Les services sont par nature suspicieux. Si la vie de Nadège Legrand était d'une limpidité absolue après ses 19 ans, on ne savait rien de sa vie **avant** son adoption commencée de facto alors qu'elle avait 14 ans. Sa scolarité officielle commençait avec ses études à l'académie Nina Soral. Les services enquêtèrent auprès de ses professeurs. De l'avis général, Nadège Legrand avait été une élève brillante, dont la réussite à Genève honorait l'académie parisienne. Une professeure de design, Dounia Lepoivre, d'origine juive marocaine, expliqua qu'elle pensait que la jeune fille était originaire du Maghreb, d'une tribu berbérophone. On lui demanda de préciser l'origine

de sa conviction. Elle dit que lors des séances d'improvisation de décors pour tissus et broderies, Nadège Legrand avait tendance à reproduire des motifs proches de ceux des gens de l'Atlas marocain. De par son ascendance, Dounia Lepoivre avait une bonne connaissance de ces motifs berbères traditionnels. En France, les services ont alors tenté d'explorer la piste berbérophone, sans succès. En désespoir de cause, ils avaient analysé toutes les images des concerts de chanteurs et chanteuses en langue berbère qui s'étaient produits à Paris dans les dix dernières années, dans l'espoir que les programmes de reconnaissance faciale identifient Nadège Legrand venue assister à un récital. Le chanteur Idir, auteur d'un succès international « *A vava inouva* », avait donné plusieurs concerts à Paris, de même Souad Massi et bien d'autres. Les services acquièrent photos et films de ces concerts, ils espéraient y reconnaître la jeune femme avec des amis, retrouver ces amis et approfondir l'enquête. Rien ! Une dernière tentative fut faite avec les concerts d'Henrico Mathias, une célébrité française et juive qui fait une quasi-unanimité musicale dans la diaspora maghrébine, et dont les concerts sont régulièrement filmés et enregistrés. Cela ne donna aucun résultat. On chercha si Nadège et les Legrand avaient un lien quelconque avec Ahmed Al Nour et sa famille, il n'y en avait pas. Les premières années de la vie de Nadège Legrand étaient une énigme et l'on se demandait si en raison de ses liens avec le Kironmoyee cette couturière n'était pas un nouvel élément dans l'organisation de l'attentat terroriste qui liait le cheik, le sultan, l'ingénieur français et le djihadiste du village de Donji Komar en Bosnie.

Le travail d'investigation qui fut fait auprès des Legrand ne donna rien. Les cousins ne connaissaient pas les origines de l'enfant adoptée, ils ne l'avaient guère fréquentée en dehors de brefs séjours de vacances que Monsieur Legrand et sa fille faisaient à Honfleur. Il y eut une enquête sur les pratiques religieuses de la jeune femme, elle n'en avait aucune. On

chercha à savoir si Monsieur Legrand n'était pas en fait l'amant de sa fille adoptive. Rien ne permit de l'établir ni même de le penser. Monsieur Legrand avait une liaison régulière avec une couturière de la rue Lepic qui avait présenté Nadège à la directrice de l'académie Nina Soral. Un point avait toutefois surpris les enquêteurs des services français : Nadège Legrand semblait ne pas avoir de vie sentimentale ou sexuelle. Aucune liaison hétérosexuelle n'ayant été trouvée, les services cherchèrent s'il y avait quelque chose à découvrir chez Lesbos. Des professeures de l'académie Nina Soral étaient lesbiennes, ou bisexuelles pour se donner un genre Simone de Beauvoir. Il fallut se rendre à l'évidence, Nadège ne frayait pas dans ces eaux-là non plus. Selon toute apparence, elle n'avait vécu à Paris que pour ses études, et à Genève que pour son travail. Dans sa vie, tant à Paris qu'à Genève, le seul élément qui échappait aux obligations de l'étude et du travail était son assiduité aux tenues maçonniques. Dans ces milieux dans lesquels les services français étaient bien représentés, Nadège Legrand était connue pour son sérieux et son dévouement à la cause maçonnique.

Cet aspect particulier de la vie de Nadège Legrand convainquit l'équipe internationale de Zagreb qu'il fallait demander à Gustave Safranek d'aller à Genève tirer au clair les dix-neuf premières années de la vie de Nadège Legrand. La proposition en fut faite à la fin d'un long débat qui s'était tenu dans la salle de réunion de l'ambassade de la Confédération Helvétique à Zagreb, rue Bogovicev au numéro 3. Les Suisses et les Français avaient fait circuler un dossier dont le nom de code était « La couturière ». On y lisait quelques informations sur la situation financière de Nadège ; le nom de sa loge genevoise, « La ruche » ; la liste de ses voyages à Paris (une fois tous les trois ou quatre mois, pour passer des commandes et voir son père) ; ses voyages au Kironmoyee, une fois l'an ces trois dernières années. Sous la rubrique « religion » la fiche disait « néant ». Il y avait quelques photos de Nadège Legrand ;

soit seule soit avec son père adoptif, et une photo avec la sultane du Kironmoyee prise dans la boutique de mode de Nadège rue de la Confédération. Nadège Legrand était une belle femme et Gustave Safranek pensa que sa mission, s'il l'acceptait, n'aurait pas que des désagréments. Il hésita pourtant, il n'aimait pas cette affaire qui mêlait espionnage et vie maçonnique. Il avait toujours été attentif à ne pas confondre les deux... et puis les attraits de cette femme l'inquiétaient un peu (quand dans ses monologues intérieurs il pensait « un peu », il voulait dire beaucoup). Il finit par accepter la mission. Il aime à penser que son acceptation fut due à son analyse rationnelle de la situation : l'importance probable de l'acte terroriste en préparation ; sa qualité de maçon qui lui permettrait de mieux aborder cette « sœur » liée à la sultane du Kironmoyee ; la confiance dont les services alliés faisaient preuve vis-à-vis du chef de « L'observatoire des mouvements à tendances terroristes » de la République Autrichienne. Ce dernier point lui tient particulièrement à cœur, il y voit un nouvel argument de poids contre les détracteurs de son service. Gustave Safranek tient pour négligeable le fait que cette Nadège Legrand, la couturière, lui semble non seulement séduisante, mais intéressante en raison de son itinéraire maçonnique. Il se trompe.

Ses services lui avaient retenu une chambre à l'hôtel Cornavin, à deux pas de la gare du même nom à Genève. Un hôtel de catégorie moyenne, célèbre pourtant en raison du fait qu'il est pour l'éternité l'hôtel du Professeur Tournesol, puis de Tintin et du capitaine Haddock dans l'album d'Hergé « L'affaire Tournesol ». L'autre gare de la ville, celle des Eaux-Vives, près d'un grand temple maçonnique, était de l'autre côté du lac. Un train faisait la navette entre l'aéroport de Cointrin et la gare centrale près de son hôtel. Par souci d'économies, afin de ne pas gonfler inutilement sa note de frais, Gustave Safranek n'avait pas pris un taxi. Il méprisait ces agents qui, sous prétexte qu'ils étaient en mission, se permettaient toutes sortes

d'extravagances, genre 007 avec champagne et coucheries répétitives. Il faut dire qu'en dépit de son intelligence, de sa culture littéraire et d'une finesse intellectuelle qui n'est jamais en défaut, Gustave Safranek manque de fantaisie dans sa vie intime. Il faut aller plus loin : il manque d'expérience. S'il n'était pas tout à fait vierge, il s'en fallait de peu. Ce peu, c'était pas grand-chose, une brève rencontre pendant ses études universitaires... un désastre, et une liaison de quelques nuits avec une collègue alors qu'il venait de commencer sa carrière dans la police viennoise... Ce que Stendhal aurait appelé « **Le fiasco** ». Cet aspect étriqué de sa vie retentissait sur son style, qui était terne, sauf quand il prenait la parole. Là, il était le plus souvent brillant. D'où ce côté petit de sa vie personnelle. Il portait des vêtements démodés, se nourrissait de façon frugale, sauf s'il invitait dans un restaurant... dans ce cas-là, il mettait ses connaissances littéraires au service d'un choix de mets et de vins raffinés. Ces invitations étaient le plus souvent faites à des frères maçons, ou à des amis littéraires avec lesquels il avait des débats sur les grands auteurs qu'il admirait. Ce lecteur passionné de Jean-Jacques Rousseau relisait souvent avec une sorte de délectation morose ce passage des « Confessions » où Jean-Jacques raconte qu'à Venise, après un rendez-vous galant mal passé avec une courtisane, la belle demoiselle lui avait dit : « Laisse tomber les femmes et étudie les mathématiques ! » C'était un peu ce qui était arrivé à Gustave après ces deux brèves rencontres avec des femmes, qui, n'étant pas des courtisanes vénitiennes manquaient d'expérience.

Ah ! Gustave Safranek eût donné cher au monde pour être dans la situation de Lord Byron, lui aussi à Venise, lui aussi en relation charnelle avec une courtisane, et s'étant mis en tête un jour de gros temps de traverser le Grand Canal à la nage avait été accueilli à son retour par un : « Fils de pute ! Tu voulais donc me faire mourir d'inquiétude ! » Visiblement Lord Byron c'était James Bond, les dames étaient enchantées des

prestations de l'un comme de l'autre. Gustave se disait qu'il lui était difficile d'imaginer Jean-Jacques dans ce genre de situation. D'abord rien ne dit qu'il savait nager, même si dans « l'Émile » Rousseau recommande d'apprendre à nager aux enfants... très grand marcheur (« La marche a quelque chose qui anime mes idées » dit-il dans « Les Confessions »), mais peu sportif Jean-Jacques. Alors que Byron, malgré son pied bot, pratiquait tous les sports de son temps : course à pied, natation, boxe, équitation... Pour le sexe, Byron et Rousseau c'est le jour et la nuit, d'autant que Byron, comme on le disait aux XVIIe et XVIIIe siècles « chassait à poils et à plumes » : bisexuel. Hétérosexuel Rousseau, et peu porté sur « la chose » sauf peut-être en imagination. Il n'y a que dans le domaine du génie littéraire que l'on peut les rapprocher ; mais pas de trop près, Byron était colérique et Rousseau paranoïaque. Bref, entre la littérature, le sport et le sexe, il n'y a pas de liens causaux : chacun va son chemin séparément. Seule la guerre mélange tout.

Mario Ostric, Grand Maître de la Grande Loge de Croatie, avait pris contact avec la loge suisse Alpina afin d'informer son Vénérable de la visite prochaine de Gustave Safranek. Mario Ostric expliqua qu'il s'agissait d'un frère autrichien qui venait boucler une enquête avec ses collègues de la police du canton de Genève. Par la même occasion, Gustave souhaitait assister à une tenue chez ses frères suisses. Il s'avéra que la prochaine tenue se tiendrait dans dix jours, un jeudi soir, et que le samedi suivant dans le grand temple des Eaux-Vives auraient lieu des agapes fraternelles réunissant les maçons et les maçonnes de la région, sans exclusion d'obédiences. Les services suisses purent sans difficulté confirmer que Nadège Legrand assisterait à ces agapes fraternelles. Gustave prit contact avec le Vénérable de la loge Alpina pour l'assurer de sa présence à leur prochaine tenue. Il le pria de bien vouloir retenir sa place aux agapes fraternelles interobédiences du samedi suivant.

Tout aurait été compliqué si l'amour n'était pas venu tout simplifier. Encore que si l'on regarde cette affaire sous un angle différent il appert que tout aurait été simple si l'amour n'était pas venu tout compliquer. La rencontre eut lieu comme prévu dans le grand temple des Eaux-Vives. Avant le repas, dans le temple aménagé pour y recevoir ces agapes fraternelles les frères et sœurs circulaient verre en main, échangeant des propos de bienvenue ou engageant des conversations plus substantielles. Une centaine de personnes étaient réunies. Comme toujours chez les maçons, le premier contact était simple et direct, placé sous le signe de cette fraternité qui est une des caractéristiques de la vie maçonnique. Il se présenta à Nadège comme un maçon de Vienne, de la loge de Mozart. Elle aimait Mozart. Ils parlèrent de la prouesse vocale de la Reine de la nuit dans « la Flute enchantée ». Il lui récita des paroles d'un chant maçonnique (« Die Maurerfreude », « La joie du Maçon ») composé par Mozart en 1785. Dans sa loge à Vienne, un frère ténor chargé de la « colonne d'harmonie » chantait parfois :

Sehen, wie dem starren Forscherauge

Die Natur ihr Antlitz nach und nach enthüllet;

Wie sie ihm mit hoher Weisheit voll den Sinn

Und voll das Herz mit Tugend füllet

Das ist Maurer's Augenweide,

Wahre, heiße Maurerfreude.

Pour apprécier la musique, elle lui demanda de chanter, car elle ne parlait pas l'allemand. Il fredonna un instant, puis rougit discrètement et lui dit qu'il ne savait pas chanter. Elle trouva sa confusion charmante. Il lui dit qu'il préférerait lui traduire les paroles :

Voir la nature révéler peu à peu son visage

à l'œil fixe du chercheur,

la voir lui remplir tout le sens de haute sagesse
 et tout le cœur de vertu,
 c'est un délice pour l'œil du Maçon,
 une vraie et fervente joie pour le Maçon.

Elle eut une moue qui exprimait son regret de ne pas avoir la musique de Mozart sur ces paroles qui lui semblaient de simples copiés-collés des rêveries de Jean Jacques Rousseau. Il trouva sa moue adorable. Elle lui dit qu'elle avait essayé de reconstituer le rituel d'initiation du premier degré à partir des thèmes de « la Flute enchantée », et qu'elle y était presque parvenue. Elle lui demanda si les rituels avaient beaucoup changé depuis le XVIIIe siècle. Il pensait que non, mais que cela dépendait des loges et que ces questions de rites avaient chez certains des aspects dogmatiques, presque théologiques, ce qui, pour des francs-maçons, ne manquaient pas de ridicule. Elle en convint, revint à Mozart et parla du « Mariage de Figaro ». Elle avait lu la pièce de Beaumarchais, dont elle admirait l'esprit, la liberté de ton, elle l'appelait « Cette homme génial, touche à tout, espion du roi de France ! » (en insistant sur ce dernier point). Gustave Safranek piqua du nez et se demanda s'il devait rougir de gêne ou de plaisir. La question silencieuse venait trop tard, il avait déjà rougi : de gêne et de plaisir, pas discrètement comme l'instant auparavant où il avait su contrôler son trouble. Portée par la conversation, elle était tout à sa surprise de trouver cet homme si intéressant... et voilà qu'il venait de rougir. Ce rouge monté à ses joues et à son front lui donnait un air juvénile et doux, à cent lieues de ces séducteurs aux airs supérieurs et odieux, ou de celui de son mari dont l'expression de bête en rut l'avait terrorisée. Elle tomba amoureuse de cet homme chez lequel tout était moyen hormis son sourire et ses yeux bleus qui lançaient des regards rapides et vifs alors qu'il parlait avec intelligence de sujets qui la sortaient des banalités du prêt-à-porter. Lorsque les invités

furent priés de passer à table, c'est tout naturellement qu'ils s'assirent côte à côte pour continuer ce qui était déjà plus qu'une conversation, aussi intéressante fût-elle.

Nadège Legrand avait une sorte d'élégance naturelle qui transparaissait dans tout ce qu'elle faisait. Si rien ne semble plus simple que de s'asseoir, Nadège ne s'asseyait pas comme tout le monde. Bien qu'il eût été impossible de dire en quoi sa façon était différente, car après tout il suffit pour s'asseoir de disposer de ce qu'elle avait à disposition : un siège, et un cul. Oui, mais pas n'importe lequel ! Ici aussi, elle était plus élégante ; plus racée, si l'on tient à user d'une expression issue de nos descriptions de la gent animale plus que féminine ou masculine. C'est un fait, il y a des êtres vivants qui ne font rien comme la moyenne ordinaire de leurs congénères. Chez les chevaux on dit que la bête à fière allure, chez les humains on parle parfois de style. Il ne s'agit pas de ces manières qui s'apprennent comme on le voit dans le mannequinat : la marche, s'asseoir, se lever, la position des jambes, etc. Ou pire encore : d'une de ces affectations prétentieuses qui ne font que combler un vide essentiel. Ce qui s'apprend c'est bien ! Encore que sans la grâce, les bonnes manières ne sont que des habitudes qui lassent. Nadège avait le don de cette grâce dont on ne se lasse pas. Ce don avait fait la fortune de sa maison de couture de la rue de la Confédération ; le même don avait forcé l'amitié de la sultane du Kironmoyee, voire l'estime du sultan en personne. Il allait entraîner Nadège Legrand dans une aventure que Nedjma n'aurait jamais pu imaginer. L'amour pour commencer.

Pourtant, sur l'autoroute de l'amour ils étaient des accidentés. Abandonnés aux soins palliatifs des antidouleurs que sont le travail, l'étude, les plaisirs solitaires qui n'ont de plaisir que l'endormissement de la solitude. On sait le traumatisme qu'avait été pour Nedjma sa découverte de la sexualité dans le gourbi de son mari des Aurès ; quant à

Gustave, si techniquement il ne pouvait pas être considéré comme vierge, c'était tout comme. Impossible de comprendre pourquoi ni comment était si soudainement née entre ces deux êtres une telle appétence réciproque. Il avait suffi que ces deux êtres qui n'auraient jamais dû se rencontrer se rencontrent pour que tout commence. Un proverbe chinois dit : « Ce n'est pas parce que deux nuages se rencontrent qu'il pleut, deux nuages se rencontrent pour qu'il pleuve. » L'amour préexiste à tout, il attend, il guette, il veille, comprend tout, excuse tout... et trouve sa voie tant que dure l'espérance.

Nadège ne reconnaissait plus Nedjma, celle qui tenait les hommes à distance et avait de bonnes raisons d'en rester là. Voici qu'elle faisait l'amour avec celui-ci et y trouvait un plaisir qui au sens le plus cru la comblait ! Autant la verge de son mari lui avait semblé un monstrueux dispensateur de douleur et d'humiliation, autant le pénis de cet homme lui était une amicale clef des plaisirs. Il rougissait encore quand elle lui demandait une caresse inédite, mais c'était de plaisir... inventif avec ça !

Gustave n'aurait jamais pensé qu'il était aussi cet homme-là ! Un explorateur du sexe qui se découvrait des ressources que ses deux expériences passées ne l'autorisaient à concevoir ni en imagination ni en actes. Comme tous ses comportements, Nadège avait l'érotisme élégant. Pour Gustave, cette élégance changeait tout, il se sentait ennobli par cet amour qui se vivait et se faisait avec le sérieux jubilatoire des grandes cérémonies religieuses : on se réjouit avant ; on est aux cieux pendant ; on en savoure le souvenir, après.

Il sut très vite qu'elle était d'origine orientale. D'abord intuitivement, du simple fait qu'il l'aimait. Puis, il en eut la preuve expérimentale un soir où au sommet de son plaisir elle cria « Yihwah » (Oui en chaouia), puis elle lui dit des mots dans une langue inconnue. Des mots d'amour issus de chansons anciennes du dialecte chaouia. Dans l'intimité des corps qui suit

le plaisir donné et reçu, il lui demanda si elle était d'origine arabe :

- Arabe, non. Ma famille venait des Aurès, une région d'Algérie où vivent les Chaouia. Des musulmans qui parlent une langue berbère. Mais j'ai été élevée en France et j'ai rompu tous liens avec ma famille d'origine. J'ai été adoptée par Monsieur Legrand, un franc-maçon français. Je suis la couturière française Nadège Legrand !

Il ne comprenait pas pourquoi elle avait rompu avec sa famille. Elle expliqua :

- C'est compliqué. Chez nous les filles ne sont pas libres. Je n'ai pas voulu de cette vie-là. J'ai fui ! Si les gens de ma famille me retrouvaient, ils me tueraient. C'est la loi chez nous. Au début, quand je suis revenue en France, c'était dur... très, très dur ! Mais moins dur que si j'étais restée en Algérie où je serais morte ! Monsieur Legrand m'a aidé comme mon père ne l'a jamais fait ! Celui qui s'appelait mon père selon la biologie, il m'a trahi ! Il m'a vendu pour pouvoir mettre une jeune cousine dans son lit !

Le visage de Nadège avait pris celui de Nedjma au temps de ses épreuves. Gustave fut bouleversé par cette métamorphose qui mettait à nu la dignité de la femme qu'il aimait. Ce beau visage tragique, qui osait devant lui se dévoiler lui révélait une dimension nouvelle de l'amour : la réciprocité de la confiance totale en l'être aimé.

Chapitre 21

Conscient de la confiance totale qu'il avait en Nadège, Gustave comprenait l'inéluctable réciprocité de son sentiment. Un sentiment partagé dont l'effet s'augmentait par l'effet même de son partage. « Tu parles comme Montesquieu » se disait in petto Gustave Safranek, qui, dans son délire amoureux, se raccrochait à la littérature pour ne pas perdre pied. À Genève, le temps pour cet amour allait beaucoup plus vite, et pourtant plus lentement : vite passaient les nuits et les rencontres quotidiennes ; néanmoins, après une semaine à Genève Gustave avait l'impression d'avoir vécu des mois, voire des années auprès de Nadège Legrand et de Nedjma. Elle lui avait tout dit de sa vie, à l'exception de l'abandon de son fils. Il savait désormais que le seul lien de la couturière avec le complot terroriste était son amitié avec la sultane du Kironmoyee. Il comprit qu'il ne pouvait plus taire sa mission qui intercalait un mensonge entre elle et lui. Plus le temps passait, plus il se sentait piégé par ce mensonge qui risquait de détruire le couple qui s'était formé.

Ce temps passant ne se comptait pas en minutes, heures, jours et semaines... mais en rendez-vous, baisers et caresses, orgasmes et joies, qui dilataient le temps en unités sans mesure objective. Quelle est la mesure réelle du temps de l'amour ? Faut-il compter en baisers, en serments, en regards, en caresses, en orgasmes... en tous ces liens, des presque riens, qui forment un « nous » ? Il décida de tout lui dire. Il adopta d'abord une attitude volontariste : tout serait dit au prochain rendez-vous !

Le problème du volontarisme est qu'il gonfle et dégonfle au gré des engouements. Fort de sa résolution il se disait : « le sort en est jeté ! » ... Et puis elle paraissait, belle, désirable, désirée,

désirante et le volontarisme était culbuté. Après plusieurs tentatives qui se terminèrent trop bien, il décida d'abandonner le volontarisme, de ne rien forcer, mais d'attendre l'instant où le besoin de tout dire serait irrésistible, au même titre que l'amour. Ce qui n'était plus exigé comme un forcené vint naturellement dans la tendresse qui suit les joies de l'amour. Tout fut dit. Il fut surpris, elle ne marqua pas un grand étonnement :

- Alors comme ça tu étais en mission.

L'usage de l'imparfait le ravit. Elle s'exprimait avec trop de subtilité et d'élégance pour que l'usage de l'imparfait et non du présent ne signifiât pas qu'elle savait que leur relation était sortie du cadre de sa mission.

- En effet ! Mais comme tu le vois, tout est devenu différent. (Caressant un sein qu'elle lui offrait en souriant) : je ne sais plus ce que je dois faire ! Nous devons en parler, et trouver des solutions qui ne nuisent ni au combat contre les terroristes, ni à notre amour.
- On pourrait se marier. Mariage d'amour et de raison !

Elle avait dit cela d'un air malicieux qui lui allait à ravir. Comme ils étaient nus ; comme elle le caressait de l'œil, du corps et de la main ; comme il faisait de même et comme la vie est belle quand le désir est doux ils refirent l'amour. Puis on parla mariage. Il dit :

- C'est une idée brillante !
- Non, une évidence !
- Évidence ?
- Je deviens Madame Nadège Safranek, la sultane m'invite dans son palais de Kironmoyee, nous y faisons notre voyage de noces et tu y fais tes petites affaires. Évident, simple, élégant !

Il prit appui sur le coude pour mieux plonger son regard dans le sien :

- Sauf que cette affaire est dangereuse !
- Le danger, je connais. Je me suis évadée seule d'Algérie. J'ai vécu sans le sou à Paris. J'ai une famille qui m'égorgera si elle me trouve. Je connais le prix de la liberté. Le vrai problème n'est pas le danger. Il est de savoir si tu veux de moi ! Moi, c'est simple, danger ou pas danger, je te veux !

Il la voulait ! Gustave eut alors la sagesse de se remémorer les fortes paroles de Casanova commentant sa décision de s'évader de la prison de Venise : « J'avais lu et appris sur le grand livre de l'expérience qu'il ne fallait pas consulter les grandes entreprises, mais les exécuter sans contester à la fortune l'empire qu'elle a sur tout ce que les hommes entreprennent ». Cette pensée qu'il avait fait sienne dans sa vie lui était revenue lors d'une de ses discussions avec le vénérable croate Milan Ostric. Celui-ci lui expliquait alors, page 68, l'importance du principe d'incertitude dans l'expression de toute liberté. Gustave dit à Nadège :

- Tu es l'illustration parfaite de ce qu'un de mes amis, il est maçon comme nous, appelle « le principe d'incertitude ».
- Ton Casanova, son français est élégant, mais qu'entend-il par « ne pas **consulter** les grandes entreprises » ?
- Le XVIIIe n'est pas seulement le siècle de la raison, c'est celui des sentiments (à cette époque les gens pleurent beaucoup) et de l'irrationnel... Oui, oui, de l'irrationnel ! Casanova usait d'un oracle cabalistique fondé sur des correspondances entre des chiffres et des lettres, il en obtenait des réponses à des questions sur l'avenir. Il avait face à cette « magie », qu'il appelle aussi « physique occulte » ou « sciences abstraites », une attitude ambiguë.

Il n'y croyait pas assez pour ne pas en critiquer l'abus et la crédulité de celles et ceux qu'il dupait en utilisant son oracle. Mais il était de son temps où ces choses, comme aujourd'hui, avaient de l'influence ; sur lui-même comme sur certains milieux populaires, mais aussi dans la noblesse. Lors de son premier passage à Paris vers 1757, il rencontre une madame d'Urfé, vieille noblesse française, qui lui tient des propos fumeux et dont il s'empresse, non sans remords, d'exploiter la crédulité dans le domaine des « sciences abstraites ».

Nadège avait cette particularité de l'esprit français qui aime galoper sans détour vers une réponse claire. Gustave avait la particularité de l'esprit germanique qui consiste à faire l'historique de la réponse avant de la formuler. Elle dit :

- Fort bien, fort bien, Monseigneur ! mais je demande que veut dire « ne pas **consulter** les grandes entreprises » ?
- Mais c'est ce que je dis ! Consulter avait alors deux sens possibles. Je viens de t'expliquer le premier : user des « sciences abstraites » pour savoir si le projet réussira ou non. Le second sens est plus rationnel, dans ce cas-là consulter signifie évaluer, peser le pour et le contre, hésiter puis décider. Lorsqu'il dit « ne pas consulter les grandes entreprises » Casanova navigue entre ces deux significations.
- Donc, on se marie et on verra plus tard où cela nous mène.
- C'est ça !
- Et ce que tu appelles « le principe d'incertitude » inséparable de l'expression de toute liberté, c'est ce que dit Casanova dans sa phrase élégante : il n'y a pas d'acte de liberté sans l'acceptation du risque de l'échec.

S'il y eut à cela une réponse de Gustave qui s'était mis à parler de Goethe, Nadège ne l'entendit pas, elle était entrée dans un silence riche de tous ses souvenirs : le bien, le mal, ses joies et ses peines, les cèdres des Aurès, la neige en hivers, l'abandon de son fils et l'ignominie de sa nuit de noces dans le gourbi de son mari. Elle jouait machinalement avec le sexe de son amant, elle aimait ce contact qui accompagnait sa rêverie sans l'interrompre. Gustave sentait que son amoureuse était ailleurs, dans un ailleurs dont il était exclu. La caresse sur son sexe lui semblait une façon pour elle de lui dire que même dans son absence elle restait avec lui. Petit à petit, le pénis prit son autonomie et changea de consistance. Le raidissement sortit à demi Nadège de sa randonnée mentale solitaire, elle sourit à ce sexe par lequel s'exprimait la mystérieuse intimité qui avait fait de deux inconnus blessés un couple. Pivotant sur le côté, Gustave s'était emparé des hanches de Nadège et glissait sa tête entre ses cuisses pour pratiquer un cunnilingus, dont le mot latin évoque pauvrement la délicatesse. Touchée par cet hommage buccal où s'exprimait une attention amoureuse, elle commença une fellatio dont la câlinerie croissante s'harmonisait avec l'expansion naturelle de l'organe. Quand elle jugea que la consistance de celui-ci était à son goût, elle le monta avec autant d'élégance que de détermination. Mis en forme par les caresses précédentes, le bassin de Nadège s'anima d'un mouvement régulier au rythme crescendo qui les porta rapidement aux portes grandes ouvertes du seul Paradis terrestre que connaissent à présent les humains, ainsi que nombre d'autres mammifères.

Il n'est pas de problème délicat dont un orgasme réussi ne puisse venir à bout. Le mariage eut lieu à la mairie de Collonges-sous-Salève, son maire était un vieux franc-maçon. Collonges est à deux pas de Genève, « côté France » comme on dit ici. Nadège tenait à se marier en France, par facilité et par attachement au pays de son père adoptif ; de plus, elle connaissait le maire de Collonges qu'elle rencontrait lors des

rassemblements maçonniques qui étaient courants dans la région : à Annemasse, à Annecy ou encore à Thonon-les-Bains. Nadège avait souvent pensé que si elle devait un jour se marier - l'hypothèse était alors abstraite - elle aimerait que ce fût à Collonges-sous-Salève. Mozart n'était pas le seul musicien qu'elle admirait, il y avait aussi les Italiens, Vivaldi, Rossini, Donizetti, Puccini... et Verdi. Elle trouvait très romantique que, dans la petite église de Collonges-sous-Salève, le 29 août 1859 Giuseppe Verdi ait secrètement épousé la soprano Giuseppina Strepponi. Leur liaison datait d'une vingtaine d'années, et tout aussi romantique était le fait qu'avant de connaître Verdi, et même un peu après, Giuseppina avait eu à Paris une vie sentimentale digne de la Violetta de La Traviata, ou de Georges Sand. Sur ce point, la vie de Nadège avait peu en commun avec celle de Giuseppina Strepponi, ou avec celle de Georges Sand... la détermination peut-être, car dès l'âge de quinze ans La Strepponi avait été une étoile de la Scala à Milan. Puis, ayant eu un enfant d'un ténor et perdu sa voix, elle était venue seule à Paris enseigner le chant. À Milan, elle avait été la maîtresse de Verdi qui lui rendit régulièrement visite à Paris. Outre « La dame aux camélias » de Dumas fils, qu'ils avaient vu au théâtre du Vaudeville en février 1852, l'atmosphère de La Traviata renvoie à des épisodes ou à des impressions, vécus et ressentis par Verdi et Giuseppina pendant leur vie parisienne.

Le mariage se déroula dans l'intimité, il n'y eut personne de la famille Safranek mais le père de Nadège Legrand était là, fier et ému de voir sa fille adoptive se marier enfin. Il avait craint qu'en raison de ses traumatismes passés elle ne se condamne à ne réussir que sa vie professionnelle. Elle l'avait aussi pensé ; et puis cet homme ordinaire, et qui l'était bien peu, était entré dans sa vie.

Il faut dire que depuis sa rencontre avec Monsieur Legrand, Nadège avait eu une vie heureuse à laquelle ne manquait qu'Aliocha. Alexis Stepanov, qu'elle appelait Aliocha, l'amour de

sa jeunesse scolaire, puis lycéenne, qui avait quitté Paris pour Moscou, ou Leningrad redevenue Saint-Pétersbourg. Les Stepanov avaient quitté la France peu de temps avant la mort de la mère de Nedjma Nadège ; avant que son père ne ramène Nedjma à Batna et que les lettres d'Aliocha ne puissent plus être reçues. Parfois, tôt le matin lorsque Gustave dormait, surtout s'il souriait dans son sommeil, il ressemblait à Aliocha. Ils avaient entre quatorze et quinze ans lorsque la vie les avait séparés. Ils s'étaient connus au cours préparatoire et ne s'étaient quittés qu'au lycée. Ils s'aimaient comme s'aiment les enfants qui s'aiment, totalement et en toute innocence. Plaisirs des sens en plus, c'était cette innocence de l'amour qu'elle avait retrouvée avec Gustave : un étranger comme elle et comme Aliocha, un mutant des identités ethniques trop simples. Un homme qui avait puisé dans la culture autrichienne autant que dans ses racines européennes pour devenir l'auteur de lui-même : l'homme qu'il était. Aliocha avait appris à Nadège cet art de se créer soi-même.

Un art difficile, plus difficile encore pour Nadège que pour Aliocha. Au début du cours préparatoire, Nadège et Alexis parlaient mal le français. Ils ne s'étaient pas rapprochés l'un de l'autre en raison de ce commun handicap, car au cours préparatoire de l'école de Puteaux, puis au lycée Agora, leur situation était banale. Ce qui les avait rapprochés était la même détermination à entrer dans le monde de la culture. La majorité des enfants de leur classe étaient des étrangers, des Africains du nord ou du sud du Sahara qui, en général, montraient peu d'intérêt pour la culture française en raison de la contre-culture prêchée par les imams des quartiers : le message de l'école, quand il y en avait un, était détruit par celui de la mosquée. À la maison Aliocha parlait le russe, et Nadège, qui alors s'appelait Nedjma, parlait le chaouia, parfois l'arabe avec son père qui avait l'ambition de mieux connaître la langue du Coran. Nedjma et Aliocha avaient pris l'habitude de travailler ensemble. Ils se retrouvaient chez les Stepanov ; pas chez elle, son père

n'aimait pas Aliocha, il croyait qu'il était un chiite de Russie parce qu'il y avait Ali dans son prénom. Nedjma laissait son père dans sa confusion, car si elle lui avait dit qu'Aliocha était chrétien, il lui aurait interdit de le voir.

La vie des Stepanov était très différente de celle de sa famille. Lorsque Nedjma était chez eux, il n'était pas rare qu'ils se parlent en français, même si la langue de la maison était le russe. Aliocha était gêné quand ses parents parlaient en russe lorsqu'elle était là. Il leur disait « français ! français ! ». Nedjma n'aurait jamais pensé faire une telle remarque à ses parents. D'abord, entre eux ils ne parlaient que le chaouia avec quelques mots et expressions en arabe, parfois en français ; ensuite, son père l'aurait frappé pour lui rappeler le respect qu'elle leur devait. Enfin, son père ne considérait pas que parler le français ait de l'importance. Aliocha le pensait, sa mère aussi ; quant au père du garçon, il aurait voulu que son fils se partage entre deux cultures : russe et française. Aliocha voulait avant tout être français, il dévorait la littérature française et c'est grâce à lui que Nedjma avait développé la même passion. La lecture était devenue une sorte de compétition sportive : c'était à celui qui dans la semaine aurait le plus avancé. Ils avaient eu une période romantique : Alfred de Vigny (poésie et théâtre), Chateaubriand (« Paul et Virginie », « Le génie du christianisme » dont la lecture avait demandé de gros efforts à Nedjma), Musset (théâtre et poésie), Prosper Mérimée (les nouvelles) ; puis il y avait eu la période classique (Corneille, Racine, Molière) ; un long intermède avait été consacré à Jean Jacques Rousseau (« la Nouvelle Héloïse » et « l'Émile » où Nedjma avait trouvé l'éducation de Sophie un peu naïve, mais intéressante) ; ils venaient d'attaquer Freud, pour mieux comprendre les surréalistes, lorsque les adultes les avaient séparés.

Aliocha le Français avait beaucoup pleuré, il ne voulait pas quitter Nedjma, il voulait rester en France. Les Stepanov

avaient hésité à quitter Paris. Madame Stepanov avait l'habitude de dire : « Je suis reconnaissante à la France de nous avoir accueilli lorsque nous avons fui le chaos qui a suivi la fin du communisme, mais la Russie me manque trop. » Monsieur Stepanov disait qu'il aimait la France, mais que les Français n'aimaient que « la littérature russe, et pas les Russes ! » C'était très différent de ce que chez elle ses parents disaient et ne disaient pas. Son père n'aimait pas la France, elle n'était que son lieu de travail, il disait que puisque les Algériens avaient gagné la guerre, il était normal qu'ils viennent à présent occuper la France. D'un autre côté, son père était souvent en colère contre « les Arabes », il disait : « Nous, les Chaouia, nous avons commencé la guerre contre les Français infidèles et maintenant nous sommes colonisés par les Arabes qui ont attendu la victoire au Maroc ! » Comme Monsieur Stepanov, son père disait que les Français n'aimaient pas les Algériens ! mais il n'ajoutait pas que les Français aimaient la littérature algérienne. Nedjma s'était demandée s'il y avait une littérature algérienne, elle en avait trouvé, mais écrite en français et qui parlait de l'Algérie comme d'un pays aussi triste que son père. Son père, il n'aimait personne et surtout pas lui-même. Nedjma avait compris que son père n'aimait pas l'Algérien en lui alors même qu'il n'arrêtait pas de crier le contraire. Sa mère semblait atteinte du même mal, un jour alors que sa mère parlait des Algériens avec une amie chaouia de Puteaux, Nedjma avait entendu sa mère dire : « tous ces cadrés, c'est une sale race ! » (elle avait dit « cadrés » et « race » en français, le reste en chaouia). Les « cadrés » étaient les gens du FLN, ceux qui avaient gagné la guerre de libération contre la France.

À force de lectures, Nedjma avait trouvé le mot qui exprimait l'attitude de ses parents face à la vie : le ressentiment ! Le ressentiment est le souvenir d'une offense, d'une humiliation passée, dont on recherche vengeance. Toutes les victimes n'éprouvent pas nécessairement du ressentiment. Comme dans le « Rouge et le Noir » de Stendhal certaines victimes oublient,

d'autres se vengent comme Julien Sorel sur madame de Rénal, d'autres pardonnent comme madame de Rénal pardonne à Julien Sorel. Ses parents ne faisaient rien de tout cela. Ils conservaient leur ressentiment qui les forçait à n'aimer personne. Ils n'aimaient pas les Français et passaient leur temps à le dire surtout lorsqu'ils sortaient de la mosquée Er-Rahma ; ils n'aimaient pas les Arabes qui avaient colonisé l'Algérie indépendante ; ils ne s'aimaient pas eux-mêmes, car ils n'avaient pas la force de se venger et des Français et des « cadrés » algériens. La pensée de ses parents que le ressentiment avait transformés en victimes universelles était si désordonnée que Nedjma comprenait que certains de ses ex-camarades de classe deviennent fous de religion. Le Coran au moins disait qui était l'ennemi et comment il fallait le combattre. Mais la religion, ce n'était pas pour elle, elle avait déjà trop lu de livres pour ne croire qu'en un seul, comme son père qui là encore était confus. Il aimait follement le Coran, bien qu'il ait du mal à le lire dans une langue qui n'était pas la sienne, mais il se mettait en colère si on lui disait que le prophète était un Arabe... comme si le Coran avait été écrit en chaouia ! Très tôt dans sa vie Nedjma avait décidé qu'elle ne serait jamais comme ses parents une victime incapable d'aimer. À ce mal vivre, les circonstances de la vie à Puteaux auraient pu proposer à Nedjma une alternative négative : la satisfaction de haïr en pratiquant la guerre sainte qui faisait des ravages dans son quartier. Elle avait pu choisir une autre voie.

Chez les Stepanov, on n'aimait pas les communistes et on méprisait les nouveaux capitalistes, c'est-à-dire les ex-apparatchiks, qui avaient détruit l'économie de l'URSS sans être capables de bâtir celle de la Russie. Mais ils ne disaient jamais que leur pays était dirigé par une « sale race » et ils étaient fiers d'être russes, ils aimaient leur pays tout en aimant la France. Chez elle on n'aimait personne, sauf le Prophète Mohammed, mais lorsque Nedjma avait dit à son père que le Prophète était un Arabe, elle avait reçu une claque. Quant à sa

mère, elle ne disait presque rien, elle regrettait les Aurès, ses cousins et ses cousines, ses demi-frères et ses demi-sœurs. Son corps était en France, mais tout le reste de sa personne était encore à Batna. À Puteaux, ses fréquentations se limitaient à quelques femmes chaouia qui, comme elle, subissaient leur ennui en terre étrangère comme une malédiction passagère qu'Allah supprimera bientôt en faisant de la France une « terre d'islam ». Quand Nedjma comparait sa mère à celle d'Aliocha, elle se disait que sa mère s'était trompée de malédiction : sa malédiction n'était pas d'être venue en France, mais d'être née en Algérie et d'être incapable d'en sortir. Quand elle était morte, le père de Nedjma avait acheté un cercueil en métal pour sa femme. Nedjma avait eu l'impression que sa mère était rentrée avec eux en Algérie dans une boîte de conserve, comme les tomates qu'au temps de la « Révolution agraire » les Algériens faisaient venir de France. Sa mère avait été enterrée là où elle n'avait jamais cessé de survivre, et ne jamais vivre : à Batna ! La ville que Nedjma avait quittée sitôt qu'elle avait compris qu'elle était condamnée à y mourir, comme sa mère.

Madame Stepanov était bien vivante, mais triste lorsqu'elle avait quitté la France. Elle parlait très bien le français, et lorsque son mari s'inquiétait de voir qu'Aliocha refusait son héritage russe pour essayer d'être totalement français, elle disait : « Ce n'est pas grave, il aime la littérature française, elle le conduira à la nôtre un jour ou l'autre. » Elle était intelligente, Madame Stepanov : quelques mois avant que la famille ne décide de revenir en Russie, alors qu'Aliocha et Nedjma venaient de commencer Freud (en français), Aliocha avait confié à Nedjma qu'il commençait à prendre plaisir à la lecture en russe de Tolstoï que ses parents lui demandaient de leur faire chaque soir avant qu'ils n'aillent se coucher.

Nedjma avait été heureuse et triste de cet aveu de son ami. Elle avait été heureuse à l'idée qu'il était en train d'acquérir

deux patries où il serait également heureux de vivre, et à partir desquelles il devenait déjà un autre homme. Un homme ouvert à tous les grands messages qui courent le monde. Mais elle avait compris avec tristesse qu'elle était condamnée à ne pas avoir de patrie. L'Algérie ne lui avait rien donné : un père qui n'aimait qu'un Prophète dont elle ne voyait aucun bienfait, une mère silencieuse dont le corps était en France et les pensées dans une Algérie dont elle n'attendait rien de bon. Il ne lui restait que la France, un pays que ses parents n'aimaient pas et où les Algériens n'étaient pas aimés. Pour s'inventer elle-même, Nedjma allait devoir ne se nourrir que du meilleur. Avec pour guide le seul courage qui vaille, le courage de faire confiance à son intelligence : il lui faudrait trouver, découvrir, et lire des livres qui émerveillent et faire de chacun d'eux une parcelle du territoire de son unique patrie. Sa conquête coloniale ! Nedjma avait eu de la chance, elle avait rencontré Aliocha puis Monsieur Legrand. Monsieur Legrand était devenu son guide sur la terre inconnue des pensées grandes dont elle avait fait son royaume républicain. En la guidant dans ses lectures, en lui accordant son affection désintéressée, en favorisant son accès à la franc-maçonnerie, Monsieur Legrand avait été un père qui l'avait initié à l'art de devenir elle-même.

Chapitre 22

La construction de l'aéroport international Mohamed Abdu Sidiki Masjid avait pris plus de six mois de retard. Pour Tatiana Olochenko, qui dirigeait la mission commerciale ukrainienne au Kironmoyee, ce retard était du temps perdu dans un pays sans intérêt. Passe que l'on ne puisse y boire une goutte d'alcool, même chez soi, sans risquer de se faire contrôler et insulter par la police religieuse qui vérifiait votre statut d'étranger infidèle ; passe encore qu'il ne s'y déroule aucune manifestation culturelle : ballets (imaginez une ballerine faisant des entrechats en bourka), concerts, cinéma, théâtre et opéra : *niet* ! Sans compter qu'il était impossible de dormir une nuit correcte avec ces hurlements qui dans la nuit ponctuellement éclataient du haut des minarets pour réveiller tout le monde ; en plus, elle ne pouvait se rendre sur le chantier en prenant le volant, elle devait obligatoirement avoir un chauffeur mâle lors de tous ses déplacements. En outre, elle devait porter un voile imbécile sitôt qu'elle quittait son domicile : impossible de faire son jogging en dehors du minuscule jardin de sa villa entourée de voiles en béton : de hauts murs islamiquement corrects. Six mois de ces vexations sexistes et primitives lui avaient semblé infiniment longs, et voilà qu'à cause d'un ingénieur russe trop imbibé de vodka (ils la faisaient livrer dans les containers qui transportaient les fournitures du chantier) elle devait rester dans ce pénitencier six mois de plus à attendre que l'aéroport soit fin prêt pour recevoir les huit Antonov dont elle avait négocié la vente au sultanat. Six mois, sinon plus ! L'ivrogne avait mal calculé le poids du lest d'une grue, elle s'était effondrée sur la tour de contrôle en construction. « Décidément pensait Tatiana, les Russes ne se sont pas guéris du communisme ! » ... « Ni d'Ivan le Terrible, de Pierre le Grand et de Staline » avait-elle ajouté en historienne du malheur au musée des horreurs et grandeurs du grand peuple russe.

Tatiana Olochenko avait mené son enquête sur l'accident de la grue. L'alcool y avait certes joué un rôle... mais l'alcool n'est-il pas déjà une conséquence du malheur russe ? Dans son enquête, elle avait découvert que comme au temps du communisme les Russes avaient voulu gagner du temps, aller plus vite... en un mot, et comme dans le passé : « Dépasser les objectifs du plan ! » Comme à Tchernobyl où pour aller plus vite ils avaient construit une centrale nucléaire qui leur avait pété à la gueule et irradié toute l'Europe. À Tchernobyl l'objectif était de faire vite pour éviter les sanctions qui, depuis Staline, frappaient en cascades tous ceux qui pouvaient être accusés de manquer de zèle dans la construction du socialisme. Le système soviétique ignorait l'accident au sens philosophique du terme (ce que la langue anglaise appelle *act of God*), l'accidentel ne pouvait qu'être intentionnel : un sabotage ! qui entraînait la sanction, voire l'élimination sous Staline, de toutes les personnes qui avaient un lien de causalité repérable ou imaginaire avec le sabotage qui retardait la construction du socialisme. Alors sur le chantier de construction de la centrale de Tchernobyl tout le monde avait fait vite ! les ouvriers, les ingénieurs, les fabricants des pièces usinées, les monteurs, soudeurs, etc. Faire vite pour dépasser le plan... Dans son délire volontariste, toute la machinerie idéologique avait oublié les lois de la matière en fission pour se consacrer à la fiction des apparences. Cela avait donné un réacteur atomique qui avait l'air de fractionner l'uranium 235 pour en faire de l'énergie. Mais la matière avait fini par exploser au nez du communisme. Dans son enquête d'historienne, en dépit du rapport officiel des experts russes (un mensonge plus ou moins intelligent selon la tradition russo-soviétique), Tatiana avait découvert que l'accident sur le chantier de l'aéroport ressemblait beaucoup à celui de Tchernobyl. Certes, le contexte idéologique était en apparence différent. Il n'y avait pas de plan quinquennal à dépasser, ni d'apparatchiks à craindre. Mais il y avait la loi du profit : faire vite à moindre coût ! (*time is money* selon le nouveau slogan de l'idéologie à la mode) Alors l'ivrogne avait

forcé les cadences, négligé les lois de la matière : l'équilibrage du lest de la grue était défectueux et irréparable sans équipements supplémentaires... il avait calculé qu'en ne dépassant pas une charge de 8 tonnes, le lest disponible était suffisant ; la livraison de ciment était insuffisante, on compenserait avec du sable. Mais pour gagner du temps et toucher sa prime, le chef de chantier avait surchargé la grue. Elle s'était effondrée sur la tour de contrôle presque achevée qui s'était écroulée comme le château de sable qu'elle était. Tchernobyl en plus modeste : il n'y avait eu que onze morts : le grutier et dix ouvriers qui étaient en train de monter les équipements de la tour de contrôle. Le capitalisme se retrouvait à presque égalité avec le communisme, en moins spectaculaire... en plus vicieux peut-être. En plus universel. Tatiana Olochenko se disait que l'espèce humaine n'avait pas de chance, elle échappait à un malheur pour en trouver un autre. Et puis il y avait la guerre.

La Russie et l'Ukraine étaient en guerre, une guerre civile où la Russie armait et soutenait les siens pour faire la guerre à l'Ukraine. Poutine appliquait aux relations internationales la tactique du judoka au combat : utiliser la faiblesse de l'adversaire pour que même ses forces contribuent à sa défaite. C'est la tentation de tous les pouvoirs qui se voudraient absolus. La tactique avait réussi à Hitler et aux Japonais (la force de la ligne Maginot devenue la faiblesse de la France, Pearl Harbor...), jusqu'à l'éternel retour de la puissance du temps qui jamais ne favorise ce qui se fonde sur le seul usage de la force. Car, avec le temps, l'usage de la force crée la force contraire qui la détruit. Seul échappe au piège le héros qui use de la force pour créer autre chose que la simple nécessité de son usage recommencé. En ce sens, il s'en est fallu de bien peu pour que Napoléon Ier ne crée en Europe un nouveau monde. Peut-être parce qu'il était le seul à avoir pris Moscou Tatiana Olochenko était une admiratrice de l'Empereur, qu'elle aimait citer à propos. Si elle avait rencontré Poutine, elle lui aurait

servi cette citation : « On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus. », mais elle n'avait jamais rencontré Vladimir Poutine, même à l'époque où il était à Saint-Pétersbourg. Toutefois, une de ses amies, une autre Tatiana, aucun lien de parenté avec elle, le connaissait.

Tatiana Ivanovna Kossarev avait étudié l'histoire à l'Université de Leningrad où les deux Tatiana avaient fait connaissance. Tatiana Ivanovna était aussi blonde que son amie était rousse, et si l'une avait de profonds yeux noirs, l'autre les avait d'un bleu de glace. Tatiana Kossarev était une fille étrange, intelligente et fine, mais sans aucun sens moral. Elle était d'un cynisme qui confinait à l'innocence. Son père Ivan avait été un héros des batailles de Stalingrad, devenue Volgograd en 1961, et de Leningrad, redevenu Saint-Pétersbourg en 1991. Comme un grand nombre de villes du pays, le nom de ces deux localités a connu de nombreuses variations. Ces changements sont des reflets du malheur russe dont l'histoire ne sait jamais où il fut avant que d'arriver où il est (provisoirement). Ainsi, aujourd'hui *Sankt-Petersbourg* qui doit son nom à saint Pierre et au fondateur de la ville en 1703 : le tsar Pierre Le Grand, admirateur de l'Europe et de la Prusse, d'où le nom allemand de cette capitale russe. En 1914 lors de la Première Guerre mondiale, ce nom allemand ne convenait plus, on le russifia en Petrograd (la ville de Pierre). À la même époque, et pour les mêmes raisons, la dynastie britannique, des Saxe Cobourg Gotha allemands, devient les Windsor. En Russie, avec les communistes au pouvoir, le fait que saint Pierre (la pierre sur laquelle le Christ avait fondé une fumerie d'opium) restait caché dans le nom de la ville n'était pas politiquement correct. Lénine ayant eu la bonne idée de mourir en 1924, la ville devint Leningrad. En 1991, les habitants pour une fois consultés remirent les pendules à l'heure de l'histoire originelle : Sankt-Petersbourg, en français Saint-Pétersbourg.

Pour Stalingrad, c'est encore plus compliqué. À l'origine, la ville s'appelle Tsaritsyne, au confluent de la rivière Tsaritsa et de la Volga. Le nom originel de la ville serait issu de la langue tatare, il signifierait « rivière jaune ». Rien de politique : jaune pas rouge. Mais avec les totalitarismes du XXe siècle tout est devenu politique. En 1925 un an après Petrograd passant du christianisme au léninisme, Tsaristsyne passa du chamanisme tatar au stalinisme : Stalingrad. En 1961, suite à la dénonciation semi-confidentielle des « crimes de Staline » la ville retrouva un nom de voie d'eau : Volgograd. Pourquoi n'est-on pas revenu à Tsaristyne ? Deux hypothèses, le tsar est caché dans Tsaristsyne comme saint Pierre l'est dans *Sankt-Petersbourg* et même si la vérité est « la rivière jaune », ce nom « Tsaristyne » frise le politiquement incorrect. Seconde hypothèse, Tsaristsyne était le nom **avant** Stalingrad ; en redonnant le nom d'avant on ne faisait pas « du passé table rase », on le prolongeait, on restait dans l'avant et l'après, on sortait de l'éternité de l'idéologie... il fallait du nouveau. Malheureusement, entre août 1942 et février 1943 le sort de l'Europe et du monde ne s'est pas joué pendant la bataille de Volgograd, ou de Tsaritsyne. Volgograd n'existait pas encore et Tsaristsyne n'existait plus. Il n'y avait que Stalingrad. Si l'histoire de la ville n'était que locale ou nationale, l'esprit byzantin et brutal des élites russes trouverait des solutions de mensonges officiels, mais l'histoire de cette ville est mondiale. Ce fut la bataille de Stalingrad. Si la ville n'avait pas porté le nom du tyran qui dirigeait l'URSS, Hitler ne se serait probablement pas acharné sur la ville devenue un symbole wagnérien. Il n'aurait pas sottement sacrifié la VIe armée de von Paulus (plus de 400.000 combattants). Certes Hitler aurait perdu la guerre, mais il ne l'aurait pas perdu **là** !

Héros des batailles de Stalingrad et de Leningrad, le commissaire politique du NKVD Ivan Grigorievitch Kossarev était un parfait apparatchik qui avait bénéficié des avantages de sa situation. Sans jamais en abuser pour lui-même, il avait

garanti à sa fille et à son épouse des vies de privilégiées du système soviétique. Sa fille Tatiana avait su s'adapter à toutes les réécritures de l'histoire de l'URSS : ce mélange de certitudes qu'il fallait immédiatement adopter selon la ligne du parti et d'incertitudes sur la façon dont le passé devait, aujourd'hui et plus encore demain, être présenté. Malgré sa dévotion au Parti, et peut-être en raison de celle-ci, la famille Kossarev ne conservait aucune photo officielle des membres du Politburo, car nul ne pouvait savoir quand les photos officielles du Politburo seraient officiellement rectifiées pour effacer la présence d'un cadre dirigeant ayant avoué qu'il était un traître et un saboteur. Vivant dans le même contexte, Tatiana Olochenko était devenue une nationaliste ukrainienne à l'esprit critique aiguisé, une femme libre qui croyait à la fois en son pays, en elle-même, et probablement en Dieu. Elle n'avait pas besoin de cynisme pour se sentir à l'aise dans sa vie.

Lors de la chute du communisme, la famille Kossarev n'avait pas suivi le vent nouveau, elle était restée communiste et s'était lentement appauvrie. Ivan Grigorievitch Kossarev et Irina Ivanovna son épouse se contentant de leurs pensions d'ancien combattant héros de l'URSS et de fonctionnaires de la mairie de Leningrad où Ivan et Irina avaient des emplois subalternes. Il faut dire qu'Ivan Grigorievitch n'était pas un homme intelligent, comme beaucoup d'agents du NKVD recrutés lors des purges de Staline de 1936 à 1938, il n'avait qu'une éducation élémentaire. Sa seule force était son dévouement au parti et sa capacité à exécuter les ordres, n'importe quel ordre. Lorsque Leningrad était devenue, ou redevenue, Saint-Pétersbourg en septembre 1991 leurs pensions avaient été amputées de vingt pour cent, puis année après année il y avait eu la dévaluation du rouble... Avant même l'arrivée de Poutine au pouvoir fin 1999, les Kossarev étaient au bord de la misère. Et s'ils n'y étaient pas tombés, ils le devaient au salaire de Tatiana qui avait repris le poste de sa mère à la mairie de Saint-Pétersbourg. Un salaire que l'on aurait dû appeler « de

misère », s'il n'avait permis à la famille de n'y pas sombrer. Le jour où, par hasard, Tatiana avait vu sa mère faire les poubelles entre le Palais des Mariages et la Place des Décembristes, elle avait décidé de réagir.

En ce temps-là, vers 1994, Vladimir Poutine était le chef du service des relations extérieures de la ville. Un poste traditionnellement occupé par un agent du KGB, que l'on appelle à présent le FSB. Tatiana savait que ce service employait des jolies filles pour escorter les visiteurs officiels et rendre ainsi quelques services à la Cité. Elle se renseigna pour savoir ce que gagnaient ces filles... Si le salaire était modeste, celles qui couchaient pouvaient gagner des sommes incroyables en devises, sans compter les invitations à l'étranger. Tatiana n'accordait pas une grande importance aux affaires sexuelles, mais elle savait que sa beauté lui donnait un pouvoir sur le désir des hommes. Jusqu'à dix-huit ans elle en avait joui d'une façon que l'on pourrait qualifier de platonique, mais à l'université elle avait remarqué qu'en accordant quelques menues faveurs à certains professeurs elle pouvait considérablement améliorer ses notes. Cette expérience de son pouvoir, si elle n'explique pas nécessairement sa décision de proposer ses services à Vladimir Poutine, permet en tout cas de mieux comprendre sa résolution de servir d'*escort girl* aux visiteurs étrangers : elle avait un pouvoir, elle allait s'en servir pour éviter la misère qui la menaçait ainsi que sa famille.

Sa première rencontre avec Vladimir Vladimirovitch Poutine fut surprenante. Elle comprit qu'il n'était pas accessible à son pouvoir de séduction, Vladimir Vladimirovitch lui ressemblait trop. Comme elle, il était un homme de pouvoir, un pouvoir qui n'était pas celui de la séduction : celui de la force et de la ruse, dominer, ne jamais subir, et s'il fallait se soumettre, ruser, donner le change jusqu'au moment où l'on peut imposer sa force ! Elle perçut un homme dont le cynisme accordait un égal mépris à l'abstinence et au libertinage, un homme qui, comme

elle, bien qu'usant de moyens différents, ne vivait que pour imposer son pouvoir à tout et à tous. Elle ne le savait pas alors, et Vladimir Vladimirovitch ne le savait sans doute pas lui-même : ce pouvoir que Poutine voulait imposer à tout et à tous s'étendrait à toute la Russie et au-delà. Pour sa part, Tatiana avait une conception du pouvoir plus modeste : elle voulait être riche, selon les canons nouveaux du capitalisme qui n'avait plus peur du communisme, c'est-à-dire vite et par tous les moyens. Vladimir Vladimirovitch avait demandé à Tatiana Ivanovna si elle avait de l'expérience dans le domaine sexuel. La question avait été posée sans la moindre ambiguïté, un peu comme s'il lui avait demandé ses notes au baccalauréat. Sur le même ton, elle lui répondit qu'elle n'avait pas beaucoup d'expérience. Elle n'était plus vierge depuis que son professeur d'histoire de la Renaissance italienne l'avait prise, d'un seul coup, direct, rapide et douloureux qui l'avait surprise par sa rapidité, sa douleur et son insignifiance. Elle ne comprenait pas pourquoi une chose aussi désagréablement banale avait une telle importance chez tant de gens, des hommes en général. Elle n'était pas entrée dans ces détails qui à l'évidence n'intéressaient pas Vladimir Vladimirovitch Poutine. Il lui avait simplement dit : « Je vous enverrai Monsieur Igor ! » L'entretien fut clos sur cette remarque sibylline.

Monsieur Igor était un *free-lance* du FSB. Le terme de « lance », sinon de « *free* », lui allait assez bien, car l'origine du mot se trouve chez Walter Scott qui dans son roman de 1820, « *Ivanhoe* » explique qu'un *free-lance* est un mercenaire médiéval dont la lance est libre : elle n'est pas au service d'un seigneur attitré, mais se loue au plus offrant. La « lance » de Monsieur Igor était celle d'un des acteurs vedettes de l'industrie pornographique russe. Son rôle était de tester les candidates *escort girls* de la ville (et occasionnellement du FSB) afin de déterminer si elles étaient aptes à l'emploi. Grassouillet et velu, un avantage dans sa fonction, car il initiait les filles à ce qui serait le gros de leur clientèle, il était doté d'un pénis moyen,

autre avantage, qui possédait une capacité érectile de longue durée, trois à quatre heures en moyenne, là était son talent particulier. Trop jeune pour avoir été un membre... du parti, il se définissait pourtant comme un « stakhanoviste du sexe ». En travailleur consciencieux il ne laissait aucune cavité inexplorée, il était donc parfait dans son rôle d'examineur des candidates. Le fait que Monsieur Igor ait eu besoin de tant de temps pour arriver à quelque chose fut une surprise pour Tatiana. Elle eut un bref regret de ses affaires universitaires qui, sans être plus agréables, avaient l'avantage de ne pas durer longtemps, dix quinze minutes au plus, vingt chez les plus lents. Toutefois, elle savait qu'avec Monsieur Igor elle passait un examen qui devait lui ouvrir une voie royale vers la fortune. Elle fut vaillante et déterminée. Monsieur Igor remarqua l'absence de plaisir de sa complice dont le corps était parfait et froid. Il en fut enchanté : les jouisseuses étaient imprévisibles, les froides avaient le sens de leurs devoirs vis-à-vis de leurs employeurs. Une semaine plus tard, Tatiana recevait son premier visiteur... deux mois plus tard, elle était riche... un an après elle avait fait fortune.

Dix ans plus tard, alors qu'elle avait un peu plus de trente ans, Tatiana était une référence dans la profession. Son statut était particulier, dans la langue de Saint-Pétersbourg elle était une « *Profesionalna* », une professionnelle alors qu'ailleurs en Russie, et même à Moscou, on disait soit « Pute » soit « *Call girl* » ou « *Escort* » pour faire moderne. À Saint-Pétersbourg, il n'y avait pas beaucoup de *Profesionalne*, une dizaine tout au plus. Leur situation était comparable à ces Parisiennes de la Belle Époque que l'on appelait les demi-mondaines : des femmes intelligentes, souvent instruites, parfois issues de bonnes familles et dont les gages atteignaient des sommes astronomiques, à la mesure du capitalisme alors et comme aujourd'hui triomphant. Outre leurs gages faramineux dont les Russes ne bénéficiaient pas, ce qui différenciait ces Parisiennes des *Profesionalne* de Saint-Pétersbourg était le lien de ces

dernières avec le FSB. Sur ce point comme sur bien d'autres, Vladimir Poutine, qui s'efforçait de résumer dans son pouvoir tous les styles qui avaient façonné la Russie et l'URSS, était d'un pragmatisme sans complexe. Il utilisait ces femmes tout en les laissant libres de disposer de leur fortune. Il avait une certaine admiration pour Tatiana qui le renseignait sur ses clients les plus importants, des clients que souvent Vladimir Vladimirevitch lui avait présentés lors de soirées particulières. Des soirées au cours desquelles Vladimir Vladimirevitch se contentait, le plus souvent, de regarder avec l'ironie morose de Machiavel prenant des notes pour un prochain chapitre du « Prince » :

« Car les hommes sont ingrats, inconstants, dissimulés, peureux face aux dangers et avides de tous les biens ; tant que tu leur fais du bien, ils sont à toi, ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie, leurs enfants même... aussi longtemps que le danger est loin ; mais sitôt qu'il s'approche, ils te fuient ! Le prince qui se serait reposé sur leurs promesses, sans prendre d'autres mesures, serait vite perdu [...] On appréhende moins d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre. L'amour est un lien de reconnaissance bien faible si l'on considère la perversité humaine, il cède au premier motif égoïste ; alors que la crainte résulte de la menace du châtement. Cette peur est durable. »

Tatiana devait cette citation du Prince de Machiavel au président du Conseil italien Silvio Berlusconi. Les filles l'appelaient Tonton Bunga Bunga. « Bunga Bunga » est le nom qu'il donnait à ses récréations libertines où il prenait du bon temps, comme on dit. Les filles disaient « Tonton » parce qu'il était vieux, jouait au jeune et avait une sorte d'esprit de famille. L'homme était un boulimique du sexe, un fornicateur compulsif dont l'extraordinaire richesse transformée en pouvoir politique finançait les débauches. Il ne s'en cachait pas. Il en faisait un motif d'orgueil et une façon d'afficher un non-conformisme

machiste qui plaisait à certaines catégories de gens qui votaient pour lui. Il s'en servait aussi pour cacher une intelligence vive et sans scrupules née d'une longue association avec le monde parallèle du grand banditisme italien. Tatiana avait compris cela un matin en Sardaigne où elle séjournait à l'invitation de Tonton Bunga Bunga dans sa propriété de Porto Rotondo. La nuit précédente avait été professionnelle et mouvementée en raison d'un grand nombre de corps en mouvements ; en dépit de plus de dix siècles de christianisme, ou peut-être à cause de cela, on se serait cru dans l'orgie païenne d'un empereur romain. Au matin, dans l'étrange complicité que crée parfois la débauche partagée, Tonton Bunga Bunga avait parlé à Tatiana du Prince de Machiavel annoté par Napoléon Bonaparte qu'il venait de faire éditer dans sa maison d'édition. Puis, d'un trait, il avait cité deux passages de ce texte qu'à l'évidence il connaissait par cœur. Tatiana n'avait été qu'à demi surprise de constater à quel point Tonton Bunga Bunga et Vladimir Vladimirevitch se ressemblaient : l'un cachait son intelligence machiavélique derrière un masque de froideur stalinienne et l'autre derrière des clowneries risibles à la Paillasse. Deux traditions différentes pour cacher la même cruauté tragique du pouvoir. Un avatar de Staline, un avatar de Mussolini. De ses années d'études, Tatiana se souvenait d'un texte de Karl Marx qui disait en substance que l'histoire avait tendance à se répéter : la première fois comme une tragédie, la seconde comme une farce. En raison de sa profession, Tatiana n'avait de l'Italie de Berlusconi qu'une connaissance superficielle, car épidermique. Même si la multiplication des épidermes était une source d'informations, elle n'aurait su dire si pour les Italiens ces temps devaient être considérés comme tragiques ou comiques. Par contre, pour la Russie, elle craignait que le pays restât fidèle à ses traditions et que tout s'achève comme d'habitude en tragédie. En ce matin radieux de Sardaigne, Tonton Bunga Bunga était en verve de confidences. Dans la foulée de sa citation savante, il expliquait à Tatiana que son ami Poutine avait les mains plus libres que les siennes pour

faire un libre usage de « *La crainte qui résulte de l'usage du châtiment* ». En fille d'un parfait *homo sovieticus*, Tatiana sentit qu'elle risquait de sortir de son rôle et d'apprendre des choses qui risquaient de mettre sa vie en danger. Elle coupa court aux confidences en offrant à Tonton une gratification sexuelle dont il était friand. Il lui en fut reconnaissant ; un mois plus tard, l'assistante pour les affaires spéciales de Tonton Bunga Bunga, Silvia Rubacuori, téléphonait à Tatiana Ivanovna et lui proposait cinq mille euros pour passer une nuit avec un arabe influant du Kironmoyee. Un certain Kamal Choudri. Il était en voyage d'affaires à Rome et Tonton voulait le rendre heureux. Silvia avait précisé que si Tatiana acceptait sa mission, elle recevrait un billet d'avion aller-retour Saint-Pétersbourg-Rome ainsi que le chèque habituel qu'elle pourrait encaisser n'importe où. La somme était inférieure à celles que Tatiana avait l'habitude d'encaisser pour une nuit, mais le président du Conseil italien était un excellent client qui payait sans discuter et fournissait de riches et nouveaux consommateurs. Elle considéra ce Choudri comme un investissement.

L'imam Kamal Choudri était en mission en Italie pour acheter les panneaux d'affichage des vols qui, d'ici quelques mois, partiraient de l'aéroport Mohamed Abdu Sidiki Masjid pour rallier via Moscou quelques capitales européennes. Le sultan lui avait confié cette mission pendant la dernière visite du cheik Abdullah Hassan Hassan à Kironmoyee. Avant son départ pour Dacca, dans le Cessna du sultan, le seul avion du pays jusqu'à présent, le cheik palestinien avait dit à son représentant auprès du sultanat : « Notre plan n'est pas encore prêt, mais grâce à Dieu, nous venons de gagner quelques mois de plus pour notre préparation. Allah a voulu que les Russes infidèles s'enivrent, fassent un accident, se tuent et retardent les travaux pour faciliter l'œuvre des croyants. Dieu est grand ! » L'imam Kamal Choudri ne connaissait pas ce **plan** que dans leurs conversations le cheik et le sultan appelaient « *Badr* », mais il savait qu'il s'agissait d'une œuvre sainte

comme le monde n'en avait jamais connue, plus grande encore que l'œuvre pie du *cheik moudjahid* Osama Ben Laden, en 2001, à New York.

Officiellement, l'achat des panneaux lumineux pour l'aéroport n'était qu'un aspect secondaire de la visite de l'imam Choudri en Italie. Le sultan avait arrangé des rendez-vous d'affaires à Rome avec la direction de l'E.N.I. (Ente Nazionale Idrocarburi), il voulait ouvrir une négociation avec la major italienne des hydrocarbures. L'objectif avoué était de diversifier les prospecteurs et extracteurs de gaz et de brut du sultanat, en vérité le sultan n'accordait pas grande importance à cette affaire qu'il utilisait comme un leurre, afin de ne pas attirer l'attention sur son aéroport et ses Antonov. Pour les services occidentaux et les observateurs, cette négociation ferait passer au second plan le modeste achat d'équipements pour l'aéroport international de Kironmoyee. Le sultan et le cheik palestinien voulaient laisser dans l'ombre de la ruse tout ce qui concernait cet aéroport, qui, selon les normes internationales, n'était qu'un modeste élément de la modernisation du sultanat. D'ailleurs, aucune compagnie internationale n'avait demandé à atterrir à Kironmoyee dont les pistes étaient trop courtes pour les longs courriers étrangers. La Kironmoyee Air Lines, la K.A.L., ne compterait que huit appareils sur les dix qui avaient été prévus antérieurement, des Antonov russo-ukrainiens que le sultan venait de commander. Les pilotes, des Yéménites plus très jeunes, formés autrefois en Ukraine dans ce qui avait été l'URSS, étaient en formation de rappel à Kiev avec leurs jeunes copilotes kironmoyiens, qui, eux, avaient tout à apprendre.

Le soir où Tatiana se présenta à la porte de la chambre du Hilton de Rome où logeait l'imam du Kironmoyee, (le cabinet de Tonton y avait retenu une chambre pour elle-même), elle remarqua la surprise du petit homme rondouillard, velu et à la peau pain d'épice. Il parlait l'anglais avec un fort accent, mais Tatiana avait une certaine habitude de la clientèle orientale et

de ses accents. Avec les musulmans, le protocole qui lui avait été enseigné par le FSB était simple : elle devait se présenter comme une esclave temporaire...

Ainsi fut fait, elle se présenta comme l'esclave temporaire envoyé comme cadeau de bienvenue par le chef du gouvernement italien. Kamal Choudri en conclut que le gouvernement italien s'intéressait aux ressources énergétiques du Kironmoyee. Le fait que la femme, qui était très blonde et très belle, se soit présentée comme une esclave était une bénédiction pour le croyant. L'imam sait parfaitement que Le Coran proscrit la fornication avec « *les femmes qui prennent un amant* », c'est-à-dire celles qui fornicent sans avoir été soumises aux procédures du mariage musulman. Certes, la sourate *An-Nisâ* (les femmes), versets 24 et 25, semble autoriser les mariages temporaires avec des femmes libres, contre paiement après consentement au mariage, mais les commentateurs ne sont pas tous d'accord sur ce point. De toute façon, ces versets ne s'appliquent pas à la situation qui s'était développée dans la chambre du Hilton : les versets parlent de « femmes libres » et celle-ci s'était présentée comme l'esclave du chef des Italiens. Elle avait dit : « Je suis ton esclave pour une nuit ! Je suis envoyée par le chef des Italiens qui veut que tu sois heureux ! » « Dieu est grand » avait pensé Kamal Choudri, qui, en imam formé à la science coranique, avait immédiatement saisi le caractère licite de sa situation et de celle de la femme esclave qui lui était offerte. Si le Coran condamne ceux qui « *forcent leurs esclaves femmes à la prostitution* », il dit très clairement dans la sourate *An-Nûr* (la Lumière), verset 33, que celui qui force son esclave à la prostitution est seul coupable, pas la femme à laquelle Dieu pardonne puisqu'elle a été forcée. Or Kamal Choudri n'avait en rien forcé cette esclave à la fornication, le chef des Italiens était seul coupable ; en plus, comme infidèle il était déjà damné. L'imam Kamal Choudri n'était qu'un croyant innocent qui participait à la guerre sainte de l'islam. Afin de mieux cacher la

vérité de sa mission en Italie, il avait montré la pureté de sa foi en acceptant le cadeau d'un infidèle. C'était un beau cadeau.

Tatiana avait été contente de sa nuit, brève en fin de compte. Après un bain chaud, elle avait pu dormir tranquille dans sa propre chambre retenue et prépayée au Hilton. Son Choudri devait être un professeur de quelque chose dans une université de son pays, tout avait été expédié en trente minutes, pas une de plus, y incluses les gâteries habituelles qui assuraient la fidélité de sa clientèle. L'affaire avait rappelé à Tatiana le bon temps de ses études d'histoire à l'université de Saint-Pétersbourg. De son côté, le petit bonhomme bedonnant avait été enchanté, à tel point qu'il lui avait proposé un mariage musulman temporaire, le temps d'une visite chez lui, à Kironmoyee. Elle n'avait dit ni oui ni non. Elle lui avait demandé combien il la payerait. Il avait dit qu'il payerait la somme correcte, car coranique. Elle avait pensé : « S'il me nique, je veux une somme astronomique, pas coranique ». Elle avait annoncé une somme en euros à cinq chiffres. Pour adoucir le coup et le coût, elle avait prodigué quelques caresses dont les contes des « mille et une nuits » ne parlent pas, mais on les trouvera dans le recueil érotique « le Jardin parfumé » du cheik Nefzaoui. Le riche Kamal Choudri était facilement impressionnable, il avait le sexe pauvre, il n'avait ni don ni expérience, il n'avait pas lu le recueil de Nefzaoui, ou d'autres. La mélodie russe de Shéhérazade l'avait totalement subjugué. Il accepta le prix et ajouta qu'il payerait le voyage sur un vol de la nouvelle compagnie aérienne du sultanat, la Kironmoyee Air Line. Elle eut un regard reconnaissant et sensuel, celui qu'elle avait l'habitude de décocher à Tonton Bunga Bunga.

Chapitre 23

Lorsque Gustave Safranek annonça à ses collègues des services de l'OTAN qu'il avait épousé Nadège Legrand, il y eut un peu de confusion. Coucher pour obtenir des renseignements fait partie du métier... mais épouser ! Là ! c'est pousser la conscience professionnelle jusqu'à l'inconscience. Pourtant, les services comprirent rapidement les avantages que présentait la situation nouvelle : avoir un accès privilégié à la cour du sultan du Kironmoyee ; pouvoir y introduire un agent ; truffer le palais d'écoutes qui permettront de savoir ce que prépare le chef terroriste palestinien Abdullah Hassan Hassan. Toutefois, par profession les services sont suspicieux. Ils imaginent toujours les scénarii les plus tordus. Que Nadège Legrand soit une taupe d'Al Qaïda, de Daech ou du GIA, bref qu'elle soit un agent du terrorisme mondial ne devait pas être exclu sous le prétexte qu'un agent peu formé aux techniques de l'espionnage était tombé amoureux de cette femme au passé inconnu. Ce passé musulman était opaque en dehors de ce qu'elle avait bien voulu en confier sur l'oreiller à un homme amoureux et vulnérable.

Si la mise en question de son professionnalisme humilia Gustave Safranek, sa capacité de raisonnement objectif reconnaissait que le questionnement n'était pas dénué de fondements. Gustave avait une expérience certaine des systèmes de surveillance, il était également bon connaisseur des mouvements terroristes opérant en Europe, y compris ceux d'origine musulmane, les plus actifs et dangereux. N'empêche, il n'avait pas une formation d'espion ou de contre-espion de terrain ce qui le dévalorisait vis-à-vis de certains de ses collègues, vieux briscards de la guerre froide contre les Soviétiques. Il avait été choisi pour enquêter sur Nadège Legrand pour des raisons purement circonstancielles : sa connaissance du dossier ainsi que leur mutuelle appartenance à la Franc-Maçonnerie. Dans ses discussions avec ses collègues, lorsqu'il sentait qu'ils le regardaient de haut, Gustave Safranek avait envie de leur lancer à la figure que sans lui et son service à Vienne le lien entre l'ingénieur français Ahmed Al Nour, le chef terroriste Abdallah Hassan Hassan et le sultan du Kironmoyee n'aurait jamais été fait. Il se gardait de cet esclandre, la majorité des collègues des services étrangers était des militaires, de formation essentiellement militaire, lui, il était un civil de formation littéraire. Cela impliquait des jalousies, des défiances de caste, des méfiances, voire des soupçons qu'un rien pouvait activer. Heureusement il y avait des gens différents, plus à même de le comprendre. La cheffe de l'antenne de la CIA à Zagreb, Carolina Beauregard, était une scientifique, une mathématicienne au profil étonnant, physiquement aussi. Le Français n'était pas mal non plus, bien que militaire de carrière il était un linguiste arabisant qui connaissait les classiques de la littérature arabe. Un type un peu mystique peut-être. Un jour où Gustave lui parlait de Nadège-Nedjma dont il était séparé (son épouse était restée à Genève où elle mettait en gérance sa boutique de mode) le colonel français lui cita des bribes de poème d'un mystique musulman, un certain Al Hallâj :

Il n'est plus pour moi d'éloignement, depuis que

Je sais que rapprochement et éloignement ne font qu'un.

Pour moi, si je suis délaissé, c'est encore ton délaissement qui me tient compagnie...

Comme Safranek exprimait son admiration pour cette jolie pensée, le colonel expliqua que le poète n'était guère un faiseur d'élégies amoureuses au sens de l'amour courtois d'autrefois. Al Hallâj était un mystique qui dans ces vers s'adressait à Dieu... une âme amoureuse de son Dieu... comme Madame de Guillon en son temps... Puis, le colonel ajouta qu'après tout le sentiment amoureux avait toujours quelque chose de divin. Safranek ne s'attendait ni à une citation ni à des commentaires de ce type de la part d'un colonel de l'armée française. Il pensa : « Madame de Guillon, une mystique française, contemporaine de Louis XIV et de Bossuet, un peu fofolle ! Répandus dans toute l'Europe ses écrits ne sont pas d'un style éblouissant... » Une fois de plus, il pensa que pour un esprit prêt à s'émerveiller la vie avait plus d'imagination que nos habitudes et préjugés : c'était d'ailleurs le sens du chant maçonnique de Mozart dont Gustave avait traduit les paroles naïves à Nadège, p.257, lors de leur première rencontre à Genève. Gustave n'eut pas la naïveté de croire que sa conversation avec le Colonel Yves Bardain avait la gratuité de propos amicaux entre collègues.

Le Français lui avait parlé des Aurès, la région d'Algérie où vivent les Chaouia, il lui avait dit que c'était dans cette région que la révolte des Algériens contre la France avait commencé, en 1956, « Ils ont assassiné un couple d'enseignants du primaire qui rejoignaient leur école. Des gens de gauche, pleins de bonnes intentions, un peu comme les gens de Charlie Hebdo. Charlie Hebdo, la tuerie ! Vous connaissez Gustave ! ? (Safranek répondit : bien sûr colonel, bien sûr !) » Le colonel continua sur sa lancée : « Charlie Hebdo... des drôles de gens...

et dire que nous nous battons pour défendre le droit de ces gens de continuer à nous prendre pour des cons ! N'est-ce pas merveilleux... Je veux dire notre civilisation de liberté...» Sans transition, il reprit le cours de ses propos : « Les instits voyageaient dans un car, avec des musulmans, les terroristes ont arrêté le car et assassiné les deux instits et quelques musulmans profrançais. » Puis le colonel parla de Batna, du père et du mari de Nadège-Nedjma (Gustave corrigea « ex-mari » et le colonel se reprit « ex-mari » dit-il). À l'évidence, les services français ainsi que ceux de la CIA enquêtaient sur la famille de Nedjma en Algérie, les Chériet, et sur son ex-mari Hassan Bahoul, le vendeur de dattes et de légumineuses. Gustave Safranek constata que dans leur conversation le colonel vérifiait si les informations que Nedjma avait données à son mari concordait avec celles que le renseignement français et américain commençaient à accumuler. Pour ne pas donner au Français l'impression qu'il doutait de sa femme, Gustave ne demanda pas au colonel ce que ses services avaient découvert du passé algérien de Nadège. Il y avait aussi dans sa retenue une sorte de pudeur que perçut le colonel et dont il fut reconnaissant à son collègue autrichien.

Nadège avait dit la vérité sur son passé tant en France qu'en Algérie. Sauf sur un point : elle n'avait pas avoué l'existence de son fils à Gustave. La seule personne qui avait connaissance de ce drame intime de la jeune femme était son père adoptif. Monsieur Legrand n'en avait jamais parlé à quiconque. Cet enfant posait un problème aux services qui se demandaient s'il ne pourrait pas devenir un moyen de pression des services algériens, voire d'un mouvement islamiste. Nedjma pourrait ainsi être forcée de servir une cause hostile. Les services algériens coopéraient avec les Occidentaux, surtout avec la CIA, et occasionnellement avec les Français, mais on n'était jamais sûr de rien avec eux. Ils étaient des spécialistes du triple, voire du quadruple, langage ; et surtout, ils haïssaient les Français tant et tant qu'il leur arrivait de les aimer, c'était infernal et

ingérable. Les recherches sur les familles Chériet et Bahoul s'étaient faites sans en informer les services algériens afin de ne pas compromettre Nedjma-Nadège. À Langley, l'analyste arabisante et amie de Carolina, Anita Ostman, avait été mise à contribution pour évaluer le cas de Nadège Safranek. Outre ses talents reconnus d'analyste des affaires arabo-musulmanes, Carolina pensait que la situation personnelle de sa collègue et amie, mère célibataire élevant un enfant handicapé, lui donnait une sensibilité sans rivale pour juger de cette situation particulière. Anita Ostman était en plein travail d'évaluation lorsque les Français transmirent une information dramatique : l'enfant venait de mourir. Alors qu'il jouait au foot, il était tombé dans le puits que les voisins du gourbi de son père étaient en train de creuser dans leur cour intérieure. Cet accident stupide désespéra le père, Hassan Bahoul, dont la nouvelle épouse, une Chériet comme la mère de Nedjma, n'avait pu en cinq ans que lui donner trois filles, deux étaient mortes peu de temps après leur naissance.

À Batna, le clan des Chériet Bahoul était nombreux et connu. Ils habitaient tous le quartier de Batna que l'on appelait « quartier Bahoul », et non « quartier Chériet », on ne sait pourquoi la tradition avait retenu le nom des uns plutôt que celui des autres. Depuis deux ou trois siècles les deux familles cousines pratiquaient les mariages consanguins que mentionne le Coran. Les risques de tels mariages sur le génome humain n'étaient pas connus, et, souvent, les enfants mal formés ne survivaient pas, *Allah karim* ! Les deux premières filles de Hassan Bahoul souffraient de malformations cardiaques et cérébrales, elles n'avaient pas survécu, comme celles de Louis XIV et de sa cousine Marie Thérèse d'Autriche, en leur temps. La mort accidentelle du fils de Nedjma, un solide garçon bien formé, causa une grande douleur aux Bahoul, la première épouse de Hassan, une Bahoul, en fut très affectée, elle avait fini par considérer l'enfant comme le sien.

À Langley, l'analyste de la CIA Anita Ostman considéra que la mort de l'enfant levait l'hypothèque d'un possible chantage sur sa mère. Ce cynisme de la vie et de la mort la perturba, il la renvoyait à sa propre situation : aux soins sans lesquels son fils ne survivrait pas ; aux lois de la génétique auxquelles cet enfant issu d'une série de mariages consanguins avait échappé, pour mourir dans un accident stupide. Alors qu'elle, en dépit de tous ses soins, avait subi dans toutes leurs rigueurs ces lois qui gouvernent les échanges de gènes et leurs conséquences sur une vie nouvelle. Ironie suprême, elle, grâce aux structures médicales de son pays, elle avait pu et su jusqu'alors préserver la vie de son fils. Elle pensa à la jeune femme qui, l'enquête des Français le montrait, n'avait pas voulu de cet enfant né d'une relation sexuelle imposée, alors qu'Anita s'était imposé une relation temporaire dans le seul but d'avoir un enfant, un enfant qu'elle voulait parfait. Le monde des volontés humaines est parfois fou. Le rapport que rédigea l'analyste et qu'elle transmit à Carolina Beauregard ne contenait aucune allusion aux pensées intimes d'Anita, pourtant la synthèse que faisait Anita entre sa connaissance de l'Orient, de sa religion dominante, de ses langues, de ses usages, avec ses propres convictions féministes était évidente. On en jugera par quelques morceaux choisis, elle écrivait :

« Nedjma Bahoul née Chériet, devenue Nadège Legrand, aujourd'hui Nadège Safranek est le cas typique d'une jeune femme musulmane qui a eu le courage et la force de se révolter contre sa condition de femme musulmane : « *Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres [...] Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! frappez-les !* » (sourate 4, verset 38) ... /... Tant son itinéraire courageux que son engagement dans la Franc-Maçonnerie française puis suisse (branches féminines) sont des garanties solides de l'authenticité de sa révolte... /... Son premier changement de nom (Nedjma, nom musulman usuel en

Algérie, devenu Nadège, nom chrétien) équivaut en droit coranique à un changement de religion, ce qui fait de cette jeune femme une apostate. En conséquence, n'importe quel musulman suivant le Coran à la lettre a le droit de l'assassiner (sourate 3, verset 81). D'autre part, en abandonnant son fils et son mari en Algérie Nedjma Bahoul, née d'une Chériet, a déshonoré deux familles importantes de Batna dont les membres masculins ont devoir de réparation en assassinant la jeune femme.../... Dans l'hypothèse, irréaliste, où la famille Bahoul/Chériet renoncerait à son droit coutumier de vengeance, Nedjma a définitivement rompu tout retour à sa culture d'origine en épousant Gustave Safranek (quelles que soient les raisons profondes qui ont motivé sa décision) : le Coran interdit aux pères musulmans de donner leurs filles en mariage à des non-musulmans (sourate 2, verset 220).../...En raison d'un machisme aux racines anthropologiques et religieuses profondes, les musulmans sont convaincus que la femme est un être faible qui succombe facilement à toute tentation : il faut deux témoignages de femmes en justice pour égaler le témoignage d'un seul homme. Il n'est donc pas réaliste de penser que pendant plusieurs années un mouvement islamiste terroriste aurait pu préparer cette jeune femme à infiltrer des services occidentaux en lui faisant commettre autant d'actes qui selon le Coran et selon la coutume sont des apostasies qui « *sèment le scandale sur la terre* » (sourate 2, verset 25), car « *Allah n'aime pas les semeurs de scandale.* » (sourate 5, verset 69).../... Le paradoxe de la situation présente est que la mort de son fils a libéré Nedjma de tout moyen de pression dont sa culture d'origine pourrait faire usage pour la contraindre à des actes qui seraient opposés à ses convictions de femme libre. »

Carolina Beauregard avait transmis copie du rapport de la CIA au colonel français à Zagreb, puis à tous ses collègues. Bien que porteur d'éléments issus de l'idéologie féministe du moment le rapport de l'analyste de la CIA était de toute façon

solide. Il confirmait celui que le colonel Bardain venait de remettre à Carolina et aux services alliés. Les agents des deux services avaient largement travaillé sur les mêmes données échangées d'un centre de renseignement à l'autre. Les analystes étaient de culture et de sensibilité différentes, il n'y avait par exemple aucune allusion au Coran dans le rapport des Français qui insistait sur le courage personnel et la volonté d'intégration culturelle de la jeune femme. De ces rapports, tous les agents à Zagreb tirèrent une conclusion identique : on pouvait faire confiance à Nedjma pour travailler avec son mari si le couple était envoyé en mission au Kironmoyee. L'affaire fut discutée de gré à gré entre les services alliés partenaires dans ce qui selon le jargon des espions était devenu « l'affaire sultanat ». Ces contacts bilatéraux, ou réunissant au plus quatre services de pays différents, permirent d'établir que la participation de Nadège Safranek à l'opération n'était plus contestée. Une réunion des chefs de poste des agences fut organisée à Zagreb. Les bureaux de Carolina dans l'enceinte de l'ambassade américaine à Buzin dans la banlieue sud de la ville permettaient des rencontres discrètes, c'est là que le plus souvent se réunissaient les dix à quinze chefs d'agences alliées qui travaillaient dans la région sur « l'affaire sultanat ». Comme en d'autres occasions, pour assurer la discrétion des rencontres la réunion se passa de nuit.

Six chefs d'agences étaient là. Ljubica Grabar était venue en toute discrétion de Split pour représenter son service. Le colonel Bardain avait insisté sur sa présence afin d'affiner le travail de surveillance appliqué à l'ingénieur français Ahmed Al Nur. Bien que la rencontre se tînt dans les locaux de la CIA, Carolina Beauregard ne présidait pas les débats. Elle ne voulait pas donner l'impression à ses collègues qu'ils travaillaient sous sa direction. Si son attitude était de bonne politique, elle ne manquait pas d'utile hypocrisie : les participants pouvaient bien se croire égaux, il n'en demeurait pas moins que les services américains étaient de loin les plus puissants du lot, car leur

ultima ratio était la puissance de l'armée des États-Unis d'Amérique. Certes, dans les domaines complexes du renseignement, la puissance est par instants asymétrique, le faible peut détenir une information vitale dont le fort ne dispose pas. Même si par définition l'occasionnel n'est pas habituel, il donne aux faibles une puissance ponctuelle dont le fort doit tenir compte, car il ne sait pas le jour et l'heure où l'information du faible lui sera nécessaire. Carolina en tenait compte puisque le Suisse présidait la réunion. Présidait est un trop grand mot pour une fonction qui consistait à discipliner les débats.

À l'aide d'un projecteur connecté à son ordinateur, le Suisse commença par résumer les fondamentaux de l'affaire. Un carré était au centre de l'écran avec les noms des personnages dans chaque angle, des lignes de couleurs différentes reliaient ces personnages à d'autres et à des mots clefs : *stinger*, Ferghana, Afghan... le schéma était fait pour faire simple mais en vain. On se perdait dans les flèches et les mots en couleurs, heureusement la présentation du Suisse clarifiait le schéma :

- À ce jour « l'affaire sultanat » se résume à un carré dont les angles sont occupés par quatre personnages : le sultan du Kironmoyee, probable financeur d'une hypothétique opération (il y avait un ? au centre du carré) ; le cheik Abdullah Hassan Hassan, un chef important d'Al Qaïda, un des responsables de la section terroriste de cette organisation, nous savons qu'il a des liens avec le califat créé par Daech en Syrie ; un ingénieur français musulman, Ahmed Al Nour, spécialiste des systèmes électriques et électroniques ; un jeune Tadjik, Mirzo Ahmadi, dit aussi Abdullo Khazavatov, auquel un djihadiste afghan formé par nos amis de la CIA pourrait enseigner le maniement du missile sol-air FIM-92. Voulez-vous ajouter quelque chose à ce résumé factuel ?

Les agents étaient silencieux, ils regardaient l'écran, leurs pensées suivaient les schémas compliqués qui se succédaient.

Gustave Safranek venait de se moucher bruyamment après un éternuement discret. Il s'était placé par inadvertance près du chef des services croates, celui qui usait d'un parfum ou d'un après-rasage à la violette, une essence à laquelle Gustave était allergique.

- Je continue. Depuis notre dernière réunion nous avons fait quelques progrès. Grâce à nos amis croates, nous avons confirmation du fait que le cheik Abdullah Hassan veut rencontrer dans une vingtaine de jours l'ingénieur français. La rencontre doit se faire au village bosniaque de Novi Hadji où résident plusieurs djihadistes, notamment le jeune Mirzo (sur l'écran, des photos accompagnées de brèves informations biographiques avaient remplacé les schémas). Malheureusement, le travail de toutes nos équipes ne nous permet pas encore de connaître l'objectif de l'attentat probable... ou **des** attentats probables. Toutefois, mes collègues à Genève ont identifié une connaissance de la sultane du Kironmoyee, Mademoiselle Nadège Legrand, qui, aujourd'hui, grâce au travail acharné de notre collègue autrichien s'appelle Madame Nadège Safranek...

Éclat de rire dans la salle, et Gustave ne put que se moucher plus fort. Au fond, il était fier, lui, homme effacé qui se croyait sans pouvoir de séduction. Il se retrouvait dans la peau d'une sorte de James Bond amoureux. Qui dit mieux ? Pas Stendhal à propos de M. de Marmontel qui, écrit-il, « pouvait aller en six sans se fatiguer » ni Casanova à propos de son ami à Paris M. Tireta alias M. *de Six coups* qui troussait les marquises et faisait « six fois de suite ce qu'un honnête mari ne fait à sa femme qu'une fois par semaine. » Gustave Safranek ne fit pas allusion à ses découvertes dans le riche univers de l'amour et ne fit aucun usage de ses connaissances littéraires. Il resta coi, et prit comme on dit un air de circonstance qui n'avait l'air de rien. Content de son effet comique le Suisse avait repris la parole :

- Mes services à Genève, qui avaient découvert les liens d'affaires... et amicaux entre la sultane et Nadège Legrand, créatrice de mode et propriétaire du magasin de haute couture qui porte son nom rue de la Confédération à Genève... mes services ont facilité l'enquête qui a conduit notre collègue Gustave à éclaircir le passé de Nadège Legrand (petits sourires dans l'assistance). Les services français, ainsi que les vôtres Madame Beauregard, ont clarifié ce passé, algérien et français, dont nous n'avions aucune connaissance. Nous ne savons toujours pas ce que prépare le sultan du Kironmoyee avec son guide spirituel le cheik Abdullah Hassan. Nos collègues britanniques ont établi que ce cheik avait joué un rôle déterminant dans l'islamisation de la législation du sultanat ; de leur côté, les services genevois n'ont enregistré que des messages à caractère religieux entre les deux hommes. Toutefois, nos amis de la CIA ainsi que ceux d'autres services nous disent que les conversations des deux hommes contiennent aussi des allusions voilées ou directes aux versets du Coran qui appellent à la guerre sainte, c'est-à-dire à la confrontation générale de l'islam contre le reste du monde non-musulman, et contre ceux des musulmans considérés comme des apostats. L'hypothèse d'un complot djihadiste d'envergure a récemment été renforcée par des informations fournies par plusieurs services. Les Français savent que le cheik Abdullah Hassan a récemment effectué des arbitrages entre des groupes terroristes opérant dans le Sahara dont certains viennent de faire allégeance au califat de Daech. Par la même source, confirmée par d'autres services, nous savons également que le cheik terroriste doit rencontrer d'ici un mois l'ingénieur français Al Nour dans le village bosniaque de Novi Hadji. Dans ce village vivent plusieurs terroristes dont un Afghan formé à l'utilisation des *stingers* américains, nous le soupçonnons de transmettre ses connaissances à un jeune Tadjik de la vallée de la Ferghana (on suivait à

présent sur l'écran un schéma fléché qui liait Novi Hadji, ses terroristes, au cheik Abdullah Hassan et au sultan du Kironmoyee, avec des mots en couleurs et des points d'interrogation). Comme vous le savez, dans la vallée de la Ferghana plusieurs groupes djihadistes opèrent encore aujourd'hui. Nos informations sur les terroristes du village de Novi Hadji ont récemment été confirmées et considérablement complétées par une courageuse mission menée par les services croates. Sur le plan technique, le travail des services croates a mis en relief le rôle de l'ingénieur français dans cette affaire. Sa prochaine rencontre avec le Palestinien Abdullah Hassan Hassan aura donc une grande importance. Mes chers collègues, j'espère avoir résumé où nous en sommes de « l'affaire sultanat » afin que nous puissions ensemble débattre des suites que nous voulons donner à cette opération.

Les premiers échanges furent chaotiques, tout le monde parlait en même temps, soit à la cantonade soit à un collègue assis tout près ou à distance autour de la table de réunion des Américains. On entendait des mots : djihadistes, sultan, pétrole, Arabie Saoudite, Turcs, Al Qaïda, Qatar, Doha, Califat, etc. qui, hors d'un contexte inaudible en raison du brouhaha général, ne voulaient rien dire. Le Suisse usa de sa fonction temporaire pour imposer le silence, puis il lança : « Qui veut prendre la parole ! » Le chaos repris pendant quelques secondes, car tous, à l'exception de Carolina Beauregard, de Ljubica Grabar et de Gustave Safranek, voulaient parler. Pour rétablir le silence, un peu à contrecœur, car il n'aimait pas leur tendance à faire la leçon à tout le monde, le Suisse donna la parole à l'Allemand :

- Nous n'avons progressé que sur un seul point. Nous avons durci notre information molle sur le sultan du Kironmoyee. Nous savons qu'il finance des djihadistes, ce qui peut expliquer ses nombreuses rencontres avec le cheik Abdullah Hassan. On a beaucoup parlé des *stingers*, mais

nous ne disposons pour l'instant que d'éléments circonstanciels : des djihadistes et ex-djihadistes afghans dans ces trois villages de Bosnie, l'un d'eux aujourd'hui vieux et handicapé formé aux tirs de *stingers* par nos amis de la CIA dans les années quatre-vingt. On sait aussi qu'est venu dans ce même village un jeune Tadjik de la vallée de la Ferghana, haut lieu du djihad mondial depuis la fin de la présence russe en Afghanistan. C'est à la fois beaucoup et peu. Cela manque d'informations dures ! D'autant que nos amis Croates nous ont appris que l'Afghan et le jeune Tadjik entretenaient une liaison de caractère homosexuel... la chose est assez courante en Afghanistan : rien ne nous dit que le vieux forme le jeune au maniement des missiles sol-air... et rien ne permet d'exclure que les rencontres des deux hommes n'aient aussi un but terroriste. Sur la base des informations qui nous ont été fournies, sitôt que l'on cherche à identifier un plan terroriste précis, tout devient flou !

L'Anglais intervint :

- Nous ne pouvons pas exclure que la relation entre le sultan Othman Abdu Sidiki Masjid et le cheik palestinien ne soit que religieuse. Certes, si le Palestinien est un chef terroriste connu, il est aussi un expert en droit coranique. Le sultan, bien que plus religieux que son père le sultan Mohammed Abdu, est un musulman fidèle à sa foi mais modéré...

Il y avait des réactions dans la salle, à l'évidence, tous les agents ne partageaient pas l'avis de l'Anglais, l'Allemand repris la parole en soutien de l'Anglais, il ajouta :

- Par modéré il faut entendre un islam moins fanatique que les versions saoudiennes qui s'imposent aujourd'hui dans les jeunes esprits. J'insiste ! nous devons rester objectifs en ce qui concerne le sultanat. S'il est véritablement

impliqué dans une opération terroriste d'envergure quelle est-elle ? Quel rôle pourraient y jouer les *stingers* ? Pour notre part, les quelques informations dont nous disposons sur le sultanat, elles sont économiques pour l'essentiel, nous montrent un pays, qui, comme de nombreux états pétroliers du Golfe Persique et de la Péninsule arabique tente de se moderniser tout en restant très musulman dans sa croyance. Tous les États pétroliers financent des groupes djihadistes par le biais de l'impôt coranique, le *zakat*, cela ne fait pas de ces États des États nécessairement terroristes.

Le Polonais prit la parole :

- Votre raisonnement est plus politique que logique ! Et même plus « politiquement correct » que réaliste ! Si je finance le terrorisme je suis un terroriste ! Vous dites musulman modéré. Vous dites que le sultan est un musulman fidèle qui pratique un islam moins fanatique que celui de l'Arabie saoudite, etc. Mais cela ne veut rien dire. Nous avons tous lu le Coran. Il est clair que ce livre, le seul que pratique l'immense majorité des musulmans, est un programme de guerre religieuse universelle pour imposer l'islam au monde. Où voulez-vous mettre de la modération dans ce programme guerrier ?
- La question fondamentale, et philosophique, de l'existence ou non d'un islam modéré, n'a pas, d'un point de vue opérationnel qui est le nôtre, une grande importance. Nous devons agir en fonction des actes terroristes effectivement en préparation, à l'évidence de tels actes ne sont pas le fait de musulmans modérés. Si pour combattre ces terroristes musulmans nous recevons une aide d'autres musulmans, il n'y a aucune raison de ne pas les considérer, **en ces circonstances**, comme des musulmans modérés. Ce qu'ils deviennent après l'action commune est une autre dimension de notre travail.

Le colonel Bardain eut envie de saluer la finesse de l'intervention de Carolina :

- Je suis tout à fait d'accord avec ce qui vient d'être dit ! Cela rend encore plus nécessaire la clarification du rôle du sultan dans toute cette affaire. En conséquence, notre collègue autrichien doit profiter des liens entre son épouse et celle du sultan pour aller au Kironmoyee. Nous avons très peu d'informations fiables sur ce qui se passe dans ce sultanat où nos seules sources d'information viennent des compagnies pétrolières qui connaissent mieux les fonds marins que la vie au jour le jour du sultanat.
- Les compagnies pétrolières n'ont en vue que leurs intérêts sectoriels. Notre guerre contre « l'islam radical » quel que soit le sens de cette expression admise (admise en raison de son manque de sens) n'intéresse pas les majors du pétrole. Notre guerre n'est pour elles qu'un élément secondaire de leur politique mondiale, elle peut, selon les moments être favorable ou défavorable à leurs intérêts. Nous sommes dans une guerre de long terme, voire de très long terme, les pétroliers font dans le temps des sauts de puce d'un intérêt sectoriel à l'autre, le long terme ne les intéresse pas !

Le Néerlandais venait de parler, il avait été en charge de la surveillance et de la protection de la compagnie pétrolière Royal Dutch Shell pendant plusieurs années. Il avait constaté que la logique de puissance de la compagnie prévalait sur toute autre considération : ce qui était bon pour Shell était bon pour les Pays-Bas, pour l'Europe et pour le monde entier. Certains hauts dirigeants du pétrole lui semblaient capables de se convertir à l'islam si cette conversion devenait la condition pour qu'ils gardassent leur position dominante. Un jour qu'il évoquait cette question avec un collègue croate, celui-ci lui dit que ces conversions des élites avaient eu lieu il y a plusieurs siècles en Bosnie. Pour garder ses terres et ses privilèges, l'aristocratie

bosniaque, serbe ou croate, c'est-à-dire orthodoxe ou catholique, s'était convertie à l'islam, beaucoup plus que le peuple qui avait lutté pour conserver ses identités. En plus, les Turcs n'encourageaient pas les conversions populaires, car ils avaient besoin d'avoir à disposition des infidèles, imposables et corvéables à merci ainsi que des femmes qu'ils pouvaient capturer pour les harems, et des enfants à enlever pour « l'impôt du sang » : élevés dans des médersas spéciales ou dans des familles pieuses, ces enfants nouveaux convertis devenaient des soldats et des administrateurs fanatiques du califat turc. Surpris, l'agent néerlandais avait pensé que ce programme ressemblait au *Lebensborn* que les nazis n'avaient eu que le temps d'ébaucher entre 1936 et la défaite allemande. Les Turcs avaient eu des siècles de pratique.

Le Norvégien prit la parole :

- On vient de parler de la vallée de la Ferghana et des groupes terroristes qui opèrent dans le Caucase. N'est-il pas temps d'informer les Russes et de les inviter à nos réunions sur « l'affaire sultanat » ?

Le colonel Bardain travaillé par Vilonne, son ambassadeur russophile, commençait à penser que les Russes pouvaient être une des clefs de « l'affaire sultanat ». Toutefois, le gouvernement français venait de rompre le contrat de vente des navires « Mistral » à la marine russe. On s'opposait sur l'Ukraine et presque autant sur la Syrie d'Assad. Certes, les services secrets ne suivent pas nécessairement les politiques officielles de leurs gouvernements, une de leurs missions est de représenter la part d'ombre de toute politique intelligente dans un monde de plus en plus compliqué. Avec Kadhafi après avoir voulu jouer au plus fin et faire ami-ami, Sarkozy avait voulu faire simple et déboulonner le tyran. Le résultat avait été catastrophique. Au cours de ses missions en Libye, le colonel avait pu voir qu'à la tyrannie d'un malade mental avait succédé un chaos meurtrier qui mettait l'Europe et l'Afrique en danger.

C'est d'ailleurs le reproche que nous faisaient les Russes. À Benghazi, un officier du FSB avait dit au colonel : « Partout où vous intervenez à la remorque de vos amis américains pour offrir la démocratie aux musulmans, vous créez un chaos qui ouvre un boulevard aux fous de Dieu. Les terroristes financés par les Saoudiens ou par les Iraniens veulent détruire « les Juifs et les croisés ». Les juifs et les croisés c'est vous et nous ! Arrêtez de jouer les pompiers pyromanes ! »

Carolina Beauregard répondit :

- Je veux bien admettre qu'en faisant la guerre aux terroristes nous nous attaquions à un symptôme et non à la cause du désordre mondiale dont nous souffrons. Le terrorisme est un outil et non un but politique. Quel est le but politique des terroristes ? Quel gouvernement démocratique aura le courage d'affirmer que ce but politique est la conquête du monde, sa conversion à une religion connue et méconnue. Notre ennemi possède un but qu'il cherche à atteindre par divers outils, y inclus, mais non exclusivement, par l'outil du terrorisme. Nous, nous limitons notre lutte à ce seul outil, sans la vision globale du but de l'ennemi qui, seule, pourrait nous donner une stratégie globale. Mais cette stratégie globale ne peut être qu'une guerre globale dont aucun de nos gouvernements ne veut, sauf, peut-être, les Russes ! Je suis persuadée qu'il est pour l'instant prématuré et dangereux de les inviter à participer à notre opération.

Il n'y eut pas de commentaires sur les paroles lourdes que venait de prononcer Carolina Beauregard. Le Suisse annonça la conclusion de la réunion. Elle avait fait l'objet d'un accord préalable : la famille Safranek devait aller en mission aussi rapidement que possible au Kironmoyee.

Les objectifs de la mission avaient été définis avant la réunion puis affinés pendant les débats. Il s'agissait d'équiper le

palais de relais pour écouter les conversations du sultan et de ses hôtes ; de chercher des indices pouvant révéler la nature des liens du sultan avec le terrorisme musulman mondial ; si pertinent, il faudrait également identifier les prochains objectifs des terroristes ou, pour le moins, rapporter des informations significatives sur les ressources djihadistes du sultanat. Gustave Safranek avait demandé ce qui était entendu par « ressources djihadistes », les agents avaient précisé : noms et nombre de terroristes kironmoyiens et étrangers ; centres d'entraînement ; achats d'armements et d'explosifs spécifiques ; fabrications locales ; programmes de radio et de télévision faisant l'apologie du djihad ; prêches djihadistes dans les mosquées ; etc. Ljubica Grabar avait dit en riant à ses collègues qu'avec un tel programme, les Safranek devraient passer quelques années dans le sultanat. On avait ri. Carolina s'était crue obligé de préciser que la dernière partie du programme n'était qu'indicative, et que, de toute façon, tous les services allaient se mettre en chasse. Cette précision ne s'imposait pas, ce fut le seul faux pas de Carolina lors de cette rencontre avec ses partenaires des services occidentaux.

Chapitre 24

Soudain tout alla beaucoup plus vite. Quelques jours après l'arrivée prévue du cheik Abdullah Hassan Hassan au village de Novi Hadji, l'ingénieur français demanda à se rendre en Bosnie pour y faire une rapide réévaluation des capacités des transformateurs de la région. Ahmed Al Nour passa la nuit à Split avec Ljubica, elle devait l'accompagner dans son voyage. Il partit après sa prière, avant l'aube, seul, laissant un mot à Ljubica endormie dans lequel il expliquait qu'il voulait lui épargner la fatigue du voyage et que, de toute façon, il serait de retour en fin de journée, car il ne s'agissait que d'une rapide vérification. La compagnie croate d'électricité avait mis comme d'habitude un véhicule à leur disposition, Ahmed Al Nour en avait pris la clef sur la table de nuit de l'hôtel Éden où le couple avait passé la nuit.

Au réveil, Ljubica constata qu'elle avait été trompée par l'habitude des réveils d'Ahmed pour ses prières nocturnes. Elle voulut prendre la route avec une autre voiture et rejoindre Ahmed à Novi Hadji. Elle lui aurait expliqué qu'elle ne voulait pas le laisser seul dans un pays dont il ne parle pas la langue, et qu'elle avait un contrat de travail qui lui fait obligation de ne pas le laisser travailler en solo. Puis, elle pensa que le mot d'explication d'Ahmed était un mensonge ingénieux : lors de sa préparation à sa mission Ljubica avait reçu une formation sur l'importance de la ruse, la *taqija* : « le mensonge sur la voie d'Allah », comme une des composantes de la mentalité musulmane. En effet, le message d'Ahmed jouait sur tous les tableaux : sentimental, technique, et même celui de la routine : ils étaient souvent allés à Novi Hadji et dans sa région, ce nouveau déplacement était bref, quelques heures seulement.

Vu l'importance de cette rencontre avec le cheik terroriste, importance mise en relief par sa décision de partir seul, Ahmed devait être tendu, nerveux, des états qui mettent les sens en éveil, rendent suspicieux, voire paranoïaque. Elle considéra qu'il était préférable de faire comme si la décision de l'ingénieur lui agréait et qu'elle devait lui en être reconnaissante. Elle lui envoya un sms où elle le remerciait de sa sollicitude et lui fixait rendez-vous pour le soir même. Sur-le-champ elle informa ses collègues et leur ordonna de mettre tout le réseau de Novi Hadji en alerte.

À Novi Hadji, il n'y eut malheureusement qu'une seule rencontre entre les deux hommes, elle ne dura pas longtemps. Il fut impossible d'écouter leur conversation. Pendant cette brève rencontre, Ahmed avait laissé sa sacoche et son portable à l'employé de l'HEP, Esad Ismetić, un agent des services croates qui avait activé en vain les systèmes d'écoutes établis dans le village, ces systèmes utilisaient le portable d'Ahmed pour capter ses conversations, n'ayant pas le portable sur lui les écoutes ne servaient à rien, d'autant que sous la couverture des arbres le satellite qui les observait était aveugle et sourd. L'observateur direct de la rencontre, Esad Ismetić, rapporta aux services croates que l'entrevue des deux hommes, ils lui avaient demandé de rester au village, n'avait pas duré plus de vingt minutes, elle s'était faite en plein air dans la forêt, sous l'abri des arbres à la sortie du hameau. Il ajouta qu'à son retour Ahmed Al Nour semblait heureux. La brièveté de la rencontre et son lieu étaient confirmés par les images transmises en temps réel par un satellite-espion du programme anglo-saxon *Echelon*. Après une brève inspection du transformateur et des propos à caractère religieux échangés avec l'employé de l'HEP (propos parfaitement captés par les « grandes oreilles » d'*Echelon* : « L'islam a toutes les réponses à toutes les questions et Allah va bientôt juger les bienheureux et les damnés ! » « Nous allons remporter la bataille de Badr ! »). Puis après avoir donné un baiser fraternel à Esad, Ahmed avait repris la route pour Split, à

deux heures de Novi Hadji. De son côté, le lendemain matin le cheik avait été conduit à Sarajevo où il avait passé la journée dans une des plus vieilles mosquées de la ville, celle de Basacarsija construite en 1528. Là, il avait prêché les vertus de l'islam et commenté « le chemin d'Allah » que le fidèle doit suivre même s'il ne le comprend pas. Il avait illustré son prêche en citant les versets 212, 213 et 215 de la sourate 2 (Al Baqara) :

Combattre vous a été prescrit, bien que vous l'ayez en aversion.

Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous et il est possible que vous aimiez une chose qui est un mal pour vous. Allah sait, alors que vous ne savez pas.

Ceux qui croient, ceux qui émigrent et mènent combat dans le chemin d'Allah, ceux-là peuvent espérer la grâce d'Allah. Allah est absolu et miséricordieux.

Pour mieux faire comprendre le devoir religieux de la guerre sainte, la pensée du cheik avait alors utilisé l'analogie avec le fumeur qui « aime une chose qui est un mal pour lui ». Puis, il avait pris pour exemple le remède amer que prend le malade et qui le guérit « en dépit de l'aversion qu'il a pu avoir pour le remède ». L'esprit français sait que « Comparaison n'est pas raison ». Il faut un minimum d'esprit critique pour comprendre le sophisme caché dans l'évidence de la comparaison : tous les remèdes ne sont pas amers, et douceur ou amertume n'ont rien à voir avec l'efficacité de la potion qu'expliquent et constatent nos observations et connaissances médicales en biochimie. Parmi le petit groupe qui écoutait le prêche, on ne sait pas combien de personnes avaient la capacité critique qui leur aurait permis de repérer le sophisme. La prière achevée, après avoir salué ses hôtes, Abdullah Hassan Hassan avait pris un taxi pour l'aéroport de Butmir qui dessert Sarajevo. La Turkish

Airlines y avait des vols réguliers sur Istanbul. Dans cette ville les services turcs perdirent sa trace bien qu'un réseau, pourtant sous leur contrôle, ait organisé son passage en Syrie. Trois mois plus tard, le « Mowgli » des Anglais à Kironmoyee signalait l'arrivée du cheik Abdullah Hassan Hassan au palais du sultan. Nul ne savait ce qu'avait fait le cheik pendant ces trois mois où les services avaient perdu sa trace.

On la retrouva d'une façon totalement inattendue. Raphaël Vendramin, à l'instar de son grand-père et de son père, avait coutume d'assister à la tenue de la Saint-Jean de la loge « Le Phare lumineux » à Alexandrie dont Andrea Vendramin, son grand-père, était un des maîtres fondateurs. La fête coïncidait avec le solstice d'été, vers le 20 juin. Il était rare que Raphaël manquât cette tenue. Il était donc venu à Alexandrie pour un peu plus d'une semaine avec Carolina, qui, pour accompagner son amant, avait pris quelques jours de vacances. Elle avait aussi pris trois jours de mission pour rendre visite à ses collègues de l'antenne locale de la CIA. Carolina avait été en poste au consulat d'Alexandrie avant ses vacances à Venise où elle avait rencontré Raphaël Vendramin.

Le couple était arrivé trois jours avant la tenue de la Saint-Jean qui devait avoir lieu au temple créé dans le fondouk de la citadelle. Dès son premier jour, Carolina avait rendu visite à ses collègues de l'antenne locale de la CIA. Le dossier du cheik Abdullah Hassan Hassan avait été transmis à toutes les agences susceptibles d'enregistrer son passage et de suivre ses activités dans leur zone de travail. L'antenne locale avait d'assez bonnes relations avec les services égyptiens. Depuis qu'en juillet 2013 l'armée égyptienne commandée par le maréchal Al Sissi avait évincé du pouvoir les frères musulmans, les relations entre les deux services de renseignement étaient cordiales, même si le gouvernement Al Sissi jugeait que le président Obama avait lâché le président Moubarak et accueilli un gouvernement frère musulman avec trop d'empressement : dans certains milieux du

renseignement, on disait que les Américains avaient été à deux doigts de faire en Égypte la faute qu'ils avaient commise en abandonnant le Shah d'Iran.

Du temps où il était le commandant de la région militaire Nord et d'Alexandrie en 2008, Al Sissi avait des contacts réguliers avec les responsables de l'antenne locale de la CIA. Après l'élection du Président Morsi, un des chefs des Frères musulmans, il y avait eu une période d'incertitude. Une incertitude qui n'avait guère affecté la CIA qui avait maintenu, sinon renforcé, ses contacts avec l'armée égyptienne. Il faut dire qu'au département d'État l'élection d'un président frère musulman en Égypte avait été accueillie avec plaisir par une faction qui pensait qu'un islam politique et raisonnable était un contre-feu au fondamentalisme islamique. Le raisonnement de base de cette faction était le suivant : « Les musulmans sont incapables de devenir des démocrates alors faisons avec et limitons les dégâts ». Le président Obama faisait le grand écart entre cette faction, qui avait sa préférence, et d'autres dont les principales caractéristiques était de ne pas croire en l'existence d'un islam raisonnable et de dire haut et fort que l'expression « islam politique » était un pléonasme du fait que l'islam était une politique tout autant sinon plus qu'une religion. La CIA était divisée en courants, celui des behaviouristes qui ne s'intéressaient qu'aux actes et non aux idéologies, il y avaient « les anciens » qui voyaient dans l'islam un allié contre le communisme, et « les modernes » qui pratiquaient ce que la gauche européenne appelait une « islamophobie » ou un « antiislamisme primaire » sur le modèle de ce qu'avait été autrefois « l'anticommunisme primaire ». Dans les médias, il suffisait de lancer l'accusation implicite du mot islamophobie pour ne pas avoir à penser la chose ou son contexte, c'est-à-dire la domination idéologique absolue de l'islam sur le monde musulman et la violence commandée par cette idéologie.

Les réseaux des services égyptiens étaient efficaces dans leurs capacités de collecte d'informations. L'analyse et la transmission étaient plus lentes, sauf s'il s'agissait d'affaires de politique intérieure. Le cheik Abdallah Hassan Hassan tombait dans une sorte d'entre-deux : Palestinien, il était un étranger ; mais membre d'Al Qaïda, il avait des liens avec les Frères musulmans. Des liens peu clairs, certes, mais, de ce point de vue, les services égyptiens avaient une grille de lecture des mouvements musulmans à peine plus cohérente que celle de nombre de services occidentaux qui combattaient « les terroristes » sans chercher à comprendre la conception du monde, la *Weltanschauung*, dont le terrorisme n'était qu'un moyen mis au service d'une fin : c'était un peu comme si en 1941, l'Angleterre, les Alliés et les États-Unis avaient décidé de ne combattre que les SS allemands sans accorder d'intérêt à l'idéologie de *Mein Kampf* qu'Adolf Hitler avait réussi à imposer à toute l'Allemagne.

Les services égyptiens divisaient l'islam entre un islam conformiste, obéissant aux lois égyptiennes et sans autre prétention politique que celle d'obéir au dictateur du moment, et un islam révolutionnaire qui voulait changer le monde. L'islam conformiste faisait leur affaire, ils l'encourageaient ; l'islam révolutionnaire voulait leur mort, ils le combattaient. Cette grille de lecture ne recouvrait pas celle du département d'État qui voulait promouvoir un islam politique **et** raisonnable dont les Frères musulmans étaient les promoteurs... une foutaise pour les militaires égyptiens puisque ce soi-disant islam politique **et** raisonnable voulait les éliminer. Il y avait beaucoup de confusion et certains agents et cadres de la CIA étaient les moins gênés. Sans illusion sur l'islam, ils s'alliaient avec ceux des musulmans qui combattaient l'ennemi musulman avec le plus d'efficacité, quitte à devoir changer d'alliance lorsqu'il s'avérait que l'allié était passé à l'ennemi, et vice versa.

Dans chaque pays où l'islam était dominant, la situation ressemblait, toute proportion gardée, à celle de l'URSS dans les années trente où une société totalement surdéterminée par une idéologie se déchirait au nom de lectures différentes de la même idéologie : le socialisme dans un seul pays versus la révolution mondiale... ainsi que d'autres variantes plus ou moins fantasmagiques. Ce que certains orientalistes appelaient l'islam conformiste était une fiction dangereuse, car en toute circonstance, conformiste ou non, une idéologie totalitaire reste un système mortifère. Le meilleur exemple en est donné par Anouar El Sadate, dictateur éclairé de l'Égypte de 1970 à 1981. Il avait multiplié les concessions aux Frères musulmans pour s'assurer de leur conformisme, tout en réprimant ceux qui franchissaient la ligne qui séparait un islam de l'autre. Malheureusement, cette ligne est imaginaire, elle n'engage que ceux qui y croient, on ne sait qu'elle a été franchie que lorsqu'il est trop tard. Anouar El Sadate s'en est aperçu le 6 octobre 1981 lorsque quelques officiers et soldats Frères musulmans membres de son armée l'ont assassiné.

Forts de leurs déconvenues passées et de leurs problèmes présents, les militaires égyptiens avaient surveillé le Palestinien Abdullah Hassan Hassan dès son arrivée en Égypte par un vol d'Air Liban venu de Beyrouth. Ils avaient transmis leurs observations aux ex-collègues de Carolina à Alexandrie, qui venaient de recevoir le rapport égyptien lorsqu'elle leur annonça sa visite.

Les informations des Égyptiens étaient si anodines qu'elles éveillèrent la suspicion de l'antenne de la CIA à Alexandrie. C'était à croire que le cheik n'était venu dans cette ville que pour y faire un pèlerinage à la mosquée Abou Al Abbas Al Mursi, la plus grande mosquée d'Alexandrie, où il avait passé trois jours en prière, sans prêcher et ne recevant que quelques personnes dont les Égyptiens n'avaient pas cru devoir relever les noms. Rupert Sthal, le chef de l'antenne d'Alexandrie

demanda des précisions à ses collègues égyptiens. Il lui fut répondu que les personnes rencontrées par le cheik étaient sans intérêt, elles n'étaient que des fidèles venus consulter le juriste sur des questions religieuses peu avant son départ pour Amman. Rupert Sthal demanda une liste des questions posées. Il l'obtint, ce qui prouvait que les Égyptiens avaient parfaitement suivi les entretiens à l'intérieur de la mosquée. Les questions posées par les fidèles semblaient surprenantes à un non-musulman. Une dizaine de questions, toutes avaient trait au « permis » et au « défendu » dans la vie intime, voire sexuelle. Du genre : « Un homme peut-il se remarier avec la femme qu'il a répudiée ? » ou « Lors du divorce, l'homme peut-il reprendre les cadeaux faits à sa femme avant la conclusion du mariage ? » et encore « Pour quelles raisons, selon le Coran l'homme qui accuse sa femme d'adultère doit-il produire quatre témoins, alors que selon le hadith d'Al Boukara l'accusation du mari suffit, sauf si un seul témoin le contredit ? », etc. Dans le lot il y avait une question qui semblait totalement farfelue : « Un homme a-t-il le droit de manger les fruits de son jardin ? ». Bref, rien de politique dans cette série de questions. Les arabisants du service n'avaient pas une connaissance approfondie du Coran et des hadiths, Carolina demanda à ce que ces questions soient envoyées à l'analyste Anita Ostman à Langley. Quelques heures plus tard, par vidéo-conférence Anita expliquait le caractère coranique des questions, elle cita les versets du Coran qui donnaient les réponses, fit quelques références à la tradition, partit dans un prêche féministe alors qu'elle commentait la sourate 2, verset 230, dans lequel Allah explique qu'une femme divorcée ne peut se remarier avec celui qui l'a répudiée que si le nouveau mari accepte de la répudier à son tour. Dans une colère froide, Anita expliqua que dans l'islam la femme ne peut que changer de propriétaire : de son père à son mari, et de son mari à un autre mari. Quelles que soient les bonnes intentions de ce prêche féministe, il fut rapidement interrompu par le chef de l'antenne qui voulait avancer rapidement dans son enquête. Alors que la vidéo-

conférence allait s'achever, Carolina s'aperçut en regardant la liste des questions que son amie Anita n'avait pas répondu à celle qui semblait la plus simple : « Un homme a-t-il le droit de manger les fruits de son jardin ? » Carolina attira l'attention d'Anita sur ce point. Anita éclata de rire :

- À mon avis, c'est un malin qui veut avoir une relation sexuelle avec sa sœur ou avec sa propre fille !

À Alexandrie, les agents froncèrent les sourcils, nombre d'entre eux pensèrent : « Ces intellectuelles têtes d'œuf ne savent plus quoi inventer ! » Carolina qui connaissait l'expertise de son amie réimposa le silence rompu par des exclamations de désapprobations désordonnées. Anita avait cessé son rire :

- J'ai eu du mal à comprendre, mais certains musulmans poussent très loin la pratique de la *taqija* (la ruse, la restriction mentale pour tromper les ennemis de l'islam) exprimée dans la sourate 3, verset 28 et 29... Je vous cite les textes arabes (elle se mit à lire en traduisant au fur et à mesure) « *Que les croyants ne prennent pas les infidèles pour alliés à la place des croyants, quiconque fera cela sera contre Allah, à moins que vous redoutiez des infidèles un grave dommage. Allah vous met en garde ! À lui est le devenir* » Je continue, verset 29 : « *Dis : « Que vous cachiez ou que vous disiez ce qui est en vos cœurs, Allah le connaît. Il connaît ce qui est dans les cieux et sur la terre. »* Les musulmans, surtout les chiites se fondent sur ces versets pour pratiquer la *taqija*. Vous comprenez ? Ce qui importe est la pureté de cœur du croyant, cela Allah le connaît. Le reste, ce que le croyant doit dire aux hommes est secondaire. Le croyant peut mentir si cela lui facilite la vie, et si le mensonge favorise la victoire sur les infidèles. Un *hadith* repris par Abdur Rahman bin Samura, accepté tant par les chiites que par les sunnites le dit clairement : « *Si vous faites un jour serment de faire quelque chose et après si vous découvrez que quelque chose d'autre est*

mieux, alors dénoncez le serment et faites ce qui est mieux. »

D'une façon abrupte, Rupert Sthal prit la parole :

- Je sais bien que ces gens mentent comme ils respirent ! Mais où est le rapport entre ces ruses de guerre sainte et la libido d'un type qui veut baiser sa soeur ? C'est absurde !
- Absurde si vous restez dans votre vision des choses ! Le dévot qui a interrogé votre cheik est soit un fidèle de la secte des kharidjites, soit un sunnite influencé par leurs idées. Les kharidjites sont une secte doublement dissidente : chiites vis-à-vis des sunnites, mais dissidents vis-à-vis des chiites, ils sont responsables de l'assassinat d'Ali en 661. Les kharidjites considèrent que l'arbitrage entre des points de vue religieux et politiques opposés n'appartient qu'à Allah. Votre type, peut-être un Berbère du Maghreb, un Yéménite, ou un musulman d'Asie centrale, il est influencé par certaines idées kharidjites ; pourtant il demande un avis juridique à un cheik sunnite, c'est bizarre. Ils sont en guerre depuis des siècles... mais dans l'état d'implosion et d'explosion où se trouve le monde musulman tout est possible.
- Et alors ! ça nous mène où tout ça ?
- Essayez de comprendre : vous avez un homme qui désire sa sœur ou sa fille ; la morale commune ne lui permet pas d'assouvir son désir ; la religion ne le permet pas non plus sans pourtant l'interdire nommément (les seules épouses interdites par le Coran sont les femmes polythéistes). Votre type est donc face à un dilemme. Il va voir un cheik de grande réputation, il lui pose une question dont seul Allah et lui connaissent le sens véritable, pourtant la question reste dans une zone grise où le sens véritable est présent tout en étant absent. Je suppose que le cheik a été

aussi surpris que vous et a répondu qu'un homme avait le droit de manger les fruits de son propre jardin. Voilà notre homme désirant libéré ! Un savant en droit coranique lui a donné la permission de manger les fruits de son propre jardin, ce que lui et Allah comprenaient dans la question n'appartient qu'à celui qui la posait et à Allah... Quant à savoir si l'homme à raison ou non de prendre sa fille ou sa soeur pour femme, Allah en décidera lors du Jugement dernier. Cela dit, en général, les musulmans limitent l'usage de la *taqija* aux situations de la guerre sainte, celle qu'ils mènent contre les « diviseurs de l'islam » et contre nous les infidèles.

- Mais elle est complètement tordue votre histoire !
- Ce n'est pas la mienne, c'est celle du monde musulman... et encore ce n'est qu'un minuscule épisode des querelles musulmanes. Il y a de tout chez les kharidjites, les chiïtes, les sunnites : des pacifistes qui refusent la guerre sainte et des bellicistes qui en font une obligation absolue, des sectes qui respectent l'autorité des califes et d'autres qui combattent tout calife jugé oppresseur et mauvais musulman. Ils veulent tous établir le « règne de Dieu » sur la Terre mais sont en conflit quant à la façon de parvenir à ce but. Cela a donné à l'histoire musulmane une couleur rouge sang indélébile ! Comme nous le voyons depuis longtemps : quand ces gens ne s'unissent pas pour faire la guerre « aux juifs et aux croisés » ils se massacrent les uns les autres avec enthousiasme en citant le Coran.

Puis, Anita changea de registre.

- Je dois ajouter un point important. Cette phrase « Un homme a-t-il le droit de manger les fruits de son jardin ? », elle est en effet surprenante ! C'est peut-être un code, un mot de passe... Il faudrait connaître celui qui a posé cette question, vous saurez alors s'il s'agit d'un mot de passe ou

tout simplement d'une affaire de mâle incestueux qui pratique la restriction mentale comme un jésuite du XVIIe siècle.

L'allusion à la « restriction mentale » théorisée et pratiquée par les jésuites jusqu'au XVIIe siècle, avant que le pape Innocent XI ne la condamne en 1679, passa au-dessus des têtes. Comme d'ailleurs la plus grande part des références historiques mentionnées par Anita. Après un bref remerciement, Rupert Sthal appuya sur un bouton qui interrompit à l'instant la conférence vidéo. À l'exception, peut-être, de Carolina, aucun des agents présents dans la pièce n'avait eu le temps de comprendre l'étendue de son ignorance.

Comme toujours il y avait des exceptions à cette ignorance et Anita Ostman en était la parfaite illustration, mais en général les agents de la CIA, comme tous les Américains, manquaient de culture historique. Ils étaient en cela les victimes de la seule grande faute du Siècle des Lumières bien qu'ils en soient la plus éclatante réussite hors d'Europe. Les créateurs du Siècle des Lumières, ceux que l'on appelait alors « les philosophes » ont à l'évidence créé un monde nouveau qu'ils ont pleinement accompli dans le « Nouveau Monde », un monde de libertés issues d'une révolution réussie. Comme beaucoup d'innovateurs, ils ont oublié d'où ils venaient, ils ont cru que l'histoire commençait avec eux, ils ont ensauvagé le passé, à l'exception peut-être d'une Antiquité mythifiée. Rendre le passé barbare et le pousser dans l'oubli, c'est ne plus avoir son passé derrière soi mais devant, comme un obstacle infranchissable. Infranchissable car invisible aux victimes de la cécité volontaire que provoque l'oubli de l'Histoire. Anita Ostman aurait voulu dire à ses collègues qu'ils étaient victimes de la même illusion que les musulmans qu'ils combattaient, ces aveugles qui se croient clairvoyants parce qu'en Arabie un prophète du VIIe siècle a dit qu'avant lui tout n'était que ténèbres et qu'après lui tout est lumière si on le suit à la lettre. Ils l'ont aveuglément

cru. Le résultat de cette disparition du temps historique était devant leurs yeux : les musulmans sont prisonniers du passé, ils vivent les pieds au XXI^e siècle, la tête et le cœur au VII^e siècle dans les déserts de l'Arabie.

Anita savait qu'elle ne serait pas comprise. Elle évitait de livrer sa pensée, trop complexe, trop fine pour une communauté, celle du renseignement, qui en plus de souffrir de cécité historique était victime du mal de son temps, celui de la vitesse. Il fallait aller vite. La conférence vidéo de l'analyste avec ses collègues d'Alexandrie qui venait de s'achever était symptomatique de ce mal du siècle auquel il semblait impossible d'échapper. L'instant dominait le temps et l'image instantanée dominait une pensée sous l'emprise des sentiments imagés. Le temps long nécessaire à la réflexion était sacrifié à la nécessité de réagir vite, l'initiative était laissée aux violents, à ceux qui provoquaient l'émotion de l'instant, et ses images. Ce qui n'était pas instantané entrainait dans l'Histoire, c'est-à-dire dans l'oubli. Évidemment, les analystes de la CIA avaient pour fonction de ranimer le passé utile à la compréhension de l'instant, mais cette fonction noyée parmi d'autres ne pouvait pas changer l'air du temps, qui, comme les communistes d'autrefois et les musulmans de toujours, chantait en cœur l'antienne de L'Internationale : « Du passé faisons table rase... »

Chapitre 25

Son rapport final terminé, Ahmed Al Nour prit un congé d'un mois accordé sans difficulté. Il fit un dernier passage professionnel à Zagreb lors de la remise officielle du rapport. Le directeur français de la G.E.E. (Garonne Engineering Electric) avait fait le déplacement pour cet événement. Même si l'ingénieur Ahmed Al Nour n'était pas le signataire du document, il en était largement l'auteur avec l'assistance de l'équipe technique de la G.E.E. qui avait travaillé sur les données complexes qu'il avait collectées. Un excellent travail dont tout le monde était content. L'ambassade de France à Zagreb avait organisé une réception de circonstance dans le grand salon de l'hôtel Palace, un immeuble austro-hongrois situé à deux pas du bâtiment de l'ambassade sur la place Zrinjevac. Même en pleine journée, l'obscurité de cette grande pièce d'apparat avait besoin de l'éclairage électrique de tous ses lustres. Après avoir fait l'ouverture officielle de la cérémonie de remise du rapport, Vilonne fit remarquer à son invité l'ambassadeur d'Allemagne qu'il voyait dans cette débauche d'éclairage un hommage à la fée électricité. L'Allemand lui répondit en riant que cette débauche n'était pas « écologiquement *korrekt* ». Au centre du haut plafond, en fait une véritable rotonde, une verrière oblongue aux couleurs vives lançait des notes aussi joyeuses qu'inattendues : des rouges, des bleus nuit, des blancs opalins, des verts de forêt tropicale, des oranges et des jaunes... Dans l'ambiance compassée de toute célébration narcissique, cette débauche de couleurs franches détonnait joyeusement.

Le rapport qu'allait officiellement remettre le directeur de la Garonne Engineering Electric (G.E.E.) avait été contresigné par toutes les parties intéressées : G.E.E., HEP (*Harvatska*

Electroprivreda), BHE (*Bosna i Hercegovina Electroprivreda*) ainsi que par un bureau d'études munichois, la DBG (*Deutch Berlin Gemenschaft*). En raison de l'apport technique de la société allemande, l'ambassadeur Vilonne avait invité à la cérémonie son collègue allemand, Wilfried Schwarts. L'étude de la G.E.E. avait bénéficié d'une aide financière de l'Union Européenne dans le cadre du programme Desertec-Medgrid. Le programme Desertec et Medgrid est un projet pharaonique qui vise d'ici 2050 à transformer le Sahara, du Maroc à l'Égypte, en une zone de production d'électricité propre. Ce projet d'énergie renouvelable envisage de créer d'immenses parcs de panneaux solaires et de fours solaires dans les espaces désertiques. L'expansion du programme au Rub al-Khali de l'Arabie est également envisagée. Si l'extension de la guerre sainte dans toutes ces zones avait mis le programme en sommeil, il restait d'actualité, surtout chez les Allemands qui, ayant beaucoup investi dans le projet, avaient un peu tôt renoncé à l'énergie nucléaire. La *Deutch Berlin Gemenschaft* de Munich, spécialisée dans l'étude conjointe du transport du courant continu à haute tension jointe à celle des réseaux électriques intelligents, jouait un rôle essentiel dans cette affaire. Les réseaux électriques intelligents utilisent des programmes informatiques pour mettre en phase la production d'électricité et les pics d'utilisation de cette énergie peu stockable.

Le transport de courant continu par ligne directe à partir d'une centrale électrique à charbon fut conçu pour la première fois par Edison en 1882 pour alimenter en courant continu un quartier de New York. Mais en 1890, sa proposition d'appliquer ce système à la centrale des chutes de Niagara afin d'alimenter tout le réseau électrique new-yorkais fut rejetée au profit du courant alternatif, alors défendu par George Westinghouse et Nicolas Tesla. Le système de transport par ligne directe d'un courant électrique de tension et d'intensité constantes nécessitait une ligne pour chaque appareillage électrique, ce qui avait transformé les toits du quartier new-yorkais en porte-

câbles d'un réseau inextricable et dangereux, il y avait des électrocutions. Le système n'était rentable que sur de courtes distances, sur longues distances les pertes d'énergie par effet Joule étaient trop importantes. De plus, le transformateur inventé par Nicolas Tesla permettait de modifier la tension et l'intensité du courant. Le transformateur de Tesla permettait, à partir de la même ligne, d'adapter la tension au besoin des appareils utilisés et de réduire les pertes par effet Joule. Aujourd'hui, des progrès fondamentaux permettent d'envisager l'utilisation du système par ligne directe pour relier l'Europe, via les Balkans, aux hypothétiques futures centrales solaires du Sahara.

Ahmed Al Nour était fier de contribuer à donner au monde musulman une alternative à ses ressources pétrolières et de permettre ainsi de prolonger dans le temps la dépendance énergétique de l'Europe. C'est d'ailleurs ce point qui inquiétait le monde du renseignement qui voyait d'un mauvais œil l'Allemagne, et l'Union Européenne poussée par les capitaux allemands, financer un programme qui allait donner un nouveau quasi-monopole énergétique aux musulmans. Géants économiques, les Allemands n'avaient pas compris qu'ils étaient restés des nains politiques : ils croyaient que le pouvoir de l'argent pouvait tout, jusqu'à transformer les musulmans en paisibles consommateurs de produits made in Germany. Non seulement les Allemands avaient oublié comment la foi nazie les avait transformés en fanatiques féroces, mais ils avaient fait un effort considérable pour jeter l'usage légitime de la force avec l'eau du bain nazi. Ils croyaient que l'Histoire s'était achevée avec la fin du nazisme et du communisme.

Le drame des Allemands est de ne savoir jamais raison garder : après avoir tout misé sur la force militaire pour dominer le monde, voilà qu'ils ont décidé de tout miser sur la force économique pour assurer leur domination sans histoire. Adolf Hitler a dégouté l'Allemagne de l'usage de la force armée

et de la férocité qui, hélas, font aussi l'histoire des hommes. Ils ont engagé toutes leurs capacités guerrières au service de leur économie, quitte, comme Volkswagen (et d'autres), à stimuler leur économie en utilisant des ruses de guerre. Leurs services secrets servent surtout à protéger leurs secrets industriels et à renforcer leur puissance économique et financière derrière un paravent de déclarations pacifistes et de financements d'actions humanitaires. Cela les met à l'abri de leur hantise : être accusés de ressembler aux nazis. Faible protection puisqu'elle ne fait que raviver le vide d'un souvenir caché. Face au monde musulman, cela a transformé l'Allemagne en ventre mou de l'Europe. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'invasion musulmane de l'Europe se fait désormais à partir de l'Allemagne où la devise du patronat allemand semble être « Plutôt islamisés que désargentés ».

Pendant la cérémonie à l'hôtel Palace, Ahmed annonça à Ljubica qu'il avait pris un mois de vacances. Elle lui demanda où il comptait aller. « Pourquoi pas à Split, la plage est belle... elle me rappelle mon pays ». Elle dit : « la plage te rappelle La France, la Côte d'Azur ? » « Non, l'Algérie ! » Elle fut surprise par la réponse d'Ahmed, mais joua les amoureuses satisfaites : « J'avais peur que tu me quittes sans un mot... » Il protesta : « Moi, quand j'aime, j'aime ! » C'était faible, d'ailleurs il ne savait plus s'il était amoureux ou non. Au début, oui, mais il avait pris la folie de son désir pour de l'amour. Avec le temps, il s'était aperçu qu'elle était insensible à son ardeur religieuse, elle était une vraie infidèle, une de ces femmes « *qui prennent un amant* » dont le Prophète dit au croyant de se détourner. Elle ne serait jamais « *une croyante au regard modeste* » comme l'avait été Solange avant qu'elle ne manque de respect à sa religion et lui fasse perdre la face devant un ami croyant ; avant que la loi des mécréants français ne s'oppose à celle d'Allah et ne persécute le croyant qui avait appliqué à sa femme la sanction qui venait de la parole de Dieu. Pourtant, il désirait Ljubica tout autant qu'au début... plus encore peut-être.

Il se demandait parfois s'il n'était pas devenu un « *fornicateur* » qui serait privé de « *La belle récompense de la vie future* », un de ceux que le Prophète appelle « *Les perdants* ». Heureusement, le cheik lui avait confirmé sa mission sacrée, appelée *Badr*, du nom de la bataille qui fut la première grande victoire des croyants contre les polythéistes de La Mecque. Tout ce qu'il faisait était accompli « *sur le chemin d'Allah* » pour la victoire de la « *religion du vrai* » contre celle de tous les « *falsificateurs* » et « *associateurs* ». Si le péché de fornication qu'il commettait pour tromper les infidèles était agréable, c'était par la volonté d'Allah qui voulait rendre le sacrifice du croyant agréable. Depuis que le cheik lui avait annoncé qu'il avait une mission extraordinaire « *sur le chemin de Dieu* », Ahmed ne cessait de réciter en secret dans son cœur, ou dans un murmure lorsqu'il était seul, le verset 194/195 de la troisième sourate : « *La famille d'Imrân* »

« *Ceux qui ont émigré, qui ont été expulsés de leur maison, qui ont souffert dans mon chemin, qui ont combattu et ont été tué, j'effacerai pour eux leurs péchés et je les ferai entrer dans des jardins où coulent des ruisseaux.* »

Comme le dit le Prophète « *Qui mieux qu'Allah peut tenir sa promesse ?* » et Ahmed était tout à la joie de la promesse alors qu'il se récitait la parole divine. N'est-il pas un émigré ? Un *muhajir* comme le Prophète et les premiers vrais croyants ? (qu'Allah illumine leurs tombeaux !) N'a-t-il pas comme eux été expulsé de sa maison ? – et par deux fois : par les apostats du gouvernement algérien, puis par la loi des Français mécréants. Ne souffre-t-il pas tout au long du chemin d'Allah ? Ne combat-il pas ? et ne sera-t-il pas bientôt tué comme l'ont été les compagnons du Prophète lors des premières batailles des croyants contre les infidèles et les païens ? Ahmed était émerveillé de constater que par le Coran dicté à Mohamed, Allah savait lui parler, lui donner des signes évidents pour l'encourager et lui promettre « *La belle récompense* ». Le reste,

tout ce qui avait trait à « *la vie immédiate* » n'était plus qu'une porte ouverte, ou fermée, sur « *la vie future* ». Il n'était pas un « *perdant* », il était un « *gagnant* », il allait ouvrir en grand les portes de la « *vie future* » sur le « *Jour du Jugement* ».

Ahmed passa quelques jours à Split, puis il disparut. Ljubica avait cousu des mouchards dans tous ses vêtements et le réseau *Echelon* n'eut aucune difficulté à retrouver l'ingénieur français à Sarajevo, puis à le suivre jusqu'à Istanbul où une équipe de la CIA le prit en filature.

À ce moment-là, Carolina était déjà à Alexandrie avec Raphaël. Elle fut informée et de l'arrivée d'Ahmed à Istanbul et de sa prise en charge par l'équipe stambouliote de la CIA. Cela créa de nombreux problèmes.

Comme membre de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (O.T.A.N.) depuis 1952, la Turquie et ses services se devaient de coopérer avec leurs alliés. Malheureusement, depuis plus de dix ans, l'homme fort de la Turquie, Erdogan, poursuivait un programme de réislamisation du pays. Erdogan avait purgé les services secrets et l'armée de ses éléments les plus attachés à la laïcité d'Atatürk. Alors que ce dernier avait en son temps jugé que le déclin de la Turquie comme puissance coloniale en Europe, en Arabie, en Afrique et sur le pourtour méditerranéen était dû à l'islam, Erdogan fait le calcul inverse : il est convaincu que l'avenir de la Turquie tient dans une réislamisation aboutissant à un nouveau califat qui va rendre aux Turcs leur empire colonial. Il avançait depuis des années vers son but, pas à pas, montant dans sa jeunesse, en 1974, sa pièce de théâtre islamique « *Maskomya* » (pour *Mason, Komunist, Yahudi*, c'est à dire franc-maçon, communiste, Juif : un programme connu, aux antécédents célèbres), élu maire d'Istanbul il continue son théâtre en déclarant en 1997 : « Les minarets sont nos baïonnettes, les coupoles nos casques, les mosquées seront nos casernes et les croyants nos soldats. » La déclaration étant un peu franche, il reprit assez vite le principe

de dissimulation (*mudara*) qui sanctifie le mensonge en situation de *djihad*, usant de la détermination sacrée dont l'histoire des califes lui donnait d'innombrables références. Par exemple cette lettre de 1568 du sultan Selim II à son gouverneur en Égypte :

« Précédemment mes ancêtres glorieux et mes illustres aïeux qui appartenaient à notre dynastie qui a le *jihâd* pour ambition et à notre lignée dont la *gazâ** est le lot - que Dieu illumine leurs tombeaux ! - ont consacré leurs jours voués à la victoire et tous leurs instants d'heureuse issue au *jihâd* et à la *gazâ*. Ils ont conquis et subjugué nombre de climats et de territoires, à l'est et à l'ouest, par leur sabre qui apporte la victoire, en les délivrant des associationnismes *et de l'erreur (*shirk ü delâlet*), et ils les ont rattachés aux territoires bien gardés des Ottomans. » (voir « L'Europe et l'islam, quinze siècles d'histoire » Odile Jacob, 2009, Henry Laurens, John Tolan, Gilles Veinstein, p. 192)

* *gazâ* : équivalent turc de guerre sainte.

*associationnismes : toutes les religions qui, selon les musulmans, associent une entité à Dieu : les chrétiens, les juifs, etc.

Cet objectif politico-religieux du gouvernement turc avait eu des effets complexes sur les relations américano-turques. Au département d'État, une importante faction, elle avait l'oreille du Président Obama, considérait cette évolution comme positive. Erdogan y représentait un monde musulman moderne ouvert au commerce international. Cet islam faisait un contre-feu utile au wahhabisme saoudien dont la monarchie de gérantes obscurantistes répandait le salafisme dans le monde et risquait de rapidement implorer. Cette faction voyait dans la Turquie un leader possible de l'islam sunnite qui aurait l'avantage de moderniser l'islam, de prendre le relais de l'Arabie saoudite, et d'ouvrir totalement le monde musulman à

l'économie américaine. Cerise sur le gâteau, le sunnisme turc était profondément opposé aux chiites iraniens, les Turcs avaient même un proverbe qui disait « Si un Iranien te coupe la tête, continue à le battre avec tes pieds ! ». Certes, la cerise avait perdu de sa saveur depuis l'accord sur le nucléaire avec l'Iran, mais la même faction voyait dans la nouvelle situation une aubaine qui assurait de ne rien perdre : si les Turcs sunnites jouaient mal leur rôle modernisateur de l'islam, alors ce rôle pourrait revenir aux Iraniens chiites. Quelle que soit l'issue, la domination et le commerce des États-Unis seraient assurés et confortés. Car dans tous les cas de figure la modernisation de l'islam affaiblirait l'Europe qui, embarrassée dans ses rapports avec les musulmans de plus en plus nombreux et actifs sur son territoire, ne pourrait pas se poser en rivale des États-Unis. L'Amérique serait libre enfin de se désengager du Vieux Continent pour accorder toute son attention à l'Asie. D'autres factions avaient des visions de nuances variées, mais plus négatives de l'islam. Certains diplomates, et nombre de hauts fonctionnaires de la NSA (National Security Agency) craignaient même une subjugation de l'Europe par un califat turco-wahhabite qui, à terme, menacerait la puissance américaine. Le résultat de ces perceptions concurrentes était une politique au jour le jour dans un monde désorienté.

Erdogan lui-même n'était pas à l'abri de la grande confusion du monde musulman. Lorsqu'au début de l'année 2011 les Syriens se sont soulevés contre le régime tyrannique d'Assad fils, qui faisait suite à trente ans de dictature du père, Erdogan a convaincu les Européens et le président américain qu'ils devaient soutenir l'opposition musulmane dite modérée contre le régime tyrannique qui dominait la Syrie. Pendant toute la période dite du « Printemps arabe », la Turquie a soutenu les mouvements islamistes qui profitaient de la brise printanière pour préparer la tempête du djihad. Dans l'esprit de la majorité des dirigeants occidentaux, à l'instar de l'AKAPE d'Erdogan en

Turquie, les musulmans modérés allaient ouvrir leurs pays à l'économie mondiale et transformer les Égyptiens, les Tunisiens, les Libyens, les Syriens, etc. en millions de bons consommateurs au service de l'économie libérale.

Depuis de nombreuses années, confondant bonnes politiques et bons sentiments les Européens ont la mauvaise habitude de marquer des buts contre leur propre camp. La logique qui domine toutes les révolutions depuis celle de 1789 est d'éliminer tous les modérés. Une seule exception à cette règle : la révolution américaine. Erdogan le sait, lui qui, arrivé au pouvoir par la voie électorale sous le masque de la modération (élection démocratique et soutien occidental obligeant), fait sa mue tyrannique et islamique par touches successives. Dès le début de la révolution syrienne, grâce à la continuité géographique qui lie les deux pays, Erdogan a joué la carte islamiste, présentée à ses alliés comme un choix de modération. Dans la vision messianique de l'islam, le chaos est le commencement de la victoire. Erdogan a favorisé le chaos qui a pris la forme du califat de l'État islamique potentiellement concurrent de celui dont il rêve. Ceci crée un premier dilemme au futur grand calife turc, même si, grâce à la puissance de l'État turc et de ses alliés, Erdogan peut espérer obtenir l'allégeance, ou la destruction, du califat syro-iraquien qui est la caricature de celui qu'il veut recréer. Le chaos c'est bien, ça donne aux vrais croyants des opportunités, mais les opportunités sont un peu pour tous ceux qui peuvent en profiter... comme les Kurdes. Les Kurdes ont profité du chaos irakien pour créer un État de fait de 6 millions d'habitants au nord de l'Irak. Cet État de fait communique avec les Kurdes qui vivent au nord-ouest de l'Iran (deux à trois millions). De leur côté, les Kurdes de Syrie, plus de deux millions, contrôlent une part du territoire syrien. Depuis la bataille de Kobane en 2015, tous ces Kurdes coopèrent avec ceux de Turquie. Les Kurdes de Turquie sont la dernière importante minorité vivant encore en Turquie (puisque les Kurdes ont joué un rôle actif dans le

génocide arménien). Il y aurait aujourd'hui en Turquie 20 millions de Kurdes. Mais comme tout ce qui vit en terre d'islam, les Kurdes sont en querelles permanentes, et les services turcs sont prêts à tout pour nourrir leurs divisions : alors qu'Erdogan a repris la guerre contre le parti kurde en Turquie, le PKK, et que par une répression brutale il cherche à détruire le Parti Démocratique des Peuples, un parti modéré et prokurde, il achète le pétrole du parti kurde d'Irak, le PDK. Nonobstant ces obstacles, les Kurdes pourraient malgré tout faire sécession et créer enfin cet État concédé par le traité de Sèvres en 1920, et annulé par celui de Lausanne en 1923 afin de favoriser l'entreprise modernisatrice d'Atatürk en Turquie. Vu l'entreprise obscurantiste d'Erdogan, bien des choses pourraient changer et favoriser la création du Kurdistan. Ce serait la fin du rêve de renaissance du califat ottoman et de la revanche islamo-turque contre l'Europe ! Face à ce danger mortel, Erdogan ne voit plus que l'issue d'un chaos encore plus grand. Il inonde l'Europe de millions de migrants musulmans, afin que tous ses adversaires ne sachent plus que faire, sauf Angela Merkel qui est dans l'illusion de faire de ces migrants de bons travailleurs du S.T.O. allemand.

À Istanbul, l'équipe de la CIA travaillait au milieu de ce chaos. Elle avait suivi Ahmed Al Nour dans sa traversée de la Turquie, puis elle avait perdu le contact après qu'un réseau tchéchène l'eut pris en charge à Bakou, en Azerbaïdjan. Les services azéris qui surveillaient les Tchétchènes pour le compte des Russes, très actifs dans cette région, avaient fourni aux Américains une information crédible : les Tchétchènes avaient exfiltré l'ingénieur français sur un navire, le Heydar Aliyev, qui traversait chaque semaine la mer Caspienne. Le Heydar Aliyev assurait la ligne régulière *Drujba* (Amitié) qui reliait en deux à trois jours Bakou à Turkmenbachi, au Turkménistan. Là, les Américains avaient eu une base et les Français des facilités, les agents laissés sur place avaient recherché Ahmed, qui, à l'évidence avaient abandonné tous ses vêtements marqués par

Ljubica pour se fondre dans la masse et s'habiller comme un Tchétchène à Bakou où vivait une importante communauté tchétchène, un Turkmène au Turkménistan, un Kazakh au Kazakhstan ou un Ouzbek en Ouzbékistan... et peut-être un Kirghiz au Kirghizistan. Les services turcs disposaient de réseaux dans toutes les populations turcophones de ces États issus de la dissolution de l'URSS. Ils avaient permis de retrouver Ahmed à Samarkand en Ouzbékistan où l'on avait à nouveau perdu sa trace. Il y avait une grande porosité entre les réseaux des services turcs et les mouvements islamistes qui alimentaient la guerre sainte sur tous ses fronts. Un mouvement ouzbek, *Jamat Abu Salokha*, avait quelques centaines de combattants en Syrie soutenus par des réseaux de soutien et de recrutement dans les pays de l'ex-URSS, et en Russie même où vit une importante communauté ouzbek. Ces mouvements issus des pays musulmans de l'ex-URSS avaient plus de trois mille djihadistes en Syrie et en Irak, ils avaient également des correspondants dans les principaux pays musulmans, y compris l'Égypte qui donnait asile à une substantielle communauté sunnite originaire d'Asie centrale. À Alexandrie leur homme s'appelait Sultan Wakhanliev. Il était en liaison avec une des bases opérationnelles de *Jamat Abu Salokha* proche de la frontière avec la Syrie, à Gaziotep en Turquie, au vu et au su des autorités turques.

Sultan Wakhanliev était un petit homme légèrement bossu, il avait des yeux mauves et des paupières de poulpe qui accentuaient son étrangeté. Sa laideur était presque légendaire, elle forçait la sympathie, car nul homme sensé ne pouvait envier un tel faciès. Son teint couleur de brique était dû à l'effet du soleil sur sa peau blanche. Ses cheveux avaient peut-être été blonds, mais il ne lui en restait plus beaucoup, ce qui pour tout autre que lui eût été un handicap pour un coiffeur. Il était aussi barbier, bien qu'il se laissât pousser la barbe pour ressembler au Prophète, et quelque peu voiler sa laideur. Son salon sur la corniche, face au port, à deux pas des grands

hôtels, était un lieu de rencontre de tous les hommes qui comptaient à Alexandrie. Il avait un extraordinaire talent pour sembler inoffensif et faire parler les gens. Sa seule faiblesse était sa fille Monajat. Les quelques personnes qui l'avaient vue louaient sa beauté, plus rares encore étaient celles qui lui avaient parlé : elles louaient sa sagesse. Une sagesse toute musulmane : lecture du Coran, répétition des noms protecteurs du Prophète, obéissance totale à son père auquel elle demandait respectueusement la permission de sortir accompagnée d'une voisine couvertes de leurs niqabs et gantées. Elle sortait rarement et vivait dans une sainte réclusion coranique. Elle venait d'avoir dix-sept ans. Il était temps de la marier. Il n'y avait pas de prétendants, car Sultan Wakhanliev, qui fréquentait la mosquée Abu Al Abbas Al Mursi du quartier El Anfushi (la péninsule qui divise le port entre ses parties est et ouest), n'avait pas demandé aux marieuses d'Alexandrie de commencer leurs recherches. Cela ne surprenait personne et n'alimentait pas la gazette du bouche-à-oreille de la ville, la rumeur, qui, toujours, suivait de près la vie des plus jolies filles à marier d'Alexandrie. Il y avait plusieurs raisons à l'absence d'un si beau sujet aux potins alexandrins. La principale tenait aux sources de la rumeur.

Deux types de commerces jouaient un rôle clef dans l'information populaire de la cité. Ils étaient plusieurs centaines disséminés le long des vingt kilomètres de rivage méditerranéen où la ville s'étend, le ruban n'est pas large : cinq à six kilomètres, car derrière la ville, passé le lac Méréotis, il n'y a que le désert ou les marais du delta du Nil. Tous ces commerces, et surtout les cordonniers et les coiffeurs, recueillaient, produisaient, amplifiaient ou tuaient la rumeur. Le rôle des cordonniers a toujours été mystérieux : d'où tiennent-ils leurs informations, sont-elles pures inventions ? Impossible de répondre à ces questions. Les cordonniers sont du matin au soir et parfois du soir au matin dans leurs échoppes. Ils travaillent dans un silence quasi monacal, ils regardent leur

clientèle de tous genres, de tous âges et de toutes conditions des pieds à la tête et ils découvrent des choses cachées dans le cuir usé des chaussettes qui passent dans leurs mains. Le regard des coiffeurs va de la tête aux pieds, leurs découvertes sont – au moins en apparence – plus rationnelles. Elles sont issues des paroles échangées alors que le coiffeur travaille le cuir chevelu du client, et non des signes obscurs gravés dans le cuir des chaussures usées. Les coiffeurs créent la rumeur à partir des paroles échangées, paroles d’homme à homme, car à Alexandrie les affaires de poils sont strictement séparées selon les genres. Si les coiffeuses d’Alexandrie parlent avec leurs clientes, leurs informations ne prennent presque jamais la dimension d’une rumeur publique, elles ne sortent pas de ce que l’on pourrait appeler « le gynécée des femmes qui ont une coiffeuse attitrée » : il n’y en a que quatre ou cinq, toutes au centre-ville, par exemple le salon *Bigoudi* dans la rue (*sharia*) Fuad près du musée Cavafy où Carolina Beauregard allait se faire coiffer et épiler lorsqu’elle était en poste au consulat d’Alexandrie.

Le salon du coiffeur et barbier ouzbek Sultan Wakhanliev était le centre de tri des potins, il eût aisément tué une rumeur concernant sa fille. Une seule avait échappé à sa vigilance, à dire vrai, elle était ambiguë, presque valorisante, c’était une sorte de plaisanterie : « Comment un homme aussi laid a-t-il pu faire une fille aussi belle ? » La formule était devenue une sorte de dicton local que bien des Alexandrins utilisaient pour exprimer leur surprise devant un hasard plaisant de la vie. En général, les gens utilisaient l’expression sans en connaître l’origine. Pas les coiffeuses. Si elles n’étaient pas à l’origine des informations et des cancanes, elles les recueillaient tous et en assuraient la transmission à leur clientèle huppée qui y ajoutait des commentaires parfois bien informés... ces dames avaient en général des maris haut placés, dans les affaires, dans l’armée, dans la police...

Carolina Beauregard avait gardé un souvenir mitigé de son séjour à Alexandrie au consulat des États-Unis du temps où elle y supervisait l'antenne de la CIA. C'était au temps de Moubarak, une époque où les militaires égyptiens n'avaient rien à refuser à l'Amérique. La coopération antiterroriste des deux pays était parfaite : la CIA livrait régulièrement aux services égyptiens des djihadistes arrêtés dans le monde entier afin de les faire parler en usant de méthodes que la Justice des États-Unis ne permettait pas d'employer. C'était hypocrite, mais relativement efficace, hélas. Ces « extraditions spéciales » concernaient le bureau de la CIA au Caire, et non son antenne d'Alexandrie qui suivait les questions locales dans la mesure où elles pouvaient avoir un intérêt national ou international : le terrorisme, les Frères musulmans, le Parti National (Moubarak et l'armée), le parti Wafd (créé en 1920, opposition libérale dont les leaders étaient le plus souvent emprisonnés), les questions économiques, etc. Une des sources d'information de Carolina était le salon de coiffure *Bigoudi* où elle se faisait prudemment coiffer. Prudemment, car elle n'appréciait pas les coupes tapageuses à la mode dans l'Alexandrie d'alors. Toutes les femmes voulaient ressembler à Nazik ou Hamdiyya, deux héroïnes des *Nuits de Hilmiyya*, l'interminable feuilleton télévisé à tonalité patriotique et modernisatrice produit dans les studios du Caire. Méfiance donc pour la coiffure, mais confiance totale en matière d'épilation où une longue tradition de chasse aux poils chez la femme orientale a produit des techniques rudes, mais efficaces, y compris contre le poil pubien dont l'approche est délicate.

Leila Abdelhamid, de mère arménienne, était une experte antipoil renommée dans toute la ville, voire au-delà. L'épilation, peut-être plus encore que la coiffure, crée entre l'officiante et ses clientes une intimité confiante qui favorise les confidences. Lors de son premier séjour à Alexandrie, par profession et presque par plaisir Carolina avait pris l'habitude de confier à Leila ses pilosités excessives. Objectivement, il y en avait fort

peu... mais ces affaires sont subjectives et soumises aux cultures nationales et à la mode. Comme l'on sait, les Américaines ont la phobie des bactéries, des poils et de la transpiration. Ces phobies se résument à une seule : l'odeur ! L'odeur corporelle : les bactéries la distillent, les poils la fixent, la transpiration la magnifie. Triste affaire qui mutile un sens, puisqu'aimer un corps c'est aimer son odeur... et pas les senteurs de ses déshonorants déodorants qui ne permettent plus de s'y retrouver entre les corps que l'on aime et ceux que l'on ne peut pas sentir.

Si Carolina Beauregard était une Américaine de son temps et de sa culture, elle était aussi une patriote décomplexée qui servait son pays avec passion. Ses visites espacées, mais au moins mensuelles au salon *Bigoudi* avaient un double but : l'atrophie douloureuse de poils présumés disgracieux jointe à une moisson d'informations utiles à ses services. De retour à Alexandrie avec Raphaël pour un bref séjour, Carolina n'aurait pour rien au monde manqué de rendre visite à Leila Abdelhamid dans son salon afin de lui demander une épilation savante, c'est-à-dire prenant au minimum quatre heures, poils pubiens inclus dans l'éradication. Cette longue séance lui permettait d'espérer une abondante moisson d'informations utiles échangée contre des poils superflus.

Chapitre 26

Lors de sa première visite à Alexandrie, il venait d'avoir vingt ans, Raphaël avait été déçu. Les voyages rêvés de son enfance s'étaient nourris des récits de son grand-père, de son père ; et de ceux, surtout, des auteurs de l'antiquité. Il imaginait une ville de splendeurs accumulées, selon la superbe description d'une entrée dans la ville par son port maritime faite par le géographe grec Strabon, au I^{er} siècle de notre ère :

« Quand on entre dans le grand port, on a à main droite l'île et la tour de Pharos et à main gauche le groupe des rochers et la pointe Lochias, avec le palais qui la couronne. Une fois entré, on voit se dérouler sur la gauche, à mesure qu'on avance, les palais, dits du dedans du port, qui font suite à celui du Lochias, et qui étonnent par le nombre de logements qu'ils renferment, la variété des constructions et l'étendue des jardins. Au-dessus de ces palais est le bassin que les rois ont fait creuser pour leur seul usage et que l'on appelle le port fermé. Antirrhodos qui le précède est un îlot avec palais et petit port, dont le nom ambitieux semble un défi jeté à la grande île de Rhodes. En arrière d'Antirrhodos est le théâtre, après quoi l'on aperçoit le Posidium, coude que fait la côte à partir de ce qu'on appelle l'Emporium et sur lequel on a bâti un temple à Poséidon ou Neptune. Antoine ayant ajouté un môle à ce coude, il se trouve par le fait avancer maintenant jusqu'au milieu du port. Le môle se termine par une belle villa royale qu'Antoine a fait bâtir également et à laquelle il a donné le nom de Timonéum [...] La ville d'Alexandrie peut être dépeinte d'un mot : « une agglomération de monuments et de temples ». Le plus beau des monuments est le Gymnase... » Strabon, Géographie, chapitre 1 : l'Égypte, traduction d'Amédée Tardieu, Paris, Librairie L. Hachette et C. (1867).

Vraie au temps de l'historien grec, il vécut entre 64/63 av. J.-C. et l'an 24/25, la description de cette ville, de plus d'un demi-million d'habitants alors, n'est plus vraie aujourd'hui. Et depuis fort longtemps, puisqu'en l'an 7 du calendrier républicain, entre le 22 septembre 1798 et le 22 septembre 1799, un des ingénieurs des Ponts et Chaussées qui accompagnait l'expédition d'Égypte de Napoléon Bonaparte, Monsieur Saint-Genis, décrivait la ville comme « une grande bourgade assez misérable, médiocrement bâtie et avec peu d'ordre ; dépourvue de place publique ; n'ayant que des rues étroites, malpropres et sans pavés ; contenant environ huit mille habitants ; mais encore commerçante ». (Remarque : « encore commerçante » en raison de son port à la fois fluvial, par les canaux du Nil, et maritime). Commentant en expert du bâtiment les édifices de cette bourgade portuaire, Saint-Genis est surpris par le recyclage des colonnes antiques abondamment utilisées par les Turcs comme matériau de construction, il explique :

« Mais quelle quantité prodigieuse de colonnes ce double usage a dû absorber, puisque les modernes constructeurs s'en servent encore tous les jours, même en détruisant ce que les Arabes avaient édifié après avoir détruit eux-mêmes les monuments antiques ! Quelle idée cela ne donne-t-il pas encore de la splendeur de l'ancienne ville ! »

À vingt ans, Raphaël Vendramin n'avait pas encore lu le « Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'Armée Française publié par ordre du Gouvernement » (1818) (la première édition, en 1809, était « par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon le Grand » - comme Alexandre le Grand, le fondateur d'Alexandrie vers 333 av. J.-C.). Le jeune Raphaël Vendramin était trop impressionné par Strabon, et par d'autres auteurs grecs ou latins. Il pouvait donc être déçu de la moderne Alexandrie de cinq millions d'habitants, qui, dix fois plus peuplée, n'avait à première vue plus rien à voir avec celle de l'antiquité. Sans

être laide, la ville était semblable à beaucoup d'autres Cités portuaires de la rive orientale méditerranéenne, Beyrouth, Tripoli, Tunis, Alger même : un soupçon d'antiquité ; beaucoup d'arabité musulmane turquisée ; des éléments coloniaux ; des bâtiments modernes éclectiques et laids des années soixante et suivantes ; un mélange de mieux et de destructions-reconstructions dues aux guerres et aux coups d'État qui ont suivi les indépendances. Le jugement du jeune homme était sommaire, rapide, et injuste, car si les récits antiques avaient servi de socle à sa jeune imagination, ceux de son grand-père et de son père d'avant le nassérisme avaient conforté l'illusion. Le plus souvent, ces récits étaient dithyrambiques : le Phare d'Alexandrie, 135 mètres de haut, construit en 279 av. J.-C. par Sostrate de Cnide sur l'île de Pharos (Strabon écrit : « ouvrage merveilleusement beau, qu'on appelle aussi le Phare, comme l'île elle-même »). L'île de Pharos est à l'origine du mot « phare » dans plusieurs langues. Le phare de Pharos est systématiquement décrit par les anciens comme une des sept merveilles du monde ! Quant aux récits de son grand-père et de son père, c'était un mélange d'images cosmopolites : un décor d'opéra du style « Aïda » de Verdi avec des restes du « Quatuor d'Alexandrie », le roman de l'écrivain anglais Lawrence Durrell.

Nous n'avons aucune raison de douter de toutes ces images, car les images captivent l'imagination, et l'imagination croit en ses images ; elle n'a pas l'esprit critique que lui apporte, en excès, la vision de la réalité lorsqu'elle survient. Les déceptions les plus amères naissent de cela. Il avait fallu à Raphaël de nombreux voyages, nourris de lectures et de rencontres avec ses frères maçons d'Alexandrie pour qu'il comprenne enfin que les ruines presque invisibles de la Cité d'Alexandre, des Ptolémée, de César, Antoine et Cléopâtre, des de Lesseps père et fils, Lawrence Durrell, etc. n'avaient pas totalement disparues. Il avait compris cela il y a quelques années, un jour d'automne, lors d'une visite professionnelle : il voulait acheter des meubles italiens anciens, de conception « futuriste », on en

trouvait de temps en temps dans les maisons ayant appartenues aux Italiens d'Alexandrie, ou à d'autres familles sinon européennes du moins « européanisées », comme l'on disait alors.

L'événement qui avait changé sa vision d'Alexandrie s'était produit dans le quartier de l'ancien consulat britannique, dans la rue Alexandre le Grand, *sharia Iskandar El Akbar*, dans un café. Il était venu chercher ses chaussures données à ressemeler à un cordonnier réputé qui avait sa boutique près de celle d'un potier. Le potier avait établi son tour à l'abri d'un auvent qui servait de terrasse à un minuscule café. Un coin tranquille, le cimetière européen à deux pas y était pour quelque chose ; bien que nombreux, les morts restaient discrets et silencieux, comme de coutume. Pourtant, la Corniche, toujours animée et bruyante étirait son ruban à quelques blocs de là. On ne voyait ni n'entendait la mer si proche. Une couture délicate retardait la livraison des chaussures, le cordonnier avait besoin d'une demi-heure de travail de plus. Une demi-heure égyptienne : le temps est ici plus lent, une demi-heure égyptienne cela peut signifier deux heures mesurées au mouvement d'une montre classique. Pourtant, Raphaël se considérait comme chanceux, le cordonnier avait dit une demi-heure, c'était relativement précis. Il aurait pu dire « demain » (*boukra*), *boukra* est un temps indéfini, c'est peut-être demain, ou bien plus tard, jusqu'à un an, voire plus. Il avait donc quelques heures devant lui. Une petite pluie d'automne rafraîchissait et éclaircissait l'air encore lourd des poussières du printemps et des chaleurs de l'été. Raphaël s'était mis à l'abri de l'auvent et avait commandé un café turc *masghoud* (sucré, mais pas trop). Le potier faisait tourner son tour avec le pied, ses mains dégoutantes d'eau argileuse façonnaient un pot : une main à l'extérieur du bloc montait la matière en glissant silencieusement sur l'argile lisse, l'autre à l'intérieur créait le vide qui allait faire le pot. Ce fut une révélation : si le pot est fait d'argile, le vide est la création du potier ! Sans invisible, pas

de visible ! Sans l'existence de ce que l'on ne voit pas, ce qui existe ne pourrait pas être vu. N'est-ce pas ce que dit Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler se manifeste ». La ville que tu vois n'est possible que par celle qui est enfouie ! Enfouie dans le vide trop plein de la terre d'Égypte que fait tourner un potier invisible : Dieu, toi, et tous les autres.

Cet instant de révélation n'a plus jamais quitté Raphaël. Aujourd'hui encore alors qu'il vient d'accompagner Carolina au salon *Bigoudi*, il y pense. Il a laissé Carolina à la porte du salon, le temps d'apercevoir l'entrée, un vaste couloir où se multiplient les miroirs. Au-delà, c'est le mystère du gynécée où les hommes ne sont pas conviés. En arrivant, il a eu le temps de lui dire que pour « l'épilation » (il n'a pas dit du pubis, mais elle a compris où il voulait en venir), elle devait se contenter du minimum, voire ne rien sacrifier du tout. Elle avait réagi un peu vivement :

- Voyons, il n'est pas question de sacrifice ! Juste quelques éléments... peu plaisants !
- Té, té, té, je ne suis pas né d'hier ! En Italie, la mode chez les femmes est de ne conserver que deux petites touffes ridicules près du mont de Vénus, de part et d'autre du clitoris, juste en-dessus : genre moustaches hitlériennes. Quelle horreur ! On a l'impression d'embrasser Adolf ! Par pitié, respecte ta pilosité là où elle me sied ! Je préfère avoir un poil sur la langue plutôt que l'impression de bisouiller Adolf Hitler ! Berk !

Elle éclata de rire. Dans la rue quelques passants se retournèrent. Carolina et Raphaël en étaient à ce point de l'intimité du couple où tout se dit et se fait. Ces propos intimes étaient échangés dans la rue, car en arrivant en vue du salon, il avait lu l'enseigne (l'usage de la langue française servait d'élément publicitaire) : *ÉPILATIONS ARTISTIQUES* et un peu plus loin en lettres aussi tapageuses *STYLE ITALIEN*. « *Mama*

mia avait-il pensé ma langue va perdre son petit nid d'amour ! » Ceci explique cela.

Elle avait promis de lui revenir avec un mont de Vénus aussi joliment touffu que de coutume : un jardin à la française et non un désert de Libye aux oasis incertaines pour *Afrikakorps* de Rommel. Rassuré, il avait marché jusqu'à la Corniche, jusqu'au café Stephanopoulos où le café n'était plus turc, mais *Heleniko* (grec). Le coin était animé et bruyant, on y sentait les palpitations de la ville... ce qu'il en restait. De toutes les nationalités qui avaient autrefois fait d'Alexandrie une sorte de carrefour des peuples : les Grecs, les Arméniens, les Juifs, les Syro-Libanais, les Anglais, les Français, les Italiens, les Allemands, les Albanais, etc., etc. Il ne restait que quelques Grecs, des Arméniens, des Juifs, et des Syro-Libanais souvent chrétiens. Les autres étaient partis ; les plus pauvres plus au sud, en Afrique ; les plus riches, au nord, en Europe ou en Amérique. À mille pour un, ils avaient été remplacés par un afflux de paysans qui ne comprenaient pas l'espace dont ils s'étaient emparés. Comme toutes les villes qui ont perdu une partie des populations qui ont participé à leur création, Alger, Tripoli, Smyrne, Bakou, Lvov, Sébastopol, Phnom Penh, Kigali ... Alexandrie avait cet air de manque subtil que donnent les crimes et les regrets indéfinissables. Un air dont l'équivalent approximatif serait celui des couples divorcés, ceux qui se sont aimés, désaimés, détestés, séparés, regrettés sans jamais réussir à savoir où est le regret : celui de l'amour ? du désamour ? de la détestation ? ou de la séparation ? Il n'avance à rien de dire que c'est un peu tout ça. On sait seulement que quelque chose a été gâché, mais on ne sait pas toujours quoi, ni vraiment par qui, car dire quelqu'un c'est trop simple, et dire tout le monde c'est personne. Dire que c'est le destin est une sottise qui a l'avantage d'offrir à notre paresse un abri provisoire, un port d'Alexandrie où accoste « La nef des fous ».

La loge « Au Phare lumineux » était ce qui restait de l'Alexandrie d'avant : le V*** était musulman, l'E*** était Grec, le premier S*** Syro-Libanais et druze, le second S*** juif, le frère H*** musulman ainsi que le maître de M*** qui aimait Mozart ; le S*** de la loge était d'origine italienne, le C*** française, etc. Tous les autres frères, une vingtaine, avaient des origines aussi diverses. Depuis le règne du pharaon Abdel Gamal Nasser, né à Alexandrie en 1918, Rais-Pharaon de 1956 à sa mort en 1970, la franc-maçonnerie égyptienne, très active du milieu du XIXe siècle jusqu'à la première moitié du XXe, avait presque disparu. Elle était devenue si discrète qu'elle semblait ne plus exister. Toutefois, habituée aux mystères la terre d'Égypte a su préserver celui-là en le cachant avec soin. En cette fin de journée Raphaël était heureux à l'idée que dans deux jours, le 24 juin en soirée, il irait comme il le faisait presque chaque année à la tenue de la Saint-Jean d'été dans le temple du fondouk de la citadelle de Qaitbey.

Installé dans un fauteuil en rotin de la terrasse du Stephanopoulos, alors que les eaux du port lentement s'assombrissaient, Raphaël Vendramin regardait le coucher du soleil dont les rayons illuminaient les hauteurs de la ville : des immeubles modernes ; la nouvelle bibliothèque ; les minarets d'où bientôt retentirait l'accent rauque de l'*ebed* ou *salâh* : l'appel à la prière. Plus haut dans le ciel, un vol de pigeons blancs scintilla soudain comme des confettis en fête alors qu'un rayon de soleil étincelait sur la blancheur du dessous de leurs ailes. L'effet confettis se reproduisait à chaque virage planant qui miroitait dans la lumière. Il savoura la beauté de l'instant. Puis il goûta la saveur du jus de canne à sucre que le garçon lui avait servi. C'était une des spécialités de Stephanopoulos : la canne à sucre venait d'une ferme du delta. Derrière le comptoir une sorte de laminoir miniature était installé ; lavées, les cannes étaient écrasées entre les deux cylindres du laminoir, le jus sucré coulait lentement sur un bloc de glace puis dans un tamis d'où s'écoulait un mince filet : un verre recueillait le

liquide servi tout frais au client. La boisson se présentait avec ou sans rhum. Il l'avait commandée sans rhum. Raphaël était plus un buveur de vin que de spiritueux. L'obscurité gagnait, le soleil n'était plus qu'un mince trait rouge sur l'horizon, il distinguait à peine la couleur pistache du liquide dans son verre. En ordre dispersé les néons économes et parfois clignotants de la Corniche s'allumèrent, puis on entendit l'*ebed* brutal, il couvrit les bruits de la circulation et le ressac de la mer qui en lapant le rivage palpitait comme un métronome marquant les temps. Puis, ce fut la nuit. La brièveté du crépuscule avait surpris Raphaël. Le solstice d'été, la nuit de la Saint-Jean, était pourtant le jour le plus long de l'année, le jour du soleil triomphant que célébraient les francs-maçons qui parfois se disent « fils de la lumière ». Une lumière qu'il avait vu briller dans les confettis de fête du vol des oiseaux.

Dans le salon *Bigoudi*, en raison de la multiplication des néons disposés de façon à ne faire aucune ombre la lumière était éclatante, et la conversation animée. Alors qu'elle préparait puis appliquait sur les jambes de Carolina un mélange épilatoire de sa composition qui mêlait miel, cire d'abeille, l'encens, la myrrhe... et d'autres ingrédients tenus secret tout comme leurs proportions, Leila Abdelhamid avait fait le tour des potins les plus récents de la ville. Puis, elle avait abordé le sujet qu'elle avait à cœur :

- Un bien bel homme celui qui t'a accompagnée jusqu'à la porte ! C'est ton homme ?
- Mais oui, c'est mon homme !
- Tu ne nous avais pas habituées à ça. Quand tu étais ici, tu vivais sans homme !
- Pas comme toi !

Comme la majorité des Égyptiennes, Leila Abdelhamid avait subi une clitoridectomie traditionnelle. Toutefois, l'opération

n'avait pas altéré son intérêt pour les activités sexuelles ; pour ce qui concerne leurs satisfactions... c'était une autre question, compliquée. Comme veuve de guerre, Leila jouissait d'une liberté relative dont elle usait avec autant de détermination que de discrétion. Feu son mari, sous-officier dans l'armée égyptienne, était mort en 1973 dans la première phase de l'opération « *Badr* », pendant la guerre d'octobre dite aussi « du Kippour » en Israël. Ses amants, nombreux, étaient toujours des hommes d'un certain âge et mariés. L'âge et le mariage étaient des gages de discrétion. Certaines épouses étaient d'ailleurs des clientes auxquelles elle rendait service en laissant à leur disposition une pièce du second étage du salon qui possédait une entrée indépendante et discrète. Ces dames y recevaient leurs amants... parfois leurs amantes. Cela créait des liens... c'est la raison pour laquelle le salon *Bigoudi* était un des meilleurs centres de renseignement d'Alexandrie.

- Oh, moi tu sais, depuis quelque temps, je suis sage !
- Tu n'as personne ?
- Si ! Mes vieux habitués... et puis je rends service à des épouses délaissées, ça m'occupe. En plus, les affaires marchent bien... Avec ton homme, vous êtes en vacances ?
- Pas plus de dix jours ; moi, j'ai pris des vacances. Lui, il est là pour affaires. Il veut acheter des meubles anciens, italiens, à un barbier. Sa boutique est, je crois, dans le quartier Al Anfushi.
- Tu veux parler de ce vieux dégoutant de Sultan Wakhanliev ?
- Peut-être, je ne sais pas... il ne m'a pas dit son nom, il m'a dit qu'il était étranger... Wakhanliev n'est pas un nom égyptien... N'est-ce pas ?

- Ouzbek ! le vieux Sultan est un Ouzbek. C'est le seul coiffeur important de ce quartier-là. Il y vit depuis plus de vingt ans. Un vieux bigot libidineux et riche ! Il était venu en pèlerinage, il avait pris le bateau pour La Mecque à Port-Saïd, au retour sa femme a voulu rester à Alexandrie... sa femme ou lui... Je n'en sais rien. Elle était enceinte... Non ! Elle a accouché un, deux ou trois ans plus tard. En tout cas, elle en est morte. Une fille, elle a accouché d'une fille, une beauté, et maintenant le vieux chien veut en faire sa femme! Il n'était pas un de ces pèlerins sans le sou contraints de travailler en chemin pour payer leur retour. Le consulat saoudien lui versait une pension mensuelle. Je sais même que ce sont eux qui lui ont acheté le salon du coiffeur italien sur la Corniche, dans le quartier Al Anfushi.

Carolina connaissait suffisamment Alexandrie pour savoir que la mosquée Al Mursi se trouvait dans le quartier Al Anfushi. Comme n'importe quelle activité sérieuse, l'espionnage a besoin de gens à la fois bien informés, intuitifs, et chanceux. En raison de ses fonctions, Carolina était bien informée ; en raison de sa nature, elle était intuitive ; quant à la chance... c'est une affaire mystérieuse. Elle sentit que cette affaire d'Ouzbek bigot, libidineux et riche vivant près de la mosquée Abu Al Abbas Al Mursi où le cheik terroriste venait de passer quelques jours pouvait lui réserver d'agréables surprises : « Pourquoi dis-tu que le barbier ou coiffeur... Il est les deux... Bon ! les deux. Pourquoi dis-tu qu'il est bigot, libidineux et riche ? Tu veux une réponse pour chaque mot ? Oui, les trois ! Je commence par bigot ». Et Leila Abdelhamid expliqua :

- Ce Sultan Wakhanliev a fait son pèlerinage à la fin des années quatre-vingt. Ce n'était pas rare, pas courant pourtant, mais selon les époques les Russes laissaient des musulmans de chez eux faire le pèlerinage. Chez nous les gens ont toujours fait le pèlerinage. D'ailleurs, c'est pour

faciliter le pèlerinage que le sultan a accepté que les Français creusent le canal de Suez. Les Égyptiens sont religieux, mais pas fanatiques. Gamal, notre Gamal, a fait deux fois le pèlerinage. Mais il n'aimait pas les Saoudiens, alors les Saoudiens faisaient attention, ils aidaient les Frères musulmans, mais pas trop. Gamal a parfois fait alliance avec les Frères, mais deux fois ils ont essayé de l'assassiner. Les barbus bigots voulaient que toutes les Égyptiennes soient voilées, qu'elles ne travaillent pas... les conneries habituelles... Dans ses discours Gamal se moquait d'eux ! Nous les femmes on était pour Gamal et contre les barbus. Il les a mis en prison, il a fait pendre certains chefs, d'autres ont été torturés. Ils sont restés tranquilles... Jusqu'à l'arrivée de Sadate qui a joué les bigots, fait alliance avec les Frères, a envoyé des milliers d'Égyptiens et d'Égyptiennes faire de l'argent en Arabie Saoudite : les femmes partaient normales, je veux dire sans voiles et bigoterie, elles revenaient voilées et plus bigotes encore que leurs maris. C'est comme ça que tous nos problèmes ont commencé. Alors Sadate a mis les Frères en prison, et les Frères ont assassiné Sadate ! Moubarak a fait comme Sadate : un coup pour faire plaisir aux Frères, un coup pour les mettre en prison !

- Nasser avait fait la même chose !
- Oui ! mais Gamal, il était un vrai Égyptien. Il est né à Alexandrie.
- D'accord ! D'accord ! Mais où est ton Ouzbek dans tout ça ?
- Il est un bigot d'Arabie, un wahhabite, un salafiste, un frère musulman... pour les femmes c'est la même chose : pour nous protéger de Satan, il faut nous empêcher de vivre !

- Je comprends. Mais... franchement... frères musulmans ou pas, en Égypte, ou dans les autres pays musulmans, c'est toujours plus ou moins la même chose. (Leila intervint et répéta avec insistance « **plus** ou **moins** », Carolina ignore l'intervention et poursuivit) Pour une femme habituée à vivre libre, habiter en Égypte, même à Alexandrie, ce n'est pas... (elle cherchait un mot qui ne soit pas offensant)... facile !
- Oh vous les Occidentales, il vous en faut toujours plus. Nous on sait se contenter de ce que l'on a... et on ne veut pas le perdre ! Notre Gamal nous avait donné beaucoup !
- On a encore perdu l'Ouzbek libidineux en chemin ! Aoutche ! Aïhououou !

Les douloureuses exclamations venaient de Carolina dont la jambe parfaite venait de perdre la couche tiède de cire d'abeille, miel, etc., que Leila avait arrachée d'un coup sec. Sur un petit *kanoun* dont les braises rougeoyaient, une autre cassolette pleine du mélange épilatoire était savamment préparée par Zora pour traiter l'autre jambe, et d'autres parties du corps. Zora, elle ne parlait que l'arabe, était la seule employée du salon. Pour calmer la douleur de Carolina, Leila massait à présent la peau douloureuse avec une émulsion de miel, de cannelle, d'eau, de vinaigre et d'huile d'amande. Carolina sentait avec plaisir sa peau endolorie perdre sa douleur.

- Alors ton Ouzbek, y revient-on ou pas ?

Le visage de Leila était devenu grave, elle dit « Tu sais, chez nous on ne parle pas de cela avec les étrangers. » « Je ne suis pas un étranger, je suis une femme ! » La remarque de Carolina surprit Leila, qui, de toute façon, était bien décidée à parler :

- Je le sais de la femme du chef des moukhabarats... l'Ousbek, il voulait épouser sa fille. Il y a quelque temps,

un cheik palestinien, un de ces bigots créateurs de problèmes, est venu à la mosquée Al Mursi. Le vieux chien est allé le voir et lui a demandé l'air de rien si un homme peut manger les fruits de son jardin. Tu n'es ni arabe ni musulmane, tu ne peux pas comprendre ! mais les femmes de chez nous savent que ça veut dire que le vieux veut épouser une femme de sa famille, pas sa cousine, c'est permis, mais sa sœur ou sa fille... comme il n'a pas de sœur, qu'il a une fille, c'est facile à comprendre. Mais tu vas voir, il y a encore mieux, quelque chose de beaucoup plus intéressant pour toi !

Évidemment Leila savait que Carolina travaillait pour le consulat des États-Unis, pour tous les Égyptiens cela voulait dire la CIA. Mais elle n'accordait pas beaucoup d'importance à la politique sauf s'il s'agissait d'Abdel Gamal Nasser. Elle fonctionnait à la sympathie, elle aimait Carolina, elle admirait sa liberté, son intelligence, sa confiance alors qu'elle se faisait épiler « comme une femme de chez nous », et la façon spontanée dont elle respectait l'Égypte et les Égyptiens, y compris lorsqu'elle critiquait leurs attitudes. Leila Abdelhamid avait une grande finesse d'esprit, issue peut-être d'une longue tradition alexandrine de contacts avec toutes les cultures du monde.

- Eh bien quoi d'autre ? Quoi de si intéressant pour moi ?
- À peine croyable ! Voilà : nos moukhabarats surveillaient le cheik palestinien. Moins bien que du temps de Moubarak parce qu'avec l'arrivée au pouvoir des barbus de Mohamed Morsi, les moukhabarats ont été affaiblis. Tu le sais sans doute, c'est lorsque les barbus ont commencé à vouloir démanteler les moukhabarats que l'armée a réagi contre Al Morsi. Ils ne voulaient pas être mis au pas islamique comme les Turcs. Nos moukhabarats sont affaiblis, mais ils surveillaient quand même le Palestinien.

Ils ont découvert que la phrase, tu sais... « Un homme a-t-il le droit... etc., etc., »

- Oui ! le truc pour épouser sa sœur ou sa fille...
- Exactement ! Cette phrase avait un double sens, celui que tu connais et un autre...
- lequel ?
- Informer le cheik que tout était prêt pour un grand attentat contre l'Europe ou la Russie.
- La Russie ?
- C'est ce que la femme du chef des moukhabarats m'a dit.
- Rien d'autre
- Non ! Mais elle a insisté, c'est très gros. Ils appellent cette opération *Badr*.
- « Ils » c'est qui ? Les moukhabarats ou l'Ousbek
- L'Ousbek. *Badr*, c'est le nom d'une bataille remportée autrefois par le Prophète Mohammed. C'est aussi le nom que Sadate avait donné à sa bataille contre Israël. C'est là que mon mari est mort, dans le Sinaï.
- Comment peux-tu être sûre que *Badr* est le nom donné par l'Ousbek et non par les moukhabarats ?
- Tu fais bien des complications ! La femme du chef me l'a dit ! C'est même la dernière chose que l'Ousbek a pu dire.
- Ah ?
- Eh oui ! Je t'ai dit que nos moukhabarats étaient affaiblis. Ils ont perdu leurs meilleurs spécialistes des interrogatoires spéciaux... la torture quoi ! Ils y sont allés trop fort, Sultan Wakhanlev est mort pendant l'interrogatoire. Ton homme, il ne va pas pouvoir acheter

les meubles italiens. Le salon de coiffure du vieux libidineux est fermé. La fille a disparu. On dit qu'elle a trouvé un mari, un militaire... Bon ! J'ai fait les jambes, la jolie prune dorée que tu réserves à ton homme, je l'épile d'où à où ?

- On n'y touche pas !

Chapitre 27

Quelques jours après le retour de Carolina Beauregard d'Alexandrie, et le matin même qui suivit la réunion nocturne des agents actifs dans l'affaire Al Nour, devenue « affaire sultanat », le colonel Bardain fit un long débriefing à l'ambassadeur Vilonne.

- Alors, comme ça, votre Demoiselle Beauregard n'a pu obtenir des services égyptiens que le nom de l'opération terroriste projetée : *Badr* ! (vous dans les services, vous dites « sultanat »), et la certitude qu'il s'agira d'une grosse opération qui frappera l'Europe ou la Russie. Peut-être l'Europe **et** la Russie... formules idiotes puisque la Russie **est** en Europe ! « L'Europe de Brest à Vladivostok » comme disait le Général de Gaulle !

L'ambassadeur eut un silence prolongé, comme pour laisser au colonel le temps d'apprécier la pensée du Général, puis :

- Bon, vous avez dit L'Europe ou la Russie. Vous ne savez rien de plus !
- Rien de moins. Nous savons également que *Badr* ou « sultanat » aura une forte composante technique et électronique puisque notre compatriote l'ingénieur Ahmed Al Nour est un ingénieur...
- Vous avez parlé d'un Afghan qui initierait son giton à l'utilisation des *stingers* américains. Le rôle de notre compatriote serait donc de vérifier l'électronique des vieux missiles amerloques. Veulent-ils descendre des avions ?
- C'est une hypothèse parmi d'autres.
- Les autres... C'est quoi ?

- Tout le problème est là. On n'en sait rien ! (après quelques respirations silencieuses, il ajouta : « Pour l'instant »). Nous venons d'envoyer l'Autrichien avec sa femme en voyage de noces au Kironmoyee. La femme est Française, d'origine algérienne ; on a vérifié, elle est sûre. Elle est amie avec la sultane, elles se sont connues à Genève, la femme du collègue autrichien y avait un salon de haute couture. Nous pensons apprendre beaucoup de choses grâce aux mouchards électroniques dont ils vont truffier le palais du sultan. Monsieur l'ambassadeur ! tous les services travaillent sur cette affaire : les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnoles, les Scandinaves, la C.I.A., les Polonais, les Égyptiens, même les Turcs...
- Et les Russes ?
- Problème... les Turcs n'en veulent pas...
- Pas étonnant ! Les Turcs sont devenus fous. Ils veulent reconquérir l'Europe et la Méditerranée, leur vieil Empire quoi ! Erdogan joue au sultan, il veut devenir le commandeur des croyants ! Un nouveau Soleiman !
- Possible ! mais les Turcs sont nos alliés depuis 1952.
- Depuis qu'ils sont membres de l'OTAN ! Eh oui ! La Guerre froide... finalement c'était moins chaud qu'aujourd'hui ! mais la Turquie d'Erdogan, cet islamiste corrompu et corrupteur, n'a plus rien à voir avec celle de 1952, kémaliste et laïque. Les Turcs utilisent les réfugiés syriens et autres pour renforcer la cinquième colonne musulmane qui doit permettre à Erdogan d'islamiser l'Europe. Autrefois les invasions étaient militaires, aujourd'hui elles sont humanitaires : plus efficaces ! Nous avons aujourd'hui plus de musulmans en France que nous avons d'Allemands pendant l'Occupation. Et nous avons à présent dans l'OTAN un ennemi irréductible, le Turc, qui joue sur tous les tableaux et cherche à nous forcer la main

pour faire la guerre aux Russes : les seuls qui voient clair dans toutes ces affaires !

Le colonel Bardain était dubitatif. Il était un militaire, pas un politique. Toutefois, sa formation, ses connaissances et son expérience lui donnaient un registre intellectuel étendu. Il suivait avec un certain intérêt la logique de son ambassadeur :

- Il est vrai que quand notre Président est allé voir Poutine, les Turcs ont abattu un Soukhoï russe avec l'idée d'éviter un rapprochement entre les Russes et nous. Ils pratiquent la stratégie du pire... comme les islamistes qui s'imaginent que la fin du monde est venue et qu'ils doivent en hâter le cours pour assurer le triomphe universel de l'islam.
- Je crois Erdogan plus rationnel dans son délire religieux : il veut simplement devenir Commandeur des croyants et rétablir le domaine colonial turc. Le seul obstacle immédiat qu'il voit à son rêve est l'éclatement de la Turquie que provoqueraient les Kurdes, d'où sa hargne et sa cruauté contre eux ! Et puis, ce climat de guerre civile lui permet de conforter son pouvoir.

Il y eut un long silence. Le colonel Bardain et l'ambassadeur étaient perdus dans leurs pensées. Des pensées à demi formulées qui tournaient autour d'une situation internationale chaotique pouvant se terminer par une Grande Guerre, une guerre qui ne serait plus asymétrique : celle de la faiblesse contre la force, mais une guerre où des forces se combattent à mort. Le colonel rompit ce silence :

- Sur le terrain, en Syrie et en Irak, les Kurdes sont les alliés de la coalition qui combat Daesh. Donc nos alliés et ceux des Américains.
- Ceux des Russes aussi... de facto !

- Et dans le même temps, les Turcs profitent de la guerre contre Daech, qu'ils protègent, pour bombarder les Kurdes, qui luttent contre Daech.

Nouveau silence... rompu par l'ambassadeur :

- C'est pas joli joli tout ça ! Tôt ou tard ces choses compliquées seront simplifiées... Les simplifications font toujours mal ! Surtout quand elles sont inévitables.

La dernière phrase avait été prononcée avec gravité, d'une voix altérée par l'urgence. Il soupira, prit une longue respiration et lança :

- Alors ! Les Russes, les Américains vont-ils les inclure dans votre grand jeu ou pas ?
- Beauregard n'en a rien dit... De toute façon, depuis la rencontre de notre Président avec Poutine à Moscou, les coups tordus des Turcs qui utilisent l'OTAN contre ses membres favorisent notre coopération militaire avec les Russes.
- « Les Turcs qui utilisent l'OTAN contre ses membres », belle formule, vous avez le sens de la formule... ça me rappelle les terroristes du 11 septembre qui ont utilisé des avions de ligne américains pour les transformer en missiles contre des objectifs civils... Ou encore, ces musulmans de chez nous qui portent plainte devant la Cour européenne des droits de l'homme pour « stigmatisation de l'islam par la loi française ». Ou encore le droit humanitaire utilisé comme une arme de guerre pour envahir l'Europe. Nous sommes entrés dans une époque de grands détournements. Les ennemis de la liberté utilisent la liberté pour la détruire.

Si le colonel Bardain avait approuvé, c'était en silence. Il avait quitté son fauteuil et s'était approché de la fenêtre qui donne sur la rue Hebrang, l'épais rideau n'était pas tiré. Dans la

rue la circulation était intense, le feu du croisement avec la rue Praska était au vert. Le colonel regardait la façade du palais Vranicani, une grande banderole en couleur annonçait une exposition des œuvres de Kandinsky.

- Monsieur l'Ambassadeur, je crois le moment d'une approche discrète de vos amis russes venu. Les affaires ukrainiennes et syriennes sont plus compliquées qu'il y a quelque temps. De toute façon, les Américains feront ce qu'ils veulent. Pour la France, l'alliance russe a toujours été une option... Après tout, si Napoléon avait épousé une princesse russe, on aurait peut-être encore un Bonaparte au pouvoir.
- Et la Russie un Romanov ! Remarquez, je ne sais pas si ça ferait l'affaire de mon collègue et ami Mouraviol-Apostol, sa famille était très impliquée dans la conspiration des *decabristi* : le tsar Nicolas en a fait pendre un ou deux !

Et Vilonne avait continué pendant un bon moment à parler de Nicolas Ier, des déportations en Sibérie des aristocrates impliqués dans le complot de 1825-1826, etc., etc. Il sentait qu'il était hors sujet et qu'il commençait à lasser le colonel, mais c'était plus fort que lui. En mentionnant l'alliance russe, Napoléon, son mariage... le colonel avait fait montre d'un sens de l'à-propos qui avait impressionné l'ambassadeur. Pour rétablir sa supériorité, Monsieur le Plénipotentiaire se sentait obligé, avec maladresse, d'en rajouter. Pire, il sentait que cet étalage était ridicule... mais il ne savait plus comment l'interrompre. Le téléphone sonna. C'était Angèle Guimbert, sa secrétaire personnelle lui rappelait qu'il avait cinq minutes pour se rendre à son rendez-vous au Ministère des Affaires étrangères. L'ambassadeur raccrocha puis, d'un ton pète-sec :

- Colonel, désolé, j'ai rendez-vous au ministère ! Je parlerai aujourd'hui ou demain au Russe !

Il quitta son bureau avec une lente précipitation qui lui donnait de l'importance, celle d'un homme pressé qui prend son temps. Angèle l'aida à enfiler son imperméable, il dévala les escaliers d'un pied sûr, salua les gardes de l'entrée, et fut bientôt dans la rue. Il lui suffisait de traverser le parc Zrinjevac pour arriver au Ministère croate des Affaires étrangères. Le rendez-vous n'avait pas grande importance, le ministre voulait présenter son nouveau chef de cabinet, selon l'usage. On allait échanger des banalités, boire un verre de vin pétillant (celui de la région de Jastrebusko fait par Tomac est d'ailleurs excellent) et grignoter quelques gâteaux secs. Le seul avantage de l'affaire, outre le pétillant de Tomac (le c des langues slaves se prononce « ts » : *Tomatss*), était que l'ambassadeur russe y serait parmi les autres. Certes, Vilonne ne pourrait pas parler de choses sérieuses avec Anatoly, mais rendez-vous serait pris pour un discret tête-à-tête. Ils se rencontrèrent le jour même à l'ambassade russe.

Les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient. Les Russes n'ont pas perdu leur grande tradition diplomatique pendant la période communiste, au contraire ils ont continué à bâtir sur cet atout traditionnel de la politique internationale des tsars ; s'y était ajouté l'art bolchévique de la manipulation machiavélique mis au service d'une idéologie totalitaire : trait peut-être hérité de Byzance et cultivé par la pratique du jeu d'échecs. Polyglottes, les deux hommes s'exprimaient alternativement dans l'une et l'autre langue. Parce qu'il sentait que sa conversation avec Anatoly était l'instant le plus important de sa carrière, Vilonne s'exprimait en français. Il avait résumé l'essentiel de l'affaire. Anatoly prit la parole, les deux hommes se tutoyaient :

- Tu es certain que le sultan de Kironmoyee est au centre de l'affaire ?
- Je n'explique pas autrement ses rencontres avec un chef terroriste aussi important que ce Palestinien qui voyage

dans tous les points chauds. Je n'explique pas autrement les rencontres du terroriste avec notre ingénieur spécialisé en électronique, ni la récente disparition de celui-ci. Il se trouve aujourd'hui en Asie centrale dans une de vos anciennes Républiques, peut-être au Tadjikistan.

- Tu vas me donner le nom et tout ce que vous avez. On va vérifier.
- Voici un dossier.

Anatoly feuilleta lentement le dossier qu'il posa sur la petite table qui séparait les deux hommes. Une théière de porcelaine bleue de Lomonossov, la manufacture des tsars, posée sur un petit réchaud, deux tasses pleines d'un thé noir et un petit pot de confiture de griottes fabriquée par la PME Baltimor-Neva Zao de Saint-Pétersbourg donnaient à la rencontre la touche amicale qu'Anatoly avait voulu donner à leur face à face. Lorsque les deux hommes se rencontraient à l'ambassade de France, Vilonne, dans une théière blanche de porcelaine de Limoges, servait un thé dit « russe » à la bergamote que l'on sucrant avec une confiture de griottes de la PME « Mireille » en Provence. Après avoir bu une gorgée de son thé chaud, mais pas brûlant, Anatoly dit à Vilonne :

- Tu as parlé des *stingers* américains, un Afghan formerait un jeune Tadjik dans un village de Bosnie. Sais-tu que, nous, enfin les Ukrainiens viennent de vendre une dizaine d'Antonov 148 au sultan de Kironmoyee ? Une de nos compagnies, Betoexport, est en train de construire l'aéroport du pays.
- Cela a-t-il un lien avec notre affaire ?
- Comment veux-tu que je le sache ? Tu viens juste de m'informer de cette histoire.
- Les Américains ne vous ont-ils pas déjà parlé de cette affaire ?

- Pas à ma connaissance... S'ils l'ont fait, cela a dû passer par le FSB, mais j'en doute. Le centre de cette affaire est à Zagreb, au moins au départ. Si les Américains avaient contacté nos services, on m'aurait informé. Je vais prévenir Moscou et leur demander de réveiller nos agents en Asie Centrale et au Kironmoyee. Sitôt que j'ai quelque chose, on se rencontre.

Anatoly sourit et ajouta :

- Notre mot de code pour cette affaire sera « Décembristes »... dans les deux langues.

En Syrie, sur leur base de Latakié, les services russes avaient été informés de la visite du cheik Abdullah Hassan Hassan. L'information initiale leur avait été fournie par les services syriens d'Assad. Elle avait été recoupée par des informations fournies par les services égyptiens. Grâce à ses réseaux, le FSB savait qu'à la fin de son séjour le Palestinien avait rencontré deux importants chefs de l'État islamique, dont celui que l'on considérait comme leur ministre des finances, un Pakistanais, connu sous le nom de Tarik Gordji. Il avait remis au cheik une somme importante en euros, des billets de cinq cents euros, plusieurs millions selon l'estimation des services fondée sur la taille de la valise qui contenait l'argent. Le FSB savait que le paiement était fait en billets de cinq cents euros. L'État islamique faisait payer ses livraisons de pétrole et ses trafics divers en euros. Il payait ses fournisseurs et ses alliés en billets de 500, plus faciles à transporter que des coupures plus petites. De plus, les écoutes du FSB avaient intercepté un message du ministre disant au calife Abu Bakr Al Bagdadi qu'il allait faire en Turquie un fort paiement à un frère combattant. Le ministre et son garde porteur de la valise avaient été filmés par les Russes qui disposaient d'une brève séquence montrant Abdullah Hassan Hassan faisant entrer les deux hommes dans une petite maison d'un village frontalier. La

conversation avait été enregistrée, elle n'apprenait rien. Les deux hommes n'avaient fait qu'échanger les salutations rituelles de la politesse musulmane. Après avoir reçu les informations fournies par leur ambassadeur à Zagreb, les agents du FSB réécoutèrent l'enregistrement. C'est alors qu'ils remarquèrent que peu avant son départ, alors qu'il faisait assaut de formules consacrées pour faire un don « *sur le chemin d'Allah* », le ministre avait cité la sourate 3, verset 119/123 :

Certes, Allah vous a secourus à Badr, alors que vous étiez humiliés - soyez pieux envers Allah ! peut-être serez-vous reconnaissant.

La réponse du cheik montrait sa parfaite connaissance du Coran, il cita le verset 121/125 de la même sourate :

Mais oui ! si vous êtes constants et pieux et si les ennemis marchent sur vous derechef, votre Seigneur vous donnera en renfort cinq mille de Ses Anges lancés [par Lui].

Les arabisants du FSB qui avaient enregistré le dialogue, puis en avaient fait la traduction ne prêtèrent pas dans l'immédiat un intérêt particulier à la mention de la bataille de *Badr*. La référence était pour eux presque banale, ils l'entendaient régulièrement dans leurs écoutes des milieux musulmans pratiquants. Le service qui, à Moscou, réécouta l'enregistrement et relut le rapport qui couvrait la rencontre des deux hommes avait repris l'enquête en raison des informations fournies par l'ambassadeur Mouraviov-Apostol de Zagreb. La mention de *Badr* prit alors toute son importance. Un colonel du FSB fut envoyé à Zagreb pour informer les agents participant à l'opération « sultanat » ou « *Badr* » de ce que le FSB savait des réseaux islamistes en Asie centrale. Vu la qualité des informations fournies, la participation des Russes à l'opération fut tacitement acceptée par tous. Toutefois, on s'arrangea pour tenir les

Turcs en dehors de certains débats où leur duplicité pouvait causer des dommages.

Un courrier de l'ambassade russe avait apporté à Vilonne un mot griffonné par Anatoly Mouraviov Apostol : « Ami décembriste, J'ai du neuf ! Voyons-nous dans ta résidence sitôt que tu es libre, en soirée. Je viendrai avec le colonel Oleg Kamenev. Salutations amicales et distinguées » il avait signé de ses initiales : A.M.A. L'ambassadeur consulta son agenda sur son portable, puis il demanda à sa secrétaire de lui confirmer qu'il était libre dans la soirée du vendredi, ce qu'elle fit en quelques secondes. Il rédigea alors une courte note : « Vendredi qui vient, 21.30. Mon colonel y sera. Amitiés du décembriste » il écrivit ses initiales S.V. (S. pour Sylvère, il n'aimait guère son prénom, trop archaïque... mais il pouvait difficilement faire moins dans la nonchalance amicale que son collègue russe). Il remit la note sous enveloppe au courrier qui attendait dans le bureau attendant, celui où Angèle travaillait. Dans l'intervalle, Mademoiselle Guimbert avait trouvé le Russe attirant, grand, blond, bien bâti, un peu comme elle, en version masculine. Elle avait tenté de lui parler, mais il semblait ne comprendre que le russe. Elle s'était dit que si elle devait se laisser aller avec tous les hommes qui la tentaient sa vie serait infernale. En plus, ça lui donnerait mauvais genre. Pour que l'Histoire continue, les pulsions du désir suivaient leur cours dans l'harmonie et la contradiction. Simultanément, les drames de l'Histoire prenaient forme.

Le dîner eut lieu comme prévu. Pour que la discussion fût sans témoin, Vilonne avait commandé un buffet froid à un traiteur de la ville qui avait livré pendant la journée et dressé un buffet où les hôtes se serviraient sans façon. L'ambassadeur de France et son Attaché militaire, l'ambassadeur de la Fédération de Russie et son nouvel Attaché commercial partageaient ainsi un dîner informel

accompagné des vins toujours appréciés des ambassades de France : ce soir, un Chassagne-Montrachet blanc. Entre les deux ambassadeurs, la discussion a toujours été franche et amicale. Les deux hommes des services, plus jeunes, avaient davantage de retenue. On s'exprimait alternativement en français et en russe (je rends l'ensemble des débats en langue française).

Dès l'abord, l'ambassadeur russe avait présenté ce que le FSB avait découvert à propos de l'opération *Badr* : l'ingénieur français avait séjourné une semaine environ à Douchanbé, la capitale du Tadjikistan où les services tadjiks l'avaient vite surveillé. Le gouvernement tadjik était suspicieux de tout ce qui avait l'air arabe. Bien que le jeune homme eût un passeport français, son nom typiquement arabe, Ahmed Al Nour, avait intrigué. « Et pourquoi donc » avait demandé Vilonne. En dépit de ses convictions, l'ambassadeur avait encore des relents du politiquement correct de gauche qui depuis des années était l'idéologie dominante des élites du pays. L'ambassadeur russe n'avait pas ce problème :

- Le président Rakhmonov, pardon Rakhmon, se méfie de tout ce qui vient des pays arabes. Il a constaté que les Tadjiks qui font des séjours dans des pays arabes, soit pour des études soit pour le pèlerinage, lui reviennent fanatiques. Le FSB estime que 2000 jeunes Tadjiks combattent en Syrie avec Daech. Alors le gouvernement de Rakhmon lutte sur tous les fronts : on arrête et torture les islamistes ; on rase les barbes dans les écoles coraniques ; on interdit le foulard et le voile ; on interdit les mariages entre cousins... Pour éviter des prénoms russes (le Président Rakhmonov est devenu le Président Rakhmon) ou arabo-musulmans : Mohammed, Hassan, Abdullah, etc., une loi récente donne la liste des 10.000 noms tadjiks que les parents doivent donner à leurs nouveaux nés...

- Ah dis donc ! notre loi française qui interdit le voile dans l'espace public est un enfantillage à côté des contraintes laïques de ce pays musulman...
- Attends ! Il y a encore mieux, le ministre de l'Éducation vient de sortir un règlement qui oblige les étudiantes universitaires à porter des hauts talons !
- Pas de voile, des hauts talons... des mini-jupes peut-être ?

L'ambassadeur russe eut un sourire complaisant... un sourire qui lui allait bien :

- Il ne faut quand même pas exagérer ! Le président ne veut pas choquer les musulmans de son pays, des sunnites à 90%, sauf dans la région autonome du Haut-Badakhshan où il y a des chiites ismaéliens. Il ne veut pas choquer, ce serait de mauvaise politique, mais il veut détruire toutes les tentatives visant à faire de l'islam une idéologie politique supranationale, comme le veulent les wahhabites, les salafistes... enfin tous ces courants qui prônent le retour à l'islam des origines. C'est-à-dire au mode de vie et à la culture des Arabes urbains de Médine et de La Mecque au VIIe siècle. Tous les jeunes tadjiks, qui revenaient du pèlerinage ou d'un séjour dans une université coranique moyenne orientale, se proclamaient imam, se laissaient pousser la barbe et ouvraient une mosquée. Le gouvernement vient d'en fermer plus de trois cents.
- Personne ne proteste ?
- Si ! les musulmans fanatiques et le ban et l'arrière-ban de vos humanitaires. Les Saoudiens les financent en Europe et en Amérique, secrètement parfois, ouvertement de temps en temps. La presse européenne considère le gouvernement tadjik comme une dictature.
- C'en n'est pas une ?

- Quand allez-vous cesser de vouloir imposer la démocratie à des pays qui en sont incapables ? Vous armez les Afghans contre nous, vous envahissez l'Afghanistan pour le démocratiser et le résultat est une catastrophe ! Vous libérez l'Irak de Saddam Hussein et les fous d'Allah s'emparent de la moitié du pays. Vous soutenez la révolte contre Kadhafi et vous créez le chaos islamique en Libye et dans tout le Sahara. Vous arrosez le printemps tunisien de vos bons sentiments et les islamistes prennent le pouvoir (heureusement les Tunisiens réagissent !). Vous voulez faire sauter le régime du fils Assad et vous créez un califat musulman qui contrôle une partie de la Syrie et de l'Irak. En Égypte, si l'armée égyptienne n'avait pas été plus intelligente et plus déterminée que vous, ce serait une autre catastrophe.
- Tu as sans doute raison, mais tu en fais trop ! Anatoly, comment peux-tu affirmer qu'il n'y a pas des démocrates dans les pays musulmans ?
- Il y en a, bien sûr, il y en a... une minorité, face à une majorité de gens incultes lobotomisés par l'islam, une idéologie simpliste, irrationnelle et cruelle qui libère ce qu'il y a de pire en l'homme pour le mettre au service de Dieu ! L'horreur absolue ! Déjà Gorbatchev vous avait mis en garde contre les barbares : vous ne l'avez pas cru ! Poutine continue et vous le traitez de tyran ! Même Hollywood s'y est mis, vous avez fait un film Rambo III où le bon Rambo combat les méchants Russes avec l'aide des « Combattants de la liberté afghans » : les Afghans, des combattants de la liberté ! À mourir de rire ! Je te garantis que nos soldats là-bas ne sont pas morts de rire... pas plus que les vôtres en Algérie.

L'ambassadeur déboucha une seconde bouteille de Chassagne-Montrachet et remplit les verres vides. Il avait eu envie de répondre à l'ambassadeur : « Tu parles comme si les

Russes avaient été nos alliés en Algérie ! » Mais il se retint. Les deux militaires des services secrets observaient un prudent silence dans cette discussion qui avait pris un tour trop politique à leur goût et insuffisamment orienté vers l'action. Toutefois, ils n'étaient pas mécontents d'écouter ces libres propos.

- Anatoly, on se connaît et tu sais que j'aime la Russie. Mais enfin, quand tu dis que l'islam est une idéologie simpliste, irrationnelle, etc. ne crois-tu pas que le communisme fut pour la Russie, et pour les Russes à la pensée si riche, une idéologie comparable à l'islam aujourd'hui ?
- Mais pas du tout ! Nous avons peut-être pour un temps « coranisé le marxisme » à cause de Lénine et de Staline, mais nous en sommes sortis ! Le marxisme-léninisme était certes une idéologie, mais elle entrait dans la tradition de l'esprit rationnel européen. Un de nos principes était en toute situation de faire « l'analyse concrète d'une situation concrète ». Même nos erreurs pouvaient être rationnellement expliquées. La preuve de ce que je dis est dans le fait qu'au bout du compte nous nous sommes libérés de l'idéologie marxiste-léniniste, ça nous a pris moins d'un siècle. C'est donc qu'il y avait dans notre idéologie suffisamment d'éléments issus de l'esprit européen pour que nous échappions à l'idéologie. Je ne vois rien de tel chez les musulmans, ils s'enfoncent de plus en plus dans la nuit de leur idéologie meurtrière. Tiens ! Je vais te citer Jacques Derrida : « Être Européens, c'est être capable d'aller au-delà de soi, vers l'universel »... nous sommes des Européens ! Les musulmans sont incapables d'aller au-delà du Coran !
- Je suis d'accord avec toi sur un point : le marxisme-léninisme fait partie des philosophies rationnelles de l'Europe, et à ce titre il n'a pas tué la pensée russe, et européenne !

- Malheureusement, lorsque nous nous sommes libérés de notre carcan idéologique, vous, les Européens, vous n'avez rien fait, ou presque, pour nous aider à retrouver notre famille de pensée : la même que vous ! Vous nous avez laissés en bord de route, les Américains ont pris le contrôle et vous les avez suivis dans une guerre froide hypocrite faite pour nous humilier. Les Américains vous ont fait croire que la fin de l'histoire se confondait avec *l'américan way of life* dominant le monde. Les musulmans en ont profité pour, eux, reprendre l'histoire là où ils l'avaient laissé : la conquête du monde.

« Voilà qui nous ramène au thème de notre rencontre », répondit Vilonne qui commençait à s'inquiéter du tour que prenait son dialogue avec le Russe. Il voyait que le colonel du FSB et le sien, celui des services français, bien qu'intéressés donnaient des signes d'impatience : raclements de gorge discrets, mains touchant le visage et le nez, vin siroté en une minuscule gorgée, allez-retours au buffet... Il était évident qu'il fallait en revenir au thème principal de la rencontre. Ce que fit Vilonne en souriant :

- Alors, Anatoly, notre ingénieur français terroriste, il est toujours à Douchanbé ?

D'un bref mouvement de tête, l'ambassadeur russe donna la parole au colonel du FSB :

- Il a quitté Douchanbé pour un village ouzbek de la vallée du Ferghana. Là, nous savons qu'il a été pris en charge par le mouvement terroriste *Jamat Abu Salokha*. Leur représentant à Alexandrie, Sultan Wakhanliev, avait rencontré le cheik Abdullah Hassan Hassan qui a disparu en Turquie pour réapparaître à Istanbul où il a pris le vol Istanbul-Dacca. Là, le Cessna du sultan du Kironmoyee attendait : le chef terroriste est actuellement au palais du sultan.

Le colonel Bardain intervint :

- Où nos deux agents viennent d'arriver !
- Anatoly, avez-vous découvert l'objectif des terroristes ?
- Non. Pour l'instant, notre seule certitude est que le point de départ de l'opération sera en Asie centrale : Ouzbékistan, Kirghizistan ou Tadjikistan. Une région stratégique entre Chine, Pakistan, Inde, Afghanistan et nous tous en Europe. L'objectif précis et les moyens utilisés pour l'attaque ou les attaques nous sont encore inconnus. Votre ingénieur, nous savons qu'il est toujours dans la vallée du Freghana avec les terroristes, mais la vallée est grande (22.000 km²), plus vaste que la moitié de la Suisse, partagée par trois pays, bordée par des zones montagneuses parmi les plus hautes du monde. Il y a dans la vallée plus de sept millions d'habitants de toutes les ethnies de la région. Nous ne savons plus avec précision où se trouve le terroriste, mais tôt ou tard, il refera surface dans un coin où nous avons des yeux et des oreilles.
- Alors on fait quoi ?
- On attend et on cherche, autant dans la vallée que dans le sultanat du Kironmoyee où nous avons aussi nos agents.

Chapitre 28

Dans le village de Shangy, Ahmed Al Nour avait été reçu dans une famille dévote dont les fils pratiquaient la guerre sainte ; soit dans les vallées (celles du Ferghana et de Racht), soit dans le Califat en Syrie-Irak. Shangy était une petite ville de la vallée du Ferghana, elle devait avoir environ cinq mille habitants. Dans ses fondations, en creusant, on aurait trouvé les restes des fortifications d'un avant-poste des soldats d'Alexandre le Grand érigées vers 328 av. J.-C. peu de temps avant qu'il fondât Alexandrie ; en creusant encore, passé des demeures mèdes rasées par les Mongols, des restes du néolithique auraient été mis à jour. Mais ces choses enfouies dataient du « *temps des ténèbres* » (avant la révélation faite au Prophète), elles n'intéressaient pas les habitants. Depuis des siècles, ils vivaient dans l'éternel présent de la révélation islamique, d'où leur traditionnelle opposition au communisme. Aujourd'hui, selon la géographie officielle, la ville se tenait dans la partie ouzbek du Ferghana, mais seulement depuis 1930 ; avant, de 1923 à 1930, Shangy était rattaché à la République soviétique Tadjik. Ce changement territorial était venu de Staline, qui avait des idées sur les nationalités et le marxisme. Il était l'auteur d'un traité théorique admiré par Lénine : « Le marxisme et la question nationale ». C'était le « Coran » du moment : les nations ne sont pas des ethnies ou des tribus ; elles peuvent être indépendantes, avoir droit de sécession, mais doivent rester inséparables de l'URSS. Pour les rendre inséparables, il suffisait que le NKVD veillât, et de découper les ethnies de telle sorte qu'il y eût toujours des minorités de l'une encadrées dans les territoires de l'autre... normal puisque selon la pensée européenne synthétisée par Staline, Kautsky, Renan... une nation n'est pas une ethnie. L'affirmation va de

soi tant que l'on ne veut pas faire une nation fondée sur une ethnie, ou sur plusieurs prêtes à se faire la guerre. À Shangy, les populations étaient très mêlées, et cela depuis des siècles : des Turkmènes, des Tadjiks, des Ouzbeks, des Kirghizes, des Tatars... et même des Tchétchènes, pour ne citer que les ethnies originaires d'un territoire important et non celles, innombrables, des vallées de la région qui, souvent, devaient utiliser une langue étrangère, le Russe, pour communiquer. Les Tatars et les Tchétchènes sont deux ethnonationalités qui avaient sympathisé avec les nazis, des milliers d'entre eux avaient été déportés par Staline après la Deuxième Guerre Mondiale. Il y avait eu deux *goulags* dans la région, situés à une cinquantaine de kilomètres du village, tout près de la ville de Khujand, ex-Léninabad, elle était alors au Tadjikistan.

La petite ville était paisible, les Kirghizes et les Ouzbeks ne se battaient pas, comme lors des émeutes de 2010 à Och au Kirghizistan qui avaient fait des centaines de morts et plus de cent mille réfugiés ouzbeks partis du Kirghizistan pour se réfugier en Ouzbékistan. Il n'y avait pas de conflits dans le village entre les procommunistes ou prorusses et les musulmans comme lors de la guerre civile du Tadjikistan de 1992 à 1997, qui avait fait quelque 50.000 morts et 100.000 blessés. « Les nations divisent, l'islam unit ! » pensait Ahmed qui ne savait pas que ceux qu'il appelait procommunistes ou prorusses étaient tout aussi musulmans que ceux qu'il appelait les musulmans. En l'absence d'une connaissance de l'histoire des califats qui ne soit pas hagiographique, il ignorait que tous les Commandeurs des croyants n'avaient jamais cessé de faire la guerre aux musulmans autant qu'aux infidèles. Il ignorait aussi que de nombreux califes étaient morts assassinés par des coreligionnaires. Ahmed était incapable de concevoir que le principe qui guidait sa vie, et bientôt sa mort, « Les nations divisent, l'islam unit », n'était

pas une vérité première, mais un pauvre slogan dont l'histoire démontrait le mensonge.

Pour Ahmed, il suffisait d'être bon musulman et tous les problèmes étaient résolus « *avec l'aide de Dieu* ». Les habitants de la localité qui l'avaient accueilli étaient de bons musulmans qui appliquaient la *charia* pure et simple, et pas des innovateurs impies : leur dévotion était la principale raison de leur harmonie. Toutefois, formé dans une grande école polytechnique française et son esprit acéré par les leçons de l'imam de Toulouse, Ahmed Al Nour voyait qu'un autre élément unissait ces gens : leur rôle sur la route du Nord de l'héroïne afghane. Les 4x4 et les caravanes d'ânes qui passaient par les montagnes déchargeaient leurs colis de latex ou d'héroïne de nuit dans la ville, quelques camions reprenaient les chargements et repartaient avant l'aube pour le Kazakhstan. Là, après une nouvelle rupture de charge, les livraisons étaient faites dans les villes russes. Cette route est dite « la route du Nord ». « La route du Sud » passe par le Pakistan, l'Iran, la Turquie, l'Albanie, ou l'Afrique via l'Océan Indien. Le village était un relais sur une route qui n'était plus celle de la soie, mais de l'héroïne. Policiers et gardes-frontières de la région étaient rémunérés par les trafiquants.

Le chef de la ville, Nasreddin Chachov, était un saint homme, un *Hafiz* (un homme qui connaît le Coran par cœur) dont le père, Safar, avait combattu les communistes dès 1920. Nasreddin avait continué le même combat en Afghanistan, jusqu'à la défaite des communistes, en 1989. Aujourd'hui tous ses fils en âge de combattre « *suivaient la voie d'Allah* ». C'est pendant la guerre contre les païens communistes que Nasreddin avait compris que l'héroïne est une arme donnée par Allah aux Afghans pour détruire les communistes, pour commencer, puis tous les infidèles.

Un soir, alors que la maison était calme, que les quatre épouses, les enfants et les servantes étaient couchés,

Nasreddin Chachov et Ahmed Al Nur buvaient le thé assis sur des tapis près d'un feu de *tchapak*, un fumier de mouton et de chèvre séché qui chauffait la pièce. Au printemps, à 1800 mètres d'altitude les nuits sont froides : moins dix ! Le village attendait l'arrivée d'une caravane d'une vingtaine d'ânes qui allait livrer du latex (résine d'opium) et de l'héroïne. Deux camions russes patientaient garés le long du mur autour de la maison du *Hafiz* ; toutes les maisons du village étaient ainsi ceinturées de hauts murs : des voiles de béton qui garantissaient la vertu des femmes. Cela donnait un habitat sans fenêtres où les murs découpaient à angles droits des espaces de solitude. Le vide des rues poussiéreuses était rempli de détritrus. Il n'y avait que des chats errants, pas de chiens, ils auraient troublé le silence nécessaire aux activités nocturnes. Heureux de ce temps paisible, les deux hommes parlaient calmement près du feu qui éclairait faiblement la pièce :

- Mon fils (Nasreddin appelait souvent Ahmed « mon fils »), nous avons fourni de l'héroïne aux soldats russes pendant la guerre. C'est même là que notre commerce a commencé ; avant cette guerre, on ne cultivait pas beaucoup le pavot à opium. Et aujourd'hui, nous continuons. Ces soldats ont été nos auxiliaires après leur retour en Russie. Dieu nous aide à faire sa guerre par tous les moyens qu'il nous donne. Les Arabes ont le pétrole, nous avons *watani* (l'opium).
- Pourtant, l'opium c'est péché, c'est *kafir*. Sur la route du Sud, au Pakistan, en Inde, en Iran et même en Afrique, des musulmans deviennent les esclaves de l'héroïne !
- *Watani* est *kafir* si le croyant en prend pour oublier Allah, pas si tu l'utilises comme une arme contre les infidèles ! Si des musulmans qui ne sont pas malades en prennent, c'est comme ceux qui boivent de l'alcool : ce sont de mauvais musulmans ! Iblis les a pris, Dieu les rejette !

Dans mon village nous en recevons des tonnes qui partent vers le Kazakhstan, puis la Russie communiste... Et personne n'en prend, personne !

- La Russie n'est plus communiste !
- Communiste ou pas, c'est pareil, tous des mécréants qui se droguent pour oublier Allah, l'Immense, le Sublime ! Nous les croyants nous n'avons pas besoin de drogue !
- Parce que vous êtes de bons musulmans... comme moi ! Puis, il demanda : pendant la guerre sainte en Afghanistan, les moudjahidin utilisaient-ils l'héroïne ?
- Pour affaiblir les Russes comme j'ai dit... Veux-tu dire pour eux-mêmes ?

Ahmed était gêné d'avoir osé cette question, mais il savait qu'à Toulouse ceux qui vendaient l'héroïne en consommaient, souvent, sauf s'ils étaient des vrais croyants :

- Oui (répondit-il en tendant la main vers son petit verre de thé noir et très sucré, un verre bombé, élégant en forme de tulipe, fabriqué en Turquie). Seulement pour les blessés qui allaient mourir, ça les calmait, ils ne criaient plus. Dans les montagnes le son porte loin ! C'est d'ailleurs avec quelques survivants que j'ai compris combien *watani*, quand elle n'est plus fournie, peut détruire un homme : il devient l'esclave de *watani*, il ne prie plus. Allah n'est plus avec lui ! Je ne sais pas si c'est vrai, mais on raconte qu'il y a longtemps les Anglais s'en sont servi pour affaiblir les Chinois... Puis, les Chinois l'auraient utilisée en Corée pour affaiblir les Américains et leurs alliés, à ce qu'on dit ! En tout cas, les Vietnamiens l'ont utilisée pour affaiblir les Américains pendant la guerre du Vietnam. Alors nous, on s'en sert pour affaiblir le monde des infidèles, partout où ils sont !

- Sais-tu pourquoi les infidèles sont si nombreux à rechercher la drogue ?
- Évidemment ! Parce qu'ils n'ont pas compris. Parce que Dieu veut les égarer : les maris abandonnent leur famille, les femmes se prostituent, les enfants n'apprennent pas *la religion du vrai* ! Comme les drogués ! Ils sont tous drogués : *watani*, alcool, musique, fornications illicites... des drogués, tous ! Ils n'ont pas compris que l'islam est la solution ...

Et le saint homme, le *Hafiz*, cita le verset 24 de la sourate 39 (*Az-Zumar*) (Traduction de Kazimirski) :

Dieu a fait descendre d'en haut la plus belle parole qui fut jamais donnée ; il en a fait un livre dont les parties se ressemblent et se répètent ; ceux qui craignent Dieu sentent à sa lecture leur peau se roidir et se contracter sur leur corps ; peu à peu, leurs peaux et leurs cœurs s'adoucissent au souvenir et à la parole de Dieu. Telle est la direction de Dieu : par elle il dirige ceux qu'il veut ; mais celui que Dieu égare, où trouvera-t-il un guide ?

Ahmed n'était pas encore un *Hafiz* comme son père dont le savoir l'impressionnait, même si ce dernier ne comprenait pas toujours la signification de la parole divine. En entendant prononcer de la façon correcte la parole angélique donnée aux Arabes dans leur langue, il fut bouleversé. Il eut, littéralement, « la chair de poule ». L'*ebed* de l'aube retentit à l'instant même, il était près de cinq heures du matin, d'un bond, ils saisirent et déployèrent leurs tapis de prière et mirent leur corps dans l'harmonie de la gestuelle islamique : deux *rak'ah* (prosternations et récitations) accomplies avec lenteur, sans que celle-ci soit ostentatoire, un rythme ni lent ni vif. À deux, la prière est déjà considérée comme collective, le vieux faisait office d'imam, il était en avant et désignait la direction de La Mecque. Ils étaient en paix.

Dans la nuit froide, faiblement éclairée par le feu silencieux de l'âtre, la scène ne manquait pas de dignité. Toutefois, un athée y aurait vu une preuve irréfutable de la non-existence de Dieu : le verset que venait de citer le saint homme musulman était une description cliniquement exacte de l'effet du *rush* puis de l'euphorie qui suit la prise d'héroïne : la peau se raidit et se contracte puis le cœur s'apaise... . On comprend que Marx ait pu comparer la religion à l'opium. Mais il y a pire.

Imaginons que Dieu existe. Face aux commandements meurtriers que contient le Coran, il n'y a que deux possibilités. Soit Dieu est un tueur ; et que l'on soit Dieu ou homme ce n'est pas bien : les hommes endurcis dans le meurtre, et qui ne sont pas musulmans, ne songent guère à faire de leurs pratiques des obligations universelles par le biais d'une religion. Soit Dieu n'existe pas ! Puisque depuis des siècles il ne se révolte pas contre des hommes qui ont fait de lui un tueur. Mettez-vous à la place de Dieu et imaginez que des hurluberlus proclament que vous avez dicté un livre où vous ordonnez aux gens de tuer ceux qui disent que vous, Monsieur Dupont-Durand, vous n'existez pas ! Vous crieriez à l'imposture ! Vous porteriez plainte contre ces assassins qui vous font dire ce que vous n'avez jamais dit dans un livre que vous n'avez jamais écrit ! Il faut reconnaître que Dieu reste silencieux. Depuis des siècles, il laisse dire... et faire. Précisons que tout ce que l'on pourrait dire dans la même veine sanguinaire contre le christianisme ne tient pas, puisque depuis plusieurs siècles le christianisme ne tue plus. Pour les chrétiens, le meurtre des non-chrétiens n'était donc pas un ordre divin, donc intangible.

La prière achevée, Nasreddin dressa l'oreille. Il se tourna vers Ahmed et lui dit : « Ils arrivent ! ». En effet, une vingtaine de minutes plus tard les ânes entraient dans la cour des maisons du *Hafiz*. Il y avait trois maisons, unies par des couloirs, une pour chaque femme, la plus vieille épousée et la dernière coépouse logeaient dans la maison centrale, elles

étaient des cousines. Il y eut peu de paroles échangées, les deux camions russes furent chargés après que le saint homme eut reçu les 32.000 dollars de sa part au trafic. Les âniers avaient été payés 15.000 dollars plus quelques roubles pour leur voyage (on pouvait acheter des produits chinois avec des roubles). Ils étaient des semi-nomades Manari qui faisaient la transhumance. Leurs parcours traditionnels ignoraient les frontières entre le Pakistan, l'Afghanistan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et la Chine. À la fin du printemps, ils prenaient les troupeaux des vallées et les conduisaient aux *ailogs*. Les *ailogs* sont des pâturages d'altitude où la fonte des neiges accumule assez d'eau pour faire pousser une herbe riche sur ces plateaux aux altitudes élevées, 2500 à 3000 mètres. À la fin de l'été, ils ramènent les bêtes à leurs propriétaires : chèvres et moutons, peu de bovins. Les Manari ont aujourd'hui de modestes troupeaux de petit bétail, les gens des vallées aussi, la guerre les a tous ruinés. Les bovins ont soit nourri les combattants soit été réquisitionnés ou abattus par les Russes. En Afghanistan, seuls les chefs de guerre, les commandants, s'en sont bien tirés. Pour financer la guerre contre les Russes, ils ont développé la culture du pavot à opium. La CIA a aidé pour le transport, ils ont même fourni des experts agricoles. Les conditions et l'intensité du travail sont semblables à celles du blé pour un rapport, selon les cours, de cinq à cinquante fois plus élevé. On l'a vu au prix des femmes. Avant l'opium, le futur mari s'en tirait au maximum pour 2000 dollars ; après l'opium, deux mille est un minimum ; 10.000, voire plus, est le prix courant. Les riches du trafic ont poussé les prix vers le haut et monopolisé les femmes. Les vallées à blé, devenues vallées à opium et à blé, se sont enrichies : sur certaines terres après la récolte du blé de printemps, le pavot était semé. Les gens ont acheté des radios chinoises et même des petits groupes électrogènes et des télévisions. Les jeunes hommes ont vu des films, ils se sont mis à émigrer : ils veulent aller en Occident baiser gratis, comme à la télé.

Ahmed Al Nour n'est pas resté longtemps dans le village. Un mois à peine lui a suffi pour étudier les schémas de fonctionnement du missile sol-air *Stinger* des Américains. Nasreddin Chachov lui avait fourni les documents sans autre commentaire. D'où venaient-ils ? du KGB ? des moudjahidin afghans ? d'une autre source ? Les documents originaux étaient anciens. Ils portaient le sigle de la compagnie américaine *Raytheon Missile Systems* ainsi que son adresse à Tucson, en Arizona. Ils avaient voyagé, étaient passés de main en main, on le voyait à l'usure de certaines pages et aux mots crayonnés en pachtou ou en arabe qui traduisaient certains mots anglais. Ahmed lisait avec difficulté l'écriture arabe également utilisée pour transcrire le pachtou ; de plus, son arabe algérien était fort éloigné de l'arabe littéraire utilisé par certains traducteurs, mais il parlait couramment l'anglais. Les schémas et la notice concernaient le modèle de base du *stinger*, le FIM-92A, celui qui avait été le plus utilisé en Afghanistan. En moins d'une semaine, Ahmed comprit que la principale vulnérabilité du système était sa batterie. Pour le reste, l'arme était robuste, facile à utiliser et légère. L'ensemble lanceur plus missile ne pèse pas plus de seize kilos. Bien que le manuel recommande l'utilisation de deux hommes pour le tir, un seul peut suffire. Il ne restait plus à Ahmed qu'à s'essayer à la manipulation du missile. Un des fils de Nasreddin Chachov s'appelait Ousama. Il combattait dans la vallée de Racht à la tête d'une unité de guérilla qui menait la vie dure à l'armée du Tadjikistan et à son allié russe. En septembre 2010, ils avaient tué une vingtaine de soldats dans une embuscade. Un peu plus tard, le 7 octobre, ils avaient abattu un hélicoptère de l'armée avec un FIM-92A. Selon Nasreddin, les combattants de la vallée possédaient encore quelques missiles. C'est donc dans la vallée de Racht qu'Ahmed Al Nur devait aller pour étudier non seulement tous les schémas techniques, dont il avait fait des copies, mais le livret qui servait d'instruction aux soldats américains, ainsi que l'arme elle-même.

Il quitta la ville avec le groupe d'âniers qui fit la livraison suivante d'opium et d'héroïne. Les Manari connaissaient parfaitement les routes des montagnes, il leur arrivait parfois d'aller jusqu'au Xinjiang à travers les chaînes de l'Hindou Kouch et du Pamir. Il leur arrivait d'y livrer des explosifs et des armes aux musulmans de cette province chinoise. Par endroits, la frontière entre l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan était minée, il y avait aussi des champs de mines entre le Tadjikistan et l'Afghanistan, il y avait les patrouilles des gardes-frontière et des militaires. Outre ceux de la nature, ces obstacles rendaient les déplacements transfrontaliers dangereux et coûteux, mais les Manari connaissaient les routes depuis des siècles. D'ailleurs, si l'on avait interrogé Raphaël Vendramin à propos du Pamir, il vous aurait dit que vers 1338, Marco Polo et le jeune Giovanni Loredan de la noble famille qui avait acquis le palais Loredan-Vendramin avaient fait l'ascension du Pamir et qu'ils avaient pu rejoindre les côtes indiennes grâce à une caravane conduite par les Manari. C'est à l'arrivée en Inde que le jeune Loredan, il était de la paroisse de San Canziano à Venise, était mort de la dysenterie.

Les Manari étaient là, en mouvement dans toute la région, avant la création des frontières, et des obstacles qui en étaient résultés. Sans qu'ils soient attachés à un camp ou à un autre, ils avaient su négocier une sorte de neutralité vis-à-vis de tout le monde. Évidemment, la reconnaissance de cette neutralité était rémunérée par les trafics qu'elle permettait. Par des systèmes compliqués, les Manari assuraient des rentes aux agents qui contrôlaient les frontières. En général, ces rentes étaient payées par les clients des Manari à travers des intermédiaires qui prenaient un pourcentage des sommes versées. Ce réseau complexe était plus récent que la transhumance traditionnelle, il avait commencé du temps des Soviétiques, avant même leur invasion de l'Afghanistan. À l'origine, il avait été utilisé pour permettre aux croyants de partir illégalement faire le pèlerinage en passant par

l'Afghanistan, puis l'Iran ou le Pakistan, et de là partir pour La Mecque, via Bahrein ou Djedda. Ce système régional avait acquis une sorte de normalité non officielle fondée sur des réseaux de solidarité traditionnelle qui transcendaient les clivages ethniques, politiques ; ou religieux : chiites et sunnites les avaient utilisés. Bien que se proclamant musulmans, les pratiques religieuses des Manari devaient autant à l'islam qu'au chamanisme des peuples de ces régions. Dans cette vaste zone montagneuse où la vie est dure, on ne pouvait pas appliquer en tout des règles absolues. Il fallait parfois, si l'on peut dire « mettre de l'huile dans les rouages ». Le caractère transfrontalier des mouvements des Manari et la corruption qui l'accompagnait étaient en quelque sorte l'huile des rouages régionaux. Cela n'empêchait pas les accidents : des tirs de mortiers pouvaient frapper un convoi, voire déclencher une avalanche de pierres, de glace ou de neige, une attaque d'hélicoptères survenait parfois... mais, dans l'ensemble, le système traditionnel fonctionnait, les accidents n'étaient pas fréquents. Ils avaient même un avantage, ils justifiaient les prix élevés pratiqués par les Manari lors des transports transfrontaliers.

Le voyage fut long et éprouvant, plusieurs cols culminaient à plus de cinq mille mètres d'altitude, Ahmed avait du mal à respirer. Dans le Pamir, après une marche épuisante, lors d'un passage à plus de quatre mille mètres, il perdit connaissance. Les sentiers ne descendaient jamais à moins de deux mille mètres, il fallait monter et descendre dans un paysage lunaire, parfois couvert de neige, avec des haltes dans des villages pauvres en nourriture où l'on passait la nuit auprès des bêtes pour avoir moins froid. Le plus souvent, les repas consistaient en une bouillie d'orge agrémentée de beurre rance dont le goût, au début, soulevait le cœur d'Ahmed. Mais les gens étaient merveilleux de générosité et de foi. Ils priaient avec la simplicité des premiers croyants, les premiers fidèles qui avaient cru aux *Aya* (révélations miraculeuses) du Prophète. Et

cela donnait à Ahmed le courage de continuer sa route « *sur le sentier d'Allah* ».

Alors qu'il descendait les pentes du dernier col avant l'arrivée dans la vallée de Racht, Ousama, le fils de Nasreddin, vint à la rencontre d'Ahmed pour le conduire à la base des combattants et pour payer et prendre congé du dernier relais de trois Manari qui avait guidé Ahmed Al Nour jusque-là. Ousama était un grand type costaud, il avait une barbe rousse, certaines traditions attribuent la même au Prophète. Le fils devait être encore plus pieux que le père, il portait au milieu du front le signe *tabaa* : une sorte de calle circulaire, une hyperkératose que développe naturellement la peau du front chez ceux qui prient souvent en se prosternant face en avant touchant le sol avec le front. *Tabaa* peut devenir un signe ostentatoire et hypocrite : certains prédicateurs des télévisions de la Péninsule Arabique se le font faire en usant de produits cosmétiques « Parce qu'ils le valent bien ! » À l'évidence, ce n'était pas le cas d'Ousama, ce guerrier d'Allah n'avait pas de temps à perdre avec ces sottises qu'un vrai croyant méprise.

L'unité combattante se composait d'une vingtaine d'hommes aguerris, certains combattaient depuis plus de dix ans soit dans la région, soit dans le Caucase. Ils étaient tous barbus. Pour ne pas attirer l'attention lors de ses déplacements dans les villes, toujours moins religieuses que les campagnes, Ahmed ne laissait pas pousser sa barbe. Au près de ces hommes frustes de la vallée de Racht, il éprouvait un étrange sentiment de supériorité en raison de ses connaissances ; il éprouvait également le sentiment contraire, son infériorité en raison de la force intérieure de ces guerriers traditionnels de l'islam qui vivaient dans des conditions aux limites du supportable. Non seulement ils ne se plaignaient jamais, mais ils montraient tous les signes d'une foi généreuse et joyeuse. Lui, il souffrait, même si pour rien au monde il ne l'aurait montré.

Une nuit, il rêva, un rêve étrange comme le sont les rêves qu'Allah n'explique pas. Il était à Constantine, sur le pont des Français qui traverse les gorges du Rummel, celui que l'on appelle « Le pont des suicidées », celui des filles enceintes et pécheresses qui se jettent dans le vide. Le pont où l'air qui vient des profondeurs est si froid, même en été. Il était avec sa mère, ils allaient à l'hôpital. Ahmed voyait le grand bâtiment au loin. Sa mère était très grande, trop grande. Comme d'habitude quand elle sortait, elle était totalement voilée de noir, de très grands voiles qui flottaient au vent comme des étendards dans le vide. Au milieu du pont Ahmed avait peur, sa peur l'empêchait d'avancer et accroissait sa répulsion du vide et du froid qui montaient vers lui. Soudain, sa mère ouvrit ses voiles et Ahmed s'y plongea, sans pouvoir dire s'il était terrorisé ou heureux. La sensation du plongeon dans les voiles ouverts de sa mère l'éveilla.

Il sortit de la grotte dans la montagne où il logeait avec un groupe de moudjahiddin. Il s'assit sur le seuil, dans un cercle de pierre qui protégeait du vent, il servait de lieu de rencontres et de salle à manger aux combattants. Froide, la lune était pleine. Il se demandait si ce rêve lui était envoyé par Allah ou par Iblis. À Toulouse, il aurait demandé à l'imam de la Cité des Roses, Mohawiya Zobayr ibn Al Saïf, de lui dire si le rêve était de Dieu ou de Satan. L'imam aurait eu une explication, il avait toujours une explication, car il est dit dans la douzième sourate que Joseph, le juste, avait reçu d'Allah la science des rêves. Mais l'imam savant était loin, Ahmed n'avait plus aucune communication avec lui. L'ennemi infidèle pouvait écouter ses conversations téléphoniques... les infidèles ne devaient rien savoir de la mission du guerrier d'Allah. Alors qu'il contemplait la lune dans ce paysage lunaire, Ahmed Al Nour se demanda si Ousama, le guerrier pieux, n'avait pas reçu de Dieu le même don que Joseph.

Après le maigre petit déjeuner du matin, Ahmed alla voir Ousama qui se reposait dans sa grotte. Il lui raconta son rêve. Bien qu'il ne fût pas un *Hafiz*, Ousama était savant, il expliqua, citant plusieurs versets de la douzième sourate (Joseph) qu'il lisait à même son petit Coran de combattant :

- Ton rêve est un réconfort qu'Allah t'envoie. Ta peur sur le pont des mécréants français, c'est la tentation, car « *Satan est l'ennemi déclaré de l'homme* ». Ta tentation te vient des femmes, comme il est dit dans l'histoire de Joseph, les femmes ne savent pas résister au désir de la fornication...

Et il cita la parole de Dieu :

30 Les femmes de la ville se racontaient l'aventure, en disant : la femme du maître a eu des vues sur son jeune homme, qui l'a rendue folle de lui. Nous trouvons qu'elle est dans une fausse voie manifeste !

31 Lorsque la femme du maître eut entendu ces propos, elle envoya des invitations à ces femmes, prépara un banquet, fit servir des oranges, et donna à chacune d'elles un couteau ; puis elle ordonna à Joseph de paraître. Dès qu'elles l'aperçurent, elles se mirent à s'extasier sur lui, et se coupaient les doigts par distraction, en s'écriant : Dieu nous garde ! ce n'est pas une créature humaine, c'est un ange ravissant.

- Tu vois ! Iblis, celui qu'Allah a maudit, se sert du désir des femmes pour tenter le croyant ! Mais ton rêve le dit, sois sans crainte, tu es prêt pour le combat :

Et Ousama lu les versets 212, 213 et 215 de la seconde sourate (La génisse):

212 On vous a prescrit la guerre, et vous l'avez prise en aversion.

213 Il se peut que vous ayez de l'aversion pour ce qui est avantageux, et que vous aimiez ce qui est nuisible. Dieu le sait ; mais vous, vous ne le savez pas.

215 Ceux qui abandonnent leur pays et combattent dans le sentier de Dieu peuvent espérer sa miséricorde, car il est indulgent et miséricordieux.

- Frère ! ton rêve est clair comme l'eau de nos sources : les voiles de ta mère, que tu as vu si grande, c'est ton retour à la religion et ta victoire dans le combat que tu vas mener pour Allah l'Indulgent et le Miséricordieux.

Heureux de voir la sainteté de sa mission ainsi reconfirmée, Ahmed retourna à son travail. Les armes et les munitions étaient stockées dans une autre grotte de la montagne. C'est là qu'Ahmed pu se familiariser avec le missile FIM 92-A. Les combattants en avaient reçu cinq, trois étaient hors fonction. En une semaine, Ahmed bricola des batteries de voitures qui permirent de rendre les trois missiles opérationnels. Les batteries de voitures étaient plus lourdes que celles d'origine. Il fallait un combattant pour porter la batterie qui aidait au lancement mécanique du missile avant la mise à feu du combustible de propulsion, à quelques mètres du lanceur. La batterie donnait aussi l'énergie nécessaire à l'accumulateur du microprocesseur qui guidait sur l'objectif. Un seul des *stingers* était américain, c'était le plus ancien, sa batterie était morte depuis longtemps ; les quatre autres étaient turcs, fabriqués sous licence par la compagnie *Roketsan*, établie près d'Ankara. Les missiles turcs étaient de qualité équivalente à ceux des Américains, c'était d'ailleurs un missile turc qui avait abattu l'hélicoptère tadjik en octobre 2010. Il y avait eu d'autres combats sérieux pendant toute l'année 2012. Depuis cinq ans, l'intensité des combats était plus faible. Dans certaines zones, notamment dans le Badakhshan, encouragée par le gouvernement tadjik une activité touristique avait repris. Le Badakhshan était la prochaine destination d'Ahmed Al Nour.

Chapitre 29

Au Kironmoyee, la vie monotone suivait son cours : pétrole, gaz et religion. Le palais s'était un instant animé lors de l'arrivée de Nadège et de son époux. La sultane aurait aimé que les jeunes mariés logeassent dans la chambre où Nadège dormait lors de ses visites précédentes. Le cheik Abdallah Hassan Hassan avait conseillé au sultan de n'en rien faire. Il convenait d'être prudent avec tous les infidèles. On allait inaugurer l'aéroport international Mohammed Abdu Sidiki Masjid où des Antonov avaient déjà atterri. C'est d'ailleurs le premier Antonov de la Kironmoyee^{٤٠٠} Air Lines qui avait amené les jeunes mariés à Kironmoyee. Il y aurait désormais un vol hebdomadaire Kironmoyee-Vienne, via Saint-Pétersbourg et retour. Puis viendraient les lignes Kironmoyee-Kiev, via Moscou ; et Kironmoyee-Islamabad, via Dakka. Enfin, mais l'été seulement, un ou deux vols touristiques seraient organisés vers l'Asie Centrale, pour permettre aux touristes d'accéder au parc national tadjik du Haut-Badakhshan.

Lorsqu'il avait fallu choisir le label de la compagnie aérienne nationale, la sultane avait eu l'idée d'y associer celui de la maison de couture de Nadège : cè^{٤٠٠} qui signait les vêtements qu'elle créait. Le sultan portait parfois des créations masculines de la couturière, il cautionna l'idée de son épouse. Un mois avant leur visite, la sultane avait demandé à Nadège si elle avait des objections à cette utilisation de son label. Nadège avait réservé sa réponse. La question fut soulevée lors d'une réunion des services actifs dans l'opération en cours. Une réponse positive à la demande avait semblé de bonne politique. Lorsqu'à Vienne, le couple Safranek avait pris l'avion de la **Kironmoyee^{٤٠٠} Air**

Lines qui attendait sur le tarmac avant l'embarquement ; à voir ainsi exposé aux regards des passagers du ciel le label qu'elle avait créé, Nadège avait éprouvé une fierté de petite fille pauvre devenue riche par la force de son travail.

Il y avait une résidence gouvernementale où logeaient les hôtes du sultan : un petit palais anachronique de style néo-Renaissance construit en 1890 du temps des Anglais, à cent mètres à peine du palais et du temple bouddhiste qui le jouxtait. Ce bâtiment fait de murs et de colonnes pouvait accueillir une vingtaine de personnes, le cheik Abdullah Hassan Hassan y avait ses quartiers lorsqu'il visitait le sultanat. Il avait insisté pour que les visiteurs étrangers du sultan y soient logés pendant cette période particulièrement délicate de l'opération *Badr*. C'est ainsi que les Safranek se trouvèrent logés dans le même bâtiment que le cheik. Quelques jours après leur arrivée, Tatiana Ivanovna Kossarev vint rejoindre l'imam Kamal Choudri.

Tatiana Ivanovna avait pris le vol de Saint-Pétersbourg. L'imam avait tenu promesse, il avait arrangé le voyage sur la Kironmoye^{٤٠} Air Lines. Dès l'arrivée de la jeune femme, dans la mosquée de l'aéroport il avait rapidement prononcé les paroles rituelles du mariage avec son esclave. Elle avait insisté pour se rendre illico à la banque internationale qui faisait face à la mosquée, afin que l'imam réglât à l'instant même le prix convenu du mariage temporaire. Ce qu'il avait fait pour ne pas être un fornicateur impie. Il avait alors conduit la femme chez lui, dans son appartement situé dans le palais. Il avait consommé son mariage selon sa hâte habituelle, puis avait conduit la femme à la maison d'hôtes où le cheik insistait pour que tous les visiteurs reçus au palais du sultan soient logés pendant toute la période des festivités. Ces festivités, frugales selon les mœurs austères du pays, devaient marquer l'ouverture officielle de l'aéroport international Mohammed Abdu Sidiki Masjid. Dans la

résidence gouvernementale qu'elle arpentait sans gêne, la Russe que l'imam venait d'épouser avait fait scandale par sa beauté non voilée et ses tenues extravagantes qui, en dépit d'une mousseline hypocrite, montraient ce qu'une femme doit cacher. Les gardes et les employés de la résidence, tous des hommes, étaient des musulmans rigoristes qui suivaient avec zèle le salafisme de la cour et faisaient des fouilles aussi discrètes que systématiques des bagages de tous les visiteurs. Les récepteurs-émetteurs que devaient placer les Safranek et Tatiana Kossarev étaient si ingénieux qu'une fouille tactile et visuelle ne pouvait pas les découvrir. La détection eût demandé des appareils électroniques exclusifs dont les services secrets du sultanat ne soupçonnaient pas l'existence.

Le cheik Abdullah Hassan Hassan avait réprimandé l'imam Kamal Choudri d'avoir invité au Kironmoyee une païenne russe, de surcroît une de ces « *femmes qui prennent un amant* », à venir au moment précis où les cérémonies officielles d'ouverture de l'aéroport marqueraient une étape essentielle de l'opération *Badr*. L'imam s'était d'abord défendu :

- Ne sois pas excessif ! Toi, tu as quatre femmes qui t'attendent à Peshawar. Tu n'as pas jugé bon de me dire quand *Badr* aura lieu ! Comment pouvais-je savoir que l'arrivée de mon esclave pouvait être un obstacle ? Tu sais que je n'ai qu'une seule femme... elle ne m'a pas donné d'enfants et pourtant je ne l'ai pas répudiée. Celle que je viens de prendre n'est qu'une épouse temporaire...

Il cita alors le Coran, sourate 4, verset 28 :

[Illicite est pour vous d'épouser], *parmi les femmes, les muhsana**, excepté celles détenues par vous. Prescription d'Allah pour vous ! Licite pour vous de chercher [des épouses] en dehors de celles qui ont été énumérées*, en usant de vos

biens, en hommes concluant mariage avec une mushsana, et non en fornicateurs.

Celles des femmes que vous avez prises par mariage temporaire jusqu'à un terme fixé, donnez-leur leurs douaires comme imposition (farîda) ! Nul grief à vous faire à l'égard de ce sur quoi vous avez pris consentement mutuel, après [versement de] l'imposition (farîda). Allah est omniscient et sage.

**muhsana a le sens de femme mariée ou ayant été mariée*

**au verset précédent*

La citation prononcée, il ajouta :

- Dieu nous permet d'épouser une esclave croyante, la mienne n'est pas païenne, mais chrétienne, elle est donc licite ! J'ai payé l'imposition immédiatement après le mariage temporaire, car Dieu dit : « *Nul grief à vous faire à l'égard de ce sur quoi vous avez pris consentement mutuel, après l'imposition* ». Notre *consentement mutuel*, c'est le caractère temporaire de notre union ! Comment peux-tu me faire grief de ce que Dieu me permet !

Furieux de se voir contré sur le terrain de la religion, le cheik utilisa deux versets de dissuasion massive, sourate 9, verset 38 et 39 :

O vous qui croyez !, quand il vous est crié : « Lancez-vous [en campagne] (nafara) dans le chemin d'Allah ! » qu'avez-vous à rester cloués à la terre ? Agréez-vous plutôt la Vie Immédiate que la [Vie] Dernière ? Qu'est la jouissance de la Vie Immédiate au prix de la [Vie] Dernière, sinon peu de chose ?

Si vous ne vous lancez pas [en campagne], Allah vous infligera un tourment cruel et vous substituera un peuple autre que vous et vous ne Lui porterez nul dommage. Allah, sur toute chose, est omnipotent.

La dissuasion fut efficace. Confronté au soupçon de préférer les jouissances de la *Vie Immédiate* aux félicités de la *Vie Dernière* ; accusé de refuser le combat contre les mécréants ; inculpé du crime de mise en danger de l'*Oumma*, qui, par sa faute, risquait de perdre la faveur divine et d'être remplacée par une autre communauté, l'imam Kamal Choudri prit conscience de son infériorité religieuse. Il n'était pas un Qoraysh, le clan du Prophète, ni même un arabe. Il n'avait pas étudié à Bagdad ou au Caire, mais dans une simple medersa du Pakistan. Il fit sa soumission, répéta la profession de foi du musulman, et demanda humblement au cheik ce qu'il devait faire.

- Tu ne sais rien de cette esclave russe ! Je vais demander à nos frères de Saint-Pétersbourg de nous dire qui elle est. Si elle est envoyée par l'ennemi infidèle, ton devoir sera de l'éliminer... Si je te l'ordonne !

Dans l'état de désarroi religieux qui était le sien, Kamal Choudri pouvait accepter n'importe quelle décision issue d'une autorité religieuse reconnue, il baisa la main que lui tendait le cheik, jura d'obéir, et rentra seul tristement au palais. Il avait l'allure d'un chien fidèle que son maître vient de battre, et qui s'éloigne après avoir léché la main de son bourreau vers lui tendue pour qu'il y montre sa soumission.

Il y avait un petit réseau à Saint-Pétersbourg. Quelques Ossètes musulmans vendeurs de fleurs du Caucase, parfois de fruits et légumes. Ces commerces étaient prospères en raison des prix dérisoires des trajets aériens des lignes intérieures russes : la fraîcheur des produits était assurée par des livraisons quasi quotidiennes. Ce réseau ossète manquait de zèle : les musulmans sont très minoritaires en Ossétie où les croyants ont tendance à adopter des pratiques qu'un musulman dévot ne saurait approuver. On ne pouvait pas demander à ces croyants tièdes de grands sacrifices, dont, par exemple, les Tchétchènes sont capables ; mais cette tiédeur avait l'avantage

de rendre le réseau empressé lorsqu'il s'agissait d'une demande mineure, et sans danger. Moins de vingt-quatre heures après avoir fait sa demande d'informations, Abdullah Hassan Hassan recevait un message internet lui donnant des détails sur Tatiana Ivanovna Kossarev. Le fait que son père ait été membre du NKVD inquiéta le cheik, l'inquiétude s'accrut lorsqu'il lut qu'elle était une des grandes *Professionalna* de la ville et que ces femmes avaient la réputation de fournir des renseignements au FSB. Court, le rapport était pertinent, il faisait mention des nombreux voyages de Tatiana en Europe, particulièrement en Italie. Même si aucune allusion n'était faite à ses discrets contacts avec Vladimir Poutine, Abdullah Hassan comprit que cette femme était dangereuse. Sa première réaction fut d'ordonner à l'imam d'égorger son esclave.

Malheureusement, elle logeait à la résidence et en femme de mœurs faciles, comme toutes les Occidentales infidèles, elle se déplaçait sans pudeur en ville : elle sortait sans qu'un homme licite l'accompagnât et dans des tenues indécentes que le voile, obligatoire dans le sultanat, cachait mal. Dès son arrivée, elle avait rendu visite à l'Ukrainienne qui avait négocié la vente des Antonov au sultan : Tatiana Olochenko. Cette autre Tatiana devait quitter le pays dans une semaine, immédiatement après l'ouverture officielle de l'aéroport international. Bien que femme seule et de mauvaise vie, elle ne présentait aucun danger. Elle était une patriote ukrainienne, elle se plaignait constamment des Russes qui faisaient la guerre à son pays. Ce trait plaisait au cheik, il y voyait un élément favorable à *Badr*, après que l'explosion se serait produite. Mais voici que la visite si rapide de la Russe à l'Ukrainienne introduisait un doute. Les infidèles avaient-ils percé le secret de *dhu-al-Faqâr*? (*dhu-al-Faqâr*: « le fendoir des vertèbres », l'épée de Mohammed lors de la bataille de *Badr*).

Les musulmans souffrent souvent d'un étrange solipsisme : bien que très habiles à analyser et utiliser les contradictions de

l'ennemi, par exemple leur défense pugnace des droits de l'homme en Occident, perçue comme une façon de lier les mains et les poings des infidèles, ils ne peuvent concevoir que la réalité échappe à leur pensée dualiste : fidèle, infidèle ; croyant, mécréant ; permis (*halal*), défendu (*haram*) ; allié, ennemi ; etc. D'où le problème posé par les deux Tatiana au cheik. Elles devaient être ennemies : le cuisinier de l'Ukrainienne qui informait les services du sultan disait que l'Ukrainienne soutenait le combat des Ukrainiens contre les Russes. Or, voilà que les deux femmes se rencontraient et montraient tous les signes d'une solide amitié. Le cuisinier ne parlait ni ukrainien ni russe, les services du sultan avaient fourni à l'employé de l'Ukrainienne les mouchards électroniques, d'anciens modèles anglais, qui permettaient d'enregistrer toutes les conversations de la villa où logeait Tatiana Olochenko.

On trouva un traducteur, pour le russe seulement, un vieux du Bangladesh qui avait été communiste, avait étudié à Moscou à l'université Lumumba, puis repenti, avait retrouvé *le sentier d'Allah*. En dépit de la relative proximité des deux langues, il avait des difficultés à comprendre l'ukrainien et son travail épisodique sur les conversations de Tatiana Olochenko avait été de qualité médiocre. Par chance, les deux femmes se parlaient en russe. Le cheik ne fut qu'à demi rassuré lorsqu'il apprit qu'elles s'étaient connues au cours de leurs études à l'université de Saint-Pétersbourg, pendant les dernières années où la ville s'appelait encore Leningrad. Le fait que ces deux femmes mécréantes avaient fait des études montrait bien que l'éducation des femmes était un mal. Toutefois, cheik Abdullah Hassan Hassan comprit qu'ordonner à Choudri d'égorger son épouse temporaire eût été une faute. La disparition de l'esclave ne serait pas passée inaperçue, son amie ukrainienne aurait fait des histoires. Dans leurs conversations de femmes sans pudeur, la Tatiana russe ne faisait aucun mystère de la raison qui l'avait poussée à venir au Kironmoyee : faire de l'argent avec un client

qui lui avait payé le voyage et fait un cadeau de 22.000 euros pour contracter avec elle un mariage temporaire. En femme de mauvaise vie, endurcie dans le péché de la fornication illicite, elle avait ajouté :

- D'habitude, mes clients sont moins formalistes. En plus, depuis que je suis ici, il ne m'a touchée qu'une seule fois ! Des vraies vacances, encore que ce pays soit sans intérêt !
- Et moi ! dans ce pays sans intérêt, cela fait des mois que personne ne me touche ! Les gens d'ici sont des sauvages. Je préfère m'amuser toute seule.

Abdullah Hassan Hassan était horrifié par tant d'impudicité. Si l'opération *Badr* n'avait pas eu tant d'importance, il aurait été heureux de condamner ces femmes à la lapidation pour impudicité manifeste. Il aurait lancé la première pierre !

Alors qu'il hâtait le pas vers son rendez-vous avec le sultan, ses pensées prenaient pas à pas la forme d'un monologue :

- Le Prophète, « *Que le salut et la miséricorde de Dieu soient sur lui !* » a eu raison de se méfier de ses femmes qui lui désobéissaient. Allah ne nous l'enseigne-t-il pas ? lorsque dans le Coran, le livre incréé, dicté par Dieu, le Prophète, « *Que le salut et la miséricorde de Dieu soient sur lui !* », dit à son harem :

Et le cheik se récita le verset 5 de la soixante-sixième sourate :

Si [le Prophète] vous répudie, peut-être son Seigneur lui donnera-t-Il, en échange, des épouses meilleurs que vous, des Soumises [à Allah], des Croyantes faisant oraison (qânit), revenant [à Allah], dévotieuses, glorifiant [le Seigneur](?), [ou bien] ayant été mariées [ou bien] vierges.

Puis, pénétré de la vérité de la parole divine, il reprit son soliloque dont il avait l'idée de faire l'argument d'un de ses prêches du vendredi :

- Et s'il en fut ainsi pour les femmes du Prophète, qui vivaient auprès du serviteur choisi par Allah, combien plus vrai cela est-il pour des femmes croyantes ordinaires, et combien plus formidable est la force de Satan chez les femmes impies qui ont étudié les savoirs d'Iblis !

Tout en agitant ces pensées pieuses, dont a contrario il voyait le bien-fondé dans la conduite scandaleuse de ces deux femmes étrangères, le cheik Abdullah Hassan Hassan marchait vers le temple bouddhiste jouxtant le palais. La nuit était tombée avec la rapidité des crépuscules des soirées tropicales. L'*ebed* avait retenti, les rues étaient désertes ; passé un jardin, une porte discrète permettait d'entrer dans une dépendance du temple bouddhiste. Elle était réservée au sultan qui y accédait par un passage secret qui, autrefois, permettait aux sultans déguisés de sortir du palais pour se mêler au peuple sans être reconnus. Cela avait sauvé et enrichi la vie de quelques bons sujets et perdu celle des impertinents qui avaient donné libre cours à leur ressentiment. Ce passage secret avait aussi permis à plus d'un sultan de mener des aventures dignes des « Mille et une nuits » ou, de façon plus prosaïque, comparables aux contes érotiques du « Jardin parfumé » de Cheikh Nefzaoui (début du 16^e siècle). Mais ces temps étaient passés. Si son père avait été un poète porté au libertinage, comme l'avait été en son temps le sultan Yussouf ben Abdallah Hanbal Sidiki Masjid mort poignardé en 1860 par un mari jaloux, que l'on disait manipulé par les services anglais, le jeune Othman Abdu Sidiki était d'une absolue fidélité à la sultane : pas de coépouses, pas de concubines, pas de harem. Il utilisait la pièce secrète pour ses conversations les plus décisives avec le cheik Abdullah Hassan Hassan. Par une ironie dont l'histoire est coutumière, ce « carré long » sans fenêtres avait été pendant

plus de cinquante ans le temple maçonnique du pays. La loge « Les amis d'Orient » y avait ses tenues, le premier lundi de chaque mois. Dès le premier jour de son règne, en 1970, Othman Abdu Sidiki avait interdit la pratique de la Maçonnerie dans le sultanat. Cela n'avait pas affecté grand monde, il ne restait alors qu'une dizaine de vieux maçons dans le pays.

La pièce sans fenêtres avait la forme d'un couloir de dix mètres de long sur cinq de large ; à chaque extrémité une porte minuscule donnait soit sur un jardin ouvert sur la rue, soit sur un patio du palais. Le local était éclairé par une lampe à huile. Les deux hommes se faisaient face, assis sur des tapis de selle qui, en fait, servaient traditionnellement au harnachement des dromadaires : cadeaux inutiles d'un visiteur qatari puisqu'il n'y avait ni dromadaires ni chameaux au Kironmoyee. Mamet Wei, l'eunuque chinois attaché au sultan était le seul à connaître cette pièce qu'il apprêtait sommairement lors des rencontres secrètes de son maître. Un vieux vizir, il avait 94 ans, qui avait dirigé le conseil secret du sultan Mohamed Abdu Sidiki Masjid, mort en 1962, racontait parfois que l'eunuque chinois avait été un franc-maçon de la loge « Les amis d'Orient »... toutefois le vieux vizir n'avait plus toute sa tête : il lui arrivait même de raconter que Mohamed Abdu Sidiki Masjid était un agent de Staline ! Traditionnellement, les bouddhistes, à l'exception de leur Lama qui résidait dans le temple, ignoraient l'existence de la pièce cachée, quant aux maçons, ils étaient tous passés à « l'Orient éternel ». Le grand lama des bouddhistes, comme tous les chefs religieux du sultanat, était nommé par le sultan. Depuis quelques années, il semblerait que les lamas avaient oublié l'existence du passage secret qui transitait par leur temple et débouchait dans leur jardin. Outre la proximité du palais, l'existence de cette pièce qui servait de passage avait protégé le temple bouddhiste et son jardin des pogroms du récent passé. Le temple bouddhiste était gardé en permanence par le régiment qui veillait sur le palais.

L'espace était nu, mais remarquablement propre, tout ce qui avait pu évoquer des symboles maçonniques avait été dispersé, détruit ou effacé depuis longtemps. Seul un regard exercé et informé aurait pu détecter sur un mur le tracé d'une étoile flamboyante au centre de laquelle une minuscule étoile en bronze ne brillait pas en raison de la patine du temps. Mamet Wei avait rempli de braises ardentes un braséro qui ajoutait sa lueur rouge à celle dorée de la lampe à huile qui éclairait les visages des deux hommes. Sur les murs leurs ombres, amplifiées par le vêtement flottant de l'Orient, menaient des farandoles macabres aux pas chaotiques. Nul ne pouvait les entendre, les murs étaient épais, le temple désert ; pourtant, l'esprit de secret imprégnait si fortement les lieux qu'ils parlaient à voix basse. Le cheik était inquiet :

- Je n'aime pas la présence de tous ces infidèles à la résidence...
- Ils ne sont pas nombreux : le couple invité par la sultane et par moi, l'esclave épousée, temporairement, par l'imam... ce qu'il fait est permis... sa vieille femme est stérile, et laide... il faut bien que ce pauvre homme vive un peu « *Allah sait ce qui est en vos cœurs, Il pardonne* ». De toute façon, ça ne va pas durer, cette prostituée ne va pas s'attarder chez moi !
- Mais il y a les autres qui vont arriver !
- Mes invités pour l'ouverture de l'aéroport ?
- Oui, tous ceux-là.
- Indispensables ! Je ne peux pas ouvrir l'aéroport international de mon père sans cérémonies officielles. Cela attirerait l'attention ! Les infidèles ne sont pas nombreux, une douzaine : la direction de Betoexport, ils ont construit l'aéroport, avec leur représentant local ils seront trois ou quatre ; un sous-directeur des usines Antonov qui sera

accompagné de la femme qui a fini la négociation des avions, tu la connais, elle est chez nous depuis presque un an ; les représentants d'ExxonMobil et de BP. C'est peu, mais c'est nécessaire pour ne pas attirer l'attention, pour ne pas donner l'impression que nous avons des choses à cacher. Tous les autres invités sont de bons musulmans, nous les avons choisis ensemble.

- Grâce à Dieu !
- Mais où est donc ton inquiétude ?
- Je n'aime pas l'épouse temporaire de Kamal. J'ai des informations de Saint-Pétersbourg, cette femme est une putain ! Une de celles qui en Russie sont en relation avec le FSB !
- Est-ce le cas ?
- Je n'en sais rien et c'est ce qui m'inquiète !
- De toutes les façons, Kamal ne sait rien.
- Il sait que *Badr* est en cours, mais il ne sait rien de *dhu-al-Faqâr*.
- Donc il ne sait rien de *Badr* et ça doit continuer ! Je sais par mes serviteurs que la femme est venue dans mon palais...
- Une fois, le jour de son arrivée et du mariage. Mais j'ai interdit d'autres rencontres. Elle doit repartir au plus vite !
- Non ! Elle ne doit plus venir au palais, elle pourrait nous mettre sur écoute comme nous écoutons les infidèles, mais il doit la voir, arrange un lieu discret où ils pourront copuler. Elle partira selon l'accord du mariage temporaire... Dans combien de temps ?
- Juste après les cérémonies, la semaine prochaine.

- Parfait.

Il y eut un long silence. Peut-être pensaient-ils à *dhu-al-Faqâr*, l'épée du Prophète lors de la bataille de *Badr*. En 632, à la mort de Mohammed, l'épée avait été transmise à son cousin le plus proche, Ali, le mari de la fille du Prophète, Fatima. Bien que sunnites les deux hommes éprouvaient du respect pour Ali, celui qui avait voulu éviter que les musulmans tuent des musulmans. Il avait accepté un arbitrage lors de la bataille de Siffin, en 657, au sud d'al-Raqqah sur la rive ouest de l'Euphrate. L'arbitrage fut une catastrophe pour Ali, qui fut assassiné en 661 par une faction de ses ex-partisans déçus (les Kharejites). Celui qui avait divisé les musulmans, c'était Hussein, le fils d'Ali. En 1915, le grand-père du sultan, Mohawiya ben Hanbal Masjid Sidiki, avait reçu des Anglais un beau sabre damascène sur la lame duquel était calligraphié en arabe : « *La sayfa illa dhu-al-Faqari wala fata illa'Ali* » que l'on peut traduire ainsi « Nul sabre comparable au Fendoir des vertèbres, nul guerrier comparable à Ali » (le fendoir est un outil de boucher). Le sultan avait montré le sabre de sa collection au cheik, qui en avait commenté la citation et expliqué qu'il en avait vu de semblables chez de nombreux croyants. Il ornait d'ailleurs le drapeau officiel de l'Arabie Saoudite. C'est ce même jour qu'ils avaient eu l'idée d'appeler la bombe *dhu-al-Faqar*.

Chapitre 30

Gustave Safranek était mécontent. Voilà trois jours qu'ils étaient à Kironmoyee. Tout ce qu'il avait pu faire d'utile était d'avoir placé deux micro-émetteurs-récepteurs. Ils allaient capter les conversations du salon de réception du palais où le sultan et la sultane les avaient reçus. Certes, Nadège avait offert à la sultane un bel ensemble dont les boutons étaient des émetteurs-récepteurs. Elle avait en outre placé une puce dans un patio du palais où coulait une fontaine qui irriguait un jardinet : un lieu quasi secret du palais où peu d'étrangers avaient accès. C'était mieux que rien, c'était à la fois habile et maladroit, car le chant de l'eau brouillait un mot sur deux lors des conversations. Nadège manquait d'expérience dans le domaine de l'espionnage.

En raison de son poste de sous-chef du service de surveillance des espaces verts de Vienne, et en raison de sa fonction de chef de l'observatoire des mouvements à tendances terroristes, Gustave Safranek avait un sens aigu de l'observation. Il avait compris en quelques jours que le sultan avait aménagé son palais et sa capitale à la façon des lieux d'enfermement où tout est en observation. Le palais n'était pas très grand et son ameublement minimaliste. Des espaces vides étaient partout ménagés et surveillés par des gardes ou des serviteurs qui donnaient aux murs des yeux et des oreilles. Le palais tout comme la ville, en dépit d'une chaleur humide et tropicale, étaient aussi froids que Pyongyang, la capitale de la Corée du Nord. Prononcez ce nom trois fois de suite (Pyongyang, Pyongyang, Pyongyang !) et vous aurez la certitude de ne pouvoir rien cacher à la lignée de Kim Il-Song. Safranek avait l'impression d'être en

permanence sous surveillance, son expérience professionnelle lui disait que cette impression était une réalité.

En raison de son épreuve algérienne, Nadège supportait mieux que lui cette ambiance où tous les contacts humains étaient empreints d'une suspicion froide et polie. Pourtant, lors de leur première rencontre le sultan avait fait des efforts pour se montrer ouvert et décontracté. Il avait parlé des jardins de Schönbrunn à Vienne, qu'il avait visités à plusieurs reprises lors de ses séjours pour l'OPEP, ou en d'autres occasions. Il avait évoqué en riant les sarabandes des écureuils sur les arbres du parc. Les ors de Schönbrunn l'avaient impressionné, moins que les jardins pourtant qu'il aurait aimé reproduire, « la roseraie » et « la belle fontaine » disait-il avec gourmandise... en plus modeste, insistait-il, car il ne disposait guère que de quelques patios que la sultane et lui avaient agrémentés de fleurs et d'arbustes somptueux : jasmins, forsythias et rhododendrons. La sultane avait alors proposé à Nadège de venir voir combien le jardin d'un patio qu'elle aimait avait été embelli par de nouvelles espèces végétales et par une fontaine à jet d'eau qui, malheureusement, s'asséchait pendant les mois de canicule. Les deux femmes avaient quitté la compagnie de leurs époux. Alors que le sultan poursuivait sa conversation, et parlait châteaux et jardins, Gustave comprenait qu'à travers ses propos anodins le terroriste le testait. Le but était d'évaluer la dangerosité ou l'innocuité de son vis-à-vis. Cet aspect de la conversation était clairement apparu lorsque le sultan avait laissé entendre qu'il n'avait pas aimé le palais du Belvédère du prince Eugène de Savoie (1663-1736) :

- Ce n'est qu'une coquille vide, emplies de peintures indécentes !

L'allusion était subtile : les nus des collections viennoises offusquaient la pudibonderie iconoclaste de l'islam ; quant au

prince Eugène, né à Paris, fils du duc de Savoie et d'une nièce du cardinal Mazarin, à la tête des armées autrichiennes il avait été le principal artisan de l'expulsion des Turcs hors d'Europe. Mis en alerte par l'intuition qu'il avait du fanatisme ordinaire du sultan, Gustave Safranek joua son rôle d'imbécile utile ou de « *cœur rallié* » :

- Il est vrai que hormis les tableaux, les salles du Belvédère sont un peu froides !

La remarque n'engageait à rien. Elle fit oublier le prince Eugène. Dès l'instant où il avait mis les pieds dans la ville, puis vu le palais et le sultan, Gustave Safranek avait su que cet homme jouait un rôle clef dans le projet terroriste en cours. Sa conviction ne venait pas seulement de ce qu'il savait des contacts du sultan avec le cheik Abdullah Hassan Hassan qu'il avait aperçu dans la résidence gouvernementale où ils logeaient, mais d'une perception qui lui faisait pressentir que Nadège et lui étaient en danger dans ce pays. La même intuition lui disait qu'il devait jouer le rôle espéré par les terroristes : celui de l'Occidental bien-pensant, multiculturaliste, ennemi farouche de l'islamophobie, admirateur de « l'islam, religion de paix » et autres calembredaines. Le sultan avait demandé à Gustave de lui parler de son métier :

- J'en ai deux. Je suis le sous-directeur du service de surveillance des espaces verts de Vienne, et je dirige l'Observatoire des mouvements à tendances terroristes.

Par cette réponse directe, Gustave venait d'éviter le piège qui lui était tendu. S'il n'avait parlé que de sa première fonction, il aurait éveillé la suspicion du sultan. Ce point avait été discuté avec ses collègues des services avant son départ. On était convenu que puisque sa nomination à la tête de l'observatoire et sa fonction aux espaces verts faisaient l'objet d'une mention au Journal Officiel de la Fédération autrichienne, il fallait considérer que le sultan serait au courant des postes

occupés par Gustave. En effet, bien que le sultanat n'ait pas de représentation diplomatique en Autriche, ses intérêts y étaient représentés par l'ambassade de l'Arabie Saoudite. Une stratégie avait été mise au point, elle reposait sur ce que les services savaient : le mépris des musulmans pour les Européens considérés comme les plus décadents et les moins dangereux de tous les Occidentaux. Avec finesse, le sultan continuait à montrer son intérêt pour les espaces verts :

- C'est donc à vous que nous devons nos paisibles promenades dans le parc de Schönbrunn !
- Vous y alliez avec Sa Majesté la sultane ?
- Mais oui ! et souvent. Y avait-il des incidents ?
- Parfois... des vols, un ou deux meurtres par an, quelques viols...
- Vraiment... Dans une nature si pure et si contrôlée ! Je ne l'aurais jamais imaginé.
- Vous ne le savez peut-être pas, mais nos parcs viennois sont parmi les plus sûrs d'Europe !
- Je vous crois... ceux de Genève m'ont aussi semblé très sûrs. Vous avez des viols à Vienne ?
- Dans les parcs ? Parfois... mais nos interventions sont rapides, nous arrêtons presque toujours les coupables.

Gustave jugea inutile de dire au sultan que soixante-dix pour cent des violeurs arrêtés à Vienne étaient des musulmans (ils constituaient moins de 10% de la population du pays). Comme vingt pour cent des violeurs étaient des Autrichiens de souche (et dix pour cent des étrangers non musulmans), les mouvements féministes bien-pensants proclamaient le slogan habituel « Pas d'amalgame ! » qui signifiait que faire le lien entre culture musulmane et mépris des femmes infidèles était proscrit, même à titre d'hypothèse savante, sous peine

d'excommunication. C'était Galilée face à ses juges : « Et pourtant, ils violent ! ». D'ailleurs, le sultan ne pouvait pas concevoir une telle idée :

- Ici, dans ma ville je n'ai pas ces problèmes. Les femmes ne sortent que voilées et accompagnées d'un homme de leur famille. Notre religion est strictement respectée sur ce point comme sur les autres... même les vols sont rares, pour ne pas dire inexistantes.

Il n'était pas nécessaire d'insister sur le fait qu'il n'y avait pas de parc public à Kironmoyee et que le sultanat pratiquait l'amputation de la main des voleurs. Une peine rarement appliquée en raison de la rareté des vols.

- Vous n'avez jamais eu de vols et de viols dans le sultanat ?
- Bien sûr que si ! Mais autrefois, dans ma jeunesse et pendant l'époque coloniale. Sous mon règne, ces choses ont disparu. Tous mes sujets ont les moyens de mener une vie décente, mon *zakat* (l'impôt que paye tout musulman) y veille. Sans misère pas de vol ! Pour les autres affaires, les femmes et les hommes de mon pays connaissent et respectent leurs devoirs de croyants !
- Il est vrai que l'islam est une religion qui apporte la paix !

Ne sachant pas que répondre au sultan qui lui semblait mentir de bonne foi, Gustave Safranek avait prononcé cette phrase ridicule. À l'époque, elle faisait partie du répertoire idéologique de la bien-pensance de gauche en Europe. Les experts des services secrets de plusieurs pays lui en avaient vanté l'efficacité. Il était bien placé pour connaître les comportements de nombre de jeunes musulmans en Europe, c'est pourquoi cette phrase lui semblait grotesque. Mais le sultan parut enchanté de la remarque :

- Vous connaissez donc notre religion ?

Gustave pensa : « surtout ne pas répondre oui » il faudrait s'expliquer et je serais en situation de faiblesse ; « ne pas répondre non », il pourrait décider d'essayer de me convertir, et j'aurais l'air de mentir ; continuer à jouer mon rôle d'imbécile utile selon Lénine ; ou « *de cœur rallié* » selon le Coran et le briefing des islamologues de mes services. »

- Je respecte toutes les religions. L'Autriche est une société multiculturelle et ce respect fait partie de mes devoirs professionnels !
- Le respect, c'est bien, surtout quand on ne connaît pas la vérité. Mais, je vous l'avoue, je n'ai pas très bien compris ce que vous appelez « une société multiculturelle ».
- Ma foi... (il y eut un long silence, puis) : c'est une société où vivent ensemble des gens qui n'ont pas mêmes idées... mêmes religions, mais acceptent de vivre ensemble en respectant leurs différences. Une indifférence aux différences... parce que les citoyens savent ce qui les unit !

« Ils savent ce qui les unit ! Voilà une réponse intéressante » pensa le sultan, qui, depuis quelques mois, lisait avec passion le « Discours sur l'Histoire universelle » (*al Muqaddima*) d'Ibn Khaldun (1332-1420). Le savant maghrébin lui avait permis de comprendre que le multiculturalisme des infidèles était une ruse d'Allah pour permettre aux croyants de les vaincre. Il avait compris l'importance de l'*asabiyya* dans la guerre et dans la victoire. Il aurait presque pu réciter par cœur ce passage du livre où le savant musulman disserte sur ce qui décide de la victoire dans la guerre :

« En réalité, c'est l'esprit de corps (*'asabiyya*) qui décide. Si l'un des camps en présence a un esprit de corps unique, tandis que l'autre est divisé en plusieurs clans, même si, globalement, tous deux sont de même importance numérique : le premier l'emportera sur le second. En effet, chaque clan différent risque

de faire bande à part, tout comme le feraient des individus sans lien tribal. Ce qui fait que le camp multitribal ne peut résister à l'unité de l'autre. »

Quelle sagesse dans ces lignes que le sultan avait lues peu de temps avant l'arrivée de ses hôtes étrangers. L'*asabiyya* était la clef de tout ! C'est grâce à l'*asabiyya* que l'ingénieur français combattait *sur le chemin d'Allah* ; c'est grâce à elle que tous les croyants, fils d'Adam et d'Abraham, pouvaient se considérer comme des Arabes du même sang que le Prophète « *Que le salut et la miséricorde de Dieu soient sur lui !* » C'est grâce à l'*asabiyya*, l'esprit de corps, que les croyants allaient l'emporter sur les infidèles : quels que soient leur nombre et l'apparence de leur puissance.

Des êtres que tout semble opposer peuvent-ils communiquer inconsciemment par la pensée, par une sorte de télépathie mystérieuse ? Peut-être faut-il admettre que si une guerre absurde, mais inévitable, ne les avait opposés, ces deux hommes, comme leurs épouses, auraient-ils été des amis ? Quoi qu'il en soit de ces choses insaisissables ; alors que le sultan pensait à *al Muqaddima*, Gustave pensait à l'acte terroriste en préparation et se remémorait un passage du « Discours sur l'Histoire universelle » situé quelques lignes avant celles qui, au même instant, occupaient la pensée du sultan. On y lisait :

« L'intervention de facteurs surnaturels explique cette déclaration du Prophète : « La terreur (que j'inspirais) m'a aidé pendant un mois de marche. » C'est aussi ce qui explique que Mahomet ait pu vaincre les infidèles avec des effectifs réduits et qu'après sa mort ses successeurs aient pu poursuivre ses conquêtes. C'est que Dieu protégeait Son prophète en semant la terreur dans le cœur des infidèles [...] Telle fut la cause invisible de tant de défaites essuyées par les ennemis des Musulmans : la terreur qui envahissait leur cœur.* »

(*Commission libanaise pour la traduction des chefs-d'œuvre, Beyrouth, traduction de V. Monteil, 1968, p. 567 sv.)

Personne n'avait fait le lien entre ce commentaire d'un hadith de la Tradition fait par un cadî musulman du XIV^e siècle avec ce que disait Himmler à ses officiers SS à Kharkov le 24 avril 1943 : « Pendant les combats pour la prise de Kharkov, notre réputation nous précédait : nous avons en effet la réputation d'éveiller la peur et de semer la terreur : c'est une arme extraordinaire, et il ne faut pas la laisser s'affaiblir, il faut au contraire toujours la renforcer ». Pourtant, un des islamologues du service qui avait attiré l'attention de Gustave Safranek sur la pensée d'Ibn Khaldun lui avait dit : « Retrouver la terreur d'antan, voici le mot d'ordre d'aujourd'hui. Seuls les ignorants et les imbéciles ne voient pas que l'arme de la terreur, à l'imitation de leur prophète, fait partie intégrante des techniques de prise de pouvoir par les musulmans. Ces gens sont persuadés que Dieu leur ordonne d'user de tous les moyens, je dis bien tous, contre nous. Tous ! cela signifie : la douceur, la persuasion pacifique par l'usage des médias, la corruption, l'envoi de migrants, les mariages de femmes chrétiennes et les actes de terreur les plus abjects. Ce mélange crée de la confusion en Occident. Pour contrer et vaincre les musulmans, nous devons ajuster notre imagination à la leur. Les nazis et les communistes peuvent nous y aider, hélas ! » Et comme Gustave lui demandait la raison de sa référence aux nazis et aux communistes, l'autre avait répondu :

- Ils sont les seuls à avoir poussé aussi loin que les musulmans leur imagination dans l'horreur !

L'image qui s'imposait était celle de Guernica, le bombardement aérien d'une ville basque espagnole le 26 avril 1937, dans le but de terroriser la population civile... les innocents. Une première dans l'Histoire européenne depuis les invasions tatares. Picasso a immortalisé ce massacre dans son tableau du même nom. D'ailleurs, dans « Guernica » Picasso

reprend des éléments picturaux d'un tableau romantique peint par Delacroix en 1824 « Le massacre de Chios » : un massacre commis par les Turcs en 1822 pendant les révoltes anticoloniales des Grecs. L'escadrille allemande, « la Légion Condor », qui participa au massacre de Guernica avec « L'aviation légionnaire italienne fasciste » fit bénéficier la *Luftwaffe* de son expérience espagnole pour essayer de terroriser les Anglais en détruisant Coventry dans la nuit du 14 au 15 novembre 1940... puis, ce fut le tour de Londres. Wagnérien et romantique, Hitler avait donné à l'opération le nom de code *Mondscheinsonate* (sonate au clair de lune). On dit que, satisfait du résultat, il aurait créé le néologisme allemand *coentriren* ou *coentrisieren* qui signifie « détruire une ville par un bombardement massif en plusieurs vagues combinant explosions et incendies ». Les Allemands ont compris le sens de ce verbe lors de la destruction de Dresde, les 13 et 14 février 1945.

Gustave Safranek voyait que depuis plusieurs années les musulmans menaient une guerre mondiale hypocrite et asymétrique contre les autres croyances, y compris contre ce qu'ils considéraient comme des schismes dans leurs propres rangs. Avec des moyens de faible ampleur, ils reproduisaient certaines techniques de la terreur nazie. La même folie homicide inspirait les vagues successives des bombardements nazis et les doubles ou triples explosions des engins terroristes : le premier tue et crée l'alerte, les autres frappent le rassemblement des secours. La *Luftwaffe* a utilisé cette technique pendant toute la période du *blitz* sur Londres. Dans ses pensées, Gustave Safranek retrouvait les paroles fortes prononcées quelques mois plus tôt par le V*** Milan Ostric lors d'un de leurs entretiens dans la loge de Zagreb : « Si, dans ce siècle, un nombre significatif d'êtres humains n'accèdent pas à une conscience spirituelle, « un supplément d'âme », les humains vont s'exterminer dans des guerres insensées. Ils ont d'ailleurs commencé, les musulmans se tuent les uns les autres

depuis des siècles, et depuis trente ans ils cherchent à étendre leur chaos au monde entier ». Viennois de formation littéraire, ce qui signifie qu'il unissait psychanalyse freudienne et littérature, Gustave Safranek savait qu'il existe une perversion de l'intelligence, comme de tout le reste. Cette perversité, il la voyait à l'œuvre dans les propos lénifiants du sultan ; alors que lui-même, pris dans le même maelstrom, refusait de se laisser corrompre par la haine déterminée et tranquille qu'il voyait dans le calme regard d'Othman Abdu Sidiki et dans sa voix aux intonations douces.

« Cet homme nous hait, pensait-il, mais sa haine n'est pas une passion, elle est une obligation dogmatique qui dépasse les pratiques de sa vie courante. Il compartimentalise. Il aime sa femme, il apprécie Nadège, il me voit comme un hôte de passage, il nous reçoit avec tous les signes d'une hospitalité attentive ; il nous offre un séjour dans son pays pour notre lune de miel... et, simultanément, il prépare quelque chose de monstrueux. Comment comprendre l'incompréhensible, cette névrose collective que je perçois dans tout ce pays. Je suppose que plus d'un dignitaire nazi a dû avoir ce type d'attitude pendant la mise en oeuvre du génocide industriel du peuple juif. Et que dois-je penser des musulmans turcs artisans besogneux du génocide des Arméniens ? Que peut faire ce riche sultan ? Peut-il combiner la capacité industrielle allemande avec la détermination artisanale des Turcs ? N'est-ce pas ce qu'a fait ce petit groupe de musulmans à New York, le 11 septembre 2001, en détournant des avions de ligne pour bombarder l'Amérique ? Le sultan a des avions... »

- Et votre seconde fonction... elle a trait à la surveillance des groupes terroristes ?
- C'est cela. Dans le passé nous avons eu des problèmes avec des groupes extrémistes, des néonazis, des communistes, des anarchistes. Depuis plusieurs années, ces groupes, quand ils existent encore, n'utilisent plus des

moyens illégaux dans leurs actions. Toutefois, nous avons maintenu notre vigilance, mais nous sommes un petit service, nous manquons de moyens.

- Vous avez certainement des extrémistes qui se présentent comme s'ils étaient des musulmans ?
- Quelques-uns. Peu, et peu actifs si je compare avec les activités de certains de ces groupes dans plusieurs pays musulmans.

Avec un sourire énigmatique, le sultan demanda :

- Voulez-vous dire en France, en Angleterre, ou en Espagne ?

Décontenancé, Safranek ne comprit pas l'humour islamique (Ibn Khaldoun était né à Tunis en 1332 d'une famille qui avait des origines en Andalousie que les musulmans dévots considéraient comme « terre d'islam »), il eut un sourire un peu niais, suivit d'un :

- Euh... Avez-vous de tels mouvements chez vous ?
- Aucun ! Ces gens se proclament les seuls vrais musulmans au monde, mais ils ne sont pas des musulmans, ils appartiennent à des sectes, comme ces chiites que tous les vrais musulmans récusent. Ils sont des diviseurs ! Ils seront damnés !

Afin de compléter son image de « crétin utile » et faire plaisir à Lénine et Mahomet, Gustave se crut obligé d'ajouter :

- Tout ce que j'ai vu de votre beau pays ainsi que notre conversation d'aujourd'hui me démontrent à quel point l'islam apporte la paix aux pays qui pratiquent la religion sans en changer le sens.
- C'est exactement cela. Ne pas changer le sens des paroles de Dieu !

Fatima et Nadège venaient de rejoindre les deux hommes. La conversation reprit de plus belle sur les jardins, les fleurs et les parfums. Nadège s'extasia sur la beauté du chant du jet d'eau du patio que la sultane venait de lui faire visiter, à deux pas de la porte du passage secret qui transitait par le temple bouddhiste.

Dans une pièce adjacente, à la demande du sultan, cheik Abdullah Hassan Hassan suivait les conversations. Au fil des propos, il avait senti que le sultan semblait de plus en plus confiant. Le cheik ne partageait pas ce relâchement. L'Autrichien était-il vraiment *un cœur rallié* ? Il en donnait les signes, mais ces signes étaient faibles. D'un côté, cette faiblesse était normale, car caractéristique des *cœurs ralliés* qui n'ont pas totalement accédé à la vraie religion : ils sont encore confus. Mais l'homme pouvait jouer ce rôle pour tromper les croyants, comme l'avait fait celui qu'ils appelaient Lawrence d'Arabie, et d'autres qui parlaient l'arabe. Et puis il y avait sa femme, la Française infidèle. Une *mushsana*, l'expression arabe désignant la femme mariée était spontanément venue au cheik qui, en effet, à des signes inconsciemment perçus avait commencé à se demander si Nadège Safranek n'était pas une musulmane apostate ayant épousé un infidèle.

Un certificat de mariage avait été demandé aux jeunes mariés lors de leur arrivée au Kironmoyee, la police de l'aéroport en avait gardé copie. Ce document portait le nom de jeune fille de la femme : Legrand, épouse Safranek. Lorsqu'il vit ce document qu'il compara à la copie électronique du passeport de la jeune femme, le cheik fut rassuré, elle portait le nom de son père, M. Legrand, un nom français. Le cheik n'était pas confronté à un cas d'apostasie qui ordonne la mise à mort de l'apostat selon la loi de Dieu. L'enquête discrète qu'il mena auprès de la sultane confirma ces premiers éléments : la sultane considérait Nadège comme une Parisienne type : élégante, fine, indépendante, et libre. Par prudence, la sultane

n'avait pas mentionné la liberté, elle savait que le terme, surtout pour une femme, était suspect dans les milieux que fréquentait son mari.

Alors que le séjour du couple ne durerait pas plus d'une semaine et bien qu'il n'escomptât pas une réponse avant un mois ou plus ; pour plus de sureté, le cheik demanda à ses réseaux genevois et parisiens d'enquêter sur la femme. À l'abri de la forte communauté de croyants vivant en France et dans le canton de Genève, le cheik disposait de réseaux efficaces. Les communautés et les réseaux fonctionnaient en symbiose : un réseau menait les opérations de guerre sainte (renseignement et action) puis s'abritait dans la communauté qui servait de base arrière où les combattants trouvaient des caches, des armes, des lieux de prière, des recrues... Il y avait là tous les soutiens qui, au début de l'islam, avaient fait la force des premiers croyants vivant dans l'oasis de Médine « comme des poissons dans l'eau ». Une eau qu'il avait fallu purifier : les communautés juives avaient été expulsées ; la dernière, les Banu Qurayza, avait été massacrée sur l'ordre exprès de l'archange Gabriel, selon la Tradition. Si l'on suit le récit du collecteur de hadiths, Al Zubayr, fils d'un compagnon du Prophète célèbre pour avoir battu ses femmes et tenté de devenir calife, les massacrés seraient au nombre de six ou sept cents, uniquement les hommes : femmes et enfants juifs furent vendus comme esclaves. Peut-être y eut-il deux à trois cents massacrés de plus, si l'on suit le récit historique d'Ibn Ishaq, l'auteur au VIIIe siècle de la *Sirât* : la première biographie de Mohamed.

Le FSB avait demandé à Tatiana Kossarev de placer des micro-émetteurs-récepteurs dans le palais du sultan ainsi que dans tous les lieux qui lui sembleraient utiles. Ces puces électroniques, adhésives sur tout matériau, étaient capables de mimétisme homochromique et homotypique. Grâce à de récentes découvertes des ingénieurs russes, à l'exception de la

porcelaine et du verre, elles prenaient la couleur et la forme de la matière sur laquelle elles étaient activées. En femme pratique, immédiatement après sa rapide nuit de noces avec son mari temporaire, alors que dans le lit défait l'homme se remettait physiquement et émotionnellement de deux éjaculations rapprochées (on est une *profesionalna* ou pas), elle avait placé une puce sous la table de travail de Kamal Choudri. Pour plus de sûreté, elle en avait collé une autre sous le siège du fauteuil sur lequel elle avait commencé son travail physique sur l'homme assis, grassouillet et nu. Tatiana pensait qu'elle avait eu raison d'agir sitôt l'opportunité offerte, car son imam de mari temporaire ne l'avait plus reçu dans son appartement du palais. Leur premier contact physique passée, et sans une explication qu'elle s'était gardée de demander, il ne l'avait plus besoin que dans la chambre minable d'une petite villa du centre-ville, près d'une mosquée d'où l'appel à la prière retentissait cinq fois par jour, de l'aube au coucher du soleil, aux heures prescrites : vacarme épouvantable, car il y avait plus de vingt mosquées dans toute la ville, elles reprenaient en cœur le même hurlement. Le lieu et tout ce bruit expliquaient peut-être le manque d'entrain de son époux temporaire ; à l'évidence, si le pénis y était encore, le cœur n'y était plus : il manquait à l'ouvrage. À tout hasard, elle avait placé une puce au mur de la chambre.

Le colonel Oleg Kamenev du FSB devait arriver dans un jour ou deux par un vol spécial organisé par la direction de Betoexport. La compagnie russe qui avait bâti l'aéroport venait assister à son inauguration. Tatiana avait rencontré le colonel lors de missions en Europe, elle lui avait rendu les services que le FSB pouvait attendre d'elle. Elle espérait qu'il serait à même de lui dire si les *Хамелеон* (*Khameleons*) qu'elle avait posés étaient utiles : les gens des services russes avaient donné ce nom « caméléon » aux puces électroniques dernier modèle qui leur servaient de grandes oreilles.

Les grandes oreilles de la Loubianka n'avaient eu que trois jours et deux nuits d'écoute de la chambre de l'imam du palais lorsque le colonel Kamenev arriva à Kironmoyee avec le directeur de Betoexport. Les premiers résultats des écoutes semblaient décevants, l'imam ne recevait personne dans sa chambre où il ne parlait à personne, et le caméléon de la villa en ville n'enregistrait que des ébats sexuels sans intérêt, couverts à certaines heures par les cris des muézins. Tatiana en fut déçue, elle avait espéré participer à une grande affaire pleine de révélations sensationnelles. Cet aspect de sa personnalité était la seule naïveté qui lui restait après dix ans de *profesionalna*.

Le colonel n'était pas déçu. Il était trop expérimenté pour s'attendre à un résultat rapide. D'autant que ses dernières réunions à Zagreb avec les autres agents, notamment avec le triumvirat américano-franco-autrichien qui suivait Safranek et sa femme, n'avaient pas apporté d'informations déterminantes. Toutefois, ce calme dans le domaine de l'information était significatif, car à l'évidence, si l'imam Kamal Choudri ne jouait pas un rôle notable dans l'opération sultanat ou *Badr*, le fait que cette affaire n'était jamais abordée par le sultan lorsqu'il avait des visiteurs musulmans, ou qu'il parlait avec le chef terroriste Abdullah Hassan Hassan, prouvait l'importance de cette opération, au moins de façon indirecte. Lorsque de passage à Moscou avant son vol pour Kironmoyee, le colonel avait évoqué cette preuve indirecte, son chef lui avait dit que l'autre hypothèse, qui ne devait pas être écartée, était que cette affaire reposait sur du vent. Le colonel avait répondu que, pour l'instant, peu de caméléons avaient été placés. Puis, il avait rappelé tous les éléments connus qui prouvaient l'importance de cette affaire : le rôle mondial du cheik dans la mouvance du terrorisme islamique ; le nombre de ses rencontres avec le sultan du Kironmoyee qui finançait des organisations terroristes ; les éléments que le FSB en Syrie et en Turquie avait découverts ; la formation en électronique de

l'ingénieur musulman français, sa présence actuelle dans une zone opérationnelle du terrorisme musulman ; etc. Ces rappels avaient calmé les inquiétudes de son chef qui ne s'était pas opposé à sa mission au Kironmoyee. Évidemment, les écoutes avaient continué.

Chapitre 31

On n'a jamais su d'où venait l'enregistrement qui révélait des aspects essentiels du plan terroriste. Aujourd'hui encore, j'écris en 2143, les historiens s'en tiennent aux hypothèses d'autrefois. Si vous voulez entendre l'enregistrement et sa traduction, dite « Badr Russie » dans votre ordinateur. Pas plus tard qu'hier, j'ai réécouté le document sonore. On ne sait de façon certaine qu'une seule chose : l'enregistrement d'une conversation entre le sultan et le cheik Abdullah Hassan Hassan a été transmise aux Russes.

Contrairement aux gens du passé, dont les méthodes d'analyse n'étaient pas aussi bonnes que les nôtres, nous savons que l'enregistrement fut fait dans la dépendance du temple bouddhiste qui servait de passage secret aux sultans du Kironmoyee. Mais hier comme aujourd'hui, on ne peut pas plus dater l'enregistrement qu'établir l'origine des services qui l'ont produit. Certains ont affirmé qu'il s'agissait des Chinois, d'autres ont proposé les Indiens... il y eut aussi une hypothèse pakistanaise, et, de façon fantaisiste, une hypothèse croate. Ceux qui croyaient à l'hypothèse chinoise mettaient en avant l'origine chinoise du serviteur le plus proche du sultan, l'eunuque Mamet Wei. Les tenants de la thèse indienne insistaient sur l'origine indienne d'une vingtaine de serviteurs, servantes et employés du palais ; certains disaient même que la sultane... . Mais toutes ces hypothèses ne reposaient sur rien de solide. Certes, les services pakistanais disposaient d'agents au Kironmoyee. Mais vu leurs complicités actives et passives

dans le montage de l'opération terroriste, clairement établies par l'enregistrement, il était difficile de voir leur intérêt à mettre en avant leur participation à l'affaire. Sauf s'ils pensaient ainsi prendre une assurance tous risques pour le cas où, découverte, l'opération eût échoué. Les Russes et les Anglais, qui connaissaient bien les services pakistanais, soutenaient cette hypothèse. Les Américains, très au fait des quasi infinies capacités de duplicité de l'ISS pakistanaise, ne savaient pas trop que penser... ils avaient leurs sources, ils étaient enclins à s'en tenir à l'hypothèse chinoise, mais sans certitude.

Ce doute fut fatal aux Pakistanais : les Américains restèrent neutres lorsque les Européens (Russes, Anglais et Français) lancèrent leurs représailles sur le Pakistan. Il en fut de même de la puissante Chine, trop heureuse de voir anéanti un pays qui soutenait le terrorisme musulman dans sa province du Xinjiang. Pour les Russes et les Anglais, le fait que, par hypothèse, les Pakistanais auraient informé les Russes de l'attentat six heures seulement avant l'attaque était une preuve de plus de la duplicité pakistanaise. Ce délai trop court n'a pas permis aux services occidentaux d'éviter l'attaque, mais il aurait pu permettre aux Pakistanais d'éviter le pire en jouant sur les infinies nuances d'une ambiguïté où ils étaient passés maîtres. Hélas, il n'en fut rien comme on le verra bientôt. L'hypothèse croate ne mériterait guère d'être mentionnée. Toutefois, elle trouvait son origine dans l'action de la capitaine Ljubica Grabar et à ce titre ne manquait pas d'intérêt :

Dix jours après la disparition de l'ingénieur français Ahmed El Nur, il y eut un attentat terroriste contre l'ambassade américaine à Sarajevo. Un musulman d'origine marocaine, ancien combattant de la guerre de 92-95 en Bosnie, qui vivait dans le village de Donji Komar, essaya d'entrer dans l'ambassade US à Sarajevo et s'en vit refuser l'entrée. Il quitta les lieux et revint une heure plus tard armé d'une kalachnikov, il mitrailla les gardes et les silhouettes qu'il voyait à travers les

fenêtres du bâtiment. Une garde de la police bosniaque fut légèrement blessée, le terroriste abattu. L'enquête montra que l'homme avait des liens avec Ismaïl Al Afghani et le jeune Tadjik Mirzo Ahmadi. En vérité, ces deux hommes n'avaient qu'un lien lointain avec l'attentat, ils n'avaient avec le Marocain que des discussions religieuses, le plus souvent après la prière à la mosquée du village, où comme de coutume les croyants disaient tout le mal qu'ils souhaitaient à l'Europe et à l'Amérique. Le Marocain avait poussé un peu plus loin que ses deux coreligionnaires ses convictions religieuses : il était passé à l'acte ! maladroitement, il faut le dire. Car son action méritante était solitaire comme son salut, ce qui est licite : seule la foi sauve, avec les actes qui en découlent ! Mais l'action était mal pensée et mal planifiée, ce qu'Ismaïl Al Afghani, mieux formé au *djihad* que le Marocain, décrivit comme un péché lors de sa prise de parole dans la mosquée de Donji Komar qui suivit la prière du vendredi. Évidemment, depuis l'affaire sultanat et plus encore après l'attentat de Sarajevo les grandes oreilles d'*Echelon* écoutaient tout ce qui se disait à Novi Hadji, Donji Komar et Pribacici : les trois villages dits « intégristes » proches de Sarajevo. Les termes « intégriste », « radical » (pour « islam radical »), islamisme, étaient en ce temps-là des paravents politiquement corrects pour éviter de dire « musulman » ce qui aurait été un péché mortel stigmatisant l'islam. Tout se passait comme s'il y avait plusieurs Corans et comme si les hadiths de la Tradition fussent des dictons bisounours. Or, il n'y avait qu'un seul Coran et la Tradition était guerrière. Coran et Tradition invitaient au meurtre, à l'esclavage et à la mise sous *apartheid* des non-musulmans qui ne se convertissaient pas à l'islam. Mais en ce temps-là, il ne fallait pas le dire. Selon les étranges idées d'alors, racistes étaient nos ancêtres qui avaient lutté contre les Allemands adeptes de la foi nazie.

Captées par les satellites du système *Echelon*, les paroles d'Ismaïl Al Afghani furent remises dans un contexte plus

général. Elles furent également intégrées à l'enquête menée sur les projets du triangle terroriste formé par le sultan du Kironmoyee, le cheik Abdullah Hassan Hassan, et l'ingénieur Ahmed Al Nur. Ce triangle était d'ailleurs devenu un carré défini par les mêmes noms plus celui du giton d'Ismail, le Tadjik Mirzo Ahmadi. Cette mise en contexte fut fatale à l'Afghan et au Tadjik. Par prudence, la CIA décida de leur élimination. Cela prit un peu de temps.

Depuis la résolution du président Jimmy Carter (1977-1981) d'interdire à la CIA de procéder à des assassinats, les services avaient pris l'habitude de sous-traiter ce type d'opération. On discuta pour savoir à qui confier le travail. Comme toute décision où interviennent plusieurs services, l'affaire traîna en longueur. Finalement, l'accord se fit sur les services croates. C'est ainsi, si l'on peut dire, que la capitaine Ljubica Grabar s'y colla. Tant sa connaissance du terrain que ses qualités de tireuse d'élite la désignaient pour cette tâche.

Une fois décidée, l'affaire fut rondement menée. L'Afghan et le Tadjik faisaient souvent de longues promenades dans la forêt qui entoure les trois villages musulmans. Ils y avaient leurs habitudes, ils s'y livraient aux turpitudes de Sodome que dénonce le Coran dans ses sourates 29, versets 27/28, 28/29 ; et 7, versets 78/80, 79/81 (traduction Blachère) :

[Rappelle] Loth quand il dit à son peuple : « Vous livrez-vous à cette Turpitude ? Nul de [ce] monde ne l'a commise avant vous. En vérité, par concupiscence, vous commettez l'acte de chair avec des hommes et non avec des femmes. Vraiment vous êtes un peuple impie (musrif). »

À l'affût dans la forêt de Novi Hadji, la capitaine Grabar attendait le passage des deux hommes qui se rendait dans le lieu bucolique où ils se livraient à leurs turpitudes sodomites et autres. Ils étaient touchants ces deux hommes : un vieux borgne et manchot, un jeune gringalet, qui marchaient main

dans la main (le singulier de l'expression convenait au vieux manchot). Ils allaient vers des plaisirs particuliers qui autrefois, en France, s'appelaient « goût italien » chez le duc de Saint-Simon, ou « amour philosophique » chez Montesquieu. Malheureusement, l'islam et le Coran ne leur avaient pas permis d'accéder à Socrate, celui-là même qui avouait son goût pour les jeunes hommes. Si l'on n'adjoint pas aux préceptes bibliques la pensée des grecs, il est alors facile de se perdre dans les obscurantismes issus des « religions du livre ». De plus, si l'on s'en tient aux préceptes de « la République » de Platon sans y adjoindre des préceptes évangéliques, on se perd dans d'autres obscurantismes. À cette époque, plusieurs millions d'habitants de la planète Terre étaient dans l'une ou l'autre de ces situations.

Dans la forêt de Novi Hadji, la capitaine Grabar attendait. Ce n'était pas sa première mission. La capitaine Grabar n'était pas une fanatique. Certes, les viols subis dans sa jeunesse expliquaient, pour une part, sa décision de faire carrière dans le service action des services secrets de la Croatie. Mais cette part était bien mince. Si les milliers de femmes violées pendant le conflit de l'ex-Yougoslavie avaient dû devenir des tireuses d'élite en service, il se pourrait qu'au XXI^e siècle il y ait eu dans cette région une ou deux tueuses pour chaque centaine de femmes au foyer. Tout au plus, et encore le doute était-il permis, le passé pouvait-il expliquer la capacité de la capitaine à sortir mentalement de son corps tout en lui conservant ses fonctionnalités. Soudain, les deux hommes parurent dans son champ visuel. Elle était équipée d'un Dragunov russe, un modèle plus récent qui avait remplacé le SVD (*Snaiperskaïa Vintovka Dragounova*) de l'armée yougoslave. Le fusil de précision avait un chargeur de cinq balles, il était équipé d'une lunette américaine qui calculait les distances, et d'un silencieux. La capitaine Ljubica Grabar lut la distance : sept cent vingt-deux mètres. Elle prit une pincée de terre sèche qu'elle saupoudra dans l'air pour voir la direction du vent et estimer sa

vitesse. Elle régla son tir sur sa première cible : le vieux. Elle connaissait la biographie des deux hommes. L'Afghan était un guerrier expérimenté, un premier tir sur son compagnon l'eût immédiatement mis sur ses gardes. Le jeune Tadjik n'avait pas longuement combattu avec les terroristes de la vallée de la Ferghana, il n'aurait pas le réflexe de se mettre à couvert, il se pencherait sur son ami pour le secourir, elle l'abattrait dans l'instant. Ainsi fut fait.

Les cadavres des deux hommes n'ont jamais été retrouvés. Il faut dire que dans le village de Novi Hadji l'homosexualité n'était pas bien vue. Le fait que les deux hommes ne soient pas revenus de leur promenade en forêt ne fut pas perçu comme une disparition, mais comme une délivrance ; surtout pour Amina, la jeune épouse du vieil Afghan, enceinte, battue et délaissée. On raconta que les deux hommes étaient partis dans l'Europe du « Mariage pour tous » ou en Amérique vivre leurs fornications impies, comme cela se fait là-bas. Un dévot particulièrement obtus raconta qu'il les avait vus en conversation avec le diable, Iblis en personne ! Le dévot racontait avec force détails et formules de protection qu'il avait fui à travers la forêt pour échapper à Iblis qui l'avait poursuivi après que le dévot eut vu qu'Allah avait précipité les fornicateurs dans la *Hotama*. Pour exorciser sa peur et justifier son récit fabuleux, il citait la sourate 104, versets 4 à 9 :

Qu'il prenne garde ! Il sera certes précipité dans la Hotama.

Et qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Hotama ?

C'est le feu d'Allah allumé

Qui dévore jusqu'aux entrailles

[qui] est sur eux refermé

En longues colonnes [de flammes].

On ne s'étonna donc pas de ne pas retrouver les corps, que d'ailleurs on ne chercha pas. L'actualité journalistique montrait alors les gens de Daesh en Syrie brûlant des impies. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que ces fornicateurs hypocrites aient été châtiés par Dieu lançant sur eux la *Hotama* qui avait dévoré leurs entrailles. Les croyants disaient : « Si Allah brûle un corps, comment pourrait-on le retrouver ? » Moins naïve, Amina, l'épouse de L'Afghan, dont le mariage avait été célébré à Novi Hadji ne pensa pas que le diable ou Allah étaient intervenus dans cette affaire. Pourtant, elle jugea opportun d'ajouter son hystérie à celle qui courrait dans les villages. Cela lui permit de voiler sa satisfaction d'être délivrée d'un mari qu'elle ne pouvait plus sentir depuis sa nuit de noces où il l'avait prise comme un garçon après avoir forcé sa virginité de fille. Avec ce sens de l'humour unique aux Bosniaques, elle avait raconté à ses amies qu'elle avait en une seule nuit perdu sa virginité deux fois et en deux endroits différents.

Une dizaine de jours après la disparition du mari, Ljubica Grabar rendit une visite de courtoisie à la jeune femme. La rumeur qui courrait dans les villages était que la jeune Amina, enceinte, était veuve. Un veuvage exceptionnel puisque Dieu avait fait disparaître le corps, ou plutôt les corps. Il faut dire que les nettoyeurs des services croates avaient bien travaillé. Profondément enterrés en forêt dans une fosse commune qui les unissait pour l'éternité les deux cadavres n'ont jamais été trouvés.

Ljubica Grabar avait été reçue par Amina avec plaisir. Très rapidement, dans cette complicité des choses de la vie qui parfois unit les femmes, la jeune mariée avait avoué ses malheurs à Ljubica : sa vie cloîtrée dans le village, les coups d'un mari brutal qui la prenait comme un garçon et qui la trompait avec un garçon. Bien que ces mœurs ne soient pas choquantes dans le contexte culturel particulier à l'Afghanistan de cette époque, et même d'avant cette époque, ces manières

avaient scandalisé les habitants des villages bosniaques. La légende qui disait que le diable Iblis avait pris les deux hommes désormais disparus dans la *Hotama* avait pris une telle consistance qu'Amina avait été déclarée veuve par le cadî qui avait procédé au mariage à Novi Hadji. Amina s'en réjouissait, mais craignait que l'Afghan ne revienne la tourmenter. Avec cette fausse naïveté qui lui allait bien, elle demanda à Ljubica si elle croyait qu'Iblis avait pris son mari dans la *Hotama* et qu'ainsi il ne reviendrait pas :

- Je ne suis pas musulmane... Je ne sais pas...

Comme Amina semblait contrariée ; par sympathie, Ljubica ajouta avec un cynisme lentement distillé par sa vie :

- Mais si tu veux mon avis, les hommes qui partent ainsi ne reviennent jamais. Ils disparaissent, ils sont comme morts...

Rassérénée par ces mots qui confirmaient la décision du cadî, Amina avait eu un sourire de convalescente qui revient à la vie. Elle avait alors annoncé qu'elle allait se remarier avec un homme du village qui lui avait toujours plu. Les confidences accrurent la confiance et Ljubica proposa d'emporter dans sa voiture tous les effets personnels que l'Afghan et le Tadjik avaient laissés dans la maison. Trop heureuse de se débarrasser de tout ce qui évoquait son malheur, Amina aida Ljubica à charger la voiture. Il n'y avait pas grand-chose, les quelques effets personnels d'Ismaïl Al Afghani et de son amant avaient un aspect monacal et sans fantaisie. La seule dimension imaginative de la vie de ces hommes à la religion austère était peut-être leur homosexualité, encore que vu d'Afghanistan cette singularité n'ait rien eu de très exceptionnel. L'examen et l'analyse des objets laissés par l'Afghan et le Tadjik furent faits par les services croates qui ne trouvèrent rien d'intéressant. À l'exception peut-être d'un vieux walkman contenant une cassette sur laquelle était enregistré un court prêche en ourdou

du cheik Abdullah Hassan Hassan. C'était une exhortation à mener la guerre sainte : écouté, analysé et réécouté par les services, l'enregistrement ne révéla rien de plus que sa banalité musulmane. Ce fut là pourtant l'origine de l'hypothèse croate. Une rumeur, une inconsistance que cent-cinquante ans plus tard on retrouve parfois mentionnée dans des ouvrages qui se prétendent savants. Disons-le tout net : les services croates n'y étaient pour rien !

Le support matériel de l'enregistrement que reçut le FSB à la Loubianka à Moscou était une puce électronique de Texas Instruments fabriquée en 2005. Les analyses ne permirent pas d'aller au-delà de quelques informations élémentaires. La puce avait été postée dans une petite enveloppe cartonnée, un modèle courant en Russie. Dans l'heure qui suivit sa réception, l'enregistrement fut partagé avec les services secrets qui travaillaient sur l'affaire sultanat ou *Badr*. Par la suite, la CIA découvrit que cinquante de ces puces avaient été vendues à une société zurichoise « Pupperphonik » qui fabriquait des enregistreurs-amplificateurs ultra-sophistiqués pour l'époque et destinés aux professionnels de la musique. Ces appareils avaient été vendus dans le monde dans une vingtaine de pays. Il était impossible d'aller au-delà de la liste de ces premiers acheteurs disséminés sur tous les continents et qui avaient revendu les appareils à des clients qui eux-mêmes les avaient revendus à d'autres. Évidemment, la Chine, le Pakistan et l'Inde figuraient sur la liste des premiers acheteurs, avec de nombreux autres pays... mais pas la Croatie, ce qui tendait à montrer l'absurdité de ce que l'on avait appelé « l'hypothèse croate ».

Quelle qu'en fût l'origine et comme on peut encore le constater aujourd'hui, l'enregistrement était de bonne qualité. On distinguait sans difficulté les voix du sultan du Kironmoyee et de son vis-à-vis : le cheik palestinien Abdullah Hassan Hassan. Il ne fut pas possible de dater l'entretien et l'on ne sut

jamais si les débuts du dialogue avaient été coupés ou si l'enregistrement original commençait avec cette question du sultan au cheik, et l'échange qui s'ensuivit :

- Où se trouve *dhu-al-Faqâr* aujourd'hui ?
- Toujours dans l'entrepôt de la grande mosquée de Karachi.
- Nous perdons du temps ! Quel est son poids ?
- Environ deux cents kilos. Ce n'est qu'une question de jours. En moins d'une semaine, la bombe sera à Abbottabad où notre spécialiste neutralisera le code de mise à feu.
- Cela prendra longtemps ?
- Un mois au moins, peut-être deux. Il n'y a qu'une douzaine de personnes au monde capables de faire cela. Nous avons la chance, grâce à Dieu, d'en avoir un à Abbottabad.
- Un moudjahid, dévoué à la cause, fidèle à sa religion ?
- Fidèle à sa religion, peut-être ; dévoué à la cause, je n'en sais rien ; croyant en l'argent, surement. Il nous coûte cher. Mais sans lui la bombe est inutilisable. Lors des accords de désarmement nucléaire entre les infidèles, il a travaillé en Ukraine à la neutralisation des armes atomiques russes. Il connaît son affaire. Il a neutralisé des codes russes dans le passé. Je n'aime pas cet hypocrite, mais Allah est plus savant que nous ! Il donne au croyant son soutien par la voie qu'il choisit !

Le cheik avait alors récité les versets 39 et 40 de la sourate 22, le Pèlerinage (traduction Kasimirski) :

39 Que Dieu protégera ceux qui croient en dépit des machinations des infidèles, car il n'aime point les perfides et les infidèles.

40 Il a promis à ceux qui ont reçu des outrages de combattre leurs ennemis ; Dieu est capable de protéger.

Ne voulant pas être en reste de citations pieuses, le sultan récita le verset 186 de la seconde sourate, la Génisse ou la Vache (traduction Kasimirski) :

186 Combattez dans la voie de Dieu contre ceux qui vous font la guerre. Mais ne commettez point d'injustice en les attaquant les premiers, car Dieu n'aime point les injustes.

Un long silence suivit les citations du Coran. Puis, on entendait deux séries de bruissements identiques. Les experts du FSB et de la CIA crurent un instant que ces sons circonstanciels pourraient permettre de dater la discussion. Il n'en était rien, les sons étaient ceux du versement du thé à partir d'une théière portée un peu haut pour faire mousser le liquide dans deux verres. Lorsque la conversation reprit, elle avait un tour différent du précédent. Il n'était plus question de la bombe *dhu-al-Faqâr*, mais du calcul par l'un et l'autre de l'antériorité évidente des attaques « des juifs et des croisés » contre les musulmans. Ce débat reprenait les arguments convenus de l'époque : l'un insistait sur les croisades des croisés aux XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles puis on en venait à la guerre des croisés contre les musulmans d'Espagne, aux XIIIe et XIVe siècles ; l'autre insistait sur la destruction du Califat turc, aux XVIIIe et XIXe siècles ; puis c'était le tour de l'histoire coloniale, aux XIX et XXe siècles ; enfin le cheik dénonça la spoliation du peuple palestinien qui avait renouvelé l'alliance des croisés avec les juifs, aux XXe et XXIe siècles. Bref, l'histoire musulmane était un martyrologe où les deux interlocuteurs cherchaient à identifier une victime plus saignante que les autres. Puis, vint le thème des massacreurs de musulmans les plus féroces. Chacun avait les siens, et le débat se perdait en propos victimaires qui n'avaient pas grand intérêt, sinon de mettre à nu l'éternel ressentiment des croyants et leur innocence en dépit du *djihad* qu'ils mènent

depuis le VIII^e siècle contre le monde entier. Ce fut le sultan qui trouva un compromis religieusement inattaquable :

- Mais dès les premiers moments de la révélation faite à notre Prophète (qu'Allah en tout le soutienne !) les juifs et les chrétiens se sont opposés aux *aya**. Ils ont refusé de croire en l'accomplissement de leurs religions dans l'islam. Ils se sont opposés à Allah et à son Prophète, eux, les premiers ! Le Coran le dit et le répète !

(*signes, révélations)

Le cheik en convint et ajouta :

- Mais grâce à Allah et à *dhu-al-Faqâr*, nous sommes sur la voie droite qui conduit à la victoire de la vérité sur l'erreur !

L'exclamation eut pour effet de ramener le sultan au sujet initial de la conversation :

- Comment va se faire le transport de Karachi à Abbottabad ?
- Par camion, la route est bonne... et sure !
- Sure... vraiment ?
- Vraiment ! nos frères dans l'armée pakistanaise ont montré leur foi à toute épreuve.
- Après Abbottabad, comment atteindre le Tadjikistan ? Les drones et les satellites des infidèles surveillent les routes, que ce soit en Afghanistan ou au nord du Pakistan. En plus, il n'y a ni routes ni pistes.
- Il faut faire confiance à Dieu et aux croyants inspirés par Dieu ! Une fois le code neutralisé, la bombe est inerte. Nous la mettrons sur un 4x4 japonais qui pourra encore faire trois cents kilomètres jusqu'au village de Saïdu. Là, les Manari ont préparé un attelage de mulets, un brancard

de tissu solide, celui qu'ils utilisent pour faire leurs tentes. La bombe y sera placée, comme un bagage de bergers. Ils prendront les sentiers du Nord avec les troupeaux. Ils iront jusqu'au corridor de Vakhn dans la vallée du Panjir et passeront dans le Haut-Bakastan au Tadjikistan.

- C'est un long chemin ! Les infidèles pourront les voir...
- Ils les verront ! Mais notre caravane avec ses troupeaux sera semblable à toutes celles des Manari qui parcourent la région depuis des siècles. Ils vont jusqu'en Chine !
- C'est long et difficile... il peut y avoir un accident.
- « *Allah guide qui il veut !* » C'est la route la plus sûre ! Dans deux ou trois mois, ils seront à Sarud où le musulman Français les attendra avec les *moudjahidin* tadjiks, ouzbeks...
- Ce Français, à la fois savant dans la science des infidèles et croyant à la cause d'Allah... je suis surpris qu'il ait accepté de devenir un martyr ! (un silence)... Tu me dis qu'il est un Algérien... les Algériens ont vécu longtemps avec les Français, certains (des apostats !) ont été des soldats et des officiers dans leur armée. Cet Algérien, il est sûr ?
- Par la grâce que m'a donnée Allah de connaître les hommes, il est sûr ! Son père est un moudjahid qui a combattu les Français en Algérie. Il a fait le pèlerinage, il est un *hafiz* qui enseignait la religion à Constantine, une grande ville de l'Algérie. Les hommes sans foi qui ont persécuté le parti de Dieu en Algérie l'ont persécuté, lui aussi. Comme notre Prophète (que la miséricorde d'Allah et le salut soient sur lui !), il a dû fuir sa ville : sa famille et lui sont devenus des *muhajirin* en France. Le fils m'a été recommandé par un de nos plus fidèles imams à Toulouse, une ville de France qui est presque musulmane. J'ai

rencontré le fils à deux reprises : à Vienne et en Bosnie. Nos frères qui le protègent dans la Ferghana et au Tadjikistan me disent que sa foi est parfaite. Crois-moi, il est sûr, aussi sûr que le Yéménite que nous avons envoyé là-bas ! Il ne faiblira pas dans sa mission sainte. Il désire ardemment qu'Allah lui donne *La vie dernière*.

- Alors, grâce à Dieu, c'est parfait ! Nous allons créer le chaos chez les infidèles. Lorsque *dhu-al-faqar* explosera... combien de morts, de blessés ?
- Dans l'instant, au moins deux-cent-mille morts si l'explosion est sur Moscou même, moins si nous manquons le centre de la ville. Autant de blessés, et encore beaucoup de morts dans les mois qui suivront. Les croyants n'auront jamais fait quelque chose d'aussi grand !
- *Allah u akbar* ! Dieu est grand ! Mais Poutine et ses généraux seront toujours vivants. Il faut qu'ils soient vivants ! pour que le chaos chez les infidèles soit le plus grand et favorise la victoire de la vraie foi.
- Tous les chefs russes qui seront à Moscou seront morts ou blessés, toutes les communications électroniques de Moscou et des régions voisines seront hors d'usage. Mais Poutine sera vivant. Nous nous assurerons que comme tous les weekends il sera à Saint-Pétersbourg. Lorsque les Russes commenceront à enquêter...

Avec une sorte d'exaltation qui ne lui était pas coutumière, le sultan interrompt :

- Ils découvriront toutes les preuves que nous leur avons préparées : l'avion ukrainien, la bombe tirée des stocks ukrainiens, Poutine attaquera l'Ukraine, peut-être même avec une bombe atomique, les Américains défendront l'Ukraine, ça sera la guerre en Europe, et les Européens seront en plein chaos, veules comme d'habitude, et les

vrais croyants montreront leur courage et leur foi. Et si Dieu le veut ce sera le Jour du Jugement...

Avec la même exaltation folle, il cita la sourate 6 verset 27 (traduction Blachère) :

Ah ! puisses-tu les voir quand ils seront mis debout devant le Feu et s'écrieront : « Plût au ciel que nous fussions ramenés [sur terre] ! Nous ne traiterions pas de mensonges les aya de notre Seigneur et serions parmi les Croyants ! »

Ainsi s'achevait l'enregistrement transmis par le FSB de Moscou aux services qui travaillaient sur l'affaire *Badr* à Zagreb. La transmission électronique était datée de quatre heures, six minutes et trente-quatre secondes avant l'explosion de la bombe sur les quartiers est de la ville. L'immeuble de la Loubianka ne fut pas détruit, ni le Kremlin ni Saint-Basile, mais la majorité des employés et des cadres furent irradiés. Le président Poutine était alors à Saint-Pétersbourg où le FSB avait reçu la copie de l'enregistrement. Une réunion extraordinaire avait été convoquée dans la minute par le président Poutine. Elle avait commencé cinq heures seize minutes et trente-cinq secondes avant l'explosion de Moscou. Alors même qu'en téléconférence avec l'équipe de Zagreb, on se demandait quand l'attentat devait avoir lieu.

Chapitre 32

Après un bref passage par Moscou, revenu du Kironmoyee avant les Safranek et les deux Tatiana, le colonel Kamenev du FSB était désormais intégré au groupe qui suivait à Zagreb l'affaire sultanat, ou *Badr*. Les Safranek étaient rentrés quelques jours plus tard. De leur côté, les deux Tatiana, Tatiana Olochenko et Tatiana Ivanovna Kossarev, avaient pris ensemble un des premiers vols de la Kironmoyee, Air Lines qui inaugurait sa ligne touristique vers le Haut Bakastan. Tatiana Olochenko voulait s'assurer que, conformément aux accords qu'elle avait négociés, cette ligne touristique était en fonction. L'Ukraine avait pour sa part établi une liaison aérienne entre Kiev et le Haut Bakastan qui drainait une clientèle européenne adepte de voyages originaux et de trekking dans le Pamir. Un vol hebdomadaire assurait cette liaison : celui du retour sur Kiev était un vol de nuit dont le départ coïncidait à quelques minutes près avec le décollage de l'Antonov de l'Aeroflot qui faisait l'interconnexion entre le Haut Bakastan et Moscou.

L'arrivée du vol kironmoyien et le départ des vols simultanés ukrainiens puis russes laissaient aux passagers venus par la Kironmoyee, Air Lines plusieurs jours d'attente. Ce délai avait contribué au choix des deux amies qui, en toute tranquillité, voulaient passer quelques jours ensemble. L'atterrissage à Vanch, un gros bourg tadjik du Haut Bakastan, était délicat. La vallée était étroite, une dizaine de kilomètres, la piste était courte et décollages ou atterrissages demandaient de l'expérience : à une vingtaine de kilomètres de l'aéroport s'élevaient les plus hauts sommets du Pamir. En outre, l'été, en raison de la chaleur dans la vallée, l'aéroport n'autorisait que les décollages de nuit. Il n'était pas étonnant que les trois

compagnies qui avaient des vols estivaux vers le Haut Bakastan utilisaient des Antonov ukrainiens, ou russo-ukrainiens, capables d'atterrir et de décoller sur des pistes courtes.

En plus d'un examen visuel et pratique des lignes aériennes du Haut Bakastan et par-delà son désir de passer quelques jours avec sa vieille amie de l'université de Saint-Pétersbourg, Tatiana Olochenko voulait tester l'hôtel Samani qu'une société ukrainienne, associée au combinat qui fabriquait les Antonov, venait de réhabiliter. L'établissement n'était pas de première jeunesse, l'évolution de son nom le prouvait. Inauguré en 1936 sous le nom d'hôtel Staline, il portait alors le même nom que le plus haut sommet du Pamir qui lui fait face à 7495 mètres ; après la déstalinisation, il était devenu en 1958 l'hôtel *Kommunism*, et le pic ex-Staline était devenu le pic *Kommunism* : son altitude n'avait pas changé. Après l'indépendance du Tadjikistan, en 1991, l'hôtel *Kommunism* devint l'hôtel Samani, du nom d'une dynastie iranienne qui régna sur la région à partir du Xe siècle. Pendant toute la période de la guerre civile qui se prolongea jusqu'en 1997, le pic ne changea pas de nom, mais en 1999, il prit le même nom que l'hôtel : pic Samani. Il y gagna quelques mètres sur les publications nationalistes : 7500 mètres. Soit 50.000 vies perdues dans la guerre civile pour cinq mètres de gagnés, 10.000 morts au mètre ! Voyez ce qu'il en coûte de prendre de la hauteur dans certaines régions du monde.

À Zagreb, le colonel Kamenev et le colonel Bardain étaient devenus des amis. Une amitié née de leur mutuelle connaissance de l'œuvre d'un officier de l'Armée française, le lieutenant-colonel David Galula (1919-1967). Un Pied noir, issu d'une famille juive de Tunisie, dont la carrière militaire l'avait conduit dans l'armée française d'Afrique du

général Giraud, puis, dès 1945, en Asie et notamment en Chine où il avait appris le chinois et lu les écrits de Mao tsé Toung sur la guerre révolutionnaire. Ayant étudié les guerres subversives modernes en Asie et en Europe (Chine, Malaisie, Philippines, Vietnam et Grèce), il était allé combattre en Algérie où il avait affiné ses connaissances et permis à l'Armée française de gagner la guerre sur le plan militaire. Une guerre qu'il sut politiquement perdue dès lors que le général de Gaulle ne voulait plus conserver à la France ses trois départements des rives sud de la Méditerranée. Presque inconnu en France, David Galula est un des meilleurs théoriciens de la contre-insurrection comme réponse à une des formes de la guerre moderne : la guerre insurrectionnelle. Une forme de guerre dont l'objectif essentiel, selon lui, était la conquête de l'esprit des populations et non celle du territoire de l'ennemi par la neutralisation de son armée, selon les guerres anciennes théorisées par Clausewitz.

Le colonel Bardain avait eu connaissance du travail et de l'œuvre du lieutenant-colonel Galula par l'abbé Cordier qui avait connu l'officier pendant la guerre d'Algérie, entre 1956 et 1958. À cette époque, l'abbé avait de longues conversations avec le soldat qui l'interrogeait pour mieux comprendre la mentalité algérienne, tant celle des musulmans que celle de ceux que l'on appelait alors « les Européens » : une population française, parfois d'origine espagnole, italienne ou juive, vivant en Algérie et dont le nettoyage ethnique n'a jamais été dénoncé. Les conversations du jeune saint-cyrien Bardain avec l'abbé lui avaient appris l'importance de la pensée et de l'action du Lieutenant-colonel Galula que la Deuxième Guerre Mondiale avait sorti prématurément de Saint-Cyr en 1940 ; que la France de Vichy avait révoqué de l'Armée française en raison de son origine juive ; que l'armée d'Afrique du général Giraud avait réintégré en 1942 et que la France

officielle avait oublié après 1962. Dans l'enceinte du monastère trappiste de Notre-Dame-des-Neiges en Ardèche, où l'abbé Cordier avait fini sa vie, les idées de David Galula étaient discutées. En ce temps-là, le lieutenant Bardain, jeune membre laïc de l'Union des Frères et Sœurs du Sacré Cœur de Jésus, était astreint à une retraite religieuse annuelle qu'il faisait à Notre-Dame-des-Neiges auprès de l'abbé Cordier : son guide spirituel et son confesseur. Plus tard, lorsque le livre de Galula avait été publié en anglais en 1964 aux États-Unis, Bardain en avait acquis un exemplaire. Il avait lu avec passion « *Counterinsurgency Warfare. Theory and Practice* » (La guerre contre-insurrectionnelle. Théorie et pratique) heureux et surpris d'y retrouver le contenu de ses discussions avec l'abbé Cordier.

En 1964 lorsque l'étude de Galula, rédigée au « Centre pour les Affaires internationales » de l'Université d'Harvard, fut publiée par Frederick A. Praeger à New York, le KGB en acquit immédiatement plusieurs exemplaires. Copies de ces originaux furent envoyées aux principaux responsables du KGB ainsi qu'à l'idéologue en chef du parti communiste, Boris Nikolayevich Ponomarev. Le chef du KGB, Iouri Andropov, comprit immédiatement l'intérêt du travail du Français. Traduite en russe, l'étude avait été distribuée aux principaux chefs militaires du Kremlin ainsi qu'aux officiers supérieurs du KGB. Ces derniers en avaient ordonné la lecture aux officiers subalternes qui traitaient des « luttes anti-impérialistes » et des « mouvements progressistes et révolutionnaires » selon la terminologie de gauche de l'époque. C'est ainsi que celui qui au moment de ces événements était devenu le colonel Oleg Kamenev en avait pris connaissance. Tout jeune officier, il en avait testé les principes lors d'un bref séjour en Tchétchénie ; puis à nouveau, un peu plus tard, lors de

son travail en Syrie, en Iraq, et en Libye où les deux hommes s'étaient rencontrés.

Ils avaient un air de famille : physique avantageux, maintien raide, regard clair et direct... ils avaient, comme on disait alors, des « conceptions du monde » très différentes. Ce terme n'a plus aujourd'hui l'importance qu'il avait autrefois. En 2143, depuis longtemps nos pensées sont scientifiques et nous n'avons pas ce sot besoin égocentrique d'avoir raison, qui obscurcit la recherche de la vérité. Leurs pensées étaient un mélange dans lequel pouvaient surnager quelques éléments scientifiques flottant à la surface d'un brouet sombre formé d'idéologies variées, et d'une doxa inconsciente issue d'une architecture psychologique individuelle immergée dans l'histoire de tout un peuple. Comme on le voit, il y avait trop d'éléments disparates dans la pensée de ces gens primitifs pour qu'ils pussent se comprendre dans le calme de la raison. Étant donné la tendance de notre espèce à la violence, il y eut à cette époque de nombreux massacres, ils prélevaient d'ailleurs à l'apocalypse du XXI^e siècle. Toutefois, entre ce Français et ce Russe la sympathie était réelle. Elle leur permettait de dialoguer autour de la pensée, déjà scientifique ou peu s'en faut, du lieutenant-colonel David Galula.

Le Russe était le plus cynique des deux. C'est que, outre ses drames personnels (et qui en est exempt !) il était porteur de l'histoire du KGB, de celle du communisme russe et international, de celle de la Russie de tous les tsars et de la terreur des peuples slaves brutalisés pendant des siècles par la cruauté musulmane, alors ravivée par la défaite russe en Afghanistan. Il avait toutefois la fierté d'appartenir au grand peuple qui avait vaincu l'Allemagne nazie. Lorsque l'homme parlait, ce sont toutes ces choses parmi beaucoup d'autres qu'il exprimait.

Le Français portait toujours en lui l’empreinte de « La grande Nation » qui avait eu un empire dont il ne restait ici ou là que l’usage de sa langue. Cela lui donnait une certaine arrogance mal tempérée par la grande blessure de la défaite de la France face à l’Allemagne nazie en juin 1940. Il avait l’impression que de renoncement en renoncement et de trahison en trahison depuis un siècle son pays n’avait fait que descendre. Lorsque l’homme parlait, ce sont toutes ces choses parmi beaucoup d’autres qu’il exprimait.

Leurs rencontres amicales avaient lieu souvent dans la brasserie *Medved* (L’Ours) à Zagreb, au numéro 49 de la rue Ilica. On y brassait des bières blondes, brunes et ambrées aux saveurs aussi subtiles que celles des brasseurs tchèques. On y servait des plats régionaux à la truculence campagnarde. Ils aimaient ce lieu en raison de ses mets et boissons, mais peut-être tout autant pour l’espace qu’il offrait entre les tables : un espace de liberté qui leur permettait de parler sans souci du voisinage. Le général Bardain a donné quelques verbatim de ses conversations avec le maréchal Oleg dans un livre publié quelques années avant sa mort à la fin du XXI^e siècle : « Apocalypse de notre temps ». Verbatim est le terme qu’emploie le vieux général ; toutefois, il est douteux que son ami russe ait eu une mémoire photographique qui lui eût permis de citer avec précision et à brûle-pourpoint des toasts de Staline ou des extraits de rapports du NKVD. Ce point est secondaire puisque le général nous assure de l’exactitude des propos échangés... Il convient donc de le croire... dans la mesure où d’autres sources corroborent ses citations. Le dialogue commence par une longue déclaration du Maréchal Oleg, il n’est alors que Colonel :

- Au moins vous, les Français, vous avez compris Galula ! Les guerres contre les musulmans ne peuvent pas être des

guerres classiques, ce sont des guerres idéologiques pour le contrôle de l'esprit des populations. Si l'on change l'esprit des populations, on gagne la guerre. Les musulmans combattent pour que la guerre galvanise la foi des fidèles et referme l'idéologie musulmane sur elle-même. Il en a toujours été ainsi. Aujourd'hui, ils n'attaquent pas officiellement avec une armée qui possède un territoire internationalement reconnu et sous son contrôle ; le monde est leur territoire et depuis des siècles ils mènent une guerre offensive et religieuse dont les soldats entrent en campagne selon les opportunités des lieux et des moments. Toutefois, depuis le XIXe siècle, leurs techniques sont désuètes, ils ne peuvent mener que des guerres de guérilla et les États qui les soutiennent savent que dans une guerre ouverte ils seraient détruits. Les soutiens sont cachés, tous les coups sont permis ! Et le monde devient de plus en plus dangereux. Le but de guerre (la victoire de l'islam) n'a pas de caractère concret qui pourrait permettre d'arrêter la violence si le but était atteint : de nombreux pays ont été convertis à l'islam dans le passé, cela ne les protège pas de la violence musulmane. C'est pourquoi votre président de l'époque, Chirac je crois, avait refusé de suivre les Américains une deuxième fois en Irak. On leur a dit la même chose que lui : « Vous gagnerez la guerre en quinze jours et perdrez la paix en trois mois ! » Chez les musulmans, la paix ne peut être qu'une trêve opportuniste. Évidemment, après notre déroute en Afghanistan, les Américains ne nous ont pas crus ! Pourtant, en Afghanistan, nous avons une grande cause : le progrès et le socialisme, le développement économique et la libération des femmes (nous y avons réussi dans nos républiques musulmanes). Nous combattions avec nos alliés afghans, nous aurions pu réussir comme Galula a réussi en Kabylie ! Mais vos armes modernes, les *stingers* des Américains surtout, ont ruiné notre domination sur le

terrain. Alors les populations ne nous ont plus fait confiance, elles ont rejoint les terroristes, comme lorsque Charles de Gaulle après avoir gagné la guerre a décidé d'abandonner vos trois départements français.

- Les populations afghanes auraient rejoint les terroristes de toute façon ! Vous avez cru que le communisme pouvait remplacer l'islam, que Karl Marx pouvait vaincre Mahomet... faux calcul ! Bush junior avait fait la même faute : faire passer l'Irak de la dictature du Baas à la démocratie libérale, garante de l'*american way of life*. Lorsque les Américains ont débarqué en Iraq en 2006, c'est tout juste s'ils ne se sont pas crus en Normandie en 1944 avec des fermières leur offrant du calvados, des camemberts et du saucisson... et plus si affinités ! Dans tous les cas, on oublie que Coran et solidarités tribales font l'horizon borné de la majorité des musulmans : ils ne sont pas collectivement capables de voir plus loin ! Une population musulmane ne fera jamais une alliance durable avec des non musulmans : le Coran, la parole de Dieu, s'y oppose, et toutes les libertés sont solubles dans l'acide coranique !
- Mais c'est faux ! Nous avons en Afghanistan des communistes sincères qui servaient le communisme et leur pays !
- Et Bush avait dans sa manche en Irak des démocrates sincères qui servaient leur pays, l'*american way of life* et se servaient copieusement en détournant l'aide américaine et internationale. Je ne nie pas l'existence de vos soutiens ou de ceux des Américains... mais l'arbre ne doit pas nous cacher la forêt... et la forêt est musulmane. Regarde vos ex-républiques musulmanes devenues indépendantes, elles sont toutes dirigées par des despotes dignes des contes des mille et une nuits. Elles sont toutes candidates à une islamisation salafiste plus ou moins

combattue en usant des solidarités claniques et tribales par vos tyrans corrompus. Les musulmans oscillent entre la dictature d'une théocratie obscurantiste dirigée par un calife et celle d'un tyran plus ou moins modernisateur qui proclame son attachement à un islam national qu'il tient sous son contrôle. Le Coran ne produit pas une structuration de la pensée favorable à la liberté. L'islam est une religion ethnique naturellement liberticide.

- Tout à fait d'accord, et c'est pourquoi nous avons mis en place Kadyrov en Tchétchénie, et tous les autres dans nos ex-républiques : des tyrans et leur clan qui utilisent l'islam à leur goût, mais qui nous sont favorables, car ils luttent avec nous contre l'international islamiste.
- L'internationale islamiste ?
- Lénine, Staline et plus de soixante-dix ans de communisme nous permettent de comprendre les systèmes fondés sur une idéologie révolutionnaire.
- Le Coran n'est pas une idéologie révolutionnaire, c'est le fondement d'une religion.
- Une religion politique fondée sur un programme réactionnaire et planétaire, donc une idéologie révolutionnaire réactionnaire opposée à ce que l'Occident appelle « la raison », et dont le marxisme-léninisme faisait partie. Une raison par instants devenue folle, je veux bien l'admettre, mais la raison **quand même**. C'est la raison pour laquelle les terroristes afghans nous combattaient, c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas compris pourquoi vous nous avez combattus en Afghanistan : nous étions la raison, comme vous ! Une raison différente, mais issue de toutes les cultures de l'Occident. D'ailleurs sitôt que, grâce à vous, ils nous ont vaincus, ils ont recommencé leurs guerres tribales et commencé à vous faire la guerre, à vous ! comme à nous !

- Alors pourquoi nous avez-vous combattus en Algérie ?
- On a fait comme les autres, on s'est trompés. Dans leurs luttes tribales, claniques, et religieuses, les musulmans ont toujours un agenda caché capable d'apaiser temporairement leurs rivalités primitives : la conquête du monde, le triomphe de l'islam. Une idéologie politique c'est ça !
- Et on lutte comment ?
- On utilise leurs faiblesses. Leurs divisions tribales et, par exemple, leur capacité d'aveuglement dans la cruauté. Grâce à Staline, on connaît !
- Quoi... ?
- Ha ! tu ne comprends pas... Pourtant c'est grâce à vous que j'ai compris. Grâce à votre capitaine Léger dont j'ai lu les exploits pendant la guerre d'Algérie. Il a bien compris la mentalité de ces gens, leur fanatisme, leur cruauté, leurs jalousies tribales ou claniques, leur conviction que la violence peut tout résoudre. Il a utilisé ces traits distinctifs de la culture musulmane pour détruire toute une armée, celle de la willaya III de Kabylie, et peut-être quelques autres.
- Tu parles de la *bleuïte* ?
- Oui ! Nous avons eu le même problème lors des grandes purges ordonnées par Staline. Ça commence vers 1930 avec nos problèmes dans l'agriculture. En philosophie, ça s'appelle un **solipsisme**. Il faut comprendre : pour Staline, comme pour Mahomet, les échecs sont dus à un manque de foi. Foi dans la dictature du Coran pour Mahomet, foi dans les décisions du parti qui incarne la dictature du prolétariat pour Staline. J'admets, car j'ai lu le Coran, que dans certains cas Mahomet peut excuser le manque de foi « Si Allah le veut ! » et si l'infidèle se convertit. Staline, lui,

n'excuse rien ! Vers 1930, les villes de Russie ont faim. Le parti décide de prendre la nourriture de force où elle existe : chez les paysans. Cela crée des tensions dans les campagnes, alors le parti désigne dans l'urgence l'ennemi absolu qui menace le solipsisme révolutionnaire : « Le groupe insurrectionnel koulak ». On ne sait pas très bien ce que c'est que ces infidèles-là, alors on arrête on torture, et on trouve. Comme on trouve, on arrête on torture, et on trouve encore plus. Résultat : si l'on ajoute les morts de la famine en Ukraine, il y eut des millions de morts dans les campagnes russes. Comme les musulmans avec leur Coran, le parti n'a jamais tort, il n'y a que des individus aux conceptions *erronées*. On les réprime ou on les supprime. C'est ça, un solipsisme mis en actes ! En 1933, le parti a admis des excès... des excès dans le bien, car l'essentiel, la révolution, a vaincu « Le groupe insurrectionnel koulak » et ses soutiens de l'intérieur et de l'extérieur. Malheureusement, notre révolution, comme l'islam aujourd'hui, est restée menacée... par ses échecs et par le monde extérieur contre-révolutionnaire. Le 3 mars 1937 dans un discours devant le plénum du Comité Central, Staline déclare la guerre à la « cinquième colonne d'espions et de saboteurs ».

- « La cinquième colonne », je croyais le terme inventé par un général franquiste, le Général Mola. En juillet 1936, ce général annonce à la radio espagnole qu'il va lancer contre Madrid quatre colonnes de soldats venues du Maroc, plus une cinquième colonne d'espions et de saboteurs infiltrée dans les rangs républicains.
- Exactement ! Dans sa part tactique, et non philosophique, l'affaire nous est venue de la guerre d'Espagne où les communistes, les vrais, ont commencé à éliminer les ennemis de l'intérieur : les trotskystes, les anarchistes, tous les naïfs qui objectivement faisaient le jeu de

l'ennemi. Il faut que tu comprennes que pour les fidèles du solipsisme marxiste-léniniste, les échecs ne peuvent venir que des traîtres et des saboteurs. Pire, si des innocents sont sacrifiés, ce n'est pas grave, ils sont sacrifiés à une grande cause, la révolution leur rendra hommage quand il en sera temps, ou, mieux encore, Allah les recevra au paradis.

- J'ai du mal à comprendre où tu places la « bleuïte » algérienne dans tout ça.
- C'est pourtant simple. Votre capitaine Léger était un officier intelligent et cultivé, comme le capitaine Galula qui, d'ailleurs, assurait la formation des officiers de vos services secrets. Léger connaissait l'histoire de l'URSS et la façon dont Staline, par ses purges dans l'armée, à demi nourries par les services nazis, nous avait affaiblis avant l'attaque allemande du 22 juin 1941. L'inventeur de la « bleuïte », c'est Staline qui l'a utilisée contre le peuple russe. Les purges naissent d'un système qui ne sait ni ne peut analyser ses échecs, car une analyse objective montrerait que le système repose sur des fondations absurdes, des certitudes idéologiques, un solipsisme monstrueux... nous avons été les musulmans de l'URSS !
- Développe, développe ! Tu deviens intéressant !
- Fondamentalement, le communisme a été une religion sans Dieu, donc sans pitié. Avec Dieu, comme il n'existe pas, tu as une chance de t'en sortir. Avec les hommes qui inventent une religion sans Dieu, tu n'as aucune échappatoire, car elle existe la cruauté des hommes !
- Laisse Dieu en dehors de tout ça ! Nous parlons de l'histoire des Hommes, de leur tendance à s'enfermer dans des solipsismes, des religions peut-être, mais nous ne parlons pas de Dieu !

- Admettons ! Admettons... . Notre *bleuïte* commence en 1935 quelques mois après l'assassinat de Kirov, un révolutionnaire et un patriote ! On cherche les coupables, on en trouve ! Car la Russie va mal ! et s'il y a des erreurs, elles ne peuvent venir que des traîtres et des saboteurs, car s'il devait en être autrement c'est toute la révolution qui serait mise en cause. De la même façon que, si les musulmans devaient analyser leur échec, c'est la Coran qu'ils devraient remettre en cause. Alors en Russie, pour ne pas mettre en cause la révolution, de vrais révolutionnaires confessent leurs fautes et leurs sabotages *objectifs* : le solipsisme est en philosophie un piège redoutable. Si certains ne se dénoncent pas, la torture permet des confessions, parfois abondantes, qui permettent d'élargir les cercles de traîtres et de saboteurs. On sauve la révolution en sacrifiant des boucs émissaires. Le système est d'une effroyable efficacité dans sa perversité homicide, car les communistes sont les héritiers de la raison occidentale : nous avons des siècles d'hérésies chrétiennes et de philosophies agnostiques ou athées derrière nous. Alors nous inventons des concepts rationnels qui décrivent les groupes ennemis et traîtres : « les éléments socialement nuisibles », « les gens du passé », « les socialement étrangers » ; puis, plus tard de 1936 à 1938, la logique de radicalisation cumulative des épurations entrant dans une croissance exponentielle, on crée des « lignes » : A dénonce B, B dénonce C,D,E, qui dénoncent tout l'alphabet cyrillique. Les concepts se multiplieront : « La ligne allemande », « La ligne polonaise, finlandaise, grecque », etc. : les zones frontalières sont particulièrement frappées, car leur géographie les expose à de possibles influences étrangères. Deux seuls types de condamnations : la mort ou dix ans de goulag !
- Cette *bleuïte* russe a fait combien de victimes ?

- En juillet 37, quelques mois avant la fin des grandes purges, on en était à 800.000 arrestations depuis le début de 1936, et 400.000 condamnations à mort. Mais ça avait commencé dès 1923 et ça a continué jusqu'en 1953... au total 4 millions de personnes arrêtées et, probablement, plus de 800.000 morts.
- Oleg, la *bleuïte* française en Algérie avec ses 1000 à 2.000 morts, c'est de l'artisanat à côté du goulag industriel russe !
- Je croyais que le cynique, c'était moi... Le système est devenu fou... (comme plus tard en Algérie). Staline connaissait ce danger, il avait reconnu les excès de 1930 lors de la lutte contre « le groupe insurrectionnel koulak ». Alors il avait fixé des quotas par régions et par types de condamnation. Pour les exécutions, le NKVD (le KGB de l'époque) devait en référer à Staline lui-même.
- Il a approuvé 800.000 exécutions ? Il a perdu le contrôle des usines à massacres ?
- Oui ! Je te cite le toast de Staline lors du diner de la soirée du 7 novembre 1937 qu'il organise pour le 20^e anniversaire de la Révolution d'octobre : « Nous éliminerons tous les ennemis de l'État et des peuples de l'URSS, nous les éliminerons eux, mais aussi leur famille et leur lignée ! Je lève mon verre à l'extermination finale de tous les ennemis, et de toute leur lignée ». Il ne contrôle plus la machine à tuer : la machine a pris le pouvoir ! Et pour nous les Russes, c'est la grande leçon, celle que nous pouvons vous enseigner : on ne peut que perdre le contrôle de ce type de mécanisme. C'est la grande intelligence du Capitaine Léger que d'avoir compris cela et de l'avoir utilisé contre vos ennemis en Algérie.
- Explique-toi mieux !

- Pour fonctionner la *bleuïte* a besoin d'hommes frustes, des solipsistes porteurs d'une idéologie simpliste : moins de 2% des agents du NKVD avaient fait des études supérieures... 75 % d'entre eux n'ont fait que des études primaires. Ce sont des gens souvent issus des populations tribales et claniques les plus primitives de l'URSS. Ils sont entièrement dévoués à la cause révolutionnaire et suivent les ordres dans un esprit d'émulation. C'est à qui découvrira une « ligne » nouvelle et remplira ses quotas plus vite que la région voisine. C'est là que l'on voit que le système des quotas imaginé par Staline pour contrôler le processus se pervertit en accélérateur de la folie meurtrière.
- Chez nous, les musulmans n'ont pas besoin de quotas pour rivaliser en inventivité morbide, il suffit qu'un imam les stimule... Mais, je ne comprends pas comment les quotas fixés par Staline ont accéléré le rythme des arrestations.
- Simple ! la répression découvre aussi des traîtres et des saboteurs au sein du NKVD, un de ses premiers chefs, Yagoda, sera exécuté. Alors les tueurs prennent peur, ils veulent remplir leurs quotas avant les régions voisines, faire du zèle, montrer qu'ils sont dignes de confiance. Et puis, je sais que certains sont devenus fous : imagine l'état mental de ces hommes qui passent leurs journées à torturer et à tuer. Ce qui peut leur rester d'humanité les force à croire de plus en plus aveuglément au solipsisme qui donne une raison à leurs crimes : les jeunes nazis des *Enzatsgruppen* et de la *Wermarch* qui massacraient les Juifs en Russie ont été pris dans la même logique monstrueuse ; au début, ils tuent peu, mais semaine après semaine les meurtres se multiplient, par dix, par cent, par mille... Alors chez nous les « lignes » prolifèrent, et les statistiques explosent ! comme au Turkménistan où la

torture met à jour « L'organisation contre-révolutionnaire nationaliste turkmène Alach-Orda » qui n'a jamais existé, mais aura 800 de ses membres liquidés.

- Staline ne s'est pas aperçu que la machine produisait des coupables imaginaires ?
- Peut-être... je ne sais pas, je n'étais pas là ! Mais je connais notre logique russe de la peur primitive. Le chef du NKVD de Tomsk en Sibérie l'exprime dans une circulaire secrète à ses hommes, elle est datée du 10 décembre 1937 : « « Vous cassez du bois » - c'est-à-dire vous obtenez des aveux, mais si vous n'y arrivez pas ça ne fait rien, vous mettez dans les affaires de ceux qui n'ont pas avoué deux témoignages de gens qui ont avoué et c'est bon. Je ne vous limite pas côté âge des gens arrêtés, vous pouvez donner des vieux. Ce qu'il nous faut, c'est forcer le rythme, car nos voisins de l'Oural ont pris de l'avance ». *Casser du bois* était un de nos euphémismes pour désigner la torture, *faire un mariage* désignait une série d'arrestations, *envoyer un album* signifiait envoyer une liste de condamnés pour l'accord des autorités supérieures (qui, parfois, se sont plaint de la pauvreté des « albums »). Comme chez les nazis un peu plus tard, ces euphémismes servaient à maintenir le secret sur ces opérations. Staline fut peut-être surpris par le nombre des ennemis de la révolution, mais sa surprise le conforta dans sa certitude que la révolution courrait un danger mortel comme le montre son toast du 7 novembre. Dans cette logique monstrueuse, il valait mieux que dix innocents périssent plutôt qu'un traître et un saboteur survivent pour détruire la révolution : les innocents devenaient des héros sacrifiés à la cause révolutionnaire.
- Passionnant ! C'est exactement ce que pensait le chef de la *wilaya III* du FLN algérien, le colonel Amirouch, dit « Moustache » par ses hommes : « Moustache »... comme

Staline ? ... Avez-vous formé certains cadres du FLN et de son armée ?

- Évidemment ! Et nous avons insisté sur l'importance du noyau dur révolutionnaire qui doit éliminer les traîtres et les saboteurs à tous les moments cruciaux du mouvement : au début, lors des revers, des changements de politiques... les bolchéviques avaient bien compris les erreurs des décembristes de 1825.
- Alors tout s'explique ! Un des lieutenants d'Amirouch en Kabylie, Mahiouz, avait mis au point une torture particulièrement atroce : « l'hélicoptère ». La personne, nue, était mise sur le ventre, chevilles et poignets attachés à une corde suspendue qui permettait de décoller le supplicié du sol et de l'exposer à un brasero. Mahiouz, dit aussi « Hocine la torture », posait les questions. Au bout d'un moment, brisés par l'atrocité des douleurs les suppliciés avouaient n'importe quoi. Une des premières victimes des purges algériennes fut une jeune femme, une jeune militante de l'indépendance algérienne. Mademoiselle Tadjer Zohra une citadine d'Alger, arrêtée par les services français, remise au capitaine Léger, il lui fit croire qu'il avait des agents et des sympathisants dans les rangs du FLN dans les campagnes, on disait alors le *bled*. Elle lui fit croire qu'elle était prête à changer de camp. Il lui fit croire qu'il la croyait. Il lui permit de voir certaines lettres, des faux, envoyées par ces soi-disant traîtres à la cause algérienne. Puis, il lui permit de partir, libre, contre promesse de le renseigner sur le FLN. Elle s'empressa de gagner le maquis dans le *bled*, où les chefs de la *wilaya III*, des paysans suspicieux qui se méfiaient des citadins, surpris par la mansuétude des services français, lui firent subir le supplice de l'hélicoptère. Elle décrivit une « ligne » imaginaire digne de « L'organisation contre-révolutionnaire nationaliste turkmène Alach-Orda »

dont tu viens de me parler. Les soi-disant agents de cette ligne passèrent par l'hélicoptère et donnèrent une nouvelle « ligne », etc., etc., pratiquement jusqu'à la quasi-autodestruction de plusieurs *wilaya* : plusieurs centaines, plusieurs milliers de victimes... on ne connaît pas le nombre exact, car le FLN n'a jamais mené une enquête objective sur cette affaire, ils se sont contentés de faire porter la faute sur les services français. Les musulmans sont incapables d'une pensée critique portant sur leurs comportements... c'est toujours la faute des autres.

- Oui ! Je sais ! C'est ça le solipsisme. Comme chez nous... mais nous on a fait les choses en grand, dans l'ordre du million. En tout ! le peuple russe est grand !
- Tu vois, le cynique ce n'est pas moi !

Chapitre 33

C'était un vendredi, une soirée de fin d'été où la ville en fête savourait le temps qui passe. Informel, le débat avait commencé à la fin d'une réunion de plusieurs services secrets tenue dans les locaux de l'ambassade suisse située dans la Bogoviceva, au centre-ville. De petits orchestres semi-improvisés semi-professionnels, souvent des duos, trios ou quatuors, se produisaient aux coins des rues, sur la place Jelacic, dans les parcs du centre-ville, et dans les jardins intérieurs qui sont une des originalités des immeubles de Zagreb. Vivaldi et le jazz mêlaient leurs harmonies dans une cacophonie sympathique dont les accents feutrés passaient les fenêtres closes de l'ambassade. La réunion des services n'avait pas de lien direct avec l'opération *Badr* ou Sultanat, elle était une routine, hebdomadaire depuis la multiplication des attentats terroristes en Europe et dans le monde. La rencontre n'avait pas duré plus d'une heure, le représentant des services allemands avait expliqué la crainte de ses services d'être dépassés par l'afflux de migrants musulmans en Allemagne... On avait parlé de la Grèce ; de la route des Balkan que suivaient les migrants, et qui pays après pays se refermait dans le désordre... On s'était quitté sur un constat d'impuissance que ni Carolina Beauregard ni Oleg Kamenev n'avaient commenté. Invités, les services turcs n'étaient pas venus : ils étaient en pleine épuration à la suite d'un coup d'État qui venait d'échouer en Turquie.

On connaît les grandes lignes de ce débat qui suivit la réunion officielle en raison des éléments rapportés dans les Mémoires publiés par des témoins. Des notes concernant cette conversation ont aussi été exhumées des archives des États participants ; mais, sauf les notes suisses et suédoises, ces notes ont peu d'intérêts, car l'aspect routinier de ces rencontres ne portait pas les participants à produire des rapports zélés,

surtout s'il s'agissait d'un débat informel faisant suite à la réunion de travail. Pour l'intérêt de ce roman, rédigé plus d'un siècle après les événements, il semble opportun de recréer le vif des dialogues avec la précision imaginaire qu'après exploration des faits la littérature autorise.

Tout semble avoir commencé par une conversation entre le colonel Bardain et son ami russe qui poursuivaient leurs réflexions sur les théories du lieutenant-colonel David Galula. On sait que les deux hommes avaient l'habitude de ces conversations libres et ouvertes. Gustave Safranek, Docteur en philosophie et auteur de la thèse déjà mentionnée (« Éléments comparatifs des philosophies allemande et française au XVIIIe siècle »), ayant entendu prononcer le nom du comte von Clausewitz se sentit obligé d'intervenir. En effet, le Français et le Russe avaient l'air de cantonner le théoricien prussien aux seules techniques de l'art de la guerre dite « conventionnelle » :

- Vous oubliez, Messieurs, que selon Clausewitz la guerre, qui est usage de la violence organisée, ne saurait être comprise en elle-même par elle-même : elle n'est qu'un moyen mis au service d'un but, d'une fin, d'une cause. Par-delà la technicité des batailles de Napoléon, le comte a en tête les idées de la Révolution française qui exporte celles des Lumières. Et puis, le comte rédige ses notes au début du XIXe siècle. Sa femme réunira ces notes pour publier « De la guerre » après la mort de l'officier prussien en 1831. Nous ne sommes pas si loin, un siècle seulement après les victoires d'Eugène de Savoie contre les Turcs qui essayaient de conquérir l'Europe au nom de l'islam. La dernière guerre des Habsbourg, alliés aux Russes, contre les Turcs s'est achevée en 1791, mais le conflit avait commencé dès 1526, à la bataille de Mohàcs.

Le Suisse, le Docteur Müller, causa la surprise en entrant dans la conversation en citant le tome I, second paragraphe, du traité « De la guerre » du militaire prussien :

- « Puisque la guerre n'est pas un acte d'aveugle passion, mais que la fin politique y domine, c'est la valeur de cette fin qui doit déterminer la grandeur des sacrifices par lesquels nous voulons acheter cette fin. »

Carolina Beauregard qui s'apprêtait à quitter la pièce entendit la citation faite par le Suisse et entra dans le débat :

- Et pourquoi donc citez-vous « De la guerre » ?

Le différend fut suspendu, le temps pour le Français et le Russe de résumer en quelques phrases leur conception de « la guerre moderne » selon le lieutenant-colonel David Galula. À l'énoncée de ce nom, Carolina se souvint que le général David Petraeus, qui avait brièvement dirigé la CIA entre 2011 et 2012, avait fait plusieurs exposés sur son action en Irak et en Afghanistan où il avait cité les théories de deux officiers français : le capitaine Trinquier et le lieutenant-colonel Galula. En raison de son association professionnelle et de son amitié avec Anita Ostman, une des spécialistes du monde arabe à la CIA, Carolina avait été invitée à plusieurs séminaires dirigés par Anita Ostman et par Paula Broadwell du *Jebesen Center on Counter-Terrorism* (Centre Jebesen sur le contre-terrorisme) récemment créé à l'Université Tufts dans le Massachusetts. Lors de séances de formation de la CIA, ces deux expertes avaient consacré un séminaire de quatre heures au livre de Galula : « *Counterinsurgency Warfare. Theory and Practice* » (La guerre contre-insurrectionnelle. Théorie et pratique). Le séminaire avait été suivi de la projection du film de Gillo Pontecorvo « La bataille d'Alger » (1966) une coproduction italo-algérienne, qui, pour une part, pouvait illustrer les théories de Galula. On ne savait pas alors que Paula Broadwell, qui avait coécrit une biographie savante du général Petraeus était aussi sa maîtresse : « l'affaire Petraeus », qui allait couter son poste au directeur de la CIA, n'avait pas éclaté, d'ailleurs le général n'avait pas encore été nommé à la tête de la CIA par le Président Obama. Carolina et Anita avaient regretté la

démission de David Petraeus, il était de ces novateurs qui savent changer ce qui doit être changé tout en conservant ce qui doit être conservé. Elles s'étaient reconnues dans ses idées qui donnaient de la guerre une perception totale : psychologiques, économique, culturelle, etc., etc. Ce sont ces connaissances et son expérience qui permirent à Carolina, sitôt les premières explications du Russe et du Français terminées, d'entrer pleinement dans le débat en disant :

- Parmi les peuples civilisés, la guerre n'est qu'un instrument ; parmi les peuples primitifs, elle est parfois une façon de vivre, un modèle anthropologique, qui, statistiquement, produit des individus à la psychologie fruste : « Je veux, je prends ; tu t'opposes, je tue ! ».

On ne sait pas qui demanda :

- Connaissez-vous des peuples primitifs qui ont eu la guerre comme « modèle anthropologique » ?
- En Amérique, les Apaches et d'autres tribus indiennes qui pillaient les peuples voisins pour vivre. Ou encore les Mayas qui faisaient la guerre pour capturer des prisonniers offerts en sacrifices humains au soleil. Ils croyaient que sans ces sacrifices le soleil cesserait de briller, la mort des uns nourrissait la vie des autres. En un sens, leurs guerres étaient à la fois un modèle anthropologique et une obligation religieuse.
- Toute proportion gardée, d'une façon moins barbare peut-être, l'islam est dans une situation comparable, dit le colonel Bardain, qui, devant l'expression de surprise de ses vis-à-vis ajouta : les Arabes polythéistes qui nomadisaient dans la péninsule arabique pratiquaient une guerre permanente de razzia ; et de défense de leur territoire, de leurs troupeaux, de leurs femmes et de leurs puits. Cette forme de guerre, certes ritualisée pour en contrôler les effets destructeurs, était le « modèle

anthropologique » des Arabes, pour reprendre l'expression employée par Madame Beauregard.

- Et vous pensez que ce « modèle anthropologique » est encore présent dans le Coran ? demanda le Suisse qui pensait visiblement que l'innocence de sa question ne contrevenait pas aux principes de la neutralité helvétique.
- Absolument ! Le Coran a fixé dans un credo religieux le modèle anthropologique des Arabes. La guerre qu'ils mènent contre le monde entier est à la fois moderne et primitive. D'où nos difficultés à la comprendre, et à combattre efficacement !
- Pouvez-vous développer ce point, s'il vous plait ? demanda Carolina

Le colonel Oleg Kamenev prit la parole :

- Il y a un instant l'Allemand a parfaitement illustré ce point. Les migrations sont aussi vieilles que l'histoire des hommes. Dans les premiers siècles du christianisme en Europe, les Germains attaqués par les Huns ont franchi le Rhin avec la permission des Romains qui gardaient cette frontière... et quelques siècles plus tard, s'étant familiarisés avec la situation politique et militaire de l'Empire, les Germains ont détruit Rome...
- Et vous pensez que les migrants musulmans vont détruire l'Allemagne ? demanda le Suisse qui décidément avait une interprétation large de la neutralité helvétique.
- Oui ! et il ne leur faudra pas quelques siècles puisqu'ils ont déjà commencé... Comme à Médine, alors appelée Yatrib, une oasis qui, vers 620, accueille Mohammed et les premiers musulmans persécutés dans la ville de La Mecque. La tradition musulmane appelle cet exode *l'hégire* et ces gens les *Muhajirin*, *Muhajir* au singulier, ils sont un modèle pour tous les musulmans. En quelques années, par

la persuasion, le meurtre et la violence, les *Muhajirin* vont prendre le pouvoir dans l'oasis de Yatrib, qui deviendra Médine après que les tribus juives en eurent été expulsées ou massacrées. Le comportement des *Muhajirin* est un modèle pour tous les musulmans : on arrive en pauvres réfugiés persécutés, on impose sa culture à petits pas, puis on conquiert Yatrib (dont on changera le nom en *Medina al Nabi* : la ville du prophète), puis on conquiert La Mecque et toute l'Arabie... puis le monde. En Allemagne et en France, ils ont commencé très tôt la conquête par la persuasion, le meurtre et la violence. Trop tôt, je pense, pour le meurtre et la violence, c'est d'ailleurs la seule erreur qu'ils aient commise pour l'instant.

- Mais enfin, il est aberrant de laisser entendre que tous les musulmans sont des terroristes, dit le Suisse qui revenait aux sages principes de la neutralité helvétique.
- Exact ! Mais tous les terroristes sont des musulmans, et tout est là : le terrorisme n'est qu'un moyen parmi d'autres !
- Tout est là ?
- Oui ! tout est là, car il n'y a pas d'autre communauté humaine vivant en ce monde qui mène une guerre permanente contre toutes les autres communautés. Nous, les Russes, nous les avons combattus pendant des siècles !
- Mais les musulmans ne mènent pas une guerre généralisée contre le monde non musulman ! dit le Suisse qui tenait à sa neutralité.
- Si ! Ils mènent cette guerre, car elle fait partie intégrante de leur religion. Toute l'histoire de l'islam témoigne de cette guerre sainte qui leur a permis de conquérir la partie sud du bassin méditerranéen, le Moyen-Orient, une partie

de l'Europe, etc. Cette guerre sainte fut un succès remarquable et rapide. Elle ne s'est calmée qu'au XIXe siècle lorsque l'avant-garde de l'islam conquérant, la Turquie et ses colonies, a été vaincu par les techniques militaires inventées en Europe, et qui étaient le fruit d'un système de civilisation incompatible avec le **solipsisme islamique**.

- Qu'entend-on par solipsisme islamique ?

La question avait été lancée par un participant resté silencieux jusque-là. Elle ne s'adressait à personne en particulier. En raison de sa formation philosophique dont il était fier, Gustave Safranek avait cette tendance narcissique propre aux professeurs titrés, il aimait mettre ses connaissances en avant :

- Le solipsisme est une attitude philosophique qui consiste à nier l'existence de ce qui est « autre » : une autre façon de vivre, de penser, d'être... et même de se vêtir ! Certains solipsismes sont relativement inoffensifs, par exemple ceux qui touchent aux goûts... vous connaissez ce trait d'humour d'Alphonse Allais : « Je déteste les épinards, et c'est très bien ainsi, car sinon j'en mangerais, or je déteste ça ! » ; d'autres, qui produisent les exclusives idéologiques, par exemple l'antisémitisme, sont très dangereux. Le développement des sciences occidentales a consisté, pour une part, à libérer la pensée européenne du solipsisme chrétien. Un solipsisme qui, il faut l'admettre, n'avait pas la cohérence de celui que crée l'islam chez ses sectateurs.
- Que voulez-vous dire ?
- Le solipsisme chrétien manque de cohérence, car d'une part la Bible est une collection de textes d'origines diverses et parce que, pour cette raison même, l'Église a très tôt développé une exégèse critique des écrits

bibliques. Elle a pu le faire, car la Bible ne proclame pas clairement que ses écrits sont tous l'absolue parole de Dieu. Les hommes peuvent donc faire une évaluation critique des textes religieux. Une telle exégèse critique est impossible dans l'islam puisque le Coran **est** parole de Dieu : les hommes doivent croire et mettre en pratique, toute critique est hérétique, toute critique est une apostasie. Le Coran condamne les apostats à mort. Il suffit que l'accusation soit portée par trois musulmans fidèles pour que l'apostasie soit reconnue. Une religion qui permet à ses fidèles de mener une critique rationnelle de ses textes ouvre les portes à un processus de révolution permanente de la pensée. Nos découvertes scientifiques ne sont rien d'autre que la mise en pratique de ce principe. À l'inverse, une religion qui interdit sous peine de mort la critique de son texte fondateur ferme les portes à tout processus de libre pensée. Depuis des siècles, le monde musulman n'invente rien, il vit, plutôt mal, des inventions des autres. Le monde musulman illustre cette pensée de Sartre dans « l'Être et le Néant » qui à propos du solipsiste écrit, je cite de mémoire : « il se débarrasse du concept de l'autre et prouve qu'il est inutile à la constitution de son expérience. » Vous avez là toute l'histoire du monde arabo-musulman : il se débarrasse de l'autre, et s'il ne le peut pas dans l'immédiat, il ruse, en attendant le moment où il pourra s'en débarrasser !

- Docteur Safranek, ce que vous dites est intéressant, dit le Docteur Müller qui avait une formation d'historien, mais j'ai du mal à faire le lien entre vos propos sur l'exégèse, le solipsisme, et la guerre moderne que l'islam, selon vous, est censé mener contre le reste du monde.

Le colonel du FSB prit la parole :

- Sur les dangers du solipsisme, vous pouvez faire confiance aux Russes ! Si notre collègue allemand était encore là, je

suppose qu'il pourrait nous parler du solipsisme nazi. Communisme, nazisme, les fondamentaux étaient les mêmes : l'existence des autres est insupportable, car elle met en danger l'existence de soi !

- Et pourquoi donc, colonel ?
- Tout simplement parce que les autres montrent qu'il est possible d'exister, et de réussir, sans baigner dans le même solipsisme, et que si on veut les forcer à croire, ils résisteront !
- C'est ridicule ! Je suis Suisse, fier de l'être ! Vous allez dire que c'est mon solipsisme, mais je ne veux pas faire la guerre aux autres. Je veux leur vendre du chocolat !

Il y eut un éclat de rire parmi les présents. Le Russe reprit :

- Être Suisse... ou Russe n'est pas un solipsisme, c'en est même le contraire : c'est une nationalité dans un monde de nations qui se reconnaissent les unes les autres. L'Assemblée des Nations Unies est le symbole visible de cette reconnaissance mutuelle. Être musulman, c'est appartenir à une communauté qui se considère comme désignée par Dieu pour dominer toutes les autres communautés. Pour parvenir à cette domination, il faut suivre les préceptes du Coran ainsi que ceux issus de la vie du prophète : ils enseignent ce qu'il faut faire pour parvenir à cette domination, ça ! c'est un solipsisme.
- D'accord, colonel, d'accord ! Mais pourquoi la guerre ?
- Très bonne question. Dans l'Empire turc d'autrefois, chrétiens, juifs et musulmans vivaient en paix ! Une paix relative comme toutes les choses humaines, mais la paix tout de même. Ils vivaient en paix parce que le solipsisme musulman était exhaussé par la domination qu'il exerçait sur les autres communautés religieuses. Avec finesse le Coran prescrit une discrimination négative vis-à-vis des

juifs et des chrétiens. Dans l'Empire turc, les musulmans avaient le monopole des fonctions politiques et militaires, les autres payaient des impôts discriminatoires. Le plus terrible était « l'impôt du sang » : les familles chrétiennes et juives qui vivaient sous domination ottomane devaient fournir des enfants mâles au pouvoir turc qui les convertissait et en faisait des soldats et des administrateurs, parfois châtrés pour en faire des eunuques. Dans une large mesure, les fonctions ni politiques ni militaires (le commerce, la finance, les techniques, les sciences, etc.) étaient ouvertes aux communautés discriminées. Le but du système était de conforter le solipsisme musulman en forçant les autres à se mettre à son service. L'esclavage était aussi une technique employée pour mettre les autres au service de l'islam. On ne pouvait rêver piège plus infernal pour enfermer une communauté dans son solipsisme : elle prend, elle ne donne rien ! Mais il y avait un problème : lorsqu'ils étaient hors de portée des Turcs, les autres, les juifs et les chrétiens, existaient, pensaient, travaillaient, inventaient, prospéraient. En dehors de l'Empire turc, les chrétiens et les juifs combattaient l'invasion musulmane, et, dès le XVIIIe siècle, ils multipliaient les victoires alors que l'empire accumulait les défaites, notamment face aux armées des tsars de Russie. C'est alors que commence le grand scandale qui a rendu le monde musulman fou !

- Vous exagérez ! Je connais beaucoup de musulmans qui sont comme vous et moi ! Sommes-nous fous sans le savoir ? Demanda un Suédois qui suivait le débat avec intérêt.
- Je parle d'une communauté et non des individus qui la composent. Je parle des réalités statistiques et non des réalités individuelles. Chez nous aussi, aux pires moments du communisme, nous les Russes nous avons des

individus qui, à leur façon, refusaient de s'abandonner à la folie collective : des écrivains comme Boulgakov, des compositeurs prudents comme Shostakovich, des scientifiques comme Sakharov, des mystiques comme Soljenitsyne, et tous les anonymes qui souffraient et survivaient en silence. Mais ces gens ne changeaient rien dans l'immédiat à la folie collective du système qui dirigeait le pays. Le solipsisme marxiste-léniniste a duré chez nous moins d'un siècle ; de plus, il était marqué du sceau de l'ambiguïté de la raison : le vers était dans le fruit ! Rien de tel en ce qui concerne le solipsisme mahométan : il dure depuis quatorze siècles, les cerveaux ont été lavés, lessivés. Comptez trois générations par siècle... cela fait quarante-deux générations de gens enfermés dès leur plus jeune âge dans le solipsisme musulman. Aucun totalitarisme n'a fait aussi mal !

Le Scandinave n'était pas d'accord :

- Vous parlez de l'islam comme si cette religion n'était que négative, mais il y a des aspects positifs dans l'islam...

Le Russe lui coupa la parole :

- Il y avait des aspects positifs dans le communisme... Vous avez peut-être entendu cette phrase du Président Poutine : « Quiconque regrette le communisme n'a pas de tête ! Quiconque ne regrette pas le communisme n'a pas de cœur ! » Si les solipsismes idéologiques n'avaient que des aspects négatifs, il y a longtemps qu'ils n'intéresseraient plus personne !

Dépit d'avoir été interrompu, le Suédois lança :

- De toute façon, vous ne nous avez pas expliqué ce que vous entendez par « le grand scandale qui a rendu fou le monde musulman ». Où voyez-vous ce « grand scandale » ?

- Dans les succès de l'Occident chrétien et juif, ou judéo-chrétien. De toute façon, le christianisme n'est que l'**épigone** d'une secte juive stimulée par la philosophie grecque ! Ses succès mettent en évidence les échecs de l'Islam.

À cet instant, le colonel Bardain prit conscience du fait que Kamenev était un patronyme d'origine juive. Bien qu'il ne reniât aucunement les origines juives du christianisme, le mot épigone avait blessé Bardain dans ses convictions chrétiennes. Selon lui, pas plus saint Paul que les Pères de l'Église ne pouvaient être considérés comme des épigones. Ils étaient des inventeurs, et comme tous les inventeurs, ils avaient eu besoin d'un point de départ : le judaïsme. Le Français prit la parole en s'adressant directement au Suédois :

- Faites un effort d'imagination ! Imaginez que, depuis des siècles, vous êtes élevé parmi des gens persuadés que leur religion est un don de Dieu transmis par un livre **incrée**, le Coran, qui dit tout ce que vous devez savoir pour accéder à ce que le christianisme appelle « la vie éternelle ». Ce que dit ce livre est sans complications, il est simple et direct dans ses prescriptions et il assure aux individus mâles un pouvoir quasi absolu sur les femelles. De plus, il dénonce les religions issues de messages divins antérieurs aux siens comme des ruses d'hommes pervers et du démon qui ont travesti le contenu déjà islamique du message divin. En raison de ces trahisons, le livre vous ordonne de combattre pour assurer la victoire de Dieu. C'est ce que vos ancêtres ont fait, allant de victoire en victoire au service de Dieu. Puis, progressivement, les victoires se font rares. Au XVe siècle, les infidèles, ceux qui ont trahi les messages divins et ont refusé de reconnaître la vérité de votre livre, découvrent un Nouveau Monde, les Amériques, qu'ils convertissent à leur religion impie. Mais pourquoi ? les côtes du Maroc ne sont pas plus éloignées

des Amériques que celle du Portugal ou de l'Espagne. Comment Dieu a-t-il pu permettre un tel scandale ? Le solipsisme islamique a réponse à tout : Dieu a voulu dire aux musulmans qu'ils n'étaient pas assez fidèles à son message. On redouble de zèle ! Malheureusement, le scandale continue : la guerre sainte enchaîne les défaites... mais le malheur n'est-il pas le tonique des justes ? Alors, pendant des siècles on se tonifie entre soi. Jusqu'à la découverte du pétrole déposé par Dieu sous les sables des déserts d'Arabie, au lieu même où est né le prophète de la vraie religion et où se développe la lecture la plus pure de la vérité coranique : le wahhabisme ! Alors les fidèles inventent une guerre nouvelle, la guerre économique qui force les infidèles à payer aux musulmans la *jizya*, la taxe qui montre leur humiliation : le prix du pétrole !

Quelques visages exprimaient le doute devant les propos du colonel français, il s'en aperçut et dit avec vivacité :

- Si vous ne me croyez pas, lisez le Coran, la sourate numéro 9 ; à partir du verset 25 ou 26, vous avez l'explication théologique de la guerre sainte contre les infidèles.

Le docteur Müller était allé dans son bureau chercher un Coran, il était revenu et feuilletait la traduction ancienne et savante faite par l'arabisant français Régis Blachère :

- Ah, voilà ! Sourate 9, « Revenir [de l'erreur] ou [L']immunité », verset 25. Il marmonna un instant, visiblement, ce qu'il lisait n'avait que peu de rapports avec les propos du colonel Bardain. Puis, il répéta, ah, voilà ! verset 29 : « Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au Dernier Jour [*qui*] ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et son Apôtre ont déclaré illicite, [*qui*] ne pratiquent point la religion de Vérité parmi ceux ayant reçu l'Écriture !

[Combattez-les] jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement (?) et alors qu'ils sont humiliés. » Il s'était remis à marmonner, puis, à nouveau, ah, voilà ! verset 30 : « Les Juifs ont dit : « Ozaïr est fils d'Allah. » Les Chrétiens ont dit : « Le Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [*de la vérité*] ! »

Puis, le Docteur Müller, recommença à marmonner, puis : « Ah ! la suite n'est pas mal non plus... » et comprenant qu'il devait décider de continuer à lire ou de cesser, il décida de cesser et annonça avec une modestie un peu feinte :

- J'avais oublié ce galimatias indigeste, qui, du reste, donne raison au colonel et illustre parfaitement ce que notre collègue russe appelle « le solipsisme islamique » : on ridiculise le solipsisme religieux des autres pour glorifier le sien. On est en plein délire. Un délire qui tue !

Carolina Beauregard trouvait que le débat avait pris un tour philosophique qui, s'il ne manquait pas d'intérêt, lui semblait fort éloigné de la façon pratique de mener et de gagner cette guerre à la fois moderne et primitive où son pays était engagé depuis le 11 septembre 2001 :

- Vous avez parlé de guerre économique. Nous l'avons compris et mon pays ne dépend plus du pétrole arabe depuis que le président Obama a lancé les programmes d'extraction des schistes bitumineux aux États-Unis et au Canada. Nous ne payons plus la « *jizya* » pétrolière depuis quelques années. Mais le reste du monde continue de payer « la taxe des infidèles » qui permet à l'Islam de financer la construction des mosquées, d'exporter des imams qui répandent la guerre sainte, et de financer le terrorisme. Comme dans tous les conflits armés, l'ennemi a des bases territoriales à partir desquelles il produit sa

propagande, finance ses opérations, entraîne ses soldats ! La péninsule arabique et le Pakistan sont de ces territoires, nous le savons ! Mais l'Europe également, et le reste du monde !

Le colonel Kamenev ne put s'empêcher de lancer :

- Grâce à vous ! Et grâce aux sales coups que vous nous avez faits en Afghanistan ! Vous auriez dû laissez Saddam Hussein prendre le Koweït, ça aurait calmé les Saoudiens !

Cette interruption fut ignorée et le colonel Bardain répondit à Carolina :

- En effet, la guerre est subtile, les musulmans ont pris l'économie mondiale en otage. Nous devons mener cette guerre subtile en diminuant notre dépendance énergétique, en renforçant la dépendance du monde musulman qui ne produit ni la nourriture ni les équipements dont il a besoin.
- Comment ?
- Cela nécessitera une réorganisation des économies nationales et de l'économie mondiale.
- Pas facile ! Cela prendra du temps...
- Vous êtes loin de l'ennemi, les océans vous protègent. Nous n'avons pas cet avantage géographique qui vous protège de l'invasion démographique, nous devons être subtils. La guerre est globale, nous devons la penser globalement et agir localement sur les points précis qui coûtent à l'ennemi.
- Par exemple ?
- Il faut l'appauvrir... il y a des techniques pour ça. L'économie est un front de cette guerre nouvelle, et nous disposons d'armes nouvelles : la dépendance économique

n'est pas à sens unique. La culture est aussi un front essentiel, le plus important peut-être. Face à l'Allemagne nazie, l'Angleterre a tenu grâce à la profondeur de sa culture de liberté, magnifiquement exprimée dans les discours de Winston Churchill. Sur ce point, l'Europe se cherche encore, mais ses peuples sont puissants, ils ont traversé l'histoire avec brio. Si les élites sont parfois défaillantes et veules, voire corrompues, les peuples ne le sont pas !

- Pardonnez-moi colonel, dit Carolina, ce que vous dites est courageux... martial en quelque sorte... peut-être un peu populiste comme on le dit aujourd'hui. Mais ce sont là des propos de caractère général, la guerre demande des actes concrets.
- Le problème est que dans cette guerre les épisodes militaires ne sont pas, pour l'instant, les plus importants.
- Nous sommes bien d'accord, mais que faut-il faire ?
- Le but de l'ennemi est de faire de l'Europe une terre d'islam. Son but n'est pas la conquête du territoire ou la prise du pouvoir politique, son but est le contrôle de la population, comme lors des premières invasions musulmanes. L'ennemi nous envoie des migrants, en majorité des jeunes hommes. Si un sur dix ou sur cent parmi eux devient un soldat d'Allah, ils feront de gros dégâts. Nos politiques refusent de percevoir ce mouvement migratoire comme un élément de la guerre moderne. Il faut dire que les musulmans se servent avec habileté du droit humanitaire créé par l'Occident dans un contexte historique qui n'était pas celui d'une invasion démographique. La pitié est aussi une arme redoutable dont les effets sont multipliés par la tradition chrétienne de compassion et de vertu des pauvres ; et par les images des médias ! Quel habile détournement des éléments qui

font la force de l'Occident pour le détruire ! Cela me rappelle l'utilisation des avions civils américains pour en faire des bombes volantes en septembre 2001. Jusqu'à présent, je dois dire que l'invasion humanitaire par l'islam s'est montrée plus efficace que toutes les invasions militaires menées dans le passé. Même du temps de l'occupation allemande, il n'y avait pas six à sept millions d'Allemands en France. Il faut donc stopper le flux migratoire qui est pour l'instant l'aspect de la guerre moderne le moins compris. Sinon, la composition démographique du pays sera subvertie avec la bénédiction naïve et mortelle des humanitaires.

Avec une gouaille qui ne lui était pas habituelle, le colonel Kamenev prit la parole :

- Hé ! Bardain ! tu as oublié d'en parler à Merkel avant sa surprise-partie pour trois millions de musulmans ! Et qu'as-tu dit à tous ces Présidents français qui, depuis Valéry Giscard d'Estaing, invitent les musulmans du Maghreb à venir faire la fête en famille en France !

Le colonel Bardain fut désagréablement surpris par l'intervention. Habituellement, son ami buvait peu, il chercha des bouteilles sur la table de la réunion. À sa surprise, il y en avait, en nombre, un rosé vaudois dit « œil-de-perdrix », du fendant du Valais, des eaux de vie d'abricot et de poire, et des fromages, et du saucisson vaudois, de la viande des Grisons, des ranequins... bref tout ce que la gastronomie helvétique offre pour un encas rapide. Après avoir rapporté le Coran dans son bureau, le Docteur Müller, Genevois comme son nom ne l'indique pas, aidé par d'autres participants avait rapporté boissons et nourriture pour monter en quelques instants ce buffet modeste et somptueux. Pris par le débat avec la belle représentante de la CIA, le colonel Bardain n'avait remarqué ni les agapes ni les verres que le colonel Kamenev vidait avec satisfaction. Bardain décida d'ignorer la remarque, elle était

issue de leurs tête-à-tête passés, mais ici d'une franchise déplacée. Il sourit avec indulgence à son ami qui en conclut que Bardain avait apprécié la subtilité de son humour. Évidemment, il n'en était rien. Bardain jugeait que son ami s'était comporté comme un ours de Sibérie dans un magasin de porcelaine : un éléphant n'aurait pas fait mieux.

Avec cette obstination qui caractérise tous les serviteurs d'un pays puissant, Carolina Beauregard continuait son questionnement comme si de rien n'était :

- Bien, les flux migratoires sont un des fronts de la guerre moderne, et après... quels sont les autres ? Que tirez-vous encore des idées de Galula ?
- Dans la lutte contre le solipsisme islamique nous disposons de quatre instruments clefs : notre structure politique, nos administrations locales et nationales, la police et l'armée. Il faut que ces quatre instances travaillent ensemble pour vaincre l'ennemi. Car le but de la guerre est le contrôle idéologique de la population. Le Docteur Müller a, tout à l'heure, fait une citation de Clausewitz qui mettait en relation le but de la guerre et les sacrifices que la population est prête à consentir pour atteindre ces buts. Docteur Müller, pouvez-vous répéter votre citation, je vous prie ?

Le Docteur Müller finit son verre de fendant comme pour se remémorer la citation qu'il redit sans fautes. Le colonel Bardain en retint ce passage qu'il reprit à voix haute en détachant chaque mot clef :

- « C'est la **valeur** de cette **fin** qui doit déterminer la grandeur des **sacrifices** par lesquels **nous voulons** acheter cette fin. » Tout est là ! Qui est ce « nous » qui se sacrifie pour son but ? Dans la guerre moderne, il y a deux « nous », deux populations, puisque nous avons commis l'erreur d'accueillir une importante population musulmane

prisonnière du solipsisme islamique. Deux populations dont les objectifs sont différents. La population musulmane a pour objectif offensif d'imposer l'islam à la France de la façon dont l'islam a été imposé à tous les territoires conquis dans le passé : par la conviction, la ruse et la violence. La population française a pour objectif défensif la conservation de ses libertés et du mode de vie qui en résulte. En France, nous sommes aujourd'hui dans une situation comparable et inversée par rapport à notre situation militaire pendant la guerre d'Algérie.

Le colonel vit que ses paroles avaient éveillé l'intérêt des cinq ou six personnes qui participaient aux agapes et au débat.

- La situation est comparable puisque nous avons deux populations en conflit : les musulmans et les autres ; elle est inversée, car le rapport démographique est interverti : les musulmans majoritaires en Algérie sont minoritaires en France. Pourtant, en raison de l'indépendance gagnée par l'Algérie, les musulmans font en France preuve d'une arrogance de conquérants. Pour des raisons complexes, jusqu'à présent les Français ne se sont pas ouvertement révoltés contre l'invasion musulmane en France. Je veux dire que les Français ne se sont pas révoltés de la façon dont les Algériens se sont révoltés en Algérie contre la présence française. J'aurais aussi pu prendre l'exemple de la Résistance française contre les Allemands.
- Ces révoltes sanglantes et cruelles sont-elles inévitables ? demanda Carolina.
- Oui et non ! Oui si l'on connaît la force du solipsisme islamique, ou celle du solipsisme nazi, non si l'on considère la façon dont Mendela et De Klerk ont trouvé un compromis pour éviter à l'Afrique du Sud de sombrer dans la misère. Je parle de la misère dans laquelle le reste de l'Afrique a sombré après la décolonisation.

- Vous voulez dire que les musulmans sont incapables de compromis ?
- J'en suis convaincu. N'oubliez jamais la force du solipsisme islamique : reconnaître la légitimité de l'existence des autres c'est mettre en question sa propre existence. Tout compromis peut être le début de la fin. Les musulmans n'acceptent le compromis que dans la mesure où ils estiment que, par rapport à la guerre ouverte, la négociation leur offre une plus grande chance de victoire. Qu'elle soit réelle, symbolique, ou tactique.
- Ce que vous décrivez est une guerre sans fin...
- Dans l'Histoire, toutes les guerres ont une fin... jusqu'à la suivante. Il est possible que pour gagner cette guerre, notre civilisation doive connaître une mutation qui nous fera gagner un degré d'humanité, un « supplément d'âme » comme le disait Charles de Gaulle... ou nous perdre.

Est-ce par optimisme de nature ou par l'inattention causée par son impatience ? On ne sait ! mais Carolina n'entendit pas les derniers mots de la phrase du Français.

- C'est bien loin tout ça ! Et il est tard. J'aimerais poursuivre cette passionnante discussion... peut-être en aurons-nous l'occasion... Si, si, j'y tiens ! Mais ma journée, comme les vôtres Messieurs, a été longue. Je suis fatiguée... Nous nous reverrons bientôt !

Carolina Beauregard salua les six derniers agents qui suivaient les débats, le colonel Kamenev se leva avec une raideur que le mélange de fendant et de poire Williams expliquait. Toutefois, il baisa avec élégance la main tendue de Carolina qui fut surprise et amusée. Son départ fut le signal de la fin de la soirée.

Chapitre 34

À peine sortie de la réunion chez les Suisses, Carolina se rendit au parking de la place aux Fleurs prendre le véhicule de location qu'elle y avait garé quelques heures plus tôt. La place était en fête, remplie d'une foule joyeuse, et la nuit s'illuminait de la variété des vêtements colorés qui habillaient tous ces corps en mouvement. Du côté du café-cinéma *Europa*, la rue et les tables des bistrotts bruissaient des conversations que les notes de musique de deux petits orchestres ne couvraient pas. Il était près de minuit, en moins de deux heures elle pouvait être à Opatija, la station balnéaire de l'Adriatique où elle avait rendez-vous avec l'homme qu'elle aimait, Raphaël Vendramin. Elle avait réservé une chambre à leurs noms « Beauregard-Vendramin » à la villa Ariston, un petit hôtel en bord de mer, à deux pas d'Opatija. Ils ne s'étaient pas revus depuis les dix jours de vacances et de travail qu'ils avaient passés à Alexandrie. Une ligne maritime rapide reliait deux fois par semaine Venise et Rijeka, le port de Croatie qui jouxte Opatija. Opatija était autrefois un village vénitien appelé Abbazia, qui devint au XIXe siècle une petite ville estivale où les Habsbourg et la noblesse hongroise passaient l'été... jusqu'en 1918 lorsque l'Empire des Habsbourg explosa.

Deux catamarans, *Jadran* et *Adriatico* (*Jadran* est le nom de la Mer Adriatique en croate), faisaient le trajet Venise-Rijeka en un peu plus de deux heures. En Italie on appelait encore Rijeka « *Fiume* », du nom porté par la ville jusqu'en 1945 lorsque l'Italie occupée par les Alliés dut céder l'Istrie qui fut attachée à la Yougoslavie de Tito. La cité perdit son nom italien qui fut traduit en croate. *Fiume* : « rivière » en italien se dit « *Rijeka* » en croate. Pendant des siècles la ville et l'Istrie avaient été romaines, puis vénitiennes, puis autrichiennes, puis italo-françaises après que Napoléon eut aboli la souveraineté vénitienne en 1797. Après la chute de Napoléon en 1814,

l'Autriche avait réoccupé la région qu'elle avait reperdue en provoquant puis perdant la Première Guerre mondiale. Au fond, cette région d'Europe Centrale, comme le reste du continent, souffrait d'un excès d'Histoire, celle des batailles. Un excès qui favorisait l'apparence de l'oubli, on croyait oublier car on ne savait pas par quel bout l'Histoire devait être prise, et puis le politiquement correct de gauche avait fait de l'Histoire un savoir mal pensant. Les rois de la bien-pensance, c'est-à-dire les puissants du moment et les imbéciles, inventaient l'Histoire, et son oubli selon les besoins de leurs instants.

Raphaël était arrivé à Fiume vers deux heures et quart. En dépit du passé vénitien du pays, il n'avait pas voulu visiter la cité occupée par les *Arditi* de d'Annunzio de 1919 à 1920 où ils avaient établi « la Régence de la province italienne de Carnaro ». Le seul état utopique de l'histoire mondiale non seulement pensé, mais créé par des intellectuels. Sa constitution était un mélange combinant avant-gardisme esthétisant (les arts et la musique y sont des obligations citoyennes !), corporatisme à la Proudhon, anarchisme, égalitarisme absolu, avec des articles d'un féminisme surprenant (abolition de la sujétion de la femme à son mari) qui font de ce texte surréaliste un manifeste libertaire méconnu. En bref, une sorte de « Mai 68 » avant terme. En général, les livres d'histoire bien pensants publiés après Mai 68 décrivent à tort cette utopie brièvement réalisée comme un état préfasciste. C'est faux, comme le montre sans détour la lecture de la première phrase de l'article 4 de cette confondante constitution : « La province reconnaît et confirme la souveraineté de tous les citoyens sans distinction de sexe, race, langue, classe ou religion. » En décembre 1920, un bombardement de la marine italienne mit fin à ce gouvernement d'utopistes où s'étaient rassemblés tous les marginaux d'Europe et de Navarre, y compris les drogués. D'Annunzio, il se stimulait à la cocaïne, haranguait la foule une fois par semaine du haut du balcon de l'Hôtel de Ville. Il quitta

Fiume occupée par l'armée italienne et trouva refuge dans son domaine du lac de Garde pour y vivre bientôt en nabab des largesses de Mussolini, qu'il méprisait d'une admiration lointaine. De son côté, Mussolini cultivait la même ambiguïté vis-à-vis de cet homme que l'époque considérait comme un génie de la langue italienne doublé d'un héros de la Première Guerre Mondiale. On raconte que le Duce disait : « Quand on a une dent pourrie comme d'Annunzio, on l'arrache ou on la remplit d'or ! » Le dentiste en chef de l'Italie d'alors avait décidé de couvrir d'Annunzio d'or. Il en profitait !

Ce passé d'annunzien du port croate explique la rapidité avec laquelle Raphaël traversa la ville dans le taxi qui le conduisit en vingt minutes à Opatija. À Venise, Raphaël trouvait déjà déplaisant d'avoir à souffrir l'omniprésence de ce poète brouillon, et un temps franc-maçon, qui ne savait vivre et écrire que dans l'excès : drogues, femmes, mots. Pendant le voyage de Venise à Rijeka, il avait eu tout le temps de se remémorer l'aventure politique de d'Annunzio à Fiume, puis de repenser à Wagner mort au palais Vendramin et célébré par d'Annunzio dans ces vers lourds gravés à l'entrée du palais :

« Dans ce palais

« Le dernier souffle de Richard Wagner

« Entendit les âmes se perpétuer comme la marée

« Qui lèche les marbres

(Le souffle **entend** les âmes qui se perpétuent en léchant le marbre : ça rime à quoi ?)

Arrivé en début d'après-midi à l'hôtel « villa Ariston », Raphaël avait rapidement déposé son bagage dans leur chambre. Puis, il avait suivi la promenade du bord de mer qui conduisait jusqu'aux jardins de la villa Angiolina, à deux pas de l'immense hôtel Kwarner construit en 1884, autrefois appelé « François Joseph » : le premier grand hôtel de cette Riviera. La

marche l'avait affranchi des indolences du voyage en mer ; elle avait calmé son impatience à revoir Carolina ; elle l'avait libéré des agacements causés par l'évocation du dandysme décadent de d'Annunzio. « Un dandy lascif et lassant » avait-il l'habitude de dire lorsque « le cas d'Annunzio » était devant lui évoqué par un franc-maçon qui prenait plaisir à évoquer le haut grade atteint par l'écrivain dans « le rite écossais ancien et accepté ». Parmi les vacanciers, il marchait en rêvant dans le jardin de la villa Angiolina. Il était heureux de la fraîcheur du jardin, des parfums végétaux mêlés à l'air marin, de la vue des arbres verts d'espèces méditerranéennes ou exotiques qui alternaient avec le bleu de la mer et du ciel. Il vit soudain sur la pelouse une statue d'Isodora Duncan dans un de ses libres pas de danse qui enchantaient d'Annunzio et sa maîtresse, l'actrice italienne Eleonora Duse.

Dans son esprit, l'association entre ces trois personnages fut immédiate. Son père lui avait souvent parlé d'Eleonora Duse et d'Isodora Duncan, des célébrités concurrentes de Sarah Bernhardt sur la scène mondiale entre 1880 et 1923. Eleonora Duse était née en 1858 à Vigevano dans une famille de comédiens peu connus. Sa liaison avec d'Annunzio avait commencé à Venise en 1895 où elle jouait « Antoine et Cléopâtre » de Shakespeare au théâtre Goldoni (ex-Vendramin), où Andrea Vendramin, le grand-père de Raphaël, avait sa loge attitrée. À la même époque et dans ce même théâtre, malheureuse d'avoir été rejetée par l'écrivain milanais Arrigo Boito (traducteur de Shakespeare et un des librettistes de Giuseppe Verdi) elle avait encouragé d'Annunzio à écrire pour le théâtre. Amoureux, exalté, flatté de l'intérêt que lui montrait enfin cette femme qu'il courtisait depuis longtemps, c'est à Venise, à l'hôtel Danieli, qu'il lui avait lu les premiers vers de sa pièce « Le rêve d'un matin de printemps ». Eleonora Duse ne sut résister ni au verbe, ni aux yeux clairs de D'Annunzio, ni au reste... Jules Vendramin, le père de Raphaël ne connaissait cette femme que par l'admiration que son père, le vieil Andrea,

n'avait jamais cessé de vouer à la comédienne dont, selon les spectateurs de l'époque, la seule présence métamorphosait la scène. À son tour, Jules avait fini par succomber à la même admiration, victime d'un culte irraisonnable et mystérieux pour une actrice qu'il ne connaissait que par ouï-dire et quelques photos dédicacées « *Pour mon cher Andrea* » perdues dans de vieux livres. Le fils d'Andréa, Jules Vendramin, le père de Raphaël, était né en 1925, un an après la mort d'Eleonora Duse lors d'une tournée en Amérique, à Pittsburgh. Elle avait alors 66 ans et n'était pas riche. Depuis de nombreuses années, elle souffrait de la tuberculose. On dit que lorsqu'il apprit la mort de cette femme qu'il avait aimée, d'Annunzio aurait dit : « Aujourd'hui est morte celle que je ne méritais pas ! » À la demande de d'Annunzio, Mussolini accepta que l'Italie prenne à sa charge les frais de rapatriement du corps de la Diva en Vénétie, à Asolo, où elle repose. Certains journaux de l'époque titrèrent : « Le Duce rapatrie la Duse ! »

Bien plus tard dans la vie de Raphaël à Venise, alors qu'ils allaient au théâtre Goldoni voir parfois des pièces de d'Annunzio, dont le style pompeux irritait Raphaël, son père, Jules, ne manquait jamais, si « la Duse » avait autrefois joué le rôle, de vanter son jeu, son charme, sa grâce... ce qui était surprenant si l'on considère qu'il s'agissait de souvenirs reconstruits, réappropriés à partir de la passion quasi malade qu'Andrea, le père de Jules, avait en son temps voué à cette femme. Comme pour un hommage à son père, le fils avait repris son culte absurde. C'est probablement une des raisons pour lesquelles Raphaël détestait d'Annunzio ; une autre raison était le fait qu'il avait dû apprendre par cœur quelques-uns de ses poèmes au lycée.

Tout aurait été moins obscur, mais pas beaucoup, si Jules et Raphaël avaient su qu'Eleonora Duse avait eu vers 1890 une liaison platonique avec le jeune Andrea lors d'une de ses tournées théâtrales à Venise. Elle y jouait « Antoine et

Cléopâtre » de Shakespeare que son amant d'alors, Arrigo Boito, venait de traduire pour elle. La Duse jouait le rôle-titre, Andrea s'était pris pour Antoine... Une correspondance enflammée avait suivi, des flammes issues d'un seul foyer : Andrea ; flattée, la Diva avait répondu par des mots aimables et sa photo dédicacée qu'elle distribuait avec la même générosité que Sarah Bernhardt dédicacait la sienne : la mode de ces photos dédicacées venait d'être lancée à Paris. Grand-papa Andrea était fasciné par les mains de la Duse qu'il couvrait de baisers lors de leurs rares tête-à-tête, en 1890. Il existe à Londres au *Garrick Club* un moulage en plâtre de la main gauche de la Diva. En effet, sa main était divine et l'on peut comprendre la passion amoureuse d'Andrea. Mais quatre ans plus tard, en 1894, alors qu'Andrea vivait encore dans l'illusion de l'amour qu'il avait cru percevoir dans les rares et sages réponses de la Diva, Eleonora avait succombé au charme de d'Annunzio.

La liaison avait duré dix ans, les amants se retrouvant dans toute l'Europe au gré des tournées de l'actrice et des pérégrinations de l'écrivain voyageur, qui, pingre, ne l'invitait pas souvent. D'Annunzio s'accordant comme à l'accoutumée des liaisons parallèles avec des femmes ; Eleonora faisant de même, avec des femmes. Elle était bisexuelle, plus par effet de mode dans certains milieux artistiques, et par impulsions épisodiques que par goût, car elle aimait les hommes... comme Isodora Duncan avec laquelle elle eut une brève liaison dans les années vingt, et qu'Andrea avait vu danser presque nue dans le jardin du palais Vendramin.

Fâché par tant de réminiscences, Raphaël reprit le chemin du long de mer afin de retrouver le havre neutre de la « villa Ariston » où l'attente de Carolina le protégerait de ces retours d'Histoire qui faisaient le charme, inoubliable hélas... de l'Europe. Il lui arrivait, parfois, d'envier sa belle Américaine qui lui semblait avoir si peu d'Histoire à porter et qui pouvait

encore croire que la force peut tout résoudre. Lui, il savait que ce que la force résout aujourd'hui sera les problèmes de demain. « Et pourquoi pas, à chaque génération suffit sa peine ! » pensait-il alors qu'il cheminait dans la splendeur du sentier du long de mer taillé à mi-hauteur des rocs du rivage.

Il venait d'arriver au jardin de la villa Ariston lorsqu'une averse légère mouilla les aiguilles des pins, réveilla les parfums de la pineraie, des palmes des palmiers, des buissons et des plantes aromatiques qui faisaient le charme de la villa du bord de mer. La symphonie de la pluie surprenait la terre, les végétaux, les rochers, les cormorans, les vaguelettes du rivage et le calme plat de la mer sombre dont la surface lisse scintillait sous l'averse. L'air fut surchargé de senteurs méditerranéennes. Ce fut une catastrophe ! Les murmures de la pluie, les parfums immenses, les vives impressions laissées par la promenade : le jardin de la villa Ariston devint le parc de la villa La Versiliana... tout se ligua pour faire ressurgir dans la mémoire de Raphaël le poème de d'Annunzio « *La pioggia nel pineto* » (« La pluie dans la pinède » écrit en 1902 lors d'un séjour avec Eleonora Duse à la villa La Versiliana, en Toscane). Il avait autrefois appris ce poème par cœur au lycée. Voici qu'il lui revenait par bribes :

Silence ! Au seuil du bois

Je n'entends pas paroles que tu dis humaines

J'entends paroles plus nouvelles

Que parlent les gouttes et les feuilles lointaines

Les mots et les sons lui revenaient précis, mais en désordre :

Écoute ... « E il pino ha un suono, e il mirto altro suono

E il ginepro altro ancora, stomenti diversi

Sotto innumerevoli dita. »

(Et le pin a un son, et le myrte un autre son et le genévrier un autre encore : instruments multiples sous une multitude de doigts)

Il eut la surprise de voir ressurgir un passage étrange, dont le rythme, sinon le sens, l'avaient marqué :

Piove su le tue ciglia nere

Siche par tu pianga ma di piacere,

Non bianca ma quasi fatta virente

Par da scorza tu esca.

(Il pleut sur tes cils noirs, comme si tu pleurais, mais de plaisir. Pas blanche, mais comme décolorée au sortir de l'écorce.)

Puis la fin lui revint. Elle ressemblait au final du premier mouvement. Ce vocabulaire de partition musicale lui venait naturellement en raison de la musicalité qui avait fait le renom du poème, et l'imprégnation de sa mémoire :

Il pleut sur nos mains nues, sur nos vêtements légers

Sur les fraîches pensées que laisse entrevoir une âme nouvelle,

Sur la fable belle,

Qui, hier, me berçait,

Qui, aujourd'hui t'illusionne,

Ô Hermione

La brièveté de l'orage contrastait avec le temps hors du temps que venait de créer la poésie unie au miracle du souvenir. Assis en plein air sous la protection de la terrasse de la villa, Raphaël sortait du temps immobile où l'avaient plongé la pluie et le poème de d'Annunzio qui, **ici**, faisait retomber la pluie d'un autre jour en un autre lieu ... mais où, agitant les atomes du même air, avait soufflé le même vent, qui avait porté les mêmes nuages, déversant la même eau recyclée par les mouvements de la Terre et le feu du Soleil. Si tout était semblable, tout était différent : il aimait Carolina et tout son désir le portait vers elle. Il n'était pas un dandy décadent drogué au sexe et à la coke ! Son poème à lui, c'était son amour pour elle, son poème il l'écrivait dans la réalité des jours,

et non dans l'imagination des pages blanches où le poète exploitait ses sentiments et ceux d'une femme amoureuse dont il était déjà las !

Pour sortir de la fascination esthétique que la versification libre à la musicalité entêtante avait créée en lui, Raphaël cognait fort sur Gabriel d'Annunzio :

- Comme toujours, le poète ment la vérité ! Les indices sont nombreux. Il s'adresse à Hermione alors qu'il vit avec Eleonora, il pouvait être plus franc et dire Ô Eleonora ! C'était pas mal non plus. Mais la vérité n'est pas dans sa nature... il dit Ô Hermione parce qu'Hermione est une Atride, une famille de la mythologie grecque connue par la succession de tragédies qui la détruit, ce sont les Kennedy de l'antiquité ! Sans en avoir l'air, ce salaud insiste sur la blancheur du visage de la tuberculeuse. Il dit le contraire de ce qu'il veut dire tout en le disant : « *non bianca ma quasi fatta virente, par da scorza tu esca* ». Et puis, à la fin, il lui annonce son désamour : « Cette fable belle qui, hier, me berçait, qui, aujourd'hui t'illusionne ». Le Sa-laud !

Pour un homme habituellement modéré, Raphaël se permettait pour une fois d'être excessif. D'Annunzio en était l'excuse : il ne comprenait pas pourquoi son père avait voué un culte à ce personnage et à sa maîtresse. Que le vieux ait été obsédé par Isodora Duncan, la danseuse nue sous ses voiles qui jouait avec talent les tanagras panthéistes... il pouvait comprendre. Mais d'Annunzio et la Duse ! En plus, elle le dépassait d'une tête : le géant de la poésie italienne était un nabot !

Il n'était pourtant pas grand l'effort qui lui eût permis de se réconcilier avec ces deux personnages qui ont marqué l'Histoire de l'Italie, celle de l'Europe... et un peu celle de l'Occident. Son amour pour Carolina et son sens de l'Histoire auraient pu l'aider.

Si l'amour est éternel, si les corps qui le portent ne sont jamais les mêmes, bien qu'ils varient peu d'une génération à l'autre, son expression varie selon les individus et les cultures au fil du temps. D'Annunzio et la Duse s'étaient aimés comme ils le pouvaient faire dans l'Europe de leur temps. Certes, ils étaient des êtres intérieurement plus libres que bien d'autres inégalement déterminés par les conventions religieuses, sociales, professionnelles, etc., de leurs milieux, de leur culture et de leur temps. Certes, ils s'étaient voulus libres selon les exigences de leurs intelligences, mais sans comprendre jusqu'où leur liberté était surveillée par le galop du désir chez d'Annunzio, ou les blessures de la trahison chez Eleonora Duse. Et puis, il y avait le magma volcanique des profondeurs, ce que la psychologie explore, non comme science, mais comme un savoir aux certitudes dangereuses, car incertaines. Et plus sont-elles incertaines, plus les dévots nous forcent à croire, pour ne pas perdre leur foi ! Peu au fait de toutes ces limites, d'Annunzio et la Duse s'étaient voulus libres et heureux en un temps où malgré « L'hymne à la joie » de Schiller » (1785) l'alliance liberté-bonheur était encore une idée neuve en Europe. Ils étaient en quelque sorte des pionniers sur cette route qui aboutirait aux catastrophes des XXe et XXIe siècles. On avait mal entendu le quatrième mouvement de la 9^e symphonie de Beethoven (1824) où se chante le poème de Schiller :

Freude, schöner Götterfunken

Joie, belle étincelle divine,

Tochter aus Elysium

Fille de l'Élysée

[...]

Deine Zauber bibden wieder

Tes charmes rassemblent

Was die Mode streng geteilt

Ce que les traditions avaient séparé

Alle Menschen werden Brüder

Tous les hommes deviennent frères,

Wo dein sanfter Flügel weilt

Quand se déploie ton aile clémente

Ces grands mots d'une époque, immortalisés dans une musique intemporelle, parlaient de la joie et de la liberté. Une liberté nourrie au lait des Lumières, exigeante, quasi maçonnique. On l'a oublié aujourd'hui, mais aux temps où se déroulent les événements de ce roman, la doxa qui dominait la pensée occidentale était que la liberté consiste à vivre sans poser de limites aux désirs : le bonheur était là. Il fallait « s'éclater » comme on disait alors, ce qu'allégrement on faisait ! Dans un mimétisme monstrueux, les individus, terroristes inclus, rejouaient « le big bang » de la création de l'univers. Ces siècles sont « explosifs » du début à la fin : outre les explosions conventionnelles, très efficaces, de deux guerres mondiales, la première bombe atomique explose sur Hiroshima en 1945 et les dernières avant la fin du XXI^e siècle, comme l'on sait.

Pourtant, en ces époques troublées ; où les inhibitions étaient éradiquées par une cohorte d'agents « pensant bien » ; où il était « interdit d'interdire » ; où les hiérarchisations du bien et du mal se confondaient sur la même ligne horizontale ; où les droits étaient sans devoirs ; où l'opprimé exotique avait toujours raison ; où le haut se confondait avec le bas : il y avait beaucoup d'amour. Mais en désordre... comme tout le reste. On manquait d'inhibitions solides et claires sans lesquelles il n'y a ni culture ni capacité d'en acquérir une, pour la dépasser. Car les inhibitions ne sont pas faites pour être vaincues, mais connues, explorées, librement acceptées ou dépassées. La

rigueur des interdits, on disait aussi « les préjugés », est une nécessité avec laquelle il faut apprendre à jouer, pour créer du neuf ! On n'avait pas encore appris à créer ce désordre ordonné qui est la voie royale de la création. D'où la tentative désespérée de l'islam pour réussir un retour par la force du désespoir. Cette religion des aveugles aux inhibitions féroces qui donnait une cohérence malsaine aux enfants nés dans l'incohérence. Des inhibitions si féroces qu'en plusieurs siècles l'islam avait créé une civilisation pétrifiée dans ses interdits, incapable de produire autre chose que la mort, la mort sans cesse recommencée symbolisée par ces femmes en noir, ces mortes-vivantes qui à leur tour tuent la vie. Nos ancêtres n'avaient donc le choix qu'entre une liberté chaotique et la conversion à l'ordre mortel de l'islam, qui, dans l'hypocrisie et la violence, avançait ses pions. Jusqu'à l'erreur cataclysmique que fut la bombe sur Moscou.

Carolina arriva à la villa Ariston à deux heures du matin. Pendant une partie du trajet, elle avait écouté en boucle une vieille chanson écrite à la fin des années 80 du XXe siècle par Billy Steinberg et mise en musique par Tom Kelly. Deux Californiens adeptes de l'amour libre de leur temps... comme d'Annunzio, en plus direct, avec moins de chichis dans l'expression des sentiments, mais avec une délicatesse que souvent la musique pop écrase. Dans l'ensemble, c'est une poésie à la fois franche et sirupeuse : telle était l'expression dominante de l'amour en ce temps-là. Pourtant, la fibre poétique était toujours vivante ; même si, en cas de succès, la sonorité des mots mis en musique pouvait rapporter beaucoup d'argent, et, à travers le processus industriel, déformer et reformer l'originalité de la création artistique. Ce fut le cas de « *I drove all night* » (J'ai conduit toute la nuit) qui devint célèbre en 1989 lorsque Cyndi Lauper, qui chantait un hymne LGBT, *Lesbien Gay Bisexual Transgender : True color*, chanta *I drove all night* avec autant de talent que de passion :

What in this world keeps us from tearing apart

(Qu'est-ce en ce monde qui nous empêche de nous séparer)

No matter where I go I hear the beating of our heart

(Où que j'aille j'entends notre coeur qui bat)

I think about you when the night is cold and dark

(Je pense à toi quand la nuit est froide et sombre)

No one can move me the way you do

(Personne ne m'émeut comme tu le fais)

I drove all night

(J'ai conduit toute la nuit)

Puis, lassée par la répétition d'une chanson de quatre minutes, elle écouta un opéra de Bizet. « Carmen », évidemment, qui plus d'un siècle avant Cyndi Lauper chantait sa liberté amoureuse sans inhibition :

Quand je vous aimerai ?

Peut-être jamais, peut-être demain

[...] L'amour est un oiseau rebelle,

Que nul ne peut apprivoiser

[...] Si tu ne m'aimes pas, je t'aime

Mais si je t'aime, prend garde à toi !

Un peu dépitée par la mort de Carmen, morte en affirmant sa liberté dans l'amour, Carolina remit « *I drove all night* » alors qu'elle approchait Opatija. L'enthousiasme amoureux chanté par Cyndi Lauper était optimiste et presque joyeux :

I had to escape, the city was sticky and cruel

(Je devais partir, la ville était moite et cruelle)

[...] I was dreaming while I drove, the long straight road ahead

[...](Je rêvais en conduisant, la longue route devant)

Could taste your sweet kisses, your arms open wide

(Je goûtais tes baisers tendres, tes bras grands ouverts)

This fever for you is just burning me up inside

(Cette fièvre de toi flambe en moi)

[...] Woke you in your sleep to make love to you

[...](Je t'éveillais de ton sommeil pour te faire l'amour)

Is it all right

(Est-ce bien ainsi ?)

À Rijeka, sitôt qu'elle eut atteint l'autoroute de la corniche, elle appela Raphaël sur son portable. Il l'attendait à l'entrée de l'hôtel au numéro 179 de la rue Maréchal Tito et la guida vers le parking. Elle sortit de la voiture et se jeta dans ses bras, comme dans la chanson. Il sentait l'odeur de ses cheveux, la chaleur de son corps, la pression de ses deux seins contre son torse, ses mains posées sur sa nuque, son sexe qui se pressait contre le sien à travers la légèreté des vêtements. Sa bouche était parfumée, leurs langues lapaient les salives mêlées qui fusaient du désir. L'amour donne parfois des instants d'éternité. On dit qu'en cette nuit fut conçu leur premier enfant...

Environ soixante ans plus tard, lorsque la vieille sénatrice de l'État de Caroline du Nord mourut, cette nuit d'éternité vint apaiser sa mort. Dans les bras de Carolina Beauregard-Vendramin, Raphaël Vendramin avait quitté ce monde quelques années plus tôt. Mais c'est une autre histoire...

Chapitre 35

Après la fin de la réunion des services chez les Suisses, Gustave Safranek prit la route de Velika Gorica, l'aéroport de Zagreb. Tard dans la nuit sa femme arrivait de Vienne. En ce temps-là, l'aéroport de Zagreb n'était pas encore celui de la blanche capitale d'aujourd'hui, il avait gardé son air provincial, celui d'une petite ville communiste. Un aéroport semblable à ceux des autres républiques et territoires de l'ex-Yougoslavie, tous bâtis selon le même modèle ; à l'exception de celui de Belgrade, autrefois capitale fédérale d'un pays qui n'existe plus. Mais l'aéroport était en train de changer, un nouveau était en construction. L'Attachée commerciale de Vilonne avait participé à la négociation de l'affaire entre le gouvernement croate et la Société des aéroports de Paris.

Nadège Legrand, autrefois Nedjma Chériet, aujourd'hui Nadège Safranek, attendait son bagage, il ne tournait pas encore sur le toboggan qui devait livrer les valises des passagers des vols arrivés simultanément de Zurich et de Vienne. Parmi les passagers, Gustave voyait son épouse à travers la vitre épaisse qui séparait le hall d'attente de la salle des arrivées, elle ne l'avait pas vu. Il se demandait comment il avait fait pour épouser une femme aussi belle. Non seulement son élégance vestimentaire était irréprochable, mais elle avait une distinction qui, une fois perçue, ravissait l'attention. Debout, sans rigidités, elle attendait que son bagage arrivât. Sous ses seins son bras gauche était replié vers le côté opposé, cela tendait son corsage et il devinait le galbe magnifique de sa gorge. Sa main gauche était couverte au creux de son aisselle et sa main droite s'élevait jusqu'à son menton pour un élégant soutien de tête. Il voyait sa main fine, ses doigts aux ongles en amandes d'un rouge intense. Ses yeux verts fixaient le trou noir

d'où allaient sortir les bagages. Elle était légèrement déhanchée, en appui sur sa jambe gauche, alors que la droite était en extension, le pied en équilibre sur l'aiguille du haut talon de sa chaussure. Une chaussure élégante dont le bout effilé pointait vers le haut. Le galbe de sa jambe était gracieux et la cambrure de son pied parfaite. Ses cheveux auburn avaient des reflets roux sous la lumière, ils se répandaient librement du côté où penchait sa tête. Elle semblait figée dans un moderne pas de danse qui allait s'animer d'un instant à l'autre. Tout son corps élancé exprimait l'attente. Une attente dynamique et naturelle, signe de la noblesse d'un corps heureux. Une noblesse inconsciente que la beauté rendait troublante. Gustave était troublé, pour un peu il se serait mis à trembler de désir. Un désir étrange, bien au-delà de celui du sexe. L'amour à l'état pur, peut-être. Comme souvent chez lui, la profondeur du trouble provoqua un mécanisme de défense. Il se réfugia dans la littérature, en particulier les classiques français qu'il avait étudiés à l'université, et qui restaient son refuge en cas d'émotion trop forte. Dans ses « Caractères » (1688), La Bruyère donne une description saisissante de ce qu'aujourd'hui nous appellerions « le style » : « Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit. » Elle était sur ses jambes comme une femme d'esprit d'aujourd'hui. Il pensa : « elle a le style d'une reine... et elle m'aime ! »

Nadège vit son bagage, instinctivement elle se tourna vers Gustave qui depuis longtemps la regardait à travers la vitre. Elle lui sourit. Les néons éclatants de l'aérogare étaient plus pâles que ce sourire.

Le mariage leur avait réussi. À première vue, ce succès pouvait surprendre en raison du désert sentimental d'où ils venaient l'un comme l'autre. Gustave Safranek peut-être plus encore que Nadège qui avait connu un amour d'enfance riche et beau avec le petit Russe Aliocha. Mais après tout, peut-être

est-il préférable de se présenter devant l'amour lorsqu'il vient et s'il vient le cœur vide d'expérience, comme l'était Gustave, plutôt que traumatisée par un mariage musulman traditionnel où Nedjma n'avait été qu'une potiche recevant du sperme. Le miracle des corps qui s'aiment avait fait d'eux un couple, au sens mystérieux que peut prendre ce terme. Il y avait aussi l'union des corps. S'il n'y avait eu que cela, leur affaire aurait été d'une banalité heureuse. Il y avait un plus, voire plusieurs. Leurs passés maçonniques pouvaient pour une part expliquer la complicité de pensée qui les unissait. Il y avait également l'amour de la littérature, française en particulier, qui faisait qu'ils avaient toujours quelque chose à se dire. Et puis, toutes ces choses de la vie courante qui entre eux s'accomplissaient avec aisance et facilité. Ils ne le savaient pas, mais bien qu'il fût d'apparence banale, presque médiocre, ce dernier point était le plus rare dans un couple. C'est grâce à lui que même si la mission au Kironmoyee leur avait donné des angoisses, elle avait rendu leur union indestructible.

Pendant cette mission, Nadège avait autant apprécié leur coopération de couple que son indépendance de femme lorsqu'il s'agissait d'implanter des mouchards électroniques dans le palais du sultan. Elle était fière de celui qu'elle avait réussi à placer dans le jardin couvert du palais. Elle ne savait pas qu'en raison du bruit de fond du jet d'eau, son écoute n'avait pas fourni d'informations importantes. Gustave Safranek qui recevait régulièrement les comptes-rendus des enregistrements ne lui avait pas dit que, pour l'instant, le mouchard dont elle était fière n'avait rien donné. Plus que satisfait de cette mission menée ensemble, il savait que dans ces affaires les résultats se font attendre et sont souvent inattendus.

Nadège Safranek avait mis sa boutique de Genève en gérance. Elle créait désormais ses modèles à Vienne où elle vivait avec son mari. Gustave se déplaçait beaucoup entre

Vienne et Zagreb où il n'était pas rare qu'elle le rejoignît. Gustave louait un studio meublé dans la rue *Tkalciceva*. Une des rues les plus animées de Zagreb, bâtie sur le lit d'un torrent disparu sous terre, qui, autrefois, dévalait les pentes de la montagne de Sljeme. Aujourd'hui, le flux et reflux des passants a remplacé les flots et les truites. C'est une rue piétonne dont les deux côtés sont bordés de maisons anciennes, on dirait des chaumières si les toits en étaient couverts de chaume et non de tuiles. Les maisons sont souvent petites, à deux étages, et comme bâties par des paysans du Moyen Âge. Elles servent à présent d'auvents à des terrasses de cafés, des restaurants populaires et parfois huppés. Les cafés et la restauration rapide sont les plus nombreux en cette rue qui sert de lieu de rendez-vous à la jeunesse. Le fait n'est pas nouveau.

Au début de la rue, on remarque un passage étrange nommé *Krvavi most* (le pont du sang). Il permet le transit entre la rue Paul Radic qui monte dans la vieille ville de Gradec et la *Tkalciceva*. Au Moyen Âge, il y avait là un pont (*most* en croate). Ce pont séparait Gradec, ville de marchands et d'artisans, de la ville de Kaptol, celle de l'évêque, des prêtres et de leurs auxiliaires, située de l'autre côté du torrent. Comme la jeunesse des quartiers d'autrefois et d'aujourd'hui, les jeunes des deux cités anciennes avaient coutume de s'affronter sur ce pont qui les unissait, et les séparait ; d'où le nom du passage d'aujourd'hui (*le pont du sang*). Il porte ce nom, sans torrent, sans pont, sans combats en ce lieu, mais dans un monde où une jeunesse affrontait les autres au nom d'un Dieu nommé Allah.

Gustave avait loué ce grand studio traversant au premier étage d'une des petites maisons poétiques de la *Tkalciceva*, qui, toutes, semblaient faites pour y loger un poète. Il disposait d'un balcon étroit qui donnait sur la rue animée où, lors de ses séjours, par beau temps, Nadège aimait installer sa table de travail pour y dessiner ses nouveaux modèles. L'animation de la

Tkalciceva ne la gênait pas, au contraire : elle trouvait l'alliance du bruit et du mouvement stimulante. La silhouette des jeunes femmes marchant dans la rue l'aidait à concevoir des formes nouvelles. La nuit, c'était différent, le brouhaha pouvait incommoder ces mariés qui étaient toujours des amants et avaient l'intention de le rester longtemps. Heureusement, la façade postérieure de la maison donnait sur la ruelle calme d'*Opatovina*. La fenêtre de la chambre donnait sur ce côté tranquille et le couple était heureux de pouvoir jouir à volonté du bruit ou du silence. Leur nuit de retrouvailles, bien que leur séparation n'ait duré qu'une semaine, fut joyeuse et bruyante... c'était l'avantage du tapage de la Tkalciceva, il pouvait servir de paravent sonore aux éclats heureux de l'amour. Le lendemain, en fin de matinée, ils partirent jusqu'au lundi suivant pour un long weekend à Opatija.

Gustave Safranek, comme beaucoup d'Autrichiens, avait une sorte de nostalgie du temps des Habsbourg. Nostalgie... le mot est peut-être trop fort pour un regret vague. Aussi vague que celui que l'on éprouve à Vienne où même les gares sont trop nombreuses et trop grandes sur une rose des vents aux destinations peu courues. L'allure générale de cette capitale est surdimensionnée pour un pays qui ne compte que huit millions d'habitants, soit la population d'une ville chinoise de moyenne importance. Sitôt que le visiteur innocent prend conscience de la taille excessive de Vienne, à condition d'avoir un peu d'Histoire, il comprend qu'il foule le sol de la capitale d'un Empire qui dirigeait l'Europe centrale, d'où les grandes gares disséminées un peu partout, et tout le reste. Gustave Safranek avait la nostalgie de la grandeur, sans qu'il soit capable d'attribuer cette grandeur aux Habsbourg dont le règne était passé de mode, et dont le regret lui eût semblé ridicule. Pourtant, il y avait quelque chose, et c'était ce quelque chose qui lui avait fait retenir une chambre à l'hôtel Kvarner, le plus vieil hôtel d'Opatija, construit en 1884, en un temps où Opatija s'appelait Abbazia, car la région parlait italien. Cela veut dire

« L'Abbaye » une abbaye franciscaine établie au XVe siècle autour de l'église Saint-Jacques, toute petite ; avec ses murs épais, sa coupole, elle ressemble sans minarets à une miniature de Sainte-Sophie, à Byzance, Constantinople, Istanbul.

Ils arrivèrent à l'hôtel en milieu d'après-midi. Il faisait beau, la mer était vert émeraude le long du rivage et bleue au large. Au dernier étage de l'hôtel, le quatrième, leur chambre donnait sur le golf de Rijeka, clair et dégagé sauf au sud-est où quelques nuages étaient posés comme des atolls célestes sur les îles de Cres et de Lošinj. Plein sud, on voyait l'île de Kerk et derrière elle, un peu en retrait, dans le prolongement de la côte après les immeubles blancs de Rijeka, on distinguait la chaîne de la Velebit qui posait un rempart à la mer. Cette chaîne montagneuse fait partie des Alpes dinariques dont les contreforts bordent Rijeka, Opatija et tout le littoral de la Dalmatie. Le plus haut sommet de la chaîne, le Vaganski Vrh, culmine à 1757 mètres. Ce mélange de soulèvements alpins et de rivages marins donne aux côtes de Croatie leur charme, leurs coins secrets, et cette beauté singulière que le visiteur n'oublie jamais. Debout sur le balcon face à la mer, les bras opposés croisés dans le dos de l'une et de l'autre pour enlacer leurs tailles, ils regardaient ce paysage qu'avant eux tant de regards avec le même émerveillement avaient contemplé. Après un moment, après avoir incliné leurs tempes l'une vers l'autre pour se confier un secret silencieux, il lui dit :

- Sais-tu que, peut-être à l'endroit où nous sommes, autrefois, avant 1914, l'Empereur François-Joseph, sa femme Sisi Impératrice, et beaucoup d'autres têtes couronnées ont contemplé ce paysage ?
- N'est-ce pas le cas un peu partout, puisque tant de gens ont vécu avant nous ? répondit-elle tout en continuant sa contemplation.

- Oui... mais « un peu partout » nous ne sommes pas certains de savoir qui et quand ceux qui nous ont précédés étaient là ! Ici nous en avons la certitude.

En raison de son passé, car l'histoire de l'Algérie ne lui offrait rien de très glorieux, hormis, peut-être, l'histoire de la *Kahina*, une reine berbère qui avait combattu l'invasion arabe au VIII^e siècle, Nadège n'avait pas le même besoin d'enracinement identitaire que son époux. Certes, elle aurait pu choisir pour héros l'émir Abdel Kader qui avait combattu les Français après leur invasion de l'Algérie, en 1830. Mais les Français le considéraient aussi comme une sorte de héros... En plus, lors de sa déportation en Syrie il était devenu franc-maçon, membre de la loge « La Pyramide » à Damas. Et puis, cet émir c'était un musulman comme les autres avec toutes ses femmes et ses idées tordues. Il devait ressembler à son mari de Batna. Il y avait aussi les héros et les héroïnes de la guerre d'indépendance contre la France. Des héroïnes comme la *Kahina* ! Des femmes qui avaient combattu pour être libres. Libres ! Quelle ironie vu l'état dans lequel ces gens de l'indépendance avaient mis le pays, une fois l'indépendance acquise. En plus, nombre de héros survivants des lendemains de l'indépendance étaient devenus des traîtres en exil, en prison, et mis en terre un peu plus tard. Et puis... il y avait la grande guerre civile contre les barbares barbus, tortures et massacres, 200.000 morts. Elle ne voyait pas de qui elle aurait pu faire un héros ou une héroïne. Elle, elle se sentait la première de son espèce, et non comme Gustave la continuateur d'une tradition valorisée par ce qui à tort, peut-être, mais aussi à raison pouvait s'admettre comme participant à des valeurs universelles. Sa tradition, elle la vomissait. Elle s'était créée elle-même, de ses propres forces, contre une tradition qui la condamnait à la délectation immonde de ne pas être libre !

Il n'y avait pas d'explication au fait que Nedjma-Nadège avait échappé au défaut le plus courant des musulmans : le solipsisme. Cette tendance à nier le fait que d'autres façons d'être et de penser sont aussi légitimes que les miennes : cette négation des autres qui empêche de penser et d'accepter les différences. Face à une conduite différente, le musulman courant a deux façons de réagir. S'il est en position de force, il réprime et impose sa loi : vêtements, nourriture, comportements, etc. Si la force n'est pas de son côté, il fait comme si la différence n'existait pas : soit il joue les hypocrites et fait comme si tout était conforme à sa normalité ; soit il s'isole dans le mépris pour faire comme si la différence qui, selon lui, ne devrait pas exister, de fait n'existe pas ! Il y a dans ce solipsisme un frein puissant à toute capacité d'évolution. La création de ghettos n'est pas due à la volonté des autres, mais à celle des mêmes de nier l'existence des autres. Est-ce en raison de l'amour qu'elle portait à son mari qu'elle comprenait sans effort leurs différences ? Nul ne le saura jamais, car si l'amour pouvait y avoir sa part, il eût été bien naïf d'attribuer une origine univoque à cette subtile qualité qui faisait de Nedjma un être lumineux.

- Tu as besoin de sentir que tu es un maillon sur une longue chaîne, moi pas ! Moi, j'ai brisé la chaîne !
- Mais, ma chérie, nous appartenons tous deux à la franc-maçonnerie. Nous sommes dans la chaîne d'union !

Elle ne répondit pas. Elle regardait loin, très loin vers le Sud. Elle savait bien qu'il était possible de créer des splendeurs de l'autre côté de la Méditerranée. Mais quand ? Et qui saura le faire ? Le pays qui était si peu le sien ne cessait d'être en lente agonie et rien ni personne ne semblait demander des comptes à ce peuple qui sacrifiait chaque génération au même malheur sans cesse recommencé. On racontait que le poète Tahar Djaout, assassiné en 1993 par les barbus où d'autres, aurait dit avant de mourir le dilemme de la liberté en Algérie : « Le

silence, c'est la mort. Si tu te tais, tu meurs et si tu parles, tu meurs. Alors, parle et meurs ! » Comment aurait-elle pu choisir pour modèle un héros aussi désespérant ? « Sommes-nous maudits », pensa-t-elle, « Et par qui ? ». La réponse lui vint, cinglante : « Par notre tradition, notre culture nous tue ! » Puis, elle traversa la mer dans l'autre sens, elle revint sur le balcon de l'hôtel, elle sentit près du sien le corps de son mari :

- Oui ! La franc-maçonnerie est en effet une chaîne d'union qui nous attache à la liberté : « le maçon libre dans la loge libre ! ». Cela nous aide... mais est-ce suffisant ?
- Suffisant ? Non ! Nous devons travailler avec la patience et la détermination d'un tailleur de pierre pour créer le temple d'une humanité nouvelle. Tâche immense, chacun de nous n'est qu'une pierre bien faite qui va contribuer à l'édifice. Nous faisons ce que nous pouvons, là où nous sommes. L'essentiel est là ! Et toi, mon amour ce que tu as déjà accompli est extraordinaire.
- Tu es bien optimiste ! Quand je pense à mon pays... à mes parents... à cet enfant mort sans moi, j'ai l'impression de n'avoir rien fait !

Un soir, dans l'intimité qui suit l'amour, elle lui avait avoué l'existence de son fils. Il lui avait appris qu'il savait par les services français et américains que l'enfant était mort en tombant dans le puits creusé par des voisins. Elle avait pleuré. Elle n'avait plus jamais reparlé de ce fils. Il avait respecté son silence.

- Tu es bien pessimiste ! Pessimiste parce que tu voudrais pouvoir tout résoudre ! Un seul être ne peut pas tout résoudre, seuls les tyrans et les fous le croient ! Tu as eu le courage de te libérer et tu as le courage d'agir, tu as fait plus de la moitié du chemin ! Le temple n'a qu'un architecte, un architecte qui, pour devenir architecte, a dû se former aux sciences des architectes du passé... alors

s'il est un bon architecte, ses bâtiments sont nouveaux : « il est monté sur les épaules des géants pour voir plus loin ! » Mais seul, il ne peut rien faire, il a besoin de tous les autres, de ceux qui ne sont pas architectes, de ceux qui ont appris les métiers qui permettent de construire un temple, et sans eux rien ne serait bâti. Un seul être ne peut rien créer. Regarde ! ensemble nous avons mené à bien cette mission au Kironmoyee. Il suffisait d'un rien pour que l'on nous assassine. Tu connaissais ce danger, il ne t'a pas dissuadée d'agir. Ce qui était à ta mesure, tu l'as fait ! C'est cela la joie du maçon mis en chanson par Mozart.

- Toi aussi, tu as risqué ta vie au Kironmoyee.
- Moi, c'est mon métier, c'est ma façon de travailler ma pierre pour qu'elle prenne place dans l'édifice. Ce n'était pas ton métier, ton travail est d'une autre nature, il n'implique pas de rencontrer la mort comme une obligation possible de ta profession.
- Peut-être, mais la mort, je connais ! Ma famille, mon pays m'ont enseigné ce que c'est que de mourir alors qu'en apparence on est encore en vie.
- Alors tu es une ressuscitée !

Elle resta silencieuse longtemps. Elle contemplait la mer ; elle, une fille des montagnes des Aurès où la mer est au Nord, loin, et le désert tout proche, comme une mer de sable baignant le Sud. Elle contemplait sa vie comme l'eût fait un être âgé qui se demande ce qu'il a fait de sa jeunesse. Elle était pourtant dans le temps de sa jeunesse. Elle avait tant de souvenirs que, parfois, lorsqu'elle regardait son visage dans un miroir elle était surprise de se voir si jeune. Elle enviait ces jeunes Françaises qui lui semblaient encore des enfants, des enfants qui refusent de grandir pour prolonger les fous rires enfantins. On avait volé son enfance. Une folle tradition avait

remplacé les fous rires par des larmes. « Pourquoi regarder en arrière ? » pensa-t-elle, « Ce qui n'est plus pourrait n'avoir jamais été. Le mauvais surtout, je peux le punir, le laisser dans son coin, ne penser qu'au bon ». Il y avait eu du bon dans son enfance : Aliocha et la famille Stepanov, les livres, quelques maîtres et maîtresses à l'école, et Monsieur Legrand. Elle s'était conçue lors de sa fuite d'Algérie... elle s'était mise au monde dans les bras de Monsieur Legrand, avant cela, elle était encore en gestation dans le gourbi obscur d'une famille algérienne : dix-huit années de gestation, un record. Elle demanda :

- Notre destin dépend-il de nos rencontres ?
- Certes... et de ce que nous en faisons. Pour que les influences des rencontres, bonnes ou mauvaises, prennent racine en nous, il faut qu'elles trouvent un terrain favorable.
- Jolie formule !
- Je la tiens du Vénérable de Zagreb. Je te l'ai présenté, Milan Ostic...
- Celui qui ressemble à un vieux philosophe ?
- Exactement.
- La formule est jolie. Mais nous ne sommes pas soit bons soit mauvais, nous ne sommes ni blancs ni noirs... nous sommes gris et nos cultures aussi !
- Gris ? Le gris est une illusion. Le gris nous empêche de penser, il semble tout dire et ne dit rien. Si tu le regardes dans sa composition la plus intime, tu verras que le gris est fait du blanc et du noir. Le gris est un pavé mosaïque vu de loin, mais si tu t'en approches tu retrouveras le blanc et le noir, comme sur les photos des vieux journaux, car il y a toujours un peu de blanc dans le noir et de noir

dans le blanc. Le poète français Francis Ponce parle de la « noirceur cachée du lait » !

- Intéressant, mais que veux-tu dire par là ?
- Je veux dire que nous ne pouvons pas échapper au bien et au mal, qu'ils soient visibles ou cachés. Le damier du pavé mosaïque est toujours là, même si la découverte du blanc et du noir demande un changement de regard.
- Ouh ! C'est profond... On dirait mon père, mon papounet ! C'est le Vénérable qui t'a enseigné cela ?
- Oui, c'est lui, et il en tire une conclusion magnifique : il dit que plus notre perception du blanc et du noir, dans son apparence de gris, est fine, plus nous devons porter notre attention active sur le blanc, le lumineux, qui ainsi sans nier l'existence du noir l'emporte sur lui, grâce au mouvement du blanc au noir et du noir au blanc. Faire l'inverse, s'arrêter au noir, surtout lorsqu'on doit le combattre, c'est entrer pas à pas dans les ténèbres. Il faut que ta perception des carreaux blancs et noirs soit de plus en plus fine... sans pourtant succomber à l'illusion du gris.
- Bref, tu dis que savoir où est le mal n'est pas facile, ça, je peux le comprendre, mais tu dis aussi « Y compris s'il faut le combattre »... . N'est-ce pas une vue angélique ? Je t'avoue que je n'ai jamais compris cette affaire des chrétiens qui doivent tendre la joue quand on leur donne des claques. Tu sais, ça fait bien rire les musulmans !
- Je ne dis pas seulement que savoir où est le mal n'est pas facile. Je dis que son existence est inévitable, qu'il fait partie du mouvement du monde, de sa dynamique. Il faut donc s'en servir pour avancer vers le bien. Nous allons de l'obscurité à la lumière... une lumière de plus en plus grande !

- Comme le maçon qui voyage de « l'Occident vers l'Orient »... Je vois où tu veux en venir. Mais cette histoire de chrétien qui prend des claques ?
- C'est l'aspect le plus révolutionnaire du christianisme. Les musulmans font l'inverse, ils combattent ! Ils se vengent des humiliations reçues et de ce fait, ils les perpétuent. Regarde dans quelle impasse ce combat permanent a conduit l'Islam. J'admets que si les chrétiens avaient respecté cette injonction du Christ à la lettre, il y a longtemps qu'ils n'existeraient plus. Je suppose que l'islam aurait conquis le monde.
- Quelle horreur ! Je sais par expérience ce que cela aurait signifié.
- Tu as tout compris ! En faisant du meurtre une obligation religieuse afin d'imposer sa vision bornée du bien, l'islam est entré dans une impasse meurtrière dont il ne sait pas comment sortir.
- Mais alors pourquoi les chrétiens ont-ils résisté à l'islam ?
- Parce que, Dieu soit loué, ils n'étaient pas de bons chrétiens ! Pourtant la parole révolutionnaire du Christ les forçait à penser la violence, à ne pas la sacraliser.
- Si ton art du paradoxe est digne des aphorismes de La Rochefoucauld, il n'en a pas la clarté. Explique-toi !
- C'est le problème du gris dont tu parlais tout à l'heure. De loin les carrés noirs et blancs du pavé mosaïque sont gris, mais si tu affines ta vision, tu verras que ce gris est fait de myriades de carrés blancs et noirs. Et ces carrés qui vu de loin semblaient si clairement faire du gris ne sont plus aussi grossièrement mêlés, car en t'approchant, en regardant le damier d'une autre façon, tu changes d'échelle, le près et le loin n'ont plus la même importance. Tu restes dans le blanc et le noir, dans la lumière et

l'obscurité qui sont la loi du monde où nous sommes, mais ton regard est plus fin, tu vois que ce qui te semblait simple est complexe. Le problème n'est pas celui du blanc et du noir, puisque le monde est ainsi fait. Le problème est la finesse du regard que tu portes sur le blanc et sur le noir.

- Nous avons besoin de l'un et de l'autre. Nous vivons sur un grand échiquier dont le mouvement des pièces va du blanc au noir, puis du noir au blanc, etc. Mais quel rapport a tout cela avec le christianisme et l'islam ?
- L'islam a une vision grossière du blanc et du noir, du bien et du mal, et il croit que sa vision est celle que Dieu impose aux hommes. Le musulman est un homme qui regarde à travers un trou de serrure, le Coran, et pense qu'ainsi il contemple tout l'univers. Le christianisme a réussi à affiner nos regards. Les théologiens du christianisme ont disserté sur les guerres justes et les guerres injustes. Certes, cela n'a pas résolu le problème de la violence. Ce fut un long processus qui a duré plusieurs siècles et qui n'est pas achevé : nos sociétés sont toujours des sociétés de violence, mais nos efforts pour contrôler notre violence n'ont pas été vains. Surtout si tu compares l'Occident au monde musulman.
- Tu veux dire que votre culture, votre tradition, est ouverte alors que celle des musulmans est fermée ?
- On peut le dire comme ça. À condition d'admettre qu'ouverture et fermeture n'ont de sens qu'en situation historique : les cultures vivent des temps d'ouverture et de fermeture relatives. Une chose est sûr pourtant, la violence favorise la fermeture, la paix l'ouverture. C'est comme le livre du lion de saint Marc à Venise.
- Pardon ?

- Lorsque Venise était en guerre on représentait le lion de saint Marc devant un livre fermé, en temps de paix le livre était ouvert.

La cloche de l'église Saint-Jacques sonna six heures, elle appelait aux vêpres. Au-dessus de l'entrée de l'église, un cartouche rectangulaire montrait le lion de saint Marc devant un livre ouvert : l'église avait été bâtie en un temps où Venise vivait en paix. La cloche sonnait claire dans l'air du soir. Elle était joyeuse. En faiblissant, la lumière devenait dorée. Le soleil dans son déclin colorait en rose les immeubles blancs de la ville de Rijeka. Ils décidèrent de se promener dans les jardins de la villa Angiolina qui entouraient l'hôtel.

Chapitre 36

Raphaël Vendramin et Carolina Beauregard prenaient un petit déjeuner copieux sur la terrasse ombragée de la villa Ariston. Ils échangeaient les regards et les gestes d'un couple dont la nuit fut belle. L'instant qu'ils vivaient était une invitation à l'amour... sa célébration aussi. Le soleil du matin était doux, sa lumière polissait le bleu de la mer. Ils étaient près d'un buisson de jasmin dont les feuilles d'un vert intense ressemblaient à des petits cœurs. Le vert du buisson et les cœurs donnaient vie à la murette, elle séparait la terrasse du parc arboré où les espèces locales de pins, de chênes-liège, de cyprès et d'oliviers alternaient avec les palmiers, les rhododendrons et les pommiers du Japon. Le jasmin n'était pas en fleurs, mais sa luxuriance promettait des fragrances prochaines. Au-delà du jasmin, il y avait le parc, petit, mais en terrasses qui descendaient jusqu'au chemin du bord de mer appelé « promenade François Joseph » ; une fois le sentier traversé en le coupant, un escalier conduisait en quelques marches à un ponton d'où l'on faisait des plongeurs dans la mer. Le chemin du bord de mer est probablement celui que suivait l'empereur d'Autriche lorsqu'il rendait visite à une de ses maîtresses qu'il avait installée dans une somptueuse villa rococo, à deux pas d'ici. L'amour, toujours l'amour !

Alors que ses échecs sont parfois irrattrapables, s'il est réussi l'amour physique crée une harmonie des corps dont la simplicité émerveille. S'il s'y ajoute d'autres formes d'harmonies, plus secrètes, aussi subtiles, alors se construit un couple. Il ne s'agit pas de l'androgynie mythique de Platon dont l'origine est égyptienne. C'est mieux, c'est une création humaine qui sans effort demande des efforts. C'est la coïncidence de deux êtres dont la rencontre crée le miracle de

l'amour. C'est Aristote contre Platon. Dans son « Éthique à Eudème », Aristote écrit : « Aimer, c'est se réjouir ». Raphaël était en pleine création joyeuse ; Carolina l'était aussi, d'une façon plus nette encore : elle était porteuse depuis trois heures et 37 minutes d'un ovule fécondé. En dépit de ses voyages à Alexandrie, et de ses anciennes lectures de Strabon et d'autres textes anciens, en grec et en latin, Raphaël ne pensait pas aux théories de l'amour selon Platon. Il lui suffisait de vivre la joie autrefois vécue par Aristote, marié deux fois et deux fois heureux en ménage, alors que Socrate préférait les garçons, de toute façon les platoniciens regardent le beau sexe avec suspicion. Carolina n'avait pas à penser à l'amour, elle le vivait, elle le créait dans le mystère organique de son sexe. Pour sa part, Raphaël avait regardé le sexe de Carolina avec amour, désir et tendresse. Dans son innocence amoureuse, toutes les philosophies de l'amour lui semblaient inutiles. Son innocence le portait à un positivisme joyeux, autrefois exprimé dans une chanson française à la mode qui en évoquait une autre chantée en 1930 par Lucienne Boyer. Alors que Lucienne chantait « Parlez-moi d'amour » vers 1930, dans les années soixante, sa fille Jacqueline proclamait :

Il ne faut pas parler d'amour

Il faut le faire.

Les beaux serments, les grands discours

C'est pour ma mère

Nous avons trop suivi ce conseil. Peut-être avons-nous trop fait l'amour confondu avec le sexe, ou, peut-être, avons-nous pratiqué le sexe sans penser à l'amour. Croyant résoudre le mystère nous l'avons rendu plus obscure. C'est pourquoi nous aimerions savoir pourquoi Platon a, pour une part, emprunté sa théorie de l'amour à l'Égypte ancienne. Non ?

Au commencement (et tout commencement est arbitraire puisque le commencement a son commencement, jusqu'au moment où l'idée de commencement n'a plus de sens)... Au commencement donc, il n'y a pas un petit déjeuner à la villa Ariston, mais le « Banquet » de Platon. Un banquet où les convives parlent de l'amour. Pour Socrate, l'amour est condamné à manquer son but, puisque l'amour est « désir de ce que l'on n'a pas ». Par conséquent, sitôt que l'on possède ce que l'on désire, on ne le désire plus, donc on n'aime plus et l'on est à nouveau en manque du désir, alors on cherche, etc., etc. Dans ses mémoires, Casanova montre qu'il a passé sa vie à illustrer cette conception socratique, il va même jusqu'à écrire : « Il arrive qu'un homme qui a aimé beaucoup de femmes toutes belles, parvienne enfin à être curieux des laides lorsqu'il les trouve neuves » (page 132, Histoire de ma vie, Éd. R. Laffont, 1993).

Un autre convive du « Banquet », Aristophane, il a d'ailleurs parlé avant Socrate, développe l'idée qu'avant notre temps (c'est son « commencement » à lui !), des êtres complets homme-homme, femme-femme, homme-femme ont été coupés en deux par Zeus pour punir ces êtres puissants à quatre bras, quatre jambes et deux têtes d'avoir voulu se hisser jusqu'à l'Olympe. Depuis ce divorce, les moitiés se cherchent dans le monde afin de retrouver leur complétude. Poèmes et chansons d'amour illustrent ce thème ancré dans les cultures populaires : ne dit-on pas « ma moitié » pour parler de sa femme ? Ce thème était présent dans la chanson que Carolina avait écoutée en boucle pendant son trajet de Zagreb à Opatija : « *I drove all night* ». Selon Platon, ces êtres complets n'étaient pas nécessairement des unions d'un mâle et d'une femelle : du temps de Platon (IV^e siècle avant notre ère), l'homosexualité était commune chez les Grecs. Socrate, si laid, avoue son amour pour les beaux jeunes hommes chez lesquels, selon Aristophane, il chercherait **son** moitié. On retrouve ici la théorie du genre, le « mariage pour tous » : cet archaïsme d'une bien-

pensance de gauche néoplatonicienne. Si l'on en juge d'après le Pimandre (un texte égyptien écrit dans les premiers siècles de notre ère, mais dont certaines sources semblent très anciennes) il appert que le mythe originel égyptien était plus classique dans son genre puisqu'il n'offre pas de confort idéologique à l'homosexualité : pas d'être complet homme-homme et femme-femme. L'être complet du mythe égyptien est androgyne (homme **et** femme, à l'image du Dieu de la Bible). Le même récit se retrouve dans un mythe de création du monde qui circule chez les Dogons, une ethnie qui vit au Mali dont les récits mythiques, recueillis par l'ethnologue français Marcel Griaule, ne peuvent pas être datés. Selon ces deux sources africaines, l'androgyne originel était à la fois homme **et** femme : la séparation a causé l'apparition des deux genres. Chez les Dogons, la différenciation sexuelle apparaît comme la punition d'une faute originelle aussi peu explicite que l'affaire des androgynes conquérants de l'Olympe ou de la femme et du pommier : un renard a vu ce qu'il ne devait pas voir ! Chez les Dogons, cette faute a provoqué le désordre. Le désordre s'est exprimé par la séparation de l'un en deux : la création du masculin et du féminin. Toutefois, quelque chose est resté de l'androgyne originel : le prépuce de l'homme est une vulve féminine ; le clitoris de la femme est un pénis masculin. Pour que l'ordre nouveau ne tombe pas dans un désordre nouveau, il faut par une opération à vif libérer l'homme de sa vulve féminine, et libérer la femme de son pénis masculin. Ainsi la circoncision des deux sexes est-elle nécessaire pour que l'homme soit pleinement homme et la femme pleinement femme. Ainsi leur union est-elle parfaite et durable puisque les deux moitiés sont à nouveau réunies (on remarquera que cette théorie est à la fois semblable et différente de celle de Socrate). Par la circoncision des deux sexes, l'ordre unitaire ancien de l'androgyne est pleinement remplacé par l'ordre nouveau de la dualité sexuelle. C'est, semble-t-il, un des « secrets » qu'en 395-392 avant Jésus-Christ Platon aurait appris des prêtres-philosophes-magiciens égyptiens d'Héliopolis, et qu'il nous

aurait restitué, adapté aux mœurs grecques de son temps : ainsi va le discours d'Aristophane que l'on trouve dans les dialogues du Banquet. Héliopolis était une ville du delta du Nil, un centre religieux important de l'Égypte ancienne où Platon aurait séjourné trois ans, voire dix selon Strabon.

Voilà une fable des origines dont les conséquences pratiques ont été ignobles dans toutes les régions du Nil et en Afrique au sud du Sahara : la douloureuse destruction des clitoris que les matrones clitorisophobes brûlent, cautérisent, coupent, cousent pour imposer une mutilation normalisée... (pour les prépuces, c'est moins grave).

Dans la loge d'Alexandrie, il n'était pas rare que des frères maçons présentent « une planche » (une étude) sur un aspect ou un autre de l'hermétisme que l'on trouve dans « le Pimandre » du penseur mystique légendaire connu sous le nom d'Hermès Trismégiste, qui, comme Socrate, n'a pas une très haute opinion de l'amour entre l'homme et la femme (sauf si l'homme devient père). En première lecture, le livre a l'aspect d'un dialogue socratique où un père, Hermès Trismégiste, enseigne à son fils un syncrétisme de religions diverses : croyances et pratiques de l'Égypte ancienne, mythes grecs, christianisme, judaïsme, zoroastrisme... En seconde lecture, mais avec prudence, le livre contient des éléments troublants si l'on est sensible au mysticisme. C'est-à-dire si l'on pense que l'univers ne se limite pas à ce que l'on en pense et voit communément ici et maintenant par l'intermédiaire de nos cinq sens, qui, par définition, ne perçoivent pas ce qui leur échappe.

Hermès Trismégiste, expression grecque des enseignements d'une divinité égyptienne nommée Thot, aurait appartenu à l'école de pensée dite « d'Alexandrie ». Une école dont la production littéraire fut importante, où l'on trouve des pensées abracadabrantesques qui ont nourri les ésotérismes orientaux et occidentaux, mais on l'on perçoit des illuminations

saisissantes qui semblent exprimer une transcendance mystérieuse.

En général, les débats ésotériques issus de l'hermétisme alexandrin agaçaient Raphaël Vendramin. Son grand-père y avait trop cru. À la fin de sa vie, le vieil homme avait sombré dans un délire gnostique où alternaient des phases d'un optimisme mystique irraisonnable à d'autres d'un pessimisme mystique tout aussi déraisonnable. Pour sa part, Raphaël n'accordait qu'un intérêt épisodique à ces affaires mystérieuses. Sans en nier totalement la possible pertinence, il refusait de les placer au centre de sa vie. Leur intérêt lui semblait spéculatif pour l'essentiel : on ne pouvait en contrôler les manifestations, ni les reproduire à volonté. Il y avait dans ces affaires un arbitraire qui pouvait facilement tourner à la crédulité et pour tout dire à l'hystérie. Une folie douce, comme il avait pu le constater chez son grand-père, Andrea Vendramin ; ou une folie meurtrière comme le montrent les délires occultistes de plusieurs dignitaires nazis, et notamment de Himmler, le chef des SS et de la Gestapo. Les pensées mythiques ne sont pas seulement des curiosités pour l'esprit. Mises en actes, les pensées mythiques peuvent mutiler et tuer, comme chez les Dogons et chez les nazis.

Himmler croyait que les Germains étaient issus de la race supérieure qui peuplait l'Atlantide qu'il associait, semble-t-il, aux géants de plusieurs mythologies connues. Certains milieux de l'ésotérisme de l'époque croyaient qu'au Tibet s'étaient réfugiés des habitants de l'Atlantide et qu'une recherche anthropométrique permettrait de prouver leur existence. Il faut dire que le Tibet était alors une région fermée, inconnue, inexplorée... . Bref ! un de ces lieux propres à éveiller tous les fantasmes, et, pourquoi pas, celui des habitants « supérieurs » de l'Atlantide, ou des « géants » légendaires. Vers 1935, Himmler avait créé un centre d'études raciales SS, connu en allemand sous le nom abrégé d'*Ahnenarbe*, dont le but était

« *Raum, Geist, Tod und Erbe des nordrassischen indogermanentums* » (Espace, Esprit, Mort et Héritage du monde indo-germanique de race nordique). Il y eut par la suite plusieurs centres d'études raciales en Allemagne, chacun spécialisé dans une recherche spécifique. Par exemple « l'Institut Sven Hedin pour la recherche en Asie centrale », dirigé par le Docteur SS Ernst Schäfer. Tous ces centres étaient sous le contrôle des SS.

Il était de bon ton dans la seconde moitié du XXe siècle de railler ces délires idéologiques. L'avenir a montré que c'était une faute. La raillerie permettait d'éviter de penser et d'analyser le désastre créé par la rencontre d'une idéologie homicide qui s'allie aux techniques de la science occidentale : c'est ainsi que les Européens de la fin du XXe siècle ont été incapables de comprendre la dangerosité de l'islam. Car l'*Ahnenarbe* de Himmler et ses épigones comptaient dans leurs rangs plus d'une centaine de scientifiques allemands de haut niveau, plus un nombre inconnu de correspondants étrangers, comme l'explorateur Suédois Sven Hedin, décoré par Hitler en même temps que les Américains Henry Ford et Charles Lindberg. Les chercheurs de Himmler couvraient tous les domaines scientifiques, tous étaient membres de l'organisation SS, « l'Ordre Noir », qui était le bras armé de l'idéologie nazie.

C'est dans ce contexte qu'en 1938, le Docteur en zoologie Ernst Schäfer (1910-1992), *SS-Untersturmführer* (Sous-Lieutenant SS), proposa à Himmler d'organiser une expédition au Tibet. Vu le contexte et les personnalités recrutées, il ne fait aucun doute que les buts de l'expédition étaient conformes à la *Weltanschauung* (conception du monde) des nazis qui voyaient dans la science un instrument permettant de rationaliser leur idéologie raciste et de renforcer leur domination sur tous les autres peuples. L'expédition quitta Berlin en 1938, ses cinq membres étaient à la fois des scientifiques et des SS. Elle était sous la direction scientifique du Docteur Schäfer, assisté de

quatre autres sous-lieutenants SS : Bruno Beger, un anthropologue qui, plus tard, continua ses études anthropométriques sur des spécimens collectés dans les camps de concentration ; Edmund Geer, chef officiel du groupe ; Ernst Krause, entomologiste et photographe-cinéaste ; Karl Wiener, géophysicien. Le Docteur Schäfer était un naturaliste dont les travaux scientifiques étaient connus : il avait participé en 1931 à une expédition en Asie centrale de l'Académie d'histoire naturelle de Philadelphie, puis à une seconde expédition américaine dans la même région en 1934. En 1936, à 26 ans, il avait été nommé sous-lieutenant SS. Certaines sources affirment que Schäfer ne prenait pas au sérieux les idées de Himmler sur l'Atlantide. C'est possible, d'ailleurs Hitler se moquait parfois des idées de Himmler. Ce n'est pas une raison pour douter du fanatisme idéologique du SS Ernst Schäfer promu en 1942 au grade de *SS-sturmbanführer* (commandant), une position difficilement compatible avec une tiédeur vis-à-vis du nazisme. Il est vrai qu'après la défaite de l'Allemagne, comme beaucoup d'autres il fit beaucoup pour minimiser son appartenance à « l'Ordre Noir » et beaucoup pour magnifier son travail scientifique. Ce travail n'était pas négligeable : des films remarquables, des livres, de nombreux articles scientifiques qui ont entretenu l'image d'un homme ambigu... ce qu'il n'était pas !

Face aux destins des personnages de ces temps terribles, on éprouve parfois « Le chagrin et la pitié » dus à cette capacité des systèmes totalitaires de pervertir l'intelligence et le courage de la jeunesse. Il faut dire également que le jeune Schäfer, un fils de bonne famille passionné de chasse, était ambitieux. Ce qui est réjouissant et normal pour les jeunes gens de tous les temps. Dans un contexte totalitaire, ces qualités élémentaires de la jeunesse conduisent à la catastrophe. Les nazis avaient fait fuir de nombreux scientifiques juifs allemands, il y avait des places à prendre. Pour Schäfer, les idées de Himmler étaient une opportunité à saisir pour faire financer une

expédition au Tibet. Sur le plan scientifique, dans cette région inconnue le naturaliste allemand espérait découvrir de nombreuses espèces animales et végétales totalement nouvelles. Le Tibet serait pour lui ce que les îles Galapagos avaient été pour Darwin. Il faut savoir que les nazis avaient adapté Darwin à leur théorie raciale (la survie et la reproduction des mieux adaptés). Un des assistants de Schäfer, Bruno Beger, appartenait au centre de recherche raciale des SS dont le papier à lettres portait le symbole de « l'Ordre Noir » : un drapeau noir portant le double S en lettres blanches (le drapeau de Daech à repris ces couleurs symboliques de la mort et du malheur).

Lorsque l'expédition nazie arriva en Inde, elle fut diversement reçue par les représentants du gouvernement de Sa Majesté. Nous sommes en 1938. Dans la foulée des accords de Munich, Himmler écrivit à Chamberlain... l'expédition obtint la permission de se rendre au Sikkim, au nord de l'Inde, à l'est de la chaîne de l'Himalaya. Mais pas au Tibet où Lhasa était une ville interdite aux étrangers par les autorités tibétaines. Bloquée au Sikkim, l'expédition fut sauvée par le svastika, la croix gammée, symbole bouddhiste, grec, indo-européen, etc. Sur ce quiproquo symbolique et grâce au charisme de Schäfer, l'expédition de Himmler reçut la permission du Conseil tibétain de séjourner deux semaines à Lhasa. Elle y arriva en janvier 1939. Puis, la permission fut étendue à deux mois. Le 25 avril 1939, l'expédition arriva à Shigatse où résidait alors le pouvoir politique du Tibet, « un document d'amitié » fut alors signé entre le Reich et le Panchen Lama Lobsang Tseten. Aux XXe et XXIe siècles, la Chine communiste s'est parfois servie de ce « document d'amitié » signé par l'autorité politico-religieuse du Tibet pour dénoncer une collusion entre le nazisme et les élites traditionnelles du Tibet. Hormis un projet fumeux du Docteur Schäfer, en 1942-43, de retourner au Tibet mener avec des guerriers tibétains une guérilla dans le nord de l'Inde contre les Britanniques, il n'existe pas de preuve concrète d'une telle

collusion. Il va sans dire que, très occupés sur tous les fronts, les nazis n'ont jamais donné suite au projet de Schäfer. De plus, dans leur isolement géographique et culturel, l'élite tibétaine, qui ne parlait pas plus l'allemand que les SS allemands ne parlaient le tibétain, avait peu de chance de savoir ce qu'était le nazisme, dont la sombre réalité était encore largement incomprise parmi les élites occidentales. En août 1939, l'expédition SS quitta rapidement Shigatse pour Calcutta d'où elle expédia en Allemagne les tonnes d'artefacts (des outils, des vêtements traditionnels, des animaux empaillés, des textes bouddhistes, etc.) qu'elle avait collectées au Tibet. Dans ce lot, les autorités tibétaines avaient ajouté une lettre amicale à Hitler, une autre pour Himmler ainsi que deux présents pour le *führer* allemand : un costume de lama et un chien ! Par avion, via Bagdad, Athènes et Vienne, l'expédition arriva à Munich où Himmler attendait à l'aéroport pour honorer ce que la presse nazie avait appelé la « *SS-Tibet-Expedition* ». On ne connaît pas les résultats des travaux en ce qui concerne l'Atlantide, mais on sait qu'Hitler fit saluer l'entreprise comme un grand succès de la science allemande. « Science allemande » en effet puisque tous les membres de la SS, ainsi que leurs épouses, devaient avoir un certificat d'ascendance aryenne délivré par une organisation SS spécialisée dans la recherche généalogique.

Ce potpourri de démarches scientifiques mis au service d'une idéologie de la déraison homicide est typique du nazisme et de tous les mouvements totalitaires. Le nazisme fut une efficace, bien que peu durable, mystique barbare et sans Dieu qui mobilisa les énergies de tout un peuple. Il existe des mystiques barbares avec Dieu qui mobilisent l'énergie de certains peuples. Dans le système nazi, la rationalité scientifique n'est pas absente, elle permet de produire les V1 et les V2 de Werner von Braun : ce programme utilise le travail forcé de milliers de déportés, il est féroce dirigé dès août 1943 par le *SS-Brigadeführer* (général de brigade) Hans Kammler. Récupérés par les Américains en 1946, von Braun et

son équipe créeront les fusées *mercury* de la NASA étatsunienne. Un autre groupe d'ingénieurs nazis créera le programme spatial français. Pourtant, dans l'Allemagne nazie, les V1 et les V2 côtoient la recherche des traces d'une race pure au Tibet ; Darwin et la « sélection naturelle » servent de justification au racisme ; les recherches en génétique sur la jémellité du Docteur SS Mengele à Auschwitz doivent permettre à la race aryenne de doubler sa capacité de reproduction pour dominer l'Europe et le monde ; etc., etc.

Comme on le voit, les divagations de la raison ne sont pas toujours innocentes. Il faut tenir les pensées mythiques en laisse, au besoin avec une muselière, comme ces chiens dont on n'est pas sûr. Pour Raphaël Vendramin, la pensée scientifique et critique depuis Galilée était un univers plus solide... et plus merveilleux que tous ces mythes qui servent parfois de matrice à des délires actifs qui prétendent tout résoudre... et qui conduisent au pire. À faible dose, l'ésotérisme peut être un stimulant de l'intelligence ; à forte dose, c'est le basculement dans un abîme fou !

Si l'on s'en tient à la science, l'idée de race est un mythe. Les différences physiques que l'on observe dans l'espèce humaine ne créent pas des races puisque tous les humains sont sexuellement compatibles. Les différences non physiques que l'on observe dans l'espèce humaine sont culturelles, d'où la création par la bien-pensance de gauche de la seconde moitié du XXe siècle du terme mythique de « racisme culturel » pour proscrire les pensées qui ne sont pas les leurs.

Pas très loin de Carolina Beauregard, et de Raphaël Vendramin qui venait de parler du Tibet et d'exprimer ces pensées profondes, Gustave Safranek et Nadège prenaient un petit déjeuner copieux sur la terrasse de l'hôtel Kvarner. Ils échangeaient les regards et les gestes d'un couple dont la nuit fut belle. L'instant qu'ils vivaient était une invitation à l'amour... sa célébration aussi. Le soleil du matin était doux, sa lumière

polissait le bleu de la mer. La terrasse des petits déjeuners était dégagée, les dalles de pierres brutes qui la couvraient avaient une couleur ocre dorée dont les rayons du soleil accentuaient les reflets de miel. La même pierre donnait une note claire à la longue façade de l'hôtel qui chantait la gloire des derniers Habsbourg. L'ensemble était monumental, excessif dans son éclectisme baroquisant. Il y avait des colonnes néoclassiques qui rappelaient Palladio, des coupoles surmontées de lanternes, des cariatides, et des putti qui grimpaient aux murs. Tout au sommet ; en ellipse, un cartouche monumental avait dû contenir les armoiries de François Joseph, il était vide aujourd'hui, passé effacé, mais deux divinités demi-nues l'encadraient encore. Une de ces divinités pétrifiées était peut-être à l'image de cette maîtresse que le dernier empereur avait installée dans la villa rococo où il se rendait en suivant la promenade du long de mer. Cette promenade aujourd'hui porte son prénom impérial, elle longe le parc en terrasses de la villa Ariston où Raphaël et Carolina achevaient leur petit déjeuner et leur conversation savante du matin.

De la terrasse de l'hôtel Kvarner, alors qu'elle buvait son thé et dégustait une omelette, Nadège faisait remarquer à Gustave la murette qui séparait leur espace du ruban de la promenade du long de mer (il lui avait dit alors : « Ici, ils disent encore le *Lungo mare* comme du temps des Habsbourg »), elle avait continué :

- Regarde ! d'ici, on perd ton *Lungo mare* de vue, mais on voit les têtes des marcheurs et des sportifs qui font leur jogging du matin.
- Bien vu ! Étrange ces têtes qui suivent le long de la murette et qui ont en arrière-plan l'infini du bleu de la mer... Voudrais-tu que nous allions courir ?
- Non, marcher seulement et nous baigner... mais reste près de moi, je ne sais pas très bien nager.

Il y avait aussi des oiseaux posés sur la murette. Ils étaient habitués aux passants. Les sportifs dans leur course ne les effrayaient guère, quelques sautilllements les éloignaient d'un danger auquel ils ne croyaient pas, les pigeons surtout. Les cormorans et les mouettes étaient à la fois plus intrépides et plus circonspects. Plus intrépides, car ils n'hésitaient pas à se ranger sur les tables non occupées de la terrasse. Plus circonspects au sens où l'arrivée d'un client gagnant sa table provoquait la fuite immédiate des oiseaux... sur une table voisine et non occupée. Progressivement, les oiseaux s'enhardirent, la faim, évidemment... et Alfred Hitchcock. Pas à pas et de vols en sautilllements, les clients qui avaient vu le film et en connaissaient la fin, battirent en retraite à l'intérieur de l'hôtel, heureusement le buffet où étaient proposées les nourritures était à l'intérieur des murs. Ce retrait, progressif, puis en panique, des clients sans ailes provoqua une ruée de volatiles sur les restes des petits déjeuners abandonnés. Les quelques employés de l'hôtel qui observaient la scène tentèrent une négociation avec les voleurs, en vain, les becs picorant étaient sourds aux gestes et cris implorants ou menaçants. Commencée dans une atmosphère quasi humanitaire, l'affaire s'achevait dans la violence. Une fois de plus Hitchcock et Daphné du Maurier eurent le dernier mot : la prise de bec fut générale. On avait lâchement abandonné les frontières. Elles étaient pourtant faciles à rétablir. Un autre hôtel du *lungo mare* avait le même problème, il l'avait résolu en faisant venir un éleveur de rapaces. L'homme était venu avec deux aigles royaux qu'il avait installés sur des perchoirs à la terrasse de l'établissement. Puis, il avait fait voler en alternance les deux oiseaux qui venaient se poser sur son poignet ganté. Le manège avait duré plusieurs heures avec quelques rappels de semaine en semaine. Fini ! Plus un seul pigeon, mouette, etc. n'était venu troubler l'harmonie des déjeuners en terrasse.

Nadège et Gustave n'avaient que modérément apprécié d'avoir dû abrégé leur petit déjeuner. Au début, les oiseaux

étaient charmants alors qu'ils se posaient sagement en rangs selon leurs tailles respectives (premiers : les cormorans, puis les mouettes, et les pigeons, prudents, mais impitoyables dans la mêlée... en fin de course, les moineaux picoraient les miettes). Darwin avait raison, les oiseaux sont les descendants des dinosaures prédateurs : Tyrannosaures et autres poules qui ont des dents.

Les Safranek et les Beauregard-Vendramin se rencontrèrent à la terrasse de l'hôtel Millennium dans Opatija. C'était dimanche, pour eux ce fut le dernier dimanche paisible avant l'explosion de la bombe atomique *dhu al-Faqâr* qui détruisit le tiers de Moscou.

Le monde naturel donne-t-il des signes annonciateurs aux hommes lorsqu'ils préparent des catastrophes dont la portée immense va les dépasser ? L'écrivain suisse romand Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947) a écrit dans son « Journal » que quelques jours avant le début de la Première Guerre mondiale il y eut un violent orage sur le lac Léman, d'une violence si peu ordinaire que les Genevois en furent saisis. On raconte aussi qu'alors qu'Adolf Hitler venait de décider d'attaquer la Pologne, et de déclencher la Deuxième Guerre mondiale, on vit à Berchtesgaden un extraordinaire coucher de soleil rouge sang sur les Alpes bavaroises. Dans le chalet du Berghof, la cuisinière du *führer*, une Hongroise qui préparait ses plats végétariens, dit alors : « Cela présage du sang, beaucoup de sang ! » On raconte que Hitler, peut-être sous l'effet des cocktails d'amphétamines et d'héroïne qu'il consommait, eut alors une de ces crises de colère médiumniques pendant lesquelles ses yeux devenaient globuleux et comme tournés vers l'intérieur, et qu'il s'écria : « Je ne l'ai pas voulu ! Mais qu'il en soit ainsi ! » La réplique est wagnérienne... elle fut peut-être prononcée alors que le soleil se couchait dans le silence froid de la calme splendeur alpine.

Comme pour faire mentir les devins, les pythonisses et toutes leurs magies incertaines, en ce jour radieux à Opatija, rien (hormis les oiseaux ?) ne venait troubler l'harmonie de ce petit coin de terre. Pourtant, à dix mille kilomètres de ce havre de paix, la Troisième Guerre mondiale allait connaître son épisode le plus horrible. Quelques mois plus tard, cet épisode serait considéré comme la phase finale de cette nouvelle Grande Guerre. Pour l'instant, assis à la terrasse ombragée de l'hôtel Millennium dont le bar servait des pâtisseries viennoises, des glaces italiennes et d'excellents espressos et cappucinos, les deux couples heureux bavardaient dans la joie d'être ensemble. Il existe une solidarité de l'amour que les couples comblés reconnaissent spontanément lorsqu'ils rencontrent leurs égaux en amour. Lorsque Carolina et Raphaël avaient vu les Safranek à la terrasse du Millennium, ils avaient été heureux de pouvoir partager avec eux cet instant où tout était perfection. Ce sentiment de parfaite harmonie venait certainement de la réussite des opérations dangereuses auxquelles ils avaient participé. Il venait aussi de la beauté de la nuit précédente, du temps présent, de la mer, du lieu, de l'ombre sur la terrasse et du soleil sur la mer... jusqu'aux espressos et cappucinos du Millennium qui ajoutaient leurs modestes perfections aux splendeurs de l'instant présent.

Chapitre 37

Le voyage des six moudjahidin avait été une épreuve longue et difficile. En plus des armes individuelles et des vivres, il avait fallu porter les deux missiles *stinger* ainsi que deux batteries de voitures nécessaires au lancement du projectile et à l'alimentation des microordinateurs qui guidaient sur l'objectif. Chaque missile pesait environ seize kilos. Les batteries russes, qui remplaçaient les batteries d'origine plus légères, mais fragiles, étaient plus lourdes que les missiles. Ahmed Al-Nur avait insisté pour porter la même charge que ses compagnons. Le voyage l'avait épuisé. Sitôt arrivé à Vanch, afin que son excès de fatigue ne compromette pas sa mission, il s'était astreint à trois jours de repos. Ses muscles devaient être reposés afin que ses mains ne tremblent pas lorsqu'il ferait un travail de précision sur des appareils électroniques aux circuits minuscules.

Pour ne pas traverser les vallées habitées, on avait suivi les sentiers aux flancs des montagnes. Plus sûr, ce parcours avait doublé la distance et plus que triplé le temps du voyage entre la vallée de Racht et celle de Vanch où se trouvaient leurs objectifs. Si les guerriers d'Allah jouissaient d'une sûreté relative dans la vallée de Racht, ce n'était pas le cas dans les autres régions.

Selon les compagnons d'Ahmed, la vallée de Vanch était spéciale. Elle devait sa prospérité aux chiites ismaéliens qui l'occupaient depuis des siècles. Cette communauté de diviseurs et de calomniateurs est dispersée dans le monde entier. Elle aidait de ses richesses mal acquises les diviseurs de l'islam établis dans cette vallée. La richesse de ces gens était permise par Dieu pour montrer aux vrais croyants qu'Allah fait ce qu'il veut des impies avant de les précipiter dans la *Hotama* comme

le promet le Coran (sourate 104, verset 1 à 4. Traduction Blachère) :

Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux,

Malheur au calomniateur acerbe

qui a amassé une fortune et l'a comptée et recomptée !

Il pense que sa fortune l'a rendu immortel.

Qu'il prenne garde ! Il sera certes précipité dans la Hotama.

Ces gens étaient dirigés par un descendant de celui qui s'était séparé de l'islam véritable, Hussein un des fils du gendre du Prophète, Ali. Ils avaient financé, même du temps des communistes (nouvelle preuve de leur perversité), la construction d'un aéroport à Vanch. Depuis plus d'une année, grâce aux hommes d'affaires et aux agences de voyages qu'ils avaient dans tous les pays, ils encourageaient les touristes étrangers à venir visiter la vallée. Et c'est ainsi qu'Allah utilise ses dons aux infidèles pour favoriser la guerre sainte de ses fidèles !

Il y avait à Vanch une petite communauté de vrais croyants qui pouvait recevoir et aider les moudjahidin. Tous ces croyants avaient été recrutés autrefois par les Russes pour travailler dans l'aéroport. Ils étaient des employés ouzbeks, turkmènes et tchéchènes qui travaillaient depuis des années à Vanch. Certains y tenaient des postes importants... par exemple, le chef des douanes, Mourad Gourbandiev, était un Turkmène ; et l'ingénieur en charge des ateliers mécaniques, Aslan Alkhanev, un Tchétchène du Daghestan. En raison de sa localisation dans une zone considérée comme peuplée en majorité d'ismaéliens, la vallée de Vanch était considérée comme une zone paisible par les Russes et par le gouvernement tadjik. Elle était peu surveillée. De plus, lors du passage entre les montagnes de la vallée de Vanch et celles de Jaka, il y avait un point aveugle et sourd qui interrompait pendant six minutes et onze secondes

tous les signaux émis par les avions qui venaient de décoller de l'aéroport de Vanch. Dans cette vallée, les vrais croyants qui suivaient la sunna n'avaient jamais rien fait contre les ismaéliens, ces diviseurs calomniateurs de l'islam qui suivaient des innovateurs impies par eux appelé : Ismaïl, Nizar, Hassan et Aga Khan. Grâce à Dieu, cet aéroport situé dans cette vallée paisible et presque oubliée du monde, qui avait des liaisons avec Kiev et Moscou, avait attiré l'attention du cheik Abdullah Hassan Hassan et du sultan Othman Abdu Sidiki Masjid. Ils avaient décidé que l'aéroport de Vanch serait le point d'arrivée de *dhu-al-Faqâr* et le point de départ de la bombe qui frappera Moscou.

On sait avec quel soin le cheik et le sultan avaient monté les premières phases d'une opération dont les services occidentaux n'avaient encore qu'une idée vague, que par tous les moyens ils cherchaient à préciser. Trois semaines avant l'attaque sur Moscou, Gustave Safranek évoqua pendant une réunion des services à Zagreb la possibilité pour les terroristes d'utiliser les avions de la Kironmoyee Air Lines. Le colonel Kamenev ne sembla pas immédiatement convaincu :

- Nous avons construit l'aéroport. Nos agents en ont profité pour chercher des renseignements opérationnels. Cela n'a rien donné. Nous en restons aux informations de contexte : oui, ils préparent quelque chose ! Mais rien, pas même nos écoutes, ne signale que les avions du sultan y joueront un rôle. Nous ne pouvons pas exclure qu'ils ne sachent pas encore ce que sera leur objectif. L'ingénieur français est peut-être simplement en recherche d'objectifs.

Carolina Beauregard intervint et demanda au Russe :

- Le Français... cet Ahmed Al Nur... savez-vous enfin où il se trouve à présent ?

Après avoir consulté Kamenev du regard, le colonel Bardain prit la parole :

- Nous savons par nos collègues russes et par nos satellites qu'il n'est plus dans le village ouzbek de Shangy. Jusqu'ici, toutes les tentatives pour identifier sa destination suivante ont été vaines. Le vieux trafiquant d'opium qui le logeait, Nasreddin Chachov, a des fils qui tous combattent, soit dans la vallée du Ferghana, dans celle de Racht, ou bien en Tchétchénie ou en Syrie, voire en Afghanistan. Al Nur peut se trouver dans une de ces zones de guerre sainte ouverte... mais nos recherches dans ces zones n'ont rien donné jusqu'à présent.

« Les nôtres non plus » répondit Carolina qui enchaîna sur une question évidente :

- Ce trafiquant d'opium... Chachov... a-t-il été interrogé ?

Le colonel Kamenev répondit. Ses phrases courtes, presque agressives, montraient qu'il était mal à l'aise :

- Nous avons demandé aux Ouzbeks d'intervenir. Ils ont été maladroits ! L'homme est mort après les premières questions. Notre agent qui fait la liaison avec les Ouzbeks a suivi l'interrogatoire. D'après les réponses du vieux, notre homme a compris que le visiteur arabe avait consulté des documents. Notre fouille des maisons du trafiquant djihadiste a permis de découvrir des fiches techniques du missile américain *stinger*. Nos analyses des fiches ont montré que l'ingénieur français les avait longuement étudiées...
- Comment le savez-vous ? Interrompt Carolina.

Le colonel russe retrouva instantanément le sourire, il répondit :

- Ses empreintes digitales fournies par nos amis autrichiens et son ADN fourni par les services croates se trouvaient à toutes les pages, ou presque.

Le représentant des services allemands demanda :

- Comment expliquez-vous la présence d'ADN sur des fiches techniques ?
- Par l'excellence de nos laboratoires ! Et puis... dans ces villages de montagnes, les gens se lavent peu... les matières organiques s'accumulent sur les mains. Ils se mouchent dans leurs doigts. L'Arabe a dû souffrir de l'altitude, il a saigné du nez à plusieurs reprises. On a aussi trouvé des cils, des sourcils, et des traces de sperme, résultat de masturbations occasionnelles, ou de coïts interrompus si on lui a fourni des femmes... ce qui n'est pas dans les habitudes de ces gens-là. En fait, pour les traces d'ADN, nos laboratoires ont eu l'embarras du choix. L'abondance et la diversité des échantillons trouvés sur toutes les fiches, ou presque, prouvent que le même homme a étudié les documents avec assiduité.
- C'est ingénieux, c'est intéressant... mais cela reste du renseignement de contexte. Ce n'est pas du renseignement opérationnel. Nous ne savons toujours pas **où, quand, quoi** ! Nous ne savons pas comment frapper l'ennemi pour l'empêcher de faire ce qu'il se prépare à faire, car vous ne savez pas où il est ! ni ce qu'il veut faire !

Telle fut la conclusion de l'Allemand, qui, comme toujours, prenait plaisir à faire la leçon aux autres.

À Vanch, Ahmed Al Nour se reposait dans la maison d'Aslan Alkhanev : le Tchétchène qui dirigeait les ateliers mécaniques de l'aéroport. Comme toutes les habitations musulmanes, la maison était faite de murs sans autres ouvertures que les deux portes d'entrée, et les fenêtres voilées de moucharabiés du premier étage où vivaient les deux épouses et les enfants de l'ingénieur tchétchène. La maison possédait une petite cour, elle aussi entourée de hauts murs protecteurs de la vertu des

femmes. Par prudence, Ahmed - il vivait dans une pièce sombre du rez-de-chaussée - ne sortait dans la cour que tard dans la nuit, quand le quartier était silencieux. Dans cette vaste région peu peuplée, moins de deux cent mille habitants, avec ces 48.638 résidents Vanch était considérée comme une ville importante où, si l'anonymat n'était guère possible, un étranger reçu par un habitant connu pouvait pendant quelques semaines passer inaperçu, s'il le voulait. Ahmed n'avait besoin que de dix jours pour mener sa mission à bien. Il profita de ses trois jours de repos pour coordonner le réseau des fidèles qui assurait la logistique des avant-dernières phases de l'opération.

À Zagreb et à Vienne, Gustave Safranek avait continué à travailler sur l'hypothèse d'une possible utilisation des AN 148 du sultan à des fins terroristes. Il avait envoyé un de ses collègues au guichet de la Kironmoyee, Air Lines afin d'avoir le détail de tous ses vols. Par un accord avec la compagnie aérienne pakistanaise, le guichet kironmoyien était situé dans les locaux de la *Pakistani Airlines* sur la *Peters platz* à Vienne. Le résultat de cette enquête avait confirmé ce que Gustave avait appris lors de son voyage de noces : pour l'instant une seule ligne était totalement opérationnelle, Kironmoyee-Saint Pétersbourg-Vienne et retour (un vol par semaine, celui que Nadège et Gustave avaient pris). Deux vols hebdomadaires devaient commencer dans une semaine pour relier Kironmoyee à Islamabad, via Dakka. Puis, dans quelques mois, serait inaugurée la ligne régulière, hebdomadaire, Kironmoyee-Kiev, via Moscou, et retour. Enfin, pendant tout l'été, de fin juin à début septembre, une ligne hebdomadaire avait relié le Kironmoyee au Tadjikistan via l'aéroport de Vanch qui donnait accès à la région touristique du parc national tadjik du Haut Badakhshan. Le dernier vol de la saison, un vol retour, aurait lieu dans une semaine.

Selon les informations recueillies par les services, l'attentat ou les attentats auraient lieu en Europe, y compris la Russie. Si

les Antonov du Kironmoyee devaient être utilisés par les terroristes, les objectifs immédiats devraient être Saint-Pétersbourg ou Vienne ; ou, en cas de transformation de l'Antonov en bombe volante : des villes d'Europe situées plus ou moins sur ce parcours pourraient être frappées. Alternativement, dans quelques mois, n'importe quelle ville russe ou ukrainienne sur le parcours de l'avion qui relierait Kiev via Moscou pourrait servir d'objectif.

Quelques jours plus tard à Zagreb, Gustave Safranek relança le débat sur l'utilisation des Antonov comme bombes volantes pour l'opération en préparation. Il insista sur le fait qu'il serait facile de se prémunir contre cette menace en interdisant les vols de cette compagnie au-dessus de l'Europe : un vol hebdomadaire pour l'instant qui pouvait être une menace pour la Russie, les États baltes, la Biélorussie, la Pologne, la Tchéquie, la Slovaquie et l'Autriche. Dans quelques mois, lorsque la ligne Kironmoyee-Kiev via Moscou serait en service, la menace potentielle se concentrerait sur la Russie, la Biélorussie et l'Ukraine. Le colonel Kamenev présenta quelques objections :

- La mesure n'est-elle pas un peu lourde pour ce qui n'est qu'une vague hypothèse ?
- Je peux l'admettre, mais elle est simple et efficace : pas d'avions pas de problème !
- Mais cela va dire aux terroristes que nous savons qu'ils préparent quelque chose... alors qu'en fait nous sommes toujours sans renseignements opérationnels.
- La mesure peut les alerter, dans ce cas, ils devront faire quelque chose de nouveau, improviser... et nous pourrions recueillir des renseignements utiles. Certes, notre action contre la compagnie aérienne peut les alerter, mais pas nécessairement. J'ai la liste de leurs pilotes, des Yéménites qui tous ont plus de 55 ans. En Europe, ils ne pourraient

plus faire des vols commerciaux internationaux. L'agence internationale du transport aérien pourrait, avec tous les égards nécessaires, informer la Kironmoyee Air Lines qu'elle a l'obligation de respecter cette règle lors de ses vols commerciaux au-dessus de l'espace aérien européen. Fort de cette demande officielle, nos pays pourraient suspendre l'autorisation de vol de la compagnie du sultan.

- C'est ingénieux dit l'Allemand, qui ajouta : « mais ils recruteront de nouveaux pilotes ! »
- Les compagnies qui fournissent des pilotes expérimentés sur Antonov ne sont pas nombreuses. Je suis certain que nos amis russes et ukrainiens peuvent contrôler ce marché dont ils ont un quasi-monopole. De toute façon cette mesure nous fera gagner du temps !

Carolina prit la parole :

- Je peux vous garantir que la seule société américaine qui forme des pilotes d'Antonov n'en fournira aucun au sultanat du Kironmoyee.

Cela fit rire l'assistance. Tous les agents savaient que cette société américaine était une annexe de la CIA.

- Et si nous lui fournissons des pilotes, ce seront nos agents ! Conclut le colonel Kamenev.

Il y eut quelques nouveaux rires, vite interrompus par la question du représentant des services norvégiens qui ne s'adressait à personne en particulier :

- Que savons-nous des vieux pilotes yéménites qui volent actuellement pour le sultan ? Combien sont-ils ?
- Ils sont huit, deux autres doivent arriver dans quelques semaines. Tous sont de bons pilotes, nous les avons formés en Russie du temps où nous étions influents au Yémen.

- Vous les connaissez ? demanda l'Allemand
- Oui ! À vingt ans ils étaient communistes, à soixante ils sont wahhabites, c'est-à-dire salafistes !
- Évolution courante des gens de cette génération vieillissante. Chez nous, les jeunes ne passent plus par le communisme, ils commencent dans le banditisme petit puis grand et finissent dans une mosquée salafiste qui les envoie se former à la guerre sainte. Puis, les survivants reviennent chez nous pour tout faire sauter ! dit un agent qui ne fut pas identifié.
- Oui ! lança un autre qui ajouta : « Si pas d'avions pas de problème, pas de musulman pas de problème et beaucoup de musulmans beaucoup de problèmes ! »

Une objection fut présentée au colonel Kamenev :

- Tous vos anciens pilotes yéménites sont devenus des salafistes ! Vraiment ? Vous les avez suivis pendant toutes ces années ? J'ai du mal à vous croire, dit le Norvégien.

Le Russe reprit son visage contrit :

- Nous avons formé des milliers de pilotes étrangers pendant cette époque, impossible de les suivre tous. Mais nous savons que les pilotes originaires de pays musulmans ont tendance en vieillissant à oublier le communisme pour devenir des musulmans extrémistes. Pour les huit ou dix recrutés par le sultan, nous en avons identifié quatre qui volent régulièrement, deux ne sont pas encore recrutés et quatre ont disparu de nos radars, nous ne savons pas où ils sont, peut-être à Dacca, ou au Pakistan... ou ailleurs. Simple question de temps, nous finirons par les trouver.
- Donc, vous ne savez pas qui est salafiste et qui ne l'est pas ! Lança le Norvégien content de son effet.

Puis, les propos devinrent confus et mêlés. Certains exprimaient leur révolte contre « les politiques » qui leur refusaient les moyens d’agir ; d’autres renchérisaient en expliquant d’une fois sur deux les terroristes musulmans leur étaient connus, mais que les juges leur refusaient de prendre action, au prétexte qu’aucun acte illégal n’avait encore été commis ; un autre citait l’exemple d’un terroriste relâché après que le juge eut refusé d’accepter pour preuve des enregistrements de conversations qui n’avaient pas reçu l’approbation de l’autorité légale ; un autre encore parlait de la corruption des politiques qui faisaient la danse du ventre devant les émirs du pétrole...

La discussion venait de prendre un tour chaotique où s’exprimait une simple détestation de l’islam que des pensées politiquement correctes « de gauche » avaient comprimée pendant plusieurs décennies. En dépit des efforts des médias qui répétaient le slogan de la gauche bien pensante « Pas d’amalgame ! », ce barrage idéologique était en train de céder sous la pression de l’histoire immédiate qu’alimentait le terrorisme musulman. En bon franc-maçon héritier de siècles d’intelligence européenne, Gustave Safranek voulait « raison garder » et éviter que le lourd pendule de l’Histoire passe d’un extrême à l’autre. Dans le brouhaha devenu général, il prit la parole d’une voix forte :

- Mes chers collègues, mes chers collègues... Ne nous **égarons** pas ! Ne nous égarons **pas** ! Nous sommes des professionnels, nous n’avons pas le droit de nous abaisser à des propos de café du commerce. Ceci est un débat sérieux, nous devons comprendre la nature de l’ennemi afin de le vaincre. Même si la haine peut se comprendre, elle ne doit pas nous aveugler ! Si nous voulons vaincre l’ennemi, nous n’avons pas le droit de lui ressembler. Comme le disaient nos amis russes, du temps où ils étaient nos ennemis, nous devons « Faire l’analyse

concrète d'une situation concrète » en nous libérant de toute idée préconçue de race, de croyances religieuses ou philosophiques. Notre devoir et de comprendre pour agir.

L'exhortation ramena le silence. Silence surpris, car la parole de Gustave Safranek était juste. Il faut croire que la sagesse du vénérable de Zagreb, Milan Ostic, jointe à l'amour de Nadège avaient guidé Gustave sur la voie des maçons d'autrefois et de toujours : « Faire d'un honnête homme un meilleur honnête homme ». Le silence créé par Gustave Safranek était riche d'espérance ; sitôt rompue, l'espérance laisserait place aux mots à son service, ou qui la trahissent. Il est rare qu'un instant sacré soit rompu par hasard. Celui-ci fut rompu par le colonel Bardain, un laïc de la « Fraternité séculière Charles de Foucauld » issue en 1955 du mouvement « l'Union des Frères et Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus » créé vers 1908 par le Père de Foucault, devenu Bienheureux par décision du Pape Benoît XVI, le 13 novembre 2005. Il lança :

- Et bien, suivons le conseil de Lénine... mais totalement, c'est-à-dire sans dogmes du genre dictature du prolétariat et autres attrape-nigauds, faisons « l'analyse concrète d'une situation concrète ». Commençons par la guerre. Quelle est la nature de cette guerre que depuis des siècles l'Islam nous impose ?

Comme toujours, lorsqu'une question est posée en public, il y eut un moment d'hésitation. C'est le représentant des services suédois qui par sa réponse relança le débat :

- Dans sa géographie la guerre est mondiale, mais comme dans sa nature elle est religieuse, il n'y a des faits de guerre que là où il y a des musulmans. C'est comme si l'Islam devait être considéré comme un grand pays en guerre contre le reste du monde. Il n'y a pas de musulmans en Islande, il n'y a pas d'attentats dans ce pays. Je me souviens du jour où le colonel Kamenev nous a

dit qu'il n'y avait pas d'attentats dans les Pays baltes où, comme en Islande, il n'y a pas de musulmans.

Après avoir acquiescé d'un bref mouvement de tête, le colonel russe ajouta :

- Je ne pense pas que lorsque nos collègues autrichiens et français parlent de la nature de la guerre ils pensent à son extension géographique. La géographie du conflit n'est qu'une conséquence de sa nature qui, selon moi, est révolutionnaire. La Russie sait ce qu'est une guerre révolutionnaire puisqu'elle en a mené une jusqu'à la fin de l'URSS.
- L'URSS, pays révolutionnaire... ce n'est pas ce que disaient les trotskistes, les maoïstes...

Cette remarque de l'Italien, qui avait peut-être un passé très à gauche, fut coupée par le colonel :

- De simples dissidences au sein de la même mosquée, à la façon des chiites, des ismaéliens, Druzes, etc. contre les sunnites et vice versa. Revenons à l'essentiel ! L'islam mène une guerre révolutionnaire contre le reste du monde. Une guerre révolutionnaire est une guerre pour le contrôle de l'esprit des populations et non pour le contrôle d'un territoire. C'est une guerre subversive où les moyens militaires ne sont qu'un élément de la conquête des « esprits ». Cette guerre subversive vise à changer la *Weltanschauung* des populations non musulmanes que les musulmans cherchent à convaincre par la propagande pacifique, la corruption des élites, l'influence économique, le contrôle de certaines zones géographiques, et la violence qui s'exprime par la menace et le passage à l'acte. La propagande se fait à travers les médias ; les mosquées ; les prédicateurs envoyés dans les prisons ; la violence, qui, dans certaines situations, peut être considérée comme un élément de la propagande, etc. La

corruption se fait par une utilisation illégale, légale et intelligente du système économique qui domine le monde. L'influence économique s'exerce par l'importance des capitaux, fruits de la rente pétrolière et gazière, dont le monde musulman dispose depuis près d'un siècle. Le contrôle de certaines zones géographiques va de l'entourage immédiat d'une mosquée à de vastes portions de territoires urbains non musulmans où les règles de l'islam sont imposées en combinant de façon intelligente la sympathie, la persuasion, la corruption des élites, la contrainte et la terreur, selon un dosage adapté à chaque situation.

Un jeune Anglais du *Foreign Office* et du *Commonwealth* (ministère des Affaires étrangères britannique), traditionnellement pro arabe depuis Lawrence d'Arabie, intervint avec une certaine véhémence :

- Toujours la même erreur ! On met tous les musulmans dans le même panier de crabes ! Et l'on clame que l'islam est violent ! Mais l'Islam parle aussi de paix et de pardon, comme le Christ.

Le colonel Bardain prit calmement la parole :

- Toujours la même erreur, on ne lit pas le Coran avec attention. On se contente d'une vue rapide où l'Occident christianisé voit l'islam à travers le filtre du christianisme, et de sa critique. Certes, on trouve dans la Bible, plus rarement dans le Nouveau Testament, des épisodes de violence, voire d'apologie de la violence, mais ces épisodes sont rares et ne fondent pas une doctrine politique cohérente, même si les critiques du christianisme isolent ces éléments pour les présenter comme une règle. La preuve : il y a peu de prophètes armés dans l'histoire du christianisme, et les croisades ordonnées par les papes n'ont pas créé chez les chrétiens une valorisation

idéologique de la violence politique. C'est plutôt le contraire, l'idéologie politique qui domine le christianisme est un pacifisme un peu naïf. Lisez avec attention le Coran : dans un langage simple et direct, vous trouverez une idéologie de l'imposition de l'islam par la guerre. Le terme qui revient le plus souvent dans le Coran pour désigner cette guerre religieuse est « *le chemin d'Allah* ». Demandez à nos collègues d'Europe centrale, ils ont pendant des siècles subi une occupation musulmane épisodique ou durable, qui faisait d'eux des habitants de second ordre, des esclaves, et pour les femmes des captives pour les harems. Quant à leurs enfants, ils servaient à payer « *l'impôt du sang* » : enlevés aux parents, ces enfants indigènes étaient envoyés dans des institutions coraniques qui faisaient d'eux des fonctionnaires civils ou militaires de l'Empire turc.

Gustave Safranek ajouta :

- Les razzias turques et la colonisation d'une partie de l'Europe n'ont cessé que dans la seconde moitié du XIXe siècle, lorsque les Habsbourg et les Romanov ont fini par briser la capacité militaire de l'Empire turc. Les pays de l'ouest du continent ont tendance à oublier ces siècles de colonisation brutale de l'Europe par les guerriers de l'islam.

Le colonel Bardain reprit la parole :

- Si les Européens oublient leur histoire, les musulmans n'oublient pas la leur. Ils reprennent aujourd'hui leur mouvement d'expansion coloniale par le moyen traditionnel que l'on retrouve tout au long de leur histoire : la guerre sainte est une guerre globale, non seulement parce que son théâtre est le monde entier, mais parce qu'elle utilise tous les moyens possibles et imaginables : la guerre, la paix, l'économie, la démographie, la culture, et

toujours et encore : le mensonge, l'arme par laquelle le faible peut détruire le fort.

- Mais enfin, nous connaissons tous des musulmans modérés qui s'opposent aux terroristes ! dit le jeune fonctionnaire du *Foreign Office*.

Le colonel Bardain répondit :

- Des individus, oui ! Les musulmans en tant que communauté, l'*Umma*, jamais ! Or, nous ne pouvons jamais savoir à quel moment un individu de religion musulmane va décider de rejoindre l'*Umma*, et de participer à la guerre sainte pour, selon la croyance musulmane, accéder à « *la vie dernière* » dans « *les jardins du Paradis* ».

Le Docteur Müller, des services suisses, prit la parole :

- Il y a quelques jours, au cours d'une de nos discussions j'ai lu quelques versets du Coran, tous concernaient l'obligation faite au croyant en bonne santé de combattre pour imposer la foi en Allah. Ces versets étaient issus de la neuvième sourate dite « *l'immunité* » ou « *Revenir de l'erreur* ».

Il montra à l'assistance la traduction savante du Coran qu'il avait sortie de son bureau, posa le livre sur la table autour de laquelle les gens des services étaient assis. Il l'ouvrit, le feuilleta :

- Je ne vais pas vous relire les versets que je vous ai déjà lus, mais cette lecture de l'autre jour m'a incité à me replonger dans ce livre qui, pour une personne attachée à la tradition chrétienne et à ses courants théologiques (je suis calviniste), est d'une simplicité que je me permets de qualifier de primitive. Je ne vais pas relire les passages déjà lus, mais je tiens à insister sur le fait que toute la neuvième sourate, elle compte 130 versets, traite de

l'obligation faite au croyant musulman de faire la guerre aux infidèles et aux « Associateurs », c'est-à-dire aux religions qui associent des entités à Dieu. Il est clair selon le texte coranique que les juifs et les chrétiens sont des « Associateurs » au même titre que les gens de La Mecque avant leur conversion à l'islam.

Puis il commença à lire, ajoutant ici ou là un commentaire :

4 « Exception pour ceux des infidèles avec qui vous avez conclu un pacte, [qui] ensuite ne vous ont point fait dommage et n'ont prêté assistance à personne contre vous. Respectez alors pleinement votre pacte avec eux jusqu'au terme qui les lie ! Allah aime les pieux.

5 Quand les mois sacrés seront expirés, tuez les Infidèles quelque part où vous les trouviez ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! S'ils reviennent [de leurs erreurs], s'ils font la Prière et donnent l'Aumône (zakât), laissez-leur le champ libre ! Allah est absolu et miséricordieux.

- Vous remarquez qu'il peut y avoir des trêves dans la guerre sainte, mais sous conditions et temporairement. Vous remarquez que le but de la guerre est simple : la conversion à l'islam. D'autres versets apportent des nuances, mais elles ne changent rien à l'objectif essentiel : imposer l'islam à tous les peuples :

20 Ceux qui déjà croient, [qui], dans le Chemin d'Allah, ont émigré et mené combat de leurs biens et de leurs personnes auront un rang plus considérable auprès d'Allah. Ceux-là seront les Gagnants.

- Un exemple, parmi cent, de mépris vis-à-vis des chrétiens :

31 Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme « Seigneur » en dehors d'Allah, alors qu'ils n'avaient reçu ordre que d'adorer une divinité

unique. Nulle divinité en dehors d'elle ! Combien elle est plus glorieuse que ce qu'ils associent !

32 Ils veulent éteindre la Lumière d'Allah avec [le souffle] de leur bouche, alors qu'Allah n'entend que parachever Sa Lumière, en dépit de l'aversion des Infidèles.

33 C'est Lui qui a envoyé Son Apôtre, avec la Direction et la Religion de la Vérité, pour la faire prévaloir sur la Religion en entier, en dépit de l'aversion des Associateurs.

- Comme vous le savez, toute religion est imitative, le christianisme est essentiellement « imitation de Jésus Christ », ce qui depuis le Moyen Âge est appelé « *imitatione Christi* ». Cette imitation du Christ n'a pas, que je sache, créé une obligation guerrière chez les chrétiens. Pour le musulman qui se doit de pratiquer une « *imitatione Mahomedi* » et qui suit à la lettre le Coran, « le livre incréé » selon la dogmatique islamique, il n'y a aucun doute possible sur les devoirs que lui impose la « *religion de vérité* » : les devoirs religieux du croyant sont sans ambiguïté exprimés dans le Coran.

Le Docteur Müller s'interrompt un instant en feuilletant le livre, puis il dit : « voici quelques passages intéressants qui parlent des hypocrites qui ne veulent pas faire la guerre et restent en arrière » :

87/86 Quand descend une sourate ordonnant : « Croyez en Allah et menez combat avec Son Apôtre ! » ceux qui, parmi eux, détiennent le prestige te demandent la permission [de s'abstenir] et disent : « Laisse-nous avec les exemptés ! »

44 Ceux qui croient en Allah et au Dernier Jour ne te demandent pas la permission de mener combat de leurs biens et de leurs personnes. Allah connaît les Pieux.

45 Seuls te demandent permission [de ne pas le faire] ceux qui ne croient point en Allah et au Dernier Jour, [ceux] dont les

cœurs sont emplis de doute, en sorte qu'en leur doute ils demeurent hésitants.

52 Dis[-leur encore] : « Que pouvez-vous attendre pour nous, hormis les Deux très Belles [Récompenses] alors que, pour vous, nous attendons qu'Allah vous frappe d'un Tourment [venu directement] de Lui ou par [l'intermédiaire de] nos mains ? Attendez donc ! Nous sommes aussi près de vous attendant ».

- Pour information : « Les deux très belles récompenses » sont la vie éternelle et le paradis. Remarquez aussi le sadisme de la dernière remarque... Devant la communauté des croyants, quel musulman pieux peut courir le risque d'être vu comme un hypocrite et un lâche qui refuse de combattre pour la religion de vérité ? D'autant qu'il a près de lui, selon le Coran, de vrais croyants prêts à le tourmenter de leurs mains. Je ne veux pas vous assommer avec tous ces propos guerriers, mais laissez-moi finir sur deux derniers versets :

112/111 Allah a acheté aux Croyants leurs personnes et leurs biens, contre don à eux du Jardin. Ils combattent dans le chemin d'Allah. Ils tuent ou sont tués. Promesse [solennelle] !, devoir pour Allah énoncé dans la Thora, l'Évangile et la Prédication ! Or qui donc, mieux qu'Allah, tient bien son pacte ? Réjouissez-vous de l'allégeance que vous avez conclue avec Lui ! C'est là le Succès Immense.

125/124 O vous qui croyez !, combattez ceux des Infidèles qui sont dans votre voisinage ! Qu'ils trouvent en vous de la dureté ! Sachez qu'Allah est avec les Pieux !

- Restons-en là ! mais je pourrais multiplier les exemples, sur les 114 sourates que compte le Coran, une cinquantaine abordent le thème de la guerre sainte ou de la haine à vouer aux infidèles, c'est-à-dire à plus de soixante-dix pour cent de la population de cette planète. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un musulman honnête

loue un camion pour foncer dans la foule qui célèbre le 14 juillet à Nice. Et dire qu'après ça, il y a des gens, comme ce chanteur anglais converti à l'islam, Cat Stevens, devenu Yusuf Islam, qui, bien que souhaitant la mort de l'écrivain Salman Rushdie, osent prétendre que l'islam est une religion qui veut la paix !

Le colonel Bardain intervint :

- Vous ne comprendrez pas l'Islam si vous ne savez pas que la communauté des croyants, l'*Oumma*, est une patrie porteuse de la même passion que nos nations modernes. Par la foi ou par la force des lois, nous sommes tous dévoués à nos pays que nous servons jusqu'à la mort ! Ce qui sauve nos nations, c'est leur pluralité : le fait qu'à l'intérieur elles ont appris à vivre leurs pluralités, et qu'à l'extérieur elles se reconnaissent mutuellement. Ce qui perd l'Islam, comme tous les totalitarismes c'est son obsession de l'unité. L'Islam est une patrie pour laquelle il faut combattre ! Si le musulman vit dans un pays musulman, il est prêt à combattre si on le convainc que sa foi est trahie ; s'il vit dans un pays non musulman, il est prêt à combattre pour faire triompher sa foi. Il n'y a pas de démocratie dans le monde musulman, car il n'y a pas de compromis possible en théocratie ! Les jeunes musulmans ne s'y trompent pas ! Aux quelques imams, sincères ou rusés, qui viennent prêcher en Occident une soi-disant douceur islamique qui ferait de la guerre sainte une guerre intérieure du croyant luttant contre le mal en lui, ils répondent qu'ils savent lire et sont de vrais croyants qui suivent les ordres de *l'écrit incréé* : le Coran dans sa simplicité ! tel qu'il vient de vous être lu.

Chapitre 38

Gustave Safranek avait été intéressé par le commentaire du colonel Bardain déclarant que « l'Islam est une patrie ». Il avait demandé à Nadège si elle pensait que c'était vrai. Elle répondit que, pour elle, c'était une question de vocabulaire. Elle pensait que le vocabulaire freudien était plus adéquat :

- Comme toutes les religions dogmatiques, l'islam est une névrose collective qui, statistiquement, dispense les individus malades de se fabriquer une névrose individuelle ! Tu n'as aucune idée du confort moral dans lequel vit un homme musulman « normalement » malade de sa religion. Par exemple : s'il est humilié dans la journée par son chef, par son patron... enfin, par celui qui le dirige... En rentrant chez lui, il peut imposer son pouvoir à ses femmes, voire les battre, pour se sentir un homme à nouveau. Et elles acceptent ! car des siècles d'islam les ont convaincues de leur infériorité ! S'il vit en Europe, et que son supérieur hiérarchique est un chrétien ou un juif, il peut le mépriser en citant en secret tel ou tel verset du Coran qui affirme que les infidèles iront rôti en enfer ! Imagine un musulman vivant en France, ou ailleurs en Occident, dont l'employeur est tyrannique, ou simplement exigeant, et Juif, chrétien... ou athée ! Si le ressentiment de notre type monte d'un cran, il peut assassiner son employeur en clamant que « Dieu est grand ! » : c'est le cri de guerre de toutes les armées musulmanes lancées dans la guerre sainte. Une pratique régulière et spécifique à l'islam, qui sacralise la haine et le passage à l'acte. Les êtres humains n'ont rien inventé de mieux pour tuer sans remords.
- On disait autrefois en Europe : « Pour Dieu et pour le roi ! »

- Cela montre que l'espèce humaine est fondamentalement violente. Toutefois, chez vous on faisait la différence entre Dieu et le roi... et puis, c'était autrefois, pas aujourd'hui !
- Tu décris l'islam comme une religion dogmatique et j'en suis d'accord... mais connais-tu une religion sans dogmes ?
- Ce n'est pas la première fois que nous parlons de ça ! Tu me l'as dit toi-même, tout est question de nuances. Si toutes les religions sont par définition dogmatiques, certaines laissent à travers leurs dogmes des espaces de liberté pour une pensée plus libre. Les chrétiens ont su se créer une religion avec des espaces de liberté, ils ont su en profiter... les musulmans n'ont pas su le faire, le Coran est un piège redoutablement liberticide ! Quand je vivais dans ma famille, ou pire encore : quand j'étais en Algérie, chaque fois que j'essayais d'être un peu libre, on me disait que je ne respectais pas la loi de Dieu.

Elle ajouta :

- Pour ce qui est de la patrie, je suis mal placée pour en parler.
- Pourquoi ?
- Où est ma patrie : l'Algérie ? Elle ne m'a pas protégée, elle m'a livrée à un mari brutal et stupide ! Les Chaouia ? un peuple arriéré où le mariage finit en viol ! Leur langue berbère est à peine reconnue en Algérie... Aujourd'hui... enfin quand j'étais là-bas, ils n'arrêtaient pas de dire qu'ils avaient été les premiers à lutter contre la France et qu'ils étaient les derniers à bénéficier de l'indépendance. Si j'étais restée en Algérie ou chez les Chaouia, je serais déjà morte ! Je t'ai parlé du poète Tahar Djaout : « Le silence, c'est la mort ; et parler, c'est mourir ». La France est-elle ma patrie ? Certes, je lui dois ma liberté, et mon père

véritable est Français... mais suis-je une Française ? Un peu... beaucoup peut-être par la culture, mais pas entièrement. J'aime un Autrichien, j'apprends l'allemand et je vis à Vienne, avant, j'étais à Genève... Je suis une franc-maçonne européenne d'origine étrangère... Tu vois, je n'ai pas de névrose collective... j'ai réussi à m'en inventer une, personnelle. Cela s'appelle être créative !

Il y avait souvent dans l'humour de Nadège une part de tristesse... mais jamais de désespoir. En cela, ces deux êtres qui s'aimaient étaient différents.

Gustave manquait d'humour, il avait ce trait de l'esprit germanique qui aime le sérieux des définitions :

- Je ne pense pas que le patriotisme soit une névrose... le nationalisme dogmatique oui ! Mais pas le simple amour du pays où l'on est né, où l'on a vécu ses premiers bonheurs, où l'on est à l'aise dans une culture du respect de soi et des autres... Une culture qui donne accès à d'autres cultures. La réconciliation de l'un et du multiple !
- Tout ce que je n'ai pas eu ! Et que j'ai dû conquérir grâce à l'amour, grâce à mes efforts ! Car pour recevoir de l'amour, il faut être capable d'en donner. L'Islam refuse les autres cultures !
- L'amour ?
- Oui ! quelques enseignants français dans mon école ; mon père, le vrai ; et toi !
- Finalement, dire que l'islam est une patrie n'est pas très utile, ce n'est qu'une image, une approximation...
- En effet, répondit Nadège... une image sans doute datée qui vient d'un temps où en Europe les passions nationalistes étaient fortes, des quasi-religions ! Les Anglais disaient « *Right or wrong, my country !* » (qu'il ait

raison, qu'il ait tort, c'est mon pays !) : version laïque de ce que vous appelez "l'infailibilité pontificale ». Je préfère le terme philosophique que tu as employé il y a quelque temps... tu disais « solipsisme » pour décrire l'incapacité musulmane à concevoir que d'autres façons d'être et de penser existent et sont créatives. Le solipsisme est l'expression individuelle de la névrose collective islamique !

Gustave Safranek resta bouche bée devant l'intelligence analytique de son épouse. Il se souvint que c'était le colonel Bardain et le Russe Kamenev qui avaient employé le terme « solipsisme » pour la première fois lors d'un précédent débat. Il ne comprenait pas pourquoi Bardain avait usé de cette nouvelle expression « patriotisme musulman » dont sa femme venait brillamment de montrer le peu d'intérêt. Il se jura qu'à la prochaine occasion il ferait part de la critique pertinente de Nadège au colonel Bardain et aux autres. L'occasion se présenta plus vite qu'il ne l'aurait pensé.

Le colonel Kamenev venait de recevoir une information du bureau du FSB au Tadjikistan, à Douchanbé. Un informateur manari avait averti les services qu'un groupe de six djihadistes de la vallée de Racht avait voyagé dans le sud du Pamir et qu'il y avait avec eux « un étranger arabe silencieux qui parlait le français quand il était fatigué ». Le chef de l'antenne de Douchanbé, le capitaine Gregori Poliakov, avait tout de suite pensé à Ahmed Al Nur que l'on recherchait dans toute la région... d'où son appel à l'antenne de Zagreb.

Évidemment, Kamenev avait demandé si l'informateur était crédible. Le collègue de Douchanbé n'avait pas apprécié la question. Il avait répondu que si l'information n'avait pas été crédible il ne l'aurait pas transmise. Si l'argument avait pour lui la force de sa logique élémentaire, il était faible sur le fond. Kamenev savait que l'antenne de Douchanbé, qui couvrait l'Ouzbékistan, était critiquée pour n'avoir pas mieux contrôlé

l'interrogatoire du vieux tadjik trafiquant d'opium qui avait hébergé le Français. Dans ces cas-là, le réflexe bureaucratique est d'ouvrir le parapluie avant la pluie : d'en faire trop pour ne pas courir le risque d'être accusé de n'en pas avoir fait assez. Le capitaine Poliakov expliqua que le père du Manari était déjà un informateur des services au temps du KGB ; le père était mort depuis cinq ou six ans, mais les informations du fils avaient toujours été de qualité, dans la limite de ce que Gregori Poliakov appelait « la mentalité des Manari, qui ne disent aux gens de l'extérieur que ce qu'ils veulent bien leur dire ». Kamenev avait trouvé ces considérations anthropologiques ridicules, il avait besoin de faits précis et pas d'une analyse des cultures locales. Il demanda :

- Selon votre source ils étaient six... le gars les a vus ?
- Six plus l'Arabe ! Non, il ne les a pas vus. Il tient l'information de son cousin, qui la tient d'un autre Manari qui les a vus au pied du glacier de Kadud...

La précision du lieu apaisa l'irritation du colonel que l'information de troisième main avait hérissé :

- Un Manari qui comprend le français ? C'est pas courant !
- J'ai posé la même question. Le type avait étudié autrefois au lycée français de Kaboul... il lui en est resté quelque chose.
- Ces six hommes plus un, étaient-ils lourdement armés ?
- Assez...
- Mais encore !
- Comme tout le monde dans la région : des AK 47 et deux RPG plus lourds que le modèle chinois.
- Vous n'avez pas pensé à lui demander si les RPG pouvaient être des *stingers* américains !

- Si ! mais le Manari n'avait jamais vu des *stingers*, pour lui c'était des RPG plus lourds.
- Il est où ce glacier ?
- Près du village de Kadud, dans le Badakhshan tadjik ; pas très loin du Badakhshan afghan ; loin de la frontière chinoise, mais pas très loin en suivant les vallées, elles sont d'orientation est-ouest plus que nord-sud.
- Votre glacier, il est près de l'aéroport de Vanch ?
- Vanch est un peu plus loin que la frontière afghane, ou même pakistanaise, mais à... (il y eut un silence)... disons... cinq à six jours de marche.
- Capitaine, avez-vous des hommes à Vanch ?
- Il ne se passe jamais rien à Vanch ! Notre correspondant est un douanier de l'aéroport, il ne nous a rien signalé.
- Demandez-lui immédiatement de vous faire rapport sur tout mouvement ou événement inhabituel. Qu'il porte une attention particulière, mais discrète, à la Kironmoyee Air Lines : je veux savoir où sont ses avions. Le terroriste français est peut-être à Vanch, ou sur le point d'y arriver.

Trois heures plus tard, le capitaine Poliakov rappelait le colonel à Zagreb : le chef des douanes, Mourad Gourbandiev, n'avait rien à signaler. Vanch était paisible, et la saison touristique s'achevait sans le moindre incident. Les Antonovs de la KAL avaient fait quatre rotations touristiques sur Vanch : des jeunes mariés Kironmoyiens qui venaient passer leur lune de miel dans la fraîcheur du Pamir, et quelques ouvriers et ingénieurs du pétrole qui fuyaient la chaleur de l'été au Kironmoyee. Le dernier Antonov allait quitter Vanch pour son vol retour dans trois jours. Aucun autre vol n'était prévu pour cette année. Rien ne permettait de penser que l'ingénieur français était déjà à Vanch, ou qu'il y était attendu. Kamenev

demanda à son collègue de Douchanbé de maintenir la pression sur ses hommes dans la région de Vanch et d'y arrêter Ahmed Al Nur, en vie, s'ils le localisaient.

Le colonel Kamenev décida de convoquer une réunion de travail afin d'informer ses collègues de la présence possible de l'ingénieur français dans la région du Badakhshan tadjik. Pour aller vite et éviter les lourdeurs des réunions bondées, il décida de ne convoquer que les collègues qui avaient des liens directs avec l'affaire : le Français, l'Autrichien, l'Allemand (l'Allemagne avait une forte mission économique à Douchanbé), plus l'Anglais, le Croate et l'Américaine. Les relations entre les États-Unis et la Russie étaient tendues à cause de l'Ukraine et de la Syrie, organiser la rencontre à l'ambassade russe ou dans une de ses dépendances pouvait créer des problèmes aux Américains. Le Russe demanda à son collègue français s'il pouvait organiser la réunion dans son ambassade. L'affaire fut réglée en quelques instants. L'ambassadeur Vilonne, russophone et russophile, fut enchanté d'offrir ce service et, surtout, de participer à la rencontre afin de se réintroduire dans une affaire dont il avait compris l'importance.

La réunion se tint dans le bureau de l'ambassadeur. On avait tiré les rideaux des fenêtres qui donnent sur la rue Hebrang ; celles qui s'ouvrent sur la place Zrinski montraient les branches des grands platanes qui font le charme de ce lieu. Leurs feuilles commençaient à peine à suggérer les couleurs qu'elles auraient en automne.

L'ambassadeur Vilonne eut un bref discours de bienvenue, il salua chaque participant ; par galanterie il commença par saluer la représentante de la CIA, puis, sans autre formalité il donna la parole au Russe. On peut être un arriviste mal arrivé et un bon diplomate. L'ambassadeur Vilonne savait qu'une réunion entre les services russes et américains était une affaire délicate, il offrait donc un service minimum, mais tout en finesse, où les mots ne disaient rien et le style, du vêtement au

décor, disait « la France (c'est-à-dire moi, Sylvère Vilonne) facilite une rencontre importante qui, dans le jargon diplomatique, est une *rencontre qui n'a pas lieu* ». Le style créé par l'ambassadeur tenait au vêtement et au décor. Le vêtement : costume sobre, cravate neutre (aucune couleur portée au drapeau d'une nation) un gris luisant de soie... comme les chaussettes. Le décor : chaises droites, table nette, petits blocs-notes et crayons, eaux minérales - gazeuse et non gazeuse -, une fantaisie : un jus de fruit, et une plante verte sur un guéridon dans un angle de la pièce. C'est tout !

Comme porté par la simplicité ambiante, le colonel Kamenev alla droit au but. En dix minutes il informa ses collègues de la présence, vraisemblable et très probable, huit jours plus tôt, d'Ahmed Al Nur au pied du glacier de Kadud dans la région du Badakhshan tadjik. À partir de cette information crédible (il insista sur ce point), il indiqua les destinations possibles du terroriste et des six hommes qui étaient avec lui : le nord du Pakistan, l'Afghanistan, la Chine, et pour finir : l'aéroport de Vanch, qui avait reçu quatre vols des Antonov du sultan du Kironmoyee. À partir de son ordinateur, l'ambassadeur Vilonne projetait sur le grand écran plat qui occupait une partie du mur de son bureau une série de cartes et de vues détaillées de la région et des lieux, y compris la petite ville de Vanch et le glacier de Kadud mentionnés par le colonel. Il y avait tout juste deux mois, le ministère des Affaires étrangères avait installé ces équipements qui recevaient, en temps réel si nécessaire, des images des satellites français et allemands. Sylvère Vilonne manipulait les commandes de l'écran avec le plaisir d'un enfant devant un nouveau jouet. L'ambassadeur français était d'autant plus fier que ce programme « Galilée » permettait des images précises et des localisations au mètre près, et non à dix mètres comme le programme américain : les vues du glacier de Kadud étaient impressionnantes, celles de l'aéroport de Vanch tout autant.

En conclusion, le colonel Kamenev souligna le fait que l'aéroport de Vanch était la seule destination hypothétique, qui, sans ambiguïté, redessina le triangle terroriste initial formé par le Palestinien Abdullah Hassan Hassan, le sultan Othman Abdu Sidiki Masjid et l'ingénieur djihadiste français.

Carolina Beauregard lança le débat en posant la première question :

- Avez-vous informé les Chinois de l'arrivée possible de ce groupe terroriste dans le Xinjiang ?
- Oui... bien que cette destination nous semble peu probable.

En utilisant son téléphone sécurisé, Carolina rédigea pour son équipe un message qui résumait les données factuelles fournies par le Russe. Avant d'envoyer le texte, elle demanda au Russe : « le glacier de Kadud, vous l'écrivez comment ? » « K.A.D.U.D ». Elle en demanda les coordonnées géographiques. Elle avait décidé de lancer *Kinesis* sur la piste d'Ahmed Al Nur. Elle espérait une première réponse avant la fin de la réunion. Gustave Safranek était satisfait que son hypothèse de l'utilisation des Antonov du sultan ait été traitée avec sérieux et reçoive, sinon confirmation, du moins quelques indications factuelles renforçant la pertinence de son idée. Il prit la parole :

- Vous venez de nous dire que l'ingénieur français, accompagné de six terroristes armés, a été vu dans une zone peu éloignée de l'aéroport de Vanch. Cela signifie que l'utilisation possible des Antonov à des fins terroristes n'est pas exclue. Nous devons, là, concentrer nos efforts... ne serait-ce que pour écarter cette hypothèse. Le sultan possède huit Antonov, deux seront livrés plus tard. Pouvons-nous localiser chaque appareil de la compagnie ?

En raison du modus operandi des terroristes du 11 septembre 2001 à New York, les services avaient fait un

décompte précis des appareils et de leurs mouvements. Toutefois, bien qu'il y eût accord, ou presque, sur le nombre des Antonov livrés, huit, la localisation d'un appareil était incertaine. Avec de légères variations quant au positionnement des Antonov, sept appareils étaient localisés avec suffisamment de précision. Un appareil faisait l'objet d'importantes divergences que les mouvements quotidiens ou hebdomadaires des Antonov entre une destination ou l'autre ne permettaient pas d'expliquer. Son matricule était KS huit mille trente.

La discussion s'engagea pour savoir où était l'Antonov KS 8030. Elle fut confuse. L'un pensait que l'appareil n'avait pas encore été livré : « Faux ! répondit le colonel russe, nous avons la liste et les dates de livraison de huit appareils, cela va du matricule KS 8029 au matricule 8036. Le KS 8030 est le second appareil à avoir été livré ». Un autre avançait un possible accident caché au public : « Impossible ! dit Carolina, nos écoutes auraient enregistré les signaux d'un crash ». Il y avait la possibilité d'une réparation dans un hangar. « Pas à Vienne » dit Gustave Safranek qui avait fait suivre tous les mouvements des Antonov du sultan atterrissant et décollant de Vienne. « Ni à Saint Pétersbourg » ajouta le colonel Kamenev. En raison de leur passé colonial, les Anglais, plus que les Américains, avaient une certaine présence au Kironmoyee, notamment grâce aux compagnies pétrolières. Le représentant des services de Sa Majesté s'engagea à faire vérifier dans les trois jours tous les hangars de l'aéroport Mohamed Abdu Sidiki Masjid. L'Allemand informa les autres qu'à partir de leur antenne à Douchanbé, ses services allaient envoyer deux agents à Vanch. Alors que l'Allemand achevait de parler, Carolina Beauregard reçut de son équipe un premier résultat de Kinesis : le programme excluait une destination chinoise. Il fallait donc concentrer les recherches dans la région de Vanch au Tadjikistan, et au nord de l'Afghanistan et du Pakistan. Elle annonça qu'elle allait demander aux équipes qui au sol, ou par drones et satellites, surveillaient le Pakistan et l'Afghanistan de rechercher une

équipe de sept hommes venant du Badakhshan tadjik, armés et portant deux RPG, ou deux *stingers*. Leur dernière localisation datait d'une huitaine de jours au pied du glacier de Kadud dans le Badakhshan tadjik.

Le représentant des services croates n'avait rien dit, il quitta la réunion en même temps que l'Allemand. L'Anglais partit quelques instants plus tard. Les autres restèrent pour bavarder avec l'ambassadeur français qui avait clos le débat en quelques formules polies. Alors qu'il y avait un mouvement de départ initié par les premiers partis, l'ambassadeur avait interpellé son attaché militaire :

- Ma foi, Bardain, cette affaire ressemble au jeu de Bonneteau !

Kamenev se tourna vers son collègue français et lui demanda ce qu'était le jeu de Bonneteau. Gustave Safranek qui avait entendu la question ne put s'empêcher de prendre la parole :

- Le jeu est très ancien en Europe, une peinture de la fin du XVe siècle de Jérôme Bosch « L'escamoteur » en montre une version...

Vilonne lui coupa la parole :

- Cela se jouait avec une noix muscade. D'où la vieille expression française « Passez muscade ! » pour exprimer un événement rapide, trompeur et dont on se moque. L'escamoteur manipulait la noix pour la cacher sous un des trois gobelets qu'il manoeuvrait. Le badaud misait sur la noix qu'il devait découvrir sous un de ces trois gobelets. Pour appâter le joueur, l'escamoteur avait un ou plusieurs complices qu'il faisait gagner afin d'amener d'autres joueurs à jouer des sommes de plus en plus élevées. De façon astucieuse, le jeu était truqué et le joueur naïf perdait. Aujourd'hui, l'arnaque se pratique avec trois

cartes : deux dames noires et une dame rouge de cœur ou de carreau. Il faut trouver la carte rouge. Votre sultan a mis huit cartes en jeu et vous vous demandez où se trouve celle que vous recherchez !

Le colonel Bardain ajouta :

- Le jeu est connu en Afrique du Nord où il se pratique à la sauvette sur les marchés et dans les souks où il s'appelle *komar*.

Un peu contrit de ne pas avoir pu montrer son savoir, Safranek dit : « Je ne savais pas que les Arabes connaissaient ce jeu... C'est intéressant ! »

- Très intéressant... Nous ne devons jamais oublier que nous avons affaire à des gens rusés... en effet, le sultan, le cheik et l'ingénieur, s'ils jouent à ce jeu, ils sont trois et jouent avec huit cartes... et selon la logique de « l'escamoteur » comme vous dites, nous devons perdre !

Cette réponse du colonel russe lança une discussion que personne n'attendait.

Chapitre 39

Ne restaient, assis autour de la table, ou debout se préparant au départ, que le Russe, l'Américaine, l'Autrichien, l'Anglais des Affaires étrangères et du Commonwealth (celui des Services était déjà parti), et le Français et son ambassadeur. Le colonel Bardain conversait avec son collègue russe auquel il expliquait que le jeu de Bonneteau n'était pas nécessairement l'image qui convenait à leur situation devant l'énigme du huitième Antonov. Dans l'éclat de la conversation, on entendit soudain distinctement :

- Il est vrai que l'ennemi est rusé... mais surtout, il possède une foi absolue en sa cause : le triomphe de l'islam.

Gustave Safranek saisit au bond cette remarque du colonel Bardain pour placer sa critique de l'expression « l'Islam est une patrie pour le musulman ». Il donna le point de vue de son épouse, et conclut que l'expression « solipsisme musulman » lui semblait plus heureuse. Le colonel admit que la notion de « patriotisme musulman » était une approximation destinée à faire comprendre l'aspect irrationnel et naturel de la cause qui, jusqu'à la mort, amenait tant de musulmans depuis des siècles à combattre les infidèles.

Puis, le colonel français ajouta :

- Je défends pourtant cette approximation, en raison aussi de son ambiguïté. Un des meilleurs guides pour comprendre le monde arabe est le livre « Les sept piliers de la sagesse » de l'Anglais Thomas Edward Lawrence, dit « Lawrence d'Arabie ». C'est aussi un bon manuel de guérilla qui décrit la guerre menée par les Arabes dans le désert contre les Turcs de 1916 à 1918. À propos de la notion de patrie chez les Arabes, Lawrence insiste sur le facteur culturel unificateur qu'est la langue arabe du

Coran. Mais par ailleurs, je cite plus ou moins de mémoire, il dit, parlant de ses efforts pour unifier les tribus : « Nous avons fourni un labeur sans espoir pour labourer une terre stérile ; afin de faire croître le sentiment national en un lieu que remplissait la certitude de Dieu, cette certitude empoisonnée qui interdit toute espérance. » * (**Seven pillars of wisdom* Penguin Modern Classics, 1969, p 336). Les préjugés de l'époque ont fait que Lawrence n'a pas compris que le wahhabisme de Fayçal ibn Hussein était un substitut au sentiment national que le jeune Anglais rêvait de créer, et que ce substitut serait notre cauchemar. Pour ma part, je ne dis rien de plus que ceci : les musulmans les plus croyants sont contre l'idée de nation au nom d'un califat qui abolit toute idée de division de l'unité divine dont le califat est la manifestation sur terre !

Le colonel Bardain aurait pu ajouter que l'expression « l'Islam est une patrie » avait été créée par le Père de Foucauld vers 1901, à une époque où, en effet, en raison de « L'affaire Dreyfus » le nationalisme français était en ébullition. Mais il ne le dit pas. Le colonel Kamenev s'adressa à l'ambassadeur Vilonne :

- Ce qui me surprend le plus dans l'attitude des grands pays occidentaux : États-Unis, France, Allemagne, Angleterre... et même l'Espagne, c'est le fait qu'ils oublient la longue résistance de l'Europe aux invasions musulmanes. Vous traitez le terrorisme musulman comme s'il s'agissait d'un phénomène nouveau et surprenant. Mais enfin ! Jusqu'à vers 1830, la mer Méditerranée était pour les musulmans un terrain de chasse aux esclaves chrétiens. Ces pirates avaient leurs ports d'attache en Afrique de nord. Alger était un grand marché aux esclaves, Cervantes le raconte dans son « don Quichotte »... et rien de cela dans vos livres d'histoire ! Pour les États-Unis, je peux comprendre,

ce pays manque de profondeur historique, mais les états européens ? Pourquoi cette cécité ?

Gustave Safranek prit la parole :

- Ce n'est pas le cas des Autrichiens, ni des Hongrois et de tous les peuples de l'Europe centrale. Nous nous souvenons parfaitement de la cruauté de la colonisation turque.
- Nous n'avons pas exactement la même histoire, dit l'ambassadeur Vilonne : de 1853 à 1856, la France et l'Angleterre étaient alliées aux Turcs contre le tsar Alexandre II... et puis, il y eut la colonisation qui nous a fait croire à une fin possible de l'islam conquérant... et enfin la décolonisation nous a rendus pusillanimes face à l'islam... De surcroît, les gens de gauche se sont mis à penser qu'il suffisait d'être un indigène ex colonisé pour avoir toujours raison et le droit de dire et faire n'importe quoi !

« Et bien, vous le payez cher ! » lança Kamenev, qui, vraisemblablement, voulait se lancer dans son obsession : l'aveuglement des Américains qui s'étaient alliés aux wahhabites saoudiens pour combattre l'URSS en Afghanistan, sans comprendre que le communisme était aussi une composante de l'esprit de l'Occident, etc., etc. Il n'en eut pas le temps, le colonel Bardain avait pris la parole :

- Pardonnez-moi ! mais nous manquons l'essentiel. La guerre qui nous est imposée aujourd'hui est à la fois moderne, et traditionnelle au monde musulman. La mer, le désert... les pirates et les razzias : l'utilisation de l'espace pour prendre l'initiative d'une attaque-surprise. Voilà pour la technique ! Ce qui rend la guerre possible, c'est une cause qui mobilise des populations musulmanes en insurrection contre des populations non musulmanes. La cause est donc fondamentalement religieuse, et c'est la raison pour laquelle nous sommes incapables d'arrêter la

guerre. Je ne dis pas que la guerre n'aura jamais de fin, ce serait absurde... tout a une fin ! Je dis que nous n'avons pas les concepts qui pourraient nous permettre de négocier une paix sincère avec les musulmans. Car il est dans la nature des guerres religieuses d'être incapables de trouver un compromis durable : regardez les guerres de religion en Europe, elles ont duré plusieurs siècles avant que les dogmatismes religieux cessent d'avoir un rôle social dominant. Les dogmes sont demeurés, mais les sociétés ont cessé de les mettre au centre de leurs conceptions du monde. Ce qui n'est pas arrivé au monde musulman où le dogmatisme religieux est toujours le modèle dominant.

Gustave Safranek n'intervint pas. En silence, il pensait que la franc-maçonnerie avait été la réponse des Anglais aux guerres de religion qui avaient ensanglanté l'Angleterre et l'Europe. Les francs-maçons avaient fait de la tolérance une valeur universelle à l'échelle européenne... pour commencer. Le Russe avait repris son argumentation :

- Notre problème vient du fait que le monde musulman est loin de ce changement de perception qui est aujourd'hui dominant en Occident. J'en veux pour preuve le fait que les guerres civiles entre les musulmans font actuellement plus de victimes que la guerre des musulmans contre ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis principaux : les non-musulmans. Nous sommes donc dans une situation sans issue puisque l'islam en tant que cause de la guerre ne peut pas trouver de fin à la guerre, même si l'on fait l'hypothèse que tous les non-musulmans se convertissent à l'islam, car il y aura toujours, comme aujourd'hui dans le monde musulman, des combattants qui feront la guerre pour imposer un islam plus authentique que celui du lieu et du temps. Regardez tous les conflits à l'intérieur du monde musulman : en Algérie, les combattants du MIA

(Mouvement islamique armé) massacrent ceux du GIA (Groupe islamique armé) ; de même en Libye ... en Syrie, les djihadistes des diverses armées se combattent à mort. Il n'y a donc pas de solutions à l'intérieur du système islamique qui sert de cause à cette guerre mondiale qui nous est imposée.

- Ma foi, s'ils s'entretuent, c'est leur affaire ! Mais il serait naïf de notre part de croire que ces tendances à l'autodestruction vont résoudre nos problèmes... Alors, que devons-nous faire ? demanda Gustave
- Ce qu'ont fait Eugène de Savoie et les tsars de Russie : combattre et vaincre ! répondit Vilonne

« Vaincre, parfait ! Mais comment ? tout est là ! » dit Kamenev qui se lança dans un long développement stratégique :

- Certes, l'ennemi est faible, il ne dispose pas d'une armée conséquente. Enfin, le monde musulman ne produit ni la nourriture ni les équipements, civils et militaires, dont il a besoin. Face au monde occidental, il ne peut mener que des opérations de guérilla dans une perspective de conquête à très long terme, le terme est si long que l'objectif semble irréaliste. Pourtant, la cause musulmane est forte et ses combattants acceptent la mort comme une récompense. Cette idée de récompense divine fait d'ailleurs toute la force de la cause musulmane : il s'agit donc de combattre des gens qui méprisent autant leur vie que celle des autres. C'est une force, c'est une faiblesse qui, à la fin, leur sera fatale, car la vie toujours détruit ceux qui s'enferment dans l'exaltation de la mort. Les civilisations amérindiennes dont les cultes étaient fondés sur les sacrifices humains n'ont laissé aujourd'hui que des ruines. Certes, les guerriers de l'islam jouissent de la sympathie des communautés musulmanes établies en

Occident, mais cette sympathie est ambiguë. La peur y joue un rôle, d'où l'importance d'éliminer, et non de les mettre en prison où ils font des émules, ceux qui font peur aux autres, car si vous ne le faites pas, ils continueront à faire peur et gagneront en puissance... par notre faute ! Nous savons que pour l'instant la sympathie n'est pas suffisante pour créer une complicité active de l'ensemble des populations musulmanes. Et, là ! vous avez un très gros travail à faire pour rallier à notre cause commune la minorité musulmane hostile à l'autre minorité qui sème la terreur. Quant à la majorité des musulmans vivant en Occident, ils ont des sympathies plus ou moins prononcées pour les terroristes sans pourtant adhérer massivement à leur cause. Pour l'instant.

Le colonel Bardain avait reconnu les thèses de David Galula dans les propos de son collègue russe, il enchaîna :

- Il faut en revenir à Clausewitz : « La guerre est le moyen, et le moyen ne peut jamais être pensé sans la fin. » Pour le combattant musulman, la fin a une double dimension. La première est individuelle : être certain de gagner le paradis de « *la vie future* » en mourant « *sur le chemin d'Allah* ». La seconde est collective : assurer le triomphe de l'islam dans le monde de « *la vie immédiate* ». Le paradis est un dogme religieux qui échappe à la raison, mais qui se révèle très efficace comme « fin » individuelle au service d'une collectivité. La preuve : tous ces musulmans qui sacrifient leur vie pour tuer un maximum de non-musulmans ! N'attendez pas un relâchement dans la fréquence et l'horreur de ces actes de barbarie, nous l'avons constaté en Turquie au début du XXe siècle : plus l'Empire ottoman s'affaiblissait, plus ses répressions gagnaient en cruauté et en intensité. C'est dans cet Empire moribond que l'armée turque déclencha deux massacres massifs d'Arméniens chrétiens. On a vu

quelque chose de semblable en Algérie où plus les groupes terroristes étaient militairement affaiblis, plus leurs attentats contre la population se multipliaient en nombre et en cruauté. Il a fallu dix ans d'une lutte sans merci, qui a fait probablement 200.000 victimes, pour que la population révoltée par la cruauté des terroristes soutienne massivement un État qui avait tenu bon devant cette tentative de créer une théocratie en Algérie. L'intérêt de ces exemples est de nous montrer que le combat pour le contrôle des populations est sans pitié : ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous ! Dans le vocabulaire musulman, les ennemis à combattre sont les infidèles, les juifs, et les croisés. Cela fait beaucoup de monde à tuer, à rançonner, à réduire en esclavage, ou à convertir, selon les instructions données par Allah et son prophète dans le Coran. On estime la population mondiale à, environ, 7 milliards de personnes, dont 1,6 milliard de musulmans, qui sont aussi en guerre les uns contre les autres. Majoritaires dans certains pays qui leur servent de base arrière dans leur lutte mondiale, les musulmans sont minoritaires sur la Terre. Et ils le seront encore longtemps, même si vers la fin du XXI^e siècle, selon certaines études démographiques, leur nombre pourrait légèrement dépasser celui des chrétiens, qui sont 2,2 milliards aujourd'hui.

Carolina Beauregard qui jusqu'alors était restée silencieuse dit en souriant :

- Je sais que les Américains ne connaissent rien à l'Histoire, mais si je m'en tiens à tout ce que vous venez de dire, et que je trouve intéressant, vous considérez qu'en fin de compte les musulmans ne peuvent pas gagner la guerre sainte qu'ils ont déclarée au monde depuis le VII^e siècle à partir de l'Arabie... mais si votre pensée est fondée,

comment expliquez-vous l'offensive présente des musulmans dans le monde entier ?

« Vous venez de le dire... la guerre a commencé au VII^e siècle, elle est consubstantielle à l'islam... je ne vais pas vous citer le Coran une fois de plus » dit le colonel Kamenev, qui poursuit :

- L'attaquant ne commence la guerre que s'il est certain de la gagner... l'avantage d'une cause religieuse tient à son caractère de vérité absolue. Seule une défaite totale peut en démontrer la fausseté, c'est pourquoi le nazisme a du mal à reprendre racine en Allemagne... . Encore que... des fanatiques peuvent voir dans la défaite la preuve de la pureté de leur foi... n'oubliez pas que je viens d'un pays qui a été communiste, une foi rationnelle... en tout cas plus rationnelle que celle des nazis... mais une quasi-religion quand même. Donc la guerre suppose une cause pour laquelle on combat et qui justifie tous les sacrifices. Les musulmans possèdent cette cause... c'est leur seule force, le reste n'est pas grand-chose : ni industries ni communauté scientifique comme les Allemands, et nous en URSS. Sauf, mais loin derrière l'Occident, en Turquie, au Pakistan et en Indonésie. L'esprit de victoire qui à présent anime les musulmans n'a que deux causes : la faiblesse de notre opposition à la guerre qu'ils nous livrent, une guerre globale : démographique, culturelle, économique, financière... elle n'est pas limitée à ces actions terroristes spectaculaires, qui, à l'échelle du monde, restent encore marginales. Notre faiblesse prend des formes diverses selon les pays. Et chacun doit analyser les siennes, car l'intelligence stratégique des musulmans est d'adapter leur guerre à nos faiblesses particulières : par exemple, en Europe votre « droit humanitaire » est utilisé pour lancer une invasion démographique sans précédent dans l'Histoire ! La

seconde cause de cet esprit conquérant est due à l'aide extérieure accordée aux musulmans par des états musulmans où l'islam est imposé dans toute sa simplicité liberticide. Je pense en particulier à l'Arabie, au Pakistan, à la Turquie, et même au Maroc très actif en France et en Europe... le cas de l'Iran est particulier, car il mène deux combats : un combat offensif contre nous et un combat défensif contre les sunnites qui veulent les détruire, et vice versa. De toute façon, tous les pays musulmans sont plus ou moins impliqués dans cette guerre mondiale, et cela de deux façons : comme combattants contre les non-musulmans et comme victimes des combattants qu'ils produisent. Leur logique est folle ! comme toutes les logiques des systèmes totalitaires.

Carolina intervint :

- Les démocraties ont toujours vaincu les systèmes totalitaires !
- Mais à quel prix ! plus de 50 millions de morts pour en finir avec douze ans de nazisme et de suprématie impériale japonaise, et plus de 65 millions pour qu'en moins d'un siècle passe le communisme de Lénine et de Mao Tsé Toung ! Combien de morts faudra-t-il pour en finir avec l'islam qui depuis des siècles tue dans le monde entier, s'exclama l'ambassadeur Vilonne.

La remarque de l'ambassadeur surprit tout le monde. D'abord parce qu'elle tranchait sur le style diplomatique habituel, qui use publiquement de litotes pour exprimer les situations conflictuelles. Ensuite, parler « d'en finir » allait à l'encontre du langage politiquement correct qui empêchait les élites européennes de percevoir la menace musulmane. Enfin, la surprise générale venait du fait qu'il y avait dans le raisonnement de l'ambassadeur quelque chose qui sonnait juste, et s'imposait par sa simple force. Cette force particulière

était issue de l'application inconsciente que l'ambassadeur français venait de faire de « la méthode expérimentale » appliquée aux affaires humaines. L'histoire passée est en effet le seul laboratoire où un esprit éclairé puisse, en quelque sorte, expérimenter ce qui peut se faire et réussir, ou échouer. Évidemment, ces expériences historiquement reconstruites au présent en fouillant le laboratoire du passé ne permettent pas, à l'image des expériences des sciences exactes, d'arriver à des certitudes absolues, mais elles donnent des indications qui peuvent guider vers l'action juste du moment présent.

Le colonel Bardain et le colonel Kamenev comprirent immédiatement que la parole de l'ambassadeur illustre ce qu'avait été la démarche du capitaine Galula ainsi que celle d'autres théoriciens des guerres modernes. Kamenev reprit la parole :

- Ce qu'il en coutera, nous ne le savons pas encore. Mais nous avons des idées claires sur ce que nous devons faire.
- Et bien dites !
- D'abord, convaincre les peuples que nous sommes dans une guerre de civilisation sans compromis !
- Vous pensez vraiment que le concept de compromis est issu de la culture occidentale et qu'il est exclu de la culture musulmane...
- Exactement ! Mais attention aux nuances : les cultures indiennes et chinoises sont capables de compromis ! Pas l'Islam ! Si le Coran dit au musulman qu'il peut battre sa femme, où est le compromis ? Faut-il comme certains théologiens chiites et sunnites faire la liste des coups permis et des coups défendus ? Où voyez-vous un compromis possible ? Et pour la guerre sainte, après ce que notre collègue suisse nous a lu, où voyez-vous un compromis possible ? Si vous êtes un musulman fidèle à

sa foi, vous devez battre vos femmes si elles ne sont pas obéissantes. Et vous devez faire la guerre, si vous êtes en bonne santé. Pour la guerre, les seuls compromis possibles sont des trêves, plus ou moins longues dans la mesure où elles avantagent les croyants dans leur combat. Il faut en finir avec le slogan « Pas d'amalgame ! » qui a intoxiqué les gauches occidentales, et que répand « la Ligue islamique mondiale » financée par l'Arabie qui dépense des sommes folles pour corrompre les faiseurs d'opinions en Occident. La propagande musulmane est intelligente : son mot clef est « le doute », car on ne combat pas une vérité qui déplaît par une contre-vérité qui risque d'attirer l'attention sur la vérité. Non ! on combat par le doute, qui désoriente et paralyse l'action. Tous les lobbyistes le savent. Dans son premier objectif, la propagande musulmane vise à désorienter les populations occidentales en créant le doute sur la nature de l'islam. L'un le proclamera pacifique en citant quelques sourates quiétistes ; l'autre, plus habile, ne niera pas la violence, mais la dira une réponse à des injustices, des discriminations ; un autre assurera que les violents ne sont pas de vrais musulmans, mais une secte ... c'est le fameux : « Pas d'amalgame ! » avec son complément nécessaire et suffisant : « Ne pas stigmatiser ! ». Le second objectif est de fortifier la foi des musulmans vivant en Occident et tentés, éventuellement, de ne plus accorder au Coran la place centrale qu'il tient dans l'islam. En ce sens, les actes de terrorisme sont moins des actions militaires dans le but classique d'affaiblir l'ennemi que des actes de propagande pour refermer les communautés musulmanes sur elles-mêmes. L'enfermement s'accomplit par le double jeu de l'hostilité que le terrorisme provoque chez les populations frappées et la réaction ambiguë de peur et de fierté ressenties par les musulmans confrontés aux actes terroristes de leurs coreligionnaires. Comme dans toutes les guerres modernes, la phase actuelle des

combats est une guerre pour le contrôle des populations. Par la corruption, la terreur et la propagande, il s'agit de rendre confuses et ainsi de neutraliser les populations non-musulmanes ; par les mêmes moyens adaptés à cette autre fin, il s'agit de convaincre tous les musulmans de se joindre à la guerre sainte, et de retrouver l'esprit de conquête qui marqua les premiers siècles de l'islam. Il ne faut pas s'étonner si tant de jeunes musulmans vivant en Occident rejoignent le terrorisme. Notre civilisation vit des temps difficiles : destruction par la gauche des repères identitaires des nations, mondialisation, chômage, pertes des valeurs qui ont fait la force de l'Occident : l'honnêteté, l'amour du travail bien fait... c'est ce qu'une vision superficielle de l'Occident travaillé par l'esprit décadent de gauche suggère. Mais en vérité, vu l'état de décomposition où se trouvent toutes les autres civilisations, y compris l'Islam, il est évident que le modèle occidental est le seul, qui, en raison de sa flexibilité, puisse avoir sans trop de drames une dimension universelle. Regardez les Indiens, les Chinois, les Japonais, tous ils sont entrés dans l'occidentalisation du monde en y apportant leurs richesses culturelles propres. L'Islam est la seule civilisation qui refuse l'occidentalisation avec violence.

« J'objecte au terme d'occidentalisation ! » dit Richard Smith, le fonctionnaire du *Foreign Office* de SM, un travailliste adepte de Jeremy Corbyn. Il présenta les thèses habituelles de la bien-pensance de gauche qui dominaient alors la pensée, ou son absence, des élites européennes.

Richard Smith était un ami de l'écrivain britannique John Le Carré, arabophile, islamophile et à gauche par conviction, et non par corruption. Il avait condamné Salman Rushdie, l'auteur des « Versets sataniques » au prétexte que « nul n'a le droit de critiquer sans risque une grande religion ». John Le Carré regrettait donc que Voltaire et Diderot, ces critiques d'une autre

« grande religion », n'aient pas été victimes de l'Inquisition. Depuis longtemps, il y avait au sein des classes dirigeantes britanniques un groupe marginal, mais influent, qui portait une idéologie du mépris de soi dont l'origine remontait au « groupe de Bloomsbury » fondé au début du XXe siècle par les écrivains Virginia Woolf et son mari, ainsi que E.M. Forster, Lytton Strachey, etc. ; des peintres, Vanessa Bell, Duncan Grant... À l'origine de ce groupe, il y avait eu un club de cinq étudiants de Cambridge, les *Cambridge Apostles*, qui avait pour but « la poursuite de la vérité sans limites ». Le groupe de Bloomsbury, très admiré par Sartre et Simone de Beauvoir, créa une idéologie de l'hypercritique qui produisit des œuvres originales dans tous les domaines, y compris l'économie : John Maynard Keynes fut un membre influent des « Bloomsbury ». Ces artistes et créateurs, dont le talent et l'importance sont incontestables, ont donné le **la** culturel dominant la bien-pensance de gauche qui a affaibli l'Occident face à la barbarie musulmane, qui, elle, n'a jamais eu l'esprit critique. Plus tard, dans les années trente du XXe siècle, dans la même ligne idéologique, et tout autant composé de bisexuels et d'homosexuels, un groupe d'étudiants de Cambridge a produit des traitres patentés à la culture occidentale, ainsi que des agents de Staline infiltrés dans la diplomatie et les Services de Sa Majesté : Maclean, Burgess, Blunt, Cairncross, Philby...

Seul dans le groupe réuni dans le bureau de l'ambassadeur français, Gustave Safranek avait une culture littéraire suffisante pour faire le lien entre les positions compliquées du jeune diplomate britannique et cet aspect particulier de l'histoire des idées en Angleterre, et en Europe. En outre, ses connaissances lui permettaient de mieux comprendre pourquoi les jeunes musulmans pouvaient être tentés par une idéologie totalitaire qui savait les séduire en exploitant leur générosité et le sentiment de révolte qui caractérise la jeunesse. Cette révolte n'existe que dans les sociétés modernes où l'ordre tribal ne contraint pas les jeunes gens à une obéissance aveugle. Dans

les sociétés primitives, cette obéissance est inculquée aux jeunes lors de rituels dits « d'initiations » au cours desquels la terreur et la douleur jouent un rôle essentiel... cela va jusqu'à l'ablation du clitoris chez les jeunes filles. Le représentant des Services autrichiens eut la sagesse de ne pas faire étalage de ses connaissances. Il recentra le débat :

- Ne nous égarons pas dans des querelles de mots autour du thème de l'occidentalisation ! Certains parlent de mondialisation, d'autres de modernité... derrière les mots il y a les réalités, c'est-à-dire une *Weltanschauung* que l'islam ne tolère pas ! Et dont il juge l'existence incompatible avec la sienne, d'où la guerre où nous sommes.
- Vous parlez comme si l'Islam était une unité, or il est divers... au même titre que le christianisme, le judaïsme ou le bouddhisme... reprit Richard Smith.
- Certes, il est divers, dit le colonel Bardain, et cette diversité nous aide à combattre l'ennemi. Je viens de le dire : pour le moment une minorité est violente, une minorité est contre les violents, et la majorité hésite. Mais vous vous trompez si vous considérez cette diversité comme semblable à celle des autres religions. Toujours la même erreur ! on ne lit pas le Coran ! et encore moins les hadiths. On ne prend pas en considération le fait que par rapport aux autres religions, dont les messages sont **relativement** multidimensionnels, le message du Coran est **relativement** unidimensionnel. Évidemment, tout est relatif, on peut toujours tirer n'importe quel texte dans un sens ou dans l'autre, mais certains textes sont moins ambigus et moins complexes que d'autres. Si le Coran ne prêchait pas ouvertement la violence et la guerre contre le reste du monde comment pourriez-vous expliquer que parmi toutes les religions qui se partagent la planète, seul l'islam tue ! et tue en abondance les musulmans qui ne

sont pas assez musulmans ; et, pour des raisons pratiques, pour le moment ils tuent un peu moins les non-musulmans.

- Vous dites « pour des raisons pratiques »... Qu'entendez-vous par là ? Quelles sont ces raisons **pratiques** qui empêchent les musulmans de tuer plus de chrétiens que de musulmans ? Demanda Carolina Beauregard
- Une fois encore, gardons le sens des nuances. Là où les musulmans sont majoritaires, ils ne se privent pas d'assassiner des chrétiens, des juifs, des hindous, etc. ou de les convertir de force et d'enlever de jeunes chrétiennes, hindoues, etc. pour des harems ou des mariages forcés. La presse bien pensante de gauche, c'est-à-dire 90% des médias occidentaux, commence à peine à aborder ces questions.

Colonel, revenez, s'il vous plait, à la question de fond ! demanda l'ambassadeur Vilonne.

- J'y viens ! L'Algérie est sur ce point un cas intéressant. Entre 1991 et 2000, ce pays a connu une tentative violente et exemplaire de prise de pouvoir par divers mouvements salafistes : l'islam tel qu'il est selon le Coran ! La guerre a commencé par des années de propagande financées par l'Arabie dans les écoles et les mosquées du pays. Une propagande tolérée, voire encouragée, par l'État algérien qui faisait de l'islam un élément fondamental de l'identité nationale. En France, nous acceptons la propagande salafiste en raison du fait que la tolérance religieuse est un élément fondamental de notre identité nationale. De plus, les imams d'Arabie savent poser des peaux de brebis sur leurs loups, alors que leurs fonds secrets corrompent et nos élites et nos « cœurs ralliés » selon le Coran ; ou selon Lénine : « les imbéciles utiles ». Il ne faut jamais oublier que la *taqija* (la

ruse, le mensonge) est l'élément clef de la mentalité musulmane dans son combat universel. Pendant cette seconde guerre d'Algérie, la ruse et la cruauté ont été haussées à des niveaux d'inhumanité tels que la population a fini par soutenir l'État algérien et ses institutions contre les fous d'Allah. Le coût du conflit en vies humaines est estimé entre 150.000 et 200.000 personnes, des gens ordinaires, mais aussi beaucoup d'intellectuels, souvent assassinés dans des conditions atroces. Lorsque l'armée algérienne est intervenue pour stopper le processus électoral en 1991, la population était favorable aux salafistes pour lesquels elle s'apprêtait à voter massivement, bien que ces derniers n'aient pas caché qu'ils considéraient ces élections démocratiques comme les dernières avant leur prise de pouvoir, c'est-à-dire avant la venue du pouvoir de Dieu !

Quelqu'un demanda : « pouvez-vous développer ? »

- Le raisonnement wahhabite est simple : le parti d'Allah (la famille des Saoud... ou un parti politique par elle adoubé) arrive au pouvoir par la volonté de Dieu qui utilise le vote des croyants par Dieu guidés. Une fois le parti d'Allah au pouvoir, il applique naturellement la volonté divine exprimée dans le Coran, les hadiths et la charia. Plus besoin d'élections ! Dieu étant au pouvoir quel homme aurait la prétention blasphématoire de voter pour ou contre Dieu ! Comme vous le voyez, l'ordre politique théologique est une folie... et elle tue ! Dans ce système, n'importe quel fou qui parvient à faire croire aux autres qu'il est un musulman plus fidèle que celui qui détient le pouvoir a le droit de tuer les autres !
- Ils ont l'air fin vos bien-pensants en Europe, qui dénoncent les interventions militaires contre des gouvernements islamiques élus par le peuple ! C'est comme en 1933 avec les nazis, on arrive au pouvoir par les élections pour

supprimer les élections. En Allemagne le « *fuhrer princip* » (« l'Allemagne est Hitler, Hitler est l'Allemagne), chez les musulmans « le principe de Dieu ». Lança le colonel Kamenev.

La remarque déplut au jeune Anglais qui prit la parole :

- Mais notre histoire en Europe est pleine de ces fous de Dieu : Savonarole, Jan Huss, Cromwell, Pougatchev... Le colonel Bardain interrompit l'inventaire :
- En effet... et ce n'est pas pour rien que l'islam et le christianisme sont issus du courant biblique, mais tous les noms de chrétiens fanatiques que vous pourriez me citer seront des exceptions, moi, je vous parle de ce qui est la règle dans le monde musulman et qui, depuis des siècles, n'a guère varié !

On entendit alors à l'adresse du colonel français : « Pouvons-nous revenir à l'Algérie ? » demanda Carolina que ces références à l'histoire ancienne de l'Europe agaçaient.

- Mais volontiers ! L'intérêt de la situation de l'Algérie est de nous montrer comment, dans le cas d'une nation dotée d'un état solide, la théocratie musulmane peut être vaincue en utilisant les principes théoriques et pratiques du lieutenant-colonel Galula. Ne me faites pas dire que l'État algérien était fort du soutien populaire, ni qu'il était démocratique... son soutien populaire était faible et c'est la raison pour laquelle la guerre civile a été aussi longue (plus de quinze ans), et cruelle... mais ces points ne sont pas ici essentiels. Je m'en tiens au fait que l'État algérien était un État moderne, au sens où il permettait une pluralité d'institutions, d'idées (la presse algérienne était relativement libre) et de pratiques sociales sous un contrôle rigoureux et vigoureux, loin de notre conception de la démocratie, mais une démocratie relative...

- Colonel, vous avez toute notre attention mais ne nous faites pas la leçon sur la démocratie, venez en au fait ! dit l'ambassadeur Vilonne.
- Tout commence par l'événement déclencheur. Les élections de septembre 1991 qui font suite aux municipales de juin 1990 : premières élections libres et pluralistes de l'Algérie indépendante. Pendant cette période, le FLN, le parti dominant qui était aussi le parti de l'armée algérienne, bref l'État, comprend que les wahhabites vont remporter les élections et détruire l'État créé par le FLN. Jusqu'alors, les élites du pays avaient considéré l'influence de l'islam comme un facteur positif de la vie politique en Algérie... comme en France, dans certaines villes où des maires se font élire en courtisant les wahhabites. En Algérie, la prise de conscience du danger a entraîné l'adoption des idées de Galula. Ces idées, les cadres du FLN les connaissaient : l'armée française les avait utilisées avec succès contre eux. Ils ont renforcé l'État par un commandement unique de la guerre contre les terroristes : l'armée, la justice, la police... tous les services de l'État, localement et nationalement, ont été progressivement mobilisés sous cette autorité unique. Dans un premier temps, cela a renforcé l'intensité du conflit, ce qui a eu l'avantage de forcer la population à choisir son camp : la théocratie ou l'État. Les particularités de la société algérienne, ses divisions, sa foi en l'islam... ont rendu cette phase du conflit longue et particulièrement cruelle. Pour forcer les populations à choisir leur camp, les terroristes et l'État ont rivalisé de cruautés. À la fin, la détermination de l'État et les excès des terroristes ont fait basculer la population massivement en faveur de l'État qui, militairement victorieux, a eu la sagesse de proposer un compromis politique. Ce fut long et difficile, car les terroristes ont longtemps cherché à gagner par le compromis politique ce qu'ils avaient perdu par la voie

électorale puis guerrière : la création d'une théocratie. De leur côté, les cadres de l'État, qui naturellement connaissaient toutes les ruses de l'islam, suspectaient les terroristes de vouloir gagner dans la paix ce qu'ils avaient perdu dans la guerre. L'Algérie aujourd'hui en est là : la théocratie a perdu et l'État a gagné ! Pour combien de temps ? Je n'en sais rien, car la tentation théocratique restera une menace tant que le Coran restera l'horizon mental des musulmans... Mais pour nous tous, la leçon est que si l'État moderne, quels que soient ses défauts et ses imperfections, tient bon contre la théocratie et combat avec autant de détermination que d'intelligence : il l'emporte ! S'il s'affaiblit, comme on a pu le voir en Iran, en Libye et, brièvement, en Égypte et en Tunisie, la théocratie l'emporte. Dans les pays musulmans, la tendance actuelle est au glissement progressif vers la théocratie musulmane, mais comme vous le voyez, la résistance est possible, la victoire aussi. D'autant qu'en Europe l'islam est encore très minoritaire : ses combattants trouveront de nombreuses cibles mais peu de soutien dans la population en général, elle n'est pas musulmane.

- Et si l'Etat moderne devient théocratique, comme en Turquie ? demanda le colonel russe.
- Alors on est mal ! répondit Bardain.
- Alors, réveillez-vous ! s'écria le colonel Kamenev.

Il y avait des contrôles pour accéder aux bâtiments administratifs et techniques de l'aéroport de Vanch. Le chef des douanes, qui faisait aussi office de chef de la police, Mourad Gourbandiev, avait rédigé un laissez-passer officiel à Ahmed Al Nour ; devenu pour l'occasion Moustafa Wahanous, l'expert syrien de la Kironmoyee Air Lines chargé de l'entretien des Antonov. Le plus souvent, Ahmed passait les contrôles en compagnie d'Aslan Alkhanev, le Tchétchène qui dirigeait les ateliers mécaniques de l'aéroport. Après quelques jours, les gardes le connaissaient, il pouvait circuler sans contraintes sur son lieu de travail. Dans les ateliers, et surtout dans le hangar numéro 4 de six mille mètres carrés où Ahmed travaillait, celui où se faisaient les grosses réparations des Antonov, tous les ouvriers spécialisés, qui, dans cette zone, avaient accès aux installations de la Kironmoyee Air Lines étaient des fidèles conscients de leurs devoirs de musulmans. Certains parlaient l'anglais, mais ils savaient tenir leur place : avec le spécialiste syrien, ils limitaient leurs contacts à l'assistance technique dont Ahmed avait besoin. En général, elle se réduisait à la fourniture d'outils et d'instruments spécifiques. Pour ce qui concerne les fournitures très spécialisées nécessaires à Ahmed, le sultan du Kironmoyee avait bien fait les choses. Tout avait été livré quelques mois plus tôt, lors du premier et avant-dernier vol de l'Antonov KS 8030 de la Kironmoyee Air Lines (la KAL). L'appareil, garé à l'abri des regards dans le hangar numéro 4, semblait oublié, à l'abandon, cannibalisé pour fournir des pièces de rechange aux Antonov qui faisaient escale à Vanch. Telle était la fonction officielle de l'avion dont l'aspect extérieur était peu avenant, mais qui, en fait, était maintenu en parfait état de vol : le pilote yéménite, Mohamed Al Dahri, qui depuis un an était à Vanch le représentant officiel de la KAL, y veillait. À l'intérieur, une douzaine de sièges de passagers avaient été démontés pour aménager l'espace nécessaire à l'installation de *dhu-al-faqâr*.

Dans le hangar numéro 4, l'espace autour de l'Antonov kironmoyeen était dans un désordre artistique - sièges démontés, pièces de carlingue, etc. - qui accentuait l'illusion d'un appareil cannibalisé par une compagnie, qui, pour faire de coûteuses économies, préférait prélever des pièces sur un de ses avions plutôt que d'acheter des pièces détachées. Avec habileté, Aslan Alkhanev avait propagé la rumeur selon laquelle l'Antonov permettait d'arrondir les salaires des ouvriers en revendant des pièces détachées au marché noir. Pour nourrir cette fiction, Alkhanev versait irrégulièrement des salaires complémentaires aux ouvriers des ateliers voisins qui, ainsi, n'avaient aucune raison de parler de la présence de l'Antonov du sultan du Kironmoyee. Et s'ils devaient en parler, ce serait pour avouer un trafic anodin. Cette cannibalisation des avions et des véhicules était une pratique courante dans la région. Pourtant, lorsque Mourad Gourbandiev avait informé les trois hommes (Aslan, Ahmed et Mohamed Al Dahri) que le chef de l'antenne du FSB de Douchanbé lui avait dit qu'ils recherchaient un Français musulman appelé Ahmed Al Nour, l'équipe terroriste s'était inquiétée.

L'équipe active de Vanch comptait une vingtaine de personnes, des sunnites qui se rencontraient pour la prière du vendredi dans la petite mosquée Al-Azar. La grande mosquée de la ville, la mosquée Al-Husseini, était celle des ismaéliens. Dans l'équipe, seuls trois hommes connaissaient tous les détails de l'opération *Badr* : Ahmed, Aslan, et le Yéménite Al Dahri ; les autres n'en avaient qu'une connaissance limitée à ce qu'était ou avait été leur participation à l'action : la réception de *dhu-al-faqâr* dont ils ignoraient la nature et la puissance (33 kilotonnes), l'arrimage nocturne de l'engin à l'intérieur de l'avion, le travail du technicien syrien... . Ces hommes, sunnites dans une région majoritairement chiite-ismaélienne, intégrés depuis des années dans la petite ville, avaient un esprit de corps à toute épreuve, une parfaite discrétion et un art de la dissimulation qui faisait que tous avaient l'habitude de

fréquenter la mosquée Al-Husseini en plus de celle des sunnites.

A soixante-cinq ans, Mohamed Al Dahri était le plus âgé des pilotes yéménites engagés pas le sultan Othman Abdu Sidiki Masjid. Dans les années septante, Mohamed Al Dahri vivait à Aden, dans le Sud Yémen. Comme de nombreux jeunes vivant dans la capitale sud-yéménite, il était communiste, moins par sentiments prorusses que par opposition au colonisateur britannique qui avait accordé au pays son indépendance en 1967, après une guerre coloniale qui avait duré deux ans. Grâce au parti socialiste du Yémen, Mohamed avait appris le pilotage à Leningrad, puis à Kiev. Il parlait le russe et pouvait soutenir une conversation en ukrainien. Communiste à vingt ans, Al Dahri l'était resté pendant vingt ans, environ. En 1990, son pays, la République démocratique populaire du Yémen, capitale Aden, au sud, s'était uni à la République arabe du Yémen, capitale Sanaa, au nord. Mohamed, dont la famille était originaire de la vallée de Dahr, près de Sanaa, avait retrouvé tous ses liens familiaux en épousant une de ses cousines du Nord Yémen. L'influence de plus en plus forte des religieux wahhabites du Nord jointe à celle de la famille ben Laden avait fait le reste. Le Coran avait remplacé Karl Marx. La transition entre les deux idéologies avait été brève. Deux à trois mois après son mariage, sous l'influence de sa famille du Nord, des sunnites très religieux, Mohamed avait remplacé les réunions du parti par une assiduité hebdomadaire, puis quotidienne, à la mosquée.

En vérité, la brièveté du retour à l'islam était plus une apparence qu'une réalité. Al Dahri avait aimé les certitudes généreuses et pratiques du communisme tout en en regrettant certains aspects issus des mœurs corrompues des Occidentaux, surtout en ce qui concerne la conduite des femmes. Pendant ses études et sa formation à Leningrad puis à Kiev, il avait connu quelques femmes soviétiques qui l'avaient pris pour

amant. Il lui était arrivé de s'attacher à ces femmes bien en chair dont la peau blanche, les yeux et les cheveux clairs enchantaient sa sexualité de jeune homme séduit par le contraste et la diversité. On se souvient, peut-être, qu'à la même époque le jeune Anatoly Mouraviov Apostol avait développé une fixation érotique sur le portrait de la reine éthiopienne Taytou Betoul. Engouement banal de l'adolescence, voire au-delà, heureusement et réciproquement épanoui pour Anatoly et Guénette lors de leur longue liaison. Malheureusement, les femmes soviétiques ne s'attachaient pas à Mohamed, elles le quittaient pour un autre homme avec la même facilité avec laquelle elles l'avaient invité dans leurs lits. Il y avait aussi le racisme, un mot simple pour une réalité compliquée. N'ayant pas eu d'Empire colonial outre-mer, les Russes connaissaient mal le monde. Comme les Espagnols lors de leur conquête de l'Amérique Latine ou les Japonais devant les premiers marins européens arrivés sur leurs îles, ils se demandaient si des gens d'apparence si différente de la leur étaient véritablement des humains. La peur qui en résultait naviguait entre le mépris et l'adoration qui engendraient des comportements abjects. Ces attitudes étaient humaines, hélas, et l'idéologie officielle de combat pour la fraternité universelle des opprimés n'y pouvait rien changer. Même si le discours des cadres du parti était lourdement antiraciste. On ne sait pas si les jeunes, et parfois pas si jeunes, femmes russes et ukrainiennes qui avaient invité Mohamed dans leurs lits l'avaient fait par peur et fascination du différent ou par exercice physique et pratique de l'internationalisme prolétarien... mais on sait qu'elles n'avaient pas apprécié le comportement de cet homme jaloux, qui voulait leur imposer des comportements qu'elles jugeaient rétrogrades, archaïques, contre-révolutionnaires, etc. Bien que le plus souvent communistes, convaincues ou conformistes, ces femmes étaient, après tout, surtout celles de Leningrad, les héritières de la Grande Catherine de Russie, correspondante de Voltaire et de Diderot, qui pratiquait les joies de l'amour et du sexe avec une

détermination impériale, légèrement couverte par la discrétion nécessaire à son rang. Confronté à ces comportements de femmes libres, le vocabulaire consacré de l'Arabe musulman ordinaire ne dispose que d'un seul mot : Putain ! Associer ce vocable à la Grande Catherine II de Russie (1729-1796), un des plus illustres monarques de l'histoire européenne, paraîtra scandaleux à toute personne instruite qui n'est pas musulmane. Le même raisonnement peut s'appliquer au règne d'Élisabeth Ire d'Angleterre (1533-1603), et de beaucoup d'autres, qui, à défaut de régner sur un état, eurent des comportements de reines... Ce n'est ni d'hier ni d'aujourd'hui que l'Europe produit des femmes libres !

Le choc culturel subi par le jeune Mohamed Al Dahri en URSS avait provoqué des blessures narcissiques profondes. Tant que sa foi dans le communisme avait été vivace et entretenue par les réunions de cellule, les blessures étaient restées à fleur de peau, peu conscientes. Puis, son premier mariage avec une femme musulmane obéissante et vierge ; le retour en force de l'islam dans sa vie ; les troubles dans son pays ; la fin de l'URSS ; deux nouveaux mariages avec des jeunes cousines plus éloignées que sa première épouse, l'âge aussi peut-être... tout avait contribué à raviver les vieilles blessures. Elles auraient détruit l'homme si le Coran n'était pas venu à son secours en lui disant clairement où était le bien (lui, sa vie et sa foi) où était le mal (les infidèles, les autres). Tout était expliqué dans plusieurs versets du Coran, et notamment dans la 18^{ème} sourate, versets 103 et suivants où Allah donne la réplique au Prophète :

- 103 Dis : « Vous ferai-je connaître ceux dont les actes sont les plus stériles ?
- 104 Ce sont ceux dont le zèle s'est égaré dans la Vie Immédiate alors qu'ils pensaient avoir bien fait.

- *105 Ce sont ceux qui sont incrédules envers les signes de leur Seigneur et Sa rencontre [au Jugement Dernier]. Vaines ont été leurs actions et au Jour de la Résurrection, ils ne pèseront pas.*
- *106 Voici leur récompense : la Géhenne, pour prix d'avoir été infidèles, d'avoir pris Mes signes et Mon Apôtre en raillerie.*
- *107 Ceux qui auront cru et pratiqué les œuvres pies auront [au contraire], en partage, les Jardins du Paradis*
- *108 où ils seront immortels et ne rechercheront aucun changement. »*

L'islam ne demande aucun changement au fidèle qui obéit. Il lui suffit de suivre les aya du dernier messenger de Dieu, le Prophète de l'islam, pour vivre, sinon au paradis, déjà dans sa promesse. Les signes, les versets, les aya clairement le disent : *« Et qui, mieux que Dieu, ne saura tenir sa promesse ! »* Conscient de ses péchés passés, conscient d'avoir été avec les communistes un de ceux *« dont le zèle s'est égaré dans la Vie Immédiate alors qu'ils pensaient avoir bien fait »*. Et plein du ressentiment d'avoir été un homme fier subissant les railleries des mécréants Russes, Mohamed avait décidé de devenir un *chahid*, un martyr de la foi, afin d'être assuré du pardon promis par Allah qui dit dans la troisième sourate, verset 194 :

- *Ceux donc qui ont émigré, qui ont été expulsés de leur habitat, qui ont été molestés dans Mon Chemin, [ceux qui] ont combattu et ont été tués, J'effacerai pour eux leurs mauvaises actions et Je les ferai entrer en des Jardins sous lesquels coulent les ruisseaux.*

Lorsque le cheik Abdullah Hassan Hassan était venu le voir à Doha au Qatar, un pays *« rempli de jardins où coulent les ruisseaux »*, Mohamed Al Dahri avait été honoré de recevoir la visite d'un savant musulman de grande réputation. Le Yéménite

était alors âgé de 64 ans, il avait trois épouses et six enfants. Il était le directeur technique d'une petite compagnie aérienne locale spécialisée dans les liaisons avec La Mecque pour le pèlerinage des fidèles. Il lui arrivait de piloter les Antonov, ce qui lui facilitait la rencontre des ulémas du wahhabisme à La Mecque, ces rencontres enflammaient sa foi. C'est d'ailleurs un de ces ulémas, Zobayr Ibrahim ibn al Saïf, le père de l'imam de la Cité des Roses à Toulouse, qui avait signalé à Abdullah Hassan Hassan, la foi exceptionnelle qui animait ce Yéménite. Autrefois mécréant communiste, aujourd'hui plein de repentance, il semblait prêt à devenir un *chahid*, déjà témoignant de sa foi par la prière, le jeûne et l'aumône. Et prêt à verser son sang « *sur le chemin d'Allah* ».

La décision d'aller au martyre avait été très naturelle. Mohamed Al Dahri savait qu'un vrai croyant ne vit pas pour « *la vie immédiate* », mais pour « *la vie dernière* ». À soixante-quatre ans, il avait déjà accordé à « *la vie immédiate* » son dû : il avait fait six enfants croyants, dont deux fils qui lui avaient été donnés par Allah. Ses femmes étaient assurées de finir leurs « *vies immédiates* » comme doivent le faire les croyantes : sous la garde de ses fils. Ses fils, et ses filles, seraient honorés comme doivent l'être les enfants des *chahid*. Il ne lui restait qu'à s'assurer qu'avant le « *Jour du Jugement* » ses péchés au temps du communisme lui seraient pardonnés. Pour obtenir le pardon, il lui suffisait de suivre les commandements de Dieu exprimés dans le Coran, car le « *texte explicite* » dit au croyant ce qu'il doit savoir et faire pour être sauvé : troisième sourate, versets 155, 156, 157 :

- *Il n'est pas d'un Prophète d'être victime d'une fraude (de frauder ?) Quiconque fraudera, viendra avec ce qu'il fraudera, au Jour de la Résurrection. Ensuite chaque âme recevra le juste prix de ce qu'elle se sera acquis et [les injustes] ne seront point lésés.*

- *Eh quoi ! celui qui suit l'agrément du Seigneur est-il comme celui qui a encouru le courroux d'Allah et dont le refuge est la Géhenne ? Quel détestable « Devenir » !*
- *Ils forment une hiérarchie auprès d'Allah et Allah est clairvoyant sur ce qu'ils font.*

Dans cette hiérarchie manifestée au Jour du Jugement, Mohamed Al Dahiri veut être au plus haut degré, celui de martyr, de *chahid* de l'islam, ainsi sa « *fraude* » communiste lui sera-t-elle pardonnée.

Après avoir passé trois jours de repos complet chez Aslan Alkhanev pour reposer ses doigts et ses muscles endoloris par le froid et par sa longue marche, Ahmed Al Nur avait commencé à travailler dans l'atelier numéro 4. Il avait ouvert le boîtier électronique du KS 8030 qui émettait en vol la signature électronique de l'appareil. Avec l'aide de Mohamed Al Dahiri, qui connaissait parfaitement les Antonov, il avait changé le code du signal électronique émis en vol : quelques instants après le décollage, tous les Antonov émettent un signal électronique qui permet aux contrôleurs aériens d'identifier l'appareil, même si sa radio et ses autres moyens de transmission sont hors fonctions. Al Dahiri avait fourni à Ahmed Al Nur le code de l'Antonov ukrainien de la compagnie aérienne UTT (Ukrain Touristic Transport), qui faisait jusqu'à la fin de l'été des vols aller-retour au départ de Kiev et de Vanch avec escale à Moscou. L'avion ukrainien était un Antonov 148, le même modèle de moyen-courrier que ceux achetés par le sultanat du Kironmoyee. Ce travail de précision sur les émetteurs de vol avait duré deux jours et une nuit. Il avait permis aux deux hommes, qui allaient accomplir la part déterminante de l'opération *Badr*, de se connaître et de s'apprécier.

Bien qu'il eût vécu ses années de jeunesse à Aden où l'anglais était alors une langue couramment employée, l'anglais

parlé par le pilote yéménite était technique et sommaire. De son côté, si Ahmed avait une bonne maîtrise de l'anglais, il ne parlait pas bien l'arabe, et pas du tout le russe. Mais la foi qui les animait réduisait l'échange verbal au minimum utile à l'accomplissement de leur mission : tromper la surveillance des Russes, piloter l'Antonov kironmoyeen émettant un signal d'avion ukrainien au-dessus de Moscou, faire exploser *dhu-al-faqâr*. Cet acte de guerre sainte unissait les deux hommes, qui, lorsqu'ils travaillaient dans la carlingue de l'Antonov, priaient côte à côte aux heures prescrites. Privilège de l'âge, Mohamed Al Dahiri jouait le rôle de l'imam : il indiquait, près d'Ahmed qui suivait ses mouvements, la direction de La Mecque. Lorsqu'ils se séparaient après avoir travaillé et prié ensemble, c'était toujours Mohamed Al Dahiri qui partait le premier : les journées de travail d'Ahmed étaient plus longues, il devait accomplir de nombreux contrôles des circuits électriques et électroniques, alors que le rôle du vieux pilote se limitait le plus souvent à celui de conseiller technique. Les deux hommes ne se rencontraient jamais en dehors de l'atelier numéro 4 de l'aéroport de Vanch. Toujours, avant de se séparer, ils récitaient ensemble la prière des morts (la première sourate : *Al-Fâtîha*). Puis, dans une brève invocation ils demandaient à Dieu de pardonner leurs péchés, de crainte qu'avant l'explosion prochaine, ils n'aient pas le temps de respecter les rites. À cet effet, ils avaient apporté dans l'avion un seau d'eau pure où ils puisaient afin de faire leurs ablutions. Ils étaient particulièrement fervents dans leurs prières depuis que Mourad Gourbandiev les avait informés qu'il avait reçu l'ordre du chef du FSB à Douchanbé de rechercher un musulman français appelé Ahmed Al Nur. Heureusement, Ahmed avait presque achevé le système de mise à feu manuel de *dhu-al-faqâr*. Il en était certain, ils seraient prêts pour le dernier vol du vendredi soir de l'Antonov de la UTT (Ukraine Touristic Transport).

Le plan terroriste était à la fois ingénieux, primitif, et vulnérable. Sa vulnérabilité tenait à sa complexité, car le succès

dépendait de la parfaite coordination de deux opérations : la destruction en vol dans la vallée de Jaka de l'Antonov de la compagnie ukrainienne, son remplacement quasi simultané par le vol du KS 8030. Le but de toute l'affaire était de faire croire aux Russes que les Ukrainiens avaient utilisé un de leurs avions de ligne, un Antonov, pour faire exploser une bombe atomique au-dessus de Moscou. La bombe était issue de l'arsenal ukrainien répertorié lors de la fin de la guerre froide. La signature électronique de l'avion pendant son vol ainsi que l'analyse des résidus du plutonium utilisé dans la réaction atomique prouveraient l'origine ukrainienne de l'attaque. La fragilité du plan tenait à la coordination parfaite de ces deux opérations : la destruction de l'Antonov de la compagnie touristique ukrainienne UTT pendant les six minutes et onze secondes de vol dans le point aveugle de la vallée de Jaka et sa substitution par le KS 8030 de la Kironmoyee Air Lines émettant le signal de l'Antonov de l'UTT. Une fois la substitution faite, le vol du KS 8030 se comporterait comme s'il était le vol ukrainien en route pour Moscou puis Kiev. Il n'atterrirait pas à Moscou, il exploserait au-dessus de la ville.

En raison du contexte de l'époque, marqué par le conflit armé qui opposait les troupes ukrainiennes à celle de partisans ukrainiens et russes d'une union avec la Russie, la rage de Poutine provoquerait le chaos en Europe. Un chaos qui, dans la moins bonne des hypothèses, favoriserait l'avancée de l'islam ; et, dans la meilleure des hypothèses, provoquerait la fin du monde et la venue du Jugement Dernier, annoncé dans le Coran et dans les livres des infidèles. Ce que ce plan avait de primitif était dû à la relative naïveté de ses auteurs qui croyaient que les infidèles occidentaux, sans se poser de questions, croiraient tout uniment en la culpabilité de l'Ukraine, car ils seraient trompés par les anges de Dieu venus en renfort aux *chahids*, comme il est dit dans le Coran lorsque le Prophète, « que la bénédiction soit sur lui », parle de la bataille de *Badr* aux croyants (sourate 8, versets 9, 14 et 18) :

- [Rappelez-vous] *quand vous demandiez secours à votre Seigneur et qu'Il vous exauça, vous disant : « Je vais vous donner en renfort mille Anges ayant compagnon en croupe. »*
- *Voilà [votre sort] ! Goûtez-le et [sachez] que les Infidèles auront le tourment du Feu !*
- *Voilà [votre sort.Sachez] qu'Allah va réduire à rien le stratagème des Infidèles.*

Évidemment, nous ne saurons jamais si en l'absence de l'enregistrement de la conversation entre le sultan Othman Mohammed Abdu Sidiki Masjid et le cheik Abdullah Hassan Hassan le plan destiné à créer le chaos dans l'Occident n'aurait pas réussi. Après tout, pendant l'été 1914, une série d'événements, voulus et non voulus des hommes, a provoqué la Grande Guerre qui a détruit l'Europe et le Monde d'alors. Mais le fait est là, l'enregistrement fut reçu par le FSB à la Loubianka de Moscou 12 heures avant l'explosion. Le FSB transmet rapidement l'information à la cellule de crise établie à Saint-Pétersbourg lors des séjours du président Poutine. Cinq heures 16 minutes et trente-cinq secondes avant l'explosion sur le quartier est de Moscou, après avoir informé les chefs des États membres du G20, le président Poutine organisa une téléconférence avec l'équipe de Zagreb qui suivait l'affaire depuis ses débuts. Il n'existe pas d'enregistrement de cette vidéoconférence, les historiens pensent qu'il a été détruit pas le FSB de l'époque. Toutefois, grâce aux mémoires et rapports rédigés par les participants à la conférence, ils étaient sept, nous avons une idée assez précise du contenu des échanges.

Pour ce qui concerne l'équipe de Zagreb, toutes les sources confirment la participation à la vidéoconférence de la cheffe de la mission américaine de la CIA, Carolina Beauregard ; celle du colonel russe du FSB, Oleg Kamenev ; du Français Yves Bardain ; du Suisse Albert Müller ; de l'Anglais Richard Smith

(que plusieurs historiens considèrent comme le véritable représentant des services de SM dans la région des Balkans) ; du chef des services allemands, Otto von Hollenbach ; et de l'Autrichien Gustave Safranek, à Zagreb à ce moment-là. Quelques sources font état de la présence d'un Scandinave, Danois ou Norvégien, sans en donner le nom. Toutefois, cette présence n'est pas confirmée par l'ensemble des acteurs dont les noms sont attestés. À Saint-Pétersbourg, les seules présences totalement documentées par plusieurs sources (des mémoires et des rapports) sont celles du Président Poutine ; du chef d'état-major, le général Grigorenko ; du général d'aviation Askanovich, et de trois hauts responsables du FSB et des services des armées dont on ignore les grades et les noms.

Selon les sources, unanimes sur ce point, la vidéoconférence a commencé en début de soirée, à 18.30, heure de Zagreb (il était 19.30 à Moscou et 21.30 à Vanch), un vendredi soir. Ce jour et cette heure expliquent le nombre restreint de participants à la réunion, convoquée dans l'urgence par le colonel Kamenev qui avait demandé au Docteur Müller d'organiser la rencontre. Le Russe avait demandé l'aide du Suisse car il avait avec lui des relations amicales : il savait que, ce soir-là et à cette heure-ci, son ami était encore à son bureau et qu'il disposait d'un système de vidéoconférence très performant. Cette affaire reste pleine de mystères, car on ne comprend pas comment le film de la vidéoconférence nécessairement enregistrée par les Suisses a pu disparaître des archives d'un pays si bien organisé.

À ce point du récit, nous nous en tiendrons aux seuls éléments indubitables de la catastrophe. *Dhu-al-Faqâr* a explosé sur le quartier est de Moscou, samedi à huit heures, treize minutes et vingt secondes (soit le matin du samedi à 05 heures 13 minutes et 20 secondes GMT). Il était alors environ sept heures du matin à Zagreb et la vidéoconférence avec Moscou durait depuis plus de douze heures. Pendant toute la

nuit, la transcription-traduction de l'enregistrement fut analysée et par les gens de Moscou et par l'équipe de Zagreb, qui, en raison de son suivi de l'affaire, était capable de recoller tous les morceaux du puzzle, à l'exception de la pièce essentielle : quand ?

Dans leurs Mémoires, le Russe et le Français expliquent que jusqu'au petit matin, il était sept heures, treize minutes et vingt secondes à Zagreb lors de l'explosion sur Moscou, ils tentèrent d'envoyer une équipe à Vanch pour investir le hangar numéro 4 où ils avaient acquis la quasi-certitude que la bombe de 324 kilogrammes était entreposée. Cette quasi-certitude était née de plusieurs éléments : une analyse de tous les faits mentionnés dans l'enregistrement de la conversation entre le sultan et le cheik (le passage par Abbottabad où les Russes et les Américains identifièrent le spécialiste pakistanais qui avait neutralisé le système de mise à feu, la mention du village de Sarud au Tadjikistan : une bonne piste carrossable de 238 kilomètres relie Sarud à Vanch, etc.) Tous ces éléments permirent à Carolina de lancer *kinesis* et de mobiliser les services à Langley. Le contexte religieux fut aussi analysé pour mieux comprendre les motivations et toutes les ramifications du réseau terroriste. Une équipe dirigée par Anita Ostman, une autre réunissant des experts russes, mit à jour l'aspect protéiforme de l'affaire qui ne ressortissait plus à un acte isolé, mais à un projet de civilisation. Les résultats de *kinesis* furent reçus une heure après que Carolina eut lancé la recherche, ils affirmaient : Vanch est le lieu de destination le plus probable du Français Ahmed Al Nur ! De leur côté les services anglais informèrent dès les premiers instants de la rencontre que leurs recherches dans les hangars de l'aéroport Mohamed Abdu Sidiki Masjid à Kironmoyee n'avaient pas permis de retrouver l'Antonov KS 8030, mais qu'une revue des livres de bord de la Kironmoyee Air Lines montrait que le KS 8030 n'était pas revenu de son premier et dernier vol sur Vanch ou sur Moscou : le nom de la destination du vol était écrit d'une main incertaine

qui combinait les deux destinations, une photo du registre transmise par l'agent anglais montrait l'ambiguïté de l'inscription. Ce point est mis en évidence par le général Yves Bardain dans le livre que l'on considère comme ses mémoires : « Apocalypse de notre temps », paru à la fin du XXI^e siècle. On peut y lire à la page 149 : « Richard Smith, que j'avais très tôt identifié comme le chef des services britanniques pour toute la région, nous montra sur son téléphone, dans les premiers instants de la réunion d'urgence chez le Suisse, une photo transmise par son agent à Kironmoyee. On y voyait que le KS 8030 avait quitté l'aéroport du sultan six mois plus tôt pour une destination dont, selon le registre des vols de la KAL, il n'était pas revenu. L'écriture manuelle bengali montait un assemblage de lettres malhabiles qui, assemblées, donnaient à la fois Vanch et Moscou. Nous savions par le colonel russe que l'avion n'était pas à Moscou. De son côté, la CIA signala un peu plus tard que le point de chute d'Ahmed Al Nur était probablement Vanch. Enfin, vers quatre heures du matin, ce samedi-là, le représentant des services allemands nous informa que les deux agents que ses services avaient envoyés inspecter l'aéroport de Vanch avaient disparu depuis trois heures et que toutes les tentatives pour les retrouver ne donnaient rien : ils s'étaient volatilisés. »

En effet, cet homme et cette femme, un couple jouant les touristes, n'ont jamais été retrouvés. L'enquête menée plus tard à Vanch a montré que, selon toute probabilité, alors que l'un d'eux explorait le hangar numéro 4 d'où le KS 8030 se préparait au décollage, il avait été découvert ainsi que l'autre agent qui, probablement, explorait un autre hangar. Ils avaient été tués, leurs corps jetés dans l'avion qui avait explosé cinq ou six heures plus tard au-dessus du quartier est de Moscou. Les mémoires du général Kamenev apportent des précisions sur la façon dont les terroristes ont coordonné les deux opérations qui ont assuré le succès de l'attaque, il écrit : « Nous savons que deux équipes terroristes ont coordonné leurs actions. La

première équipe était à Vanch, elle comprenait la centaine de sunnites vivant dans la petite ville, et notamment tous les employés sunnites de l'aéroport : le chef des douanes, celui qui dirigeait les ateliers mécaniques, etc. La seconde équipe était divisée en deux groupes de trois hommes chacun : un groupe était posté sur les crêtes de la chaîne de Jaka, le second groupe était posté dans la vallée, il disposait du missile *stinger*. Nous avons retrouvé dans la vallée un second missile inutilisé : tous les terroristes de cette opération ont été abattus ou capturés. Le premier groupe avait une vue sur les appareils qui décollaient de Vanch, de plus sa radio fixée sur la fréquence de l'aéroport lui permit de suivre le décollage de l'appareil ukrainien ; puis, en visuel, de signaler au second groupe posté dans la vallée l'entrée de l'appareil dans la vallée de Jaka où pendant six minutes aucun signal n'est reçu des avions qui volent dans cette zone muette. À l'instant même où l'Antonov ukrainien s'envolait, le KS 8030 se présentait sur le tarmac et recevait en deux minutes l'autorisation de décoller. Alors qu'il décollait, et s'apprêtait à entrer dans la vallée de Jaka, la seconde équipe abattait l'Antonov ukrainien. Six minutes plus tard, le KS 8030 sortait du point aveugle de la vallée de Jaka et commençait à émettre le signal de l'Antonov ukrainien. Ni nos satellites, ni nos radars du Kazakhstan, ni notre système d'écoute de Douchanbé n'ont, sur le moment, repéré le hiatus de quatre minutes qui signalait la substitution d'un vol par l'autre. »

L'ambassadeur Mouraviov Apostol ne participait pas à la réunion, mais il participa activement aux développements qui suivirent la catastrophe de Moscou. On sait par ses mémoires et ceux du maréchal Kamenev (certains témoins et acteurs de ces temps terribles ont beaucoup écrit) que les deux Tatiana, Tatiana Olochenko et Tatiana Ivanovna Kossarev, étaient dans l'avion ukrainien abattu dans la vallée de Jaka. Elles avaient pris ce vol, le dernier de la saison, pour être ensemble un peu plus longtemps, elles bavardaient gaiement dans l'avion lorsque le

stinger tiré du sol fit exploser l'appareil plein de kérosène. Tatiana Kossarev devait changer de vol à Moscou pour rentrer à Saint-Pétersbourg ; Tatiana Olochenko n'aurait pas eu à quitter l'avion pour, quarante minutes plus tard, redécoller de Moscou pour Kiev. L'obscurité d'une cause religieuse en avait décidé autrement. Ces femmes sacrifiées, ainsi que trente-trois passagers, un pilote, un copilote et trois hôtesses de l'air, semblent des victimes collatérales d'une action qui a provoqué des millions de morts, anonymes ou connus, dont il est impossible d'évoquer le visage et toutes les espérances interrompues. Mais on sait que, quelques instants avant l'anéantissement du sultanat de Kironmoyee par un tir dont l'origine est toujours disputée, la sultane Fatima Taslima Abirdia avait annoncé au sultan qu'elle était enceinte, et que, selon le service médical du palais, elle attendait un garçon. À côté de ce couple connu, mort dans la joie de porter au monde une vie nouvelle, il y eut, couverts par l'anonymat statistique, des millions de personnes mortes dans l'intime secret de leurs douleurs, ou de leurs joies. Je sais qu'aujourd'hui, en 2143, nous sommes nombreux à porter le deuil ineffaçable de cette succession de tragédies nucléaires. Dans son livre « Apocalypse de notre temps », la dernière phrase du général Bardain exprime l'ambiguïté de son regret : « On dit en français ce proverbe « *qui sème le vent récolte la tempête* ». Que pouvaient donc récolter ceux qui avaient semé la tempête... ? un ouragan ? Pourtant, je reste convaincu que la réponse occidentale fut disproportionnée à l'acte terroriste. Les deux cent mille morts de Moscou ne justifient pas les millions de morts musulmans ».

Dans les déserts irradiés de la péninsule arabique, quelques Arabes suivent aujourd'hui leurs dromadaires parmi les dunes.

CHRONIQUES DE LA
TROISIÈME GUERRE
MONDIALE

TOME III:
L'AFFAIRE SULTANAT

Dans la foulée des « Étoiles de Santini » et de « La forêt des amours mortes », les deux premiers tomes des " Chroniques de la Troisième Guerre Mondiale ", j'ai voulu, dans ce tome III, écrire un roman européen dans le prolongement de mon thème principal. La logique, les théories et la pratique de cette guerre ancienne et nouvelle imposée à l'Europe et au monde sont décrites à travers des instants de vie de quelques-uns de mes personnages. La fin du roman est imaginée dans l'espoir qu'elle ne quittera pas le domaine des imaginations romanesques.

PAUL BAYLEVILLE